LIBRARIES
UNIVERSITY OF WISCONSIN–MADISON

Histoire illustrée de la guerre de 1914. Tome 8 1918

Hanotaux, Gabriel, 1853-1944
Paris: Gounouilhou, 1918

https://digital.library.wisc.edu/1711.dl/PMWQBHKMU2C5Z8A

Copyright by Gabriel Hanotaux, 1918.

For information on re-use see:
http://digital.library.wisc.edu/1711.dl/Copyright

The libraries provide public access to a wide range of material, including online exhibits, digitized collections, archival finding aids, our catalog, online articles, and a growing range of materials in many media.

When possible, we provide rights information in catalog records, finding aids, and other metadata that accompanies collections or items. However, it is always the user's obligation to evaluate copyright and rights issues in light of their own use.

728 State Street | Madison, Wisconsin 53706 | library.wisc.edu

GABRIEL HANOTAUX

de l'Académie Française

HISTOIRE ILLUSTRÉE DE LA GUERRE DE 1914

Library
of the
University of Wisconsin

HISTOIRE ILLUSTRÉE

DE LA

GUERRE DE 1914

GABRIEL HANOTAUX

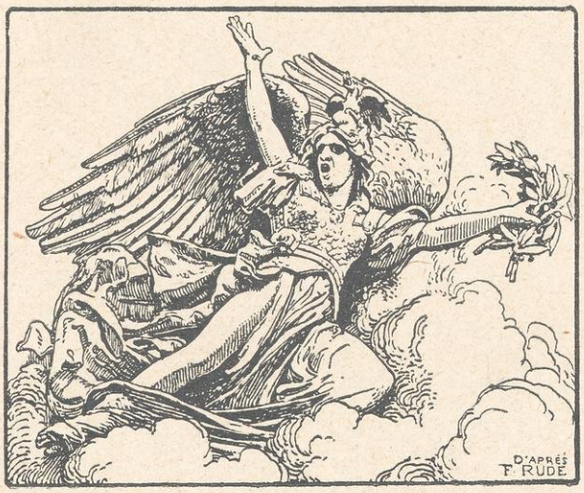
de l'Académie Française

HISTOIRE ILLUSTRÉE

DE LA

GUERRE DE 1914

TOME HUITIÈME



GOUNOUILHOU, ÉDITEUR

PARIS, 30, RUE DE PROVENCE. — BORDEAUX, 8, RUE DE CHEVERUS

1918

Copyright by
Gabriel Hanotaux,
1918

Tous droits de reproduction,
de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

226584
JUL 17 1919
+FO807
+H19
8

CHAPITRE XXVII

LA BATAILLE DU CATEAU ET LA MANŒUVRE DE LA SOMME

La bataille du Cateau. — Smith-Dorrien soutenu par Sordet et par d'Amade. Les Allemands poursuivent la manœuvre d'encerclement. — Marche de tous les corps allemands vers l'Ouest. — Apparition de l'armée Maunoury. Retraite de l'armée britannique sur l'Oise et sur l'Aisne.

A 2 heures du matin, le général Smith-Dorrien avait pris la résolution de se battre. Il en référa à son chef, dit le major A. Corbett-Smith ; sir John French ayant répondu que la retraite devait continuer : « Ma seule chance, répliqua le général, serait d'affaiblir l'attaque ennemie et, alors, de saisir un moment opportun pour me retirer. » Le général Smith-Dorrien était sur le terrain ; sir John French était à son quartier général, au lycée de Saint-Quentin. L'homme qui avait les choses sous les yeux comprenait que la seule chance d'arrêter l'ennemi reposait sur une action heureuse : il persévéra dans sa décision de se battre.

La bataille commença à l'aurore. Vers 7 heures du matin, le général Smith-Dorrien informait, par téléphone, le Grand Quartier Général que la bataille était en cours et qu'il était assuré de pouvoir assener à l'ennemi un coup suffisamment puissant pour gagner le temps de retirer ses troupes exténuées. Le général en chef, qui n'approuvait pas la décision prise par Smith-Dorrien, répondit à celui-ci de faire tous ses efforts pour rompre l'action et pour se retirer le plus vite possible.

Au même moment, Smith-Dorrien, ayant appris que le corps Sordet était à sa gauche, lui envoie un message urgent pour lui dire qu'étant sur le point d'engager la bataille, il espérait que la cavalerie française protégerait son flanc gauche. D'autre part, il demandait à la cavalerie britannique, qui, sous les ordres du général Allenby faisait le possible pour maintenir la liaison entre le 1er et le 2e corps anglais, de protéger son flanc droit, ce qui fut parfaitement compris et réalisé.

A 7 heures du matin, on découvrit les Allemands qui avaient eu le temps de disposer, pendant la nuit, un énorme cercle de batteries menaçant le front anglais, relativement très étroit, entre Caudry et le Cateau.

Ce front s'étendait sur une longueur d'environ 12 kilomètres, du Cateau à Caudry, au sud de la route et au nord de la ligne de chemin de fer de Busigny à Cambrai. La gauche anglaise, occupée par la 4e division, à Ligny-Haucourt, n'approcha jamais de plus d'une dizaine de kilomètres de Cambrai.

Jusqu'à midi, ce fut surtout un duel d'artillerie, l'ennemi faisant converger un feu écrasant sur les médiocres tranchées anglaises ;

1

les batteries anglaises, infiniment inférieures en nombre, en calibre et en préparation, visent surtout les masses d'infanterie allemande qui, à moins de deux mille mètres, se rassemblaient en lignes successives sur les hauteurs et de là se glissaient dans la plaine. Dans cette première phase de la bataille, les shrapnells anglais infligèrent des pertes très lourdes à l'ennemi. Mais, prises à partie elles-mêmes, ces batteries furent peu à peu réduites au silence.

Sur cette phase du combat, au point de vue allemand, nous sommes renseignés exactement. Le corps de cavalerie et le IVe corps de réserve agissaient sur Cattenières, c'est-à-dire à l'extrême aile gauche de l'armée britannique. La manœuvre est décrite par le capitaine Alfred Wirth, qui appartient au 66e régiment d'infanterie de réserve (IVe corps de réserve) :

« 26 *août.* — Ce jour restera à jamais ineffaçable dans l'histoire de notre corps de réserve. Pour la première fois, des parties de notre corps ont combattu et, en plus, contre les Anglais. La division avait quitté Valenciennes, se dirigeant au sud-ouest ; vers midi, nous avions déjà fait une forte marche quand, soudain, on annonça que, devant nous, une division de cavalerie (*il s'agit de la* 9e, *appartenant au corps von Marwitz*) était engagée en un violent combat contre les Anglais. C'est le chef d'état-major lui-même qui, sur la route, excitait les troupes en marche et leur fit hâter le pas. Nous laissâmes la grand'route et passâmes par des sentiers et aussi à travers champs, accompagnés du grondement du canon. Cette musique et aussi la perspective d'une rencontre avec les Anglais exécrés opéraient comme un courant électrique sur nos gens. La fatigue était oubliée ; tous étaient tendus vers le but ardemment désiré. Nous approchions du champ de bataille. On voyait quelques nuages de fumée. Il pouvait être environ 3 heures de l'après-midi quand les têtes de notre corps arrivèrent à une ferme située sur la route de Cambrai au Cateau (*près de Beauvois*). Plusieurs régiments de cavalerie étaient arrêtés là à l'abri des maisons; un poste de secours dans une d'entre elles. Devant nous, on apercevait Cattenières et au sud-ouest, sur une hauteur, Wambaix. Les Anglais s'étaient établis de l'autre côté de ce village ; ils formaient l'aile gauche de l'armée qui combattait contre d'autres corps allemands. Attaqués avec succès, dès l'aube, par notre division de cavalerie, ils s'étaient mis sur la défensive et lui avaient donné beaucoup de mal dans un combat acharné, surtout en se servant d'une artillerie plus nombreuse. Heureusement, nous arrivions à l'aide. Notre artillerie avait pris les devants et s'était mise en position. Bientôt, elle tonna de tous ses canons. L'infanterie marcha sur Cattenières et inclina vers l'ouest en profitant d'un pli de terrain. On voyait le champ de bataille et les évolutions des troupes comme aux manœuvres. Plus tard, nous apprîmes à connaître *le vide du champ de bataille*... A la sortie ouest de Wambaix, il y a un moulin. C'est vers ce point, qui domine toute la contrée, que se dirigeait notre état-major... En avant, le combat est violent. On jette de nouvelles infanteries ; nous gagnons du terrain lentement.

« Le crépuscule approche. De l'autre côté de la ligne, un village est en feu. La fumée voile le ciel gris. Le feu est aussi à Wambaix. Le soir tombe. Nous restons près du moulin jusqu'à ce qu'on apporte la nouvelle que le village de H. (Haucourt) est pris d'assaut... Nous entrons dans le village. La distribution des ordres dure jusqu'à 1 heure. Comme il faut partir à 4 heures, je reste debout. Le jour a commencé.

« 27 *août.* — La marche en avant continue (1). »

Comme il résulte de ce document, les Allemands, très éprouvés par la canonnade anglaise, ne purent prendre le dessus tant qu'ils n'eurent pas reçu les renforts arrivant du nord. On les jetait au fur et à mesure dans la bataille. Mais de nouvelles troupes fraîches ne cessaient d'arriver.

Voici, maintenant, le IVe corps qui tombe sur le centre :

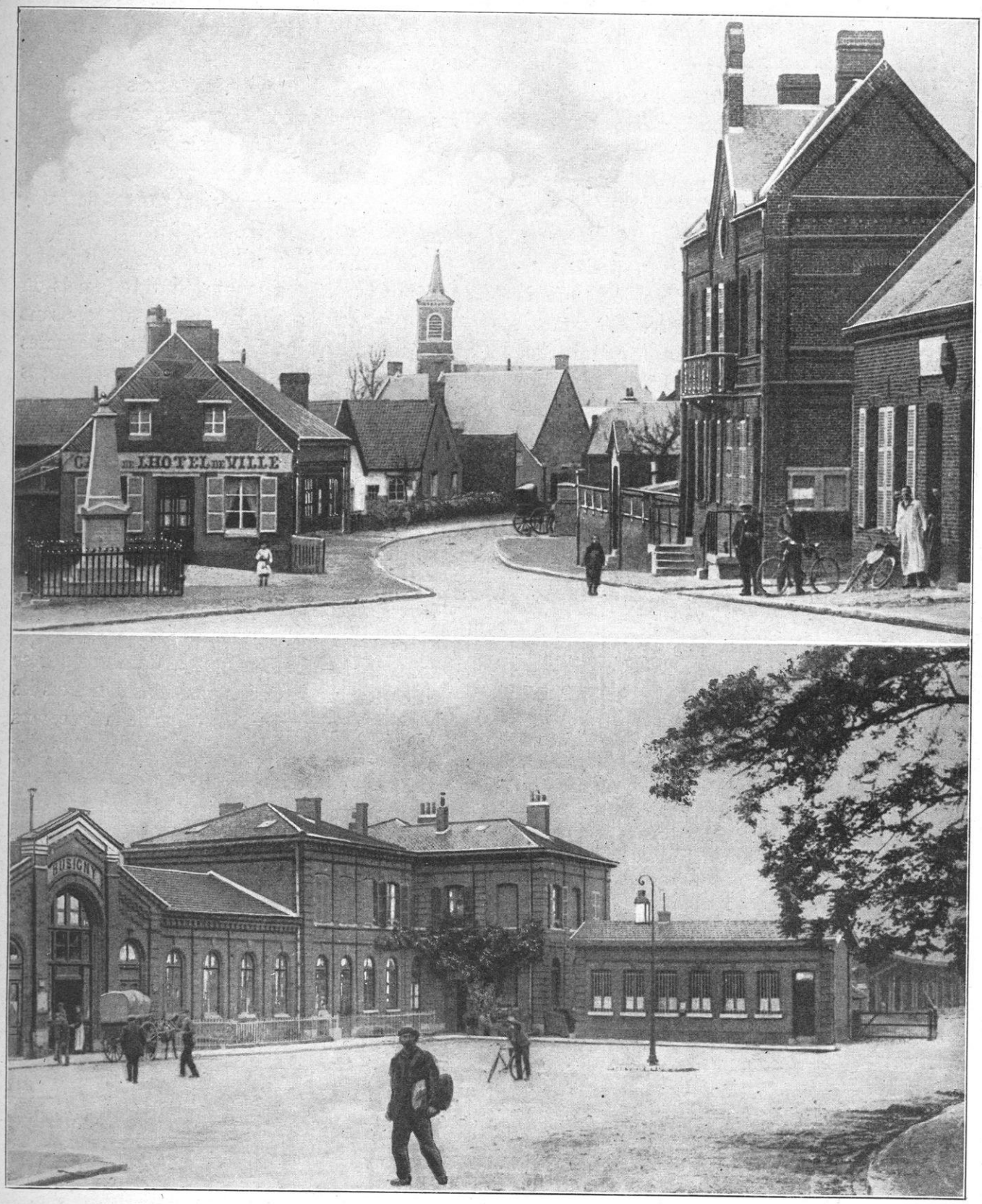
« Nous avions couché à Poix-du-Nord, près d'Englefontaine, écrit un officier du IVe corps. Le 26, sans café, sans rien à nous mettre sous la dent, nous continuâmes sur Forest. De là, nous nous dirigeâmes sur des retranchements établis au sud de la route d'Inchy au Cateau. Nous essuyâmes un feu violent d'artillerie ; un homme de notre compagnie fut blessé ; je fus blessé au visage. Nous avançâmes ensuite rapidement sous le feu de l'infanterie. Je suivis, comme couverture, mon détachement environ 300 mètres et je restai étendu derrière une haie : les balles sifflaient à mes oreilles... Bien que les balles sifflassent avec violence, personne ne tomba. Le combat dura de 10 heures du matin à 9 heures du soir. L'adversaire se retira et toute la ligne avança. Après avoir dépassé la route, nous vîmes pour la première fois des tranchées anglaises. Finalement, le dernier obstacle fut franchi et nous continuâmes sur Reumont et sur Maurois... (2) .»

Cependant, à partir de 3 heures, la situation se compliquait à l'est, c'est-à-dire sur l'aile droite de l'armée britannique.

La 5e division qui, sous le commandement

(1) *De la Saale à l'Aisne.* Carnet de route du capitaine Alfred Wirth, du IVe corps de réserve, p. 28.

(2) *Carnet de route* d'un sous-officier du IVe corps, publié dans *l'Echo de Paris* du 22 septembre 1914.



BUSIGNY. — PLACE DE LA MAIRIE ET LA GARE

de sir Charles Fergusson, tenait la position entre le Cateau et Reumont, était prise, *sur son flanc droit,* par le IIIe corps allemand ; si l'attaque allemande progressait de ce côté, l'armée anglaise pouvait être coupée au point précis où une brèche existait déjà entre les deux corps. Sir Charles Fergusson, qui parcourait héroïquement le front à cheval pour encourager ses troupes, prévint le général Smith-Dorrien qui lui envoya toutes les réserves disponibles, savoir : le 1er « Cameronians », le « 2e Royal Welsh Fusiliers » de la 19e brigade, avec une batterie. Le renfort maintint la ligne. Le bruit se répandit que les Français arrivaient et plusieurs bataillons s'attardèrent, résolus à les attendre. Mais l'ennemi s'avançait toujours et occupait le Cateau de vive force.

Le IIIe corps allemand était, comme nous l'avons dit, engagé de ce côté et il était soutenu éventuellement par le IXe corps qui, d'ailleurs, n'eut pas à prendre part au combat.

« Nous étions au Cateau, écrit le médecin-major chef du 90e régiment de fusiliers (17e division du IXe corps). Là eut lieu une grande bataille avec les Anglais. Le IIIe corps surtout eut fort à faire. Les Anglais s'étaient retranchés dans les maisons et le combat de rues fut des plus violents avec l'infanterie du IIIe corps. Mais notre artillerie bombardait la ville et on put avoir raison de la résistance des Anglais. Les pertes ennemies furent excessivement considérables. Nous fîmes 3.000 prisonniers et on prit 28 canons que nous transportâmes triomphalement avec nos attelages à travers les rues du Cateau jusqu'à la gare pour être expédiés à Berlin... Nous avions appartenu jusqu'alors à la Ire armée (von Kluck) et maintenant notre 17e division est attribuée à la IIe armée... » (1)

Il était 3 heures. A l'aile gauche, l'infanterie allemande s'était enfin emparée de Cattenières, de Beauvois et menaçait Wambaix. Tout le front commençait à plier.

SMITH-DORRIEN ORDONNE LA RETRAITE

Smith-Dorrien jugea que l'heure était arrivée : il donna l'ordre de la retraite générale. L'infanterie allemande débouche alors de partout à proximité des tranchées ; il y eut des corps à corps entre les régiments qui s'étaient attardés et les troupes d'assaut allemandes. Un seul bataillon anglais, faisant partie de la 5e division, perdit 20 officiers et 600 hommes.

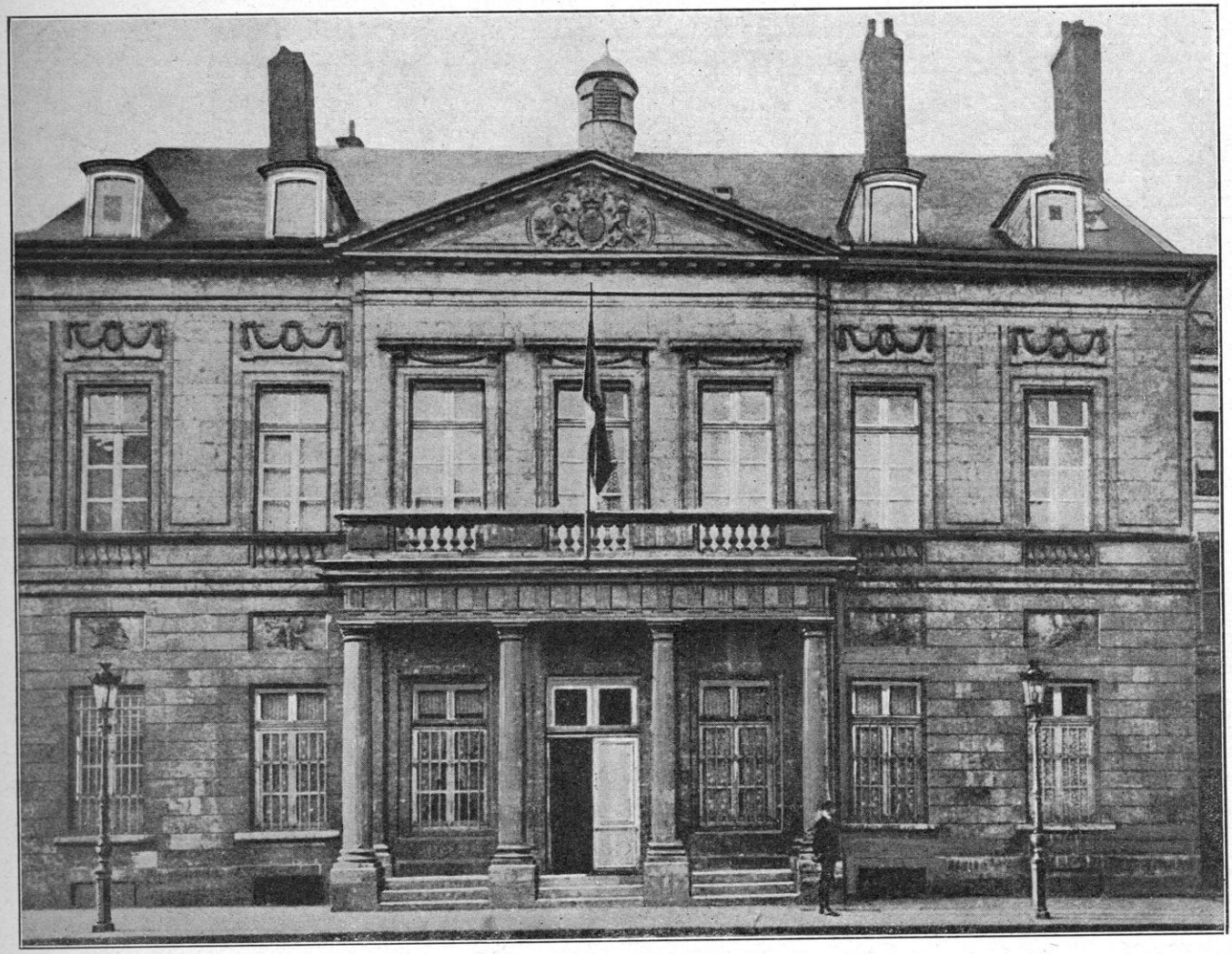
La 3e division, qui opérait près de Troisvilles, dut également abandonner ses lignes vers 3 heures ; mais là aussi, les ordres de la retraite n'arrivèrent pas partout : « Les bataillons qui tinrent plus longtemps se trouvèrent isolés et enveloppés. Ce fut le cas du 1er « Gordon Highlanders », de la 8e brigade, à qui l'ordre de reculer ne parvint jamais ou à qui un recul ne parut pas assez plaisant pour l'exécuter vite. Les circonstances exactes de son anéantissement ne seront pas connues avant la fin de la guerre, mais le résultat fut que ce bataillon perdit 80 o/o de son effectif en tués, blessés ou disparus. Le même destin frappa une compagnie du « 2e Royal Scots », de la même brigade. Cette compagnie disparut en quelque sorte et le bataillon perdit 400 hommes, tués ou blessés... » (L. Hamilton.)

Heureusement, le corps de Smith-Dorrien trouvait un appui momentané sur la ligne de chemin de fer de Busigny à Cambrai qui se trouvait en arrière de ses positions. Une fois les soldats arrivés derrière les talus de la voie, vers Bertry, la retraite s'organisa. La cavalerie et l'artillerie britanniques se sacrifièrent pour la couvrir, par exemple la 37e batterie qui continua à tirer jusqu'à ce que les Allemands fussent à 300 mètres et qui put, cependant, sauver ses canons.

Une pluie violente commença à tomber et permit aux hommes de respirer. Beaucoup, brisés de fatigue, tombaient sur la route, dans les champs et s'endormaient, en dépit des obus, des balles et de la pluie torrentielle.

« La tâche consistant à dégager l'armée du Cateau était désespérée d'après la carte, dit lord Hamilton, et ce fut une belle œuvre de commandement qu'accomplit là le général Sir Horace Smith-Dorrien. » Le général French lui a rendu justice en ces termes dans son rapport : « Je dois dire sans hésitation que l'aile « gauche de mon armée n'aurait pas été sauvée,

(1) *Mecklenburgs Söhne,* fasc. 6, p. 145.



PÉRONNE. — LA MAIRIE

« le matin du 26 août, sans le rare sang-froid,
« l'intrépidité et la résolution de son comman-
« dant qui présida en personne à l'opération. »

Chose frappante, l'ennemi ne prit pas la poursuite. Ni à la 3e division, ni à la 5e division, pourtant si éprouvée, il n'y eut, à proprement parler, de combats d'arrière-garde. Les Allemands ne paraissent même pas avoir songé à tirer parti de la brèche qu'ils avaient ouverte entre les deux corps.

Cette singulière inertie s'explique, sans doute, par l'admirable courage des troupes britanniques et par les pertes qu'elles infligèrent à l'ennemi. Mais il faut mentionner aussi une intervention stratégique dont French ne se rendit compte que beaucoup plus tard et qui, pour cette raison, a échappé à la plupart des écrivains militaires anglais.

LE CORPS SORDET INTERVIENT Le mieux est de laisser parler le général Smith-Dorrien : « ... Ayant fait appel au concours du général Sordet, je n'avais reçu aucune réponse de lui, quand, vers 4 heures de l'après-midi, j'entendis une canonnade à ma gauche. Je craignis que les Allemands ne nous eussent tournés et qu'ils s'approchassent de notre arrière. Je me dirigeai de ce côté avec un aide de camp. Et j'appris, alors, que ce n'était pas les Allemands mais la brave cavalerie de Sordet qui repoussait l'ennemi : la cavalerie française nous rendit, ce jour-là, un service magnifique et j'envoyai mes remerciements chaleureux à son commandant pour son heureuse intervention. » (1)

(1) Le major A. Corbett-Smith donne un récit plus dramatique encore : « ... A ce moment, le général Smith-Dorrien

Voici ce qui s'était passé : le corps Sordet était, comme nous l'avons dit, arrivé le 25, malgré des difficultés extrêmes, dans la région de Walincourt, au sud-est de Cambrai, son quartier général à Villers-Faucon sur la limite du département du Nord et du département de l'Aisne.

Le général Sordet, dès l'arrivée de ses divisions, a envoyé des reconnaissances :

25 *août*. — Mon escadron part en découverte avec la mission de « reconnaître ce soir les forces françaises de Cambrai ». J'apprends, à Rumilly, que Cambrai est couvert par une division territoriale, mais qu'un grand affolement règne dans la ville. Dans la nuit, on me charge de « déterminer la droite allemande ». J'envoie deux reconnaissances, l'une sur Cambrai, l'autre sur Douai et je me porte vers Inchy. J'apprends : 1° que l'ennemi n'est pas à Arras où est installé l'état-major de l'armée d'Amade; 2° que Douai est encore occupée par les troupes françaises; 3° que le chef de gare de Somain, prisonnier dans sa gare, a vu passer un corps d'armée allemand se dirigeant vers Bouchain...

Le général Sordet avait appris, dans la matinée du 26, par un coup de téléphone du colonel Huguet, officier de liaison près du général French, la situation critique de l'armée anglaise. Il avait ordonné aussitôt le rassemblement de ses unités et il avait pris ses renseignements et ses mesures pour agir de la manière la plus opportune.

A 13 heures, le commandant du corps de cavalerie a pris son parti mûrement réfléchi.

et quelques officiers d'état-major suivaient les progrès de la bataille du haut d'un plateau élevé, non loin du centre (*probablement entre Walincourt et Esnes*). Un soudain éclatement, suivi d'un autre et puis d'un roulement ininterrompu fut entendu soudain dans la direction de Cambrai, par où l'ennemi, on s'en souvient, essayait de nous déborder : « Bonté divine ! cria le général, les Allemands ont tourné notre flanc gauche ! » Et, sautant à cheval, il galopa dans la direction du feu.

« A son étonnement et à sa joie, il reconnut que la canonnade ne venait pas des Allemands mais de nos camarades français. Jamais secours ne fut plus opportun. D'après tous les récits, le général Sordet était avec sa cavalerie à 40 milles de distance sur la gauche anglaise, soignant ses chevaux éreintés. Cependant, à l'appel du général Smith-Dorrien, avec une détermination héroïque, il avait amené son corps par une longue marche forcée : le ciel sait comment les malheureux chevaux purent s'en tirer ; et il apparut sur notre gauche avec ses escadrons et son artillerie montée. Tout le monde connaît le magnifique travail des canons français, et ce jour fut un de leurs meilleurs.

« C'est un épisode marquant, et on se demande comment, en toute justice pour nos vaillants alliés, les détails n'en ont pas été publiés. » *La Retraite de Mons*, chap. XI, p. 154 (1).

(1) Ch. Ouy-Vernazobres, *Journal d'un officier de cavalerie*, p. 28.

Il décide d'intervenir *contre le flanc droit* des forces ennemies qui repoussent l'armée anglaise au sud du front Cambrai-Le Cateau. Le corps, qui s'est porté vers le nord, franchit l'Escaut en trois colonnes à Marcoing, Masnières et Crèvecœur, en direction de Séranvillers, Forenville, Estourmel, c'est-à-dire en contournant Cambrai par le sud-est pour déboucher sur la route du Cateau-Cambrai aux approches de cette dernière ville.

Les 3e et 5e divisions de cavalerie rencontrent l'ennemi qui, déjà, a franchi la route et s'avance sur Séranvillers et Forenville. Les cyclistes s'engagent d'abord; le capitaine Ribaille, commandant le groupe cycliste de la 5e division de cavalerie, est tué. Le général Sordet fait entrer en ligne successivement l'artillerie de ses deux divisions et plusieurs escadrons à pied.

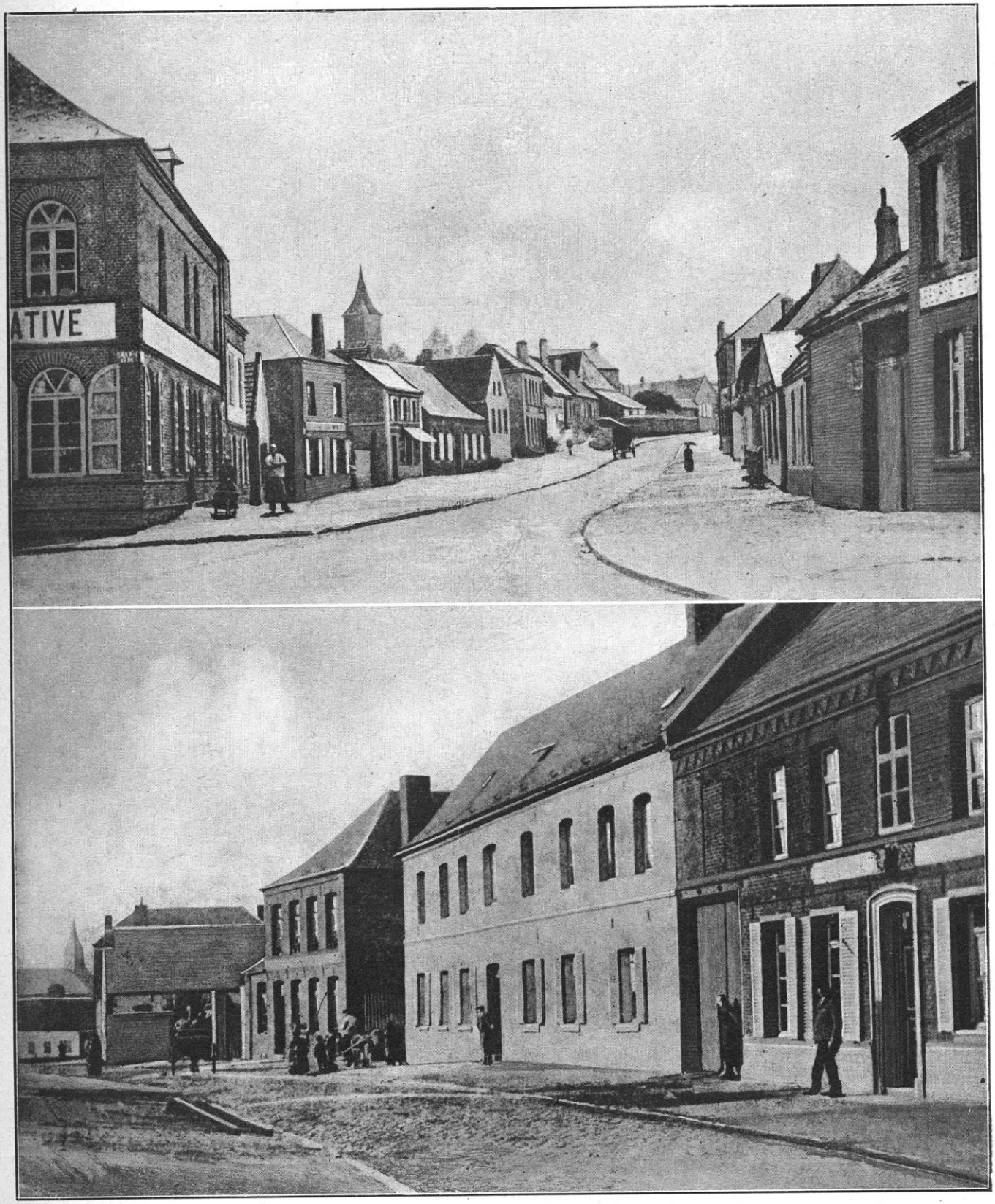
La 1re division (général Buisson), qui fait l'aile marchante, est un peu en retard. Cependant, le tir de l'artillerie s'intensifie pendant toute l'après-midi et tandis que l'armée britannique se replie derrière la ligne de chemin de fer. Cette intervention contient la poursuite de l'ennemi et inflige à celui-ci des pertes cruelles.

Voici un extrait du carnet de route de Pierre Fauville, maréchal des logis au 9e cuirassiers, qui faisait partie de la 1re division :

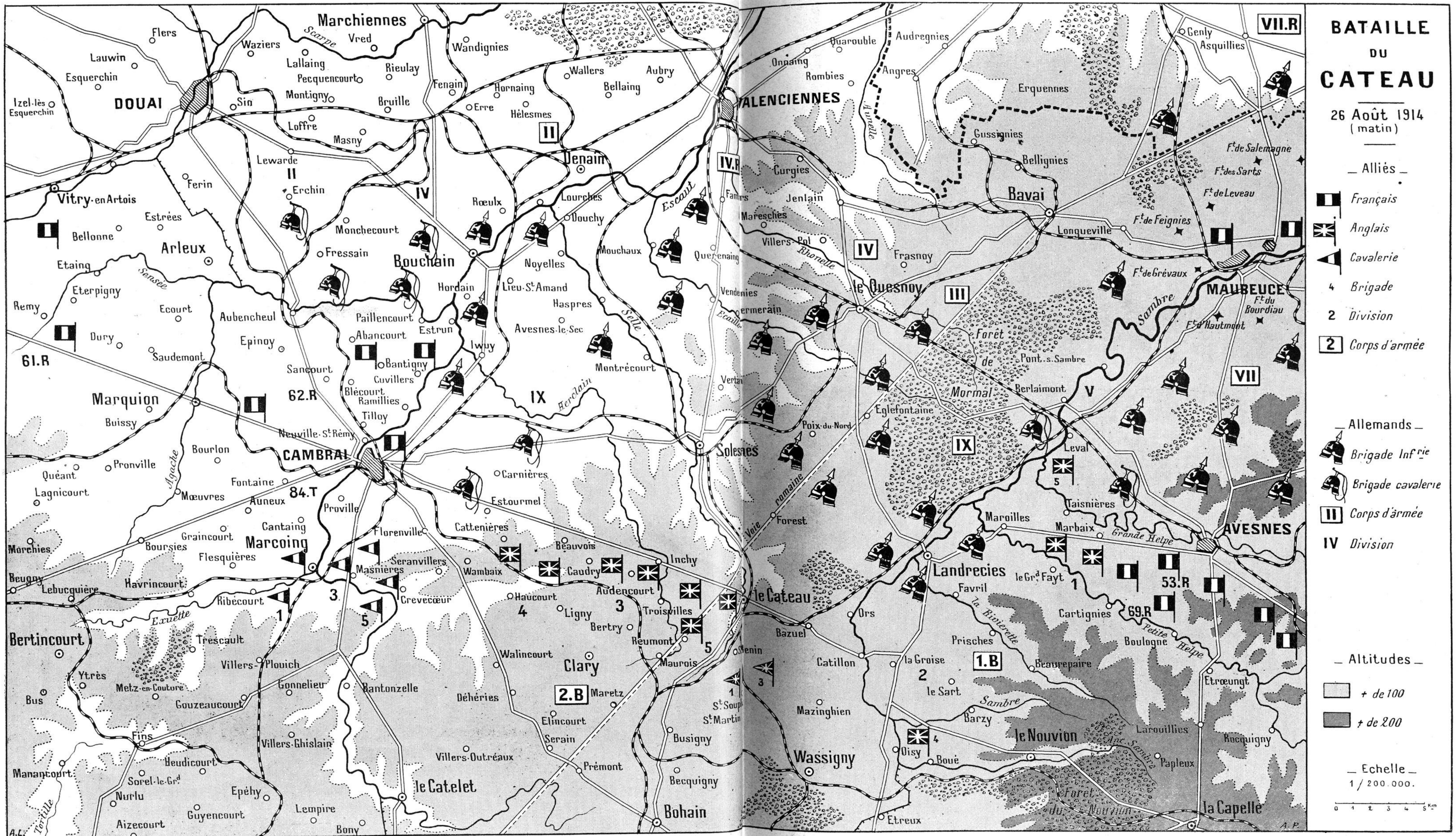
« De Charleroi, retraite par Maubeuge, Busigny. Combat pour Cambrai. Le 9e cuirassiers défend héroïquement Marcoing. Je vais en reconnaissance jusqu'à Masnières; là, j'aperçois des fantassins boches sur lesquels nos 75 tiraient. Epatant comme travail ! Les Boches sautaient en l'air en morceaux... »

Il n'y a donc pas lieu de douter de l'efficacité de l'action du général Sordet, et si nous avons cru devoir préciser, il ne s'agit pas seulement de répondre à un reproche trop répété (1), il s'agit d'indiquer le point initial d'une manœuvre stratégique dont nous allons suivre tous les développements ; il s'agit, surtout, d'expliquer comment le mouvement tournant des Allemands, la tentative d'enveloppement de l'armée anglaise et de la 5e armée française se trouva, dès lors, enrayé.

(1) Voir, notamment, *Avec les Français en France et en Flandre*, par Owen Spencer Watkins, p. 15.



VUES DU BOURG DE WALINCOURT



BATAILLE
DU
CATEAU
26 Août 1914
(matin)
Alliés
Français
Anglais
Cavalerie
4 Brigade
2 Division
2 Corps d'armée
Allemands
Brigade Infrie
Brigade cavalerie
II Corps d'armée
IV Division
Altitudes
+ de 100
+ de 200
Echelle
1/200.000.
0 1 2 3 4 5 Km
Marchiennes
Flers
Lauwin
Esquerchin
Izel-lès Esquerchin
DOUAI
Waziers
Vred
Lallaing
Pecquencourt
Rieulay
Montigny
Bruille
Sin
Loffre
Masny
Wandignies
Fenain
Hornaing
Erre
Hélesmes
Wallers
Bellaing
Aubry
Denain
Lewarde
Erchin
Ferin
Vitry-en-Artois
Estrées
Bellonne
Arleux
Etaing
Eterpigny
Remy
Ecourt
Dury
Saudemont
61.R
Aubencheul
Epinoy
Monchecourt
Fressain
Bouchain
Roeulx
Lourches
Douchy
Noyelles
Hordain
Lieu-St-Amand
Haspres
Paillencourt
Abancourt
Estrun
Iwuy
Bantigny
Cuvillers
Sancourt
Blécourt
Ramillies
Tilloy
Avesnes-le-Sec
Montrécourt
62.R
Marquion
Buissy
Neuville-St-Rémy
CAMBRAI
Bourlon
Pronville
Quéant
Lagnicourt
Mœuvres
Fontaine
Anneux
84.T
Proville
Carnières
Estourmel
Cantaing
Graincourt
Boursies
Flesquières
Marcoing
Florenville
Cattenières
Beauvois
Seranvillers
Masnières
Wambaix
Caudry
Inchy
Audencourt
Crèvecœur
Haucourt
Ligny
Bertry
Troisvilles
Reumont
Maurois
le Cateau
Morchies
Beugny
Lebucquière
Havrincourt
Ribécourt
Bertincourt
Trescault
Villers-Plouich
Ytres
Metz-en-Couture
Bus
Gonnelieu
Gouzeaucourt
Bantouzelle
Walincourt
Clary
Déhéries
Elincourt
Maretz
Serain
Prémont
Fins
Villers-Ghislain
Villers-Outréaux
Heudicourt
Manancourt
Sorel-le-Grd
Nurlu
Epéhy
le Catelet
Aizecourt
Guyencourt
Lempire
Bony
Busigny
Becquigny
Bohain
Honnechy
St Souplet
St Martin
Escaut
Selle
Sensée
Scarpe
Agache
Exuette
Erclain
VALENCIENNES
Onnaing
Quarouble
Rombies
Audregnies
Angres
Erquennes
Gussignies
Bellignies
Bavai
Curgies
Famars
Jenlain
Maresches
Villers-Pol
Querénaing
Frasnoy
le Quesnoy
Vendegies
Vertain
Rhonelle
Ecaillon
Forêt de Mormal
Pont-s-Sambre
Berlaimont
Englefontaine
Poix-du-Nord
Solesmes
Forest
Voie romaine
Leval
Taisnières
Maroilles
Marbaix
Grande Helpe
Landrecies
le Grd Fayt
Favril
Ors
Bazuel
Catillon
Prisches
la Groise
le Sart
Cartignies
Boulogne
Beaurepaire
Petite Helpe
Mazinghien
Barzy
Sambre
le Nouvion
Larouillies
Wassigny
Oisy
Boué
Etreux
Forêt du Nouvion
Papleux
la Capelle
Rocquigny
Etrœungt
AVESNES
MAUBEUGE
Sambre
Genly
Asquillies
Longueville
Ft de Salemagne
Ft des Sarts
Ft de Leveau
Ft de Feignies
Ft de Grévaux
Ft du Bourdiau
Ft d'Hautmont
53.R
69.R
1.B
2.B
VII.R
VII
IV.R
IV
II
III
IX
V
A.L.
A.P.

ACTION DE L'ARMÉE D'AMADE

Une autre intervention des troupes françaises se produit, au même moment, plus à gauche encore : c'est celle d'une des divisions du général d'Amade à Cambrai. Cette intervention commence à dessiner la manœuvre de Joffre.

La 84e division territoriale (général de Ferron), appartenant à l'armée d'Amade, était, comme nous l'avons dit, arrivée à Cambrai, en partie par voie ferrée, le 25 au soir.

La division avait des éléments entre Bouchain et Cambrai, gardant l'angle du canal de la Sensée et protégeant Cambrai. Les ordres de la division étaient : « Redoubler de vigilance. Le moment critique est le lever du jour. En cas d'attaque ennemie, tenir à tout prix sur la ligne indiquée. »

« 26 *août*. — Le curé de P. (Paillencourt), toujours animé d'une invincible confiance, parcourt les rues du village en affirmant plus que jamais que l'ennemi n'approchera pas. Il a tâté le terrain la veille, il a trouvé le passage trop difficile et ne renouvellera pas cet assai. A 9 heures, la canonnade éclate à un kil. à peine du village. A 9 h. 1/2 on entend une vive fusillade dans la direction d'E. (Estrun...) Notre artillerie, pendant ce temps, répond assez vertement à l'artillerie ennemie. Le général de division dépêche à P. (Paillencourt) un officier de son état-major, porteur de l'ordre qui prescrit de faire sauter les ponts d'E. (Estrun), P. (Paillencourt) et H.-L. (Hem-Lenglet)... (Après deux essais, les deux premiers sont intacts, le troisième saute.) Les balles sifflent, la fusillade ne cesse plus... (suit le récit d'un vif combat).

« Un ordre du colonel vient d'arriver, enjoignant au bataillon de marcher immédiatement sur O.-le-V. (Oisy-le-Verger) et, de là, sur P. (Palluel) ; le colonel se tient à cheval, immobile, et voit défiler, le visage assombri, ce qui reste du 3e bataillon (1). »

A Ramillies, le pont de l'Escaut avait été barré avec des autos, et sa surveillance avait été confiée au 25e territorial, tandis que les 308e, 250e et 263e de ligne appartenant à la 62e division de réserve (général Ganneval), occupaient Graincourt, Iwuy, Cuvillers, Sancourt et les villages environnants.

Le 26 au matin, les gendarmes cyclistes signalent au 25e territorial l'arrivée des Allemands. C'était le 2e régiment de grenadiers poméraniens (3e division du IIe corps). L'ennemi débouche et le combat s'engage sur le bord du canal. Il se prolonge une partie de la matinée (1). L'artillerie allemande canonne les formations territoriales qui attendent l'intervention du canon français. La position devient intenable.

« Heureusement, le pont du chemin de fer est à deux cents mètres, lit-on sur un carnet de route d'un soldat du 25e territorial. Nous l'escaladons sous les balles, traversons le canal et entrons dans un faubourg de Cambrai. Les obus nous suivaient, ainsi que toute une armée ennemie, alors que nous ne comptions voir que quelques uhlans. Enfin, nous arrivons, tant bien que mal, à l'abri du feu, sur la route de Bapaume, où nous battons en retraite ; mais tous les hommes qui se trouvaient dans le centre de Cambrai furent faits prisonniers, y compris notre général de brigade, le général Rœderer. (2) Le commandant de Beauvallon, du 25e territorial, avait été grièvement blessé. »

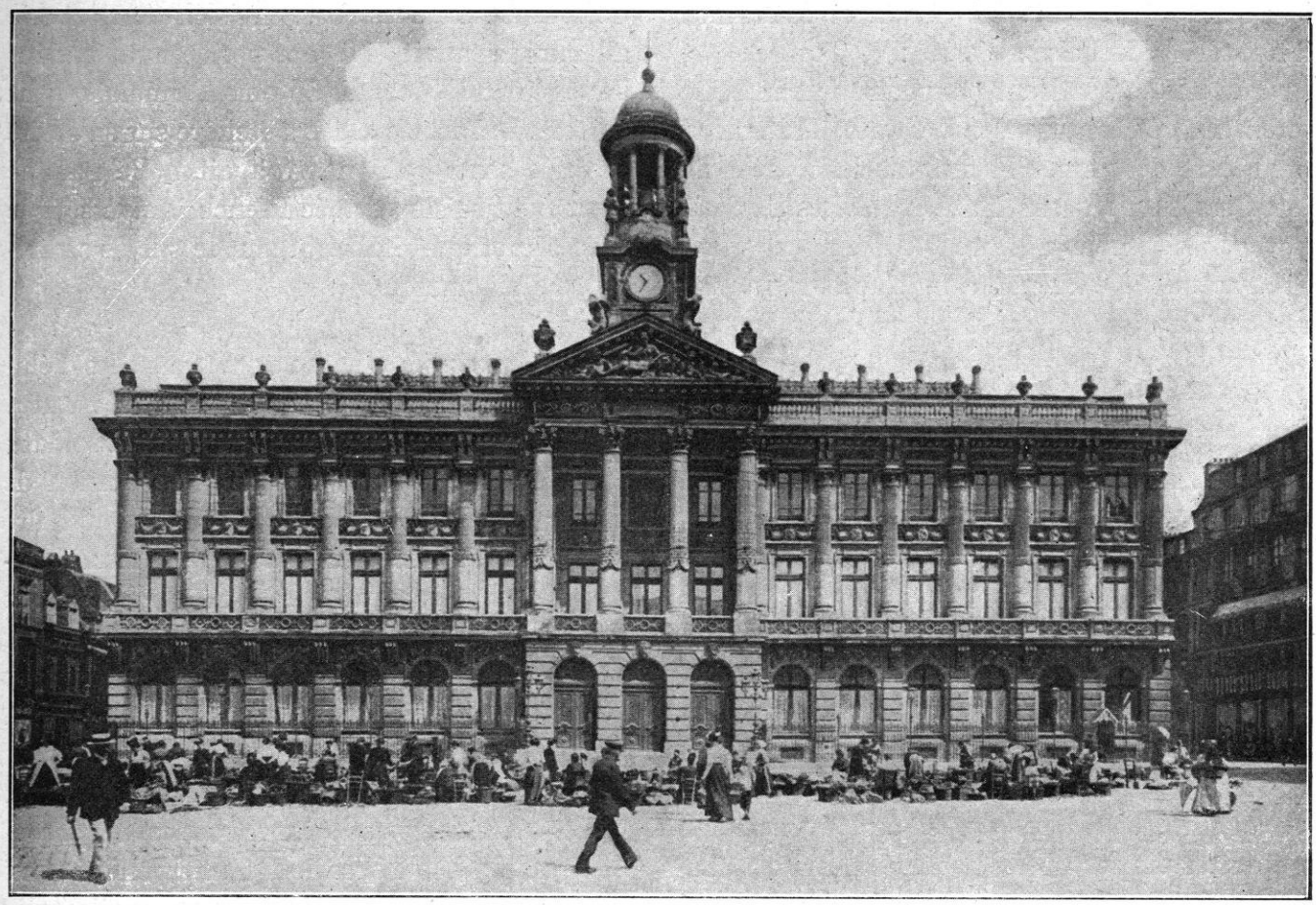
Cependant, la 84e division territoriale n'était pas abandonnée à elle-même. Des troupes appartenant à la 62e division de réserve étaient venues se jeter entre Cambrai et l'armée britannique. Partout, l'ennemi trouve des troupes françaises. A Iwuy, à Cuvillers, à Sancourt, la lutte fut très rude. Au Calvaire de Paillencourt, une batterie d'artillerie française, dont les attelages avaient été tués, tira jusqu'à son dernier

(1) Capitaine André Pavie, *Mes troupiers*, p. 39 et suiv.

(1) Le régiment allemand qui se battit à Ramillies contre le 25e territorial est le 2e régiment de grenadiers poméraniens : l'aile gauche du IIe corps arrive donc juste au nord de Cambrai. Voir le récit du combat, au point de vue allemand, dans *Mecklenburgs Söhne*, 3e livraison, p. 70. Le sous-officier E.-E. de Kavelstorf, auteur du carnet, prétend que son régiment anéantit le bataillon de territorial. Or, celui-ci se retrouve le lendemain sur la route de Bapaume.

D'autres formations du IIe corps avaient ordre d'opérer *par l'ouest* de Cambrai, sans doute pour l'exécution du mouvement tournant. C'est ce qui résulte du carnet de route de l'intelligent officier du 49e régiment d'infanterie, Kietzmann (4e division, IIe corps) : « A 8 h. 1/2, départ pour Lourches, Douchy. J'espère que nous atteindrons l'ennemi aujourd'hui. A Bouchain où nous passons, le 12e dragons a eu un combat à pied. Un peu au delà de Hordain, vers Estrun, le 14e a repoussé l'ennemi. A 3 heures, le régiment s'est divisé. Nous avons campé sur la hauteur à l'est de Cambrai; deux compagnies pour protéger le 17e dartillerie en position. Le 14e d'infanterie avait conquis à... (Marquion) (voir plus loin) huit batteries françaises. A 4 h. 1/2, nous continuons notre marche par Bantigny sur Abancourt. Là nous reçûmes l'ordre d'aller appuyer le IVe corps qui se battait près de Cambrai (le IVe corps est en effet engagé à gauche). Nous nous rendîmes à Proville (sud-ouest de Cambrai), par Blacourt, Tilloy, Neuville, Saint-Remy, Cambrai. Pendant ce temps, le IVe corps avait rejeté l'adversaire... », etc.

(2) Carnet de route d'un homme du 25e territorial, publié par Renauld, dans *Retraite de l'armée anglaise*, no de la *Renaissance* du 25 nov. 1916, p. 12.



CAMBRAI. — L'HOTEL DE VILLE

obus et fit sauter les pièces. L'officier qui commandait cette batterie et presque tous les servants furent tués à leur poste (1).

Au nord-ouest, dans la matinée, tandis que la 61e division (général Desprez) occupait les environs de Lens, la 62e division (général Ganneval), ayant atteint Douai et continué sur Montigny-en-Ostrevent, s'était trouvée en contact avec de la cavalerie ennemie signalée par le 20e dragons. Mais cette avance devait être de courte durée.

Nous avons dit que le général Joffre était venu, le 26, à Saint-Quentin et qu'il y avait conféré avec le général d'Amade. Vers le milieu de la journée, l'avis du haut commandement français fut que l'effet qu'il s'agissait d'obtenir était produit. Il ne pouvait être question de refouler ou même d'arrêter l'armée von Kluck avec un corps de cavalerie épuisé et quelques formations jetées hâtivement dans la bataille. A 1 h. 1/2, l'ordre fut téléphoné, par le général d'Amade, d'orienter immédiatement les 61e et 62e divisions de réserve non plus sur Cambrai, mais sur Péronne.

Conformément à l'Instruction générale du 25, les divisions territoriales, tous les services, toutes les troupes, tout le matériel de la région du nord furent immédiatement repliés au sud de la Somme.

Il était sage de ne pas insister. L'armée britannique était dégagée ; le mouvement tournant tendant à l'encercler s'était heurté partout à des formations françaises : une contre-manœuvre enrayait la manœuvre allemande. Pour le moment, cela suffisait.

JUGEMENT SUR L'AFFAIRE DU CATEAU

C'est aux écrivains militaires allemands eux-mêmes que nous demanderons un jugement sur l'effet produit par la courte défense de Cambrai et surtout par

(1) Renauld, *La Retraite de l'armée anglaise, loc. cit.*

la présence du corps de Sordet et de l'armée d'Amade. Kircheisen écrit : « Tout le 24, les Anglais se battirent pour faire une retraite ordonnée. C'était, sans nul doute, l'intention de Kluck de couper French de la côte et de jeter ses troupes sur Maubeuge. Les Anglais purent, cependant, faire échouer ce plan. Si la retraite de French a pu s'accomplir dans un certain ordre, *les Anglais le doivent au général d'Amade qui, avec les* 61e *et* 62e *divisions de réserve françaises, se tenait près d'Arras et menaçait le flanc droit de la* 1re *armée allemande.* Si les Anglais n'ont pas été absolument détruits pendant leur retraite, ils le doivent, non seulement à la ténacité et à l'adresse du corps expéditionnaire anglais, *mais encore et surtout aux sages mesures prises par le général Joffre. Celui-ci avait ordonné un groupement nouveau de ses armées qui devait conduire aux plus heureux résultats.* » (1)

On peut essayer de s'imaginer les réflexions auxquelles se livre après ces événements militaires imprévus le haut état-major allemand. D'une part, il constatait, par les prisonniers faits sur l'ennemi, la présence du corps de cavalerie Sordet; ce renseignement ne lui apprenait qu'une chose : à savoir l'extension sur la gauche de la 5e armée française. Il n'y avait pas là de quoi l'étonner; lui-même n'avait-il pas envoyé sa propre cavalerie à l'ouest pour s'étendre du même côté ? Mais que pensait-il de la présence des divisions de territoriale et de réserve ? Peut-être jugeait-il qu'elles faisaient partie de la même armée ; peut-être les identifiait-il avec les divisions de réserve du général Valabrègue sur lesquelles il devait être assez mal renseigné?

Quoi qu'il en soit, la tournure imprévue des événements devait déjà le surprendre. Il s'était lancé à la poursuite de l'armée britannique; il croyait l'avoir rompue ; il pensait n'avoir qu'à saisir le 2e corps et à le cerner ; par le mouvement tournant, il jouait la règle du jeu, et il perdait. L'armée britannique, loin de fuir, le contre-attaquait et lui imposait de lourds sacrifices. Une division de cavalerie allemande avait été en péril en attendant l'arrivée du IVe corps. En plus, l'ennemi voyait le front de l'armée alliée s'étendre sur sa droite de telle sorte qu'il ne trouvait nulle part le joint pour saisir l'armée French à revers. Si le succès tactique était obtenu, le succès stratégique était manqué.

(1) Kircheisen, fascicule 20.

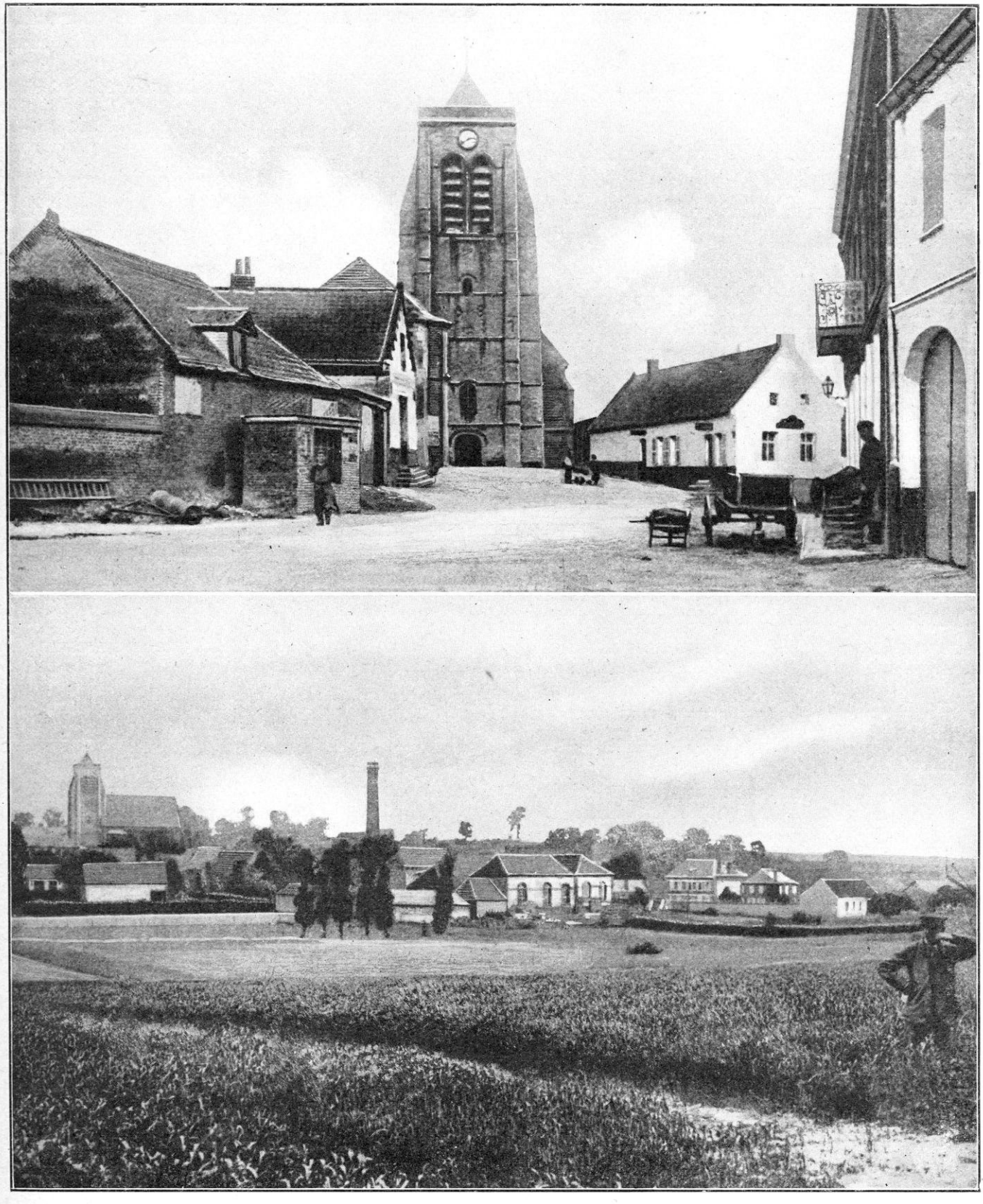
Peut-être ces données permettent-elles d'élucider, maintenant, le « problème du Cateau ». Smith-Dorrien agit comme un vaillant soldat ; peut-être même, en prenant la résolution de se battre, obéit-il à un instinct militaire presque irréfléchi. Mais l'audace est bonne conseillère. En tenant ferme, il rendit, à ses troupes épuisées, des forces qu'elles n'eussent sûrement pas trouvées dans la retraite ; ayant su, à la fois faire tête et se dérober à temps selon les ordres du maréchal French, il fut vraiment le « Ney » de cette retraite.

En plus, il fournit aux troupes de Sordet et de d'Amade l'occasion d'intervenir ; ainsi il amorça, presque inconsciemment, je le veux bien, mais incontestablement, la manœuvre de Joffre ; en un mot, la résolution qu'il prit inaugura l'échec du grand mouvement tournant.

LES ALLEMANDS SE DÉCIDENT A ÉLARGIR LEUR FRONT POUR ENGLOBER L'ARMÉE D'AMADE

La première conséquence du combat du Cateau fut d'amener le haut commandement allemand à prendre la résolution d'étendre encore son action de plus en plus à l'ouest. Il ne vise plus seulement l'armée britannique ; c'est toutes les forces qu'il a devant lui qu'il prétend, maintenant, envelopper. Le corps Sordet, l'armée d'Amade le débordent. Il marchera sur eux, quitte à élargir indéfiniment son propre front.

Cette résolution nouvelle, prise par le haut commandement allemand, résulte de l'étude attentive des opérations. Mais il est nécessaire d'apporter certaines précisions qui permettront



LE VILLAGE DE CROISILLES

d'aborder, en connaissance de cause, l'explication, d'abord, de la bataille de Saint-Quentin-Guise, et, ultérieurement, de la bataille de la Marne.

Tandis que l'armée britannique, une fois « décrochée », bat en retraite sur l'Oise et la haute Somme, suivons donc la marche de l'armée d'Amade et du corps Sordet à l'extrême ouest du front français et déterminons ainsi l'élargissement du front allemand dans cette même direction.

RETRAITE DU CORPS SORDET

Quelques mots seulement au sujet du corps Sordet. Il est, maintenant, collé à la gauche de l'armée britannique et il devient, pour elle, une flanc-garde vigilante et qui ne la laissera pas déborder sur la gauche.

Le 26 août au soir, le corps, son rôle rempli, avait fait retour au sud de l'Escaut. Le 27 au matin, conformément aux instructions générales et à la manœuvre prescrite, il se « décroche » dans la direction de la Somme, la 5e division en liaison avec les Anglais, les 1re et 3e divisions faisant tête aux colonnes allemandes qui descendent par Havrincourt. Le corps vient cantonner à la nuit au sud de la Somme, dans la région d'Estrées.

Le 28 août, les reconnaissances signalent des colonnes ennemies descendant vers le sud, mais à l'est de Péronne. Le corps de cavalerie est mis en mouvement par alerte, à 5 heures du matin, pour aller les attaquer vers Estrées-en-Chaussée et Mons-en-Chaussée.

Les passages de la Somme sont gardés, pendant l'expédition, par un groupe de 3 bataillons de chasseurs de réserve commandés par le lieutenant-colonel Serret. Le corps de cavalerie repasse la Somme en trois colonnes vers 17 h. 1/2, après avoir canonné les colonnes ennemies et, au retour, trouvant les trois bataillons de chasseurs aux prises avec des masses ennemies à Brie et Flaucourt, il les dégage après un violent combat à Villers-Carbonnel, près de Péronne.

« Le 26 août, nous cantonnons à Epehy (5e division de cavalerie) que l'ennemi incendie le jour suivant. Les paysans finissent par mettre eux-mêmes le feu aux moissons pour ne pas les laisser entre les mains de l'ennemi. A Roisel, un train de marchandises tout entier flambe dans la chaleur de midi. Nous passons à Péronne. Le 28, nous étions à Villers-Carbonnel où j'ai assisté à un inoubliable combat d'artillerie. J'ai vu des tirailleurs que les obus faisaient sauter en l'air par groupe de trois ou quatre (1). »

Cependant l'ennemi a occupé Péronne le 28, assez tard dans la soirée et il y a brûlé 60 maisons.

Le corps de cavalerie du général Sordet s'est replié, selon les ordres reçus, sur Parvillers, entre Rosières et Roye, où il entre, après une si rude journée, à 2 heures du matin.

A partir de ce moment, le corps de cavalerie est rattaché à la 6e armée, et mis sous les ordres du général Maunoury.

RETRAITE DE L'ARMÉE D'AMADE

Suivons, maintenant, la marche de l'armée d'Amade : Nous avons signalé l'ordre donné par le général Joffre et téléphoné en plein combat par le général d'Amade d'abandonner Cambrai et de replier les troupes de cette armée en direction de Péronne d'une part et d'Abbeville de l'autre. Dans leur retraite, ces troupes sont donc disposées de façon à couvrir, à la fois, la Picardie et la route de Paris par la Somme.

La 61e division de réserve (général Desprez), abandonnant les environs de Lens, prendra la direction de Combles-Chaulnes ; la 62e division de réserve (général Ganneval) la direction Bertincourt-Péronne, toutes deux par voie de terre. Quant aux divisions territoriales, elles seront embarquées et transportées par voie ferrée à partir d'Arras, Lens, Béthune, Saint-Omer, pour la région d'Abbeville. C'est l'exécution stricte de l'Instruction générale du 25 août : « A l'extrême gauche, entre Picquigny et la mer, un barrage sera tenu sur la Somme par les divisions territoriales du Nord ayant comme réserves la 61e et la 62e divisions de réserve. »

Le mouvement a été ordonné dès l'après-midi du 26 août. Mais on apprend, dans la soirée,

(1) Christian Mallet, *Étapes et combats*, p. 46.

ROISEL. — LE MOULIN DE PIERRE

que la 84e division territoriale a eu de grandes difficultés à se décrocher.

« Presque au sortir de P. (Palluel), raconte un officier de territoriale, nous avons rencontré l'état-major d'une division de réserve (*la* 62e) à cheval, au grand complet. Puis des batteries d'artillerie de 75 attelées de bons chevaux, bien en chair, dont on devine, sous la poussière, le poil fourni et luisant. Harnachements battant neuf, officiers et canonniers frémissants d'ardeur impatiente.

« Les vieux territoriaux saluent avec une joie un peu naïve cette jeunesse. « Eh! les gars, à la bonne heure! « Vous venez nous remplacer! » (1)

Devant enlever l'artillerie qui se trouvait à Cambrai, la 84e division a, de ce fait, subi quelque retard et a failli être entourée à Marquion; elle a été très éprouvée; un de ses groupes a laissé aux mains du 14e d'infanterie allemande (IIe corps) toutes ses pièces, sauf une. Les unités d'infanterie sont dissociées.

Le communiqué allemand tira grand parti de l'échec de Marquion pour transformer en victoire la rude leçon qu'il avait reçue au Cateau : *Communiqué du 28 août.* « L'armée anglaise, à laquelle s'étaient jointes trois divisions françaises de territoriale, a été complètement battue au nord de Saint-Quentin. Plusieurs milliers de prisonniers, sept batteries de campagne, une batterie d'artillerie lourde sont tombés entre nos mains. Elle se trouve en pleine retraite sur Saint-Quentin. »

Plus question, bien entendu, ni du mouvement tournant, ni de l'encerclement, prédit dans le communiqué de la veille.

Dans la journée du 27 août, les deux divisions de réserve, marchant parallèlement, se dirigent vers Beugny, Lebucquière, Bertincourt, dans l'intention de couvrir à la fois Bapaume et Péronne. La 61e vient d'Arras et la 62e vient d'Arleux. La cavalerie de von Marwitz est lancée à leur poursuite. La 61e division de réserve est surprise à Beugny, à quelques kilomètres au nord-est de Bapaume, par les élé-

(1) André Pavie, *Mes troupiers*, p. 51.

ments avancés de ce corps avec artillerie et auto-mitrailleuses. Le combat s'engage vers 10 heures du matin ; la division française, fortement bousculée, se replie vers Bapaume et Combles, tandis que la 62e division fait barrage, refoule l'ennemi et passe la nuit dans la région Bertincourt-Haplincourt-Lebucquière. Le lendemain, 28 août, la 61e division était de nouveau bousculée vers Ginchy et la 62e division vers Sailly-Saillisel. Voici quelques épisodes sur ces engagements :

« Dans la matinée du 27 août, malgré un violent orage qui contraria sa marche, la 62e division avait atteint Bapaume et opéré sa jonction avec la 61e division. Il était temps : de Cambrai, les Boches arrivaient par la grand'route qui mène droit à Amiens par Bapaume et Albert.

« Adossés à la petite ville de Bapaume, nos troupes se déployèrent sur un front qui allait de Beugnâtre à Bertincourt et barrait verticalement la grand'route de Cambrai. Les régiments bretons formaient l'aile gauche ; les Charentais, Limousins et Périgourdins le centre et la droite. L'artillerie était postée sur les hauteurs de Bapaume. Disséminés en tirailleurs dans les champs de blé et de betteraves, abrités derrière des gerbes et des silos, nos réservistes essuyèrent bravement le feu très vif de l'ennemi. A l'aile gauche, le 219e (de Brest) commandé par un Alsacien, le lieutenant-colonel Sthull, attaqua vigoureusement entre Beugnâtre et Beugny. L'artillerie soutint admirablement cette action offensive. Ces masses allemandes, qui croyaient gagner Amiens sans coup férir, subirent un fléchissement sensible et un temps d'arrêt. L'ennemi céda et ses derniers éléments retranchés dans le bois de Beugny, en furent délogés le soir après une belle charge à la baïonnette par des fractions du 307e, du 308e et du 250e. Nos soldats défilèrent la tête haute devant le monument élevé sur une crête voisine du bois à la mémoire de leurs aînés de 1870.

« Succès sans lendemain... La bataille, toute locale, ne pouvait avoir d'autre but que d'accrocher l'ennemi et d'entraver ses mouvements. Les divisions repartirent, le 28, de bonne heure, dans la direction de Péronne. Quelques sections seulement furent détachées en flanc-garde pour surveiller les environs, tandis que défilaient les régiments, le train de combat et les convois, au milieu d'un épais brouillard. En colonne par quatre, l'arme à la bretelle, les soldats marchaient vers Mesnil, Sailly-Saillisel, Moislains et Péronne. Quand, soudain, traversant les bois de Manancourt, le brouillard se dissipa et nos avant-gardes se heurtèrent aux lignes ennemies. Avertis par leurs espions, les Boches avaient devancé notre mouvement ; dissimulés dans des tranchées hâtivement creusées dans les bois de Manancourt et autour de Sailly et de Moislains, ils nous attendaient. Leurs mitrailleuses et leur artillerie arrosèrent terriblement nos colonnes.

« Une mêlée furieuse s'engagea. Vers 9 heures du matin, l'affaire battait son plein. Mais les nôtres, moins nombreux, allaient être encerclés, quand le 21e d'artillerie réussit à ouvrir une large brèche dans les rangs ennemis qui ne tinrent pas sous l'arrosage intense de nos 75. Une partie de la 62e division réussit à se frayer un chemin et à gagner Péronne ; l'autre revint en arrière vers Bapaume et Arras et fut couverte dans sa retraite par des éléments du 307e qui défendirent résolument le village de Mesnil. La 62e division se reforma aux portes d'Arras et de Saint-Pol. Quant à la 61e division, elle ne dépassa guère Sailly-Saillisel, se replia aussitôt, fit tête à l'ennemi à Longueval, Flers et Combles, battit en retraite par Corbie, Amiens, Molliens-Vidame et vint se reformer à Pontoise (1). »

C'est à la suite de ces combats que le kaiser fit frapper une médaille commémorative portant, d'un côté : *Dieu a béni nos vaillantes armes* ; de l'autre : *Victoire dans la région de Combles, sous le commandement de von Kluck, 31 août* 1914 (2).

Quant aux divisions de territoriale, elles se sont portées partie à pied, partie par voie ferrée, dans la direction Doullens-Abbeville : elles se reconstituent, reçoivent de l'artillerie ; nous les retrouverons prêtes au combat pour les opérations de septembre dans cette même région de la Somme.

Tout paraît sourire à la cavalerie allemande : le terrain s'ouvre devant elle : elle n'a qu'à y ramasser des lauriers. Ce jour-là, 27 août, la 2e division de cavalerie (du corps von Marwitz) est jetée entre Arras et Cambrai, sur Marquion et Croisilles ; la 4e division de cavalerie a traversé Cambrai ; de Cambrai, elle saute sur Marcoing et, au sud, elle rafle le pays dans toute la région d'entre Bapaume et Péronne.

La cavalerie est seule capable de mener à fond cette poursuite à perte d'haleine. Aussi, on la renforce, puisqu'il s'agit, en somme, d'une galopade en direction de Paris. Le corps de cavalerie de von Richthofen qui, jusqu'alors, avait opéré sur la Meuse, maintenant la liaison entre l'armée von Bülow et l'armée von Hausen, reçoit l'ordre de se porter au plus vite vers l'ouest. Ayant passé la frontière française à Sars-Poteries, au nord d'Avesnes, le 25, il gagne par les voies les plus rapides la région de Saint-Quentin, où nous le retrouverons le 28. Ce corps est composé de la 5e division de cavalerie et, en plus, de la cava-

(1) Robert-Cornilleau, *La Ruée sur Paris*, p. 44.
(2) Abbé Charles Calippe, *La Guerre en Picardie*, p. 41.

lerie de la Garde. Si nous ajoutons que la 9e division de cavalerie, rattachée au corps de cavalerie de von Marwitz, opère en avant du front de la 1re armée; c'est donc une masse imposante de cinq divisions de cavalerie opérant à l'aile droite de la grande armée allemande. Rien ne prouve mieux le dessein d'élargissement à l'extrême qui est, à ce moment, la conception du grand Etat-Major.

Le IIe corps allemand flanc-garde suit à marches forcées ce mouvement à grande envergure, en direction d'Amiens, toujours vers l'ouest; faisant le coup de feu, bousculant quelques arrière-gardes, ramassant les traînards, il se persuade, comme le prouvent non seulement tous les carnets de route, mais aussi les bulletins et communiqués du grand Etat-Major, qu'il a affaire à un ennemi en fuite, et non à un ennemi qui manœuvre, et qu'avant huit jours on sera en vue de Paris.

MARCHE DES CORPS ALLEMANDS VERS L'OUEST APRÈS CAMBRAI

Par une marche en éventail, qui diverge maintenant, à partir de Cambrai, les corps de l'armée von Kluck se portent vers Paris en se jetant résolument sur toutes les routes qui prennent la direction du sud-ouest: d'une part, la grande route Bapaume-Albert-Amiens; plus au centre, la route Bertincourt-Combles-Bray-sur-Somme; au sud, la route Marcoing-Gouzeaucourt-Moislains-Péronne; de Péronne, nouveau dédoublement: d'une part vers Rosières-Moreuil, d'autre part vers Chaulnes-Roye. Cette progression hardie de l'extrême droite allemande, allongée comme si elle voulait envelopper le camp retranché de Paris par Clermont, Beauvais et Mantes, signifie, sans aucun doute, que l'état-major allemand entend encore, en ce moment, déborder l'armée de Joffre, à tout prix, par l'aile gauche de celle-ci et qu'il songe même, pour obtenir ce résultat, à circonvenir la capitale vers l'ouest.

Nous avons, à ce sujet, une précision bien frappante. Le IVe corps actif qui, à la bataille du Cateau tient encore, ou peu s'en faut, *la gauche* de l'armée von Kluck et qui, s'il continuait droit au sud déboucherait entre Guise et Saint-Quentin, reçoit l'ordre de se porter, à marches plus que forcées, en direction de la Somme. Il part du Cateau et se porte en écharpe sur Péronne par Beaurevoir, Le Catelet, Roisel, Péronne, ce qui prouve qu'à cette date (28 août), sa direction est franchement ouest. Chose plus extraordinaire encore, il brûle Péronne et continue, toujours vers l'ouest, par Assevillers, Estrées, Lihons, Marquivillers; et, d'un bond prodigieux, il arrive en une journée à Margny-sur-Matz, comme s'il voulait tourner, sur sa partie occidentale, le massif Roye-Lassigny. C'est ce que l'auteur du carnet de route que nous suivons appelle « les terribles marches forcées » du Cateau à la Marne.

Cependant, il arrive ceci, qu'à partir du 1er septembre et après un encombrement et un embouteillement qui indique un changement complet d'itinéraire et probablement un ordre imprévu, il fait brusquement le demi-cercle et se met à marcher *vers l'Est*. Nous reviendrons sur ce changement de direction: c'est von Kluck qui se ressaisit et s'efforce, par un regroupement à l'est, de corriger l'erreur de sa marche insensée vers l'ouest.

Mais cette erreur ne se corrige qu'aux dépens du physique et du moral des soldats. Ceux-ci, accomplissant donc le demi-cercle (dont la courbe a commencé, en fait, à proximité de Montdidier), obliquent avec une rapidité surprenante vers Pierrefonds, Crépy-en-Valois (2 septembre); puis se ruent — d'ailleurs dans un état d'épuisement indicible — sur la Ferté-sous-Jouarre (4 septembre). Ils atteignent donc la Marne le 4 septembre, juste pour la bataille, et l'auteur du carnet de route que nous citons est tué, ce jour même, à Rebais.

Cet itinéraire, suivi par l'un des corps *de gauche* de l'armée von Kluck, suffit pour tracer celui de l'armée tout entière. Celle-ci aussi se porte, d'abord, toute à l'ouest. Son chef s'est laissé entraîner par une théorie péremptoire, par une foi aveugle en une victoire trop facile; il a voulu rafler le succès d'un seul coup et

RÉGION
DE GUISE

Carte communiquée
par le
Service géographique de l'armée.

Echelle de 1/ 80.000

Mèt. 1000 500 0

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Kilom.

déborder, coûte que coûte, l'armée de Joffre à l'ouest, comme Heeringen essayait de la déborder à l'est. Il croit qu'il la tient.

Mais, tout à coup, un obstacle s'est dressé devant lui : cet obstacle, c'est la 6e armée ou, pour voir les choses de plus haut, c'est la manœuvre de Joffre. En se découvrant, elle a déterminé cette clairvoyance tardive et ce brusque retour de l'armée von Kluck vers l'est. Mais il est trop tard et Joffre l'attend sur l'Ourcq et la Marne. Car, cette clairvoyance tardive, il ne serait pas juste de l'attribuer à une inspiration soudaine et à une illumination intellectuelle des chefs des armées allemandes ; elle tient à un fait qui leur apparaît, maintenant, dans sa redoutable réalité : au lieu d'envelopper, ils risquent d'être enveloppés.

Voyons donc sous quelle forme cette réalité se découvre aux yeux du grand état-major allemand.

CONSTITUTION DE L'ARMÉE MAUNOURY ; ELLE ENTRE EN LIGNE CONTRE VON KLUCK LE 29 AOUT

L'Instruction générale du 25 août 1914 avait fait dépendre toute la manœuvre nouvelle de la reconstitution « à notre gauche » d'une masse capable de reprendre l'offensive pendant que les autres armées contiendraient, le temps nécessaire, les efforts de l'ennemi.

Cette masse devait, d'après les prescriptions de l'Instruction générale, se composer : 1° des 4e et 5e armées ; 2° de l'armée anglaise, et 3° *de forces nouvelles prélevées dans la région de l'Est.*

La constitution des « forces nouvelles » était visée dans le paragraphe 6 de l'Instruction : « En avant d'Amiens, entre Domart-en-Ponthieu et Corbie, ou, en arrière de la Somme, entre Picquigny et Villers-Bretonneux, *un nouveau groupement de forces* sera constitué par des éléments transportés en chemin de fer (7e corps, quatre divisions de réserve et *peut-être* un autre corps d'armée actif) et sera réuni du 27 août au 2 septembre. »

Ce groupement nouveau, c'est *la 6e armée.* Elle est placée sous le commandement du général Maunoury.

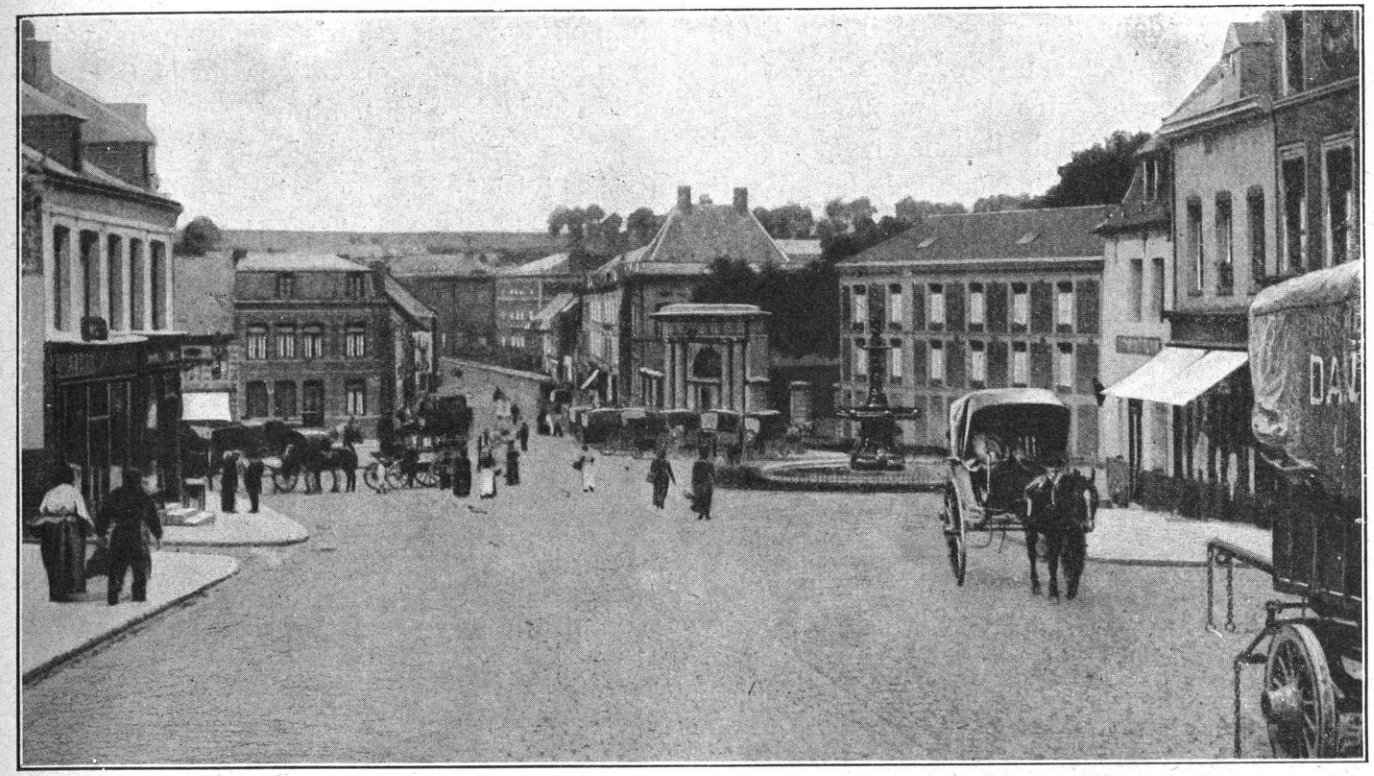
LE GÉNÉRAL MAUNOURY

Nous avons déjà vu le général Maunoury à l'œuvre quand il remportait, le 25 août, le glorieux combat d'Etain. Pour la première fois, au cours de cette guerre, les armées françaises avaient obtenu, par lui, un succès de portée stratégique considérable. Du sang-froid, de la méthode, de la finesse, de la décision, telles étaient les qualités militaires immédiatement apparues chez le général Maunoury. Toute sa personne délicate, svelte et souple, signale en lui ces aptitudes de race, cultivées et mises au point par une éducation parfaite. Maunoury est un Français dans toute l'acception du terme : Français de l'Ile-de-France, Français de la plus vieille France, car il est né à Maintenon (Eure-et-Loir), le 17 décembre 1847, « d'une vieille famille du pays chartrain, adonnée depuis plusieurs générations à la culture et à l'élevage. Un de ses oncles mit ses troupeaux à la disposition de Pasteur pour lui permettre de mener à bien ses recherches sur le charbon des animaux, et Vallery-Radot raconte, qu'à cette occasion, tous les Maunoury se firent les collaborateurs dévoués du maître (1). »

Reçu à l'Ecole polytechnique le 1er novembre 1867, il est sous-lieutenant au 2e régiment d'artillerie montée le 1er octobre 1869 et, par conséquent, prêt pour la guerre de 1870. Il fait la campagne, est blessé à la bataille de Champigny par une balle qui lui traverse la jambe droite, le 2 décembre 1870, et fait chevalier de la Légion d'honneur le 8. Artilleur émérite et passionné pour toutes les questions qui concernent l'arme, il devient capitaine en avril 1874, est admis à l'Ecole de guerre le 16 juin 1881, et devient professeur adjoint à l'Ecole de Saint-Cyr en 1883.

La valeur intellectuelle du polytechnicien et de l'homme cultivé se développe en lui. Sa carrière alterne entre les services d'ordre stric-

(1) Miles, *Le général Maunoury*, p. 7.



LE CATEAU. — LA PLACE THIERS

tement militaire et les services du haut enseignement et de l'état-major. Il commande en second l'Ecole d'application en 1895 et devient sous-chef de l'état-major de l'armée en 1903 Mais, entre temps, il a vécu deux ans à Verdun à la tête d'une brigade d'infanterie ; donc, quand il manœuvrait à Etain, il se retrouvait sur son terrain.

Général de division en 1906, il est maintenu dans ses fonctions de sous-chef de l'état-major général, c'est-à-dire qu'il a en mains, pendant trois ans, tous les grands rouages de notre haute administration militaire. Puis, il commande l'artillerie de la place et les forts de Paris ; il est nommé commandant de corps d'armée à Marseille, à Nancy, où il a l'honneur de commander le 20e corps. Enfin, il est gouverneur de Paris, le 24 octobre 1910, et prend en mains cette région parisienne où s'accomplira l'acte décisif de sa carrière militaire. En décembre 1910, tout en conservant ses fonctions, il entre au Conseil supérieur de la guerre ; il passe dans le cadre de réserve le 17 décembre 1912 ; mais, au moment où la guerre éclate, personne ne s'étonne de le voir reprendre du service, à son rang. C'est un des hommes sur lesquels on compte, grandement estimé, honoré, respecté par l'armée et par ses pairs, désigné d'avance par son admirable préparation et par les qualités singulières de son esprit et de son cœur.

Maunoury est non seulement un soldat achevé, c'est un homme. La justesse, le sens de la mesure, le tact, une science et une méthode impeccables, caractérisent cette nature d'élite ; le général Joffre disait, en parlant du général Maunoury : « C'est le militaire complet. »

Mais il faut joindre, à ses mérites intellectuels, la plus belle qualité d'âme, le sentiment du devoir avec les vertus qu'il suscite : l'énergie, le courage, la ténacité, la modération, la modestie. Dans les terribles épreuves qui l'ont frappé sans l'abattre, le général Maunoury est apparu tel qu'il est : un sage, un philosophe, un chrétien. Tout en lui est subordonné à la voix de la conscience ; l'existence individuelle lutte, mais s'incline devant la volonté éternelle.

Tel il fut dans l'épreuve, tel il avait été dans le succès. Celui qui écrit ces lignes fut admis à saluer le général Maunoury au lendemain de la victoire de l'Aisne et, pour ainsi dire, dans la fumée du champ de bataille. Il fut frappé de trouver en l'homme mesuré et simple qui venait d'arracher à l'ennemi le succès le plus décisif et le plus inespéré, ces traits qui sont essentiellement ceux de la race; comme il félicitait le général vainqueur, celui-ci répondit simplement : « J'ai fait ce que d'autres eussent fait s'ils eussent été à ma place. »

COMPOSITION DE LA 6e ARMÉE Appelé au commandement de l'armée qui était constituée au sud de la Somme, le général Maunoury quittait Verdun le 28 août dans la matinée et il arrivait à Montdidier où il établissait son quartier général.

L'armée dont il prenait le commandement (6e armée) devait comprendre :

1° Le 7e corps d'armée actif (général Vauthier) venu d'Alsace et comprenant la 14e division (général de Villaret), la 63e division de réserve (général Lombard) et une artillerie de corps ;

2° Le 5e groupe des divisions de réserve (général de Lamaze) comprenant la 55e division (général Leguay) et la 56e division (général de Dartein), pas d'artillerie de corps. Ces deux divisions avaient été engagées dans la Woëvre les 24, 25 et 26 août ;

3° Une brigade de chasseurs indigènes (général Ditte) actuellement engagée du côté de Péronne (1) ;

4° Le 6e groupe des divisions de réserve (général Ebener) comprenant les 61e et 62e divisions qui avaient combattu jusque-là dans le Nord. En fait, ces divisions de réserve, à la suite des combats autour de Cambrai, avaient retraité isolément et, après un détour, elles allaient être mises à la disposition immédiate du gouverneur de Paris : elles ne devaient prendre part aux opérations de la 6e armée qu'à partir du 7 septembre ;

5° Le corps de cavalerie du général Sordet (trois divisions de cavalerie et quatre bataillons de chasseurs alpins opérant au nord et au sud d'Estrées, entre Péronne et Chaulnes).

Les éléments nouveaux étaient le 7e corps et les divisions de réserve du général de Lamaze. Le 7e corps débarquait en gare de Longueau le 28, et ses débarquements devaient être achevés le 29. Le groupe de divisions de réserve doit débarquer du 29 soir au 30 soir, entre Tricot et Estrées-Saint-Denis.

Ces troupes revenaient, fières déjà de leur succès de Mulhouse (7e corps) et d'Etain (divisions de réserve). Elles étaient prêtes à se mesurer avec l'ennemi.

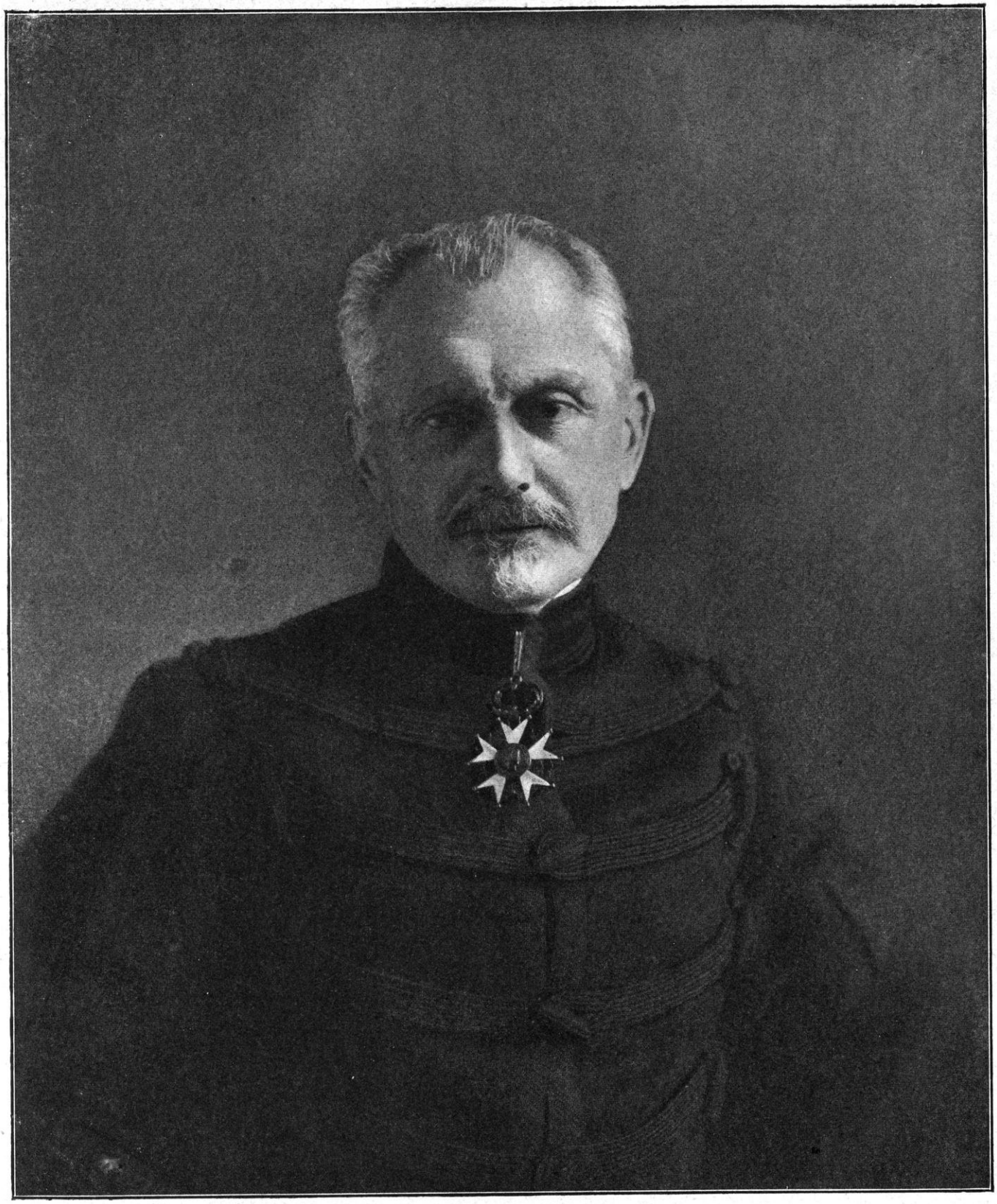
Au moment où elles débarquent, la situation, d'après les renseignements qui sont fournis, notamment par le corps Sordet, est la suivante : « Plusieurs colonnes ennemies sont en marche vers l'ouest par Brie (sud de Péronne), Allaines, Manancourt, et au nord de cette route ; tous mouvements, conclut l'état-major du général Maunoury, qui paraissent indiquer *l'intention des Allemands de déborder la 6e armée par la gauche.* »

Les Allemands ont, dans la journée du 28, occupé Péronne après un vif combat contre le corps de cavalerie du général Sordet.

D'autre part, le général Maunoury apprend que l'armée anglaise, qui doit faire corps avec lui, continue à retraiter sur sa droite et qu'elle est arrivée au sud de Saint-Quentin. On prend contact avec les derniers piquets de cavalerie anglais à Languevoisin, près de Nesle.

MANŒUVRE DU GÉNÉRAL MAUNOURY L'intention du général était, d'abord, de chercher l'ennemi sur la rive droite de la Somme ; mais il se trouverait ainsi en flèche et ses corps nouveaux sont à peine débarqués. Donc, il se résout à rester sur la défensive pour attendre son monde, et dans la pensée que son intervention étant un élément

(1) Le nom de *chasseurs indigènes* a été remplacé par celui de *tirailleurs marocains* lorsque le sultan du Maroc a déclaré la guerre à l'Allemagne.



LE GÉNÉRAL MAUNOURY

de surprise, il y a tout intérêt à laisser l'ennemi s'étendre outre mesure vers l'ouest. Il se contient donc comme il l'a fait, d'abord, à Etain, et attend son heure.

Pour cela, il distribue ses forces ainsi qu'il suit : le 7e corps, qui est sa puissance principale, prendra le centre et s'établira en rassemblement articulé de façon à pouvoir protéger Amiens et la route de Paris par une position en pointe sur un triangle Corbie, Bray-sur-Somme, Chaulnes, la tête à Bray-sur-Somme. Il se portera sur l'un ou l'autre des deux côtés du triangle, selon les circonstances. Deux divisions du corps Sordet iront couvrir la gauche du 7e corps et maintiendront la liaison avec l'armée d'Amade. Quant aux divisions de réserve du général de Lamaze, elles se disposeront, à droite du 7e corps, sur un front Curchy-Nesle, de façon à couvrir le massif de Roye-Lassigny et conserver, autant que possible, les contacts avec l'armée anglaise. Pour les aider dans cette mission, on emprunte une division au corps de cavalerie du général Sordet et on la porte à droite de la 6e armée : ce nouveau groupement, composé de dix-huit escadrons et trois batteries montées, est mis sous les ordres du général Cornulier-Lucinière.

COMBAT DE PROYART (29 AOUT)

La 55e division de réserve débarque à peine qu'elle est prise à partie par des forces supérieures ; au même moment, la cavalerie d'arrière-garde anglaise quitte Languevoisin, et toute l'armée britannique se retire en arrière de la ligne Noyon-Chauny-La Fère. La droite de la 6e armée est donc obligée de suivre le mouvement et d'obliquer vers Roye sur la ligne de l'Avre, en découvrant ainsi le gros de l'armée, c'est-à-dire le 7e corps qui fait face à l'est depuis Chaulnes jusqu'à Bray-sur-Somme, barrant la grande route de Vermand à Amiens.

La situation devient des plus sérieuses pour la 6e armée à peine formée : si elle veut continuer à couvrir, seule, à la fois Amiens et Paris, c'est-à-dire garder les contacts avec l'armée d'Amade au nord et l'armée britannique qui se replie vers le sud, elle risque de s'allonger dangereusement.

Ce qui devait arriver se produit : les forces ennemies, que nous avons vues se porter de Cambrai vers Amiens par Albert, Combles et Péronne, tombent sur le 7e corps et une rencontre des plus violentes a lieu entre Bray-sur-Somme et Chaulnes, à Proyart-en-Santerre, le 29 août.

Quoique le 7e corps ait reçu l'ordre de ne pas s'engager à fond (puisqu'il doit suivre le mouvement de retraite générale et ne pas se laisser surprendre sur sa droite), il lutte avec une vigueur qui éveille l'attention des Allemands. Les troupes françaises sont inférieures en nombre (un corps au plus ayant rencontré le gros de l'armée von Kluck), mais le canon de 75 cause de lourdes pertes à l'ennemi, et celui-ci s'aperçoit qu'il a affaire à autre chose qu'à des troupes territoriales. On releva, paraît-il, sur le terrain, trois Allemands pour un Français, et le combat de Proyart-en-Santerre fut considéré, sur les lieux, comme un événement militaire important (1). Le 7e corps rompit le combat à la tombée du jour et se porta au sud de l'Avre, en liaison à Guerbigny avec la 55e division, qui devait tenir Roye et donner la main à l'armée anglaise à l'est de cette ville, en attendant que la 56e division eût terminé ses débarquements.

CONFIANCE DES ALLEMANDS

Que pensaient, cependant, les Allemands de cette situation, et comment les faits nouveaux leur apparaissaient-ils ?

L'armée von Kluck accomplissait, comme nous l'avons dit, son mouvement vers le sud-ouest, au prix de pertes très lourdes et de fatigues inouïes, mais soutenue par l'espoir d'arriver sans coup férir à Paris et d'en finir, sous peu, avec la France :

« 28 *août*. — Bientôt, dit un témoignage allemand, nous nous sommes heurtés à toute l'armée anglaise qu'il

(1) Caix de Saint-Aymour, *La Marche sur Paris de l'aile droite allemande*, 5e édit., p. 13-14.

LE GÉNÉRAL DITTE

a fallu arrêter, jusqu'à l'arrivée de nos renforts, dans un combat des plus violents. Ce jour-là, notre batterie seule a perdu 60 o/o de ses hommes. Nous n'avions plus de munitions, finalement, et nous avons dû rester une heure et demie exposés au plus terrible feu de l'artillerie sans pouvoir tirer un coup, jusqu'à ce que nous soyons relevés par les batteries de l'armée, épreuve terrible pour les nerfs, mais dont la batterie s'est tirée brillamment. Mais les Anglais ont battu en retraite vers le sud, et ils se sont réunis avec l'armée française du Nord. Nous sommes continuellement sur leurs talons. Notre armée est encore aux prises aujourd'hui *et la principale décision sera obtenue ici, dans le Nord, ces jours-ci.* Nous n'avons plus que 150 kilomètres à faire *pour être à Paris.* C'est excessivement fatigant. Nous n'arrivons pas au bivouac avant minuit et à 3 heures du matin, nous sommes prêts à partir. Mon cheval a été tué sous moi. Rien ne peut rendre compte de l'aspect du champ de bataille, avec les corps humains déchiquetés et en morceaux. *L'armée française est en fuite partout au nord, au centre, et au sud...* (1). »

Ces soldats exténués et exaspérés, poursuivant leur marche vers un but qu'ils sentaient tout proche et une victoire qu'ils croyaient certaine, ne ménageaient rien : ils mettaient le pays à feu et à sang. Ici encore, un témoignage allemand parmi cent autres :

« Dans plusieurs villages, les habitants nous ont tiré des coups de fusil. (Cette allégation était, comme on le sait, répandue par le commandement pour autoriser son système de terreur, même auprès des soldats.) Pour cela, nous avons *complètement brûlé et détruit beaucoup de villages.* Des femmes criaient, des enfants en pleurs remplissaient les rues, les personnes suspectes étaient immédiatement fusillées ; *cela nous fendait le cœur* au début. Mais n'insistons pas!... Je me porte bien : nous avons du vin tant que nous voulons; le pain seul nous manque beaucoup. Nous avons déjà avancé de 50 kilomètres dans l'intérieur de la France ... »

Nous avons du vin tant que nous voulons ! Voilà le cri du cœur qui soulage les consciences. Mais ce vin, le joli vin de France, par ces chaleurs torrides de l'été, se venge sur la gloutonnerie qui le pille ; et ce n'est pas le vin seulement : l'alcool, le dur alcool excite, entraîne, affole, brise les muscles et les nerfs. Cette note aussi est nécessaire pour donner un

(1) *La Décision en perspective* (*Der Entscheidung entgegen*), publié dans *Der deutsche Krieg in Feldpostbriefen*, vol. V, p. 102.

tableau exact de ce que vaut et devient cette magnifique armée allemande : les bouteilles par millions jalonnent la route. Laissons parler un officier allemand :

« Nos soldats sont à bout de forces ; ils marchent depuis quatre jours en faisant 40 kilomètres par jour. Le terrain est difficile, les routes sont défoncées, les arbres abattus, les champs troués par les obus comme des écumoires.

« Les soldats chancellent à chaque pas, leurs visages sont barbouillés de poussière, leurs vêtements pendent en guenilles ; on dirait des loques vivantes. Ils marchent les yeux fermés, et chantent en cœur pour ne pas se laisser aller au sommeil en marchant. *La certitude de la victoire prochaine et de l'entrée triomphale à Paris soutient leurs nerfs, fouette leur enthousiasme.*

« Sans cette certitude de la victoire, ils tomberaient épuisés. Ils se coucheraient où ils se trouvent pour dormir n'importe où, n'importe comment.

« C'est le délire de la victoire qui remonte nos soldats. Et pour donner à leur corps une ivresse semblable à celle de leur âme, *ils se soûlent excessivement.* Mais cette ivresse contribue encore à les faire tenir debout.

« Aujourd'hui, après une inspection, le général a éclaté de colère... Il voudrait empêcher cette ivresse collective. Nous venons de le dissuader de donner des ordres sévères. Il ne faut pas trop sévir, sans cela l'armée ne marcherait plus. A cette fatigue anormale, des excitants anormaux deviennent nécessaires.

« *A Paris, on remédiera à tout cela.* On défendra *de boire de l'alcool* là-bas. Quand nos troupes pourront enfin se reposer sur leurs lauriers, l'ordre renaîtra (1). »

Voici, maintenant, quelques précisions sur la marche des corps et sur l'aspect que prend, aux yeux du soldat, cette trop facile campagne :

« *Du IVe corps.* — Le 29, nous nous arrêtâmes sur la route vers A... pour un repos de quatre heures ; nous étions en route depuis 4 heures du matin... (le même jour), nous traversâmes la Somme à Sainte-R. (Sainte-Radegonde, près de Péronne.) Le 30, nous arrivons à Roye et de là à D. (Dancourt.) Devant nous, il n'y avait que de la cavalerie. (C'est le groupement Cornulier-Lucinière.) Quand, le lendemain, on se remit en marche vers Noyon *en repassant par Roye,* nous croyions presque que nous pourrions *fêter Sedan devant Paris.* A Noyon, je pus faire acheter des vivres. Dans la marche qui suivit, nous eûmes des difficultés à surmonter, car les ponts sur le canal de l'Oise et ceux de l'Oise avaient été détruits. La suite en fut un très désagréable retard... (2). »

(1) Extraits du carnet de route d'un officier de l'état-major de von Kluck, publiés dans le *Petit Journal* du 9 septembre 1916.

(2) *Briefe aus dem Felde. (Extrait du carnet de route d'un officier d'artillerie),* Ier fasc.

Nous retrouverons ce corps au combat de Néry. Ce qu'il faut retenir de l'itinéraire indiqué, c'est que le IVe corps a marché vers l'ouest jusqu'à Dancourt, le 30 août. Et qu'il a dû alors rebrousser chemin par Roye pour prendre la direction de l'est. C'est la date précise où von Kluck modifie son plan d'opérations.

Cependant, le 31 août, le IIe corps, et le corps de cavalerie, sont à l'extrême droite vers l'ouest. C'est à cette date qu'est blessé, à Saint-Just-en-Chaussée, un officier, soigné ensuite à l'hôpital de Clermont (1).

Un autre écrit : « Le 27, à 6 heures du matin, nous étions en patrouille devant Péronne. » Il prend part, le lendemain et le surlendemain, aux combats devant Péronne et il ajoute :

« *Nous sommes maintenant tout près de Paris. J'espère que la décision est proche.* D'après ce que nous voyons le long de la route, l'armée française *doit être complètement démoralisée.* Les gens du pays ne peuvent croire que nous soyions déjà là : car leurs journaux mentent tout simplement (2). »

Un autre encore :

« Le 26 août, nous avons eu une grande bataille avec les Anglais ; ensuite, des marches forcées pour poursuivre Anglais et Français qui se retiraient rapidement. *Depuis le 1er septembre à 3 heures du matin jusqu'au 2 à 3 heures, nous avons marché avec une halte de une heure et demie seulement...* En face de nous sont les Anglais et les Français... *Espérons qu'on aura bientôt la paix.* Nous avons déjà eu trois combats et participé à une bataille. Dans notre compagnie, nous avons 11 morts et environ 30 blessés (3). »

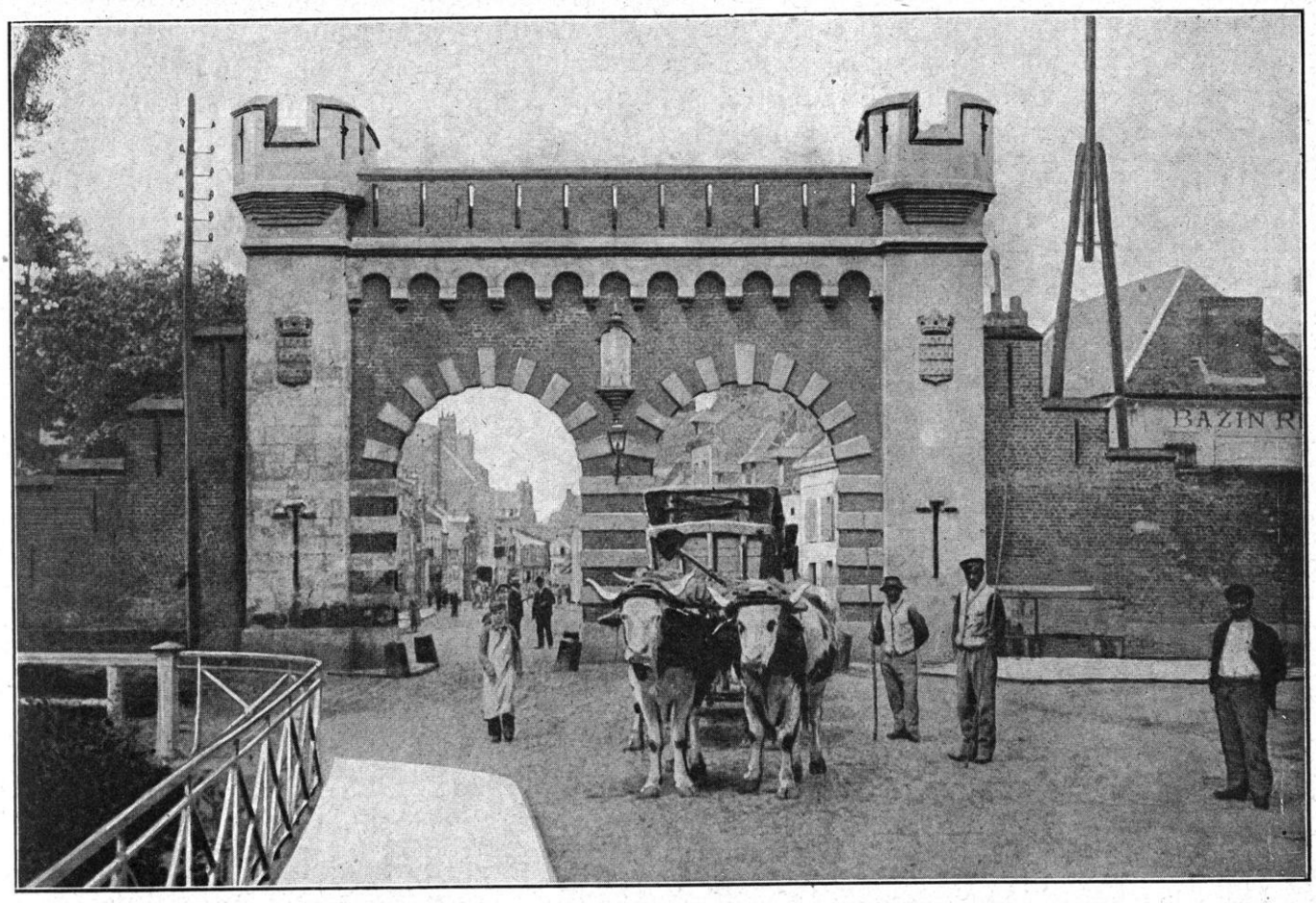
Ces voix, sorties du rang, témoignent de l'extraordinaire illusion où les troupes sont entretenues, de leur foi formelle dans une prompte fin de la guerre par la prise de Paris et surtout de l'état d'épuisement où les met le fameux plan du grand état-major au moment où on va les jeter dans la bataille décisive.

Le corps de cavalerie a des éléments (brigade Schimmelmann) qui passent la Somme, le 28 au soir, entre Péronne et Bray. Cette brigade prendra part bientôt au combat

(1) *Der deutsche Krieg in Feldpostbriefen,* vol. V, p. 103.

(2) *Ibid.,* p. 109.

(3) *Ibid.,* p. 110.



LA FÈRE — LA PORTE DE LAON

de Néry dans la forêt de Compiègne (1). Dans l'ensemble, le 2e corps de cavalerie von Marwitz qui, d'abord, s'était lancé à l'extrême droite est « rabattu » également sur l'est. Il est encore, le 29, dans la région de Cappy, Proyart, Méricourt-sur-Somme. Il va, de là, s'enfoncer dans la forêt de Compiègne (2).

Le 49e régiment d'infanterie (de la 4e division du IIe corps), débouchant de Cambrai avec sa division; se met à la suite des divisions de réserve françaises. Il participe aux combats autour de Combles, le 28.

« 28 *août*.—Nous avions campé devant Sailly-Sallisel. A 8 heures, nous devions assister à l'office divin et à la cérémonie funèbre (pour les morts de la ville) quand nous sommes attaqués en plein. Les coups éclataient de tous côtés. Nous restâmes là jusqu'à 1 heure. Mais notre artillerie s'étant portée au trop en avant, nous nous mîmes en marche sur le Transloy. L'ennemi était battu. Pendont ce jour, 27 soir et 28 avant midi, notre régiment fit environ 800 à 1.000 prisonniers et s'empara de plusieurs mitrailleuses. Mais le régiment a perdu 12 officiers et 500 hommes... départ pour Montauban. Arrivée à Montauban à minuit et demie. »

(1) *Mecklembourgs Söhne*, fasc. VI, p. 149.
(2) *Revue militaire suisse*, nº fév. 1917. p. 76.

Le lendemain 29, ce même régiment passe la Somme à Eclusier, se porte sur Méricourt. Et, ici encore, il prend part à un violent combat. C'est le combat de Proyart. Mais, remarquez l'observation de l'intelligent capitaine Kietzmann : « POUR LA PREMIÈRE FOIS, nos troupes se sont trouvées, aujourd'hui, EN FACE DES TROUPES FRANÇAISES DE L'ACTIVE, paraissant à peu près fortes d'une brigade sur un front étendu et qui auraient pour mission d'arrêter notre marche, en utilisant merveilleusement le terrain... » (C'est le 7e corps qui débouche.) A 3 heures et demie, l'adversaire céda et nous reprîmes la marche en avant par Méricourt, Morcourt, Lamotte-en-Santerre (c'est-à-dire en longeant la Somme et en direction d'Amiens, encore vers l'ouest.) Et le régi-

ment, ne faisant que frôler Amiens à Villers-Bretonneux, oblique tout à coup vers le sud, par l'ouest de Moreuil et de Montdidier, vient déboucher par Maignelay et Montigny, et soudain est rappelé vivement vers l'est à la hauteur de Chevrières, le 1er septembre. Nous reviendrons sur ces combats et cet itinéraire (1). D'autres éléments du IIe corps ont défilé dans Amiens, puis longé la voie ferrée de Paris par Ailly-sur-Noye, Bacouel, Saint-Just.

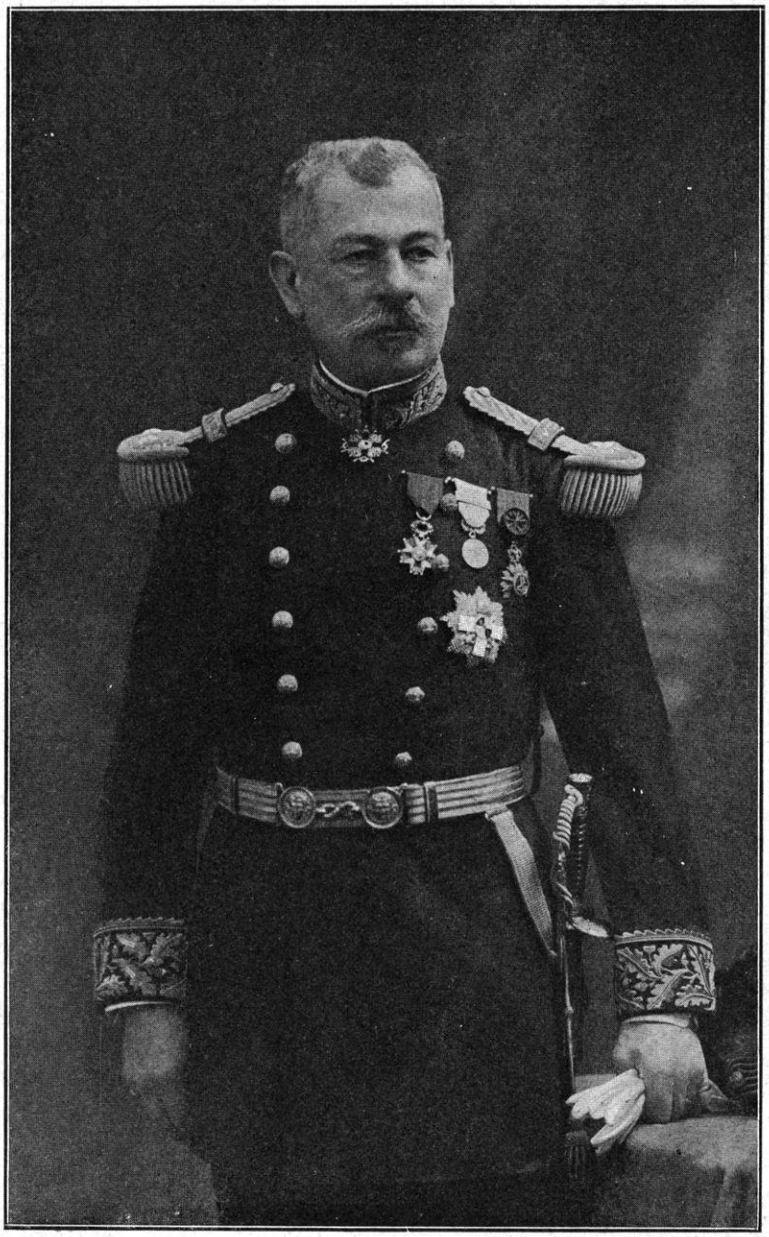
Le IVe corps de réserve, qui a presque toujours accompagné le IIe corps, suit à peu près le même itinéraire.

Nous avons dit l'extraordinaire trajet du IVe corps qui fait le grand demi-cercle du Cateau à Montdidier par Le Catelet et Péronne, déterminant ainsi l'axe de marche de l'armée von Kluck.

Le IIIe corps a passé la Somme, par plusieurs de ses unités, à Saint-Christ (sud de Péronne) où il arrive « après une marche forcée » le 29 août; lui aussi se porte vers l'ouest jusqu'à cette date. Il est engagé, le 30 août, dans un violent combat à Ablaincourt lorsque, vers 4 heures de l'après-midi, le feu des canons et de l'artillerie s'éteignit : or, Henri Heubner, capitaine de réserve, professeur à Wernigerode, très attentif à tout ce qui se passe, écrit sur son carnet, à cette date du 30 août :

« On nous apporte la nouvelle que l'ARMÉE VON BULOW (2e ARMÉE) EST ENGAGÉE DANS UN DUR COMBAT ET AVAIT BESOIN DE NOTRE AIDE; NOTRE 1re ARMÉE DOIT ALLER A SON SECOURS. C'est pourquoi nous fîmes soudain UN ANGLE AIGU, fléchissant ainsi vers l'est pour atteindre en marches forcées NOS FRÈRES OPPRIMÉS. Quand nous fûmes vers 7 heures dans la petite ville de R. (sans doute Roye) pour y coucher, nous apprîmes que la 2e armée avait dans l'intervalle et par ses propres forces remporté la grande victoire de Saint-Quentin...

« Le lendemain 31 août, nous reprîmes notre marche, DIRECTION SUD-EST, TANDIS QUE, JUSQU'A MAINTENANT, NOUS MARCHIONS SUR LE SUD-OUEST, vers Noyon. Le lendemain, nous franchissons l'Aisne à Vic-sur Aisne. »

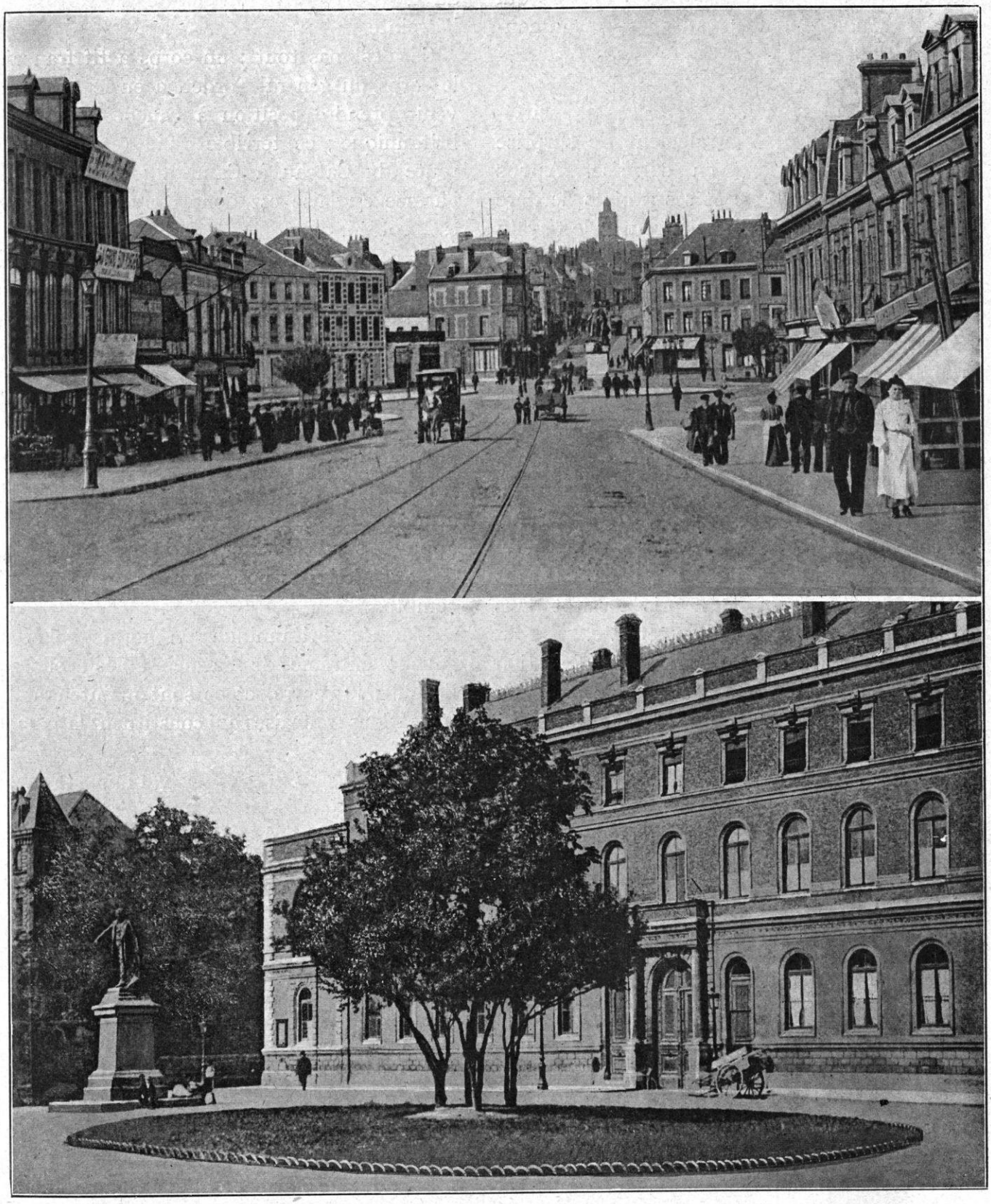


LE GÉNÉRAL DE DARTEIN

Rappelons ici encore, pour achever ces relevés d'itinéraires, — indispensables si on veut comprendre la manœuvre, — que le IXe corps qui, le 27 et le 28, à la bataille du Cateau, appartenait encore à l'armée von Kluck, passe, en partie du moins, le 29, à l'armée von Bülow en vue de soutenir cette armée à la bataille de Saint-Quentin (1),

(1) Carnet de route du capitaine Kietzmann.

(1) Carnet du médecin-major chef Dr Auschutz dans *Mecklembourgs Söhne*, fasc. VI, p. 145 et suiv.



SAINT-QUENTIN. — VUE PRISE DU PONT D'ISLE. — LE LYCÉE HENRI MARTIN

et nous aurons ainsi un ensemble d'éléments nous permettant de préciser le problème qui se pose soudainement devant le haut commandement allemand.

AVEUGLEMENT DU HAUT ÉTAT-MAJOR ALLEMAND

Il a marché littéralement de surprise en surprise. Après avoir caché son armée et ses projets derrière la Gette jusqu'au 18, il croit trouver le terrain libre devant lui ; la Belgique est traversée en coup de vent ; il n'a qu'à s'étendre largement sur les provinces du nord de la France, rafler Calais, Dunkerque, Lille sans défense, et se rabattre sur Paris, tout en faisant tache d'huile sur le nord du pays.

Or, voilà qu'il se heurte, sur la Sambre, à l'armée du général Lanrezac et, presque en même temps, sur le canal de Mons, à l'armée britannique qui l'attaquent. Cette énergique offensive le force à ramener ses troupes du nord : il repousse l'adversaire, mais non sans de lourdes pertes, et il est pris aussitôt dans le sillage des deux armées en retraite.

Le sentiment de sa force et la continuation de sa manœuvre initiale l'amènent à concevoir un plan d'enveloppement de l'armée britannique par l'aile gauche. Rien n'est plus simple : elle bat en retraite et, après la double affaire de Mons et de Landrecies, paraît décidée à refuser le combat. Le coup de l'enveloppement se fera à Cambrai. La cavalerie de von Marwitz et le IIe corps sont détachés à cet effet. Il y a bien quelques formations territoriales françaises dont on a constaté la présence à Tournai : qu'importe ! Elles n'ont aucune valeur combattive ; on leur passera sur le corps.

Mais, voici que le corps du général Smith-Dorrien, au lieu de céder ou de poursuivre la retraite, fait tête au Cateau. Nouvelle surprise : les corps allemands, échelonnés les uns derrière les autres dans leur course haletante, arrivent successivement sur le champ de bataille, et sont rudement éprouvés. Non seulement Smith-Dorrien échappe, mais son initiative a brusquement jeté le trouble dans les opérations adverses : en se sauvant lui-même, il permet au 1er corps britannique de se libérer de l'étreinte.

Ce n'est pas tout : un corps actif français, le corps du général Sordet, a eu le temps de venir prendre position à gauche de l'armée britannique ; ce terrible 75 a retenti sur la route du Cateau à Cambrai ; la gauche de l'armée anglaise est donc couverte ; le pays est protégé.

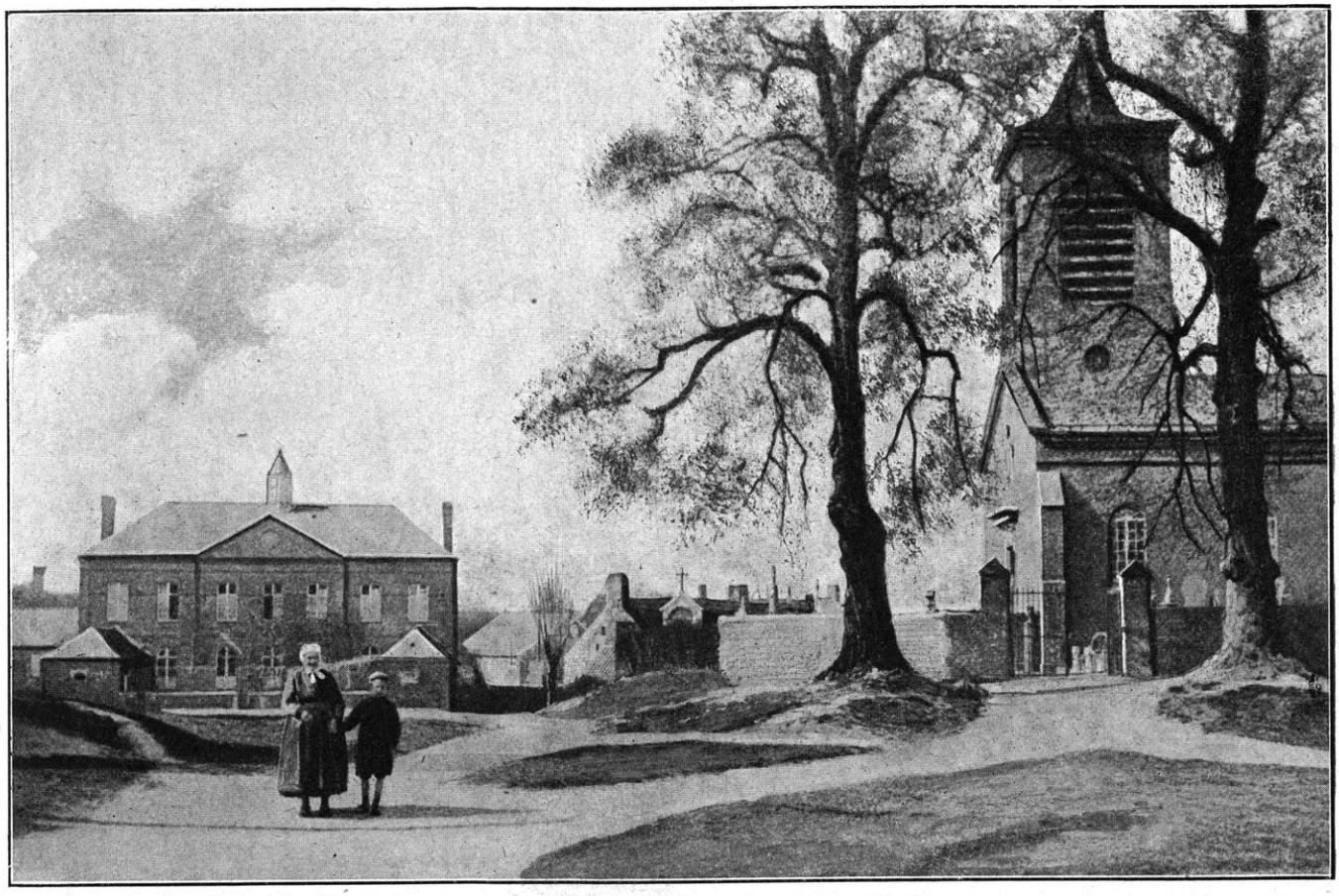
Et ce n'est pas tout encore : ces formations territoriales, que l'on croyait à Tournai, à Lille, ou quelque part sur le bord de la mer, ont eu, elles aussi, le temps d'accourir. On les retrouve à Cambrai. Assez mal armées, elles font ce qu'elles peuvent : mais elles sont là, elles combattent ; en plus, elles ont reçu, maintenant, le renfort de deux divisions de réserve : cela fait, en somme, une véritable armée, une armée mobile et courageuse, appuyée sur la belle cavalerie du général Sordet : il n'est pas possible de ne pas en tenir compte.

L'armée britannique ne forme plus la gauche extrême de l'armée alliée ; elle est devenue le centre, et ce sont maintenant les formations françaises qui constituent la gauche.

LA MAŒUVRE VERS L'OUEST ET LE REVIREMENT SOUDAIN VERS L'EST

Qu'importe encore une fois ! Cette nouvelle gauche, on l'enveloppera !... Et, on part à sa poursuite. Toute l'armée von Kluck est poussée à mort vers l'ouest. Ses corps, même ses corps de l'est (comme le IVe corps) sont précipités de ce côté. Ils entreprennent ces terribles marches qui doivent les porter jusqu'à Amiens, jusqu'à Montdidier, jusqu'à Beauvais, et peut-être jusqu'à Mantes pour en finir en une fois, et ramasser d'un coup de filet la grande armée de Joffre et Paris.

Paris, Paris, ce nom répété des millions de fois hallucine l'armée et ses chefs eux-mêmes. Et puis, le grand état-major allemand n'a pas la moindre idée de la manœuvre de Joffre : il croit l'armée française battue et toutes ses



OISY. — L'ÉGLISE, LA MAIRIE ET L'ÉCOLE

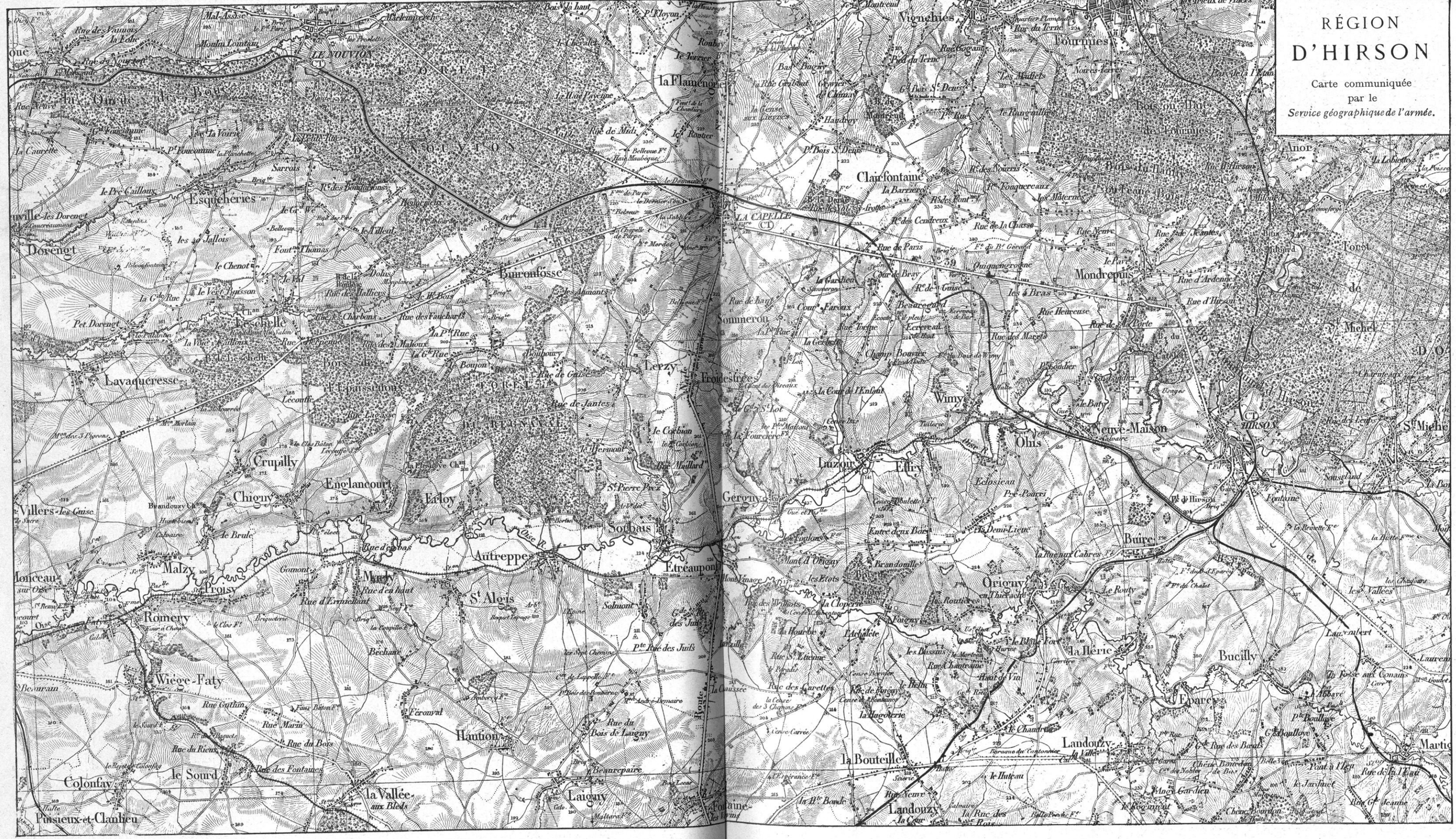
formations en fuite, tandis que la retraite a lieu par ordre et que le commandement français manœuvre. Nous avons apporté des témoignages recueillis au hasard dans les divers corps de l'armée von Kluck, nous pourrions les multiplier par des preuves sans nombre empruntées à la presse militaire, aux historiens allemands de la guerre, aux confidences des généraux : j'apporterai bientôt le témoignage et l'aveu de von Kluck lui-même.

L'ordre a donc été donné : à l'ouest, toujours à l'ouest! Et tous les corps sont repartis dans cette direction, lorsqu'un nouvel événement, bien plus inattendu que tous les autres, se produit : à peine a-t-on dépassé Péronne et franchi la Somme (c'est-à-dire à deux journées de marche de Cambrai), à peine a-t-on bousculé les divisions de réserve et les formations territoriales du général d'Amade, qu'on se trouve en présence de nouveaux uniformes et de jeunes soldats ; le 75 gronde à nouveau ; ces troupes ont d'autres cadres, une autre instruction, d'autres méthodes. On les rencontre à Proyart. Je reprends les propres expressions du capitaine Kietzmann : « POUR LA PREMIÈRE FOIS, nos troupes se sont trouvées, aujourd'hui, EN FACE DE TROUPES FRANÇAISES DE L'ACTIVE, paraissant à peu près fortes d'une brigade sur un front étendu et qui auraient pour mission d'arrêter notre marche, en utilisant merveilleusement le terrain... » On dirait les termes d'un rapport officiel ; et, en effet, des renseignements de cette sorte convergent de toutes parts, vers le quartier général de von Kluck : des formations françaises appartenant à des corps actifs barrent la route.

A gauche de l'armée britannique, on avait trouvé une autre gauche, le corps Sordet et les divisions d'Amade ; à gauche de l'armée d'Amade, on trouve une autre gauche, l'armée Maunoury. Et les renseignements des avions,

RÉGION D'HIRSON

Carte communiquée par le *Service géographique de l'armée.*



les renseignements recueillis par la cavalerie, ceux qui viennent des prisonniers ou des populations, confirment et exagèrent le fait : partout des masses profondes, partout des débarquements de troupes venues de l'Est. A Montdidier, à Saint-Just-en-Chaussée, à Amiens, à Roye, à Nesle, dans toute la vallée de la Matz, en avant de Lassigny, en avant de la forêt de Compiègne, des troupes arrivent. Ces troupes forment une armée ; elles sont reliées à droite avec l'armée anglaise, en arrière avec le camp retranché de Paris, à gauche avec l'armée d'Amade. C'est un enveloppement continu. Où le rompre, par où contre-envelopper ?

Cependant, l'armée von Kluck poursuit automatiquement sa marche vers l'ouest ; mais partout aussi elle rencontre des difficultés imprévues, elle se heurte à une résistance obstinée qui ajoute à la fatigue des marches, étonne le soldat, empêche son ravitaillement, touche à sa confiance et commence à le surprendre.

Récapitulons : grande bataille à Mons, combats à Tournai et dans la région de Lille, combats à Landrecies, au Cateau, à Ramillies, à Cambrai, à Marcoing, combat à Bapaume, à Combles-Moislains le 28, à Proyart le 29, sans parler des petits engagements qui se localisent à Péronne, à Villers-Bretonneux, à Albert, à Rosières-en-Santerre, à Chaulnes. Tout de même la besogne est rude et il ne s'agit ni d'une armée, ni d'un pays qui s'abandonnent. Les routes s'allongent, les bases de communication s'éloignent, les ravitaillements deviennent difficiles, les petits groupes et les convois ne sont pas en sûreté et, toujours, cette marche vers l'ouest, sans but bien défini, s'enfonçant dans ces masses sombres de plus en plus épaisses et que les avions signalent comme couvrant ce redoutable et mystérieux Paris, Paris qui a gardé son emprise sur les imaginations hantées par son puissant prestige!

Que faire ? Continuer toujours à l'ouest, toujours à l'ouest, quitte à amincir indéfiniment les lignes et à s'exposer aux coups de cette nouvelle armée surgie là, tout d'un coup, et appuyée sur Paris ? Ou bien renoncer au fameux grand plan, renoncer à toute la méthode stratégique allemande, aux manœuvres classiques à la de Moltke et à la Schlieffen, renoncer à l'enveloppement par l'ouest et chercher quelque autre résultat plus prompt, plus simple et plus brutal ?

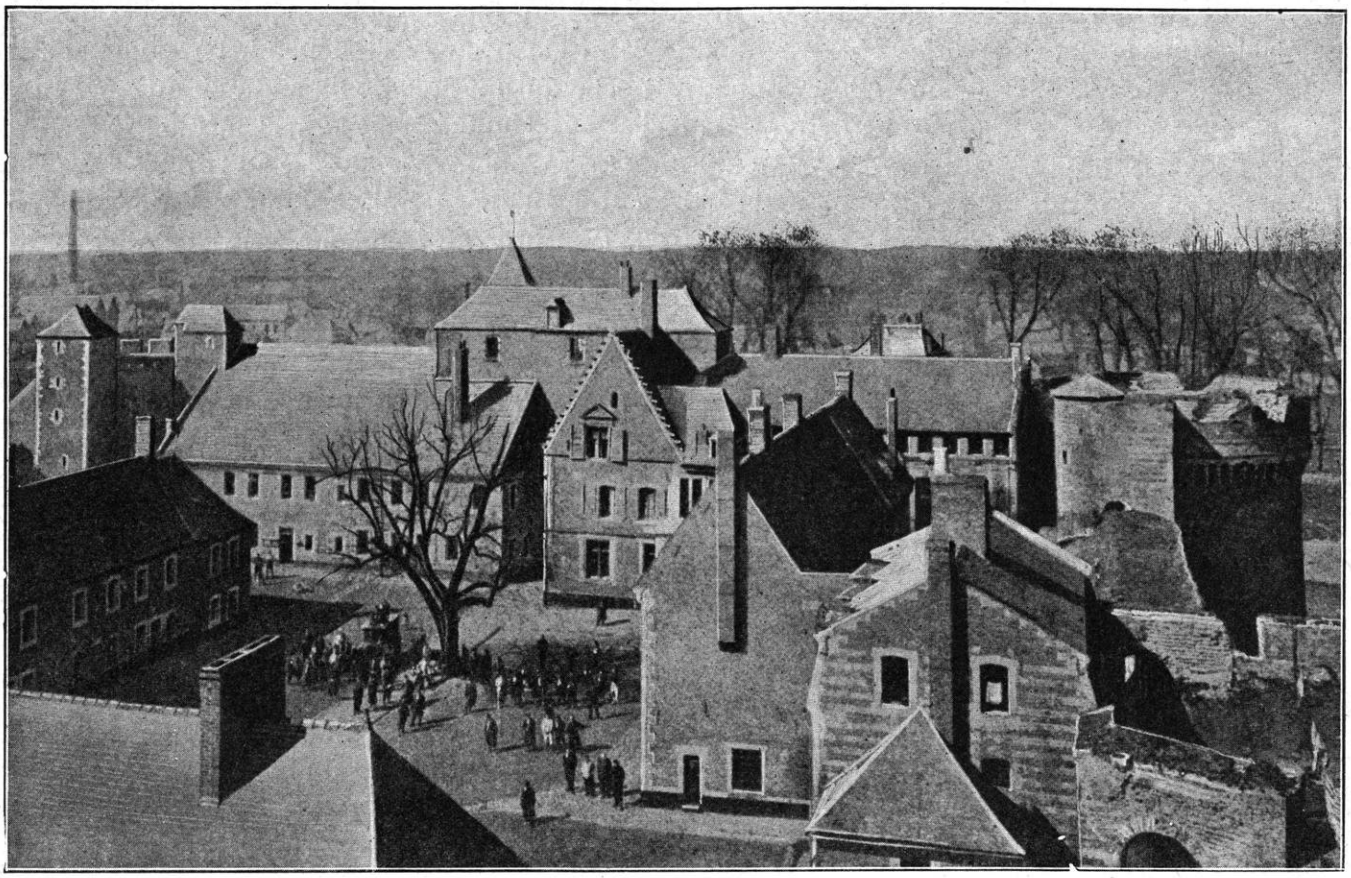
Je pense que von Kluck en est encore aux réflexions et qu'il en est encore aux coups de téléphone avec le Grand Quartier Général — car la crise est partout, parmi la confiance et la joie, en ces journées d'anniversaire de la bataille de Sedan, — quand, brusquement, un autre fait, bien plus considérable encore, arrache le chef de la 1re armée à ses hésitations.

Ce n'est plus seulement un corps de l'armée britannique qui fait tête, c'est l'armée française de l'ouest tout entière. Langle de Cary s'est retourné et on ne peut le forcer sur la Meuse, Dubois s'est retourné et on ne peut le forcer à la coupure de l'Aisne ; et voici, maintenant, que Lanrezac se retourne et qu'il tient tête à l'armée von Bülow.

Rappelons l'extrait du carnet de route écrit par ce sagace observateur, le professeur Henri Heubner, sous la date du 30 août : « On nous apporte la nouvelle que l'armée von Bülow (IIe armée) est engagée dans un dur combat et a besoin de notre aide. NOTRE 1re ARMÉE DOIT ALLER A SON SECOURS. C'est pourquoi nous faisons un angle aigu, fléchissant ainsi vers l'est pour atteindre, en marches forcées, nos frères opprimés... Le lendemain, 31 août, nous reprîmes notre marche, DIRECTION SUD-EST, TANDIS QUE, JUSQU'A MAINTENANT, NOUS MARCHIONS VERS LE SUD-OUEST, vers Noyon... »

Rapprochons ce renseignement si précis de tous ceux qui ont été relevés sur les carnets de route. Partout, mêmes indications, mêmes faits : marche à l'ouest jusqu'au 30 ou 31 août, arrêt, embouteillement et marche à l'est à partir du 30 ou 31. C'est le brusque revirement ; l'abandon soudain et complet de la manœuvre de l'encerclement.

Diverses causes, soit avouées, soit résultant



HAM. — INTÉRIEUR DU CHATEAU

des faits : extension indéfinie du front, épuisement du soldat, apparition de forces françaises nouvelles, de forces de l'active sur la gauche extrême, en un mot, impossiblité de l'enveloppement. Ajoutons, enfin, le coup de marteau de Saint-Quentin-Guise, qui sonne l'heure de la surprise.

Von Kluck renonce ; par un tête à queue aussi dangereux que sa marche folle vers l'ouest, il rebrousse sur le terrain, il cherche à se ramasser sur son centre, à retrouver son équilibre. Mais il faut qu'il le retrouve en présence de l'ennemi, quand celui-ci a déjà trouvé le sien. Les avions français peuvent signaler l'orientation nouvelle de l'armée von Kluck : Joffre l'a provoquée, et il l'attend.

Qu'on ne vienne donc pas nous dire que ce revirement est le résultat d'une manœuvre savante ou qu'il appartient à la conception initiale du grand état-major. C'est tout le contraire. Le grand état-major n'avait qu'un plan initial : le double enveloppement, la tenaille. Ce n'est pas sa propre volonté qui l'a forcé à y renoncer : c'est la volonté de Joffre.

Le 24, les Allemands étaient vainqueurs sur toute la ligne ; ils n'avaient qu'à pénétrer en France à la suite de l'armée Lanrezac et de l'armée britannique bousculées. Le 26, tous les corps français ont reçu l'Instruction générale et, à partir de cette date, selon la propre expression du général Mangin, « nous sentîmes que nous allions reprendre l'initiative ». Tout le monde reprend sa place, son rang, sa confiance ; Dubail et Castelnau arrêtent l'ennemi sur la Mortagne et sur le Grand-Couronné ; Ruffey, Maunoury, de Langle de Cary l'arrêtent devant Verdun et sur la Meuse ; d'Amade manœuvre dans le Nord ; Maunoury encore apparaît sur la Somme ; Galliéni lance, de Paris, sa ferme proclamation. Lanrezac se reprend à Guise et à Saint-Quentin. Partout, l'action de *l'ordre* s'est fait sentir en reconstituant *l'ordre*,

et c'est au tour des Allemands, maintenant, à être ébranlés (1).

Joffre s'est rendu en personne sur le front ; car il veut avoir l'œil sur cette manœuvre de l'ouest dont il sait que tout dépend. La bataille de Saint-Quentin-Guise est commencée.

RETRAITE DE L'ARMÉE BRITANNIQUE AU SUD DE L'OISE

Avant d'en venir à ces journées du 29 et du 30 août 1914 qui virent les belles batailles soutenues à Saint-Quentin et à Guise par l'armée Lanrezac et qui furent le véritable lever de rideau de la bataille de la Marne, il est nécessaire de suivre la retraite de l'armée britannique jusqu'à cette date et de dessiner le front qu'elle occupait sur le terrain. Le sens stratégique de la bataille de Saint-Quentin-Guise dépend, en effet, de la poche qui fut creusée ainsi du 26 au 29, entre l'armée Maunoury et la 5e armée française.

La résistance vigoureuse de l'armée anglaise, à Mons d'abord, puis à Landrecies et surtout au Cateau, avait beaucoup surpris les Allemands, mais avait singulièrement éprouvé les belles troupes du maréchal French. Ce double résultat est fortement caractérisé par le témoignage verbal d'un officier allemand qu'a publié le colonel Repington dans son *Histoire de la Guerre* parue sous les auspices du *Times*.

« Les Anglais, reconnaissait cet ennemi, nous ont préparé une surprise dans cette guerre et particulièrement dans le Nord de la France. L'Anglais est froid, indifférent au danger. Il tire admirablement. Il est excellent dans les attaques à la baïonnette. Son endurance et son adresse au front en font un rude jouteur...

« L'artillerie anglaise ne peut être comparée à la nôtre ni à celle des Français, et nous la réduisîmes facilement au silence... Nous n'avions rien entendu, depuis une heure, dans les lignes anglaises. Comment décrire notre étonnement ? Au delà de la zone balayée par les obus, nous vîmes apparaître de nouveau des têtes de soldats anglais et ils recommencèrent à se servir de leurs fusils « dès que la côte se fut éclaircie ». Les Anglais sont des gens froids. Nous dûmes revenir à l'assaut à diverses reprises : et au moment même où nous croyions les avoir entourés, nous étions encore repoussés.

« Le courage et la persévérance eurent leur juste récompense : les Anglais purent procéder à leur retraite avec ordre. Tout risque de catastrophe pour l'armée en retraite était désormais écarté... (1). »

C'est en raison de cette solidité du soldat britannique que la retraite de Smith-Dorrien put, en effet, s'accomplir après la bataille du Cateau. Mais une passe aussi acharnée avait épuisé les forces du lutteur. Le maréchal French pensait que, pour sauver l'unique armée dont put disposer alors l'Empire britannique, il fallait, de toute nécessité, lui donner du champ. Ce dessein se conformait, d'ailleurs, à celui du général Joffre. Mais la retraite, à son tour, ajouta une cause d'épuisement à toutes celles qui s'étaient accumulées dans cette semaine tragique (2).

(1) Nous reviendrons, bien entendu, sur ce point capital du changement de direction de von Kluck, de la date où il s'accomplit, des raisons qui le déterminent. Les défenseurs de von Kluck, en Allemagne, ne sont pas d'accord sur ces différents points. Voici l'explication inspirée, sans doute, par von Kluck lui-même dans la brochure : *les Batailles de la Marne* : « ...Comme nous l'avons vu, les armées allemandes de l'aile droite marchaient sur la France sans arrêt. Il semblait qu'une muraille de fer se mût sans relâche. *Une seule pensée* animait cette masse grise colossale : l'anéantissement de l'armée de campagne française, *afin de terminer d'un coup la guerre sur le front occidental*. On croyait partout que Paris était le but des généraux allemands et les journaux annonçaient tous les jours de combien diminuait la distance séparant les avant-gardes allemandes de la capitale française. Et voilà que soudain, — c'était le 4 septembre — la 1re armée allemande, laissant Paris à sa droite, obliqua vers le sud. Galliéni semble avoir deviné ce mouvement dès le 3 septembre ; car il communiqua immédiatement au généralissime et au général Maunoury sa résolution de jeter la 6e armée française sur le flanc droit de von Kluck... »

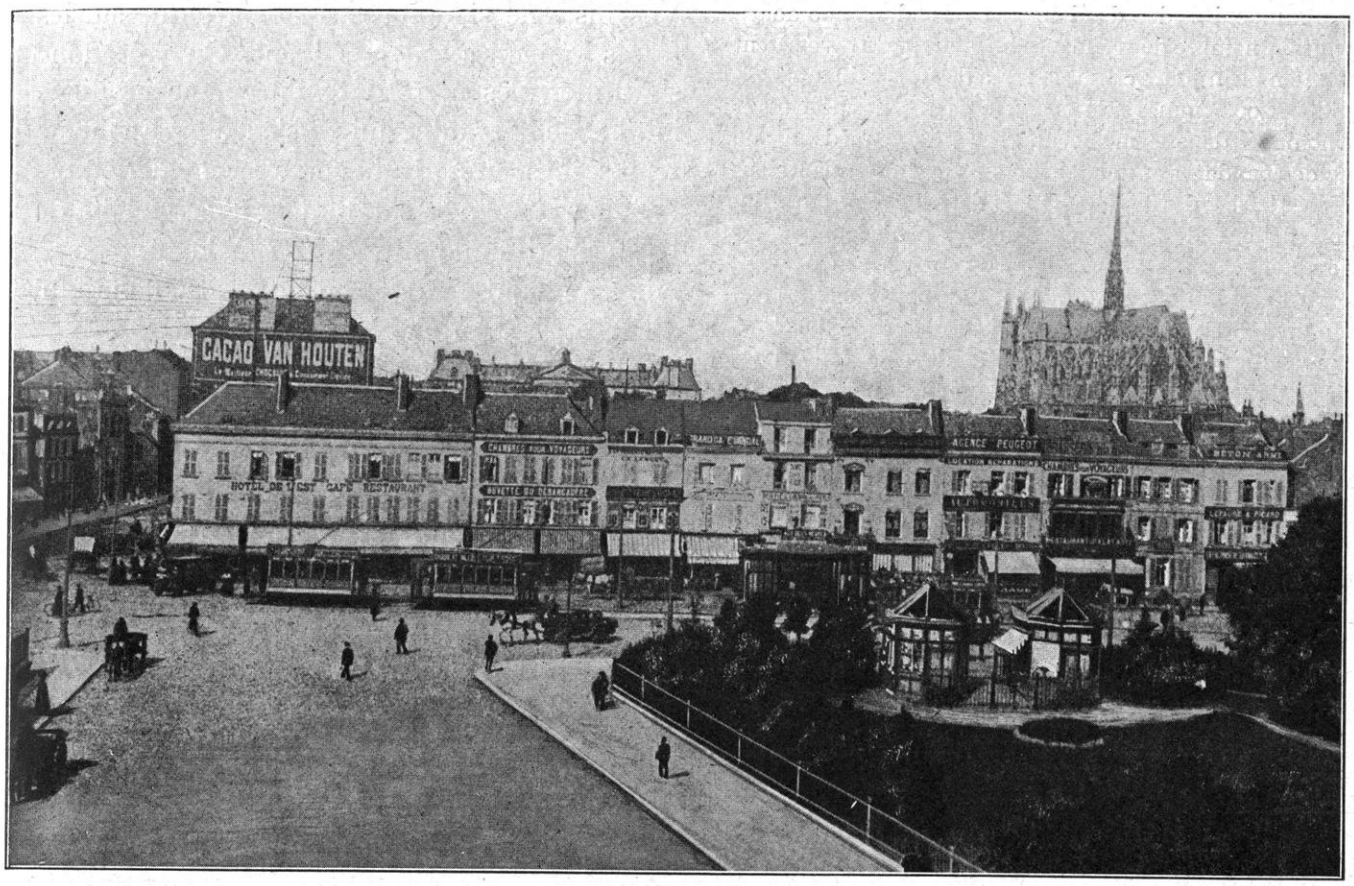
Sur la connaissance plus ou moins exacte que von Kluck pouvait avoir de l'existence de l'armée Maunoury, la même brochure s'exprime en ces termes : « Pendant sa marche en avant, von Kluck s'était déjà heurté aux 61e et 62e divisions de réserve, commandées par le général d'Amade et qui firent, plus tard, partie de la 6e armée. Mais les Français avaient réussi à se dérober à leur adversaire. Le général von Kluck savait qu'il se trouvait encore des troupes à gauche du corps expéditionnaire anglais, mais il en ignorait la force exacte... »

Toutes ses allégations sont un tissu de vérités et de mensonges à la manière allemande pour embrouiller la question et sauver le malheureux général. L'effort principal consiste à donner le change sur la date exacte à laquelle fut prise la résolution de marcher à l'est. La concordance absolue de tous les témoignages émanant des différents corps de l'armée ne laisse aucun doute. Cette date est le 31 août-1er septembre au plus tard : ce qui explique que le général Galliéni en fut averti dès le 3 septembre. L'habileté consiste à essayer d'amener une confusion entre les deux temps de la manœuvre : le premier temps qui replie l'armée von Kluck de la Somme sur l'Oise et l'Aisne, le deuxième temps qui la resserre plus encore sur son centre, « laissant Paris à sa droite et obliquant vers le sud ».

Ces textes, à titre de première indication et pour poser le problème : nous reviendrons sur le débat.

(1) *Histoire de la Guerre* publiée par le *Times*, t. I., p. 469 et suiv.

(2) Du 23 au 26 août inclusivement, les pertes anglaises s'élevaient à 6.000 hommes environ.



AMIENS. — ESPLANADE DE LA GARE

Un officier anglais a décrit la progression de fatigue et de désespoir contenu qui, peu à peu, saisit et accabla le soldat anglais.

« Tandis qu'à la fin de la bataille du Cateau, les régiments recevaient, l'un après l'autre, l'ordre de se retirer, les survivants partirent, souvent en rampant, jusqu'à la ligne qui avait été assignée pour reformer les rangs. « Où faut-il aller ? » — « Marchez toujours ! » Ils mouillaient, de leurs langues sèches, leurs lèvres noircies. « Pourrait-on boire ? » — « Marchez toujours ! »

« Au village d'Estrées, à trois milles environ de Saint-Quentin, la confusion devint inextricable. Il était 4 heures du matin. Si une batterie ennemie fût arrivée à portée, il n'y avait qu'à subir la mort. Aucun travail d'état-major n'était possible ; les quartiers généraux n'avaient même pas le temps de conformer leurs ordres aux événements. Des éléments marchaient dans tel ou tel sens, de leur propre initiative ; d'autres s'arrêtaient, d'autres s'égaraient et étaient anéantis ou capturés. Et on marchait toujours !... Le « 1er Gordon » perdit son chemin dans les ténèbres et se dirigea vers le front allemand. Vers minuit, le régiment se trouva entouré ; on crut d'abord qu'on était au milieu des troupes françaises. Mais le feu s'ouvrit de tous les côtés à la fois. Tout fut fini en dix minutes. Un si beau régiment !... avec de si belles traditions !... Quand le régiment fut reconstitué, par la suite, avec de nouvelles recrues, celles-ci jurèrent de venger l'honneur du corps...

« A 8 heures du matin, le jeudi (27 août), les colonnes en retraite étaient bien au delà de Saint-Quentin. Envi on une demi-heure plus tard, l'arrière-garde atteignait cette ville. Tout y était calme ; la population ne se doutait de rien... Le quartier général avait quitté Saint-Quentin le mercredi après-midi et s'était transporté à Noyon, à environ 30 milles plus au sud (1). Là aussi personne ne semblait

(1) Dès le 25 août, les dépôts qui occupaient Saint-Quentin avaient évacué la ville (87e, 287e, 351e, 10e territorial) ; le soir même l'état-major britannique du général French s'était installé au lycée et l'avait quitté, le 26, à une heure de l'après-midi. Ce jour-là, 26 août, tandis que passaient en retraite le train des équipages et l'artillerie de l'armée anglaise, le 10e régiment territorial fut envoyé aux avant-postes vers Harly, Lesdins et Sélency. Toute la nuit, troupes, voitures, autos, camions et artillerie défilèrent ; les blessés anglais soignés au lycée Henri-Martin furent évacués, et les grands blessés prirent les derniers trains de la nuit ; une foule énorme dévalait vers la gare pour prendre d'assaut les trains civils.

Le 27, à une heure de l'après-midi, le régiment étant au sud-est de la ville, on annonce que les Allemands reculent sur Bohain et Maretz, mais, à 2 heures, un civil informe le colonel qu'il a été attaqué par des uhlans à Estrées ; ordre est aussitôt donné de rentrer en ville ; chacun reprend sa place à la caserne.

A l'aube, le 28 août, le régiment est sur pied, deux bataillons se portent sur la route de Cambrai avec le colonel ; des avions passent à grande hauteur ; on apprend que, la veille, des uhlans ont logé au Tronquoy et que d'autres ont été tués par les territoriaux près de Morcourt ; des sections sont envoyées de chaque côté de la route ; à 7 heures, un cycliste

avoir la moindre idée du danger. Le vendredi (28 août), un certain nombre de régiments britanniques traversèrent Noyon en plein jour; c'était le reste de trois vaillants régiments, — 200 hommes sur 1.000 en moyenne. Les officiers et les hommes dans le même état de misère, pieds nus ou avec des bandages autour de leurs pieds enflés, pantalons déchirés, barbes de cinq jours, mais, dans les yeux, l'inextinguible flamme de leur audace native et de leur courage indompté.

« On avait l'intention de donner au corps exditionnaire un bon repos s'il atteignait l'Oise le vendredi soir. A ce moment, la ligne anglaise s'étendait, le long de la rivière, de La Fère à Noyon. Mais on eut à peine cinq ou six heures et bon nombre de régiments ne purent pas jouir de ce délai : « Marchez toujours ! » telle fut encore la consigne ce jour-là (1). »

CONSÉQUENCES STRATÉGIQUES DE CETTE RETRAITE : La situation stratégique dut se subordonner, comme il était inévitable, à ces conditions si émouvantes de la retraite anglaise.

Le premier devoir du général Joffre était d'aider l'armée alliée à se tirer de ce pas redoutable. Il prit ses mesures aussitôt pour soulager, jusqu'à l'extrême limite de ses propres forces, l'armée britannique, et on constate bientôt l'efficacité de ces mesures sur le terrain.

Dès l'aube du 27 août, la 5e armée française reçoit l'ordre d'exécuter, à la hauteur de Guise-Vervins, une vigoureuse contre-attaque sur les forces ennemies qui la suivent. On voit donc s'affirmer, dès cette date du 27 matin, l'idée initiale de la bataille qui va s'engager. En même temps, il est prescrit au corps de cavalerie Sordet de se déployer sur tout le flanc gauche de l'armée britannique de façon à la protéger à nouveau contre toute attaque de flanc qui viendrait à se produire.

Les vues du général Joffre, très nettes et très soutenues, viennent à la fois de considérations politiques et de considérations militaires. Pour rien au monde, l'armée britannique ne doit courir un risque de mort tant qu'il restera une goutte de sang à un soldat français : l'alliance, la confiance, le dévouement réciproques entre Angleterre et France, telle est la condition expresse de la victoire finale; et, justement, se sont ces heures qui éprouvent les liens.

Au point de vue militaire, le salut de l'armée française dépend du sort de sa propre gauche, puisque c'est par sa gauche que les Allemands s'obstinent à tenter la manœuvre d'encerclement. Or, la gauche n'est pas encore complètement constituée avec Maunoury et d'Amade. L'armée britannique est la liaison indispensable entre le gros de l'armée française et ce puissant détachement créé sur le flanc droit de von Kluck. L'ennemi commence, d'ailleurs, à le comprendre puisqu'il ramène ses troupes de sa droite vers son centre comme s'il persévérait dans la pensée de ne pas lâcher l'armée britannique, au risque de laisser l'armée Maunoury sur son propre flanc. Aider, soutenir l'armée britannique, c'est la garder en ligne, c'est la conserver en flanc-garde, c'est empêcher le succès du mouvement tournant ou de la brèche que l'ennemi cherche à creuser entre Paris et le gros des forces françaises. En plus, c'est s'autoriser à demander aux Anglais, l'heure venue, de nouveaux efforts et de nouveaux sacrifices. Dès cette heure, l'ensemble de ces considérations sont présentes à l'esprit du général Joffre. Et c'est pourquoi il a pris les mesures qui viennent d'être indiquées et dont nous allons voir la mise à exécution.

fait connaître que Bellenglise est remplie d'Allemands. Le régiment descend vers le pont de Bellenglise; à travers une brume légère, on voit une colonne de voitures qui défile vers l'ouest et on entend la « Wacht am Rhein ». Le régiment quitte la route. Il est 8 heures, un obus éclate. Les flancs-gardes du 10e ouvrent le feu; la ligne est entre Lehaucourt et Pontru. L'ennemi a dix-huit pièces d'artillerie entre Sainte-Hélène et le pont de Bellenglise; il a plusieurs sections de mitrailleuses; on voit ses unités accourir aux ailes, sur Lehaucourt et Pontru. Le 10e est sur le versant de la côte et il bat le pont; l'ennemi est sur la digue du canal, ses mitrailleuses crépitent; et grâce au subterfuge de la sonnerie « cessez le feu », il franchit le pont de Lehaucourt; le colonel du 10e donne ordre de se replier sur le bois des Pierres ; mais l'ennemi descend en masse du Tronquoy, tire avec ses mitrailleuses, occupe les fermes vers Thorigny. Partout il déborde ; il faut se replier en hâte sur Saint-Quentin avec le drapeau. Cependant, au nord-est de la ville, le 1er bataillon s'était avancé sur Omissy-Rouvroy vers 8 heures et s'était trouvé aux prises avec de la cavalerie (la cavalerie de Richtshofen); mais découvert sur sa gauche par la retraite de Bellenglise, il dut se replier; peu après, dans Harly, une vive fusillade, partie des hauteurs de Neuville, coupait la retraite; le bataillon se jeta dans Saint-Quentin où les Allemands entrèrent sur ses talons. Les débris du régiment s'échappèrent par la route de Ham, ayant perdu cinq à six cents hommes. *(Notes extraites d'un récit paru dans le* Bulletin de l'Aisne, *numéros d'octobre* 1916.)

(1) Major Corbett-Smith... *La Retraite de Mons, in fine*

ÉTREUX. — LA RUE PRINCIPALE ET LA GARE

Mais, en même temps, il pense que l'armée anglaise, ainsi soutenue, est hors de danger et que son repli pourrait être réglé désormais de manière à ne pas découvrir le flanc gauche de l'armée française.

C'est sur ces données, qu'en perspective des journées prochaines se règlent tous les projets, tous les ordres du général en chef.

Le maréchal French dit, dans son rapport : « La retraite se poursuivit longtemps dans la nuit du 26, les journées du 27 et 28. A cette date, les troupes s'arrêtèrent sur la ligne Noyon-Chauny-La Fère, s'étant débarrassées du poids de la poursuite ennemie. Le 27 et le 28, je dus beaucoup à l'aide du général Sordet et au corps de cavalerie française qu'il commandait pour effectuer ma retraite et repousser une partie de l'ennemi sur Cambrai. Le général d'Amade, aussi, avec les 61e et 62e divisions de réserve françaises, redescendit des environs d'Arras sur le flanc droit de l'ennemi et enleva une grande partie de la poussée sur les derrières de l'armée anglaise... »

Le maréchal French, ayant arrêté son rapport à cette date du 28, n'a pas eu à mentionner l'action de Lanrezac pendant la bataille de Saint-Quentin et de Guise. Mais cette autre intervention eut, dans une bien plus large mesure encore, un effet de soulagement dans les conditions que nous allons exposer maintenant.

MARCHE DU 2e CORPS ANGLAIS

Voici donc les marches des deux corps anglais, à partir de la bataille du Cateau :

Suivons, d'abord, le 2e corps (général Smith-Dorrien), celui qui vient de livrer bataille. Ayant quitté le lieu du combat vers la fin de l'après-midi par une pluie battante, il prend son parti de marcher franchement vers le sud-ouest pour essayer de s'abriter, d'abord derrière le canal de Saint-Quentin, ultérieurement derrière la ligne de l'Oise, donc en direction générale de Saint-Quentin, Ham, Noyon. La 3e division (général Hamilton) qui est la plus à l'ouest et, par conséquent, en liaison, à sa gauche, avec le corps Sordet, se décroche de Haucourt, passe par Le Catelet, Gouy, Beaurevoir, arrive, au milieu de la nuit, à Hargicourt et Vermand. Cette même division de gauche reprend la course, le 27, dès l'aube; elle se porte sur Ham, non sans être fortement prise à partie sur la route par la cavalerie de von Marwitz qui essaie de la ressaisir encore une fois par le mouvement d'enveloppement. Elle arriva très tard dans la nuit à Ham, où elle rejoignit les autres divisions du corps : « A destination, dit lord Hamilton, toute la division se coucha sur le bord de la route et s'endormit. »

La 5e division (général Fergusson) avait pris un peu d'avance sur la 3e; elle fila droit sur Noyon et dépassa même la ville pour aller bivouaquer à Pommeraye.

La 4e division (général Snow) avait suivi la même direction générale.

MARCHE DU 1er CORPS ANGLAIS

Quant au 1er corps (général Douglas Haig), un instant isolé du 2e corps, comme nous l'avions indiqué au cours de la bataille du Cateau, il avait reçu l'ordre de le rejoindre à tout prix. Ceci dit, on lui avait laissé toute latitude, soit de prendre le chemin de fer, soit de se porter sur Saint-Quentin.

C'est ce parti que prend le général Douglas Haig. Ceci l'amenait à traverser le champ de bataille, pour ainsi dire, en écharpe, le long du canal de la Sambre à l'Oise; il avertit le général Valabrègue et demande, avec insistance, le passage libre par Guise et Mont-d'Origny (1).

Nous avons laissé le 1er corps à Wassigny-Etreux-Hannapes au sud de Landrecies. C'est

(1) Au quartier général anglais, on avait envisagé, un instant, un projet d'attaque du 1er corps contre le flanc allemand le jour même de la bataille du Cateau, 26 août; à 9 heures du matin, le général Douglas Haig s'était rendu à Prisches pour s'entendre avec le général Valabrègue. Celui-ci lui avait rendu compte des mesures qu'il venait de prendre pour répondre à l'appel qui lui avait été adressé à 1 h. 1/2 du matin par le quartier général anglais : un régiment de la 138e brigade et un groupe d'artillerie au sud de Marbaix, face au nord, en échelon refusé, soutenant la 105e brigade dont la droite était au nord-est de Taisnières, face à Aulnoye. Mais le projet n'eut pas de suite.

TROUPES ANGLAISES DANS UNE VILLE FRANÇAISE

de là qu'il part pour descendre le cours de l'Oise par Lesquielles, Proix, Mont-d'Origny, La Fère. Au départ, la 1re division (général Lomax) qui était à l'arrière-garde s'attarda sur sa position au nord d'Etreux-Oisy-Boué. La 1re brigade dut lutter pied à pied pour se décrocher, une première fois à Bergues, une deuxième fois sur une hauteur au nord d'Etreux, près de la gare. Elle fut dégagée par un renfort du 15e hussards que le général Douglas Haig envoya à temps. Mais, à Bergues, le malheureux régiment du « Munster Fusiliers » fut atteint par l'ennemi et capturé en masse, sauf 7 officiers et 150 hommes environ qui parvinrent à s'échapper. Le général Douglas Haig laissa deux compagnies à Boué pour couvrir la retraite jusqu'à ce que l'arrière-garde se fût écoulée.

L'ennemi, marchant également dans la direction de Saint-Quentin, accompagnait en quelque sorte, vers l'ouest, le défilé du 1er corps britannique. De hauteurs en hauteurs, où il apparaissait, alors qu'on croyait l'avoir dépassé, il canonnait les régiments anglais avec son artillerie lourde et ses auto-mitrailleuses.

Malgré ces durs moments, le général Douglas Haig s'était dégagé dès le 27 août et il établissait son quartier général à Mont-d'Origny, ce même jour au soir. Dans la journée, la 1re division (général Lomax) avait marché de Wassigny à Hauteville; la 2e division (général Munro) avait gagné Mont-d'Origny.

Le lendemain (28 août), le général Douglas Haig repartait à la première heure et organisait sa garde de flanc, sous le général Horne, ainsi qu'il suit : 5e brigade de cavalerie, brigade d'artillerie de campagne, brigade d'infanterie (4e de la Garde), la 1re division faisant arrière-garde.

« Sir John French explique à ses troupes les

raisons de la retraite ; le maréchal est populaire parmi ses soldats ; il sait s'arrêter au milieu d'eux, interroger les hommes, rire avec eux. Les mots qu'il trouve pour leur faire comprendre la nécessité d'un mouvement de repli, qui est ce qu'il y a de plus terrible et démoralisant pour les hommes, rendent à tous la confiance. La retraite s'opère méthodiquement sous la direction du général sir Douglas Haig. L'infanterie légère du Highland, les fantassins d'Oxfordshire, du Bukinghamshire, le régiment de Worcester, les Connaught Rengers formeront l'arrière-garde. Les hommes se battent, dorment peu ou pas, marchent, chantent : « *Annie Laurie, Hold your hand out, naughty boy* ». Annie, Laurie, ôte ta main, méchant garçon (1). »

Cependant, le mouvement de retraite de l'armée anglaise était serré de près par le 1er corps de cavalerie allemande de von Richthofen (5e division et division de la Garde). Celui-ci, descendant de Maroilles et d'Avesnes, se portait sur Saint-Quentin. Dans la journée du 28 août, il se heurtait aux 3e et 5e brigades de cavalerie anglaise qui couvraient la retraite : la 3e brigade (général Gough) rejeta les uhlans de la Garde au sud de la Somme, vers Golancourt, et à droite, la 5e brigade Chetwoode engageait un violent combat à Cerizy, sur la route de Saint-Quentin à La Fère, repoussait l'ennemi et lui infligeait de fortes pertes.

Le 1er corps est dégagé tout entier. Suivant le cours de l'Oise, il s'est trouvé abrité vers la fin de la retraite par l'armée Lanrezac ; il cantonne le 28 au soir, la 1re brigade à Saint-Gobain, la 2e à Fressancourt, la 4e à Bertaucourt, la 5e à Servais, la 6e à Deuillet et Amigny, tous ces villages au sud de La Fère ; le quartier général à Saint-Gobain. Le 2e corps est vers Guiscard et Noyon.

Les deux corps anglais avaient rétabli leur liaison. French, heureux de ce résultat inespéré, venait assister en personne au défilé dans La Fère, à 2 heures.

« La date du 29 août, dit l'historien anglais, restera, sans doute, gravée dans la mémoire de tous ceux qui ont pris part à la fameuse retraite de Mons ; car, ce jour-là, les troupes se reposèrent. Depuis huit jours, elles marchaient sans arrêt.

« A 1 heure de l'après-midi, le généralissime français vint à notre quartier général à Compiègne et expliqua à sir John French les grands traits de son plan. Sir Douglas Haig, sir Horace Smith-Dorrien et le général Allenby étaient également présents. Un des résultats de la conférence fut la destruction de tous les ponts de l'Oise, opération qui nous coûta encore quelques vies d'hommes. Puis l'armée anglaise se replia de 30 kilomètres sur une ligne passant au nord de l'Aisne entre Soissons et Compiègne. » *(Hamilton.)*

Ce que le général Joffre était venu annoncer au maréchal French, c'est que l'armée française, (5e armée et 6e armée) conformément aux ordres qu'elle avait reçus, attaquait, le jour même, l'armée von Kluck et l'armée von Bülow sur la ligne Somme et Oise, de Proyart à Saint-Quentin-Guise. La coopération des troupes britanniques pouvait avoir, à cette heure, une importance décisive. Mais le maréchal French montra ses troupes épuisées. Après quelque repos, elles pourraient, sans doute, apporter tout leur concours aux troupes françaises et leur servir de réserves.

Donc, au moment où la bataille s'engageait sur la route de Saint-Quentin-Guise, par Homblières, Mont-d'Origny, Guise, l'armée britannique formait un décrochement très marqué sur l'Oise, à La Fère, Chauny, Noyon. Après avoir pris un jour de repos, elle se portait plus au sud vers Soissons et Compiègne et devait se tenir toujours à une journée de marche des troupes françaises.

En conséquence la 5e armée, qui allait livrer bataille, se trouvait découverte sur son flanc gauche. C'est pour cela, précisément, et pour contenir l'ennemi fortement lancé à la poursuite de l'armée britannique, que le général Joffre avait décidé de reprendre l'initiative et de foncer sur l'ennemi.

(1) *Temps*, du 15 septembre 1915.

CHAPITRE XXVIII

LA BATAILLE DE SAINT-QUENTIN-GUISE

Conception de la bataille. — Les deux voies de pénétration en France : la voie romaine et le " doublet " de l'Oise. — Position de Guise. — Position du Marlois. Position de La Fère. — Le front de bataille français, le front de bataille allemand. — La manœuvre.

J'ABORDE le récit de cette bataille de Saint-Quentin-Guise qui, au point de vue stratégique et au point de vue tactique, est un des faits d'armes les plus remarquables du début de la campagne.

Les circonstances générales où elle se produit, la décision qui la provoque, les lieux où elle se livre, les alternatives de la lutte, la manière dont elle est menée et dont elle s'achève, tout mérite qu'on l'étudie avec une attention réfléchie. Mettant aux prises les deux armées, française et allemande, avec leurs qualités propres et leur entraînement particulier, elle a véritablement un caractère classique ; elle est pleine d'enseignements.

Quoique l'armée française ait cédé le terrain — d'ailleurs par ordre — la bataille de Guise lui apprit qu'elle pouvait vaincre ; et quoique l'armée allemande ait avancé, elle éprouva, un instant, le frisson de la défaite. Ebranlée, elle se ressaisit ; mais son orgueil ne comprit pas la leçon. La savante manœuvre de Joffre resta lettre close pour ses chefs. Joffre, au contraire, lisait dans le jeu de ses adversaires ; il savait ce qu'ils faisaient, ce qu'ils prétendaient faire, et il préparait sa riposte. En même temps, il mettait ses troupes à l'épreuve et les reconnaissait telles qu'il les avait supposées. Il livre bataille sur l'Oise le 29 et le 30, mais avec la pensée de la rompre dès qu'il aura atteint le résultat qu'il se propose et de chercher un nouveau terrain après avoir tâté l'ennemi.

Les circonstances générales ambiantes sont les suivantes : Castelnau et Dubail tiennent l'ennemi à la gorge dans les rudes combats de la Mortagne et du Grand-Couronné : celui-ci sait déjà qu'il ne peut plus compter sur la victoire dans l'Est.

De Langle de Cary et Ruffey arrêtent l'ennemi sur la Meuse et à la coupure de l'Aisne. Von Hausen est rejeté sur sa gauche ; les officiers allemands eux-mêmes écrivent : « Nous avons perdu deux journées. » Dans l'ouest, von Kluck, entraîné par son succès du début, allonge outre mesure la marche de ses corps d'armée comme s'il voulait essayer d'entourer Paris. L'armée britannique a reculé, il est vrai, jusqu'à l'Oise, et elle commence son repli jusqu'à l'Aisne, mais elle n'est ni encerclée ni coupée. Elle a livré un beau combat au Cateau et, appuyée sur les deux soutiens que lui a présentés le général Joffre — les divisions de Valabrègue à droite, le

corps de Sordet, les divisions de d'Amade et déjà l'armée de Maunoury à gauche — elle se tire d'affaire à force d'énergie et d'endurance.

LA BATAILLE EST VOULUE PAR LE GÉNÉRAL JOFFRE. LA CONCEPTION DE LA MANŒUVRE

C'est précisément le sort de l'armée britannique qui cause la résolution du général Joffre.

Sur l'ensemble de son front, les choses se passent comme il l'avait prévu et les opérations s'accomplissent selon les prescriptions de l'Instruction générale du 25 août : le pivot de l'est tient ; les armées du centre et de l'ouest se replient méthodiquement, non sans donner de terribles coups de boutoir à l'ennemi ; la masse de manœuvre qui doit opérer à gauche est presque constituée ; les trains transportent, avec une exactitude ponctuelle, les corps et les divisions qui doivent la former ; le général pourrait attendre pour reprendre l'initiative, comme il y avait pensé d'abord, à la date du 2 septembre, et livrer une bataille décisive à l'ennemi avant que celui-ci ait emporté le massif de Saint-Gobain et se soit approché de Paris de manière à menacer directement la capitale.

Mais, pour que cette conception puisse se réaliser, il faudrait que l'armée anglaise restât en ligne ; et elle s'éloigne ! Elle s'expose en s'isolant, et elle découvre l'armée française en se retirant. Une bataille est nécessaire, à la fois pour la protéger et pour la fixer. Les deux idées sont étroitement unies dans la pensée du général Joffre qui les exprime simultanément.

Son lieutenant, commandant de la 5e armée, le général Lanrezac, a manifesté le désir de reprendre l'offensive aussitôt qu'il serait sorti de la zone boisée. C'est l'heure de passer à l'exécution. L'Oise est une ligne favorable. Les troupes sont en bon état ; les formations qui n'ont pas donné à Charleroi brûlent d'envie de se mesurer avec l'ennemi. L'ensemble de ces conditions est propice au combat.

D'ailleurs, il y a nécessité absolue. Si l'armée anglaise couvre notre aile gauche, la ligne de front peut être maintenue ; elle relie l'armée Maunoury, qui se jettera sur le flanc de l'armée von Kluck, à l'armée Lanrezac. Ainsi, l'ensemble de la manœuvre prévue dans ses lignes générales par l'Instruction du 25 août pourra s'accomplir ; sinon, non.

La bataille s'impose.

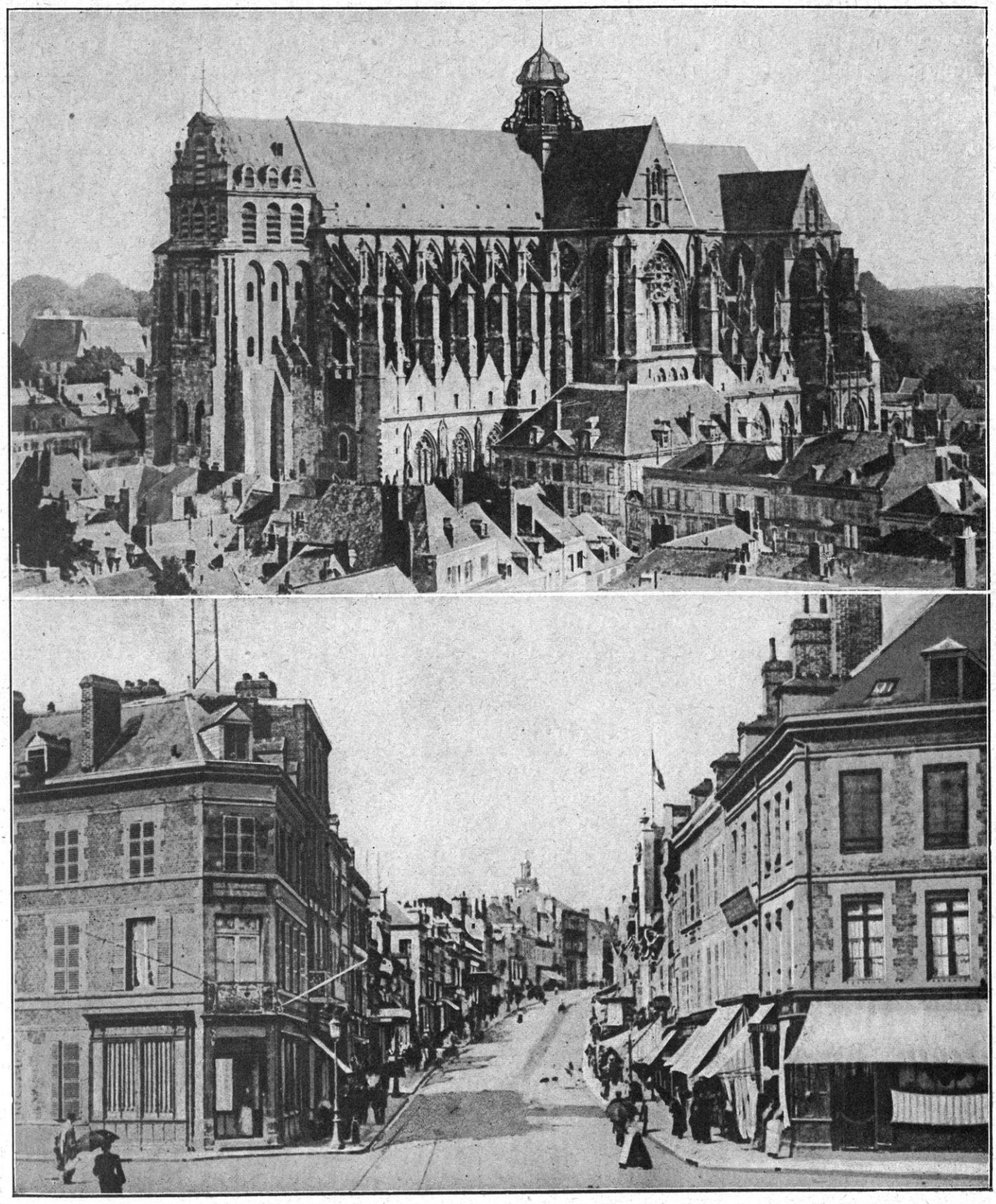
L'étude attentive de la marche des corps allemands prouve que la situation était plus favorable encore que ne le jugeait le haut commandement français.

L'armée von Kluck s'était élancée vers l'ouest avec tant d'impétuosité qu'elle s'était séparée d'une façon appréciable des gros de l'armée von Bülow. Entre ces deux armées, les liaisons étaient encore maintenues le 28 au soir, mais elles étaient précaires ; au fur et à mesure que les deux armées avançaient, elles se distendaient et risquaient de se séparer : c'était le moment de se jeter sur elles.

Telle est la conception d'ensemble du général Joffre. A un double point de vue, il manœuvre pour attaquer en direction de Saint-Quentin ; d'une part, c'est par Saint-Quentin qu'il protégera l'armée britannique, et tel est son premier souci ; d'autre part, c'est en arrière de Saint-Quentin que se trouve le point le plus faible de la liaison entre les deux armées ennemies et, par conséquent, il faut attaquer là.

Le général Lanrezac voit les choses un peu différemment. Depuis le commencement de la retraite il a cherché surtout à s'appuyer sur la 4e armée. Il sent, de ce côté, une force ; il connaît la vigueur des troupes qui s'y trouvent, soit son propre 1er corps, soit le 9e corps du général Dubois avec les troupes marocaines du général Humbert, etc. D'autre part, il a le sentiment que le gros de l'armée von Bülow se trouve dans ces parages et il ne veut pas être surpris.

Les deux conceptions vont se combiner en une disposition frontale à forme angulaire, forme extrêmement robuste et qui, comme nous l'exposerons tout à l'heure, donnera



SAINT-QUENTIN. — LA BASILIQUE ET LA RUE D'ISLE

à l'armée française un très réel avantage.

Mais, pour que l'ensemble de ces dispositions puisse produire leur plein et entier effet, la présence et l'intervention de l'armée britannique sont, jusqu'à un certain point, escomptées par le haut commandement français.

Le maréchal French avait, de son côté, l'opinion arrêtée et réfléchie que le salut de son armée était dans une retraite accomplie à fond et sans arrêt. Il avait pris, dès lors, la résolution de chercher une base d'opération pour l'armée britannique, non plus sur les côtes de la Manche, mais sur les côtes de l'Océan et jusqu'à Saint-Nazaire, avec une base avancée au Mans. Il n'avait qu'une pensée, sauver son armée.

C'était aussi la pensée de Joffre. Mais, pour cela, il croyait une bataille nécessaire. Déjà Smith-Dorrien, en l'engageant au Cateau, avait prouvé l'avantage d'une offensive limitée. L'autre lieutenant de French, Douglas Haig, paraît avoir des vues analogues, car, dans la journée du 27 août, il avait prescrit à son corps d'armée (1er corps), fatigué mais non entamé, de « garder Saint-Quentin et le voisinage en observation *de façon à pouvoir intervenir, le cas échéant, dans le voisinage de cette ville* ».

On pouvait se demander si, dans ces conditions, l'armée britannique, le voulût-elle, pourrait se décrocher. Cette préoccupation était certainement celle du général Douglas Haig, car le 28 août, à 9 h. 45, étant encore sur la Haute-Oise, à Séry-les-Mézières, il donnait au général Horne, qui commandait sa flanc-garde, des instructions qui pourraient se résumer ainsi : « Les Français sont prêts à attaquer. Le 1er corps logera à La Fère cette nuit, de *manière à soutenir la gauche des Français* » ; et au général Chetwoode, qui commande la 5e brigade de cavalerie et qui fait aussi rôle de flanc-garde, il prescrit *d'assurer la situation à l'est de Saint-Quentin où une action avec l'armée française s'avançant au nord-ouest de Ribemont, va commencer.*

D'autre part, le général Lanrezac ayant demandé au général Douglas Haig d'être soutenu sur sa gauche pour la bataille qui doit s'engager, le lendemain à 5 h. 30, le général Douglas Haig a répondu que son infanterie a besoin d'une journée de repos, mais que toute l'artillerie et les mitrailleuses du corps, avec une escorte d'infanterie suffisante, pourraient être mises à la disposition si le général French l'approuvait. Il ajoutait que l'infanterie serait prête à soutenir le choc dès le lendemain soir et, dans tous les cas, de se joindre à la poursuite. L'infanterie serait capable d'avancer après vingt-quatre heures de repos.

Le général Lanrezac avait donc les plus sérieuses raisons de croire que l'armée britannique, une fois la bataille engagée, attaquerait Saint-Quentin ou, tout au moins, couvrirait son aile gauche et resterait en place dans la région de La Fère. Il garda cette opinion jusqu'au 29 à 2 heures du matin, heure à laquelle il reçut un message de Sir Douglas Haig lui disant : « Qu'en raison des instructions générales de l'armée, il ne pourrait, à son grand regret, participer au mouvement offensif sur Saint-Quentin. »

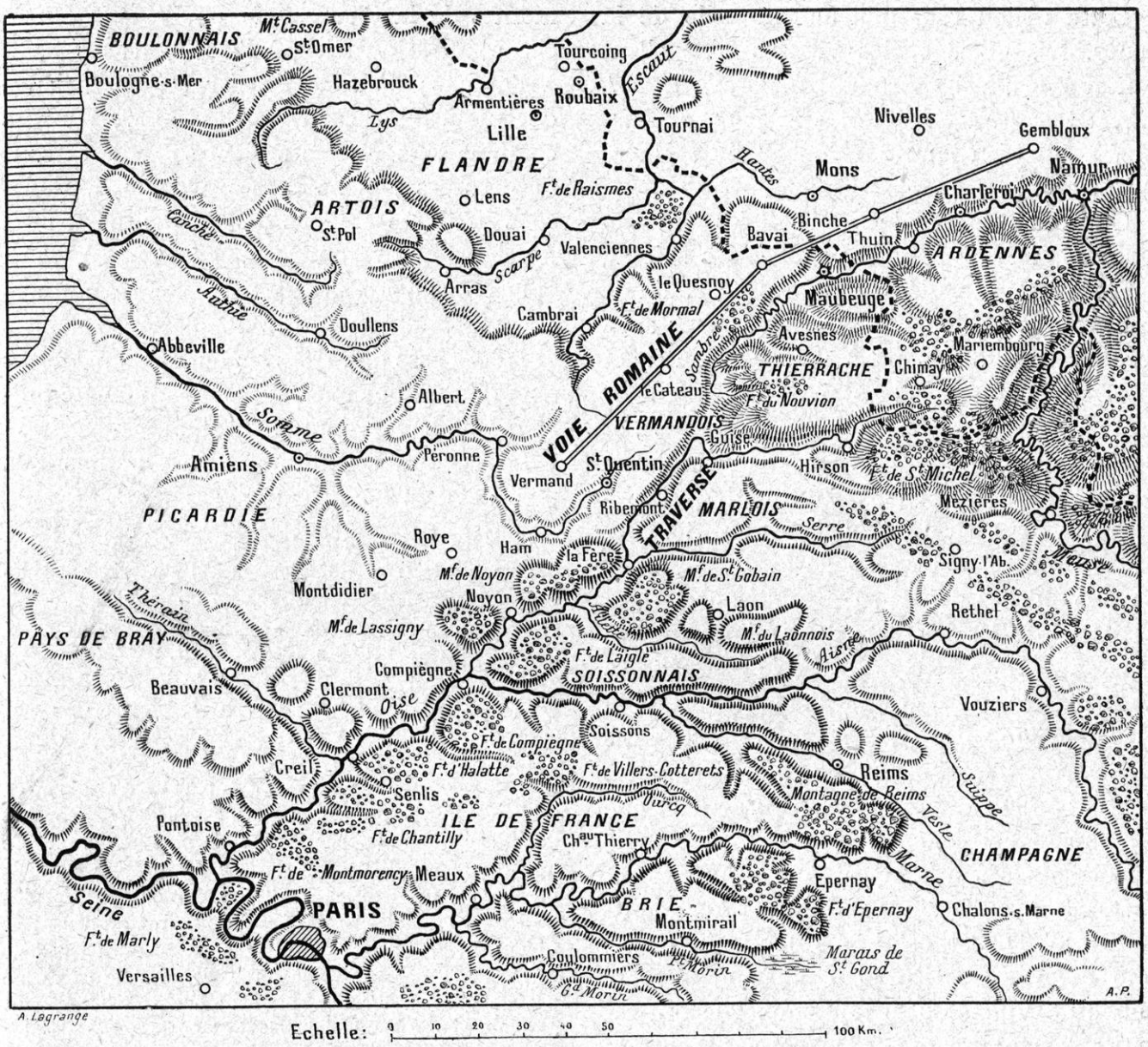
C'est assez dire qu'une sorte d'incertitude règne, jusqu'à la dernière minute, sur ce qui se passera du côté de l'armée britannique. Cela dépendra, jusqu'à un certain point, de la façon dont les choses tourneront.

De toutes manières, la résolution du général Joffre est prise et, le 28, à 9 heures du matin, tout bien pesé et considéré, ayant réfléchi à la nécessité de couvrir sa propre retraite et surtout de dégager l'armée britannique, il a donné au général Lanrezac l'ordre d'attaquer.

LE TERRAIN DE LA BATAILLE

Voyons donc maintenant quel est, par suite des circonstances et des marches précédentes, l'ordre de bataille dans les deux camps.

Rarement cet ordre s'appliqua plus étroitement au terrain. Et le fait est d'autant plus remarquable qu'il ne s'agit pas d'un champ de bataille étroitement délimité, mais d'une vaste région qui, ayant subi depuis des siècles toutes les formes des invasions et des opéra-



LES DEUX ROUTES D'INVASION

tions militaires, ne s'est pourtant jamais ouverte ainsi, tout entière, d'un seul coup, à de pareilles mêlées.

Déjà, nous avons exposé la singulière conformation géographique qui, entre les deux régions des eaux qui se portent vers la mer du Nord, c'est-à-dire entre les bassins de la Meuse d'une part et de l'Escaut d'autre part, glisse, en quelque sorte, un coin de ce bassin de la Seine dont les eaux se dirigent vers la Manche : c'est la porte de la France, le point faible du front qu'elle oppose, de partout, à l'Allemagne.

Une fois cette porte franchie, le couloir qui mène à Paris court sur les plateaux de La Capelle et de Bohain qui séparent les sources de la Sambre de celles de l'Oise (nord-est du département de l'Aisne) et les sources de l'Escaut des sources de la Somme (nord-ouest du même département).

Le seuil séparant les quatre cours d'eaux supporte la vieille voie romaine de Vermand à Bavai qui, de là, par Tongres, Cologne, Aix-la-Chapelle, etc., reliait la Gaule à la Germanie, la France du Nord à l'Allemagne centrale.

Cette région est éminemment celle de la route. Les villes et les villages s'appellent tantôt « le pavé » *Estrées, Etreux, Etrœungt, Etréaupont* (*strata*), tantôt « la porte » *Guise* (*huis*), ou bien encore « le chemin » *Wiège* (*viaticum*).

Outre la voie romaine, qui suit les plateaux au nord, une autre voie parallèle les suit au sud et gagne la vallée de l'Oise. Ce chemin de traverse, ce « doublet » se dérobe, pour ainsi dire, à travers des pays plus accidentés et s'insinue à travers les bois; partant de Chimay-Marienbourg, il gagne « la porte » de Guise, et de là se dirige vers la vieille France par le cours de la rivière : Guise, Ribemont, et finalement La Fère, où il rejoint l'autre route.

Toutes deux, en raison de la diversité des bassins qu'elles relient entre eux, sont accompagnées par les bastions des collines qui les séparent. Elisée Reclus dit : « le Vermandois au triple versant », et c'est l'aboutissant de la voie romaine ; il dit : « la montueuse Thiérache », et c'est l'obstacle qui se dresse dès l'entrée de la route de l'Oise. En arrière, une orographie extrêmement complexe accumule les difficultés sur la route de Paris ; c'est, à l'est, les massifs du Laonnois et de Saint-Gobain; à l'ouest, celui de Roye-Lassigny et, tout à fait en arrière-plan, au sud, la crête boisée de Villers-Cotterets-Compiègne qui est véritablement le suprême barrage sur le chemin de Paris.

Vidal de la Blache expose les raisons géologiques de ce « pas » géographique si important au point de vue historique et au point de vue militaire.

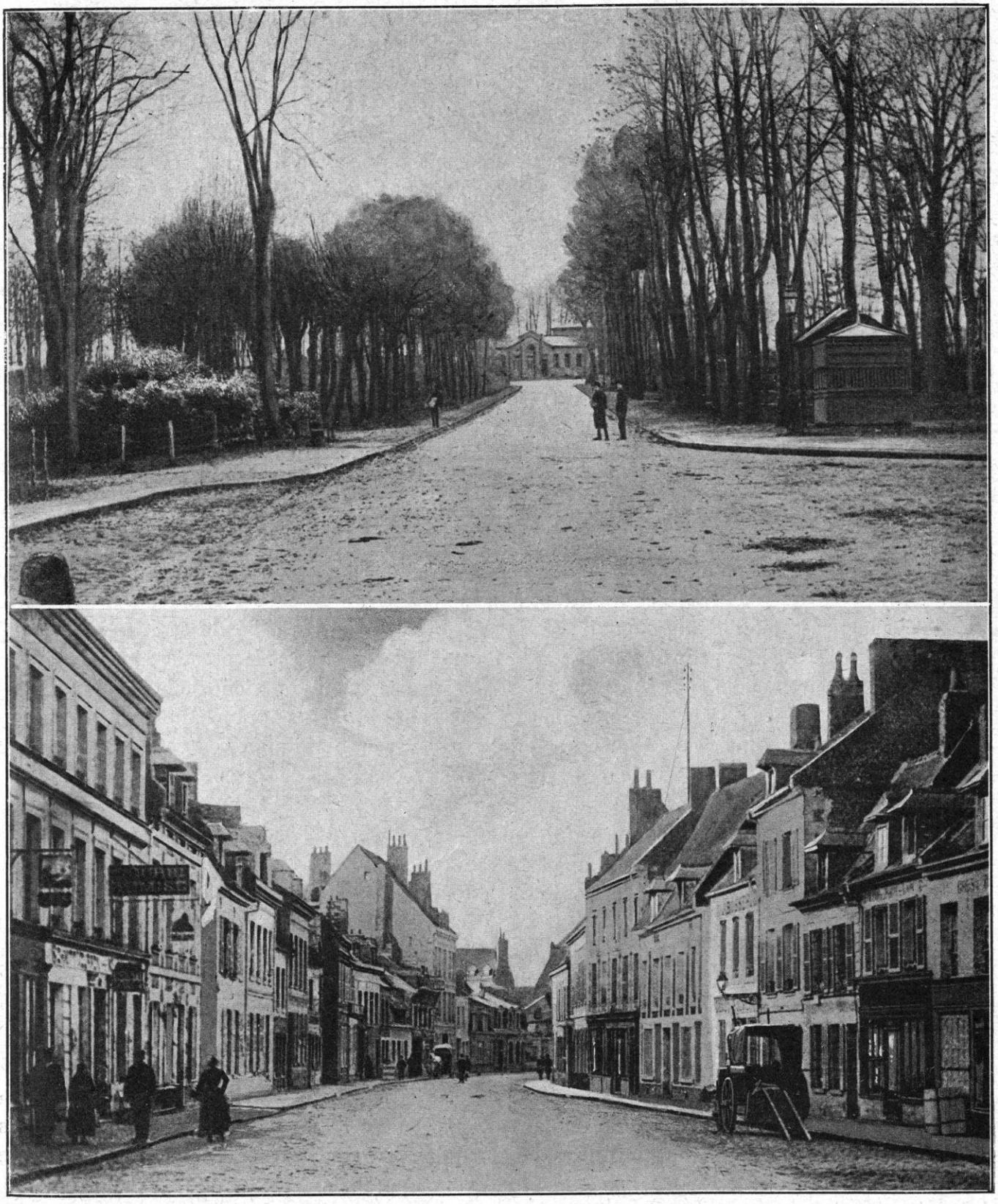
La bande jurassique qui marque la périphérie du bassin parisien fait défaut entre Hirson et Boulogne ; ainsi s'ouvre la vaste échancrure de la frontière du nord-est. Sur cette échancrure, entaillée par les révolutions du globe dans la muraille du jurassique, la mer a étalé un immense tapis de craie. Tantôt cette craie s'étend, toute blanche et infertile, à la surface, et on la voit apparaître depuis les collines du Cambrésis jusqu'aux ondulations mornes de la Champagne pouilleuse ; tantôt elle se mêle au silex, à l'argile, mais surtout à l'humus; dans ce dernier cas, le mélange devient extrêmement fertile. Ainsi, par des combinaisons variées sur un sol uni, se sont formées ces régions basses, plates, aux horizons lointains, régions de marche, s'il en fut (c'est-à-dire de frontière et de passage).

Les routes faciles et la diversité des cultures ont appelé et nourri des populations robustes et laborieuses qui, dans les temps de paix, ont abordé avec une énergie peu commune le problème de leur propre civilisation.

Le tableau scientifique est à la fois très précis et très éloquent :

« Ces transgressions marines se sont produites surtout par une porte de communication qui s'ouvrit, plusieurs fois, entre Douai et Mons, sur les confins du Hainaut et de la Flandre. A diverses reprises, pendant l'époque tertiaire, les mers du Nord pénétrèrent, par là, jusqu'au centre du bassin parisien. Cet ancien détroit est encore un seuil bas... C'est lui qui donne le plus directement accès entre la Flandre et la partie centrale du bassin. Sur ce passage, *où, aujourd'hui, les sources de l'Escaut et de la Somme se rapprochent,* des plaques d'argile et de sables éocènes recouvrent la craie, associées à des couches de limon qui nulle part ne sont plus épaisses... Ce limon est essentiellement le sol d'éducation agricole où se sont formées les habitudes qui ont permis plus tard de conquérir sur la forêt les terres argileuses et froides, et d'étendre ainsi le domaine nourricier dans lequel la France trouve sa force. La charrue ne risque pas de s'y heurter aux pierres ; elle trace librement de longs sillons sur le sol aplani et facile... Depuis plus de vingt siècles, la charrue fait donc pousser les moissons de blé sur ces croupes livrées à sa domination exclusive. Le chemin se creuse dans le limon aux abords des éminences qu'occupent les villages... C'est que dans ce sol perméable, le niveau de l'eau est si bas qu'il faut creuser jusqu'à 80 mètres parfois des puits coûteux pour l'atteindre. Les habitants se serrent autour des puits et des mares... »

Une plaine longue et plate, des villages assez rares formant, sur des points légèrement surélevés, des îlots d'arbres que surmonte un clocher, des horizons bas, voilés par les brumes et les nuages charriés lourdement de la mer du Nord, des villes nombreuses s'agglomérant autour des rares cours d'eaux et lançant vers le ciel la spirale de la fumée des usines, une civilisation agenouillée sur le bord de la grande



LA FÈRE. — L'AVENUE DE LA GARE ET LA RUE DE LA RÉPUBLIQUE

voie romaine qui la traverse d'un bout à l'autre et qui la domine encore après des siècles ; telle est cette région où les Hautes-Flandres et la Haute-Picardie se rejoignent et qui forme, tout ensemble, la porte et le premier rempart de la France. En raison de sa situation générale au cœur de l'Europe, ses forêts et ses collines prennent un relief extraordinaire, sinon sur le sol, du moins dans l'histoire.

En s'engouffrant dans ces passages, les invasions venues du nord ont suivi les voies tracées par la nature. Mais elles sont doublement ingrates en les forçant, car ce sont ces mêmes voies qui leur ont apporté la civilisation. Les légions de César ont posé les premiers pavements des grandes routes qui ont assaini et ennobli la vallée rhénane. Saint Boniface (Winfried), évangélisateur de la Germanie, né en Angleterre, quitte l'Austrasie et Charles Martel pour gagner la Thuringe et la Frise. Au XIIe siècle, saint Norbert, avant de reprendre la tâche, entendit, dans la forêt de Coucy, une voix qui l'appelait et c'était celle de l'Allemagne implorant le bienfait de la discipline européenne. Il partit de Prémontré et suivit à son tour la voie romaine pour aller fonder, par centaines, les abbayes colonisatrices en Germanie. Ainsi, les « Welches » ont été les perpétuels civilisateurs de ces rudes nations qui, reprenant en sens inverse le même chemin, essaient de tarir les sources qui les ont abreuvées. L'ingratitude de l'homme et de la nature le veulent ainsi ; mais toujours aussi ces mêmes contrées de passage ont vu s'élever des obstacles ; les portes se sont muées en barricades. Cent fois le barbare a tenté de forcer l'huis ; il a toujours été refoulé.

Car la nature a parfaitement déterminé aussi, dans ces contrées en apparence si abordables, les points de défense.

Et c'est sous cette perspective qu'il faut étudier maintenant l'une et l'autre routes.

La voie directe, la voie romaine suit le cours de la Sambre par Charleroi, Maubeuge ; de là, gagne Le Cateau et Vermand. Pour qui suit cette voie, la bataille est au Cateau ; l'autre, plus au sud, part de Marienbourg, Chimay, gagne l'Oise à Guise et, par Ribemont, se dirige vers La Fère. A La Fère, l'une et l'autre voies tombent sur le massif de Saint-Gobain dont nous avons dit toute l'importance pour la défense de Paris. L'invasion est obligée alors de prendre un parti ; ou elle se tient à l'est du massif de Saint-Gobain et, par Laon et Soissons, gagne les approches de l'Aisne et de Paris ; ou, suivant toujours l'Oise, elle marche par Noyon et Compiègne vers Pontoise et la capitale ; d'un côté, elle se heurte à la crête de Villers-Cotterets et, de l'autre, au massif de Roye-Lassigny et à la région boisée de Chantilly-Compiègne.

Ces rapides indications font comprendre toute l'importance de La Fère. Si Guise est « la porte », La Fère est « la forteresse » (*firmitas*). On entre par Le Cateau ou par Guise, mais on est barré à La Fère : c'est le verrou.

Ne considérons, maintenant, que la voie du sud, puisque l'échec du Cateau a rompu le front anglais sur celle du Nord. L'Oise, que suit cette route, est la première grande rivière française quand on vient de la Belgique. C'est sa vallée qui, en s'approchant de la Sambre et de la Meuse, détermine ce « coin » si dangereux pour la sécurité de Paris.

Jadis, la bataille pour l'Oise eût duré des mois et se fût accrochée à chaque motte de terrain ; le pays était couvert de petites forteresses, la Capelle, Guise, Ribemont, où Vauban, après les ingénieurs du moyen âge, avait épuisé ses efforts ; sans compter les grandes places refuges, Saint-Quentin et La Fère d'où dépendit, plus d'une fois, le sort de la France.

Nous avons dit l'importance de La Fère. La position de Saint-Quentin est singulière. En effet, à l'origine, la capitale du Vermandois était Vermand, située à la tête de la voie romaine ; mais, à partir de l'ère gallo-romaine, Saint-Quentin détrôna Vermand, c'est-à-dire que la ville remonta le cours de la Somme pour se rapprocher, le plus possible, du bassin

SAINT-QUENTIN. — LA PLACE DU 8-OCTOBRE ET LE MONUMENT DE DÉFENSE DE 1870

français, du bassin parisien, du bassin de l'Oise. La raison de ce déplacement est facile à comprendre : la vieille voie romaine ne suffit plus pour les rapports avec la Belgique ; la vie sociale et commerciale suit aussi la voie de l'Oise, et Saint-Quentin se met sur la crête pour les dominer toutes les deux.

Cependant les murailles à la Vauban sont renversées au souffle des artilleries modernes. En raison des nécessités de la guerre nouvelle, c'est le sol lui-même qui se transforme en remparts. Sur les bords de la Sambre française, sur les bords de l'Oise, sur les bords de l'Escaut, sur les bords de la Somme, s'établissent les organisations défensives appuyées sur les collines et les forêts et qui couvrent toute une région.

D'abord, les forêts : forêt de Mormal, forêt de Trélon et de Chimay, forêt du Nouvion, forêts de Saint-Michel et de Signy-le-Petit, qui font un cercle de verdure protégeant la frontière. Les deux dernières l'ont si bien défendue que l'ennemi n'a pas cru sage de les aborder de vive force, il les a tournées par La Capelle et par Rocroi. Nous savons qu'Hirson n'a été occupé que le 1er septembre. C'est, qu'en effet, la route n'aborde l'Oise que plus bas sur son cours, à Guise. La prétendue « trouée de l'Oise » des géographes est une fiction (1).

Entre Meuse et Sambre, le fait capital ce n'est pas la source de l'Oise, c'est le corridor formé par la bande des terrains plats et peuplés de Couvin, Chimay, Marienbourg, unissant Givet à Trélon. Cette bande de terrain est constituée par l'affleurement en lignes longitudinales parallèles qui rendent les communications relativement faciles entre les deux régions difficiles, les Fagnes d'une part et, d'autre part, la Thiérache. Plus haut, la vallée s'élargit ; mais c'est une dépression marécageuse, coupée d'étangs, bordée de bois et qui se perd dans les forêts sans même atteindre les clairières des environs de Chimay. De plus, l'Oise est, au contraire, un obstacle transversal : à Guise pour la route qui descend de Lan-

(1) Nous empruntons cette observation géographique et celles qui suivent à une excellente étude de M. Demangeon sur la *Trouée de l'Oise*, parue dans les *Annales de Géographie* du 15 juillet 1907 : « Le rôle attribué à la « Trouée de l'Oise » ne se comprend pas quand on connaît l'Oise à Hirson : étroit ravin, taillé dans le schiste gorge sciée dans la roche. »

drecies, à Etréaupont pour la route qui descend d'Avesnes : donc, pas de « trouée de l'Oise », ni de l'Helpe, ni de la Solre.

Entre Fagnes et Thiérache, c'est la zone déboisée et cultivée ; elle est donc le véritable lieu de passage et l'histoire la mentionne de bonne heure : Virelles est cité au VIIe siècle, Couvin en 872, Chimay en 1096. Cette « voie » de Chimay était, jadis, une route d'offensive française sur la basse Meuse. Aussi, Charles-Quint avait créé Marienbourg, puis Charlemont. Si la France ne possède pas cette route offensive, elle est affaiblie. En 1553, le connétable de Montmorency doit conquérir difficilement Marienbourg en tournant, par Maubert et Rocroi, la forêt inextricable de Thiérache, l'ennemi occupant Trélon et Chimay. Le traité de Cateau-Cambrésis enlève cette zone à la France. A noter qu'à cette époque la frontière était droite, sans le Hainaut et sans le saillant de Givet. C'était donc la route naturelle vers la basse Meuse. A la fin du règne de Louis XIV, le rôle militaire de la trouée de Chimay est fini parce que les frontières de la France sont à Maubeuge et à Givet. Charleroi devient, à cette époque, la base d'opérations (c'est-à-dire que celle-ci s'est reportée vers le nord). Les forêts sont percées par les routes royales. En 1747, un mémoire, rédigé en vue du traité d'Aix-la-Chapelle, réclame tout le pays, parce que la route de Maubeuge à Cousolre serait prolongée jusqu'à Philippeville et Givet, et celle d'Avesnes à Trélon, jusqu'à Chimay, Rocroi et Charleville, « ce qui donnerait facilité aux armées de marcher sur deux colonnes ». C'est sur cette base de la Sambre, à Charleroi, que se rencontrent les armées françaises avant Jemmapes, Fleurus et Waterloo. Aussi, 1815 procède à la suppression de cette « position agressive ». En réalité, ce n'est pas une « trouée » ouverte sur nous, mais une trouée bouchée contre nous pour protéger les Pays-Bas.

En tous cas, l'Oise n'y est pour rien. Sa vallée supérieure est un ravin, sans route ni issue (1).

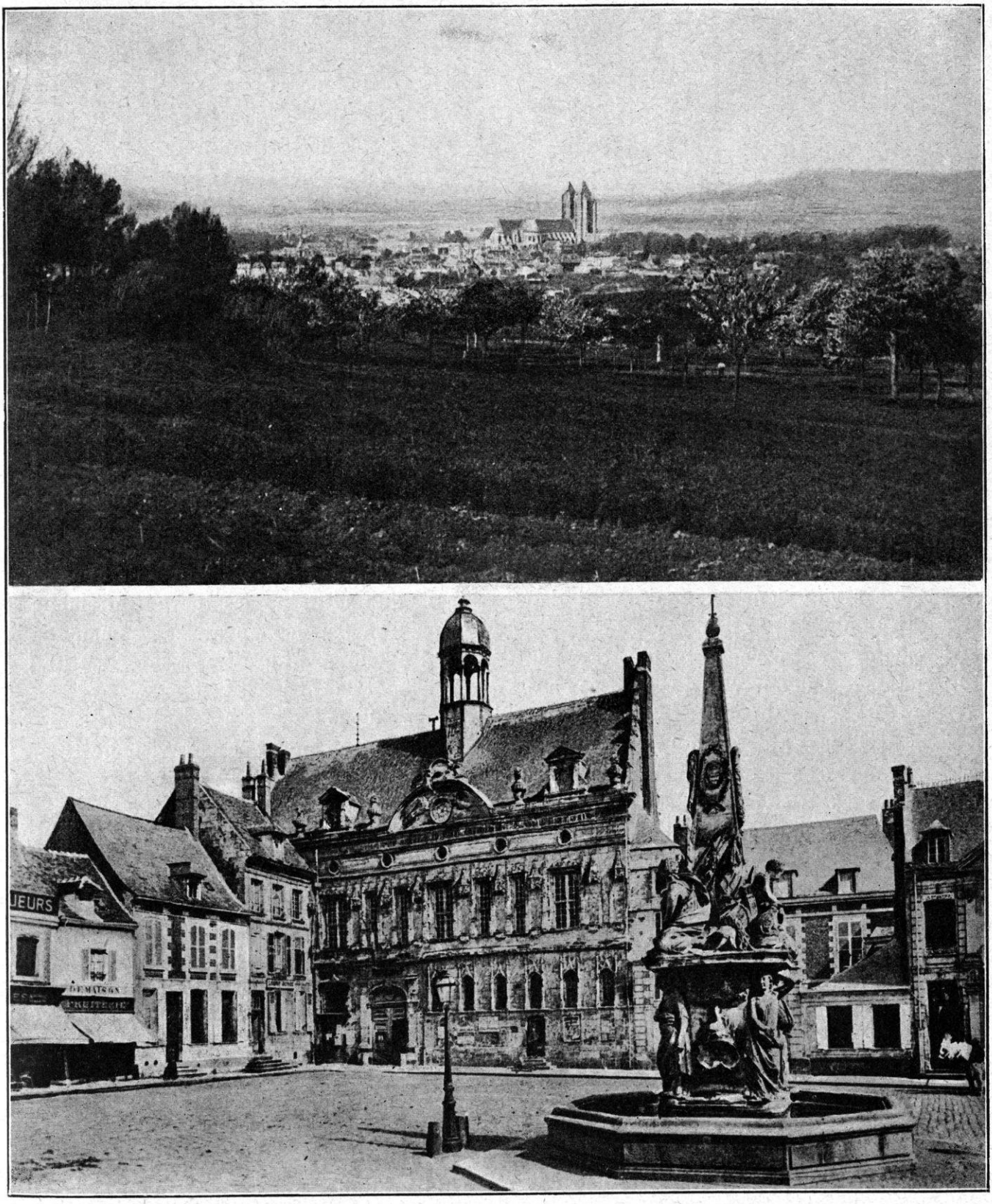
(1) Demangeon, *La Trouée de l'Oise, loc. cit.*

Les deux routes parallèles, celle du nord, la romaine, celle du sud, le « doublet », la « traverse », ont donc leur rôle selon les alternatives de l'histoire de France. Elles servent, mais cette fois simultanément, aux masses armées qui luttent sur cette frontière en août 1914. Car, pour les guerres modernes, le champ doit nécessairement s'élargir ; les artilleries et les transports l'exigent. C'est un peu plus au sud, entre l'Oise et la Serre, sur les belles plaines du Marlois, qu'elles pourront se développer et se mouvoir.

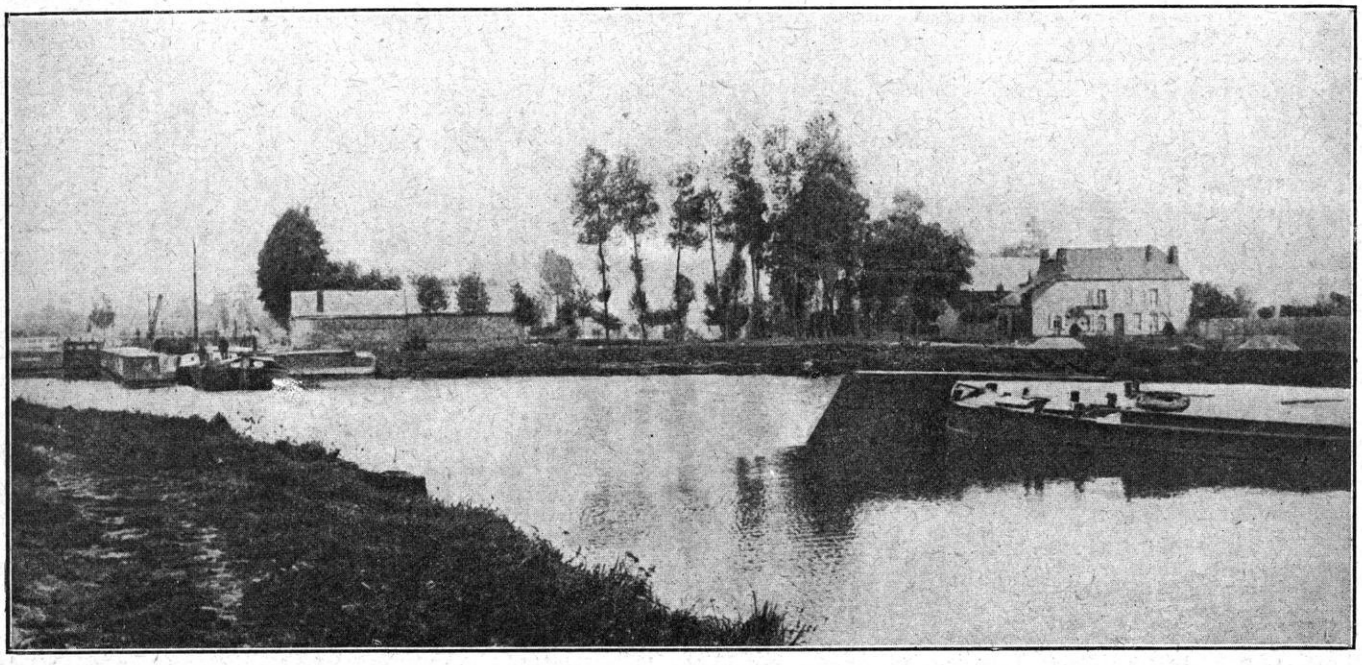
Une sorte de quadrilatère déterminé par Guise, Vervins, Marle, Ribemont, est dessiné par un vaste plateau qui, tantôt tombe à pic sur l'étroite vallée de l'Oise, tantôt s'allonge en pentes plus douces vers la porte par où se glisse l'envahisseur. De toutes façons, ce plateau domine les vallées et les routes. Par l'abondance des eaux et par la fertilité de la terre, il peut se suffire à lui-même. C'est là que, jadis, au temps de Thomas de Marle, les sires de Coucy fondèrent une dynastie seigneuriale qui, maîtresse aussi du massif de Saint-Gobain-Coucy, fit trembler le roi de Paris. C'est sur ce vaste robuste terrain, le plateau du Marlois, que va s'engager une partie de la bataille qui décidera de la route du sud, de la traverse conduisant vers Paris.

Mais il est à peu près fatal qu'elle s'étende aussi vers le sud, et cela tient à la position de Saint-Quentin. Si, en effet, l'ennemi, venant par l'autre route, la route du nord, a pu se glisser, par Le Cateau et Le Catelet, jusqu'aux approches de Saint-Quentin et même menacer La Fère, à cette entreprise un second secteur s'oppose qui a pour point culminant la cote 130, entre Ribemont et La Fère. C'est d'ici, et d'ici seulement qu'on peut assiéger Saint-Quentin. La face tournée, non plus vers le nord-est, mais franchement vers le nord-ouest, cet autre secteur ou bastion assiège le Vermandois « aux trois versants » où l'Oise, l'Escaut, la Somme se rapprochent.

De ce côté, le Vermandois est le véritable



NOYON. — VUE GÉNÉRALE ET PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE



LE CANAL DE LA SAMBRE A L'OISE, PRÈS DE BOUÉ
BIEF DE PARTAGE DES EAUX DES DEUX BASSINS

nœud du terrain. L'ennemi, renfermé sur cette étroite crête, ne pourrait s'y tenir longtemps. La bataille sévira donc nécessairement dans cette direction.

Cependant, une troisième complication peut se produire : le danger serait que l'armée ennemie, suivant, plus loin encore, le « quart de cercle » de l'Oise, ait rebondi de Vermand jusqu'à Ham et se soit développée, par Chauny et Noyon, sans trouver de résistance ; alors, se glissant sur le flanc gauche de l'armée défensive, elle serait en situation de la reprendre, en quelque sorte, par la racine et de lui enfoncer la lame au point d'articulation de la terre de Picardie et de la terre de France, c'est-à-dire au sud de la forêt de Saint-Gobain, entre Soissons et Laon.

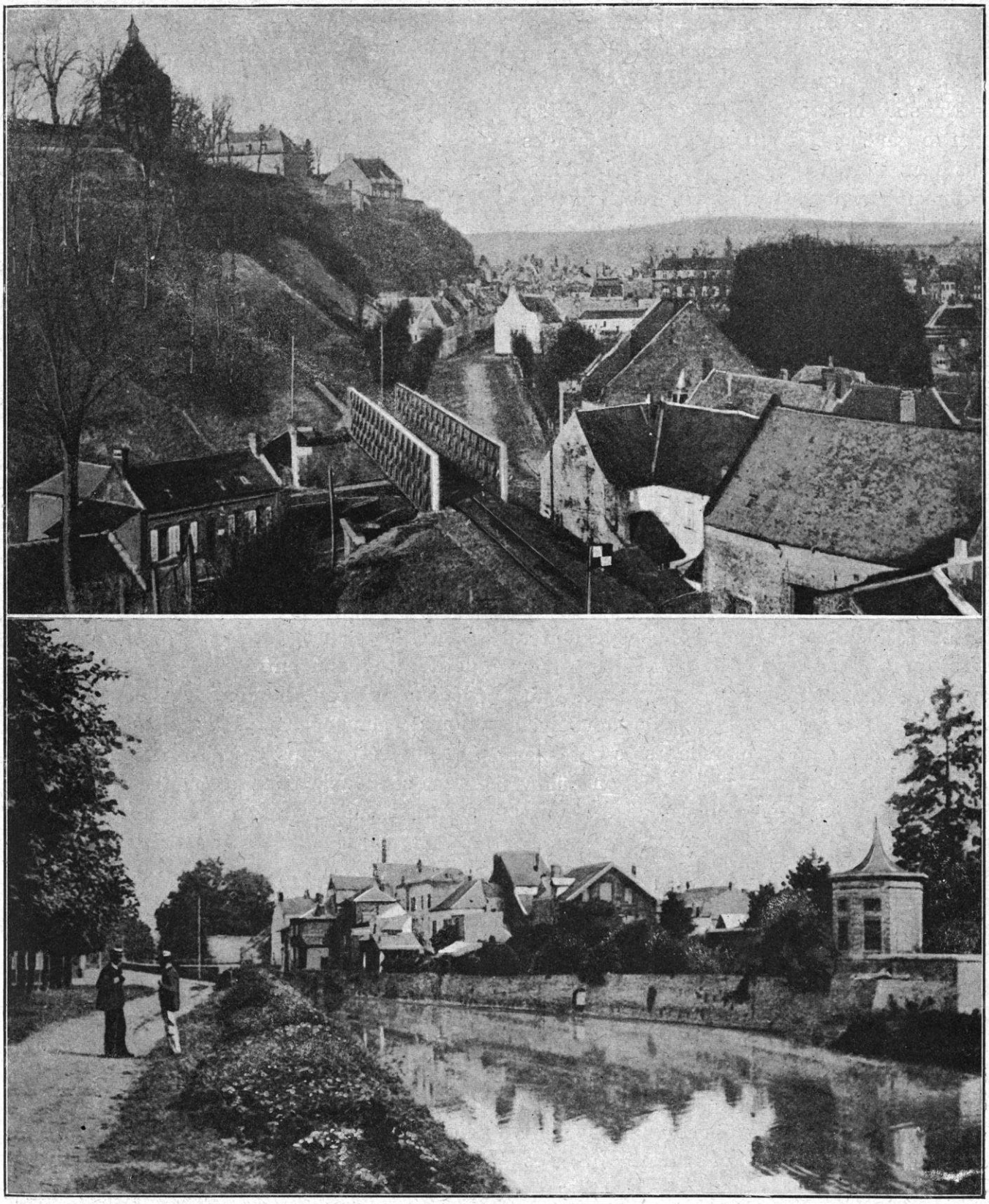
Tel est, sur le terrain, le schéma de la bataille qui va s'engager sur les trois nœuds : Guise, Saint-Quentin, La Fère. L'ennemi ayant pris la voie du nord et refoulé les Anglais au Cateau, s'est emparé de Saint-Quentin ; mais les armées françaises ayant pris de leur côté le « raccourci » et passé l'Oise le menacent. Du haut du plateau du Marlois, elles vont essayer de l'étrangler à la porte, *Guise* ; s'il tente de forcer le passage, elles le prendront à bras-le-corps, tombant de la cote 130 sur *Saint-Quentin* ; il n'a de chance de réussir que s'il a pu les tourner lui-même et s'il ne trouve personne au cœur même de la place, au point qui est, essentiellement, la citadelle et le rempart, *La Fère.*

Nous allons voir ces trois phases de la bataille se développer successivement.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE ALLEMANDE

Disons, maintenant, quel est, sur ce terrain si facile à lire dans sa diversité, la position des deux armées à l'aube du 29 août, quand, par une chaleur torride, les admirables moissons françaises frémissent, encore intactes sous le soleil, offrant leur tapis d'or à la foulée des 500.000 hommes qui vont s'y rencontrer.

Les deux armées allemandes von Kluck et von Bülow progressent, d'un mouvement prodigieusement rapide, et s'étirent dans la marche de flanc qui les entraîne droit vers le sud-ouest par l'attraction de Paris. L'armée von Kluck tient la pointe, et trompée par le vide que produit la retraite de l'armée britannique après Le Cateau, ne se connaissant pas



GUISE. — VUE GÉNÉRALE ET LES BORDS DE L'OISE

encore d'autres ennemis devant elle, sauf les divisions de réserve et de territoriale qu'elle a bousculées à Cambrai, marche, précédée de sa cavalerie, jusqu'à la Somme et, si elle le peut, jusqu'à la Seine, en direction de Mantes.

Nous avons suivi le IVe corps qui fait son centre gauche, arrivant au Catelet. Là, il est juste au nord de Saint-Quentin ; si le haut commandement allemand avait prévu la contre-offensive de Joffre en direction de cette ville, sans doute il eût maintenu le IVe corps à proximité.

Pas du tout. Von Arnim a ordre de filer toujours à l'ouest, toujours à l'ouest. Sa direction, le 28, n'est pas Saint-Quentin, mais Péronne. Il coupe en écharpe le terrain sur lequel évoluent les gros de l'armée von Kluck et marche désespérément, dans cette journée du 28, par Beaurevoir, Le Catelet, Buire, Doingt, c'est-à-dire en s'éloignant du champ de bataille.

Le 29 août, il est à Barleux, Belloy-en-Santerre, Estrées, Lihons, poussant ses avant-gardes vers Montdidier. Ne le suivons pas plus loin. La seule chose que nous voulions constater, c'est qu'il n'assiste pas à la bataille et qu'on ne l'y a pas retenu. Le 29, le corps qui était, avec le IIIe corps, *à la gauche* de von Kluck durant le cours de la marche, est séparé par de nombreux kilomètres de l'armée von Bülow.

Le IVe corps étant déplacé, le IXe corps allemand reste effectivement chargé de la liaison entre les deux armées ; nous avons dit qu'une de ses divisions, la 17e, doit être rattachée, à partir du 29 août, c'est-à-dire pour la bataille de Saint-Quentin, à la IIe armée. Elle se trouve, en effet, du 26 au 29, à proximité de la ville où elle sera rappelée pour le 29.

C'est au delà encore, vers l'est, c'est-à-dire vers la gauche du front allemand, que commence le déploiement de la IIe armée (armée Bülow) qui va supporter seule le poids de la lutte. Ce qu'il importe de relever, c'est que, à ce jour, entre, d'une part, le IVe corps de von Kluck qui se trouve à Harbonnières et Lihons et aussi le IIIe corps de la même armée qui, à l'extrême gauche, marche sur Chaulnes et Roye, et, d'autre part, le IXe corps, qui appartient, en partie, à l'armée Bülow et se trouve sur la route de Saint-Quentin à La Fère, un vide s'est produit, qui n'a pas moins de 30 kilomètres, vide vers lequel se portent en hâte les deux divisions du 1er corps de cavalerie de von Richthofen.

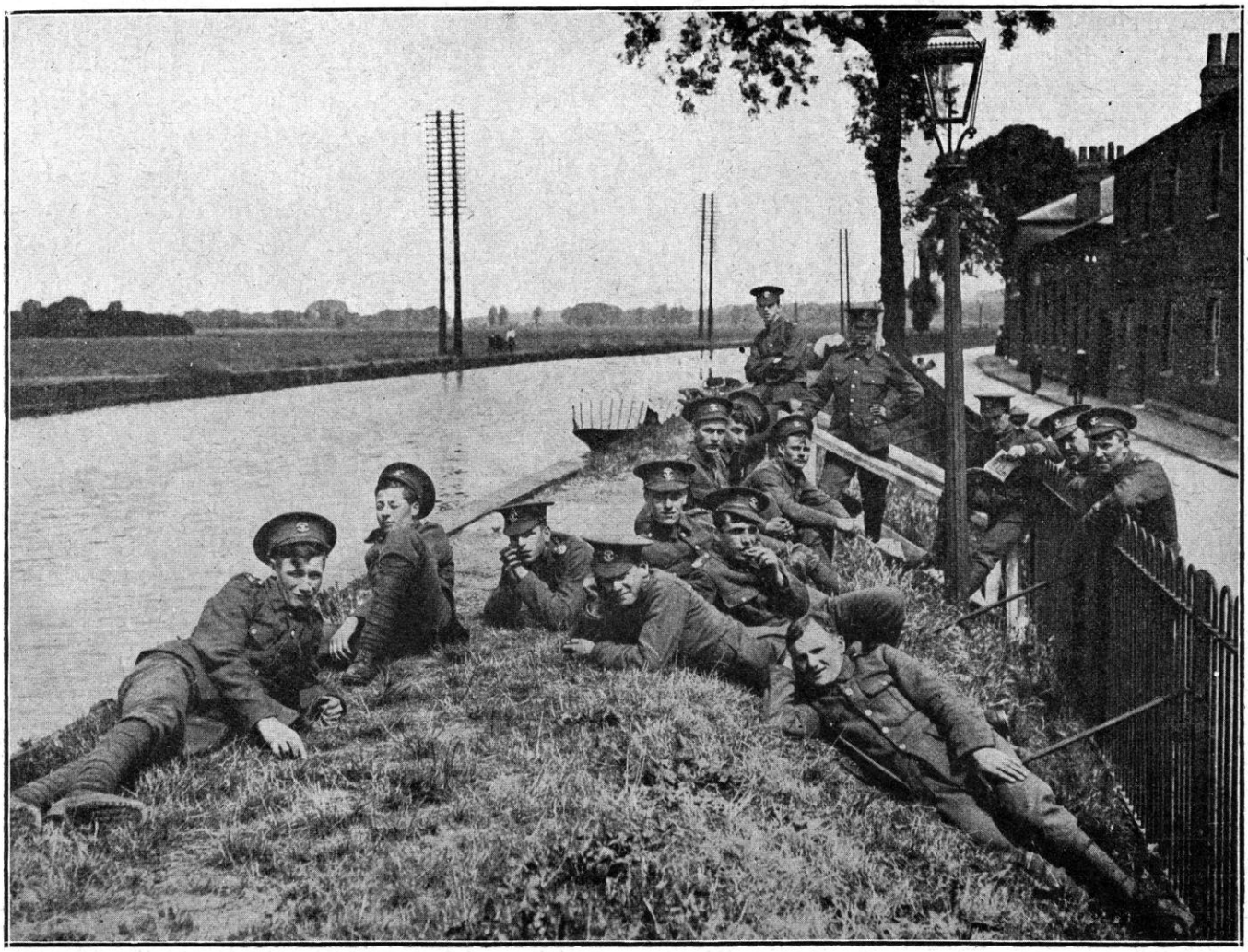
Comment l'armée Bülow elle-même est-elle arrivée sur le terrain ?

Nous avons suivi le cours de ses opérations du 18 au 24, c'est-à-dire jusqu'à la fin de la bataille de Charleroi. Nous l'avons vue franchir la Meuse, entre Andenne et Namur, contourner Namur, retomber sur la Sambre entre Namur et Charleroi, livrer bataille à l'armée Lanrezac en franchissant la Sambre à Auvelais-Le Châtelet.

Elle est disposée dans l'ordre suivant : au plus près de Namur, le corps de la Garde ; à droite, c'est-à-dire plus à l'ouest, le Xe corps actif débouchant sur Châtelet-Tamines; plus à droite, le Xe corps de réserve débouchant à Charleroi même ; à droite encore, le VIIe corps actif attaquant entre Charleroi et Mons et débouchant par Anderlues et Binche en direction de Maubeuge.

Nous retrouvons ces éléments disposés en ordre semblable pour la marche en avant et se raccordant avec l'armée von Kluck par le IXe corps ; il est nécessaire de rappeler que le VIIe corps de réserve reste en observation devant Maubeuge et que les IIIe et IXe corps de réserve sont retenus devant Anvers.

A partir du 24 soir, le terrain étant libre devant l'armée Bülow par suite de la retraite par ordre de la 5e armée française et de l'armée britannique, les corps n'ont qu'à marcher droit devant eux en ramassant du butin, des prisonniers, des lauriers. Tout le « Vaterland » a entonné un hymne de gloire en leur honneur. La victoire, chèrement achetée, est jugée complète ; l'absence de toute résistance, le pillage facile du pays, la fuite des populations, la déroute, en un mot, la panique des cœurs, tout présage maintenant un achèvement facile,



FANTASSINS ANGLAIS AU REPOS

une prompte fin de la guerre. Le soldat marche à la conquête de la France dans un état de confiance et d'enthousiasme indescriptible. Rien ne tient contre la « fureur allemande ». Le « nach Paris » scande le défilé formidable des colonnes victorieuses.

« Le 25, à 6 heures du matin, nous recevions l'ordre de continuer la marche. La division se regroupa et on partit. Le mercredi 26 août, à 8 h. 15 du soir, nous franchîmes la frontière française par un temps sombre et un ciel couvert. Le *Deutschland über alles* ! résonna dans la nuit tranquille, entonné par toutes les voix allemandes. Un long défilé de fugitifs français, vieillards, femmes, enfants, venait au-devant de nous avec leur misérable avoir. Ils venaient chercher, dans la Belgique vidée et ruinée, un secours, une protection contre les troupes armées du vainqueur ! »

Voyons, cependant, la situation stratégique, telle qu'elle peut apparaître à l'esprit du haut commandement allemand.

D'abord, l'armée allemande n'a pas pu prendre la poursuite ; donc, si elle a repoussé l'armée Lanrezac, elle ne l'a pas vaincue ; en tous cas, elle ne l'a pas détruite. Pendant les trois journées du 22-24, les combats ont été extrêmement durs. Il n'est pas possible que le haut commandement allemand ignore que des cinq corps de l'armée Lanrezac (y compris le groupe des divisions de réserve), deux seulement (le 10e et le 3e) et, un instant, le 18e, ont été engagés. A droite, le 1er corps n'a eu affaire à l'ennemi que pour le rejeter dans la Meuse au pont d'Hastières. Tout le reste de l'armée française est intact.

Cette affaire du pont d'Hastières est l'origine d'une situation stratégique qui doit commencer à préoccuper le haut état-major allemand : l'armée von Hausen, qui avait été tenue en

réserve dans les bois pour maintenir, sur la Meuse, la liaison entre l'armée du duc de Wurtemberg et l'armée von Bülow, a manqué son heure ; elle n'a pas su déboucher à temps. Le 25 août, tandis que l'armée von Bülow, qui avait atteint dans la journée le front Grandrieu-Marienbourg, avait sa pointe sur la grande Helpe, le XIIe corps de l'armée von Hausen atteignait à peine Merlemont et le XIIe corps de réserve était encore dans la région Hastières-Givet et le XIXe corps entre Fumay et Gedinne. Un coup d'œil sur la carte montre que le front allemand dessine de ce côté, à cette date, un zigzag, tandis que le front français, ayant dégagé le 1er corps et les divisions de réserve qui tiennent sa droite, est solidement aligné.

Et cette difficulté se complique d'une autre qui tient, sans doute, à la rigidité du grand plan allemand : à droite de von Bülow, l'armée von Kluck ayant pris son élan et ayant d'ailleurs à couvrir avec des troupes en nombre insuffisant l'immense espace qui s'étend de Mons à la mer par Denain, Douai, Lille, Ypres, Dixmude et Ostende, ayant, en outre, la mission d'accomplir l'immense mouvement tournant par la Somme et de se rabattre sur Paris par Montdidier et Clermont, l'armée von Kluck s'est allongée, distendue, éparse sur toutes les routes. Elle court et galope en se réduisant et en s'amincissant. Comme nous venons de le démontrer, entre les IIIe et IVe corps actifs de von Kluck et les deux divisions du IXe corps dont l'une est restée à von Kluck tandis que l'autre était rattachée à l'armée von Bülow, un vide tend à se créer. Si le commandement français sait en profiter, la situation peut devenir dangereuse pour l'armée Bülow qui, en vue de rejoindre von Kluck et ne pas se détacher de von Hausen, s'étire, à son tour, dans une marche de flanc qui n'est protégée contre un coup de boutoir en retour que par le cours de la haute Oise.

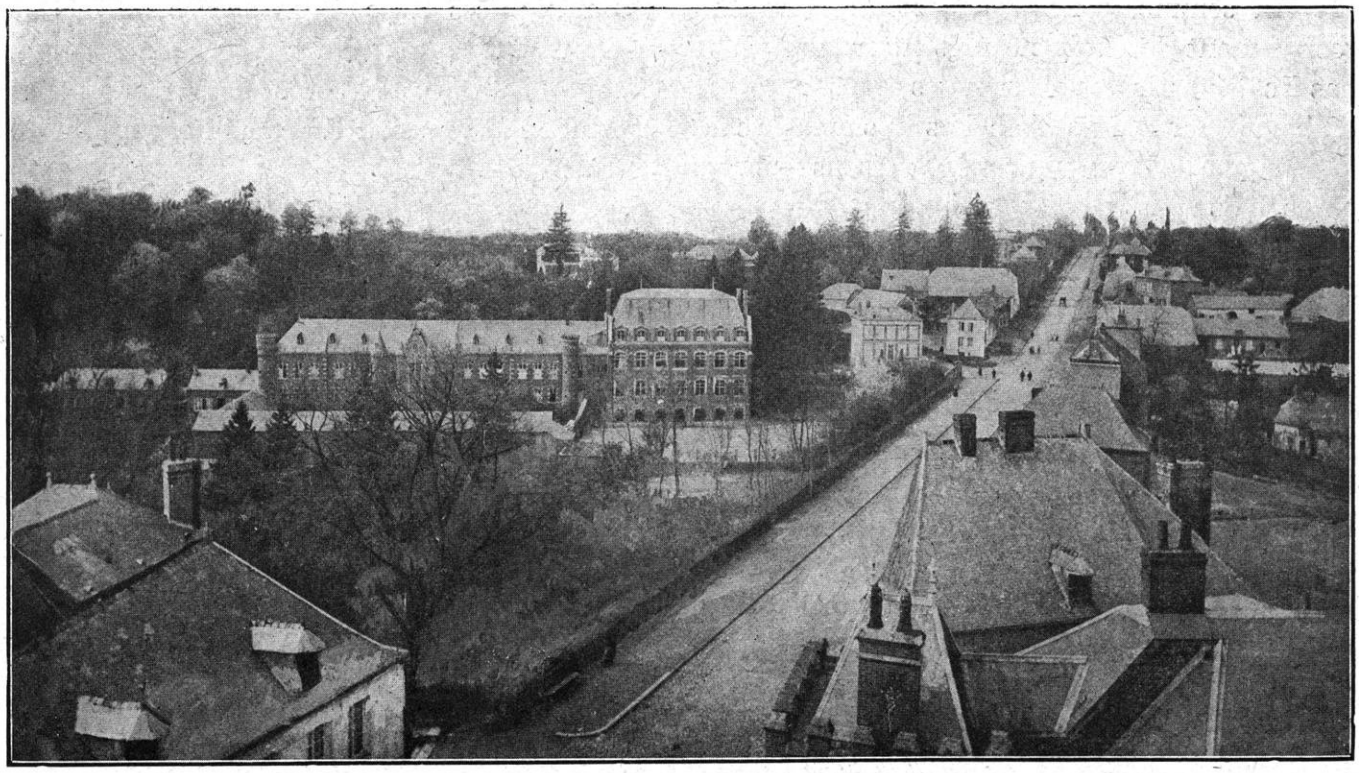
Voyons, en effet, la situation de ses corps.

Le *IXe corps* (von Quast) a pris la tête. Sa 17e division, que nous suivons en particulier puisqu'elle sera rattachée à l'armée von Bülow pour la bataille de Saint-Quentin, s'est rabattue par Nivelles sur Mons ; elle s'est engagée à Saint-Ghislain et, de là, elle a filé à l'ouest de Maubeuge par Bavai ; arrivant au Cateau à la fin du combat contre les Anglais, elle a, par une marche de 40 kilomètres, débouché du Cateau sur la route romaine et pris la direction de Saint-Quentin. Elle a donc suivi la route du nord ; ce qui explique qu'elle ne fut pas en ligne au début de la bataille.

A la gauche de la 17e division se prépare à gagner Saint-Quentin le 29, se trouve le *VIIe corps* actif (von Einem). Celui-ci, avec ses deux divisions, la 13e et la 14e, s'est battu à Anderlues et à Montceau-sur-Sambre. Puis, par Péronne (Belgique), sans doute par Bohain, s'est porté sur Homblières et Itancourt, où nous le retrouverons.

A la gauche du VIIe corps actif (le VIIe corps de réserve est resté devant Maubeuge), se trouve *le Xe corps* (von Emmich). Il comporte deux divisions, la 19e et la 20e. Lui aussi, après Liége, a pris part à la bataille de Charleroi. La plupart du temps en liaison avec la Garde, il a été cruellement éprouvé à Châtelet, et dans les journées qui ont suivi. Un lieutenant du 26e d'artillerie, qui appartient à ce corps, dit un peu plus tard : « Le Xe corps est constamment sur la brèche depuis le début de la campagne. Presque tous nos chevaux sont tombés. Nous nous battons tous les jours de 5 heures du matin à 8 heures du soir, sans manger ni boire. Le tir de l'artillerie française est effroyable. Le Xe corps et la Garde ont été particulièrement éprouvés. Nous ne recevons plus aucun courrier, les automobiles postales du Xe corps ayant été détruites. » Ce corps (19e division), passant par Walcourt, Silenrieux, Fourmies, La Capelle, est en face de Guise, le 28 au soir. Il s'empare des ponts ce même jour, ainsi que nous l'indiquerons tout à l'heure.

A gauche encore, se trouve *la Garde*. La Garde est le corps chéri de la dynastie prus-



VERVINS. — VUE SUR LA CHAUSSÉE DE FONTAINE

sienne : l'une et l'autre ont grandi simultanément. Sous le roi-sergent, la Garde n'était qu'une troupe de parade qui ne prenait nullement part aux opérations militaires. Sous Frédéric II, il y avait un régiment « du corps » (Leibregiment) qui avait encore un rôle effacé. Mais, à partir de 1813, sans doute à l'imitation de la Garde de Napoléon, l'effectif de la Garde est porté à six bataillons d'infanterie, deux compagnies de chasseurs, huit escadrons et deux batteries. A partir de ce moment, l'importance de la Garde grandit. Le roi, plus tard empereur Guillaume Ier, lui apporte tous ses soins, toutes ses faveurs. En 1860, elle devient « le corps d'armée de la Garde » avec deux divisions d'infanterie (sept régiments, deux bataillons de chasseurs), une division de cavalerie (huit régiments) et une brigade d'artillerie. En 1897, elle s'accroît d'une brigade d'infanterie et de deux régiments d'infanterie de campagne. A la veille de la guerre elle est composée ainsi qu'il suit : Son infanterie se compose de onze régiments, cinq de la Garde à pied, cinq de grenadiers et un de fusiliers, et de deux bataillons : un de chasseurs, un de tirailleurs, soit au grand complet trente-cinq bataillons (35.000 hommes). Le recrutement ne se distingue pas, d'ailleurs, de celui du reste de l'armée ; ce n'est nullement un corps de vétérans. Il porte sur l'ensemble des régions du corps d'armée prussien, à l'exception de la Bavière, de la Saxe, du Wurtemberg, du grand-duché de Bade et du grand-duché de Hesse-Darmstadt qui ont leurs régiments propres de la Garde « ou du corps ». Ce qui distingue les hommes et les destine pour la Garde, c'est uniquement la taille et les aptitudes présumées pour le métier militaire. C'est à ce point de vue que le corps de la Garde est un corps d'élite. Mais une autre disposition ajoute à ce caractère et l'affirme.

Jusqu'à l'ouverture des hostilités, il était de règle que tous les officiers du corps de la Garde devaient être titrés. Seuls, un ou deux officiers étaient admis à titre exceptionnel et sous le sobriquet de *Koncession-Schulze* (roturiers concédés). Il est à peine besoin d'ajouter que ce corps, avec tous les abus que suppose le privilège, était un corps d'élite.

« En somme, conclut le général Humbel, recrutement de choix ne présentant toutefois pas les éléments de cohésion des corps recrutés régionalement, corps d'officiers très attachés à la personne de l'empereur-roi, garnisons recherchées mais poussant à la dissipation, éducation et esprit de corps entretenus avec un soin particulier, voilà ce qui peut distinguer la Garde prussienne des autres corps d'armée. »

Dans le plan de sa grande manœuvre, l'état-major allemand avait confié au corps d'armée de la Garde le rôle de pivot et de charnière : c'était lui qui avait *tourné* autour de Namur et qui avait porté, partout, le poids des plus durs combats.

Nous l'avons vu, sous le commandement du général von Plettemberg, franchir les ponts de la Sambre et enfoncer notre 10e corps à Auvelais-Arsimont. Les deux divisions du corps font, depuis lors, la gauche de l'armée von Bülow. Débouchant de la Sambre par Fosse, elles franchissent rapidement la frontière française et gagnent Marienbourg le 25 soir. Elles ont manqué, cependant, la poursuite du 1er corps français qui ne les a pas quittées de l'œil durant toute la retraite. Elles ont emprunté la clairière de Chimay, et par Anor, gagné le plateau de La Capelle et atteint l'Oise entre Etréaupont et Marly.

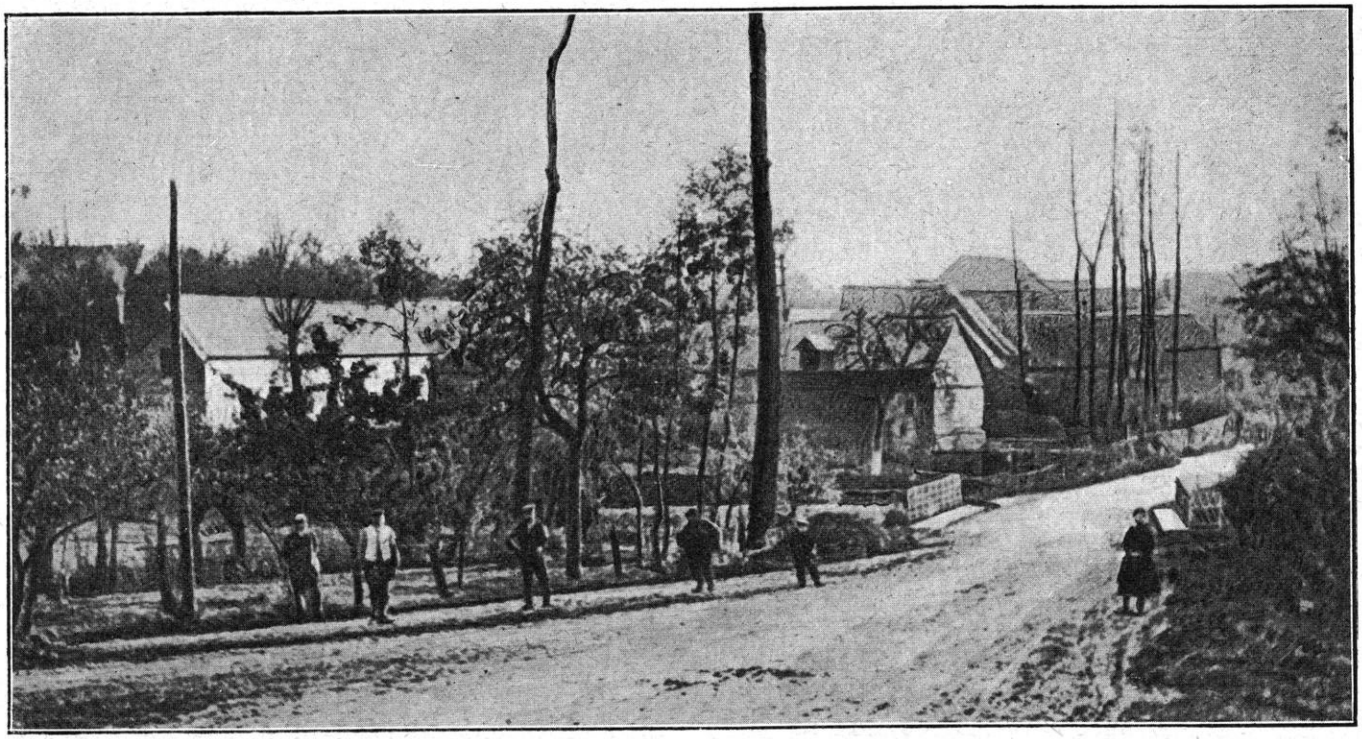
A la suite de ces marches et de ces combats, le soldat, malgré son enthousiasme militaire, commence à sentir le poids de la campagne. Il marche, mais il souffre. Un peu plus tard, un officier de la Garde dira : « Mon régiment est parti avec soixante officiers ; il n'en compte plus que cinq. Plus de deux mille soldats sont hors de combat. Mon régiment n'est plus qu'un débris. Nous traversons des épreuves terribles. »

Le *Xe corps de réserve* a tenu, après la bataille de Charleroi, le centre de l'armée Bülow, entre le VIIe corps à l'ouest et le Xe corps actif à l'est ; il défile donc par Ham-sur-Heure après s'être battu à Charleroi et Marchiennes. Ayant pris la direction de la frontière française par Sivry, il l'a franchie le 26 au matin. De là il se porte à Boué, où nous l'avons vu aux prises avec le 1er corps anglais se défilant en toute hâte par le canal de la Sambre à l'Oise. Le corps passe par Etreux et suit la dépression du canal pour atteindre et descendre l'Oise.

« Le 28, de bonne heure, écrit Arthur Kutscher qui appartient à un régiment faisant partie de ce corps, nous rencontrons 460 prisonniers anglais et un canon. Nous les menaçons du poing en criant : « Guerre contre son propre sang ! » Dans un village que nous traversons, il y a des blessés anglais. La bataille contre quatre compagnies anglaises doit avoir eu lieu tout près. Hannappes est en feu. En le traversant, nous avons beaucoup à souffrir de la fumée et de la chaleur. »

Il semble bien qu'à partir de ce moment le corps devient l'instrument d'une manœuvre spéciale de la part du haut commandement allemand, et que celui-ci décide de se servir de lui pour boucher la fissure qu'il a laissée se créer entre l'armée von Kluck et l'armée von Bülow, à la droite de celle-ci, en arrière de Saint-Quentin. En effet, le Xe corps de réserve reçoit, soudain, l'ordre de partir et — se défilant derrière les gros de l'armée Bülow — de se porter, par Neuville-Saint-Amand, jusqu'à Saint-Quentin et même au delà, c'est-à-dire à la droite du front de bataille. Pour obtenir un pareil effort du soldat, on lui fait savoir que le corps doit frapper un coup qui peut décider du sort de la guerre :

« Il s'agit, lisons-nous surun carnet de route, d'atteindre par marche de nuit un fort d'arrêt pour l'attaquer par surprise. Les troupes ne doivent pas en être informées ni les sous-officiers non plus (mais tout le monde le sait). Malgré la nuit, nous partons. Excessivement fatigués et abattus, on utilise chaque arrêt d'une minute, pour s'étendre n'importe où, dans la poussière, dans la boue, sur les pierres, dans l'herbe, où l'on se trouve. A chaque détour du chemin, on espère qu'on arrive au cantonnement. Cependant, on va toujours plus loin. Des autos, des cyclistes, des cavaliers passent devant nous à toute vitesse. Se reposera-t-on là-bas à ces arbres ? Mais à quoi bon espérer, préférer ? A quoi cela sert-il ? Seuls, les chefs savent ce qui est le mieux, le juste et la position qu'il faut prendre. Vers une heure environ, nous atteignons Neuville-Saint-Amand (aux portes de Saint-Quentin, près d'Homblières où est le quartier du général von Bülow). Les gens s'effondrent dans tous les coins. Les cuisines roulantes arrivent, mais le soldat est si épuisé qu'il ne bouge même pas. »



UN VILLAGE DE LA THIÉRACHE. — LA NEUVILLE-LÈS-DORENGT

Ainsi le Xe corps de réserve pourra prendre part à la bataille le lendemain 29. Mais, dans quel état !

Un autre carnet de route donne une explication analogue qui circulait dans les rangs des soldats. L'auteur appartient à la compagnie de mitrailleuses n° 77, 38e brigade, 2e division de réserve de la Garde, X^e^ corps d'armée de réserve. Il dépeint, en ces termes, les marches de la journée du 28 :

« Hier (28), nous étions parvenus à peu près à mi-chemin entre la frontière allemande et Paris ; espérons que cela continuera à aller aussi bien et qu'on en finira bientôt avec ces massacres. Nous avons aujourd'hui une forte marche derrière nous ; je crois que nous avons encore avancé, aujourd'hui, de 50 kilomètres. Il est 6 heures du soir. On dirait qu'il va encore y avoir quelque chose ce soir ; nous sommes arrêtés ici et nous attendons des ordres...

« 8 h. 30 du soir. Nous marchons encore de l'avant ; nous avons encore 20 kilomètres devant nous. Je crois qu'alors nous aurons terminé la grande marche d'enveloppement et que le coup décisif pourra être porté.

« *Samedi 29 août.* — Nous nous sommes, cette nuit, après une rude marche de guerre, enfin arrêtés, après 3 heures, dans une propriété ; ici, tout le régiment est assemblé... Il est 9 heures, nous allons tout de suite repartir. Si cela va bien, nous aurons vraisemblablement bientôt fait les Anglais prisonniers ; *car notre corps a terminé sa marche enveloppante.* Nous sommes encore à 160 kilomètres de Paris.

« *Dimanche 30 août. Montescourt.* — La capture n'a pas réussi. Nous étions juste dans le dos de l'ennemi ; mais il était parti avant l'heure... etc... »

Montescourt ! C'est-à-dire à 12 kilomètres droit au sud de Saint-Quentin, sur la ligne du Nord, à proximité de Tergnier et de La Fère. Ce corps qui, partant de Boué, a fait 50 kilomètres dans sa journée, est à Montescourt le 30 au matin !

Nous essaierons d'expliquer, dans le récit de la bataille, la manœuvre que le commandement allemand tente par ce raid extraordinaire. Observons que si le soldat arrive fourbu, il arrive, en somme, en face de La Fère, véritable objectif final de la bataille. Mais observons, d'autre part, qu'en quittant le centre de l'armée Bülow, il a laissé s'agrandir le vide existant déjà entre cette armée et l'armée von Hausen.

Toute la bataille tient dans cette double observation. L'armée Bülow tente de couper l'armée alliée par l'ouest et sacrifie tout à cela ; mais si l'armée alliée tient à La Fère, l'armée Bülow, au lieu de couper, pourrait bien être coupée.

Nous avons dit, ci-dessus, dans le récit de la bataille de Signy-l'Abbaye, quelle était, le 28 août, la situation de l'armée von Hausen : le XIIe corps (von Elsa) qui faisait son centre était jeté, bon gré mal gré, dans la bataille de Signy-l'Abbaye, engagée contre l'armée de Langle de Cary. Il avait en face de lui la division marocaine. Mais la marche de ce corps, dirigée nettement vers le sud-est, le rapprochait de l'armée du duc de Wurtemberg et le séparait de l'armée von Bülow. La fissure se développait : « Rien n'est plus clair, disions-nous, grâce à ces marches forcées, le *corps de droite* de l'armée von Hausen est en ligne pour la bataille sur la coupure de l'Aisne. Mais, par ce mouvement de resserrement sur sa propre gauche, *il s'est éloigné de plus en plus de l'armée von Bülow* qui, en ce moment, se bat contre l'armée Lanrezac à l'ouest de Vervins (Aisne) *à plus de 30 kilomètres*. La liaison cherchée par von Hausen ne s'est pas produite ; au contraire, entre les armées allemandes, la coupure est un fait accompli (1). »

La liaison entre les deux armées n'est donc pas assurée : elle l'est d'autant moins que le corps de cavalerie chargé de la maintenir, *le 1er corps von Richthofen*, subit, au même moment, le même sort que le Xe corps de réserve. Nous avons dit qu'il était composé de la 5e division de cavalerie, plus la division de cavalerie de la Garde. Après Dinant, il avait reçu la mission de nettoyer les Ardennes et de maintenir la liaison entre l'armée von Bülow et l'armée von Hausen. Le corps a combattu contre le corps Sordet au nord de Charleroi ; il a passé la frontière le 25 août vers Grandrieu ; il marche par Sars-Poteries et Solre-le-Château sur Avesnes qui est occupé le 26 août à 9 h. 1/2 du matin. Il se porte, par la droite de l'armée, en direction du Cateau et de la voie romaine que suivra, derrière lui, le IXe corps. C'est ainsi qu'il atteint, le 28, le nord de Saint-Quentin et qu'il livre au 10e territorial un court combat à Bellenglise. Nous l'avons vu également aux prises, le même jour, avec une brigade de cavalerie anglaise sur la route de La Fère, à Cerizy. Le lendemain 29, il se battra à Urvillers et prendra part, à l'extrême gauche, à la bataille de Saint-Quentin.

Nous verrons bientôt quel était l'objectif de cette formidable manœuvre.

Résumons, en deux mots, la marche d'ensemble de l'armée von Bülow : elle est partie des collines au sud de Charleroi le 24 au soir et, à marches forcées, s'est précipitée vers l'ouest, emboîtant le pas à l'armée von Kluck. Evidemment, c'est l'armée Bülow qui est préparée pour assener le coup à l'armée de Joffre, tandis que l'armée von Kluck accomplit le mouvement d'envelooppement. La course est d'une rapidité prodigieuse. Elle éreinte les troupes. Qu'importe ! L'ennemi ne tient pas. Il s'agit de l'écraser avant qu'il se soit reconstitué. Qu'on le saisisse et il est perdu.

Von Kluck poursuit sa marche à l'ouest jusqu'à ce qu'il se heurte à l'armée Maunoury ; la rencontre du 7e corps français à Proyart, le 29, va l'étonner et lui servir d'avertissement. Quant à Bülow, son effort pour maintenir ses contacts avec Kluck est désespéré, mais ne réussit pas entièrement. Une fissure s'est produite. En outre, une interminable marche de flanc, à peine protégée par l'Oise, l'expose aux coups de l'ennemi si celui-ci vient à se retourner. Sans doute, il ne le fera pas ; l'encombrement de la retraite doit lui enlever toute velléité de faire tête ; d'ailleurs, que voit-on partout ? des Anglais qui fuient. On les cueille à Marbaix, à Boué, à Etreux, à Hannapes, à Bellenglise. Leurs traînards jalonnent le chemin. Donc, nulle force sérieuse, nulle manœuvre ; la retraite du 1er corps anglais fait un rideau devant l'armée Lanrezac au travers duquel on ne devine pas celle-ci. Et on fonce, on fonce toujours.

Cependant le front s'allonge, les deux fissures, l'une à l'ouest vers l'armée von Kluck, l'autre à l'est vers l'armée von Hausen, s'agrandissent... Si l'ennemi se retournait ?...

Or, il se retourne. Et la bataille de l'Oise

(1) Voir ci-dessus, t. VII, p. 220-21.

PASSAGE D'ARTILLERIE FRANÇAISE

s'engage entre Guise *la porte*, Saint-Quentin *la crête* et La Fère *la citadelle*. C'est la bataille pour l'entrée de la France.

LIGNE DE BATAILLE DE L'ARMÉE FRANÇAISE Nous avons indiqué quelles étaient les intentions du général Joffre. Dans son Instruction générale du 25 août, il avait prévu que la retraite pourrait s'accompagner de batailles en coup de boutoir. C'était une de ces batailles que, dès le 27 au matin, il avait décidé de livrer dans le dessein de dégager l'armée britannique. Cette bataille coïnciderait, d'ailleurs, avec celle que le général de Langle de Cary livrait sur la Meuse.

Il n'est pas douteux qu'en prenant cette résolution, le général Joffre, qui s'était transporté en personne sur les lieux, avait pris en considération les dispositions matérielles et morales de la 5e armée et aussi les positions très fortes qu'elle occupait sur les plateaux dominant le « couloir », le « passage » où s'était engagée l'armée von Bülow. Il y avait, dans cette décision, à la fois une conception stratégique se rattachant à l'ensemble et, au point de vue local et tactique, une surprise.

Il faut indiquer comment la 5e armée s'était dégagée après la bataille de Charleroi et dans quel ordre elle avait gagné la rive sud de l'Oise au moment où elle s'apprêtait à faire front et à attaquer à son tour.

Le général Lanrezac, ayant décidé la retraite, avait ordonné que son armée se replierait dans la direction du sud-ouest, sur le front Avesnes-Marienbourg, le quartier général à Vervins. C'était rentrer en France par le vieux couloir historique, mais *par la route du sud*, l'armée devant se retrouver, comme pre-

mière étape, sur une ligne approximative : Avesnes-Trélon-Chimay-Couvin. On cherchait le cours de l'Oise au point où il s'incline vers la région de Paris, non pour le suivre, mais pour s'en abriter, en passant sur la rive gauche. L'armée allemande n'ayant pas pris immédiatement la poursuite, le décrochement se fit sans grande difficulté.

Au point de vue des approvisionnements, le problème alimentaire était difficile à résoudre. L'ordre avait été donné de respecter les moissons, le bétail, les greniers et les granges des fermes qui se trouvaient sur le parcours. On dut bientôt permettre aux unités de réquisitionner sur les lieux les substances nécessaires à la nourriture de l'armée ; cela valait mieux que de les laisser à l'ennemi. Mais le soldat, aidé souvent par la population civile, consommant ses boîtes de conserves, supportait courageusement ses privations. Il était bien approvisionné en cartouches. Si les obus firent défaut un peu plus tard, ils ne manquèrent pas au 75, du moins dans les premiers jours de la retraite. L'artillerie lourde, seule, fut parfois à court et dut ménager ses munitions (1).

L'ordre de marche entre les corps fut réglé selon la disposition qu'ils occupaient pour les combats de la Sambre. Le 25 août au soir, la 5e armée avait atteint le front Maroilles-Avesnes-Fourmies-Regniowez, suivie par l'armée von Bülow qui arrivait sur la ligne Grandrieu-Marienbourg.

RETRAITE DU 4e GROUPE DES DIVISIONS DE RÉSERVE DU 25 AU 28 AOUT SOIR

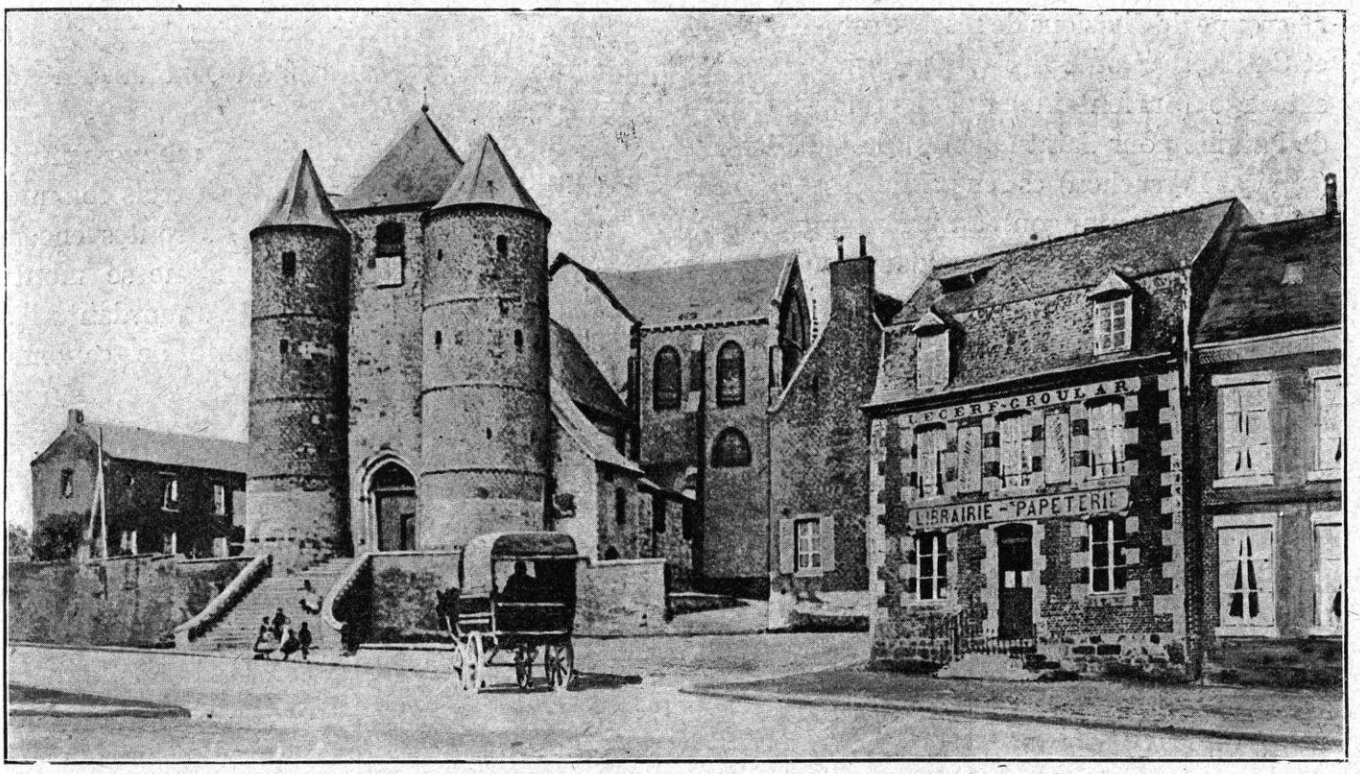
A gauche, le corps de cavalerie Sordet ayant été porté dans la région de Péronne, laissait en flanc-garde de la 5e armée, le 4e groupe des divisions de réserve commandé par le général Valabrègue. Celles-ci vont donc avoir pour tâche d'ouvrir, en quelque sorte, le chemin à la 5e armée ; circonstance fâcheuse, car ces braves troupes appelées un peu hâtivement à l'heure de la mobilisation, ne présentaient pas encore toute la solidité et l'entraînement des corps actifs pour faire face à la mission extrêmement difficile qui leur incombait et que l'éloignement des troupes britanniques allait rendre plus difficile encore.

Le 25 août, la marche dans la direction de Prisches s'accomplit sans difficultés. Le 26 août, à 1 h. 1/2 du matin, un officier d'état-major anglais se présenta au quartier général du groupe de la part du général Douglas Haig. En vue des engagements qui allaient se produire sur la ligne du Cateau, il demandait le concours du 4e groupe de divisions de réserve. A 9 heures du matin, le général Douglas Haig venait en personne pour régler ce concours qui lui était immédiatement promis. Les divisions de réserve s'approchèrent donc dans la direction du Cateau à l'appui du 1er corps anglais, mais, comme nous l'avons dit, celui-ci ne s'engagea pas.

Une autre complication s'en suivit. Le 1er corps anglais s'étant trouvé séparé des gros de l'armée britannique, prit, pour les rejoindre, les lignes de marche qui avaient été assignées au groupe des divisions de réserve ; une confusion extrême se produisit : celles-ci durent laisser disponible la route Guise-Mont-d'Origny et à l'ouest. Ainsi elles se trouvèrent rejetées assez loin du cours de l'Oise, à la naissance des plateaux du Marlois, vers Colonfay, Puisieux, Le Hérie.

Le 26 au soir, les deux divisions étaient arrivées à hauteur du Nouvion, puis le 27, elles avaient passé l'Oise dans la journée à Flavigny, Montceau-sur-Oise, Romery, Proisy, Marly, la 53e division venant d'Iron et la Neuville-lès-Dorengt et se portant sur Andigny, la 69e division venant de Lavaqueresse et atteignant Colonfay. Pour le soir du 27 août, le quartier général du groupe des divisions de réserve était établi à Puisieux ; les choses commençaient à se débrouiller. Cependant, les divisions de réserve avaient subi un retard qui ne fut pas sans conséquence. Le Nouvion et Lavaqueresse avaient été occupés et incendiés par l'ennemi dans la journée du 27.

(1) *Revue parlementaire*, 12 janvier 1915.



ORIGNY-EN-THIÉRACHE. — L'ÉGLISE

Dans une réunion qui eut lieu le 27 août au soir, au quartier général de la 5e armée (Vervins), les chefs de corps avaient été informés qu'une bataille était imminente. Ils avaient reçu les directions générales et pris de commun accord leurs dispositions d'après les instructions qui leur étaient données et dont la plus importante était celle-ci : *la bataille s'engagera face à l'ouest en direction de Saint-Quentin.*

En conséquence, le 4e groupe des divisions de réserve, qui tenait toujours la pointe, devait se porter par la rive sud de l'Oise, le plus rapidement possible, de Guise sur La Fère, en gardant provisoirement les passages de la rivière à Guise, Flavigny, Mont d'Origny, Ribemont, Châtillon, Mézières, Alaincourt, pour permettre au 18e corps et au 3e corps de déboucher derrière lui et de le remplacer progressivement.

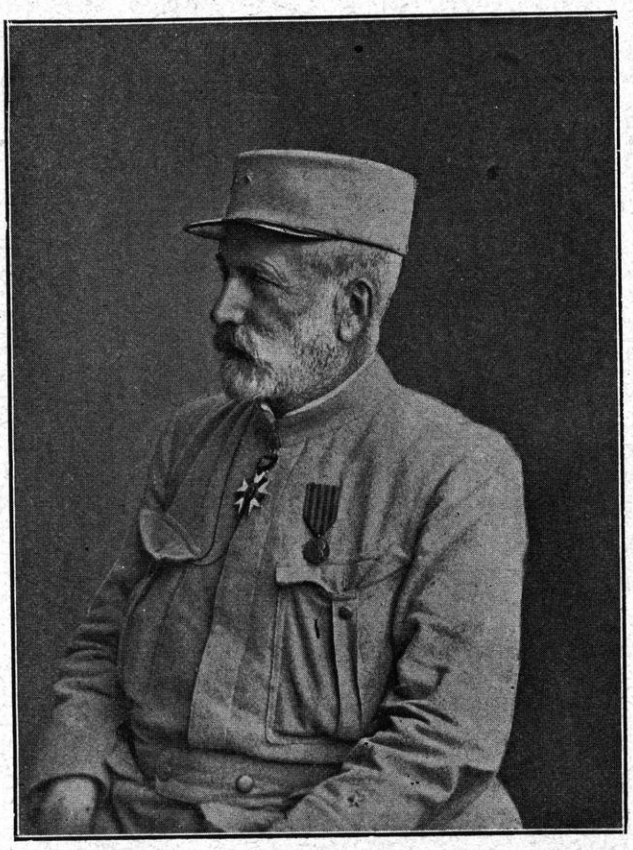
Cependant, dès l'aube du 28 août, les avant-gardes allemandes apparaissent sur l'autre rive de l'Oise. Plusieurs essaient de forcer le passage ; de nombreux combats s'engagent localement, notamment à Guise (Xe corps allemand). La 106e brigade de réserve (de la division Perruchon), commandée par le général Journée, garde les ponts et les défend (1).

Guise, cependant, sera enlevé pendant la nuit au 228e et le fait, comme nous le verrons, fut de la plus haute importance sur le résultat de la bataille. A Origny, le 224e régiment qui occupe également Jonqueuse-Sainte-Benoîte, défend le passage ; un général du Xe corps allemand est tué à Neuvillette. En somme, cette marche difficile s'accomplit dans des conditions qui font honneur au groupe des divisions de réserve. On trouve sur un carnet de route : « Les corps ont subi, dans leur marche, de longs retards ; les troupes arrivent, le soir, très fatiguées. Nous devons cependant nous attendre à une bataille pour demain. Les Allemands sont très avancés sur notre gauche ; on prévoit qu'ils entreront dans Saint-Quentin ce soir. Nous sommes menacés d'enveloppement. L'offensive s'impose. »

A la date du 28 août soir, le quartier général du

(1) La 53e division de réserve (général Perruchon) comprend la 105e brigade (319e, 205e, 236e) et la 106e brigade (228e, 224e, 329e).

4e groupe de divisions de réserve est à Nouvion-et-Catillon, c'est-à-dire à proximité de cette cote 130 (Surfontaine) qui domine le champ de bataille pour Saint-Quentin; la 53e division (général Perruchon) est en partie, 105e brigade (général de Montangon), à Surfontaine, c'est-à-dire sur la crête elle-même; mais sa 106e brigade (général Journée), accrochée sur un très grand front, restait éparse jusqu'à Guise, par Mont-d'Origny et Jonqueuse; la 69e division (général Legros) bivouaquait entre Surfontaine et Nouvion-et-Catillon. Les avant-postes bordent l'Oise et en surveillent les passages entre Séry-les-Mézières et Achery. La cavalerie de la division (groupe du 5e dragons commandé par le colonel Michelon) est restée à Guise, à la disposition du 1er corps qui a réclamé son aide comme soutien d'artillerie.



LE GÉNÉRAL JOURNÉE
COMMANDANT LA 106e BRIGADE, PUIS LA 53e DIVISION

Les troupes, quoique fatiguées, ont un moral excellent; elles doivent être prêtes à prendre les armes le 29, à 4 heures du matin.

RETRAITE DU 18e CORPS JUSQU'A LA BATAILLE DE SAINT-QUENTIN

Dans la nuit du 24 au 25 août, et dans la matinée du 25, le 18e corps (général de Mas-Latrie) qui, comme nous l'avons dit, faisait, à la bataille de Charleroi, l'aile gauche de la 5e armée, avait reçu l'ordre de se replier sur la ligne Avesnes-Sains-du-Nord, entre le 4e groupe des divisions de réserve à sa gauche et le 3e corps à sa droite. La 38e division d'infanterie (troupes d'Afrique, général Muteau) et un groupe de quatre batteries de 155 avaient été mis sous les ordres du commandant du 18e corps.

A partir du 25 midi, le mouvement de retraite s'exécute, par ordre, en trois colonnes. La marche est pénible sur les routes encombrées. Heureusement l'ennemi ne se montre pas très mordant; il se contente de canonner les arrière-gardes avec son artillerie lourde. La 38e division couvre la retraite et, quand c'est nécessaire, contient l'ennemi.

Le 26, la marche a continué dans le même ordre vers le front Barzy-Le Nouvion pour sortir, le plus tôt possible, de la région des bois. Après une marche très pénible, le corps arrive très tard hors de la forêt : quartier général à Englancourt, les divisions sur le front : Leschelle-Buironfosse-Lerzy.

Le 27, par une pluie battante, on franchit l'Oise à Erloy, Proisy et Romery. Les troupes, très fatiguées, s'arrêtent sur la rive sud, mais reçoivent l'ordre de se porter sur les plateaux où elles bivouaquent. Le quartier général s'installe à Sains-Richaumont; la 35e division est à La Vallée-aux-Bleds-Lemé-Chevennes-Sains, la 36e division à Haution-Voulpaix-La Grande-Cailleuse, la 38e division (général Muteau) à Autreppe-Laigny-Saint-Gobert. Ce corps est donc face au nord, sa tête sur l'Oise à Autreppes, ses gros autour du plateau de la Grande-Cailleuse.

A partir du 28 au matin, le corps sait qu'il doit se préparer pour la bataille, *face à l'ouest.*

VERVINS. — L'ENTRÉE DE LA VILLE PAR LA ROUTE DE LA CAPELLE

Il prendra sa direction sur Ribemont et se préparera à franchir l'Oise, le lendemain, en vue d'une attaque ayant pour objectif Saint-Quentin. Les dispositions sont prises à cet effet et les instructions sont données pour que l'ordre de bataille soit déterminé ainsi qu'il suit, dès le 28 au soir : la 35e division à Villers-le-Sec, avant-garde à Ribemont ; la 36e division à Pleine-Selve, avant-garde à la ferme de Courjumelles ; la 38e division à La Ferté-Chevresis, avant-garde à Monceau-le-Neuf.

Remarquez l'importance de ces dispositions. De même que le groupe des divisions de réserve occupe la cote 130 pour attaquer la route de Saint-Quentin à La Fère par Moy, le 18e corps occupe les plateaux du Marlois pour attaquer la route de Saint-Quentin à Guise entre Ribemont et Homblières.

Mais un incident qui va décider, en partie, du sort des deux journées suivantes, se produit à la veille même de la bataille et précisément dans la soirée du 28. Tandis que le 18e corps est encore en partie dispersé sur les bords de l'Oise, à peine couvert par quelques bataillons des divisions de réserve, le général commandant la 35e division apprend, *vers midi*, que l'ennemi prend l'initiative et attaque Guise. La ville et le pont étaient gardés, comme nous l'avons dit, par deux bataillons appartenant à la division Perruchon, du groupe des divisions de réserve.

Disons tout de suite que la 35e division se porte sur Guise par Le Hérie-la-Viéville et s'arrête pour contenir, à la sortie de Guise, l'offensive ennemie. Nous reviendrons sur cet incident capital. Il a pour premier effet de jeter un certain désordre dans la progression du 18e corps. Pour gagner leurs cantonnements, les unités marchent toute la nuit. Plusieurs même ne rejoignirent que dans la journée du 29 août. La 35e division n'a pris aucun repos et a reçu à peine ses distributions quand commence la bataille, à l'aube du 29.

Cet incident n'a pas seulement une importance tactique, il présente comme un premier schéma de la bataille telle qu'elle va s'engager, l'initiative française, face à l'ouest, étant retenue et accrochée par l'initiative allemande qui la force à se battre face à l'est. Les Alle-

AVANT LA BATAILLE DE GUISE

Positions { le 25 Août en blanc
le 29 Août matin en noir

Alliés

3 Corps d'armée. — 20 Division
Brigade Inf.ie — Cavalerie
Brigade fatiguée

Allemands

VII. Corps d'armée. V Division
Brigade Inf.ie — Cavalerie

Echelle : 1/400.000

0 Km 2 4 6 8 10 20

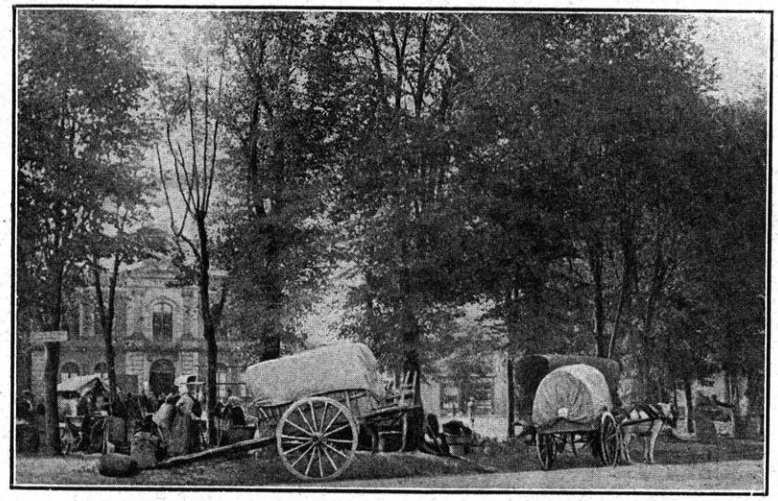
A. P.

A Lagrange

mands, en attaquant, s'efforcent de jeter le trouble dans le défilé de l'armée française; mais celle-ci est prête à la riposte.

RETRAITE DU 3e CORPS JUSQU'A LA BATAILLE DE SAINT-QUENTIN

Le 3e corps (général Sauret) avait été un des corps les plus éprouvés à la bataille de Charleroi. Nous avons dit sa pénible retraite par Walcourt-Silenrieux. Protégé par la 38e division d'Afrique du général Muteau qui lui est encore rattachée, le corps d'armée s'est mis en retraite dans la direction Somzée-Yves-Gomzée (23 août). La division Muteau livre un beau combat qui arrête la poursuite de l'ennemi, à Clermont, le 24 août. Dès lors, le corps est protégé par la forêt de Rance où l'ennemi, après la leçon qu'il a reçue, ne paraît pas vouloir s'engager. La retraite s'accomplit dans la direction de Momignies-Beauwelz.



SAINS. — LA PLACE DU MARCHÉ

Le 25 août, le corps franchit la frontière française. La 38e division lui est enlevée pour être rattachée, comme nous l'avons dit, au 18e corps. La retraite se poursuit, le 25, dans la zone Fourmies-La Capelle-La Flamengrie-Clairfontaine-Sommeron-Buironfosse.

Le 26 août, le corps se porte sur la haute Oise, à Ohis, à Etréaupont, puis il franchit le Thon et s'établit sur les hauteurs qui dominent Vervins. Jusqu'alors, il s'agit toujours de la grande retraite ordonnée par l'Instruction générale du 25 et qui doit s'accomplir, en trois marches, sur Laon-Saint-Erme.

Dans la journée du 27, les mouvements sont peu importants.

« Ce matin (*27 août*), lit-on dans un carnet, nous sommes derrière Etréaupont. Presque toutes les batteries du 3e corps sont en position de tir dominant la vallée, la plupart masquées par des haies et des taillis.

« *28 août.* — La journée d'hier a été bonne et nous avons mis bas une brigade d'infanterie allemande. Puis nous nous sommes retirés encore un peu en arrière. »

Mais, à partir du 28 matin, l'armée a transmis l'ordre de prendre les dispositions nécessaires pour prononcer une attaque, le 29, en direction de Saint-Quentin contre les forces ennemies qui défilent sur la rive droite de l'Oise.

En même temps, on apprend de Landifay (3 h. 15) qu'une colonne d'infanterie et d'artillerie allemande débouche de Guise, refoulant le régiment de réserve qui défendait la ville et le pont (228e), le 329e tenant encore à Flavigny-le-Grand.

A 18 heures, le 3e corps d'armée, dont le quartier général est à Marle, reçoit l'ordre de stationnement suivant : 5e division, Puisieux-Clanlieu-Sains-Richaumont ; 6e division Courjumelles-Landifay-Le Hérie-la-Viéville-Faucouzy, c'est-à-dire le plein centre du plateau Marlois.

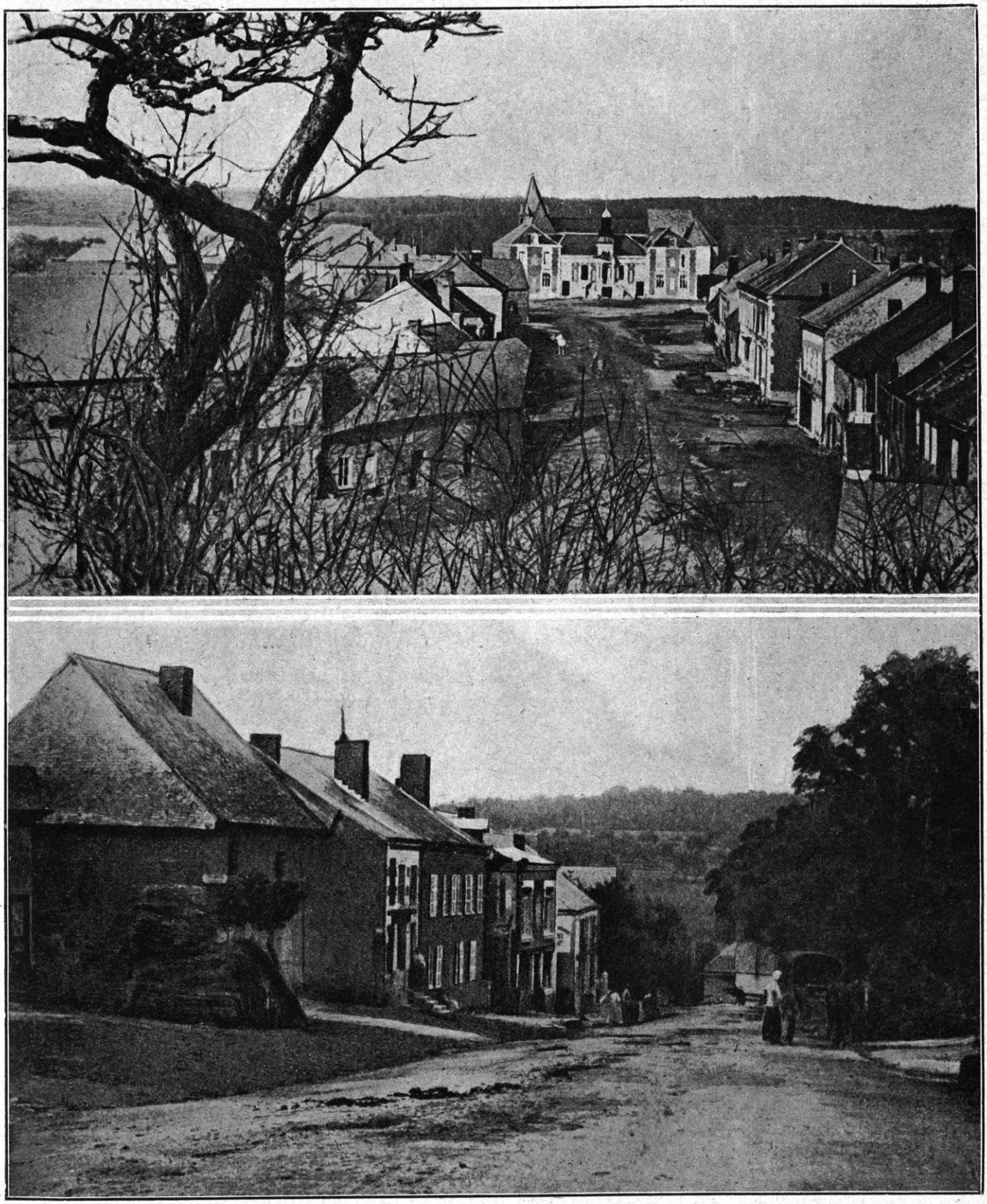
On apprend, en même temps, par un ordre du général Hache, que celui-ci a pris le commandement du corps, en remplacement du général Sauret.

Enfin, à 19 h. 15, on prend connaissance de l'ordre de l'armée prescrivant d'attaquer l'ennemi dès la première heure, le 29, partout où on le rencontrera.

Le 3e corps reçoit, à la place de la division Muteau, une autre division supplémentaire des troupes d'Afrique, la 37e division (général Comby) qui, à Charleroi, était adjointe au 10e corps.

Un combattant écrit :

« *Puisieux*, 28 août, 7 h. soir. — Plusieurs régiments



LIART. — VUE GÉNÉRALE ET ENTRÉE DU VILLAGE

d'artillerie vont en batterie en fer à cheval au-dessus d'une vallée. De grosses forces d'infanterie et de cavalerie sont avec nous. J'ignore l'étendue et le nombre des forces allemandes; s'il n'était pas si tard, je croirais à une très sérieuse bataille.»

En vue de la bataille qui, en effet, se déroulera le lendemain, le corps d'armée, dont la pointe est à Courjumelles, au haut du plateau, est articulé de façon à avoir une de ses faces tournée vers Origny-Sainte-Benoîte pour se porter à l'ouest, et l'autre face vers Guise pour se couvrir à l'est jusqu'à l'arrivée du 10e corps.

Observez bien cette disposition : elle résulte de la double nécessité, constatée par le général Lanrezac, d'attaquer l'ennemi vers Saint-Quentin pour le barrer et l'envelopper si possible et, d'autre part, de se protéger contre une manœuvre inverse de l'ennemi débouchant de Guise.

La parfaite intelligence du terrain et le résultat à obtenir dictent cette habile disposition qui s'inspire, en même temps, d'une volonté réfléchie et des incidents qui ont déjà préludé à la bataille. Cette forme angulaire donne une grande force à la 5e armée, soit pour l'offensive, soit pour la défensive.

RETRAITE DU 10e CORPS DU 26 AU 29 AOUT Le 10e corps (général Defforges) avait, avec le 3e corps, subi le poids principal de la bataille de Charleroi, au cours de laquelle ses deux divisions (19e et 20e) avaient perdu, ensemble, 5.000 hommes; le corps avait été particulièrement éprouvé à Auvelais-Arsimont. Battant en retraite par ordre, son objectif avait été, d'abord, droit au sud.

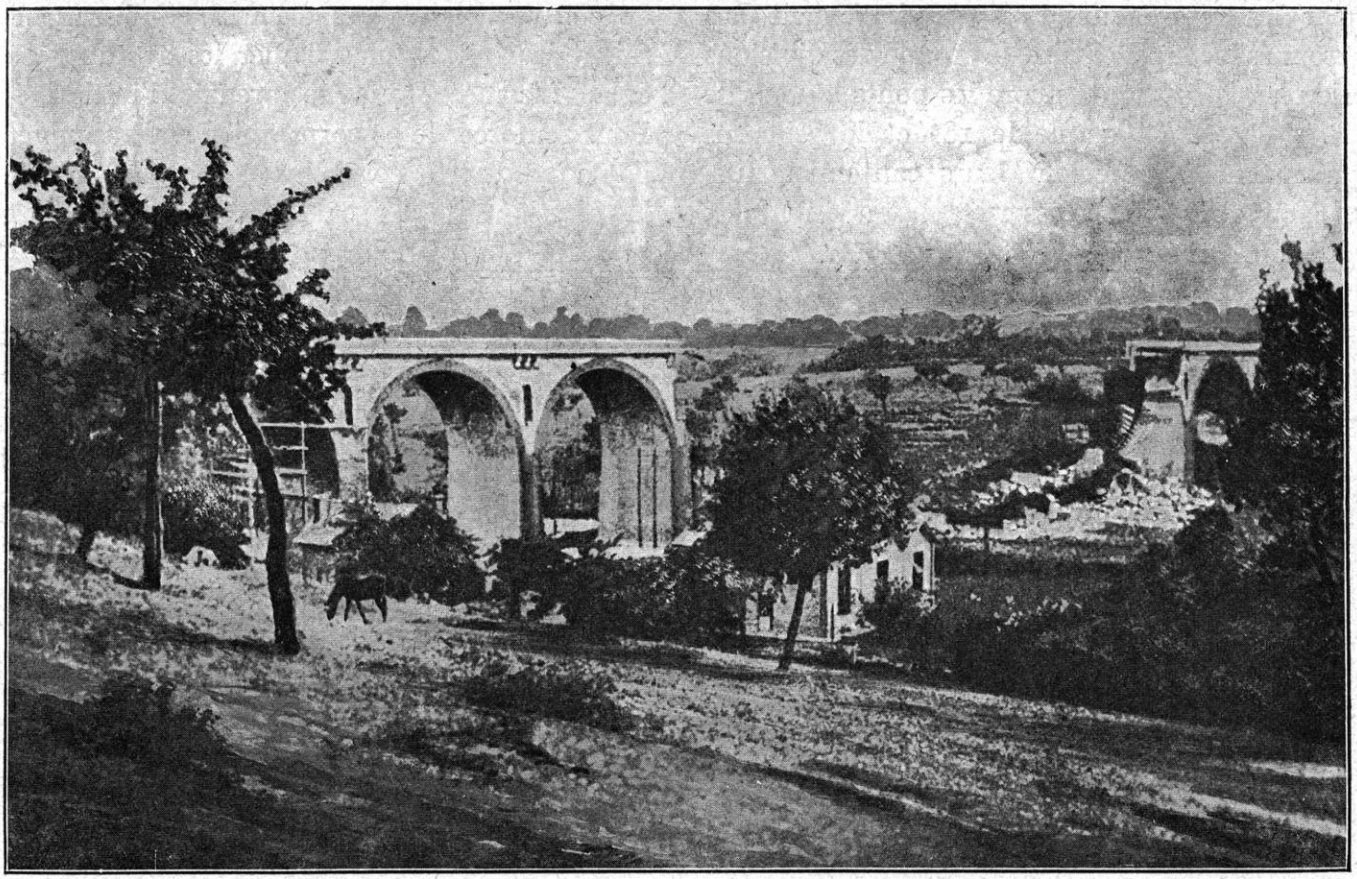
Le commandement de la 5e armée se préoccupait beaucoup de maintenir de ce côté ses liaisons avec la 4e armée qui avait opéré dans les Ardennes et se repliait sur la Meuse. Mais, bientôt, la nécessité de serrer à l'ouest, du côté de l'armée britannique, était apparue et l'ordre était intervenu de prendre, comme ligne générale de retraite, le front La Capelle-Hirson, c'est-à-dire de s'engager dans le couloir de Trélon-Chimay-Couvin. C'était un mouvement à gauche très marqué.

La première étape s'accomplissait, le 24 et le 25, dans des conditions assez normales. L'ennemi ne poursuivait pas, heureusement; car les routes étaient encombrées par les convois et les populations civiles fuyant de Belgique avec tout ce qu'elles pouvaient emporter. La 19e division marchait à droite, la 37e division au centre; la 20e division à gauche. Le cantonnement eut lieu, le 24, sur une ligne Virelles-Baileux-Dailly-Presgaux, dans la clairière de Chimay. Il se créa ainsi un intervalle entre la 5e armée et la 4e armée, intervalle que vint combler, par ordre du haut commandement, la 4e division de cavalerie (général Abonneau).

Pour se conformer aux ordres, le 10e corps pivota autour de sa gauche, les unités de droite faisant aile marchante, dans la journée du 25. L'ennemi ne poursuivait toujours pas. On sut, par les renseignements, que quatre corps actifs allemands se trouvaient entre Maubeuge et la Meuse (c'était l'armée von Bülow) et qu'il y avait une forte densité de troupes du côté de Philippeville (c'était la garde et le XIIe corps saxon) (1).

Le 26 août, le 10e corps ayant pris de l'avance et ayant à laisser s'écouler le 18e corps et le 3e corps, n'eut à accomplir qu'une assez courte marche ; il était question de tenter d'arrêter l'ennemi dans la région des bois. Mais l'Instruction générale du 25 arriva, prescrivant la retraite sur la Serre, sauf à défendre, le cas échéant, les passages de l'Oise. Le général Defforges se trouve donc, le 26 au soir, resserré à l'ouest d'Hirson, face au nord-est, ayant ses trois divisions accolées, la 19e à droite, la 37e au centre, la 20e à gauche, la brigade de cavalerie en arrière et à droite, à Éparcy. Le soir, on fait sauter le viaduc d'Ohis (voie ferrée d'Hirson à Busigny) ; le fort d'Hirson, placé sous les ordres du corps d'armée, était évacué, le matériel détruit ou enlevé, le fort lui-

(1) Voir la carte vol. VI, p. 92.



ORIGNY-EN-THIÉRACHE. — LE VIADUC DÉTRUIT

même sautait en partie, le 27 août à 4 heures du matin.

Maintenant qu'on avait évité les sources de l'Oise, il s'agissait de s'abriter par la rivière elle-même. Par conséquent, le mouvement reprenait vers le sud, en se rapprochant, autant que possible, de la 4e armée pour ne pas laisser un vide se créer. Le 27, on fait sauter le viaduc d'Origny-en-Thiérache (ligne d'Hirson à Laon). Le front du 27 au soir devait s'échelonner, avec Vervins pour centre, au pied des plateaux du Marlois. L'ennemi n'apparut pas encore. On signalait seulement quelques patrouilles vers Saint-Michel. Cependant, les renseignements ont repéré la présence d'un corps allemand vers Chimay.

On apprenait, en même temps, que la 4e armée avait engagé la bataille sur la Meuse et on était en droit de penser que des forces allemandes seraient appelées dans cette direction, ce qui eut lieu, en effet.

Sur ces entrefaites, le commandement fit connaître son intention d'attaquer, sur l'Oise, l'armée von Bülow qui, sur l'autre rive, défilait en grande hâte vers l'ouest par La Capelle-Le Nouvion.

L'ordre de l'armée, pour le 28, prescrivait un dispositif préparatoire d'attaque. Il était de toute évidence que le 10e corps jouerait, dans cette offensive, un rôle important.

Etant donné la situation du 3e corps d'armée pour cette journée, le 10e corps devait se préparer pour opérer, à sa droite, dans la zone Les Bouleaux-Voulpaix-Gercy-Houry-Rogny, en liaison, à sa gauche, avec le 1er corps d'armée (général Franchet d'Espérey). La cavalerie du corps d'armée était groupée pour battre l'estrade vers l'Oise. La 4e division de cavalerie, aux ordres du 1er corps, protégeait l'armée à droite et maintenait la liaison avec la 4e armée sur la grande route de Charleville, entre Hirson et Maubert-Fontaine.

Nous avons dit que les marches pour l'exécution de ce dispositif étaient rendues difficiles

par les retards apportés au défilement des troupes le long de l'Oise, le groupe des divisions de réserve gardant encore les ponts le long de la rivière, tandis que le 18e et le 3e corps gagnaient péniblement leurs cantonnements.

Tout finit par se tasser et, en fin de marche, le général Defforges avait fait occuper les emplacements suivants : la 19e division (général Bonnier) à droite, à Voulpaix-Vervins-Fontaine-les-Vervins ; la 20e division (général Ménissier) entre Rougeries-La Vallée-aux-Bleds-Le Sourd, faisant, par là, sa liaison avec le 3e corps (Sains-Richaumont) ; la 37e division (général Comby) en arrière, dans la région Voharies-Lugny-Rogny, à quelques kilomètres au nord de Marle.

LE GÉNÉRAL MUTEAU

Ces heures étaient particulièrement angoissantes ; on sentait l'ennemi partout au delà de l'Oise. Durant une partie de la journée, on entendit le canon vers le nord-ouest. Il y eut plusieurs alertes ; tout en cherchant un abri, le soldat avait le doigt sur la gâchette du fusil.

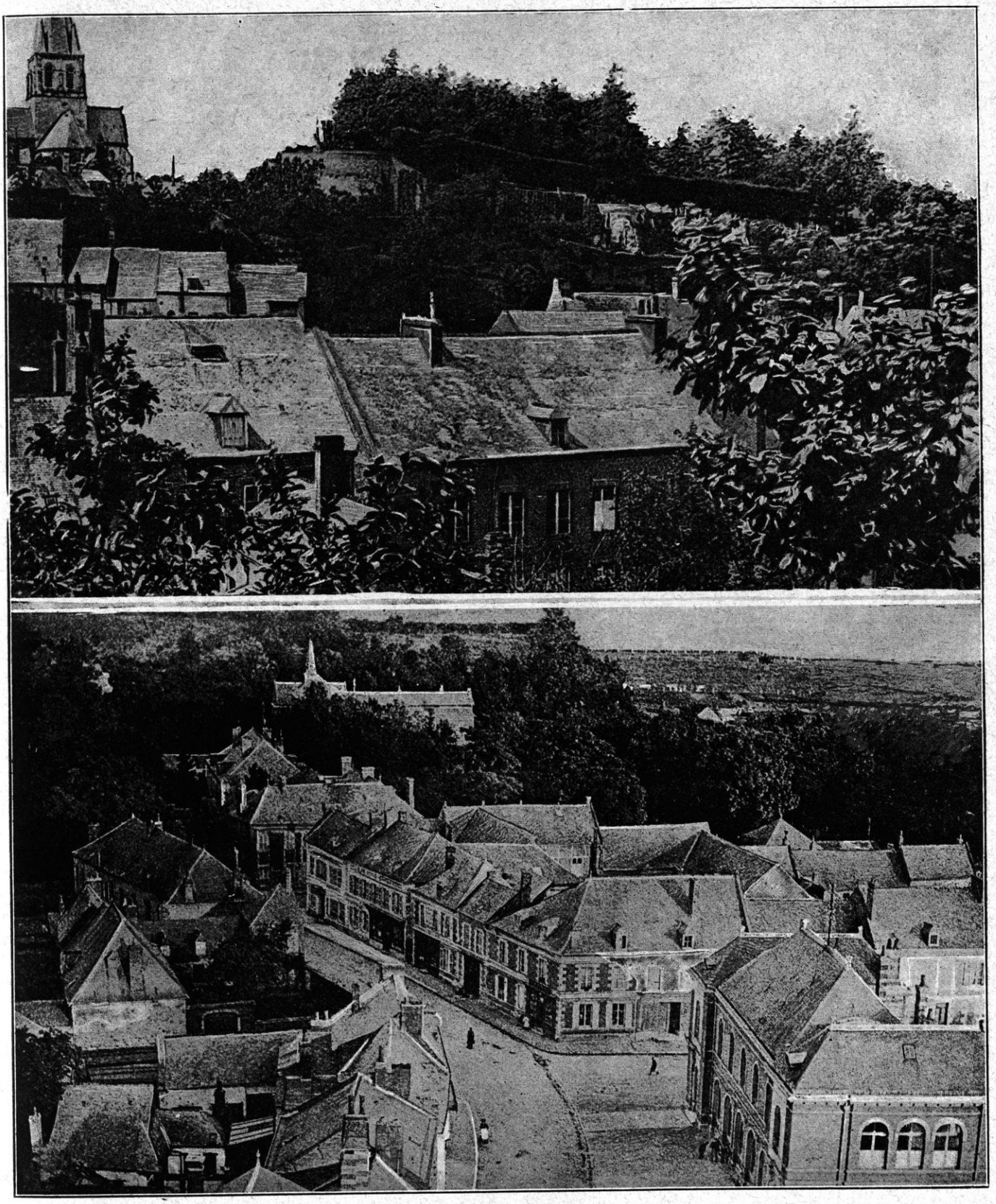
Le 28, dès 7 heures du matin, arriva l'ordre d'attaquer, non pas face au nord-est comme on s'y attendait, mais face au nord-ouest, en direction de Saint-Quentin. Comme l'observe justement le très exact et très avisé appréciateur, commandant Lucas, il ne s'agissait donc plus de contre-attaquer les éléments qui franchiraient la rivière, mais d'aller les attaquer au delà. L'armée française prenait l'initiative. Pour renforcer le 3e corps qui devait appuyer l'attaque du 18e corps, le 10e corps lui cédait la division Comby et le groupement d'artillerie lourde.

Les contacts étaient pris avec l'ennemi à peu près sur tout le front ; des habitants de la région signalaient qu'une importante colonne de toutes armes venant de Fourmies avait passé à Clairfontaine le 27 de 7 heures à 22 heures ; elle marchait donc, de nuit, avec une précipitation extrême. La route qu'elle suivait, vers La Capelle, semblait indiquer qu'elle avait pour objectif de franchir l'Oise entre Guise et Etréaupont. Nous savons que cette colonne appartenait au corps d'armée de la Garde et qu'elle allait attaquer, en effet, le passage de la rivière, dès le 28 au soir.

Les troupes du 10e corps et celles du 1er corps qui manœuvraient avec elles, étaient, malgré leurs épreuves et leurs fatigues, dans un bon état moral.

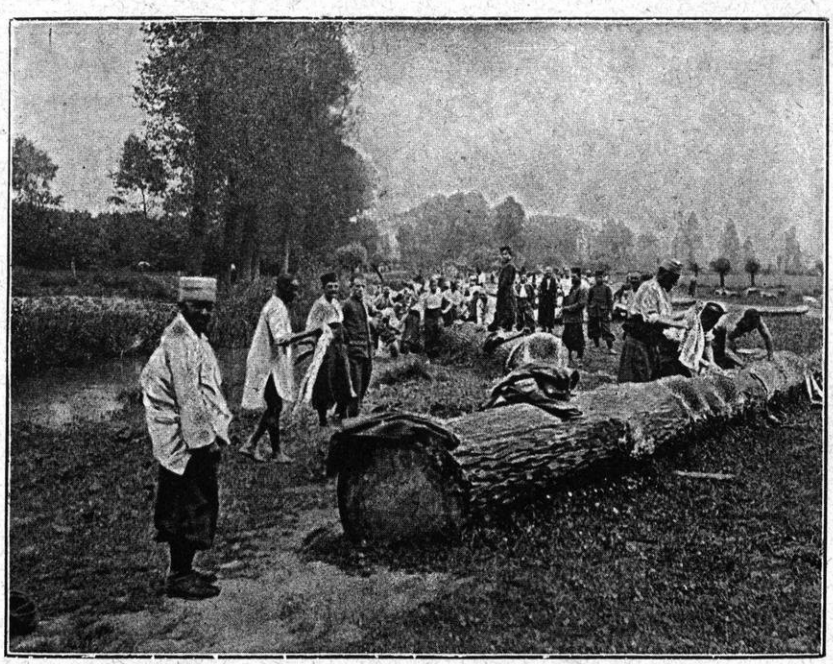
Quelques extraits de carnets de route donnent partout la même impression de « rétablissement » :

« 24 *août*. — Marche en retraite, non sans inquiétude ; on



MARLE. — LE CHATEAU ET LA VILLE

apprend que Dinant est perdu. Fuyards et émigrés sur les routes. Encombrement à Philippeville. Heureusement, les Allemands n'inquiètent pas notre retraite... Le soir à Gonrieux (Florennes, Philippeville, Neuville, Marienbourg, Frasnes, Couvin, 40 kilomètres). — 25 *août*. Le canon tonne sans interruption. Sur la route, le flot des fuyards civils, des voitures, des trains, ne cesse pas. A 16 heures, départ pour une longue et pénible marche de nuit. Arrêts et à-coups fréquents. Nous repassons la frontière à Forge-Philippe et vers 14 heures seulement, *le* 26, nous nous arrêtons près d'Hirson. Bivouac : ferme de la Reinette, sous la pluie (40 kilomètres) par Baileux, Bourlers, Forges, Forge-Philippe, La Neuville, Any, Bellevue, Les Vallées. — 27 *août*. A 7 heures, marche en retraite vers l'ouest sur Bucilly (sur le Thon) : feux de bivouacs. De là, nous nous rendons à Landouzy-la-Ville (15 kilomètres). Les habitants d'Hirson et environ s'enfuient sous la pluie. Triste spectacle! — 28 *août*. Continuation de la marche vers l'ouest. Cantonnement à Voulpaix par Vervins (15 kilomètres).» (*Carnet de route, 71e régiment d'infanterie*).



CANTONNEMENT DE TROUPES AFRICAINES

Autre carnet :

«24 *lundi* : Marche en retraite générale. Fuyards belges (c'est une obsession). Venus cantonner à Gonrieux. — 25 *mardi*. Départ de Gonrieux à 16 heures dans la direction de la France. — 26 *mercredi*. Bivouac près d'Hirson vers la ferme de la Reinette. Marche en retraite vers (27 *jeudi*) Landouzy-la-Ville. — 28 *vendredi*. Traversé Vervins et venu coucher à Voulpaix.» (*Carnet de route, du capitaine de La Boissière*).

Autre carnet :

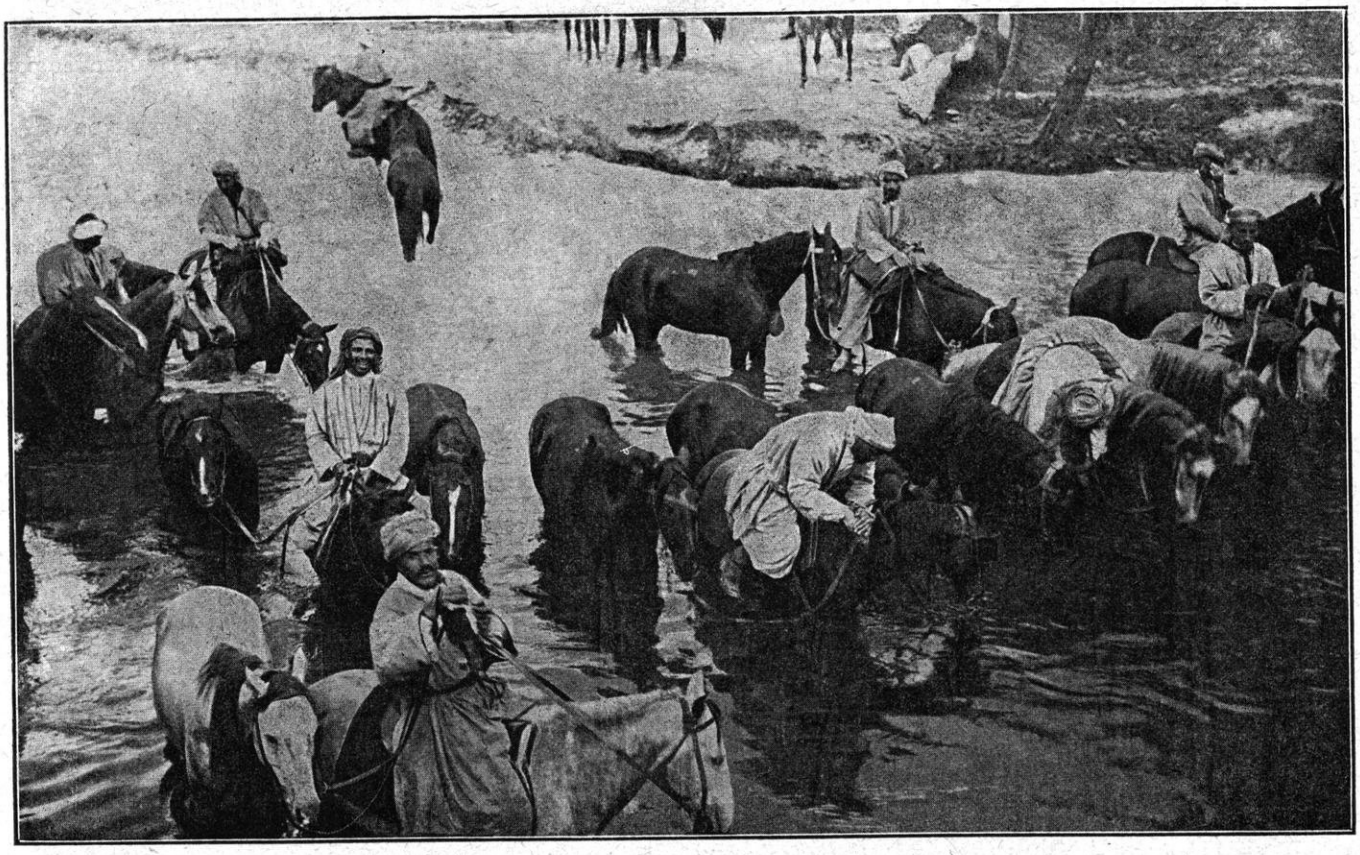
« ... L'ordre nous arrive de partir et il est donné aussi à l'artillerie... Nous reculons, mais avec les dispositions nécessaires et, cette fois, en bon ordre. A midi, arrêt de la colonne. Nous sommes à Fagnolle... Nous reprenons la marche et nous arrivons, après avoir traversé une forêt au Gué d'Hossus... En retraite, en retraite encore. La nuit suivante nous sommes à La Neuville-aux-Tourneurs... Avant d'arriver à Aubenton, nous creusons proprement des tranchées, nous organisons la défense d'un petit bois... Les précautions sont prises. On tentera d'arrêter l'ennemi, s'il se présente... La nuit, cependant, se passe sans incident. Nous repartons à 4 heures du matin. Cette trêve nous a rendu notre insouciance. *C'est merveille de constater le ressort qu'il y a chez le soldat.* Nous quittons Aubenton presque avec le regret que nos préparatifs de défense n'aient pas servi. Malgré tant d'épreuves, nous eussions fait volontiers le coup de feu, à ce moment, *car une colère nous prend de ce continuel repli...* » (1)

RETRAITE DU 1er CORPS DU 24 AU 29 AOUT

Le 1er corps a une situation toute spéciale : il a été surpris, pour ainsi dire, par l'ordre de la retraite de l'armée, le 23 à 23 heures, sans avoir combattu, sauf, comme nous l'avons dit, l'affaire du pont d'Hastières. Il est donc intact. Il va prendre, sans doute, une place importante dans les combats qui se préparent. Sa mission principale est, d'abord, de couvrir l'armée contre toute tentative ennemie venant de la Meuse. Il a les yeux fixés sur les évolutions des corps qui, nous le savons, appartiennent à l'armée von Hausen et qui débouchent de ce côté. Il ne les quittera du regard que quand il sera assuré de leur éloignement en direction de la Meuse. En même temps, il protège la retraite de la division belge qui a évacué Namur et qui, non sans avoir subi une cruelle amputation, va s'embarquer à Liart pour regagner Paris.

Le 1er corps est commandé par le général Franchet d'Espérey. La 1re division, sous les ordres du général Gallet, a pour brigadiers les généraux Marjoulet et Sauret.

(1) Carnet de route du lieutenant Mayot, 33e d'infanterie... Ginisty, *Histoire de la Guerre par les Combattants*, p. 156.



SPAHIS MAROCAINS CONDUISANT LEURS CHEVAUX A L'ABREUVOIR

La 2e division est commandée par le général Deligny qui prendra bientôt le commandement du corps d'armée : il a lui-même pour brigadiers le général Duplessis et le colonel Pétain qui, avec la 4e brigade, tient l'extrême droite et qui recevra les étoiles au cours de la retraite, à Tavaux-et-Pontséricourt. Dans l'ensemble, le 1er corps est un corps d'élite admirablement commandé.

Le 24, le « décrochement » du corps à Morville se fait sans aucune difficulté, dans la direction de Marienbourg-Couvin, l'objectif principal étant de garder les contacts avec la 4e armée et la 51e division de réserve (général Bouttegourd) qui a opéré d'abord aux ponts d'Hastières et dans la région de la Meuse.

Nous avons dit la rencontre du colonel Pétain avec le lieutenant Libermann, de la 52e division de réserve, au Mesnil, le 28. A partir de cette heure, la retraite de la 5e armée est assurée. Elle l'est d'autant plus que le corps lui-même est de taille à se défendre. La 25, les forces de cavalerie allemande s'étant approchées de trop près sont ramassées vigoureusement par le 127e d'infanterie (colonel de Fonclare) à Marienbourg. Très beau combat et qui soulage la retraite pendant tout son cours. A partir de ce moment, la 1re division contient l'ennemi tout en se défilant le long des hauteurs de la rive gauche de la Meuse.

Pour le 26 août, le 1er corps doit porter ses gros dans la zone Martigny-Bucilly-Any-Aubenton, c'est-à-dire aux abords de la route d'Hirson à Charleville. Les ordres s'exécutent. Mais on est toujours sous la menace d'une action de l'ennemi sur la droite du corps, là où se sont montrées depuis deux jours les avant-gardes de l'armée von Hausen. Au point de vue stratégique, rien ne serait plus grave : un vide de ce côté compromettrait le sort des deux armées. C'est une des préoccupations constantes du haut commandement. Aussi il renforce encore le 1er corps en lui adjoignant la 4e division de cavalerie.

C'est cette division (général Abonneau) qui a reçu l'ordre d'empêcher, à tout prix, que l'ennemi ne s'introduise à la liaison de la 4e et de la 5e armées. Pour cela, elle se jette vers les Ardennes, en direction de Rocroi. Le 26, vers 11 heures, elle se heurte à une force allemande qui tente de renouveler le coup du pont d'Hastières et de s'en prendre aux communications de la 5e armée. Trop tard. La 4e division de cavalerie met ses canons en batterie et réduit les batteries allemandes au silence avant que leur tir ait permis le débouché de l'infanterie. La 4e division de cavalerie s'étend et garde la ligne jusqu'à Maubert-Fontaine.

« Nous étions là, dit un carnet, à l'ouest de la ville (Rocroi), couchés dans la bruyère, l'arme à la main, les yeux fixés sur les collines d'où l'ennemi va bientôt surgir. A la voix de son canon qui, de minute en minute, devient plus forte, on le sent qui s'avance. Les éléments de la division ont battu en retraite. Hussards et cyclistes se reportent en arrière. Les dragons demeurent. Il est trois heures de l'après-midi. On va se battre. Des flocons blancs ne tardent pas à planer sur Rocroi où tombent les obus. Tout près de nous veille une batterie française adroitement dissimulée ; les yeux attentifs de ses observateurs ont découvert sur la crête adverse un certain remue-ménage. Une... deux.., puis trois batteries allemandes sont venues s'établir là-haut. A 5.800... Feu!... Une effroyable détonation éclate à nos oreilles. Nos braquons nos jumelles ; bientôt une immense lueur jaillit là-bas ; un caisson allemand a sauté. Seconde détonation. Un deuxième caisson saute. Alors une fureur inouïe s'empare de notre batterie. L'adversaire hésite et s'arrête. Rocroi n'est plus bombardé. Notre batterie raccroche ses canons et, tous ensemble, nous nous éloignons dédaigneusement, au pas.

« Le soir, nous sommes à 10 kilomètres au sud. Rocroi est un paquet de feu. Des fermes isolées, tout autour de la ville, éclairent en flambant les arbres de la forêt. Vers 8 heures, nous entrons dans le petit village de Blombay pour y passer la nuit. Tout y est noir et mort. Une compagnie de tirailleurs est là, mais elle s'en va. Nous sommes sur un plateau. Des ordres sévères nous sont transmis : veiller sans répit, ne pas dormir, prendre garde. Promptement, nous établissons des barricades. »

La retraite se poursuit sans autre incident, et le 27, à 7 heures du soir, le 1er corps d'armée est tout entier en arrière du Thon, suivant le mouvement général de la 5e armée vers l'ouest.

« Le 27 août, nous quittons Blombay, écrit le capitaine Langevin (de la 4e division de cavalerie). Dix minutes après, le village est occupé par la cavalerie allemande. A midi, nous sommes à Liart. Des sapeurs minent le pont du chemin de fer pour le faire sauter. Le lendemain 28, au petit jour, nous filons sur l'ouest. Le canon tonne à l'est, vers Liart *(bataille de Signy-l'Abbaye)*. Les lignes d'artillerie ennemie sont certainement plus au sud qu'hier. La division a l'ordre de se porter à Vervins par une étape de 40 à 45 kilomètres. Derrière le convoi, je marche lentement. J'encourage les populations qui dévalent vers la France intérieure. Je contemple les prés verts de la Thiérache où paissent d'admirables troupeaux. Quelle fortune abandonnée !

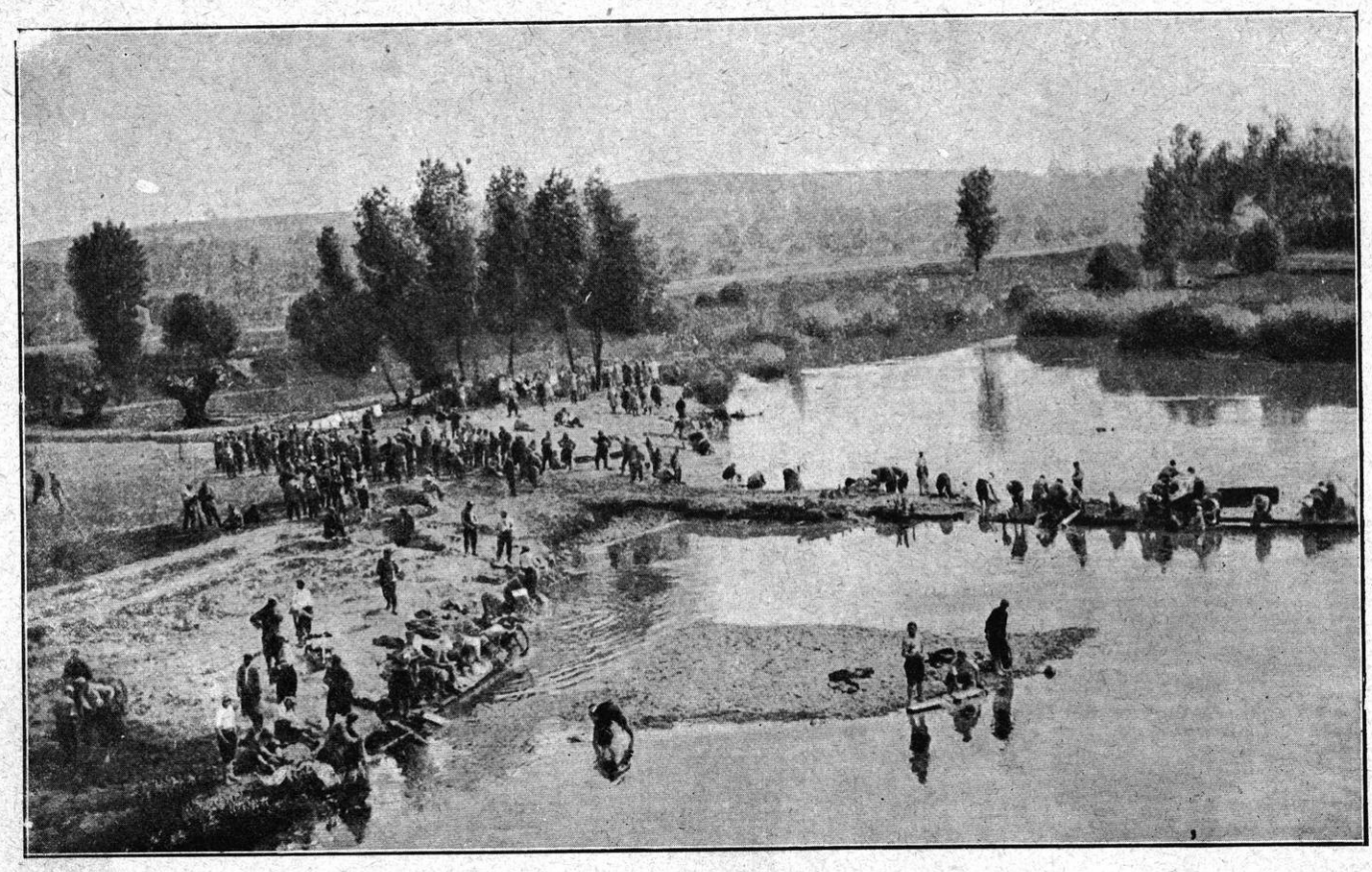
« Mes hommes sont redevenus très gais. Ils ont découvert un système de tranchées construites par nos fantassins et abandonnées. Ils les visitent en curieux, comme une de ces choses qu'on offre à l'admiration des touristes. »

Dès cette journée du 28 août, au matin, le 1er corps a été avisé de la part qu'il doit prendre à la bataille du lendemain. La 51e division de réserve opérant sur sa droite fait, pour ainsi dire, front avec lui, ainsi que la 4e division de cavalerie. C'est donc une masse des plus robustes qui tient la droite de la 5e armée.

Un instant, le haut commandement songe à la fractionner et à transporter, par voie ferrée, le quartier général et la 1re division à La Fère. On comprend la préoccupation du quartier général : si l'armée anglaise faisait défaut, la décision pourrait se transporter à la gauche de l'armée et au tournant de La Fère qui serait menacé d'enveloppement. Mais il est bien tard !

Finalement, la division Gallet reste sur le terrain ; la division Deligny est mise en réserve à Marle ; la division de réserve Bouttegourd est envoyée à Crécy-sur-Serre, cependant que la division de cavalerie du général Abonneau entre à Vervins. La 1re brigade (général Marjoulet) est mise à la disposition de la division de cavalerie. Seule, la demi-brigade Mangin reste disponible pour être transportée dans la région de Versigny-La Fère.

La force principale du 1er corps, c'est-à-dire la 2me division (général Deligny) est donc cantonnée à Tavaux, où elle arrive le 28 au soir, après une longue marche : « L'armée, dit le général Deligny, fait une sorte de changement de front très habilement réglé qui nous met face au nord-ouest. » La marche n'est



CANTONNEMENT DE FANTASSINS FRANÇAIS AU BORD D'UNE RIVIÈRE

nullement inquiétée. Chefs et soldats sont pleins de résolution.

Pour le lendemain, 29 août, l'armée ayant ordre d'attaquer tout ce qu'elle rencontrera sur le cours de l'Oise et de le rejeter à la rivière, le 1er corps d'armée a pour mission spéciale de se porter *entre le* 3e *et le* 10e *corps d'armée*, en deuxième ligne, vers la ferme de Bertaignemont, l'avant-garde à Jonqueuse (route de Guise à Mont d'Origny) ; la 2e division est maintenue en réserve d'armée vers Housset.

Ainsi la ligne de marche du corps d'armée est déterminée par la route nationale Marle-Le Hérie-Guise, qui coupe en deux le champ de bataille.

C'est évidemment le 1er corps qui décidera de la bataille du Marlois.

POSITIONS RESPECTIVES DES DEUX ARMÉES. LA MANŒUVRE

Récapitulons la situation des deux armées. Après la bataille de Charleroi, la 5e armée a commencé de se replier dès le 23 au soir. La chute de Namur, la défaite de deux de ses corps sur la Sambre, la nouvelle de l'échec de l'offensive française dans les Ardennes, la situation de l'armée britannique, telles sont les raisons qui ont déterminé le général Lanrezac à donner lui-même l'ordre de la retraite. Mais il n'a pas renoncé à reprendre l'offensive.

La première pensée du général Lanrezac est de regagner la frontière française et peut-être d'engager la lutte dans la zone boisée qui la protège. Mais l'Instruction générale du 25 août prescrit le rétablissement des armées de l'ouest en arrière de la frontière ; la 5e armée, notamment, a pour instruction d'occuper la ligne Laon-Saint-Erme. Le général en chef entend, en effet, se servir d'elle comme force offensive principale dans la masse de manœuvre qu'il groupe, à l'ouest, pour prendre de flanc les armées allemandes à l'entrée de celles-ci sur le territoire français. C'est donc sur ces données que s'opère, à partir du 26, la retraite de la 5e armée.

RÉGION
DE LA FÈRE

Carte au 80.000e
communiquée par le
Service géographique de l'armée.

Mais l'armée anglaise a pris des résolutions à portée plus lointaine encore. Avant tout, le maréchal French veut dégager son armée et assurer ses communications avec la métropole pour attendre les renforts et les ressources qui ne peuvent arriver immédiatement. Il décide donc de s'abriter derrière le système des rivières qui entoure Paris, prêt à reculer davantage s'il le faut, pour laisser à son armée le temps de se rétablir.

L'armée allemande constate, par ses renseignements, ce parti pris de retraite de l'armée britannique. Elle se met à sa poursuite, soit pour l'envelopper (manœuvre de l'armée von Kluck), soit pour l'isoler de l'armée française et pour l'écraser (manœuvre de l'armée Bülow).

Pour se retirer vers l'intérieur de la France, l'armée britannique prend la vieille voie romaine Bavai-Vermand. Par un véritable coup d'audace du général Smith-Dorrien, le 2e corps anglais se bat au Cateau et contient, un instant, la poursuite de l'ennemi ; l'autre corps, général Douglas Haig, après un beau combat à Landrecies, s'est trouvé séparé du gros de l'armée britannique et se donne pour tâche de la rejoindre. Tous les ordres du maréchal French tendent, d'ailleurs, à ce résultat. Enfin, la réunion de l'armée britannique se produit à La Fère, le 28 août. Mais, après ces marches et combats, l'armée est sur les dents. Pour se dégager et pour se réunir, elle a fait un effort désespéré. Le maréchal French, voyant l'état de ses troupes, est confirmé dans ses intentions de retraite jusque dans la région de Paris.

Or, Joffre compte sur cette armée pour livrer bataille *en avant de cette région.* Sa grande préoccupation est de sauver le massif de Saint-Gobain qui peut décider du sort de la capitale. Il a pris ses mesures pour reprendre l'offensive avec des forces nouvelles, le 2 septembre, au nord de cette puissante position, véritable boulevard de Paris, c'est-à-dire en direction de Laon-La Fère-Bohain. (Instruction générale du 25 août.) Si l'armée britannique est absente, un vide se produit dans sa masse de manœuvre et l'offensive est impossible.

Avant tout, il faut fixer, c'est-à-dire sauver l'armée britannique.

Pour obtenir ce résultat, le général en chef ne peut disposer que de sa 5e armée et peut-être, vers La Fère, d'un certain concours de l'armée britannique elle-même.

La 5e armée, laissant à l'armée britannique la voie romaine de Bavai à Vermand, s'appuie à l'ouest sur le « doublet » de Couvin-Guise-Ribemont-La Fère ; il est vrai qu'elle y rencontre encore le 1er corps anglais. Mais celui-ci cherchant à rejoindre les gros de l'armée britannique, la 5e armée a défilé, à partir du 26 soir, « derrière la ligne formée par l'Oise, de Guise au confluent du Thon et, par cette rivière, jusqu'à la hauteur d'Aubenton ». Ses gros se trouvent groupés, le 27, sur un front d'une trentaine de kilomètres, dans la région Vervins-Sains-Origny-en-Thiérache « suffisamment ouverte, dit un document exactement renseigné sur les intentions de l'état-major, pour que notre artillerie soit à même d'y donner son rendement maximum ». Ce sont les plateaux du Marlois qui dominent le cours de l'Oise. De là, la 5e armée peut, à son choix, soit continuer la marche qui lui est prescrite vers la Serre et au delà, soit se retourner et surprendre, par une contre-offensive, l'armée Bülow qui a pris la poursuite.

C'est justement en ce point, — en ce point si heureusement déterminé par la nature, — que Joffre arrête sa 5e armée. Elle seule peut remplir le double objet qu'il se propose : dégager l'armée britannique et défendre, avec le concours de celle-ci, si elle peut le lui prêter, le massif de Saint-Gobain, les approches de Paris.

Le 27 août, à 6 h. 45, le général Joffre a pris son parti et il porte ses intentions à la connaissance du maréchal French. La 5e armée va exécuter, à la hauteur de Guise-Vervins, une vigoureuse attaque sur les forces ennemies qui la suivent. Les dispositions sont prises

VILLAGE DE LA TROUÉE DE L'OISE. — BEAUWELZ PRÈS D'ANOR

pour que le corps de cavalerie Sordet protège l'armée britannique sur la gauche; en outre, l'armée Maunoury intervient déjà avec ce même objectif. Dans ces conditions, l'armée anglaise ne court plus de danger d'encerclement et elle peut régler son mouvement sur celui de la 5e armée de manière à ne pas découvrir le flanc gauche de celle-ci.

Au même moment, la 5e armée reçoit l'ordre d'attaquer. « L'état des troupes est bon, le moral excellent ; il faut en profiter. »

Donc, dans la journée du 28 août, les ordres sont pris, comme nous l'avons vu, dans toute l'armée, pour être en mesure de procéder à l'offensive le lendemain.

On comprend, maintenant, les raisons de cette directive générale *face à l'ouest* qui a tellement frappé les commandants de corps. L'objectif stratégique, l'objectif principal est de dégager l'armée britannique et de rester en liaison avec elle pour la maintenir, en quelque sorte, dans la bataille ; l'objectif territorial, et presque aussi important, est de défendre sur l'Oise et notamment à La Fère, le massif de Saint-Gobain ; l'objectif tactique est de profiter des deux puissantes positions d'où l'on domine le cours de l'Oise, la cote de Surfontaine et les plateaux du Marlois.

La situation où s'est placé l'ennemi autorise toutes les espérances.

Von Kluck, cherchant à tout prix le débordement, s'est lancé sur l'ouest et il galope encore vers Montdidier pour tourner, non plus seulement l'armée britannique, mais le corps Sordet, l'armée d'Amade, l'armée Maunoury... Bülow s'est mis à sa suite et a marché du même pas pour ne pas perdre sa liaison... Tandis que le premier touche à Amiens, le deuxième arrive à Saint-Quentin, tous deux essoufflés, et la liaison entre leurs deux armées est à peine maintenue. Entre Saint-Quentin et Nesle, sur 25 kilomètres, une fissure commence à s'ouvrir. En outre, par cette course forcenée à l'ouest, l'armée von Bülow s'est détachée de l'armée von Hausen qui n'a pas pu la rejoindre ; de ce côté, une autre fissure commence à

s'ouvrir également. Il n'y a pas de troupes allemandes entre Liart et Etréaupont, soit sur plus de 30 kilomètres.

L'ensemble de la bataille va donc prendre le caractère suivant : l'armée von Kluck étant aux prises, ce jour même, avec l'armée Maunoury à Proyart, l'armée von Bülow n'ayant pu complètement la rejoindre et défilant sur la rive droite de l'Oise en présentant son flanc à une offensive franco-anglaise, le but général du mouvement, de part et d'autre, étant La Fère, ordre est donné à la 5e armée de prononcer, le 29 au matin, une attaque vers Saint-Quentin pour prendre à partie les forces ennemies sur la rive droite de l'Oise et dégager La Fère.

La direction générale est Saint-Quentin ; mais on attaquera sur tout le cours de l'Oise pour prendre l'armée Bülow, légèrement désorientée, en flagrant délit, à chaque débouché de la rivière.

En même temps, des forces considérables sont massées sur le plateau du Marlois pour protéger, le cas échéant, la 5e armée contre une offensive venant de la haute Oise et surtout pour tenter de profiter de la fissure qui s'entr'ouvre entre l'armée von Bülow et l'armée von Hausen.

Ainsi, trois nœuds pour la bataille, trois nœuds qui sont aussi les nœuds géographiques : La Fère qui est la route, Saint-Quentin qui est la crête, Guise qui est l'entrée.

Le 28 au matin, le général Joffre s'est transporté à Marle pour veiller aux dernières dispositions avec le général Lanrezac. On lui rend compte de l'état de fatigue des troupes ; mais il connaît la situation sur tout le front et notamment à l'armée britannique ; il sait aussi que de Langle de Cary donne un effort suprême sur la Meuse ; il n'y a pas une minute à perdre.

Sur la demande du général Lanrezac, il donne l'ordre formel d'attaquer et il le donne par écrit : « La 5e armée attaquera le plus tôt possible les forces qui se sont engagées hier contre les Anglais. »

Le général Lanrezac fait observer que le gros de l'armée von Bülow sont encore dans la région de Guise et qu'il faut se garder de ce côté. Les dispositions sont prises de commun accord : les plateaux du Marlois seront fortement occupés et les liaisons avec la 4e armée solidement gardées.

Le général Joffre reçoit les chefs de corps, fait appel à leur dévouement et à la vaillance de leurs troupes.

Il reçoit le général Hache qui, appelé de l'armée de Lorraine, vient de recevoir le commandement du 3e corps. Celui-ci, avec une modestie admirable, « déclare qu'il n'est pas prêt à prendre le commandement d'un corps d'armée dont il ne sait rien au moment d'entreprendre une opération aussi difficile ; il préférerait être renvoyé à sa division du 6e corps avec laquelle il a livré, aux environs de Verdun, de terribles combats qui l'ont lui-même gravement éprouvé. Le général Joffre l'adjure de ne pas se dérober au devoir qu'on lui assigne, si rude soit-il. Le général Hache cède devant les exhortations du général en chef. »

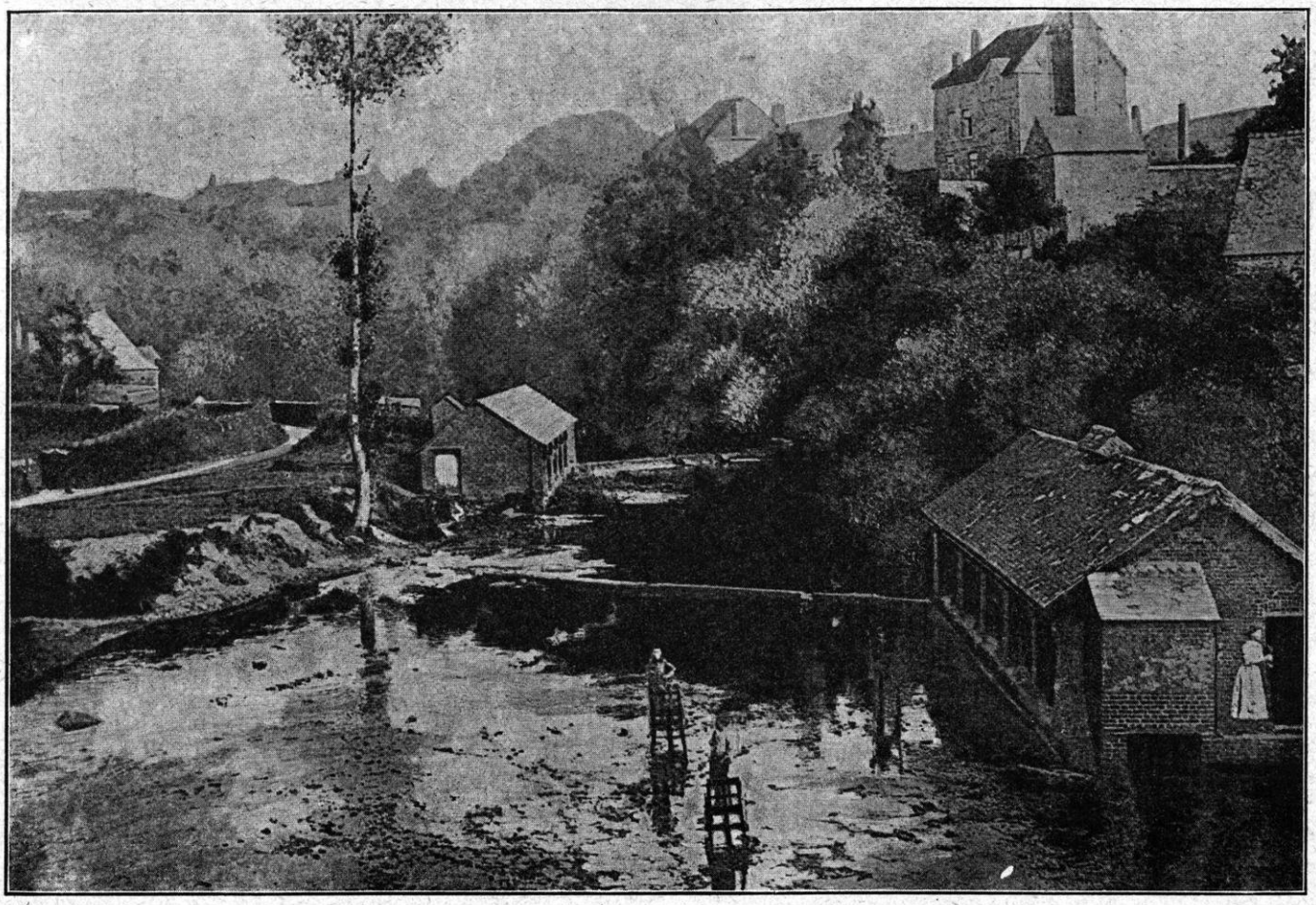
A l'issue de cet entretien, le général Lanrezac prend ses dispositions suprêmes.

On compte encore sur une certaine intervention de l'armée britannique et le pont de Guise n'est pas encore attaqué, ou en tous cas n'a pas encore succombé.

L'ensemble des ordres, pour le 29 au matin, est donc le suivant :

L'attaque aura lieu en direction générale Saint-Quentin, en s'efforçant de déborder l'ennemi par le nord. L'attaque sera menée par les 18e et 3e corps d'armée ; elle sera appuyée, à gauche, par les Anglais et couverte, à droite, par le 10e corps d'armée et la 4e division de cavalerie. Le 1er corps d'armée est en deuxième ligne, en arrière et à droite du 3e corps d'armée ; le groupe de divisions de réserve est en deuxième ligne, à gauche, sur la rive gauche de l'Oise. Ainsi est établie cette disposition en forme d'angle qui permet de parer aux événements.

Le 18e corps prendra la pointe ; il franchira,



SAINT-MICHEL-EN-THIÉRACHE. — LES BORDS DU GLAND

à 6 heures, les ponts de Séry-les-Mézières et de Ribemont, marchera sur Homblières et Marcy, contournera Saint-Quentin par le nord en liaison avec les Anglais aux environs de la ferme de Lorival.

Le 3e corps d'armée, renforçant la pointe que fait le 18e corps, franchira l'Oise à Origny-Sainte-Benoîte et Bernot, en formant échelon refusé à droite pour flanquer le 18e corps contre toute attaque venant du nord.

Le 10e corps d'armée se portera dans la région de Puisieux-Sains-Le Sourd-Colonfay-Audigny, couvrant vers le nord le franchissement de l'Oise par le gros de l'armée, un fort détachement devant, dès la pointe du jour, occuper Audigny pour tenir Guise et Flavigny.

La 4e division de cavalerie, renforcée d'une brigade du 1er corps d'armée et de la 51e division de réserve, occupera la région de Vervins, surveillant les directions du nord, maintenant les liaisons avec la 4e armée et prête à s'opposer à toute intervention de l'ennemi se produisant de ce côté.

Le 1er corps d'armée (moins une demi-brigade) portera son avant-garde à Jonqueuse, la tête des gros vers la ferme Bertaignemont, sa division de queue en réserve dans la région Housset-Sons.

De même, le groupe des divisions de réserve, en réserve d'armée, occupe la position de Renansart-Surfontaine, d'où il sera en mesure d'intervenir en direction de Saint-Quentin. Le général Lanrezac a son quartier général à Laon.

En face de lui, le général von Bülow a son quartier général à Saint-Quentin.

Certainement, celui-ci commence à lire dans le jeu de son adversaire ; ayant allongé outre mesure son armée sur la rive droite de l'Oise, il s'aperçoit qu'il est en péril. Il ne s'agit plus de poursuivre une armée qui fuit, mais de tenir

tête à une armée qui attaque. Les événements prennent une tournure nouvelle.

Ses avions lui ont fait connaître la retraite précipitée de l'armée britannique. Mais la voici, maintenant, rassemblée autour de La Fère. Il voit, d'autre part, la 5e armée s'arrêter et se grouper sur les hauteurs du Marlois et de Surfontaine. Il sent qu'une poussée très dense le menace au point de jonction assez précaire de son armée et de l'armée von Kluck. Il s'émeut.

Il lui reste deux chances, cependant: c'est, d'une part, de tomber en arrière sur la 5e armée et de la bousculer sur l'armée britannique en coupant les liaisons de cette 5e armée avec la 4e armée. Tel est certainement le motif de la vigoureuse action par laquelle il prend l'initiative de la bataille en jetant en avant, dès le 28, un de ses meilleurs corps, le Xe corps actif, commandé par le général von Emmich, pour s'emparer des ponts de Guise.

GÉNÉRAL DELIGNY

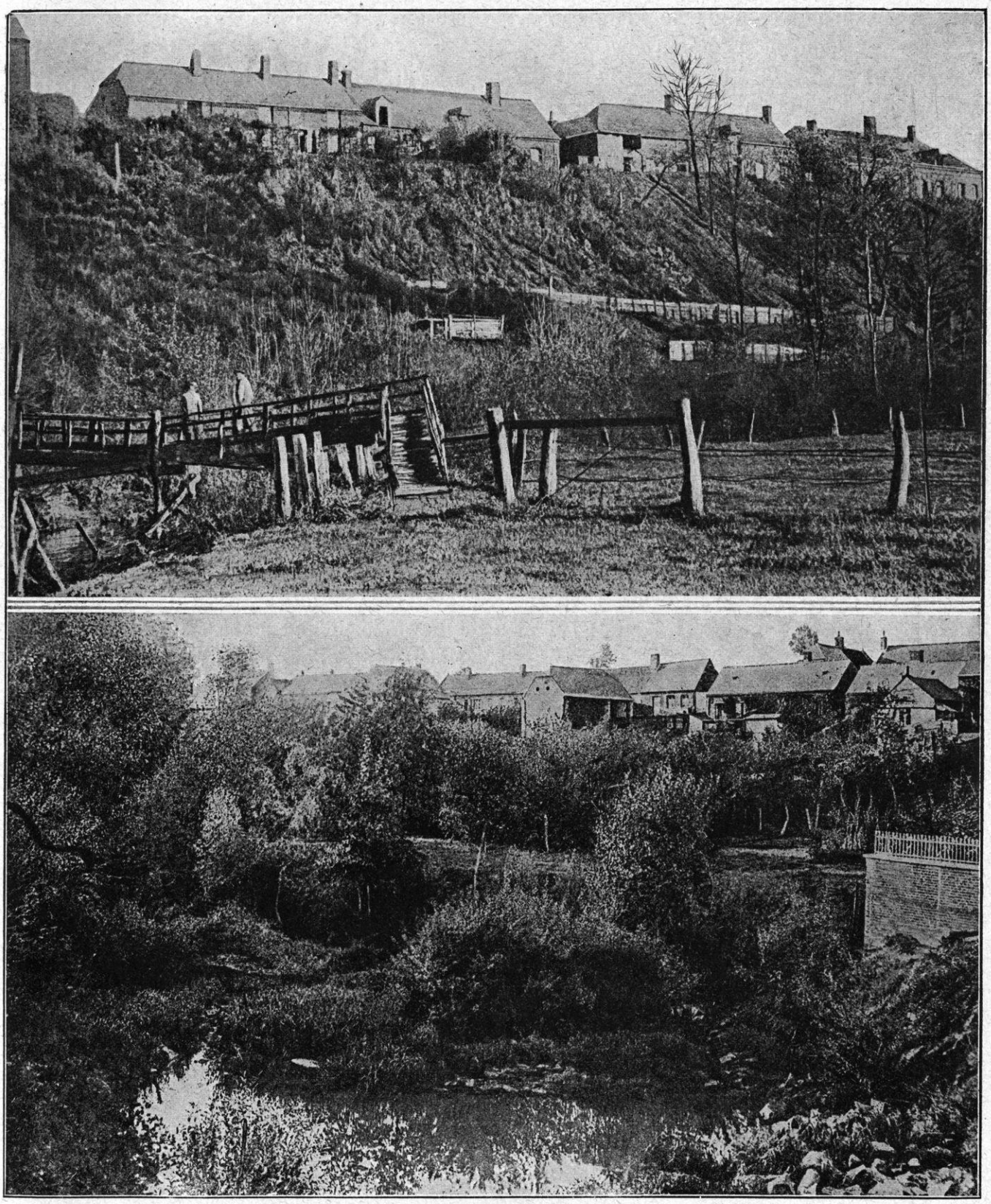
Il lui reste une autre chance: c'est de tomber sur l'armée britannique, si mal remise de ses rudes journées, pour la couper de la 5e armée et l'écraser contre l'armée von Kluck qui a reçu l'ordre d'accourir à l'aide. Ainsi, l'armée britannique qui a échappé des mains de von Kluck, retomberait dans celles de von Bülow pendant qu'elle s'attarderait sur le champ de bataille.

C'est en vue de ce second objectif que Bülow déplace son Xe corps de réserve, et qu'il l'amène à marches forcées en direction de La Fère; et c'est aussi pour cet objectif qu'il fait appel à son 1er corps de cavalerie (général von Richthofen) et qu'il le jette, au fur et à mesure qu'il arrive, en avant de Saint-Quentin, toujours en direction de La Fère. Ainsi, après avoir forcé Guise, on prétend, de Saint-Quentin, tomber sur La Fère. Du côté allemand, c'est toute la bataille!

Si l'on en croit les récits d'origine allemande, le général von Bülow eut l'initiative à la bataille de Guise-Saint-Quentin. Précipitant sa marche en avant, il entendait forcer l'Oise et couper les communications de l'armée Lanrezac et de l'armée britannique.

Or, nous savons que cette bataille fut due incontestablement à l'initiative du général Joffre. Les ordres étaient donnés dès le 27 août au matin. L'armée Lanrezac avait eu toute cette journée et aussi celle du 28 pour prendre ses dispositions sur le terrain.

Sur un seul point, Bülow eut, en apparence du moins, l'initiative. La marche de ses corps porta à l'improviste deux de ceux-ci sur Guise dès le 28 à midi, tandis que deux bataillons de réserve français seulement les gardaient, cette même après-midi. Ainsi la bataille s'en-



QUELQUES COINS DE LA THIÉRACHE

gagea inopinément ; et l'offensive française se trouva, jusqu'à un certain point, handicapée, de ce côté, au moment même où elle allait se produire. On comprend l'insistance que Joffre avait mise à réclamer l'attaque avant que l'ennemi fût arrivé, ou, en tous cas, avant qu'il eût élargi sa tête de pont.

COMBAT DES PONTS DE GUISE, LE 28 AOUT La défense de l'Oise, pour l'après-midi du 28, avait été organisée ainsi qu'il suit : d'une façon générale, elle était confiée aux divisions de réserve du général Valabrègue, qui, arrivées les premières sur le terrain, devaient, tout en gagnant l'emplacement qui leur était assigné en face de Saint-Quentin (Surfontaine), laisser certains de leurs éléments dans les fonds d'Oise pour permettre aux autres corps de déboucher et de prendre leur place au fur et à mesure.

Le général Perruchon, commandant la 53e division de réserve, avait confié spécialement cette mission à la 106e brigade (général Journée).

Deux bataillons, l'un du 228e régiment et l'autre du 329e, étaient aux passages de Guise et Flavigny avec ordre de tenir à tout prix; le 48e bataillon de chasseurs, mis à la disposition du général Perruchon, gardait l'Oise en aval de Longchamps ; un régiment était à Mont-d'Origny avec un groupe d'artillerie à la cote 120 au sud d'Origny-Sainte-Benoîte ; un bataillon à Ribemont ; deux bataillons aux ponts de Châtillon, Mézières et Alaincourt.

C'était peu de chose pour tenir une si longue étendue de rivière contre les forces allemandes qui arrivaient de toutes parts. Mais on supposait que le 18e corps, le 3e corps et le 10e corps se présenteraient à temps.

Nous avons dit les retards à peu près inévitables qui s'étaient produits dans la marche de ces corps, un instant embouteillés par la retraite du 1er corps anglais.

La brigade Journée, un peu abandonnée à elle-même, remplit, du mieux qu'elle put, sa mission. « Le brave Journée, très dur pour lui-même, d'un dévouement sans limites, s'est multiplié », dit un rapport. Attaquée partout, sa brigade tint partout, sauf, pourtant, sur un point, le plus important, — Guise.

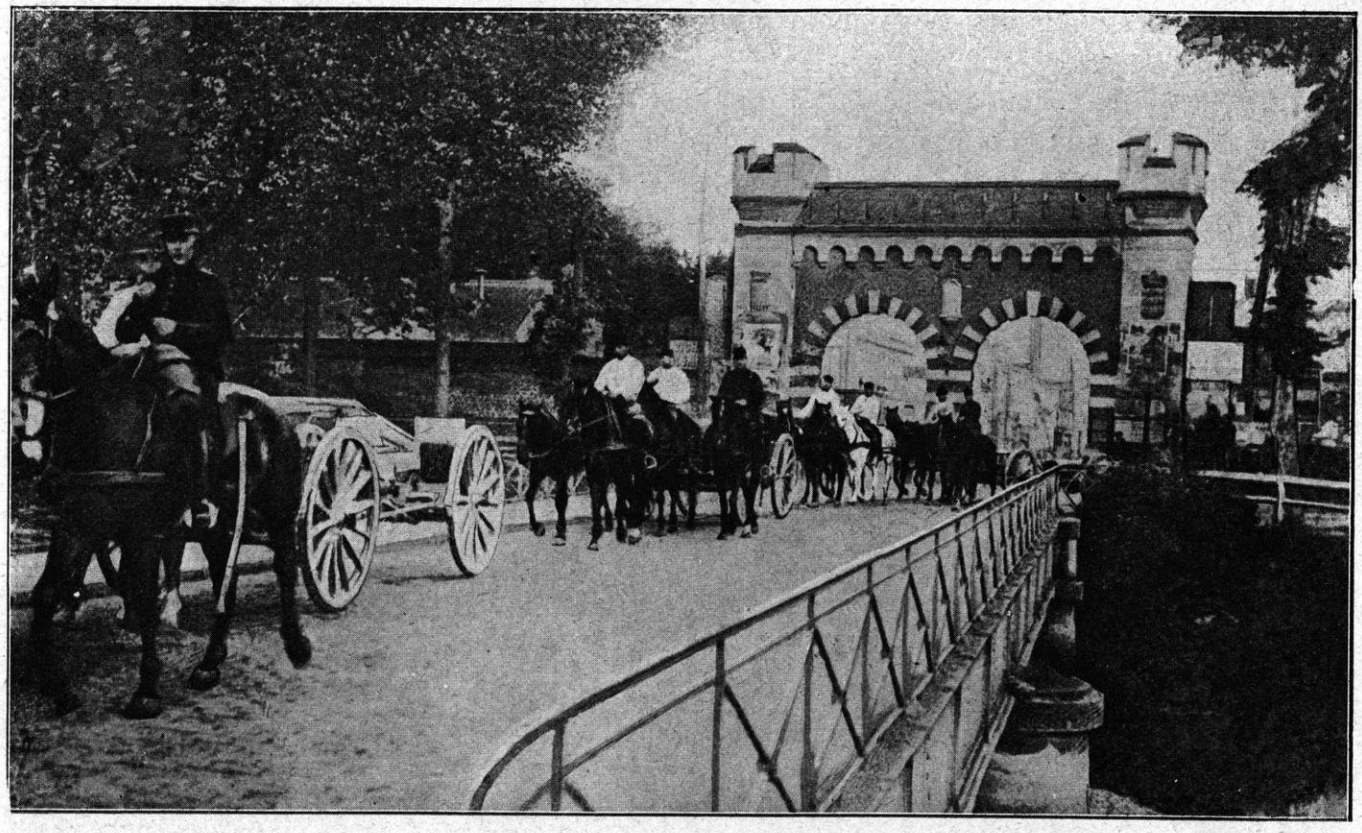
L'Oise, cachée dans une étroite vallée marécageuse, voilée par de longues rangées de peupliers et de vastes clos de pommiers, dérobe son cours en des sinuosités et des tournants infinis, au moment où elle quitte la verte Thiérache pour entrer dans le clair paysage « français ». Elle s'attarde en une large boucle vers le nord avant de prendre son parti vers le sud : à la naissance de cette boucle, Guise s'est élevée.

Guise, toute aplatie sur sa rivière, est gardée, de haut, par un vieux fort couronnant l'éperon qui, précisément, détermine la boucle (cote 162). Donc, une rivière et un rocher que cette rivière contourne, c'est toute la cité.

En ce point géographique, Guise est à la patte d'oie des routes venant du nord et repartant vers le sud, venant de l'est et repartant vers l'ouest. Pour assurer les communications entre ces voies nombreuses, les étroites rues de la ville ne suffisent pas : on a donc multiplié, autour de Guise, un réseau, une toile d'araignée de routes secondaires, d'accès et de ponts larges ou étroits, grands ou petits, qui ajoutent encore à la complexité et à l'importance du nœud géographique et militaire.

Au point de départ de la courbe, un peu avant Guise, un village avec un double pont, Flavigny ; à l'extrémité nord de la boucle, un autre village commandant deux ponts, — celui de la rivière et celui de la voie ferrée, — Lesquielles-Saint-Germain. La courbe, redescendant vers le sud-ouest, trouve un autre nœud de routes et de communications, où aboutissent le canal latéral (de l'Oise à la Sambre), la route de la rive droite de l'Oise, la voie ferrée, tout cela se coupant et s'entrecroisant à Vadencourt-et-Bohéries, à Longchamps, à Noyal, à Proix.

Si bien qu'un observateur porté sur l'éperon qui domine Guise — par exemple, vers la



LA FÈRE. — L'ENTRÉE DE LA VILLE

Croix-Malaise, — verrait, à la fois, six grandes routes, trois lignes de chemin de fer, la rivière en amont et en aval, un canal de grand trafic, sans parler des nombreux chemins, digues de halage, ponts, remblais, accès industriels et agricoles. S'il s'élevait davantage encore, il verrait, à quelques kilomètres vers l'ouest, au-dessus d'Aisonville, à Croix-Fonsommes, les sources de la rivière de Somme que gagne la grande voie ferrée du Nord et qui ouvrent une autre route de tout premier ordre, celle de Saint-Quentin vers Paris. Guise est donc, bien exactement, « la porte ».

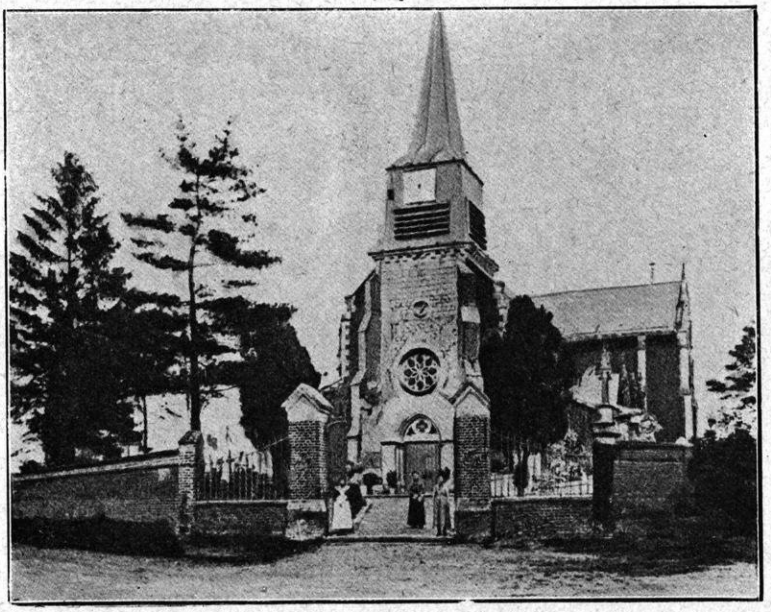
Ajoutons que cette porte, d'ailleurs étroite en raison de l'étroitesse de la vallée, est solidement cadenassée par la falaise même qui détermine la boucle et par les premiers contreforts des plateaux du Marlois (Bertaignemont).

Le pays se lit comme une carte en relief : quand on monte les pentes raides et crayeuses qui grimpent de la rivière à Aisonville, à Longchamps, à la Désolation, à Beaurain, à Bertaignemont, à Clanlieu, presque toutes couronnées par de lourdes fermes aux toits d'ardoises, on gagne, de tous côtés, de magnifiques « vues » embrassant des horizons immenses : mires idéales pour les artilleries, soit qu'elles visent les autres plateaux dénudés s'abaissant en rond vers la rivière, soit qu'elles cherchent le cours de la rivière elle-même, la ville, les villages, les hameaux qui tapissent les aisselles et s'épaississent, plus fourrés et plus noirs, aux points de jonction.

Dans cette verdure, Guise se détache, blanche et claire, bien percée, bien bâtie avec sa place triangulaire en forme d'esplanade, avec ses longs faubourgs herbus ; dans l'ensemble, d'aspect militaire, avec, sur la falaise, à la hauteur des plateaux, la tour mal coiffée du donjon. Cette tour, vestige d'une haute seigneurie, illustre dans l'histoire de France, est une survivance : c'est la sentinelle veillant à la « porte », — l'image même de la guerre. Elle donnerait, jusque dans ces temps apaisés, le sens profond de la contrée si, à l'issue de la ville basse, les énormes bâtiments du « Familistère », rouges de brique, bleus d'ardoises

et noirs de fumée, n'apportaient une note toute contraire et n'altéraient le caractère de la vieille place-frontière. La route, après avoir amené pendant des siècles la guerre, avait donc fini par introduire, à Guise, le travail et la paix ; l'industrie avait établi, ici, son empire ; même, pour avoir raison de l'obstacle, à l'entrée de la France, elle avait creusé, sous la falaise, le tunnel livrant passage à la voie ferrée.

Ses fortifications étant désaffectées, Guise ne se défendrait plus par elle-même. Elle ne protégerait la région et le pays que si des troupes, venues du dehors, occupaient ses ponts et ses plateaux et tenaient « la porte » fermée.



SAINT-RICHAUMONT. — L'ÉGLISE

Par toutes les voies, soit du nord, soit de l'est, les troupes allemandes des Xe corps de réserve, X^e^ corps actif et de la Garde, venant de Wassigny et de Landrecies à la suite du 1er corps anglais, venant du Nouvion et de Leschelle à la suite des divisions de réserve françaises, venant d'Etréaupont et de La Capelle à la suite du 18e corps français, se concentraient sur Guise dans la matinée du 28. Les deux bataillons de réserve du général Journée, l'un au pont de Flavigny, l'autre au pont de Guise, un bataillon de chasseurs au pont de Longchamps étaient au guet et en attente, perdus dans la vaste boucle.

Au début de l'après-midi, le bataillon de chasseurs fut même retiré et le général Journée, déjà attaqué, dut se dégarnir d'une fraction du 228e et l'envoyer sur la diagonale de la boucle, vers Proix, « pour boucher le trou ».

Les deux bataillons subissaient l'assaut de l'armée ennemie arrivant en forces toujours accrues : la lutte se prolongea toute l'après-midi. Vers 3 heures, le pont de Flavigny, qui déborde Guise, est attaqué par de nouveaux régiments allemands. Dans la nuit, Guise succombe.

Un sous-officier du 251e de réserve, qui défilait avec son régiment par Beaurain à 3 kilomètres de Guise, nous dit tout ce que nous avons appris, jusqu'ici, sur le combat des ponts de Guise, le 28 ; et c'est bien peu de chose :

« ... Les moustiques agacent la peau, dans ce bois sans air où l'on sue en dormant. Le canon bruit au nord-ouest, violent et soutenu. On devine par là le combat immédiat et face à face. Il s'apaise, il éclate. Une grosse colonne allemande serait signalée vers Guise, non loin de la boucle de l'Oise. A gauche de la route, les betteraves s'étalent sans fin. Perdues dans les hautes feuilles, on voit les sections couchées et les hommes bleu et rouge pelotonnés, surmontés de gamelles : aucune cohésion ne s'y distingue ; l'ordre en est souple, invisible, si fin que seul un chef peut le reconnaître. Nos pièces tirent de la droite, coup par coup et par salves. Soudain, des lueurs enveloppées de flocons déchirent brièvement l'air bleu, trois kilomètres au nord. Le combat pousse sur nous, il nous côtoie depuis quatre jours... Encore une fois, nous rompons. » (Le régiment se dirige sur Bertaignemont et Surfontaine) (1).

C'est tout. Nous ne savons rien autre chose (2).

Si, pourtant ; nous connaissons l'effet stratégique soudainement aperçu et la riposte immédiate.

La vallée de Guise se heurte, disions-nous,

(1) Carnet de route inédit du sergent André Viénot.

(2) Rappelons, cependant, la belle citation du capitaine Broussand du 27e dragons : « *Broussand*, capitaine au 27e régiment de dragons ; belle conduite dans les combats du 28 août et du 15 septembre : le 28 août, chargé avec son escadron de coopérer, avec le 228e régiment d'infanterie, à la défense des passages d'une rivière (l'Oise), fut soumis à un moment donné à un feu de mousqueterie tel que 50 % de son effectif resta sur le terrain. Mettant pied à terre, à 50 mètres de l'ennemi, il alla, à quatre reprises, relever ses dragons blessés pour les ramener en arrière, à l'abri : cet exemple fut imité par ses hommes et aucun de ses cavaliers blessés ne resta aux mains de l'adversaire. »

UN DÉTACHEMENT DE CYCLISTES AVANT LE DÉPART POUR UNE RECONNAISSANCE

aux premières pentes du Marlois. C'est de là que descend la contre-partie.

Le 18e corps défilait justement sur ces plateaux pour gagner les emplacements où il devait attaquer plus en aval sur l'Oise, le lendemain. Vers midi, le général commandant la 35e division était à Le Hérie-la-Viéville-Clanlieu, sur les coteaux qui dominent et d'où l'on a ces larges vues sur la vallée. Il entend la canonnade et, pour ainsi dire, assiste au combat. Quel parti prendre ? Poursuivre sa route vers Ribemont, comme il en a reçu l'ordre, ou marcher au canon ? « L'attaque allemande pouvait devenir menaçante pour le flanc droit de la 35e division ; le 3e corps est encore loin. Il faut, soit masquer l'attaque en attendant l'appui du 3e corps dont la marche prendra de flanc l'ennemi débouchant de Guise, soit abandonner la direction de Ribemont et contre-attaquer pour rejeter les Allemands dans l'Oise. » Le général commandant la 35e division prend cette résolution. La 11e brigade (Hollender) est redressée, face à Guise ; le 57e régiment d'infanterie l'appuie en arrière, à droite. Toute l'artillerie divisionnaire se porte en ligne ; l'attaque progresse à cheval sur la route Le Hérie-la-Viéville. L'ennemi est contenu au débouché de Guise et de la vallée de l'Oise. Le 18e corps garde le pied des plateaux jusqu'à l'arrivée du 3e corps. La 35e division est alors ramenée, mais un peu tard, sur Parpeville.

En somme, l'ennemi reste maître des ponts ; mais il est bloqué dans Guise. C'est là-dessus que la bataille rebondira le lendemain matin.

Disons tout de suite que le général Journée n'avait pas laissé se disloquer sa brigade. Le lendemain 29, il reprenait en mains ses bataillons si éprouvés du 224e et du 329e ; et, tantôt marchant, tantôt combattant, traversant, dans

toute sa largeur, le champ de bataille, les ramenait le long de la rivière jusqu'à l'emplacement désigné sur l'aile gauche (Surfontaine) ; il se bat à Jonqueuse et, malgré la ruse des Allemands faisant sonner par leurs clairons « Cessez le feu » à la française, les contient ; puis il reprend le chemin d'Origny. Il se bat à Origny et, non sans avoir subi de fortes pertes, rallie, d'abord, le 3e corps à Courjumelles où se trouvait le général Bloch, et finit par rejoindre sa propre division (la 53e division de réserve), à Renansart-Surfontaine où il reçoit du général Perruchon, qui le croyait perdu, l'accueil que l'on devine.

Cette odyssée s'était accomplie dans un pays en feu : car, sur toute la contrée, la bataille était déchaînée, le 29 août.

LE GÉNÉRAL GALLET

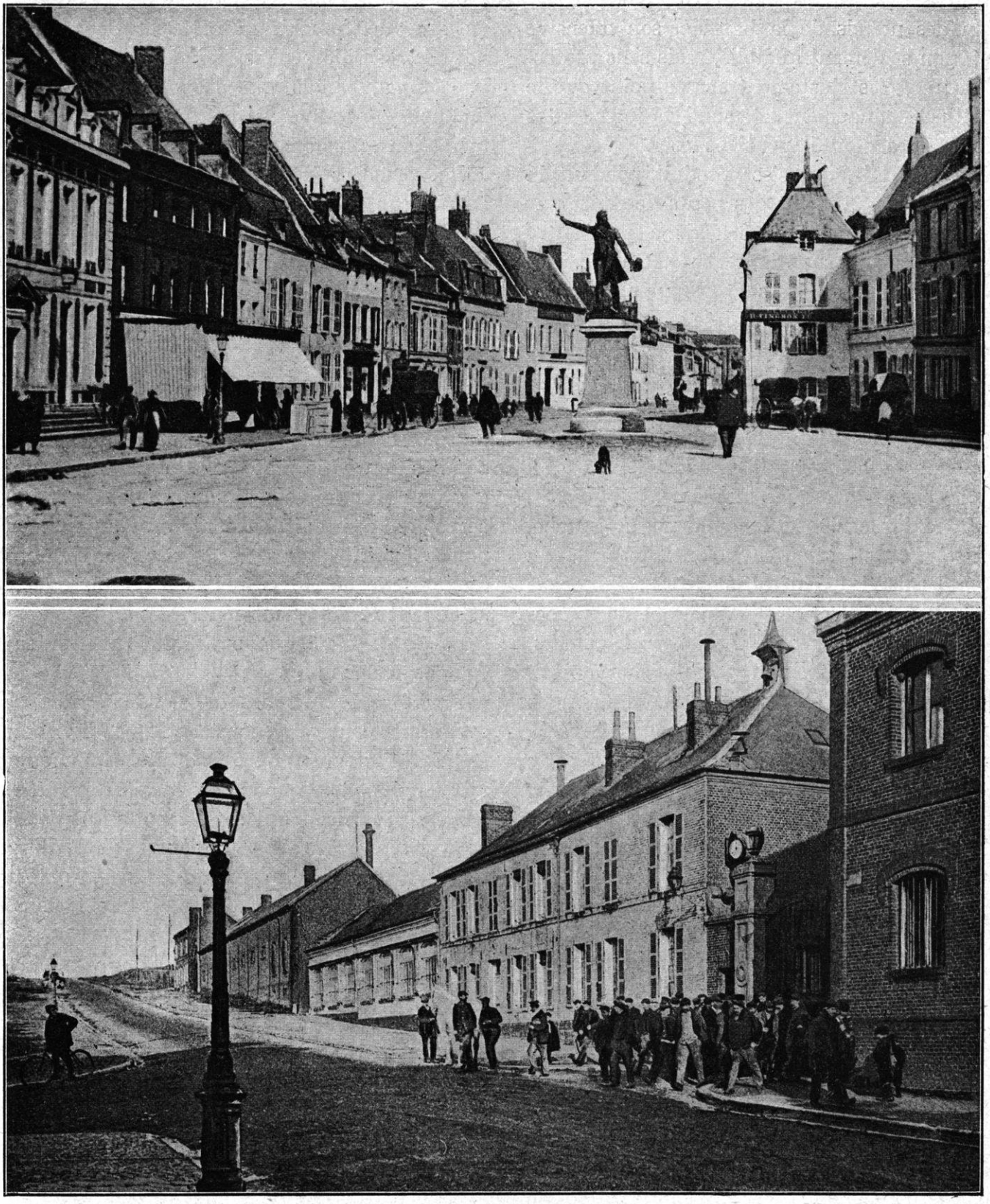
L'ordre d'attaquer avait été donné à tous les corps en ligne pour l'aube du 29. Mais, d'ores et déjà, s'étaient intercalés pendant la nuit, entre ces ordres et leur exécution, les deux faits qui modifient les dispositions du 28, à la dernière heure.

D'une part, le général Lanrezac, en dictant ses ordres, avait cru pouvoir escompter un certain concours de l'armée britannique et c'est pourquoi il y avait inscrit cette donnée sous la forme suivante : « Le 1er corps anglais, débouchant de la ligne des forts nord de La Fère à 5 heures du matin, marchera vers la partie sud de Saint-Quentin, sa droite suivant la grand'route de La Fère à Saint-Quentin. »

Dans la nuit du 28 au 29, à 22 heures, on téléphonait encore du 1er corps anglais que la cavalerie et l'artillerie se présenteraient sur la ligne des forts nord de La Fère, mais l'infanterie seulement à midi. Et, tout à coup, à 2 heures du matin, le 29, le général Douglas Haig faisait savoir que, d'après les ordres de l'armée, il lui était impossible d'intervenir.

Le général Lanrezac se trouvait donc dans la nécessité de prendre, à la dernière minute, de nouvelles dispositions pour l'offensive sur Saint-Quentin. Il décide que, pour combler le vide, les fractions disponibles des divisions Valabrègue (qui forment seules maintenant sa gauche) agiront entre La Fère et Saint-Quentin. Elles auront pour mission principale de flanquer à gauche le 18e corps, avec ordre, si les choses vont bien, de franchir l'Oise vers Hamégicourt et Berthenicourt et d'occuper la grand'route Saint-Quentin-La Fère au sud de Saint-Quentin, vers Essigny-le-Grand.

Il faut bien reconnaître que cette nécessité où se trouve le général Lanrezac de dis-



GUISE. — LA PLACE D'ARMES ET LA ROUTE DE LANDRECIES

tendre le front de sa propre armée à l'ouest altère gravement sa manœuvre, puisque, sur l'un des nœuds de la bataille, son offensive est, non seulement affaiblie, mais sans protection ; or, c'est justement sur ce point que le haut commandement allemand va jeter toutes les troupes dont il peut disposer.

L'autre fait, qui s'est produit pendant la nuit, est l'enlèvement des ponts de Guise par les troupes ennemies. Ce fait a une autre conséquence presque immédiate. On apprend que l'ennemi, se massant de plus en plus, occupe la rive droite de l'Oise sur tout le parcours entre Guise et Etréaupont (X^{e} corps et corps de la Garde) et qu'il se prépare à forcer la rivière. Dès l'aube, le 10e corps français (général Defforges), qui surveille cette région, sera attaqué violemment, tandis qu'il se prépare à attaquer lui-même.

Donc, l'offensive qui commence à gauche, face à l'ouest, selon la volonté formelle du Grand Quartier Général, se trouve accrochée à droite ; et c'est un juste objet de préoccupation pour le général Lanrezac. D'ailleurs, il n'a pas le choix : la 35e division appartenant au 18e corps était, comme nous l'avons dit, engagée vers Guise, dès le 28 à 19 heures. La bataille prend désormais cette forme angulaire à laquelle va répondre, fort heureusement, la disposition en la même forme prise par le commandement français.

Dès ce moment, le général Lanrezac incline à consacrer son principal effort à rejeter sur l'Oise les troupes qui menacent son flanc, quitte à reprendre l'offensive sur Saint-Quentin-La Fère quand il aura dégagé sa droite, à Vervins et à Guise.

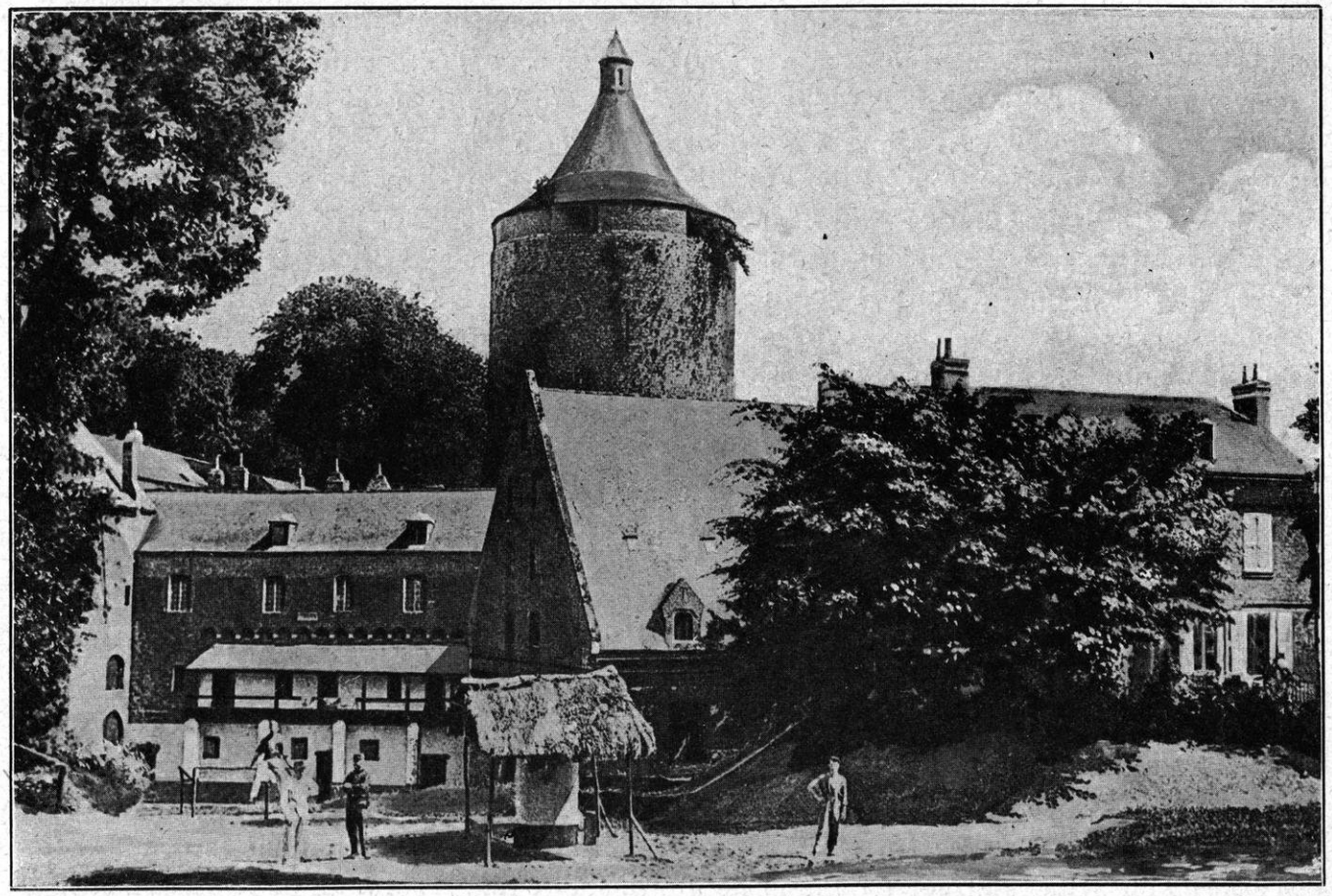
LA BATAILLE A GAUCHE L'OFFENSIVE SUR SAINT-QUENTIN

La bataille de Guise-Saint-Quentin se divise nettement en deux parties selon que l'on considère l'une ou l'autre face de la forme angulaire, la bataille à gauche, en direction de Saint-Quentin, la bataille à droite face à Guise-Etréaupont. Le sommet de l'angle vise sensiblement Fontaine-Notre-Dame, c'est-à-dire les sources de la Somme à Fonsommes ; il s'agit, en fait, de franchir la crête et de rejeter l'armée de Bülow dans Saint-Quentin et sur la Somme, tandis que l'armée du général Maunoury attaque l'armée von Kluck, ce même jour, plus bas sur la Somme, à Proyart.

Le 18e corps (général de Mas-Latrie) prend la pointe ; il est appuyé, à droite, par le 3e corps (général Hache) et à gauche par le groupe des divisions de réserve (général Valabrègue). Le 18e corps était à peu près intact, car il avait à peine donné à Charleroi, mais il était très fatigué en raison des difficultés de la marche en retraite et notamment, comme nous l'avons dit, des à-coups de la journée du 28. Pour une mission aussi difficile, la composition de la masse d'attaque de ce côté était un peu faible : ajoutons que, dans les corps, on comptait encore, le 29 au matin, non seulement sur la présence, mais sur l'action d'une partie, au moins, de l'armée britannique, attaquant Saint-Quentin par le sud.

La force d'attaque sur Saint-Quentin se composait donc :

1° du 4e groupe des divisions de réserve comptant deux divisions. La 53e division (général Perruchon) opère à droite. Il manque à celle-ci, pour le moment, la 106e brigade (général Journée), qui se bat pour les ponts de la rivière ; mais elle peut disposer de ce qu'il reste du 10e territorial qui, après s'être battu à Bellenglise et à Harly a, comme nous l'avons vu, évacué Saint-Quentin : ce régiment, d'ailleurs éprouvé, occupe Vendeuil à proximité de La Fère ; il forme l'extrême gauche de l'armée. La 105e brigade et le reste de la division Perruchon a son centre à Renansart. La 69e division (général Legros) est installée sur la côte de Surfontaine ; c'est elle qui va être engagée d'abord. Ces deux divisions de réserve surveillent la région de l'Oise comprise entre Vendeuil et Séry-lès-Mézières. La cavalerie des divisions de réserve, notamment le groupe du 5e dragons (colonel Michelon), a été retenue, en grande partie, dans



GUISE. — INTÉRIEUR DU FORT DU XVe SIÈCLE

la région de Guise où elle prendra une part active aux opérations du 1er corps d'armée.

2° Le 18e corps (général de Mas-Latrie) est composé de trois divisions, car une division d'Afrique, la 38e (général Muteau), a été adjointe à ce corps pour la bataille. Deux des divisions sont en première ligne, à gauche la 36e à Villers-le-Sec, la 38e à droite, à Pleine-Selve; la 35e, qui s'est attardée dans la région de Guise, pour le combat du 28, se rassemble seulement; elle est gardée en réserve à Parpeville et la ferme Torcy. Le poste de commandement du général de Mas-Latrie est à Parpeville d'abord, puis à la station de Villers-le-Sec.

3° Le 3e corps (général Hache), qui soutient le 18e corps à droite, dispose également de trois divisions : la 5e (général Bloch), la 6e (général Verrier) et la 37e division d'Afrique (général Comby). La 6e division est à Courjumelles, sur les plateaux du Marlois, mais la face tournée vers l'ouest en face d'Origny-Sainte-Benoîte ; la 5e division est entre Bertaignemont et Macquigny, prête à déboucher vers Bernot, mais déjà la face tournée vers Guise. La division Comby n'est pas encore sur le terrain, elle viendra par Voharies, Houry, Le Hérie-la-Viéville, c'est-à-dire par les plateaux du Marlois, pour les descendre par la dépression de Courjumelles. Ainsi, le 3e corps, tout en suivant les ordres qui le portent vers Saint-Quentin, ne peut se désintéresser de ce qui se passe vers Guise: c'est lui qui a charge de *lier* avec son voisin de droite, le 10e corps, les deux parties de la bataille.

Pour plus de clarté, considérons d'abord la bataille de gauche, la bataille pour Saint-Quentin, mais sans oublier, bien entendu, qu'elle est intimement liée à la bataille pour Guise et que les deux opérations ont des répercussions constantes l'une sur l'autre.

De ce côté, donc, l'enjeu était Saint-Quentin.

Au début de la bataille, Saint-Quentin était le poste de commandement de l'armée von Bülow : puis, au cours de la bataille, il fut transporté à Homblières. D'après certains documents allemands, le prince Eitel-Frédéric était parmi les troupes qui occupaient la ville et qui prirent part aux combats.

Il semble bien que, durant la journée du 28 août, le général commandant la IIe armée ne s'attendant pas, sans doute, à l'offensive de l'armée française, n'avait que peu de monde auprès de lui, tout au plus les éléments du VIIe corps actif (von Einem), dont les deux divisions, la 13e et la 14e, entourent la ville.

Si l'offensive française eût pu se produire pendant l'après-midi du 28, tout indique qu'elle eût pris l'armée allemande au dépourvu.

Le commandement de la IIe armée met le délai à profit. Avec une rapidité extrême, il appelle autour de lui des renforts venant de tous côtés. Il a, sans doute, le sentiment que la fissure qui s'esquisse entre son armée et l'armée von Kluck le met en grand péril et, d'autre part, que si l'armée britannique, au lieu d'attaquer, cède du terrain, il peut tenter d'exécuter un mouvement d'enveloppement sur la gauche de la 5e armée française par la route de Saint-Quentin-La Fère. Si l'armée française, quittant l'abri de l'Oise, fonce sur lui, son flanc est en péril par cette manœuvre.

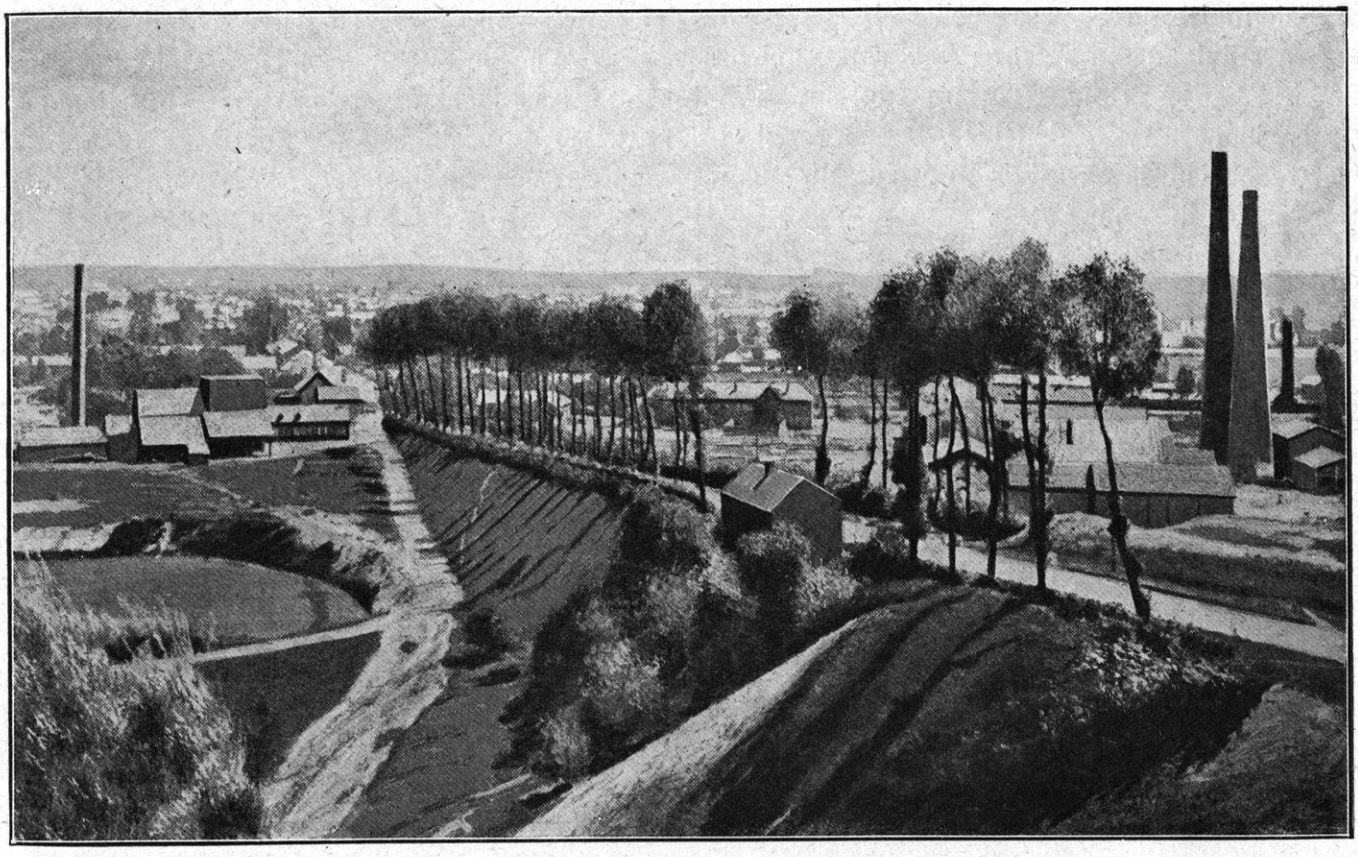
Aussi, nous constatons que dans la journée du 28, dans la nuit du 28 au 29, dans la journée même du 29, des renforts appelés de toutes parts lui arrivent simultanément et il les jette immédiatement dans la bataille : une division de l'armée von Kluck (IXe corps) venant de l'ouest, le 1er corps de cavalerie de Richthofen, venant du nord, enfin le Xe corps de réserve venant de l'est. Tout cela s'est mis en marche forcée vers Saint-Quentin-La Fère, c'est-à-dire vers la « forteresse » qui devait barrer la route de Paris à l'armée allemande et d'où l'on pouvait craindre que ne se déclenchât une offensive britannique.

Le 18e corps français avait reçu l'ordre d'attaquer dès l'aube de la journée du 29.

Sa ligne d'attaque était déterminée par le secteur de l'Oise entre Mont-d'Origny et la sucrerie de Senercy en aval de Séry-lès-Mézières. Le développement de l'offensive se présentait dans les conditions suivantes : partant des plateaux de Parpeville-Pleine-Selve-Villers-le-Sec (cote 143-145), elle devait s'avancer vers la ligne de chemin de fer de Saint-Quentin à Guise et vers la rivière en suivant les ondulations de terrain qui descendent vers la vallée aux ponts de Séry-lès-Mézières, Sissy, Ribemont, Origny-Sainte-Benoîte ; elle devait ensuite franchir la vallée à travers les prairies, les jardins et les marais, d'ailleurs praticables à cette époque de l'année, puis remonter, de l'autre côté de la rivière, vers les abords de Saint-Quentin, où on retrouverait une nouvelle zone de plateaux et de terres arables autour de Neuville-Saint-Amand, Itancourt, Urvillers : tels étaient les premiers objectifs. Si on les emportait, on devait se jeter sur Homblières et Marcy qui, installés sur la route de Guise, bouclaient Saint-Quentin du côté de l'est et, par conséquent, enfermaient, dans la ville, les divisions von Bülow. Si l'offensive franco-anglaise tenait fermement La Fère, Bülow se trouvait en mauvaise posture. L'obstacle le plus dur était la vallée de l'Oise. Mais nous tenions les ponts et les artilleries se canonnaient, d'un plateau à l'autre, au-dessus de la rivière.

Au début de la journée, le 18e corps compte encore sur le concours de l'armée britannique ; en effet, un détachement de la cavalerie du corps (10e hussards avec des canons), a ordre de chercher la liaison avec la droite anglaise par Itancourt. C'est seulement à 7 h. 30 que l'ordre arrive de l'armée de faire un changement de un quart à gauche, pour prendre Saint-Quentin non plus seulement par le nord, mais par le sud-est, en commun avec les divisions de réserve, ce qui donne, soudain, une très grande importance à la position d'Urvillers.

En somme, le corps a deux bonds à accomplir : 1° franchir l'Oise ; 2° se rendre maître des plateaux au plus près possible de Saint-Quentin.



VUE D'ORIGNY-SAINTE-BENOITE

Le corps s'ébranle à 6 heures, avec deux divisions en première ligne, la 36e division à gauche, direction Homblières ; la 38e division à droite, direction générale Marcy, par la cote 120 (N.-E. de Sissy) ; la 35e division, qui a été retardée dans sa marche vers Guise, comme nous l'avons dit ci-dessus, est en réserve et se portera sur la ligne du combat, selon les besoins, au fur et à mesure qu'elle arrivera : elle doit se rassembler à Parpeville.

Du haut de Villers-le-Sec, l'artillerie lourde seconde l'offensive et canonne au loin les villages occupés par l'ennemi.

Les troupes sont en pleine forme.

« Ce matin, avant l'aube. Une immense plaine où sont massés deux régiments, une allocution sonore et vibrante du commandant qui nous annonce le combat tout proche, quelques manœuvres rigoureusement correctes afin d'assouplir les articulations du bataillon, un peu engourdies, puis un départ en masse, aussi impeccable qu'un défilé de 14 juillet, et les sections s'avancent, glissant comme par enchantement au milieu des haies que taillent des avant-coureurs, à grands coups de serpe. Est-ce la beauté du matin clair, ou l'impression produite par ce déploiement majestueux ? Je ne sais, mais je me sens très disposé à échanger plusieurs salves avec l'ennemi. Les crêtes voisines retentissent déjà du bruit sec de la fusillade » (1).

En quelques minutes, les troupes des deux divisions de tête ont descendu dans la vallée ; elles la traversent et abordent les hauteurs de la rive droite. A 6 h. 30, le 18e corps occupe les premiers objectifs assignés, les troupes se sont développées de Ribemont, Sissy, Châtillon-sur-Oise, Séry-lès-Mézières et Mézières-sur-Oise ; elles tiennent admirablement leurs contacts et elles grimpent aux pentes de la rive droite (2).

A 8 h. 5, les objectifs indiqués pour le deuxième bond sont atteints. Toutes les hauteurs de la rive droite sont occupés. L'artillerie

(1) « Carnet d'un combattant du 18e corps » (Pierre Audiat) dans *Lectures pour tous*.

(2) Nous avons un détail intéressant sur le combat de Ribemont dans la citation à l'ordre du jour du capitaine Laborde : « *Laborde*, capitaine au 1er régiment de zouaves ; le 28 août a montré les plus belles qualités militaires, a brillamment enlevé sa compagnie à la baïonnette, à l'attaque d'un village, a perdu 100 hommes dans cette attaque, sans que le moral de sa compagnie ait été atteint, est tombé grièvement blessé le 1er septembre à la fin du combat, ayant réussi, toute la journée, à empêcher des forces ennemies supérieures de déboucher des bois. »

divisionnaire, avec ses belles batteries de 75, a suivi le mouvement et couronné ces mêmes hauteurs en prenant ses vues sur Saint-Quentin et la route de Guise.

En soutien, la 35e division arrive elle-même sur le terrain à 9 h. 30; on voit ses bataillons compacts déboucher de Parpeville-Pleine-Selve pour caler toute la manœuvre.

Succès! L'ennemi cède partout. Sur les plateaux, les bataillons du 18e corps atteignent, par leur gauche, la ferme Lorival, juste à égale distance de la route de Guise et de la route de La Fère.

Mais, ici, les troupes ont une grande désillusion. On leur avait annoncé l'arrivée des forces britanniques. Elles les attendent des heures. Et rien ne se présente. La liaison de cavalerie s'est étendue vers la route de La Fère et n'a pas trouvé une patrouille britannique. « Les Anglais n'arrivent pas! » Le colonel du 49e est sur cette position de Lorival, les yeux tournés vers l'ouest, et il ne voit rien. Il n'est pas encore prévenu du grand changement qui vient de se produire dans les ordres.

LE GÉNÉRAL ALLEMAND VON EMMICH
COMMANDANT LE Xe CORPS ACTIF

Mais voici que le commandement le traduit, pour les divisions, par une modification soudaine dans la manœuvre.

Au lieu de continuer à se porter vers le nord pour couper la ligne de Guise, celles-ci s'étendront au sud-ouest, vers Urvillers, de façon à consolider l'offensive des divisions de réserve sur la route de La Fère. Car la mission des divisions de réserve est modifiée également: au lieu de se borner à soutenir le 18e corps, elles auront à procéder elles-mêmes à l'attaque sur Saint-Quentin.

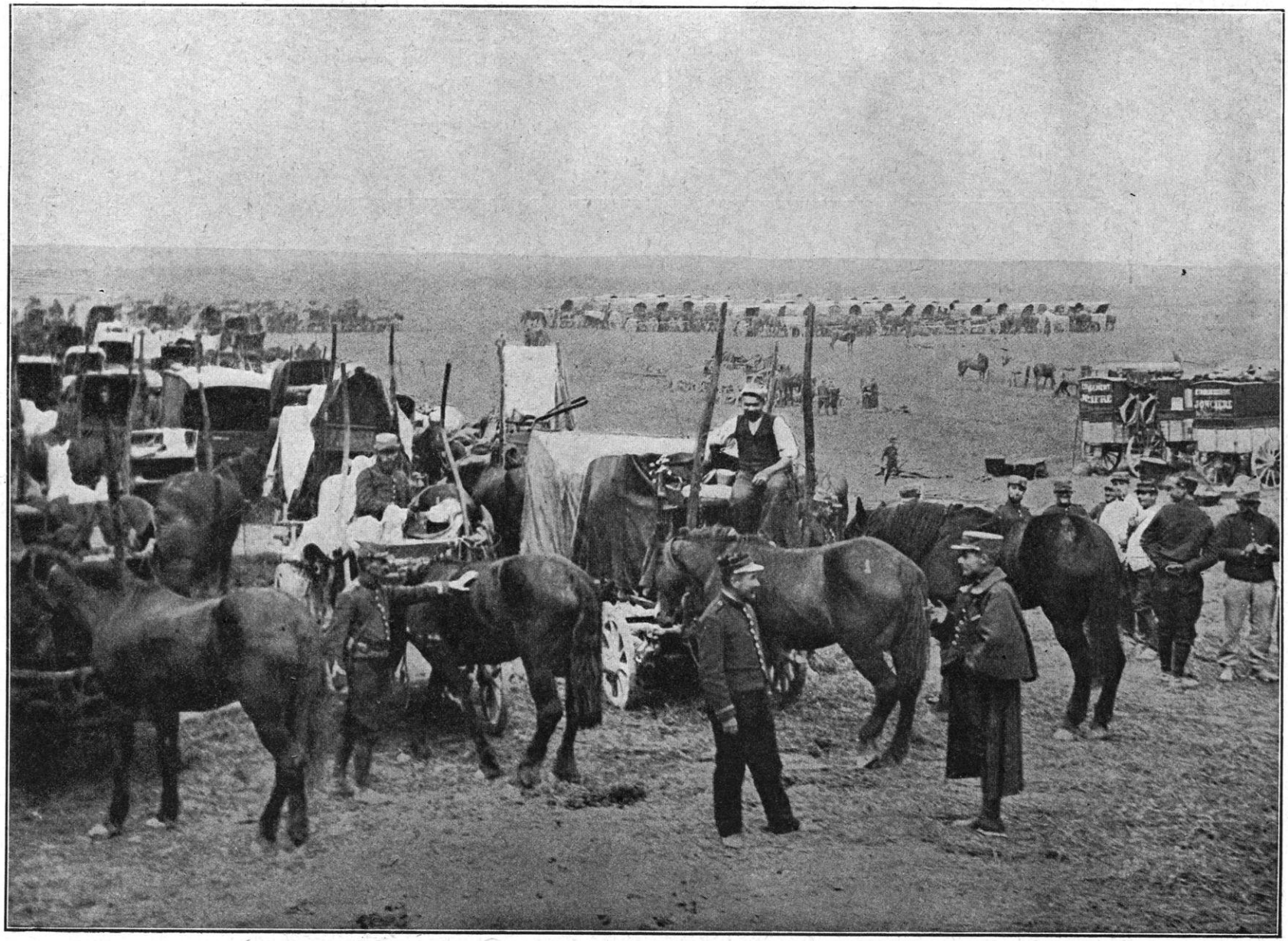
Le 18e corps opère le mouvement de conversion à gauche qui lui est ordonné.

Il est 10 heures du matin. Par un soleil ardent, le soldat montre déjà des signes de fatigue. Heureusement, la 35e division, qui débouche de l'Oise, apporte à l'offensive une vigueur renouvelée. Sur le plateau, la 36e division prend pour objectif Neuville-Saint-Amand et la 38e division Mesnil-Saint-Laurent. La masse formidable s'avance sur Homblières. Homblières et Marcy, qui commandent la ligne de Saint-Quentin à Guise, sont atteints.

D'autre part, vers Itancourt, la liaison s'est accomplie avec le groupe des divisions de réserve qui, sortant de ses lignes, a passé l'Oise et s'est avancé sur Urvillers.

OFFENSIVE DES DIVISIONS DE RÉSERVE AVANT MIDI

Selon les premières instructions, le groupe des divisions de réserve n'avait pas un rôle de première ligne dès le début de la bataille. Dans la disposition en forme d'angle adoptée par le



UN CAMPEMENT FRANÇAIS

commandement, ces divisions se présentaient en échelons refusés, à gauche du 18e corps, avec un triple objet : caler ce corps à l'ouest, garder les liaisons avec l'armée britannique vers La Fère, protéger la route de La Fère.

L'action décisive des divisions de réserve, descendant de la côte de Surfontaine, devait se produire comme coup de massue final sur Saint-Quentin. On les ménageait pour cet objet. Jusqu'à 10 heures du matin, les divisions se reposent (sauf la brigade Journée qui, comme nous l'avons dit, revient de Guise et est accrochée à la défense des ponts). La 69e division de réserve (général Legros), occupant la droite, couvre le 18e corps contre toute attaque venant de gauche. Elle surveille, à cet effet, les ponts d'Hamégicourt. Tout le reste des deux divisions est en réserve dans le ravin de Renansart.

LE GÉNÉRAL VALABRÈGUE
COMMANDANT LE 4me GROUPE DES DIVISIONS DE RÉSERVE

Mais, à 9 h. 1/2, le général Valabrègue a reçu avis de l'armée qu'il n'a plus lieu d'attendre l'armée britannique et l'ordre lui est donné d'attaquer immédiatement Saint-Quentin par le sud.

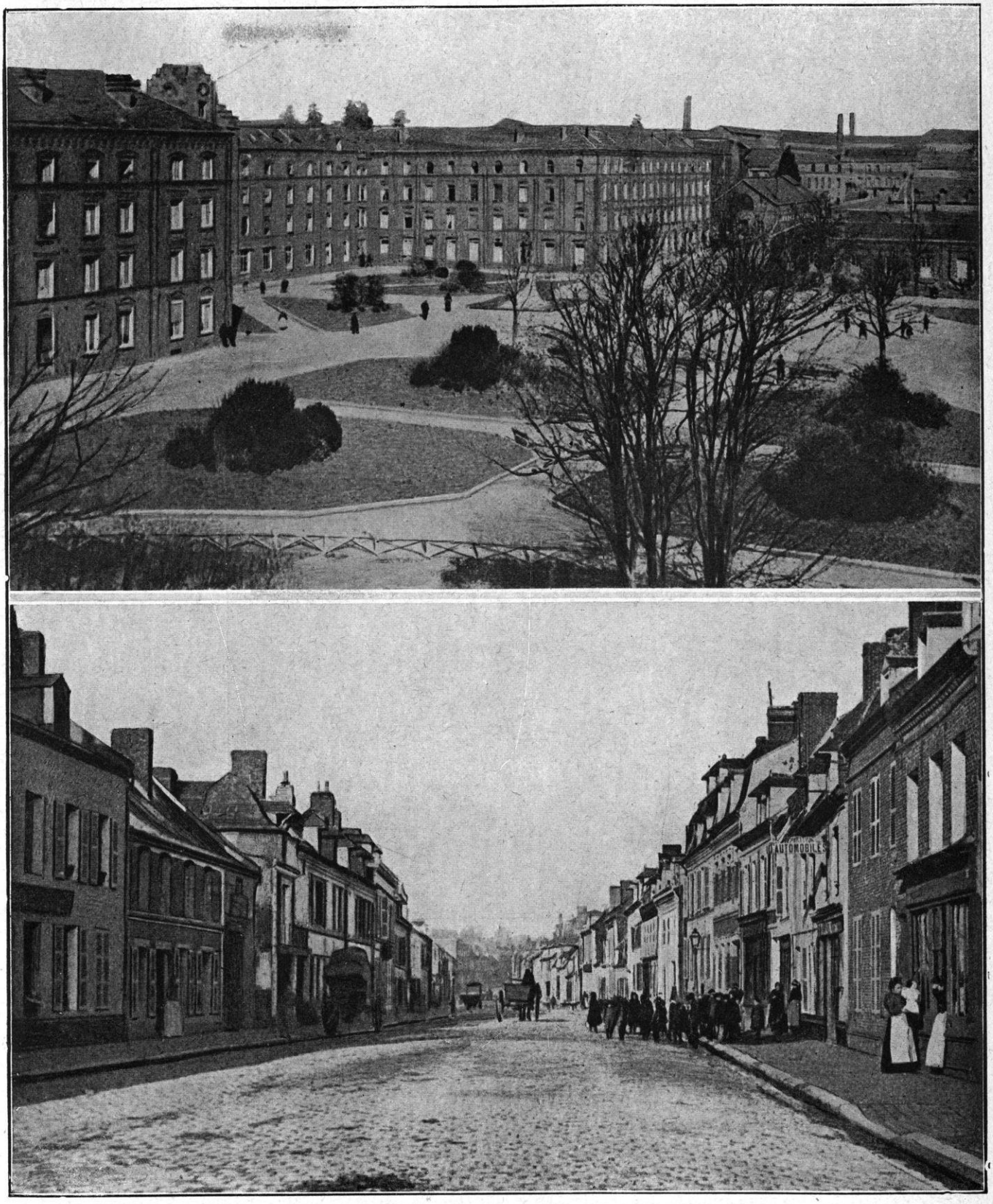
Donc, le 4e groupe de divisions de réserve doit, avec toutes ses forces disponibles, franchir l'Oise à son tour. Outre l'artillerie divisionnaire, il est appuyé par trois groupes d'artillerie lourde mis à sa disposition

La brigade Néraud, de la 69e division de réserve (général Legros) passera l'Oise aux ponts d'Hamégicourt, Berthenicourt et se portera sur Urvillers pour tendre immédiatement la main au 18e corps sur Itancourt. D'autre part, cette même division gardera ses communications avec la route de La Fère par Essigny-le-Grand.

La 53e division de réserve opérera plus au sud et, après avoir franchi l'Oise, occupera le sud de la route Benay-Cerizy. Une brigade de la 69e division, la brigade Rousseau, laissant le 287e à Renansart avec l'artillerie lourde et le 332e à Berthenicourt, passera l'Oise à Hamégicourt et se tiendra en réserve à la ferme Puisieux pour se porter, selon les besoins, soit au nord vers Itancourt-Urvillers en vue de soutenir la liaison avec le 18e corps, soit au sud, vers Benay-Cerizy pour protéger la route de La Fère. C'est l'articulation.

Ces ordres sont donnés à 10 heures et doivent s'exécuter immédiatement.

Il est facile de se rendre compte, dès maintenant, que le nœud de la bataille pour Saint-Quentin va se transporter à Itancourt-Urvillers.



GUISE. — LE FAMILISTÈRE ET LA RUE SADI-CARNOT

En effet, les avions et les renseignements ont averti l'état-major allemand. Il est rejeté dans la ville si la double attaque, l'une par le sud (Urvillers-Essigny-le-Grand), l'autre par l'est (Marcy-Homblières-Mesnil-Saint-Laurent) réussit. Coincé à la fois par le faubourg de Guise et par le faubourg de La Fère, il ne lui resterait plus d'autre ressource que de se jeter sur la route de Vermand-Ham, pour rejoindre von Kluck en se trouvant séparé de ses trois corps de droite, ou de battre en retraite vers Cambrai en laissant von Kluck exposé à l'enveloppement.

C'est l'heure critique.

L'anxiété du commandement allemand s'accroît de minute en minute.

En effet, à 11 heures du matin, la 69e division de réserve (général Legros) a franchi l'Oise ; elle débouche à gauche du 18e corps ; elle se porte sur Urvillers et Essigny-le-Grand. Elle est éclairée à gauche par le 5e dragons (colonel Michelon), qui se porte sur La Folie. Les autres éléments des divisions de réserve se développent sur le terrain, au sud, selon les ordres donnés. Les ponts de l'Oise (Vendeuil, Hamégicourt et Moy, Alaincourt, Berthenicourt) sont couverts de troupes qui gagnent les emplacements assignés. La canonnade devient plus violente ; elle se rapproche de la ville sur tout le front est-sud-est-sud.

Il est midi.

L'ordre arrive à la 53e division de réserve (général Perruchon) de franchir l'Oise pour prolonger la gauche de la 69e division (général Legros) vers Hinacourt-Benay. L'artillerie de cette division (colonel Massenet) doit passer aussi de l'autre côté de la rivière et se porter, au delà de Moy, vers Cerizy, pour seconder le mouvement d'enveloppement sur Saint-Quentin.

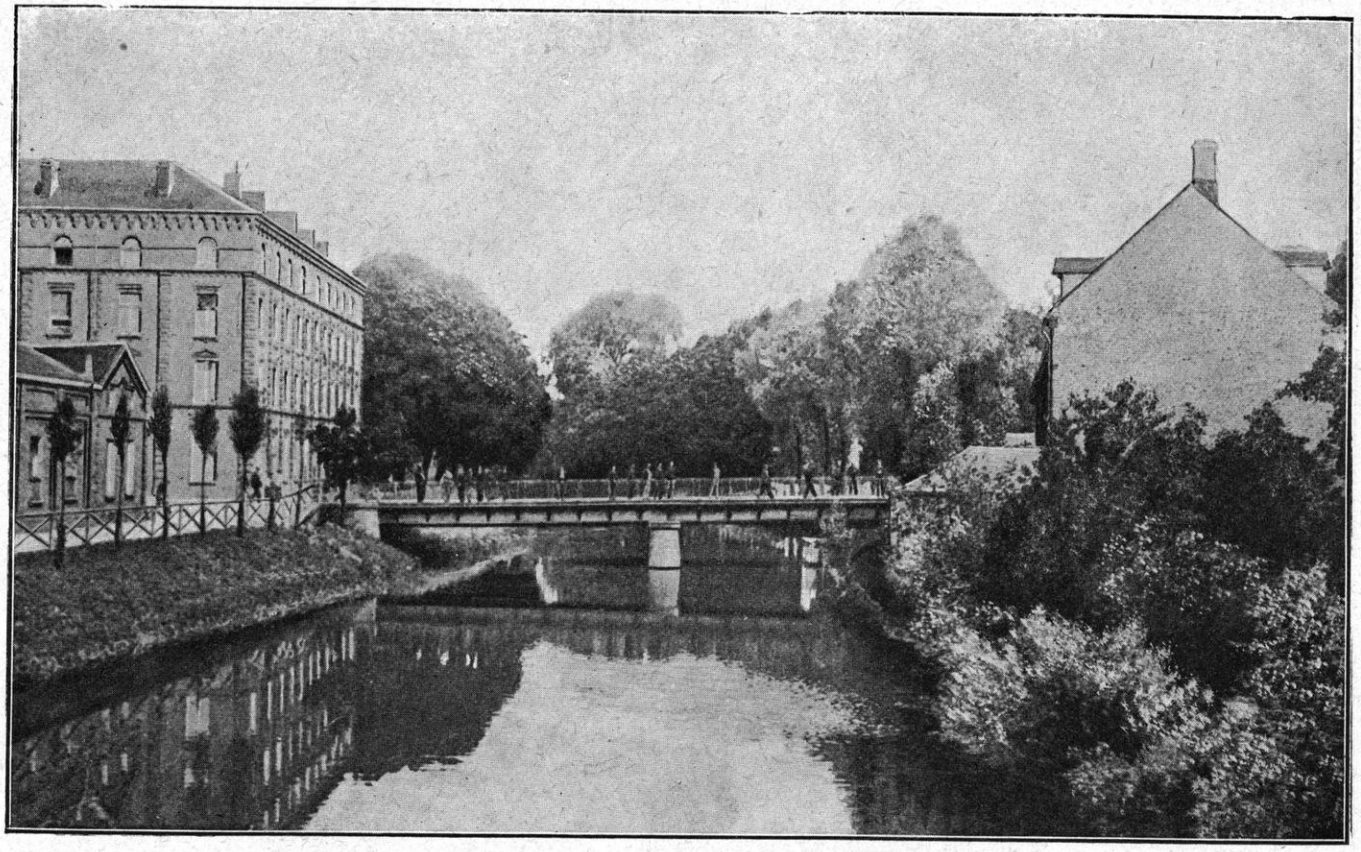
LE GÉNÉRAL PERRUCHON
COMMANDANT LA 53e DIVISION DE RÉSERVE

Le général Valabrègue a donné aux troupes l'ordre de procéder méthodiquement dans leurs attaques, de faire précéder tout mouvement en avant d'une préparation d'artillerie, de régler avec précision les feux d'infanterie, d'organiser tout point d'appui conquis avant de progresser sur une nouvelle ligne.

Le but de cette offensive est parfaitement défini, c'est Itancourt-Urvillers.

Le général Legros, commandant la 69e division, prend la direction du mouvement. Se tenant fortement en liaison avec le 18e corps par Berthenicourt et Mézières-sur-Oise, il débouche au delà de la rivière et marche sur Urvillers et Essigny-le-Grand.

Il atteint Urvillers, puis Essigny-le-Grand.



GUISE. — LE PONT DE L'OISE, PRÈS DU FAMILISTÈRE

En liaison avec le 18e corps à Itancourt, il accomplit ainsi le mouvement d'encerclement sur Saint-Quentin : cinq kilomètres au plus séparent les premières lignes des faubourgs de la ville.

Mais, von Bülow commence à réagir. Les troupes de son VIIe corps se défendent énergiquement sur Urvillers. Urvillers est perdu, puis repris. Le combat s'acharne en ce point. L'artillerie lourde allemande de von Einem canonne les soldats du général Legros qui réclament, à leur tour, l'appui du canon. Bülow sent un moment de fléchissement de la ligne ennemie : il concentre sur Urvillers tous les feux de l'artillerie dont il peut disposer. La situation devient intenable.

Le général Valabrègue, en attendant que sa 53e division Perruchon puisse intervenir, réclame l'appui du 18e corps sur sa droite : « Tout l'appui que vous pourrez me donner à Urvillers, fait-il dire au général de Mas-Latrie, consolidera les résultats à atteindre en commun par le 18e corps et le 4e groupe de divisions de réserve. » Et, en effet, c'est à Urvillers que se trouve, maintenant, la clef de Saint-Quentin.

Mais nous avons à voir, maintenant, jusqu'à quel point le 18e corps gardait la liberté de ses mouvements en direction de Saint-Quentin. Cette liberté d'action dépendait, en effet, du succès de l'offensive d'appui que son voisin de droite, le 3e corps, avait ordre d'opérer pour dégager la route de Guise vers Ribemont-Mont-d'Origny. Si le 18e corps n'était pas couvert à droite, il lui devenait évidemment impossible de s'étendre à gauche et de répondre à l'appel des divisions de réserve.

Le 3e corps qui, dans la disposition en angle, venait un peu en seconde ligne pour appuyer le 18e corps, devait se porter sur le secteur de l'Oise compris entre Ribemont et Macquigny. Mais la disposition des lieux est telle qu'une offensive accomplie dans ce secteur, face à l'ouest, a pour inconvénient de laisser Guise en arrière et de se décrocher, en quelque sorte, de cette ville. Or, Guise et la boucle de l'Oise

BATAILLE DE GUISE
29 Août 1914

Front après midi

Positions à la nuit

_ Français _

1 _ Corps d'armée

36 _ Division

Brigade infanterie

Cavalerie

_ Allemands _

VII Corps d'armée

XVII Division

Brigade infanterie

Cavalerie

Signes géographiques.

Chemin de fer normal

id à voie étroite

Route

Canal

_ Altitudes _

+ de 100 m

+ de 200 m.

Echelle: 1/200.000

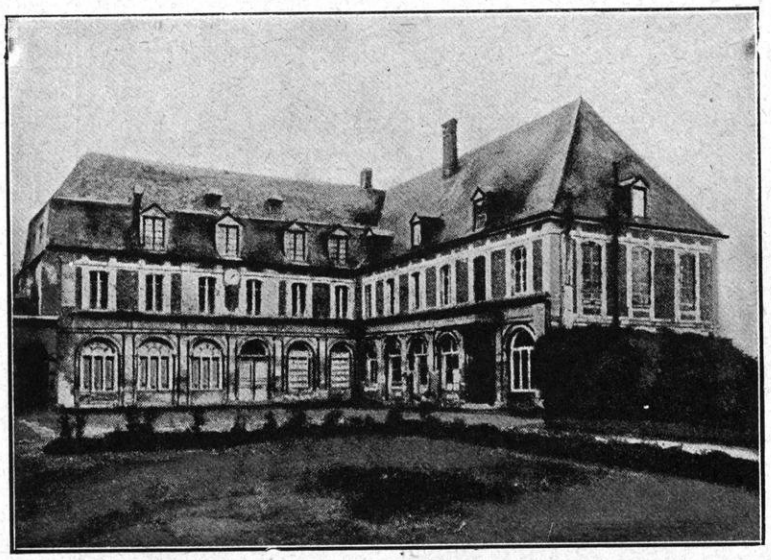
0K 1 2 3 4 5 10K

A.P.

ayant été occupés par l'ennemi dès la veille au soir, offrent à l'ennemi les avantages d'une tête de pont : ainsi, il peut prendre à revers une armée qui se détacherait de l'Oise et s'approcherait trop rapidement de Saint-Quentin.

Les conséquences de cette disposition vont se faire sentir surtout au 3e corps ; car c'est lui qui, tout en appuyant l'offensive sur Saint-Quentin par sa gauche, doit, par sa droite, faire face à la boucle de l'Oise. Il est obligé de passer l'Oise, de la rive gauche à la rive droite, devant un ennemi qui a lui-même passé la rivière de la rive droite à la rive gauche et qui ne peut manquer, s'il le voit bouger, de s'accrocher à son flanc.

Pour le 29 au matin, le général Hache a pris ses dispositions ainsi qu'il suit : le 3e corps se préparera à passer l'Oise dès l'aube avec direction d'attaque vers l'ouest. Son but principal est de soutenir et de seconder l'offensive du 18e corps.



RIBEMONT. — L'ABBAYE DE SAINT-NICOLAS

La 6e division, partant de Courjumelles, passera l'Oise à 9 h. 30, entre Origny-Sainte-Benoîte et Bernot, de façon à se porter de Thenelles vers l'arbre des Saints et ultérieurement, s'il y a lieu, vers les sources de la Somme.

La 5e division (général Bloch), partant des hauteurs de Bertaignemont, passera l'Oise entre Bernot et Macquigny, c'est-à-dire *juste à l'entrée de la boucle de Guise.* Mais elle surveillera avec la plus grande attention les débouchés de Guise vers la ferme de Bertaignemont et tiendra en flanc-garde deux régiments chargés de contenir la pression de l'ennemi.

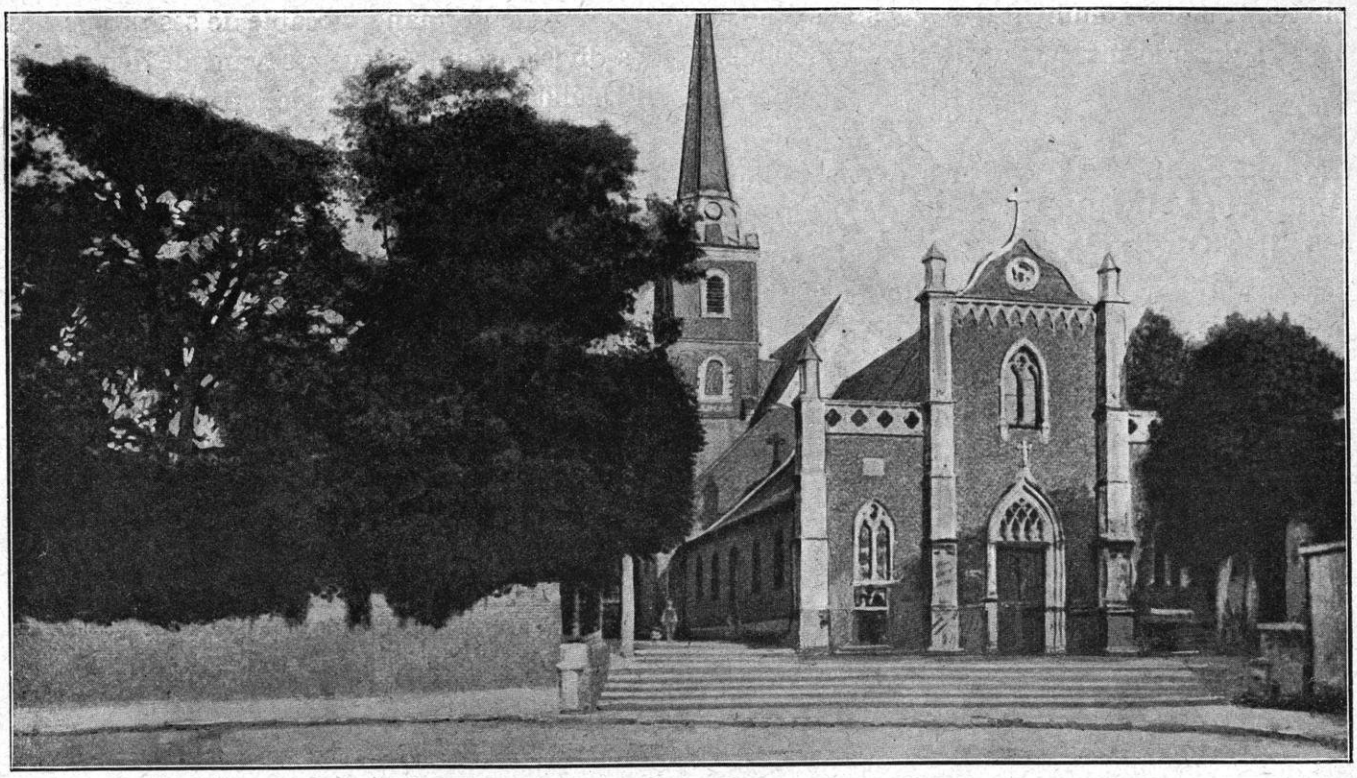
Comme la 37e division (division d'Afrique, général Comby) n'est pas encore arrivée sur le terrain, elle consolidera la manœuvre dès son arrivée et, selon les circonstances, appuiera en flanc-garde ou soutiendra l'offensive.

Mais, c'est ici qu'apparaît l'avantage pour l'ennemi de l'initiative qu'il a prise dès la veille. Il tient solidement sur les hauteurs du fort de Guise l'articulation du compas dont les branches sont les deux grandes routes de Saint-Quentin et de Marle. La ville de Guise et la rive gauche étant occupées, il a été à même d'élargir et de fortifier sa tête de pont pendant la nuit, et tandis que les divsions du 3e corps s'attardent un peu, il les attaque résolument au pied des plateaux du Marlois, c'est-à-dire vers la ferme de Bertaignemont, à 4 kilomètres au sud de Guise. De même que cela était arrivé sur la Sambre, il est dans le flanc du 3e corps avant que celui-ci ait débouché.

Les abords du plateau de Bertaignemont sont occupés par le 36e d'infanterie qui, surpris, cède du terrain, entraînant dans son mouvement le 239e. Et ce recul s'opère de telle sorte que la 5e division, qui le subit, est obligée de s'adosser à la 6e division et de combattre *face au nord* dans les bois de Bertaignemont, tandis que sa voisine, la 6e division, a pour ordre de combattre *face à l'ouest,* pour appuyer le 18e corps. C'est le point précis où la bataille pour Saint-Quentin s'articule (et assez mal, comme on le voit) à la bataille pour Guise.

Il est 11 heures.

En raison de l'échec infligé à la brigade de la 5e division qui regarde Guise et la boucle



ORIGNY-SAINTE-BENOITE. — L'ÉGLISE

de la rivière vers Macquigny, cette division est dans l'impossibilité de se rassembler pour passer l'Oise.

Cependant la 6e division qui tient la gauche n'a pas renoncé à marcher sur Origny où le 18e corps l'attend. Laissant les soutiens nécessaires pour protéger l'artillerie du corps à Courjumelles, elle descend des plateaux, se porte en direction générale de Jonqueuse, tandis que la 5e division garde la ligne de flanc, dans le petit bois, à 1.500 mètres nord de Landifay.

Heureusement, à ce moment critique, la 37e division débouche sur le champ de bataille : elle a ordre de jeter immédiatement une de ses brigades par la ferme Saint-Remy pour reprendre la ferme de Bertaignemont. D'autre part, la 6e division a forcé les ponts à Origny-Sainte-Benoîte et elle se développe sur la rive droite. Elle seconde ainsi le mouvement du 18e corps en direction de Regny-Marcy. Mais, sur ce terrain très dur, le progrès ne peut se faire que difficilement. Et le général Hache est toujours inquiet pour sa droite.

Le général, ayant toutes ses ressources en mains, se résout alors à faire un effort pour maîtriser l'ennemi. Il prend le parti de se retourner pour en finir avec l'ennemi venant de Guise : laissant donc seulement quelques éléments de la 6e division sur la rive droite, il forme une masse d'attaque avec ses deux divisions et les jette simultanément sur la cote 136 qui domine Jonqueuse et Macquigny et sur la ferme de Bertaignemont.

Ce mouvement se produit donc à la pointe de l'angle, mais face au nord-est.

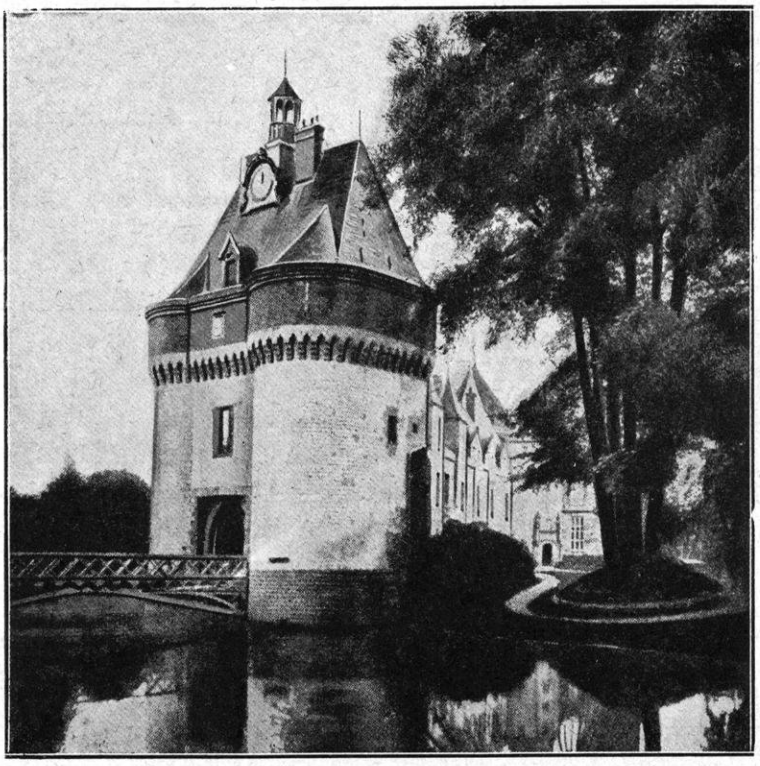
Il est midi 30. On comprend, maintenant, qu'à cette même heure, le 18e corps, dans son offensive sur Saint-Quentin et au moment où le groupe des divisions de réserve lui demande du secours à l'ouest, se sente mal appuyé à l'est : quelques bataillons seulement et de l'artillerie du 3e corps sur la rive droite au lieu du corps tout entier ; le Xe corps allemand peut déboucher de Guise et le prendre à revers. Sa propre offensive, loin de pouvoir se développer, est arrêtée.

Voyons ce qui s'était produit dans le camp adverse, du côté de Saint-Quentin, et nous

dirons ensuite comment les choses s'étaient passées dans le même camp du côté de Guise et au delà.

LA DÉFENSE DES ALLEMANDS A SAINT-QUENTIN

Nous avons indiqué la pénurie des ressources dont pouvait disposer Bülow dans la soirée du 28 et même dans la matinée du 29 autour de Saint-Quentin. Surpris, il engage la lutte avec son VIIe corps actif et les premières formations du corps de Richthofen. Ces forces insuffisantes plient sous l'offensive du 18e corps français, et, un peu plus tard, de la 69e division de réserve, depuis Homblières jusqu'à Urvillers. Un document allemand rapporte que la situation fut si compromise à un moment que le prince Eitel-Frédéric dut prendre le tambour d'un musicien tombé et battre la charge en criant : « En avant, camarades, en avant ! »



LE CHATEAU DE MOY

Mais nous avons dit aussi que von Bülow n'avait pas laissé sa journée du 28 inemployée. Il avait appelé, de toutes parts, des renforts et ceux-ci avaient accompli, dans la journée du 28 et dans la nuit du 28 au 29, les marches extraordinaires exposées plus haut.

La 17e division, détachée du IXe corps, avait reflué de Vermand sur Saint-Quentin. Il est vrai qu'elle n'arriva dans la ville qu'assez tard dans la soirée ; mais elle est aussitôt jetée sur Homblières. D'ailleurs, son artillerie a pu prendre part à la bataille dès le milieu de la journée, et c'est elle, sans doute, qui, tirant de la route de Vermand, accable de ses projectiles les divisions de réserve essayant de déboucher d'Urvillers, dans la direction de Gauchy.

En outre, l'arrivée de cette force devait permettre de soulager le VIIe corps et de le porter plus à l'est dans la direction de Guise, pour consolider la situation vers Homblières

« Pendant les trois journées du 27, 28, 29, lisons-nous sur un carnet de route allemand de la 17e division (89e régiment de grenadiers), on marchait du matin au soir, on dormait dans les granges. Pendant notre marche, nous avions entendu bien souvent le grondement du canon. Tard, dans l'après-midi du 29 août, on nous annonça que les troupes marchant devant nous avaient battu l'ennemi. Nous nous en réjouissions et nous comptions sur une bonne nuit de repos. Mais il en advint autrement. Notre division fut appelée comme renfort. C'est ainsi qu'à 3 heures de la nuit, il y eut alerte. Bientôt nous étions en route. On traversa Saint-Quentin et, un peu après 8 heures, on se déploya pour l'attaque (1). »

Autre carnet :

« Nous avions appartenu, jusqu'alors, à la Ire armée (Kluck) et maintenant notre 17e division est attribuée à la IIe armée (Bülow) comme soutien dans la bataille de Saint-Quentin. Pendant notre marche en plein soleil, nous entendîmes au sud-ouest, pas bien loin de nous, une terrible canonnade qui ébranla l'air depuis 7 heures jusque dans l'après-midi. Les salves succédaient aux salves, ce qui nous fit supposer que le VIIe corps et le Xe, ainsi que la Garde, marchant à côté de nous, étaient engagés dans un rude combat (2). »

Un secours plus prompt et plus efficace encore était apporté, dès le 28 et le 29, par le 1er corps de cavalerie du général Richthofen :

(1). *Mecklembourgs Sôhne*, p. 199-203, fasc. 6, p. 145.
(2) *Mecklembourgs Sôhne*, fasc. 7, p. 184.

SOLDATS FRANÇAIS AIDANT A L'ÉVACUATION DE LA POPULATION CIVILE D'UNE RÉGION MENACÉE

Ce corps d'élite avait reçu l'ordre de quitter, dès le 27 au soir, l'aile gauche de l'armée Bülow et, « par des marches forcées de plus de 40 à 50 kilomètres par jour » (1), de venir prendre place sur la droite de la même armée pour boucher la fissure qui commençait à se produire entre elle et l'armée von Kluck. Il arrivait à temps.

En effet, dès le 28, le corps de cavalerie avait bousculé le 10e territorial à Bellenglise et à Harly et combattu la cavalerie anglaise vers Cerizy. Le lendemain 29, il était jeté en plein dans la bataille sur Urvillers, et c'est certainement cette division de cavalerie qui, non sans pertes lourdes, fit, de ce côté, pencher la balance : « Le matin, à 11 heures, la division avança sur le champ de bataille. Notre place était excessivement dangereuse. Nous étions sur une plaine de travers sans aucune couverture. En cinq minutes, notre compagnie avait 5 morts, 43 blessés et 5 manquants. »

Enfin, Bülow reçoit un autre renfort, non moins précieux et qui doit achever son succès à droite, c'est le Xe corps de réserve dont nous avons tracé précédemment l'itinéraire.

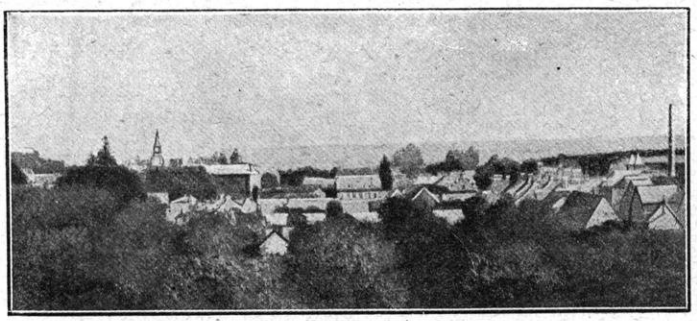
Ce corps a reçu, comme on le sait, l'ordre de quitter son cantonnement des environs de Boué, le 28 de bonne heure. Laissant la ligne de bataille à gauche, il marche dans des conditions de hâte indescriptible vers Neuville-Saint-Amand. C'est le plein champ de bataille du côté de Saint-Quentin. Le 29 au matin, il est, sans perdre une minute, porté sur Itancourt, c'est-à-dire au point précis où se trouve l'articulation du 18e corps français

(1) V. *Der Deutsche Kriege in Feldpostbriefen. — Der Marsch auf Paris*, vol. V, p. 116. — Cfr., p. 59. « Après Marbaix (où le corps Richthofen était le 27), nous avons, le 28 août, fait une marche de 50 à 55 kilomètres en passant par Saint-Quentin pour repousser les Anglais... » — Cfr. Lieutenant-colonel Poudret, « Etude sur la cavalerie » dans *Revue militaire suisse*, février 1917, p. 77.

et des divisions de réserve et où l'offensive conjuguée fait plier la ligne allemande vers midi.

Nous avons, dans le carnet de guerre du lieutenant Arthur Kutscher, un tableau très animé de ce que fut la bataille en ce point pour le Xe corps de réserve :

« 29 *août.* — Vers 7 heures, départ pour Itancourt. Des coups de canon ; des obus passent en sifflant au-dessus de nos têtes. Les toits s'effondrent, les maisons commencent à brûler. Les ambulances, les colonnes de munitions doivent filer, on ne sait dans quelle direction. Partout, nervosité... Pas d'ordre pour nous... Attendons. Puis nous recevons notre direction ; le bataillon marche abrité dans les fossés de la route jusqu'à la sortie du village (vers Urvillers). Une compagnie se développe ; les autres restent devant la hauteur. Des obus ! Les gens disent : « Mon lieutenant, il est impossible de rester ici. » Comme nous n'avons pas reçu d'autres ordres, nous restons. L'ordre arrive de se porter à droite, derrière trois meules de paille. J'y conduis la section. Le commandant s'y trouve. Des obus ! Par ordre, nous restons et nous attendons tandis que deux compagnies se déploient à droite et à gauche. Un obus éclate à gauche, devant moi, et tue 5 hommes, en blesse 7. Ordre de rester. On s'enterre dans la paille et on se disperse le plus possible... Ordre de tâcher d'avancer par escouades sur la droite. Le feu du canon est tel que l'on ne peut ni avancer, ni reculer. Les Français savent parfaitement que ce village est le point de départ de notre mouvement et ils le canonnent sans interruption avec une puissance extrême. Les civils diront le lendemain qu'il y avait des communications téléphoniques. Les civils seront fusillés et étendus sur la paille le long du chemin. Qu'ont-ils donc fait ?... Après être demeurés peut-être une heure dans la zone des shrapnells, j'occupe avec 80 hommes environ un chemin creux et un champ de raves pour couvrir le flanc droit. Peu à peu nous avons le sentiment que nous sommes appuyés devant nous et à gauche... Nos gens avancent venant de droite, et de gauche aussi, mais ils sont loin encore. On nous donne l'ordre de rester. Pendant un moment, nous observons une avance de l'ennemi vers le bois et nous attendons une attaque. Puis le mouvement s'arrête : on nous annonce que l'ennemi, maintenant, bat en retraite. Nous le voyons, en effet, qui se replie. Mais cela va tout autrement à l'aile gauche (vers Itancourt). D'abord de petits détachements des nôtres, puis de plus grands reculent sous le feu croissant des fusils et des shrapnells français. A 2 h. 1/2, le front paraît se modifier. Tandis que nous pénétrons à droite, l'ennemi fait de grands progrès à gauche. Nous observons de grands mouvements de troupes ennemies contre notre position. Notre infanterie abandonne les hauteurs et notre artillerie, obligée de les évacuer, ne peut les réoccuper sous le feu violent de l'ennemi. J'ai l'impression que la situation est très critique. Les lignes françaises s'avancent sur nous. Je vois les officiers français à cheval et les troupes défiler tranquillement par deux pour prendre position. Notre artillerie ne les gêne pas. Elle est sensiblement plus faible... »



SAINS-RICHAUMONT. — VUE GÉNÉRALE

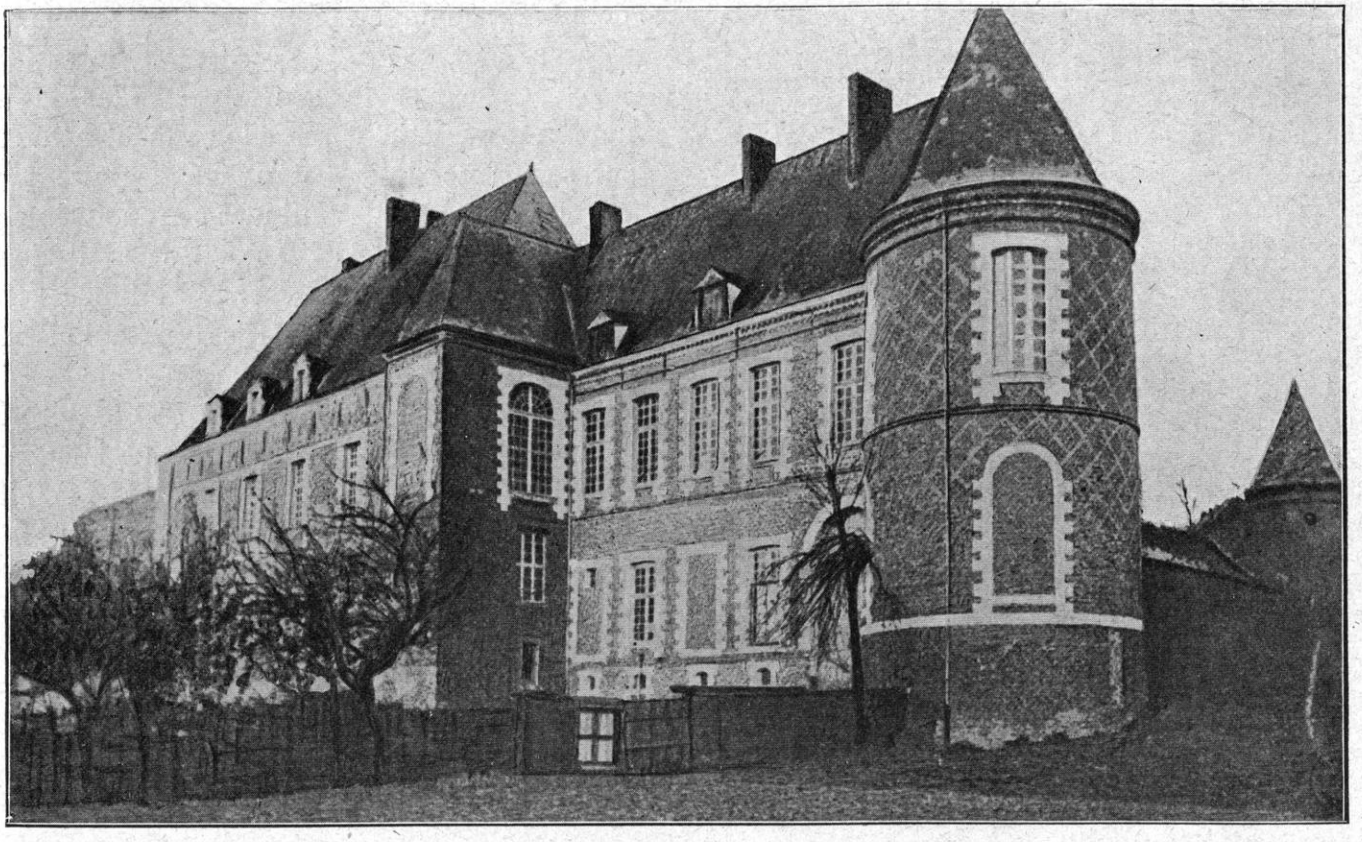
Rien ne peut donner, avec plus de réalité et de force, l'impression du succès incontestable de l'offensive française.

Il est intéressant de mettre, en face de ce récit, celui d'un sergent français appartenant à la division qui fait reculer les Allemands. On comparera les deux manières.

L'écrivain du carnet, André Viénot, est sergent au 251e d'infanterie de réserve, division Legros :

« 29 *matin.* — Au centre du village d'Hamégicourt, le général Néraud à cheval (il commande la brigade) cause avec le divisionnaire (général Legros) qui termine ses instructions près de l'auto. Je happe la dernière phrase : « N'engagez rien pour le moment. »

Nous allons saluer l'ennemi de loin, pour appuyer l'active, puis nous retirer. D'ailleurs, nous marchons vers l'ouest. On traverse un bras de l'Oise, clair filet d'eau, puis le canal de la Sambre à l'Oise A. quelques centaines de mètres, halte auprès d'un pont jeté sur le plus gros bras de l'Oise devant Moy. Nous repassons sur la rive droite, quittée depuis l'avant veille... Le bataillon continue, on nous laisse en poste fixe pour interdire l'accès du pont aux cavaliers signalés ce matin. (Ce sont, sans doute, les premières patrouilles de Richthofen sur la route de La Fère.) On s'asseoit par terre. Un habitant s'en va dans les groupes et porte des nouvelles : les Allemands occupaient hier Saint-Quentin... Je regarde Valroff. Nous sommes stupéfaits... On perçoit le canon à l'ouest, notre direction de marche. L'ordre arrive de rejoindre le régiment. La montée est longue et rude au sortir du village et les hommes, égrenés sur 300 mètres, la gravissent selon leurs pas que ralentit le soleil chaud. Nous avons atteint le rebord de la vallée. La plaine recommence. Le canon nous parvient mieux que dans les fonds. Une grand'route plantée d'arbres, celle de Saint-Quentin (route nationale 44 de Cambrai



MARFONTAINE. — LE CHATEAU

à Châlons-sur-Marne). De tous les côtés, des betteraves (c'est la région de la Guinguette à proximité d'Urvillers). Un coup de canon clair, sec, net, deux cents mètres à gauche; un second; une batterie de 75 s'est établie dans un bouquet d'arbres. — « Par salves! » Quatre flammes d'enfer, offensantes, sortent en même temps des quatre pièces et les quatre sifflements déchirent l'air comme une étoffe. Quelques secondes, l'éclatement lointain. « Qu'est-ce qu'on leur passe là-bas? » Et ce n'est pas fini! Il en arrive encore des artilleurs! — « Ligne de sections par quatre! » Nous descendons l'autre versant de la crête... Les pièces tirent encore; et, maintenant, nous voyons sur quoi. On bombarde le village (Urvillers). —« En tirailleurs! Marche! » L'adjudant prend le pas gymnastique. Toute la section suit. Lemoine et moi nous sommes serre-files, par derrière, presque à côté l'un de l'autre. — « Halte! » La section dépasse l'adjudant et se couche.

« L'ennemi a dû nous voir, car les obus arrivent. Inopinément sur la crête, partent des coups de fusil. Une ligne de tirailleurs se lève, s'arrête, tire encore. C'est la bataille, la vraie bataille. Le capitaine nous renseigne par l'agent de liaison. On doit enlever le village d'Urvillers, à trois kilomètres. Six compagnies allemandes l'occupent. Le bataillon est réserve du 5e, déjà engagé. Desfossés recommande un bon déploiement quand le moment sera venu... La fusillade a cessé; le canon s'éloigne. Sur la route qui monte à droite, le commandant Théron passe au trot. Passent des dragons du 5e... Suivant les ordres, l'adjudant nous conduit de l'autre côté de la route. Vers Urvillers, on entend des feux d'infanterie, nourris ou grêles, des salves. Le soleil est torride. Le combat ronfle en avant de nous. On distingue les éclatements proches. Un obus, deux obus qui nous couvrent de terre. Des balles. Frappés, des hommes culbutent et poussent une plainte rauque ou tendre, élémentaire. Je me tiens seul avec quinze hommes qui ont dépassé la section et s'en sont séparés sur la gauche. Le son des obus les colle par terre; ils s'y vissent. Je leur commande un feu : — « De deux « cartouches. Hausse de combat. Sur les lisières du village... « Feu! » Les voilà guéris. Je prends la tête. Ces hommes sont à moi. Je règle mes bonds sur l'adjudant... — « De l'autre côté de la route, tout le monde. » Au delà du chemin, nous obliquons à gauche. Et puis je ne sais plus ce que l'on a fait...

« L'artillerie nous cause des pertes. Brusquement on se replie, le dos au village. Je suis le mouvement. Les obus redoublent. A la fin, c'est insipide de se coucher : on marche. L'un éclate à deux mètres. Le long de la route, les officiers (ce sont les officiers que voyait l'Allemand), je ne sais plus lesquels. — « De l'autre côté! Vite, de l'autre côté! » Les obus creusent la chaussée, saccagent les branches d'arbres qui croulent par pièces énormes dans un tumulte d'orage. Toute ma bande m'a suivi; d'autres s'y sont joints. Nous passons. Çà et là, des hommes couchés à plat ventre ou sur le dos, immobiles. Des morts. L'un d'eux, sous un pommier, a été surpris en tirant. Tout le visage lui manque; le sang aveugle sa tête,

la terre salit sa poitrine. Le mot d'*impavidus* m'assaille l'esprit : — *Impavidus*, il faut être *impavidus*...

Qu'entend-on, à droite ? Le tambour ? Oui ! Et le clairon ! Sur la route, la clique bat la charge, — « Baïonnette au canon ! » On crie : « Doucement ! ne courez pas ! » Nous avançons sur un rang et la ligne se prolonge loin à gauche, marquée par l'étincellement des baïonnettes qui piquent obliquement le ciel bleu. Les tambours se pressent ; le rythme est plus vif. — « En avant ! » Et tous les hommes clament : « En avant ! » C'est la grande minute, celle où l'esprit souffle. Un frisson électrique tend mon front, contracte la racine de mes cheveux. Les tambours s'enragent ; le vent chaud perle les notes du clairon :

Y a la goutte à boire, là haut !
Y a la goutte à boire...

« Les hommes gueulent. Ils y sont tous : Merda, Rasmont, Girard, tous, transportés ! Il en tombe. Enjambons-les... On nous arrête. Cette charge semble folle sur un village distant de neuf cents mètres pourvu, sans doute, d'une défense intacte. Des ordres circulent. « Couchez-vous ! « faites des abris !... »

L'offensive s'arrête à 900 mètres d'Urvillers. Nous savons, par le témoignage de Kutscher, que la défense était loin d'être intacte et tranquille de l'autre côté.

Ce sont ces minutes qui décident parfois du sort des batailles. Dans le camp français, on ne se rendait pas compte de ce qui se passait dans l'autre camp. A la guerre, et surtout dans cette guerre, on ne sait pas le mal que l'on fait à l'ennemi.

LA BATAILLE POUR SAINT-QUENTIN, L'APRÈS-MIDI DU 29. ÉCHEC DE L'OFFENSIVE

Nous sommes au milieu de la journée du 29. La bataille est en suspens. Comment va-t-elle se décider ?

Il s'agit de suivre d'abord la pointe du 18e corps, au moment où la 69e division de réserve demande du secours à gauche vers Urvillers et que le 3e corps, à droite, se détourne de la route de Guise à Saint-Quentin pour repousser le Xe corps actif (von Emmich) qui, de Guise même, monte à l'assaut de Bertaignemont-Colonfay.

Deux des divisions du 18e corps ont atteint Homblières et Marcy sur la route de Guise et, de là, attendent le 3e corps ; à gauche, le 18e corps s'est allongé vers Urvillers pour donner la main au groupe des divisions de réserve.

A 11 heures, le général de Mas-Latrie apprend que le 3e corps, violemment attaqué sur son flanc droit, est obligé de faire face au nord et ne peut continuer son mouvement sur la rive droite de l'Oise. Il se sent donc dans l'obligation de couvrir lui-même sa propre droite par un de ses bataillons de réserve et il envoie toute son artillerie lourde disponible occuper le Signal d'Origny qui, à la cote 117, un peu plus haut que la statue de sainte Benoîte, domine, au loin, le cours de l'Oise jusqu'à Bernot. De ce point il peut venir en aide à l'attaque du 3e corps sur la route Jonqueuse-Bertaignemont. C'est la clef sud des plateaux du Marlois. Mais pour faire, à son tour, ce décrochement vers le nord, il est obligé de recourir à sa 38e division qui a passé l'Oise à Ribemont et sur laquelle il comptait pour enlever la partie finale dans son offensive sur Saint-Quentin. Il maintient, c'est vrai, cette division, sur la rive droite, mais il la tourne vers Guise, au grand détriment de sa manœuvre principale.

Dans ces conditions, il était bien difficile au général de Mas-Latrie de répondre à l'appel des divisions de réserve arrêtées devant Urvillers. Cependant, il peut encore porter de ce côté une partie de son artillerie divisionnaire. (Ce sont ces va-et-vient de l'offensive que le lieutenant Arthur Kutscher observait de l'autre camp.)

En somme, la manœuvre du 18e corps en direction de Saint-Quentin se trouve réduite à une division, la 36e ; puisqu'une partie de la 35e division et la 38e sont immobilisées soit sur la rive gauche, soit sur la rive droite de l'Oise, la face tournée vers Guise.

La 36e division est en flèche, mal protégée à droite et à gauche. Et c'est le moment où commencent à déboucher, sur le champ de bataille, du côté des Allemands, les renforts appelés par von Bülow. Le corps de cavalerie de Richthofen, le Xe corps de réserve, prêtent main-forte à la contre-attque sur Itancourt-

ARTILLERIE ANGLAISE ALLANT PRENDRE POSITION

Urvillers et permettent ainsi au VIIe corps actif de s'élargir sur la route de Guise, vers Homblières et au delà.

Malgré tout, l'offensive des divisions de réserve n'a pas dit son dernier mot : la 53e division de réserve (général Perruchon) n'a pas encore donné. Sur l'ordre du général Valabrègue, elle s'ébranle et s'avance, à son tour, sur l'Oise, pour prêter main-forte à la division Legros.

La bataille reste donc encore indécise autour d'Urvillers. Vers une heure, le général Legros a fait demander au général Perruchon de le soutenir sur sa gauche et surtout de lui envoyer de l'artillerie. Le général Perruchon allonge le trot de ses batteries qui suivent les passages sinueux de la vallée et passent les petits ponts de l'Oise et du canal en doublant l'infanterie.

L'Oise est franchie. Le bataillon de tête s'élève rapidement sur les pentes du plateau ; la 105e brigade a ordre d'attaquer droit sur Benay-Hinacourt, tandis que les quatre groupes du colonel Massenet sont mis rapidement en position et font feu de toutes leurs pièces en tirant vers l'ouest, du haut de la cote 115, à 1.500 mètres, au nord de Cerizy. Ce sont ces rafales qui rendent la vie si dure aux Allemands derrière les trois meules, à la sortie d'Itancourt. « Ça marche bien, dit un carnet de route ; nous sommes en mesure, l'infanterie arrivant, de rétablir la situation à droite. »

L'infanterie, ayant en tête le 236e (compagnie du capitaine Jacquet), débouche à l'ouest de Moy, suit la grand'route de Vendeuil à Cerizy, se dirigeant vers la Guinguette et la Folie (cote 117) qui domine Urvillers. « Les vaillants réservistes, Parisiens et Normands, montent, courent, sac au dos. « Braves *poilus !* comme on les appelait déjà au camp d'Auvours, dès le mois de juin. » On affirme que Benay est occupé.

Le général Legros sera-t-il secouru à temps ? Les batteries continuent à tirer ; la 105e brigade (général de Montangon) est sur le plateau Hinacourt-Benay ; le 205e en échelon à droite. « Les affaires vont bien jusqu'à ce moment » (16 heures).

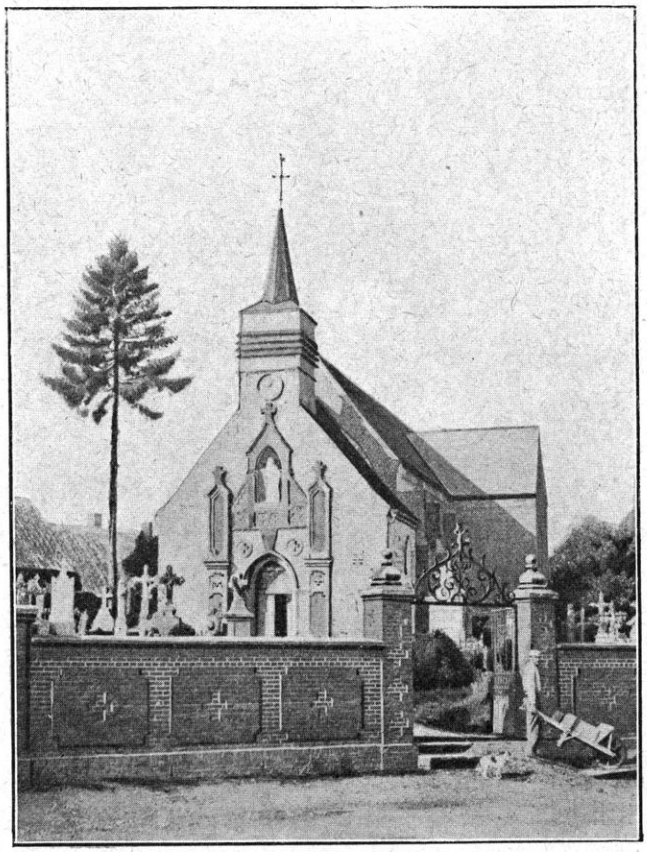
Mais les renforts allemands, entrés en ligne, deviennent de plus en plus nombreux et portent leur contre-attaque sur Hinacourt-Urvillers.

Le général Legros, ne disposant plus que d'une brigade, n'a pu tenir plus longtemps. Après avoir subi de lourdes pertes, il doit abandonner définitivement Urvillers, repris une troisième fois ; il perd la ferme de Puisieux ; il perd la Guinguette ; deux reconnaissances du 5e dragons (colonel Michelon) se sont fait décimer ; le général Legros se demande même s'il pourra tenir sur la rive droite de la rivière. Or, au même moment, le 18e corps (général de Mas-Latrie) fait savoir que, menacé sur sa droite, il est obligé de se replier également au delà de l'Oise, à Mézières et Châtillon-sur-Oise.

D'autre part, un bataillon de la 53e division de réserve, bataillon Brémont, débouchant sur Ly-Fontaine, s'est heurté à ces troupes allemandes que l'on voyait défiler, depuis quelques heures, sur la route Saint-Quentin-Montescourt : c'est-à-dire la route de La Fère. Il s'agissait probablement des régiments du Xe corps de réserve allemand qui, arrivés à l'improviste de ce côté, marchaient sur La Fère, et accomplissaient la manœuvre d'enveloppement conçue depuis la veille par Bülow. Ce bataillon Brémont, qui tient l'extrême aile gauche, est écrasé ; il est obligé de battre en retraite sur la place de La Fère, abandonnée, depuis le matin même, par les forces britanniques.

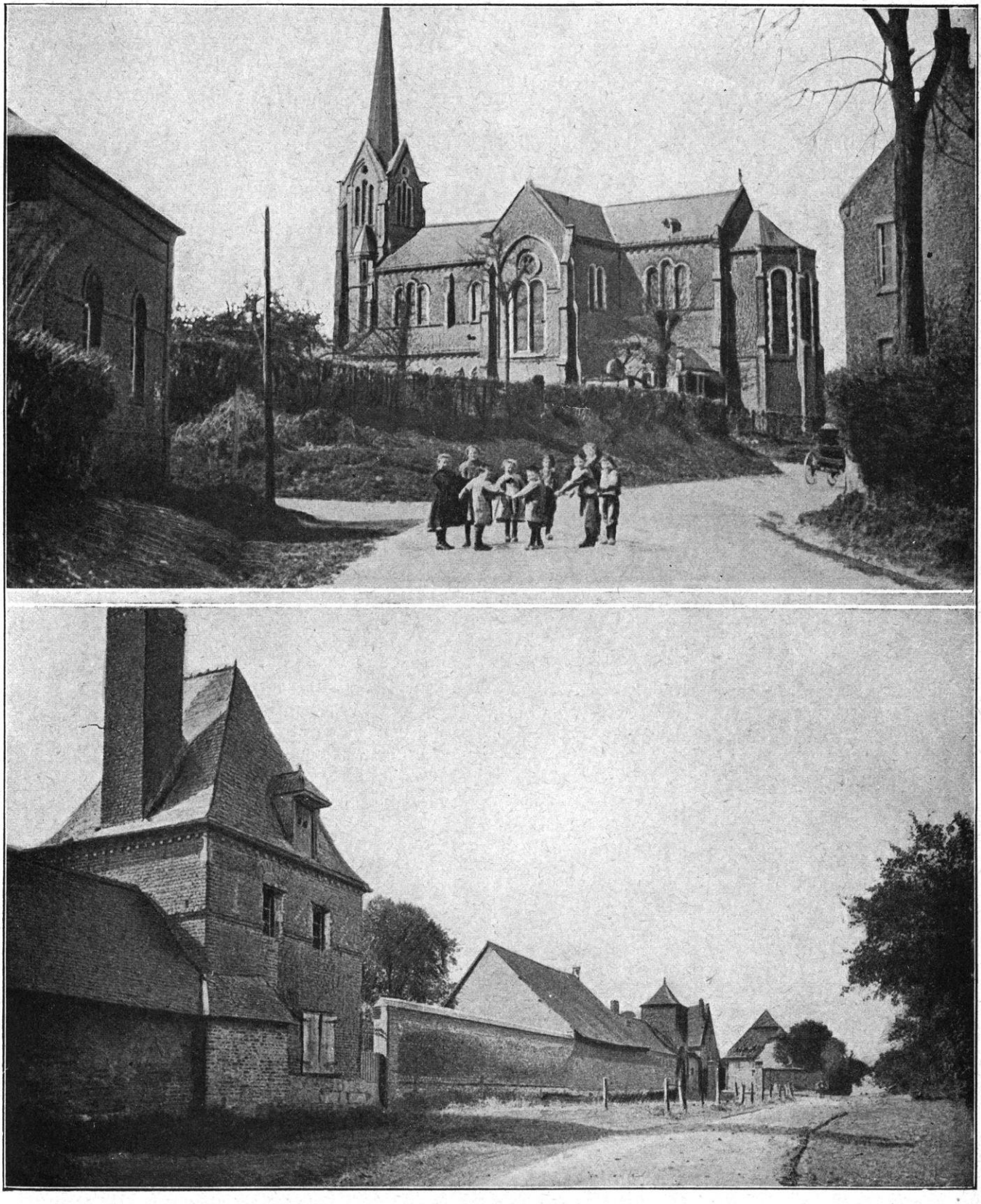
Le général Perruchon sait, d'ailleurs, que les Anglais sont, d'ores et déjà, à un jour de marche en arrière. Il craint d'être tourné. Pour toutes ces raisons, il ordonne à son artillerie de quitter la hauteur de Cerizy où elle est encore, tirant toujours sur Urvillers, et de repasser l'Oise à Vendeuil et à Hamégicourt.

Cependant, le brave 5e bataillon du 236e, qui avait atteint la Guinguette à 15 heures en repoussant les Allemands, garde sa position, sous les assauts répétés de l'ennemi. Il reste là jusqu'à 19 heures, protégeant la retraite de la 69e division. Les blessés étaient évacués sur Moy où fonctionnait encore une ambulance anglaise. Puis, comme les 205e et 319e gardaient la rivière, ce bataillon, très éprouvé, allait bivouaquer à Renansart.



CHEVENNES (AISNE). — L'ÉGLISE

En somme, les deux demi-divisions de réserve ont perdu le terrain conquis dans la matinée. Mais elles gardent les débouchés de l'Oise depuis Vendeuil, aux portes de La Fère, jusqu'à Berthenicourt et maintiennent, en ce dernier point, leurs liaisons avec le 18e corps. La partie n'est pas perdue et le général Perruchon a la joie de voir arriver, près d'une meule où il se repose, le général Journée ramenant les deux régiments de sa brigade, le 224e et le 329e, qui, comme nous l'avons dit, se sont battus depuis vingt-quatre heures, en défilant pour « rejoindre » le long du champ de bataille. Un autre régiment, le 332e, est intact, ayant été maintenu vers Brissay pour la garde des ponts. Le colonel des Vallières, chef d'état-major du général Valabrègue, organise la résistance à la croupe 103 au-dessus de la sucrerie de Senercy. D'ailleurs, la bataille tombe avec la nuit. A Moy, l'encombrement est inextri-



LEMÉ. — L'ÉGLISE ET L'ANCIENNE ABBAYE DU XVIIe SIÈCLE

cable, mais l'ennemi ne poursuit pas.

Le lieutenant Kutscher nous montre ce qui s'est passé dans l'autre camp, durant cette après-midi si mouvementée : les renseignements « se recoupent » exactement :

« ... 2 heures. On nous dit que nous devons attendre, tenir à tout prix le chemin creux (à proximité d'Urvillers en sortant d'Itancourt). Mais la distance est encore trop grande pour tirer utilement. Je vois des patrouilles à pied et à cheval devant nous et je poste 8 hommes prêts à tirer. L'artillerie ennemie bombarde fortement la nôtre à l'aile droite (c'est celle qui tire de Cerizy). La nôtre est visiblement inférieure et c'est en une telle journée, une impression très pénible... Tard, vers 6 heures, nouveau mouvement à l'aile gauche (c'est-à-dire vers la route de Guise). *Nous recevons d'importants renforts d'artillerie et de mitrailleuses.* Nous sortons presque de la zone de feu. Devant nous, on n'observe rien de nouveau. A droite, en bas (c'est-à-dire vers la vallée, à la Guinguette), on lutte énergiquement. *La partie qui était presque perdue change à notre avantage. Du secours nous vient du VIIe corps de l'active* (c'était lui qui opérait jusque-là vers Homblières et qui peut maintenant dégarnir la route de Guise).

« L'adjudant vient à nous et nous affirme que la situation s'améliore beaucoup. Des officiers d'état-major traversent librement le champ de bataille à cheval pour faire leurs observations. La journée est gagnée; cependant, nous devons sortir et attendre des ordres. Nous cherchons les autres sections dont nous sommes séparés. Nous enterrons nos morts sous le poirier. On s'efforce de regrouper le régiment dispersé. Après une heure, l'adjudant nous appelle. Le régiment se réunit à l'entrée est d'Itancourt. Nous abandonnons nos creux et rejoignons ce qui reste de troupes... Les cuisines arrivent. Nous dormons là après avoir avalé une portion de soupe... »

Ce récit prouve que, non seulement le Xe corps de réserve n'a pas pris la poursuite, mais qu'il n'a même pas abordé les hauteurs qui dominent la rive droite de l'Oise.

Complétons, d'autre part, l'exposé de la journée du côté français par les impressions du sergent André Viénot ; il raconte les incidents de la retraite avec une franchise encore plus parisienne que militaire :

« ... Les obus ronronnent : les uns passent, directs, d'une course impérieuse; d'autres, tirés de très loin, cahotent comme des boules dans un jeu. On les aiderait, si débonnaires qu'ils nous rassurent. Pourtant ce sont les plus gros. Inlassablement, ils vont éclater sur le revers opposé de la crête, la même d'où tiraient nos pièces tout à l'heure... D'ennemi on n'en voit pas. Quelles choses ont lieu ? Quels éléments nous couvrent ? Auxquels sommes-nous reliés ? Au fait, qui nous commande ? La course nous a éloignés des officiers, des adjudants. Le lieutenant Garbet dit derrière nous : « — Mes amis, je ne vois pas « vos officiers : mais on se replie, le colonel est mort. Ne « vous affolez pas: ceux de gauche vont protéger la retraite « de ceux de droite, et ainsi de suite... » A droite, nous filons, l'arme à la main. Nous courons trop vite. « — Dou- « cement, doucement ! Au pas. » L'ennemi nous a vus, les balles nous crient aux oreilles ; les shrapnells éclatent, toujours un peu haut, vers la route qu'on veut nous barrer. Maintenant, il faut régler l'allure. Garbet crie : « — Au pas, sapristi, au pas. Tirez, vous autres. » Lui-même, il saisit le fusil d'un mort et tire. Un homme veut forcer son ordre ; il se lève, il l'arrête. « — Regarde-moi « bien ! Est-ce que j'ai peur ? Alors, fais demi-tour ! » Il facilite le courage, ce fier Garbet, si aimable et qui sourit dans sa moustache fine, gigantesque sous son casque de cuirassiers. Nos sacs pesants nous rendent matériels, son torse allégé contient un cœur plus libre. Grâce à lui, le repli s'échelonne... Une section tire. L'autre monte un peu la pente et tire à son tour. Cet ordre mécanique recompose le caractère : on fait face. Je demande à un sergent : « — Sur quoi tire-t-on ? — Tu ne les vois pas, « là-bas, entre le petit bois et la route, à droite ? » Mais si, je les vois : les malins ! « A mille mètres ! » Ils s'abritent derrière les gerbes de paille et s'en servent pour avancer. Ce n'est pas eux qui marchent ; c'est le champ. Nous garnissons la hauteur. Dissimulés par des moyettes, nous criblons de balles celles d'en face, des moyettes vivantes. Les gradés maintiennent et stimulent leurs hommes, les racolent : « — Rassemblement. Il faut les dégager, les camarades ! Tu dois bien tirer, toi ! » Le capitaine Avelot, un grand centurion, au bon sourire, décoré d'une médaille coloniale, a pris un fusil et paie d'exemple. De notre butte, nous canardons, par-dessus les arbres de la route, une compagnie qui vient vers nous. « Cessez le feu ! » L'ennemi est fixé. Nous sommes sortis de la zone de feu. Des deux côtés de la route, un bataillon du 306e ou du 332e (c'est sans doute le 332e) est formé l'arme au pied, dans une discipline stricte. Ont-ils été engagés. Viennent-ils en réserve ? (Nous avons dit que le 332e était en réserve à la garde de l'aile gauche...) La clarté diminue. Sous le ciel moins rayonnant, les masses du paysage s'ordonnent. Au loin, les obus renfoncent la couche d'air, inégaux en son... Le capitaine s'adresse à nous. « — Je ne sais pas où est le régi- « ment. Si vous devez être sauvés par quelqu'un, vous le « serez par moi. Je vous conseille donc de m'obéir. Ce soir, « vous ferez encore une longue marche, mais ensuite vous « dormirez et mangerez. Je vais vous conduire à l'abri des « forts de La Fère... » On marche mieux que je ne l'aurais cru. Le casque de Garbet surmonte les rangs. Du haut d'une montée, une grande étendue de plaine apparaît, comme un lac impondérable... J'apprends l'intention du capitaine. Il veut retourner au cantonnement d'hier matin, à Renansart, pour s'y renseigner sur la division, voire même sur le régiment... Nous arrivons à Renansart. Le régiment y est. Nous avons erré la nuit... Marin nous accueille : il connaît les nouvelles. Le grand coup a eu lieu hier. Notre échec ne signifie rien. L'ennemi est repoussé : nous sommes vainqueurs. Les officiers s'entretiennent des

CONVOI DE FANTASSINS FRANÇAIS

pertes : le colonel a été tué sur la route d'un éclat d'obus au crâne. Il a expiré tandis qu'on le transportait. Le commandant Théron a été blessé à la poitrine. Le capitaine Dolbeau ne pourra pas survivre. Un grand nombre d'hommes aussi sont morts ou blessés... Je m'assieds sur un gros tronc à côté de Marin. Il me répète que la journée d'hier a été bonne, puisque le régiment a couché deux nuits au même endroit. On savait bien qu'il suffisait de vouloir pour les battre...»

Ainsi, dans le désordre d'une retraite, d'ailleurs solidement maintenue, le bruit d'un succès de l'armée française s'était déjà répandu même dans ces divisions de réserve, les plus éprouvées. Et, en effet, la journée avait pris sur d'autres points du champ de bataille une toute autre tournure.

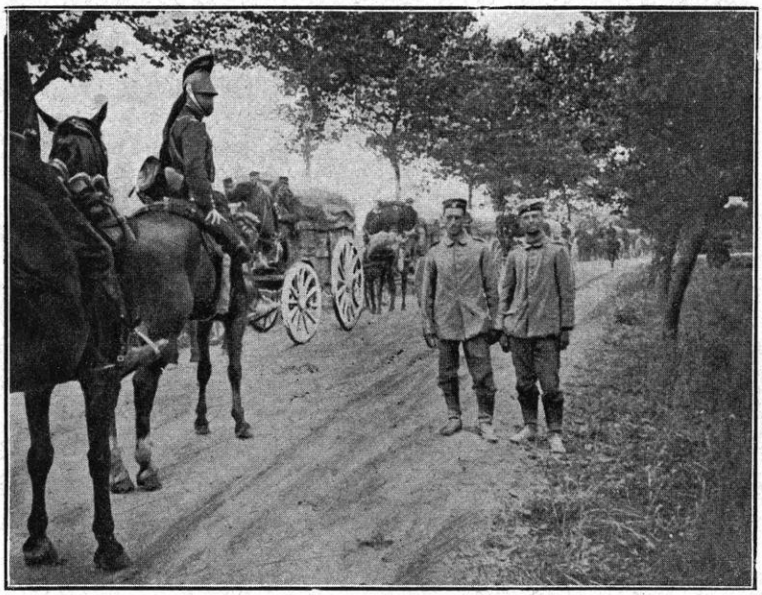
Mais, il faut suivre la bataille en remontant vers le cours supérieur de l'Oise pour voir les teintes de moins en moins sombres se dégrader au fur et à mesure que l'on se rapproche de Guise.

Nous avons quitté le 18e corps au moment où il s'accroche péniblement entre la route de La Fère (vers Urvillers) et celle de Guise (vers Hombleres) pour entourer au plus près Saint-Quentin. La 36e division (général Jouannic) est en flèche dans cette position difficile, tandis qu'à gauche les divisions de réserve commencent à fléchir et, qu'à droite, les deux autres divisions du corps, la 35e (général Exelmans) et la 38e (général Muteau), ne pouvant plus compter sur le 3e corps pour un mouvement au delà de l'Oise, sont obligés de s'échelonner à droite de façon à parer à l'offensive allemande débouchant de Guise et menaçant de couper les ponts de ce côté.

A 14 heures, la division Jouannic qui est en flèche, est attaquée par les forces importantes *venant du sud de Saint-Quentin* (c'est le Xe corps de réserve qui s'est rendu maître de la route

de La Fère et qui débouche sur Urvillers-Itancourt). La 36e division, épuisée, ne peut tenir plus longtemps la ligne de communication entre les deux routes de La Fère et de Guise par Itancourt, Neuville-Saint-Amand-Mesnil-Saint-Laurent-Homblières. Elle se replie lentement et, vers 16 h. 30, elle est obligée de repasser la rivière. Mais elle reste maîtresse des passages à Mézières-sur-Oise, Châtillon-sur-Oise, Sissy.

Ce mouvement entraîne celui de la 38e division (troupes d'Afrique). Ces braves troupes avaient franchi l'Oise à Ribemont ; elles progressaient normalement sur la rive droite, ne rencontrant qu'une faible résistance. Elles restent le plus longtemps possible sur ce terrain et se cramponnent aux hauteurs 120-127 qui dominent Sissy et Thenelles. Mais, à la nuit, leur position sur la rive droite est trop exposée ; elles sont ramenées sur l'Oise.



PRISONNIERS ALLEMANDS
RAMENÉS PAR DES DRAGONS FRANÇAIS

Quant à la 35e division Exelmans, elle n'a pas quitté la région Parpeville-Villers-le-Sec, où elle est arrivée bien tardivement et en assez mauvais ordre après l'engagement du 28, où plusieurs des régiments, notamment le 57e, ont été sérieusement éprouvés. Le 29, elle n'a pris part au combat que dans l'attaque sur Jonqueuse (1).

De ce côté encore, l'ennemi ne poursuit pas. Les débouchés de l'Oise restent entre nos mains. Si les troupes d'une des divisions ont eu une rude journée, les deux autres divisions, la 38e et la 35e, sont à peu près indemnes. Les unités sont recomposées pendant la nuit et sont en état de reprendre l'offensive le lendemain.

A la droite du 18e corps, le 3e corps (général Hache) est à l'articulation du décrochement si dangereux qui met en péril toute l'opération offensive sur Saint-Quentin si elle n'est pas protégée de ce côté. Le 3e corps a dû faire face à l'est et même au nord, *sur la rive gauche*, pour contenir et refouler toute manœuvre ennemie venant de Guise. C'est la pointe de l'angle, un côté étant tourné au nord-ouest, celui-ci regarde au nord-est.

Cependant l'ennemi, c'est-à-dire le Xe corps sortant de Guise, s'en prend aux plateaux du Marlois. Il a passé l'Oise aux ponts de Guise et à Flavigny et il se jette à l'assaut de Bertaignemont-Landifay. Le général Hache, sentant le péril d'une telle manœuvre, a fait une masse de sa 5e division (Bloch) qui a déjà perdu la ferme de Bertaignemont, de sa 6e division (Verrier) qu'il arrête dans son mouvement au delà de l'Oise, et il emprunte même, momentanément, au 18e corps le concours de la 35e division. Cette force considérable va être jetée en partie sur Jonqueuse (au pied du plateau) pour prendre de flanc la contre-attaque allemande avec mission de rejeter à la rivière toute force ennemie qui l'a franchie. Les éléments de la 6e division qui ont passé sur la rive droite ne seront rappelés que si leur intervention est reconnue indispensable : ils gardent la route de Guise-Saint-Quentin et protègent toujours la droite du 18e corps.

(1) Extrait du carnet de route de Jean de la Crompe, sergent au 6e d'infanterie : « *Samedi* 29. Sur des crêtes où on prend position (à Pleine-Selve). On perd le sergent-major, le sous-lieutenant et l'adjudant à Jonqueuse. »

CAVALIERS ANGLAIS SELLANT LEURS CHEVAUX

Le Xe corps allemand s'est massé entre Audigny (sud-est de Guise) et Mont-d'Origny, à cheval sur la route de Guise, centre sur Jonqueuse. C'est donc un choc direct entre les deux manœuvres, celle qui débouche de l'Oise et celle qui entend l'y rejeter. De part et d'autre, l'objectif central est la colline cote 136, un peu au nord de Jonqueuse. La bataille fait rage à partir de 15 h. 40. Le 18e corps fléchit du côté de Saint-Quentin ; mais la tournure des événements est, ainsi que nous allons le voir, toute différente du côté de Guise.

Le ciel s'assombrit vers l'ouest et s'éclaire vers l'est. A Jonqueuse, le combat se prolonge sans que l'on sente, de la part de l'ennemi, une progression sensible. Vers le soir, l'offensive française, dans un bel élan, reprend à Bertaignemont et nettoie les plateaux. Mais il s'agit alors de l'offensive combinée de tous les corps de droite. Le général Hache, qui n'a pas quitté Landifay et qui a été, plus d'une fois, exposé, a maintenu le corps par son exemple et son impassibilité sous le feu (1). Le 3e corps reste finalement maître du terrain et il pourrait considérer la journée comme un succès complet, puisqu'il a gardé ses positions sur la rive droite de l'Oise et qu'il s'est maintenu sur les plateaux, si, à la tombée du jour, la 6e division n'avait fléchi, et après avoir abandonné Mont-d'Origny, ne s'était repliée en désordre sur Pleine-Selve. Cet incident est, il est vrai, rapidement réparé par une intervention personnelle du général Hache. Sur ses ordres, le Signal d'Origny est réoccupé pendant la nuit.

(1) Citation à l'ordre du jour du général Hache : « Le général Hache, commandant le 3e corps, a pris à l'improviste et sous le feu de l'ennemi, le commandement d'un corps d'armée atteint sous le double rapport physique et moral, et l'a engagé immédiatement dans le combat très vif qui se développait sur son flanc ; a montré une énergie et un esprit de décision remarquables en réussissant à imposer une attitude vigoureuse à ses troupes et, finalement, en repoussant l'ennemi. »

MONTESCOURT-LIZEROLLES. — LA GARE

Cette fin de journée et le rôle du 3e corps nous ont mis en présence de la bataille pour Guise.

Avant de l'exposer dans son ensemble, résumons d'abord, en quelques mots, la bataille pour Saint-Quentin dans la journée du 29.

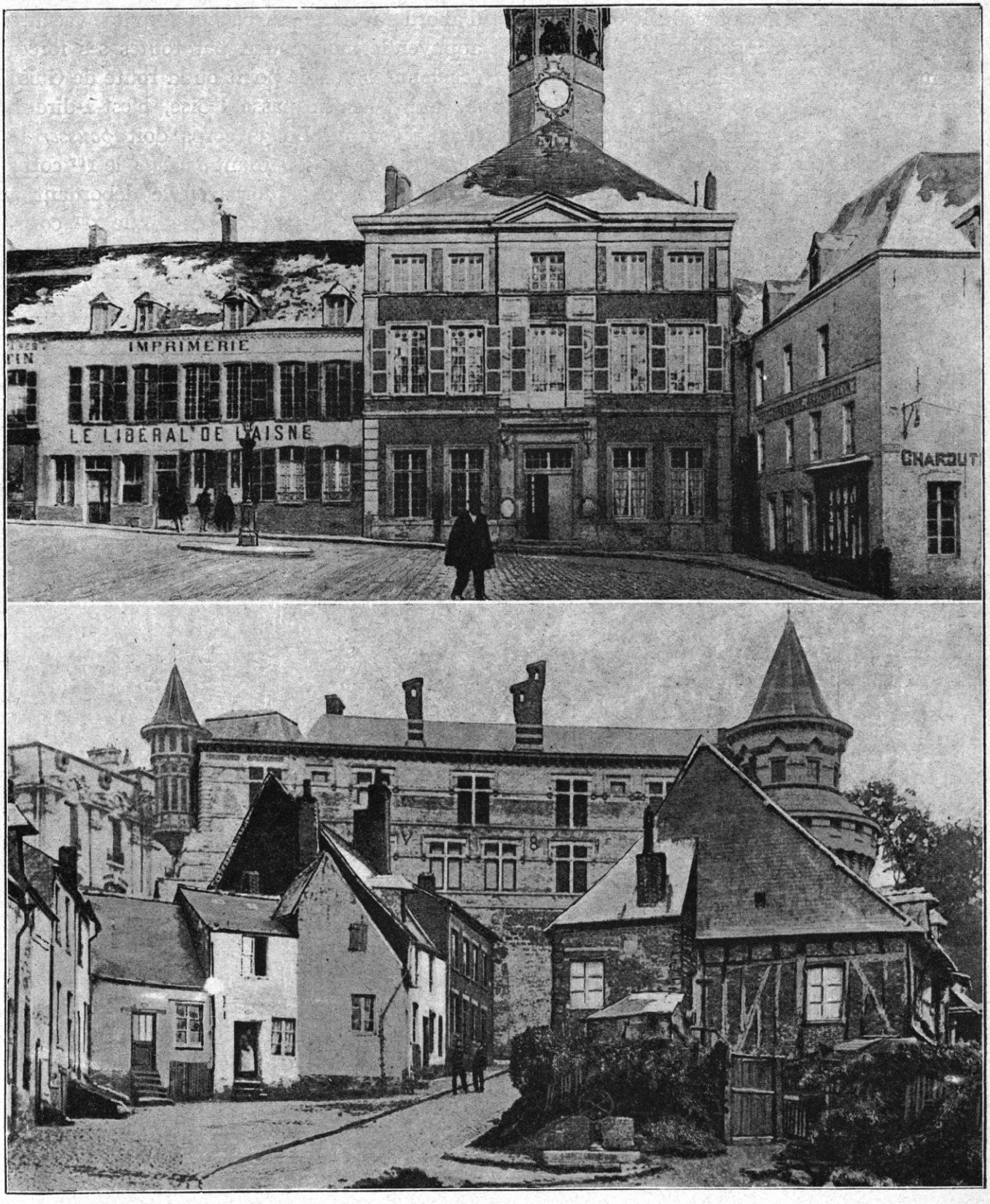
Dans la matinée, offensive heureuse jusqu'aux approches de la ville ; dans l'après-midi, l'arrivée des renforts allemands dégage Saint-Quentin. Les troupes françaises sont ramenées à leur point de départ ; cependant, elles tiennent toujours le cours de l'Oise : sauf à Mont d'Origny, l'ennemi n'a franchi la rivière nulle part, de La Fère jusqu'aux approches de Guise. Ce n'est donc pas une bataille perdue, de ce côté. Or, c'est une bataille gagnée si l'on considère maintenant l'autre partie du champ de bataille.

LA BATAILLE POUR GUISE 29 AOUT

Comme la bataille pour Saint-Quentin, la bataille pour Guise, dans la journée du 29, a eu ses alternatives, mais en sens contraire : âpre et contestée dans la matinée, elle tourne, dans l'après-midi, au succès déclaré.

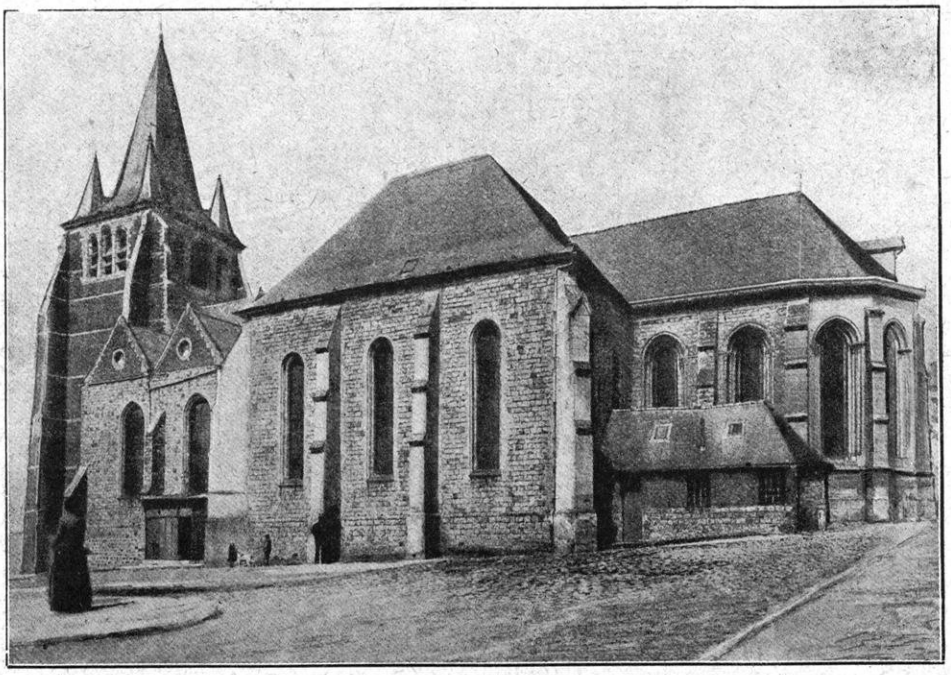
Nous avons mis les deux forces en présence sur le terrain le 28 au soir ; d'une part, la force allemande composée de la Garde à l'est et du Xe corps actif à l'ouest, et d'autre part, le 10e corps français, le 1er corps, la 51e division de réserve et la 4e division de cavalerie. Nous avons vu l'avantage pris, dès le 28 au soir, par les forces allemandes qui se sont emparées des ponts de Guise et des ponts de Flavigny. Nous avons vu, par contre, la précaution prise par le général Lanrezac, qui, soucieux de parer à une attaque possible des forces allemandes sur sa droite, a consolidé la face nord-est de l'angle formé de ce côté par son armée.

La route de Vervins à Saint-Quentin par Guise fait un X avec l'Oise. La bataille pour Saint-Quentin s'est déroulée dans la partie inférieure de l'X, entre l'Oise et la route ; la bataille pour Guise va se dérouler dans la partie supérieure de l'X entre la route et l'Oise.



VERVINS. — L'HOTEL DE VILLE ET LA PORTE DE MARLE

A gauche, les Français ont passé l'Oise et veulent occuper la route ; à droite, les Allemands ont passé l'Oise et veulent occuper la route. Si l'X s'élargit à gauche, les Allemands glissent sur La Fère : mais si l'X tend à se fermer à droite, l'armée française coupe les corps allemands de leurs communications : la vallée de l'Oise qui s'ouvre devant eux au sud-ouest est barrée derrière eux au nord-est et, l'armée von Hausen étant rejetée sur la Meuse de ce côté, Bülow et von Kluck risquent d'être séparés de la masse des forces allemandes. Cette bascule est toute la bataille.



VERVINS. — L'ÉGLISE

En forçant le débouché de Guise le 28 et en consolidant leur tête de pont dans la nuit du 28 au 29, les Allemands avaient, en raison de la conformation des lieux, pris une position extrêmement forte : en effet, ils avaient saisi immédiatement la boucle de l'Oise à sa naissance et se glissant jusqu'à Macquigny (c'est-à-dire sur l'autre patte d'oie qui commande à la fois l'Oise et la route vers Saint-Quentin), ils s'étaient ainsi avancés sur le bras de l'X, ce qui devait faire pencher la balance. Ce fut, pour l'armée française, une entrave dont nous avons vu les suites dans la bataille pour Saint-Quentin et nous allons la retrouver maintenant dans la bataille pour Guise.

Le projet primitif de Lanrezac n'est pas de faire, dans la matinée, un puissant effort de Vervins sur Guise.

Comme le principal objectif qui lui a été donné est Saint-Quentin, il compte s'ouvrir d'abord la route de ce côté, quitte à faire appuyer le mouvement par toutes ses forces échelonnées vers le point où la route de Guise à Saint-Quentin passe l'Oise, c'est-à-dire à Mont-d'Origny. Le 3e corps doit *pousser* le 18e corps, en le débordant *à droite*, le 1er corps doit *pousser* le 3e corps en le débordant à droite, le 10e corps doit *pousser* le 1er corps en le débordant à droite. Telle est la manœuvre prévue pour la matinée du 29.

Mais, dès l'aube, le général s'est aperçu qu'il n'était plus maître de ses mouvements. Tandis qu'il attaque sur Saint-Quentin, il est attaqué à la fois à l'ouest de Guise, à Guise, et à l'est de Guise. Toute son attention se tourne bientôt de ce côté.

Les deux corps allemands qui tentent ainsi de déplacer le pivot de l'X sont répartis à leur arrivée sur toute la ligne de l'Oise, à droite le Xe corps actif (Macquigny-Guise-Flavigny), à gauche la Garde (de Flavigny à Monceau-sur-Oise, Marly, Etréaupont). La nuit a même permis à des forces nombreuses de passer la rivière. Prenant de nouveau l'initiative, les Allemands attaquent de front sur toute la ligne à partir des premières heures du jour.

Mais, au débouché de la rivière, ils se trouvent, d'un bout à l'autre du champ de bataille, au pied des plateaux du Marlois.

PRISONNIERS ALLEMANDS CONDUITS PAR DES CHASSEURS FRANÇAIS

Ces plateaux forment une sorte de citadelle, un quadrilatère parfaitement délimité par la nature. L'angle est du quadrilatère étant à Vervins, le premier côté suit la route et la voie ferrée de Vervins à Guise, le second côté suit la route et la voie ferrée de Guise à Mont-d'Origny-Ribemont, le troisième côté suit la route (longée en partie par une voie ferrée) de Ribemont à Crécy-sur-Serre, et le quatrième côté la route et la voie ferrée de Crécy-sur-Serre à Marle et Vervins. Deux routes centrales traversent le quadrilatère en croix : c'est la route de Vervins à Ribemont par Sains-Richaumont et la route de Guise à Marle qui coupe l'autre à Le Hérie-la-Viéville, à trois kilomètres de Sains-Richaumont. La bataille « pour Guise » devant s'engager sur les trois côtés nord du quadrilatère, il est évident qu'elle trouvera son point décisif à la croisée des deux routes entre Le Hérie-la-Viéville et Sains-Richaumont. Mais, comme le centre dépend des deux ailes, la bataille présentera, en même temps, deux nœuds secondaires, l'un à l'ouest au débouché de Macquigny (en fait, à Jonqueuse), l'autre à l'est au débouché d'Etréaupont (en fait, à Laigny-Voulpaix).

L'ensemble du plateau est en moyenne à la cote 100-130. Son sol est composé en général de ces craies mêlées à l'humus qui forment le riche tapis de culture de ces admirables plaines agricoles. Passé l'Oise, pas d'eaux courantes, des *mares* (Lemé, Marfontaine), des bois de peu d'importance (bois de Clanlieu, bois de Puisieux, bois de Marfontaine, bois de la Cailleuse), garnissant par place la crête centrale ; et surtout, de quelque côté qu'on se tourne, des champs, des champs à perte de vue, des champs fertiles, couverts de récolte sur pied ou « en moyettes », à cette date du 29 août. En somme, un champ de bataille incomparable : une immense terrasse aux larges horizons, aux vastes ondulations se rejoignant par des plis de terrain où s'abritent les agglomérations rurales. Villages, hameaux, *rues*, fermes isolées se nomment, selon qu'ils

occupent les fonds, avoisinent les bois ou couronnent les sommets : la Vallée-aux-Bleds, les Préaux, les Bouleaux, la Désolation (1).

Nous avons montré la pointe de l'angle que forme l'armée française à l'issue de la terrasse vers l'ouest. Pris à partie dès le 28 au soir par l'entreprise du Xe corps allemand sur Guise et au delà, le général commandant la 35e division a cru devoir arrêter son mouvement pour faire face à l'ennemi et le contenir sur la rivière. Cependant, les autres corps français ont continué de défiler sur la rive gauche de l'Oise pour s'avancer vers Saint-Quentin ; ils se sont, pour ainsi dire, transmis la consigne de ne pas laisser l'ennemi sortir des fonds d'Oise et accéder à la route de Guise-Saint-Quentin, qui suit le pied des plateaux du Marlois.

Les Allemands, d'ailleurs, n'ont pas insisté : ils se sont massés pendant la nuit. Les éléments attardés sont accourus de La Capelle, Leschelle, Le Nouvion, Etreux. Ils étaient en ligne sur la rivière au pied de l'angle formé par la bataille française, quand le soleil se levait dans le brouillard (de ces brouillards épais de la vallée de l'Oise), le 29 au matin.

La consigne des corps français était : attendre, voir venir, mais rejeter l'ennemi dans la rivière, s'il faisait mine de déboucher.

Le général Lanrezac a vu très nettement que la manœuvre de l'ennemi l'expose à un réel danger : aussi, dès le 28 au soir, il a pris ses dispositions pour être en mesure d'exercer, le cas échéant, une action décisive de ce côté. Il peut disposer d'un corps tout à fait intact, le 1er corps. Changeant l'ordre de marche, il glisse ce corps entre le 3e et le 10e, de manière à ce qu'il puisse, le cas échéant, frapper à droite ou frapper à gauche ; en un mot, il consolide la forme angulaire qu'il a adoptée en s'inspirant des circonstances et de l'initiative de l'ennemi.

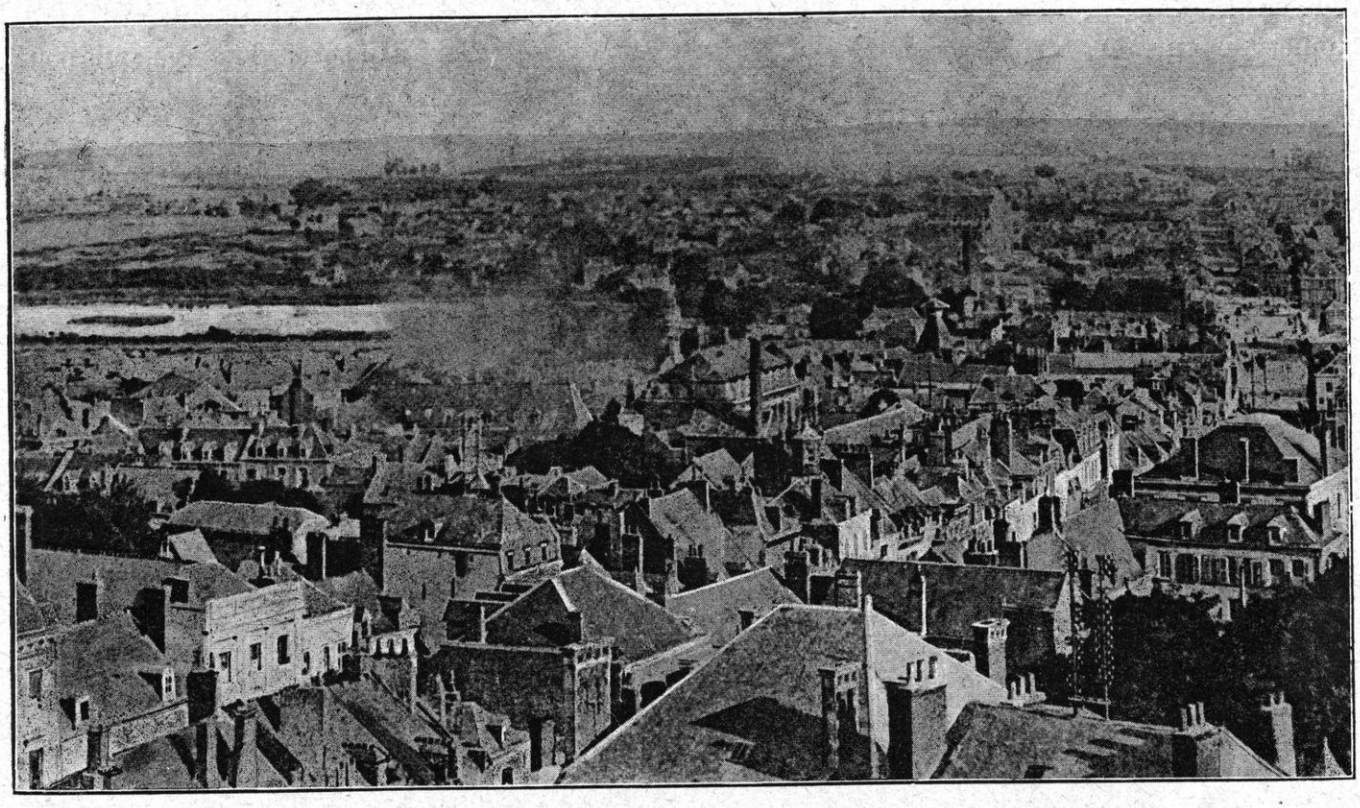
De telle sorte que, dans la nuit du 28 au 29, le 1er corps, doublant le pas, est en train de s'intercaler juste en face du débouché de Guise, sur les pentes des plateaux : l'opération demande quelque temps pour être exécutée ; mais, à 9 h. 30, la 1re brigade et un groupe d'artillerie auront atteint Landifay et pris la liaison avec le 3e corps ; les autres éléments arrivent successivement : la 2e brigade et le 2e groupe d'artillerie divisionnaire à hauteur du chemin de Faucouzy sur la grande route transversale de Vervins à Guise ; la 2e division plus en arrière à 4 kilomètres, à Housset.

En un mot, par cette belle manœuvre, Lanrezac pare à tout événement : si une fissure se produisait entre les corps qui opèrent sur Saint-Quentin et ceux qui restent entre Guise et Vervins, on la comblerait par l'intervention du 1er corps ; sinon, le 1er corps renforcerait puissamment l'offensive principale sur Saint-Quentin.

Il convient d'observer, toutefois, qu'en attendant l'entrée en ligne du 1er corps, le 10e corps est seul à la garde de la rivière, en amont de Guise, et il faut bien reconnaître qu'il est en médiocre posture, ayant en face de lui deux corps ennemis de Guise à Etréaupont ; ceux-ci ayant même l'avantage de presser sur son flanc gauche, au débouché de Flavigny.

En effet, la situation du 10e corps, aux premières lueurs du jour le 29, est la suivante : il occupe la crête centrale du plateau, face à Guise, mais un peu à l'est avec ses trois divisions, deux en première ligne et une en réserve : à gauche, en première ligne et en liaison un peu lâche avec le 3e corps, la 20e division (général Ménissier) échelonnée entre Rougeries, Marfontaine et la Grande-Cailleuse, surveillant de loin la rivière du haut de la route de Vervins à Sains, sur les débouchés de Le Sourd et de la Vallée-aux-Bleds ; à droite, la 19e division (général Bonnier) continuant cette ligne des crêtes avec ses gros au nord de Saint-Pierre, jusqu'aux approches de Vervins, surveillant le plateau de Laigny ; en arrière, la 37e division (général Comby) dans la région Voharies-Lugny-Rogny, prête

(1) Qu'il soit permis à l'auteur d'indiquer, qu'à cette région, se rattachent ses plus chers souvenirs d'enfance : Tavaux, Wiège, Lemé, Sains-Richaumont, Marfontaine, Guise, Saint-Quentin, etc.



SAINT-QUENTIN. — VUE DE LA VILLE A VOL D'OISEAU

à se porter soit sur Vervins par la route de Gercy, soit sur le plateau de la Grande Cailleuse par les fonds de Rougeries.

Pour plus de sécurité, le général Lanrezac a fait tout ce qu'il a pu pour consolider son front de ce côté, c'est-à-dire à son extrême droite, et même il s'est mis en mesure de prendre l'ennemi à revers si celui-ci fait quelque entreprise par Etréaupont-Autreppe. En effet, en couverture de flanc droit de son armée, il a établi une masse en quelque sorte supplémentaire composée de la 4e division de cavalerie (général Abonneau) et de la 51e division de réserve (général Bouttegourd). Les deux divisions opèrent ensemble ; elles occupent la région de Vervins et surveilleront particulièrement les directions d'Avesnes, Fourmies, Hirson et Rocroi, c'est-à-dire une intervention possible d'un des corps de l'armée von Hausen. Mais, si cette armée n'apparaît pas (nous savons qu'elle est loin), les deux divisions conjuguées et rattachées au 1er corps pourront, au premier appel, agir sur les éléments allemands qui déboucheraient de l'Oise par Etréaupont. La 4e division de cavalerie est rassemblée, le 29 au matin, à Fontaine-les-Vervins et elle a ses cyclistes vers Autreppes et Etréaupont ; elle est articulée en liaison avec le 10e corps par Voulpaix ; la 51e division de réserve s'avance pour prendre place un peu au sud de Vervins, à Gercy.

Ainsi, tandis que l'ennemi a franchi ou est en train de franchir les ponts de l'Oise de Macquigny à Etréaupont, trois corps de l'armée Lanrezac s'apprêtent à le recevoir ou même à descendre sur lui du haut du quadrilatère marlois.

La bataille s'est engagée, très ardente, dès l'aube du 29. Aux dernières heures de la nuit, la nouvelle de la perte des ponts de Guise et de Flavigny s'étant confirmée, le 10e corps a reçu l'ordre de prendre son point de départ de Puisieux et de s'emparer, à la pointe du jour, du village d'Audigny qui commande les fonds d'Oise. La 20e division (Ménissier) est chargée de cette mission ; la 19e division (Bonnier) la soutiendra au sud de Colonfay, à cheval sur la route de Sains-Richaumont,

tout en gardant les autres ponts de l'Oise à Romery, Montceau, Proisy.

La 38e brigade (général Rogerie) est en réserve du corps d'armée à Sains-Richaumont.

« A 1 heure du matin nous rassemblons (Vervins). Il faut un bon moment pour se rassembler dans l'obscurité... Nous voilà sur la route de Voulpaix. Il fait un brouillard épais; nous croisons le 241e. Grand'halte. La soupe est à peine cuite, le café à peine passé, qu'un ordre arrive; on repart immédiatement; les hommes avalent leur repas en marchant. Nous traversons Voulpaix; voici de nouvelles troupes. Brusquement, la fusillade éclate singulièrement près de nous. Nous marchons maintenant à marches forcées sans repos, pour rejoindre notre place de combat. Nous longeons le petit bois de Lemé. Nous voici maintenant sur la grande route de Sains-Richaumont. A notre aile droite, tout l'horizon est garni d'éclatements d'obus. L'artillerie vient d'entrer en jeu de part et d'autre. Nous voyons les bataillons descendre en damier vers le combat. Des blessés remontent la pente, revenant des petits bois voisins où se déroule l'action. Pour des troupiers qui viennent d'effectuer pendant six jours une retraite terrible, le moral est extraordinaire (1). »

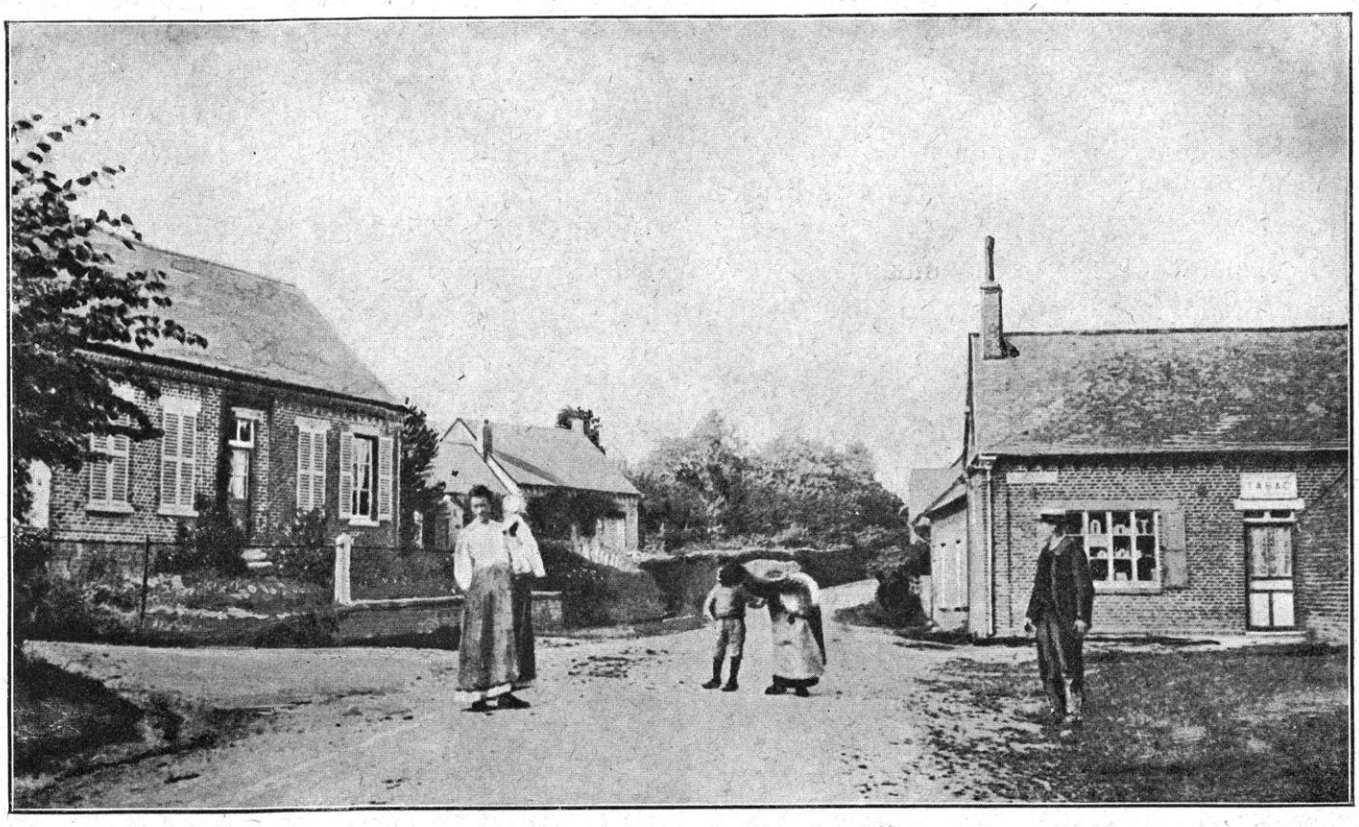
L'action va donc se dérouler sur les pentes ondulées qui, de la crête, descendent vers l'Oise : c'est-à-dire à la fois sur le rebord septentrional des plateaux et dans les villages herbus formant, dans les fonds, comme une sorte de petite Thiérache.

Le 10e corps marche sur Audigny. Il fait un brouillard intense : on ne voit pas à 6 mètres devant soi. Tout à coup, au moment où les avant-gardes entrent dans Audigny, la 20e division (Ménissier) est attaquée, sur son flanc droit, par des troupes allemandes qui, venant des ponts de Guise, se sont glissées à la faveur de la brume. Un combat très dur s'engage dans les rues du village. Des masses ennemies accourent de Guise et de Flavigny ; elles s'élargissent vers la droite et grimpent jusqu'à la cote 160 (la Désolation) ; de là, elles dominent l'articulation des deux batailles, celle de l'ouest par Jonqueuse, celle de l'est par Clanlieu, Colonfay. L'artillerie du 10e corps, établie à la cote 164 (est d'Audigny), a ses vues bouchées à cause du brouillard et ne peut pas tirer. Les deux régiments engagés vers Audigny, 47e et 2e (40e brigade), gardent le village et contiennent les troupes voisines jusqu'à 8 heures, puis sont obligés de se replier ; l'artillerie les suit et le mouvement de repli s'accentue sur Clanlieu. La 40e brigade est donc hors d'état de reprendre Guise et les ponts. Cependant, l'autre brigade de la 20e division, la 39e, était attaquée sur le front Puisieux-Colonfay. Après diverses alternatives, la bataille se concentre au point de croisement des deux routes centrales du plateau, auprès de Sains-Richaumont (ferme de Harbes).

La 39e brigade avait été, de son côté, surprise par une colonne allemande qui avait passé l'Oise à Proisy, grimpait les pentes par Wiège-Faty et l'attaquait, à 8 heures du matin, sur la route de Wiège à Le Sourd. Cette brigade se replie lentement sur la même crête du plateau, à Sains-Richaumont et même jusqu'au Nord de Housset (cote 161). Cependant, un bataillon du 136e (bataillon Boniteau), dont l'attitude va décider du sort de la journée, s'accroche au terrain vers 10 heures, entre Sains et Richaumont et, renforcé par des groupes qui se joignent à lui, il ne se laisse pas entraîner par la retraite. Aucun effort de l'ennemi ne peut lui arracher la ligne sur laquelle il s'est établi un peu en avant de la lisière de Sains, sa gauche vers la station, sa droite à la Briqueterie. Le 1er bataillon du 41e (commandant Gilquin) vient à l'aide et se maintient au petit bois de Montaleux à l'est de Richaumont :

« La position est très bonne, écrit le Dr G. Veaux, car le bois se trouve sur une crête, avec une pente douce descendant en pente douce vers la voie ferrée. La route de Puisieux à Sains-Richaumont court sur la lisière nord-est du bois. Au loin, on aperçoit les clochers de Puisieux-Colonfay. Voici les Boches qui avancent. Après s'être longuement concertés, ils montent à travers champs en grand nombre, déployés en tirailleurs. Les lebels ajustent ces cibles vivantes; en quelques secondes, la moitié des Allemands est à terre ; les autres hésitent, et malgré les menaces de leurs chefs se replient en désordre sur la voie ferrée... Une nouvelle attaque se produit : les Allemands montent en hurlant, baïonnette au canon. Déjà on distingue leurs figures à moitié cachées sous le casque, lorsque la fusillade prend tout le long de la lisière. Comme la première fois, leur élan est brisé, le sol jonché de cadavres

(1) Récit d'un officier du 41e régiment (brigade Rogerie du 10e corps).



VOULPAIX. — LA RUE DE LAIGNY

et de blessés. C'est une folie de leur part de vouloir ainsi s'emparer de ce bois par un assaut, obligés de parcourir au moins 500 mètres en terrain découvert (1). »

A droite, l'ennemi accomplit un mouvement d'enveloppement : on s'aperçoit alors que des forces importantes ont passé l'Oise par tous les ponts de Guise à Etréaupont ; la Garde prussienne refoule la 19e division le long du bois de Marfontaine jusqu'à Chevennes. Elle s'est emparée de Voulpaix.

Le général Defforges, commandant le 10e corps, jette alors sa 38e brigade Rogerie dans la bataille : celle-ci, soutenant le bataillon Boniteau, garde la ligne de crêtes en avant de Sains-Richaumont. L'effort de l'ennemi s'épuise contre cette énergique résistance. La bataille paraît se rétablir à ce point central d'où dépendent Clanlieu et Jonqueuse d'une part, la Vallée-aux-Bleds et Vervins d'autre part.

Il est 10 heures. La brume s'est dissipée. Le 1er corps débouche sur le champ de bataille. Sur la cote 122, on voit le général Franchet d'Esperey qui étudie la situation. Il prend, immédiatement, sous ses ordres, l'artillerie de la 20e division. Cette artillerie tonne sur les colonnes ennemies qui grimpent aux pentes et les arrête net.

A midi, la situation s'améliore. L'heure de la contre-attaque va sonner...

Mais voici que l'espoir entrevu échappe encore. A droite de la 39e et de la 38e brigades, la 37e combattait sur les pentes qui rejoignent la rivière vers Le Sourd, Wiège-Faty et Marly-Proisy. Le 71e et le 48e composent la brigade. Violents combats à la cote 169 qui sépare Le Sourd de Lemé. De ce côté, l'artillerie lourde allemande, qui tire des hauteurs de Wiège-Faty (ferme Martin, au-dessus de la ferme du Sourd), accable ces formations de projectiles. Vers 10 heures, le 71e réussit à franchir la crête 169, entre dans Le Sourd et en chasse l'ennemi à la baïonnette (carnet de route du capitaine de la Boissière). Obligé de l'évacuer, il tient, à midi, sur la crête 169, en avant de Lemé, se replie dans Lemé, défend le village maison à maison et, finalement,

(1) *En suivant nos soldats...*, p. 89.

cruellement éprouvé, ayant perdu la majorité de ses officiers, retraite en désordre sur Marle, entraînant dans son mouvement le 48e. Le général Bonnier commandant la 19e division est blessé par un éclat d'obus (vers 14 heures) et évacué.

Le général Rogerie, commandant la 38e brigade, prend la direction de la ligne de feu sur la crête. Avec les réserves qu'on lui envoie, il organise solidement, à sa droite, la défense de Lemé, les Bouleaux, Chevennes, entre Sains-Richaumont et Voulpaix. L'ennemi qui, venant de Voulpaix, avait esquissé un mouvement d'enveloppement à droite, est contenu.

La bataille se prolongeait ainsi sur la droite jusqu'à Vervins. Toute la route transversale au plateau était en feu. Après l'échec du Sourd-Lemé, si la droite succombait, la situation devenait critique.

Mais la prévoyance du général Lanrezac avait paré aux événements. Tandis que le 1er corps se prépare à intervenir au centre, la 4e division de cavalerie et la 51e division de réserve manifestent leur présence autour de Vervins.

Comme nous l'avons indiqué, la 4e division de cavalerie (général Abonneau) avait été rassemblée à 7 heures du matin à Fontaine-les-Vervins pour garder la route d'Autreppes-Etréaupont ; la 51e division de réserve (général Bouttegourd) marchait vers Gercy.

« Nous traversons Vervins ; la ville est morte. Parmi nous, au contraire, règne une certaine gaieté : aujourd'hui on attaque. Pied à terre, nous attendons le moment de marcher de l'avant. Un brouillard épais nous enveloppe. A 8 heures, il se lève... Sur le plateau, entre Fontaine-les-Vervins et Laigny, des estafettes, des agents de liaison, des artilleurs galopent. Deux batteries se placent face au nord-ouest. Deux escadrons de dragons, dont le mien, sont en soutien. Nous nous rangeons à la gauche dans un repli du terrain et l'on nous intime l'ordre de ne pas bouger jusqu'à l'arrivée d'une division d'infanterie (*c'est la 51e division de réserve*) dont les têtes de colonnes doivent apparaître à 10 heures. A 8 h. 30, une batterie française, au milieu du silence général, lâche son premier coup de canon et s'attire un feu immédiat de plusieurs batteries adverses. Les nôtres entrent, à leur tour, en action. Nous sommes à cheval, immobiles. Nous écoutons sans voir, sans comprendre. Au loin, les mitrailleuses grincent. Un bruit ample et flou emplit l'étendue » (1).

Ainsi l'ennemi a franchi l'Oise ; il débouche d'Etréaupont-Autreppes pour tenter son mouvement tournant par Haution vers la Vallée aux-Bleds, Voulpaix. Mais la brigade de cuirassiers lui tombe sur le dos vers Voulpaix-Féronval, la brigade de dragons vers Haution-Féronval, la brigade légère demeurant en réserve à Fontaine-les-Vervins. Vers midi, la 51e division de réserve (général Bouttegourd), qui vient de Tavaux, commence à arriver à Gercy ; elle s'engage sur le front Voharies-Gercy et prend en flanc les Allemands qui attaquent le 10e corps sur Marfontaine et Saint-Pierre. La 51e division de réserve entre en liaison avec le 10e corps, et déjà l'ennemi est contenu et même refoulé au delà de la crête de Voulpaix et en direction de l'Oise, quand, enfin, se déclenche, sur tout le front de bataille, la contre-attaque générale prévue et préparée par le commandement, exécutée par le général Franchet d'Esperey.

La bataille de Guise est à son tournant.

Il faut reprendre, maintenant, les données générales du combat depuis l'endroit où se trouve appliquée la pointe de l'angle, c'est-à-dire à la partie du front où la bataille pour Saint-Quentin s'articule à la bataille de Guise.

Il est 3 heures de l'après-midi.

Nous avons dit la retraite de la division du 18e corps sur la route de Guise ; mais nous l'avons vu le général de Mas-Latrie mettant ses deux divisions de droite en liaison étroite avec le 3e corps pour la défense du cours de l'Oise. Nous avons vu le général Hache, après avoir contenu, non sans peine, l'offensive allemande déclenchée de Macquigny sur Bertaignemont, reprendre cette ferme et préparer une attaque générale sur Jonqueuse à 3 h. 1/2 de l'après-midi.

Nous avons montré le 1er corps manœuvrant par ordre en arrière des lignes sur les plateaux du Marlois et venant se glisser entre le 3e et le 10e corps, en face de Guise

(1) Capitaine Langevin, *Cavaliers de France*, p. 87.

ANGLAIS DANS LA CAMPAGNE ENVIRONNANT SAINT-QUENTIN

et débouchant sur Puisieux-Clanlieu ; la 1re brigade et un groupe ont atteint Landifay à 9 h. 30, deux bataillons sont jetés dans Le Hérie-la-Viéville ; la 2e brigade et deux groupes d'artillerie divisionnaire s'arrêtent à la hauteur du chemin de Faucouzy, ferme d'Harbes. La liaison est prise avec le 3e corps à Landifay, la 2e division est au nord de Housset. Le corps a perdu la demi-brigade Mangin transportée par voie ferrée près de La Fère. Mais la division Deligny, qu'il avait été question d'enlever également, est remise à la disposition du général Franchet d'Espérey. Celui-ci fait connaître, à 15 h. 30, son intention de prendre l'offensive.

Le général Defforges, avec son 10e corps, a tenu au carrefour de Sains-Richaumont. Il a repris du terrain à Lemé. Le général Abonneau, avec sa division de cavalerie et le général Bouttegourd avec sa division de réserve ont arrêté le débordement allemand par la droite (Voulpaix, la Vallée-aux-Bleds, Féronval).

C'est la minute décisive. L'ennemi est à bout de souffle ; nulle part il n'a pu enlever la crête du quadrilatère, ne disposant que de deux corps, le Xe corps entre Jonqueuse et Colonfay et la Garde entre Guise et Etréaupont ; sans cavalerie, sans réserves, déjà il est arrêté. Comment supporterait-il une puissante réaction soigneusement délibérée et préparée ?

A 3 h. 30, l'offensive générale est prête, depuis Mont-d'Origny jusqu'à Vervins, c'est-à-dire sur toute la ligne transversale du quadrilatère. Le général Hache à gauche sur Mont-d'Origny-Jonqueuse, comme nous l'avons dit précédemment ; puis, mêlées en quelque sorte aux divisions du 10e corps, les divisions et les brigades du 1er corps ; près du général Hache, en liaison avec lui, la 4e brigade (général Pétain), marchant sur Bertaignemont et la Râperie un peu en arrière toutefois ; au centre, la force principale du corps, la division du général Deligny marchant d'abord sur la ferme la Bretagne et le Hérie, et au delà sur Clanlieu et Audigny ; à droite, la 3e brigade partant de Housset sur Chevennes et Le Sourd.

Toute l'artillerie du corps doit d'abord tirer par masse et préparer le mouvement offensif.

Le 10e corps est resté en ligne presque partout sur le front de bataille. Le 13e hussards a couvert la gauche du corps d'armée vers Le Hérie-la-Viéville jusqu'à l'arrivée du 1er corps ; l'artillerie du corps est en partie sur la crête de La Neuville-Housset. Entre Housset et Chevennes se trouve la 40e brigade et une grande partie de la 39e brigade avec le 70e régiment ; de l'extrémité est de Sains jusqu'à Voulpaix, la ligne reste formée par 7 bataillons dont le bataillon Boniteau, qui n'a pas cédé un pouce de terrain depuis le début de la journée.

Enfin, à l'extrémité à droite, la 51e division de réserve en crochet depuis Voulpaix jusqu'à Laigny et la brigade de cavalerie achevant le crochet par Haution-Féronval et les approches de l'Oise à Autreppes.

L'artillerie tonne ; l'offensive s'ébranle d'un seul mouvement vers 17 heures sur un front de 25 kilomètres. Le 1er et le 10e corps marchent étroitement liés. Le général Franchet d'Esperey est à l'ouest de Le Hérie et il progresse avec la brigade Sauret.

« Sous le soleil ardent, les troupes (du 10e corps) évoluent à travers champs. A 3 h. 30 de l'après-midi, les régiments du 1er corps d'armée apparaissent derrière une crête et s'engagent à notre gauche. Les Allemands, qui avaient progressé pendant un moment, reculent sous la poussée de nos corps d'armée... Nous vivons comme dans un tourbillon ; partout les obus, les balles répandent la mort à travers champs. Sur la route passent constamment des convois d'artillerie, blessés, ravitaillements de munitions. Quelle différence avec la première bataille ! L'état-major installé là (*route de Housset à Sains*) derrière nous, à 1.500 mètres, dirige tout méthodiquement. Trois aéros évoluent sans cesse. Deux biplans se chargent des renseignements ; un Deperdussin s'occupe de l'artillerie, dont il dirige le tir et à laquelle il apporte sans cesse des ordres... Le général Rogerie encourage les hommes de la parole. Les Allemands qui étaient à la lisière de Sains ont détalé devant nos avant-gardes. Il n'y a pas de doute, c'est le succès. Une griserie s'empare de tout le monde » (1).

(1) Dr Georges Veaux, du 41e.

ÉTRÉAUPONT. — LA GARE

Les troupes françaises descendent par un mouvement en demi-cercle se concentrant vers Guise par toutes les pentes des plateaux du Marlois. Elles balaient l'ennemi devant elles. Jonqueuse est repris, Bertaignemont est repris. Puisieux, Clanlieu, Richaumont sont repris, Colonfay est repris. Le Sourd est repris, Voulpaix est repris, l'ennemi est chassé de toute la crête; il est rejeté dans les fonds d'Oise. Un détail du champ de bataille indique l'aspect de l'ensemble :

« Le 2e bataillon (du 41e) suit le mouvement à un kilomètre de distance. Le général de brigade Rogerie encourage les hommes de la parole. Les Allemands qui étaient à la lisière de Sains ont détalé devant nos avant-gardes. Il n'y a pas de doute, c'est le succès. Une griserie s'empare de nos hommes à l'entrée de Sains, on se reforme en colonnes. Plusieurs bataillons se dirigent sur la route de Colonfay. Nous voilà sur la grand' place au bout de laquelle plusieurs bâtiments achèvent de brûler et de tomber en cendres. Puis, la route de Voulpaix par laquelle nous sommes arrivés ce matin. Nous prenons la route de Colonfay ; le bataillon se déploie de nouveau ; les premières sections en tirailleurs, les autres en damier. Tout le monde marche avec enthousiasme... » (1)

A la tombée de la nuit, l'ennemi battait en retraite sur les ponts, poursuivi par certains éléments, jusque dans la région de Wiège-Faty, aux portes de Guise. Sauf l'incident de Mont-d'Origny bientôt réparé, le succès était général et tous les corps engagés y avaient eu leur part.

(1) Les faits d'armes héroïques furent nombreux. Donnons la belle citation à l'ordre du jour du général Marjoulet : « *Marjoulet*, général commandant un corps d'armée. Le 29 août, commandant l'avant-garde d'un corps d'armée (le 1er corps). a su maintenir, sous un feu intense, pendant une partie de la journée, l'occupation d'un village, assurant ainsi la liaison entre les deux corps d'armée voisins (3e corps et 10e corps) et couvrant ainsi l'entrée en ligne de son propre corps d'armée sur le champ de bataille. A 17 heures, au moment où ce corps d'armée s'engageait, toutes forces réunies, et rejetait l'ennemi, s'est mis à la tête de sa brigade, un fusil à la main, pour enlever un village qui lui était assigné comme objectif. »

Le 8e régiment d'infanterie (du 1er corps) fut très éprouvé ; après de terribles marches, il dut, comme le corps entier, se battre sans avoir reçu ses ravitaillements : le soir du second jour, le colonel rassemble ce qui lui reste du régiment et il demande à ses officiers de faire un nouveau sacrifice... Puis, il leur ordonne de se reposer : « Dormez, mes enfants, dit-il : cette nuit, c'est moi qui vous garderai. »

Les renseignements recueillis pendant la nuit apprenaient que les corps ennemis repassaient en hâte la rivière. Si la Garde et le Xe corps allemand étaient restés sur la rive gauche, ils étaient infailliblement coincés entre la ligne est-ouest formée par les 3e, 1er, 10e corps et la ligne nord-sud formée par la 4e division de cavalerie et la 51e division de réserve, qui tombe sur le flanc gauche de la Garde à Voulpaix. Il se dérobait à temps.

Dans le camp français, le premier sourire de la fortune répand une joie universelle : « On est très fatigué, mais on marche de l'avant, on a vu reculer les Prussiens ; on a le sentiment de la victoire. On est content ! »

Et puis on compte sur la journée du lendemain !

JOURNÉE DU 30 AOUT

La journée du 29 se résume en deux mots : échec à gauche, succès à droite. On eut, dans la nuit, la confirmation que le corps de la Garde et le Xe corps de réserve avaient repassé l'Oise ; on sut aussi qu'après les terribles efforts de la journée du 29, — passage de l'Oise, assaut du plateau du Marlois, alternatives du combat à Jonqueuse, Audigny, Sains-Richaumont, Lemé, Haution, Voulpaix, et finalement lutte désespérée contre la magistrale offensive de Franchet d'Espérey, — ces corps étaient dans l'impossibilité de soutenir, à eux seuls, le poids d'une nouvelle lutte.

D'autre part, Bülow ne pouvait leur venir en aide. La course folle vers l'ouest avait dévoré tous ses effectifs disponibles. Au dernier moment, avec une témérité inouïe, il avait dégarni absolument sa gauche. En enlevant le Xe corps de réserve et le corps de cavalerie du général de Richthofen, il avait fermé les yeux sur ce qui pouvait arriver de ce côté. Et il n'avait, d'autre part, aucun soutien à attendre de l'armée von Hausen, car celle-ci, engagée, avait eu à soutenir les rudes combats de La Fosse-à-l'Eau et de Signy-l'Abbaye contre de Langle de Cary et elle était arrêtée à la coupure de l'Aisne.

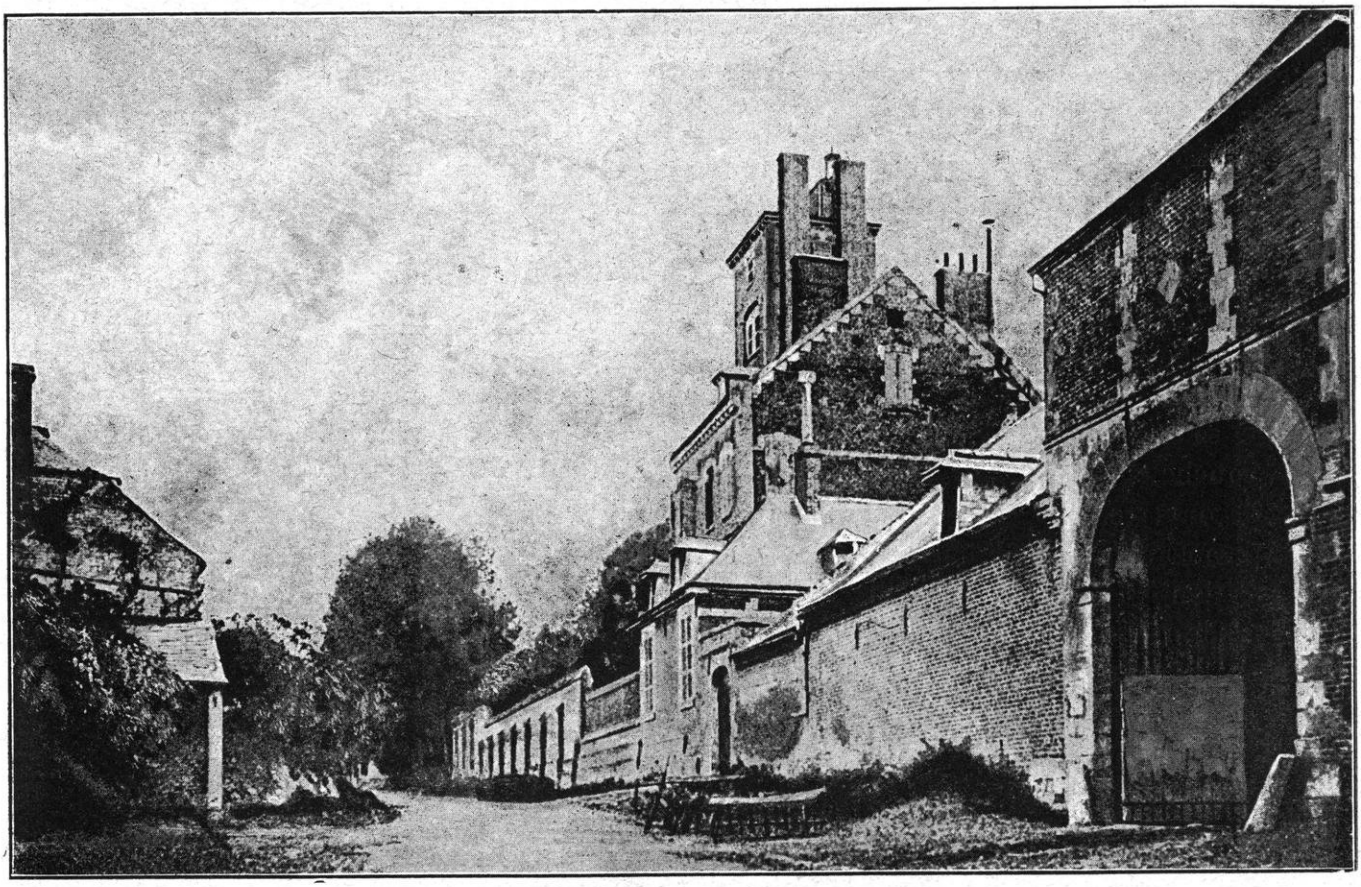
Si la droite de l'armée française continuait son mouvement sur Guise, en manœuvrant à droite, dans la région d'Etréaupont où elle avait pénétré, l'ennemi, déjà rejeté sur la rive nord, était pris sur ses communications, coupé sur ses derrières et menacé d'un désastre.

Mais, à gauche, la situation était toute différente. Non seulement l'armée britannique n'avait pu prendre part à la bataille du 29, mais elle s'était retirée, abandonnant la région de La Fère, et elle avait décidé de se retirer plus loin encore, derrière l'Aisne, jusqu'à Soissons.

Ainsi la poche non seulement s'était créée, mais s'approfondissait. Quant à la fissure entre les deux armées allemandes, elle était comblée. Si Bülow avait été très imprudent en dégarnissant sa gauche, il avait été très sage en renforçant sa droite. Von Kluck lui avait cédé la moitié du IXe corps. La cavalerie de Richthofen avait pris part à la bataille sur la route de La Fère et envoyait déjà ses avant-gardes sur la route de Saint-Gobain ; enfin, le Xe corps de réserve, déjà remis de sa course formidable, se mettait en mouvement et marchait sur La Fère par Montescourt.

Tout cela n'était pas sans risque pour le général aventureux. Car ces troupes n'en pouvaient plus : à ce sujet, tous les témoignages concordent. D'autre part, en se développant sur la route de La Fère, elles présentaient le flanc à l'armée Lanrezac, toujours à l'abri derrière l'Oise à Renansart-Surfontaine et qui, par un « à gauche » vigoureux, pouvait leur tomber dessus. Ce mouvement s'esquissait et la demi-brigade Mangin, arrivée par chemin de fer, était à Versigny, prête à se jeter en travers, tandis que les divisions de réserve débouchaient de Renansart, non plus en direction de Saint-Quentin, mais en direction de La Fère.

Les chances étaient donc pour le moins égales et il paraît juste de dire que, tactiquement, elles penchaient en faveur de l'armée française si elle poursuivait son succès le lendemain.



FRESNOY-LE-PETIT. — TYPE DE VIEILLE FERME DU VERMANDOIS

JOFFRE ORDONNE LA RETRAITE Mais d'autres considérations étaient à peser. Tout d'abord, le principal résultat qu'on se proposait était obtenu : l'armée britannique était sauvée ; si la poche s'était produite et si elle allait se creuser encore davantage, du moins le front n'était pas rompu : l'armée britannique restait en ligne.

Considérons, d'autre part, la situation de l'armée Lanrezac à l'égard de ses deux voisines, l'armée Maunoury et l'armée de Langle de Cary. Maunoury avait bravement attaqué von Kluck avec une armée en voie de se constituer. Von Kluck avait été arrêté ; le combat de Proyart lui avait fait subir de lourdes pertes. Mais ces résultats n'étaient pas décisifs et ne pouvaient pas l'être : l'armée Maunoury n'étant pas encore au complet n'avait pu donner à fond. Elle avait manifesté sa présence : cela suffisait ; il n'y avait pas lieu d'insister.

Du côté de l'armée de Langle de Cary, les batailles de la Meuse et de Signy-l'Abbaye avaient fortement entamé l'équilibre des armées d'invasion. Le duc de Wurtemberg et von Hausen étaient rejetés sur l'est et se séparaient de plus en plus de l'armée von Bülow. Mais, de ce côté non plus la poire n'était pas mûre. L'armée Foch était à peine créée ; son action ne pouvait pas se manifester avant quelques jours. Verdun était sauvé : c'était le principal. Il fallait savoir prendre du champ, à l'abri de la forteresse. Donc, de Langle de Cary et Sarrail devaient reculer encore. Et, par cette retraite, Lanrezac allait se trouver découvert.

Sur son propre front, la situation de ses divers éléments était confuse : dans l'ensemble, le soldat était fatigué par les longues marches que lui avait imposées une retraite prolongée et la préparation de la bataille. Certains corps, notamment le 18e, le groupe des divisions de réserve, le 10e corps, avaient beaucoup souffert. Certes, la joie du succès s'était répandue comme une traînée de poudre d'un bout à l'autre de l'armée dans la nuit du 29 au 30. L'ennemi

avait fui... Malgré tout, il fallait tenir compte de la confusion que la bataille elle-même avait jetée dans l'ordre des corps et des unités, de la présence des troupes allemandes sur les lignes de La Fère, des pertes subies, de la surprise causée dans les corps de gauche par la disparition soudaine et complète de l'armée britannique.

L'armée Lanrezac restait en flèche ; à sa droite et à sa gauche, elle était découverte. Malgré la merveilleuse position tactique qu'elle occupait sur les plateaux du Marlois, avec la tête de pont de Guise reconquise et le mouvement possible sur les derrières de l'armée Bülow entre Guise et Etréaupont, fallait-il la maintenir à tout prix sur cette ligne avancée pour la lancer à la recherche de résultats incertains quand, sur tout le reste du front, les armées française et alliée reprenaient l'exécution de l'Instruction générale du 25 août, c'est-à-dire le repli jusqu'à l'Aisne et, s'il était nécessaire, jusqu'à la Marne ?

LE GÉNÉRAL MANGIN

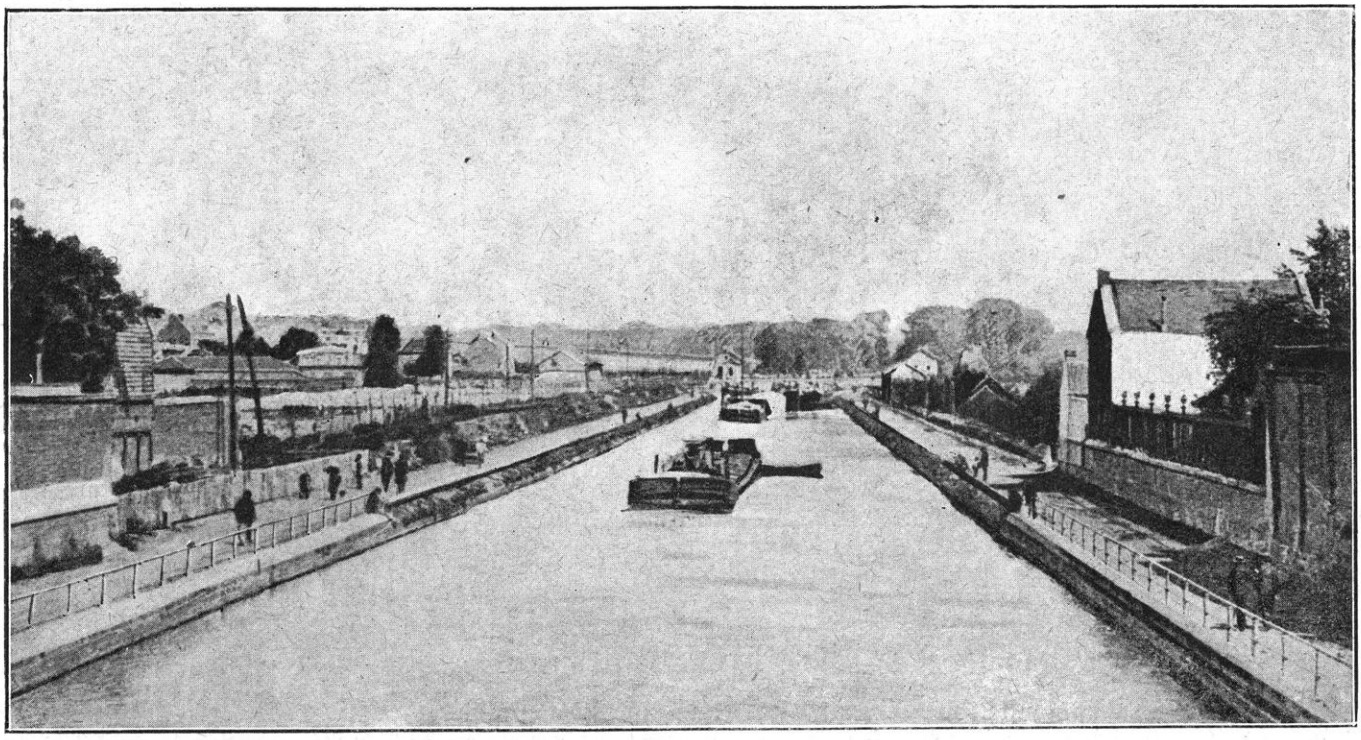
A cette question, il n'y avait pas deux réponses. Le bon sens, la sagesse imposaient la plus pénible, la plus douloureuse. Le général Joffre a dit qu'en donnant l'ordre d'arracher la 5e armée à la victoire de Guise, il avait éprouvé un des déchirements les plus profonds de sa carrière militaire. Et cela se comprend. Mais son opinion était conforme à celle du vainqueur de la journée de Guise, le général Lanrezac. Celui-ci sentait le danger : « La situation de la 5e armée devient plus périlleuse de minute en minute. Si elle reste, le 30 août, dans la région Vervins-Guise-Ribemont, découverte qu'elle est à gauche par suite du recul précipité des Anglais, et à droite par le départ de la 4e armée dont elle est séparée par un trou de 30 kilomètres surveillé seulement par quelques escadrons, elle devra faire face à l'ouest, au nord et à l'est. »

Et puis, chacun sent son mal ; et on n'avait pas encore connaissance, dans le camp français, et on ne pouvait pas avoir connaissance du mal fait à l'ennemi.

La retraite fut donc décidée. La situation tactique le conseillait, la conception stratégique l'imposait. L'heure de l'offensive générale n'était pas sonnée.

La résolution en était prise au Grand Quartier Général et les ordres dictés par le général Joffre dès la nuit du 29 au 30. Le général Lanrezac fut confirmé dans ces dispositions par un message du 30 août au matin.

Le laps de temps nécessaire pour transmettre les ordres et passer à leur exécution permit de donner une certaine suite aux succès de la veille et de se rendre compte du trouble profond qui en était résulté dans le camp ennemi.



SAINT-QUENTIN. — LE CANAL

LA BATAILLE DU 30 JUSQU'A LA RETRAITE Les ordres étant, jusqu'à 8 heures du matin, les mêmes que ceux de la veille (c'est-à-dire d'attaquer face à l'ouest), les combats reprennent dès la première heure. Suivons-les, de droite à gauche, sur le front français.

A la 51e division de réserve et à la 4e division de cavalerie qui opèrent en décrochement sur Etréaupont-Guise, le succès est complet. Et ce succès peut être gros de conséquence ; car c'est de ce côté que l'armée Bülow est menacée sur ses communications. L'attaque étant reprise au petit jour sous la protection de l'artillerie, la 51e division de réserve (général Bouttegourd) a progressé dans le brouillard sans trouver de résistance : à gauche de Laigny, elle gagne la croupe 190 ; les premiers éléments d'infanterie, appuyés par toute l'artillerie divisionnaire installée sur la croupe entre Fontaine-lès-Vervins et Saint-Pierre, engagent une lutte violente contre deux régiments de la Garde qui se font hacher dans les rues de Voulpaix.

La 4e division de cavalerie (général Abonneau) attaque sur Haution par le sud-est ; elle a lancé ses cyclistes et sa brigade légère sur l'Oise vers Autreppes-Etréaupont. A 10 heures, le succès s'affirme sur toute la ligne. L'ennemi repasse l'Oise sous le feu des batteries de 75 qui se portent en avant et lui infligent des pertes terribles. Les cyclistes et la cavalerie ont atteint la rivière sur les talons de l'ennemi quand l'ordre arrive, à 10 heures, d'arrêter le combat et de prendre les dispositions pour couvrir le flanc droit de l'armée pendant la retraite.

Au 1er corps et au 10e corps qui, ainsi que nous l'avons montré, opéraient ensemble au débouché des plateaux du Marlois droit sur Guise et la boucle de Guise, la situation apparaît également favorable. L'ennemi n'a plus laissé, sur la rive gauche de la rivière, que des cavaliers pied à terre et très peu d'infanterie. Il ne tire plus qu'avec ses obusiers. Une fausse manœuvre qui s'était produite, sur Clanlieu, pendant la nuit, était réparée et, dès les premières heures du jour, le 1er corps et le 10e corps à sa droite reprenaient l'offensive. Le déploiement se fait sur Le Sourd, Lemé, en avant de Sains-Richaumont et l'on

prépare l'attaque des ponts de Flavigny et Guise, lorsque l'ordre de rompre le combat arrive aux corps à 8 h. 30.

Le général Franchet d'Esperey contient l'ennemi sans peine. C'est les larmes aux yeux qu'il abandonne les plateaux du Marlois ou plutôt il ne peut s'y arracher, car il maintient son quartier général à Crécy-sur-Serre. Le général Deligny ne voit aucun inconvénient à rester plus près de l'ennemi et, pour la nuit du 30 au 31, il établit son quartier général en pleine terrasse du Marlois, à Montceau-le-Neuf.

Le 10e corps (général Defforges) se replie en direction de Marle.

Jetons un coup d'œil sur cette retraite, que la troupe n'exécute qu'à contre-cœur :

« *Dimanche* 30 *août.* — Dès la pointe du jour, tout le monde est debout. La division (19e division Rogerie) fait une attaque sur Colonfay pour soutenir un mouvement offensif du 1er corps d'armée. Le canon tonne. Les aéros français marchent sans arrêt ; les Allemands sont repoussés partout, culbutés dans l'Oise. La Garde impériale a donné ; elle a laissé 350 prisonniers entre nos mains. Mais, à 11 heures, on nous dit que l'ordre suivant vient d'arriver au général Lanrezac : « Malgré toute la peine que je « vais vous causer, je vous donne l'ordre de battre en « retraite pour raisons stratégiques d'un intérêt supérieur. « *Signé :* JOFFRE. » Le canon ne tonne plus que de très loin maintenant ; les troupes se replient en bon ordre. Il reste sur notre arrière-garde plusieurs lignes qui ne se replient que très lentement pour permettre la retraite de tous les convois. Le 41e (colonel Passaga) ne suit le mouvement qu'à 13 heures... Voici sur la route, près de Housset, tous les convois du 10e corps d'armée : ambulances, ravitaillements d'artillerie, trains de combat, etc. Puis des troupes d'infanterie revenant de la bataille : les hommes sont sales, couverts de poussière et de sueur, méconnaissables avec leurs barbes hirsutes toutes grises. On commence à entendre employer le terme de « poilu ». Nous partons, à notre tour, dans la colonne sur la grande route de Marle. Derrière les crêtes de Housset, nous faisons halte à côté de l'état-major du 10e corps d'armée. Le général Defforges est debout sur le talus, entouré de ses officiers d'état-major au milieu desquels domine la haute stature du colonel Polinié. Tout le monde le montre ; il paraît que c'est un officier qui joue un rôle prépondérant dans l'état-major. Nous arrivons à Marle à la nuit tombante, par un beau clair de lune (1)».

Le 3e corps (général Hache) qui a pris part à l'offensive générale du 29 au soir, forme la pointe de la 3e armée, la pierre d'angle de tout l'édifice. Déjà, on sent, plus directement ici, le contre-coup de ce qui s'est passé sur Saint-Quentin. Cependant, le général Hache ayant réoccupé le Signal d'Origny, a pris, lui aussi, ses dispositions pour attaquer sur Noyal et Hauteville (c'est-à-dire sur la rive droite de l'Oise, en face des sources de la Somme) dès 3 heures du matin. Un brouillard intense retarde quelque peu l'entrée en ligne de l'infanterie quand l'ordre de l'armée, prescrivant le repli, arrive au 3e corps.

Mais ce corps a été obligé d'avoir, en même temps, l'œil à gauche : car le 18e corps et les divisions de réserve sont attaquées sur l'Oise vers Séry-les-Mézières et ne se dégagent pas facilement. A la fin de la journée du 30, le 3e corps, et notamment la 37e division (général Comby) qui protège la retraite, tombe sur l'ennemi à Surfontaine et Villers-le-Sec et dégage, de ce côté, le 18e corps. Le 30 au soir, tout le corps était ramené derrière la Serre.

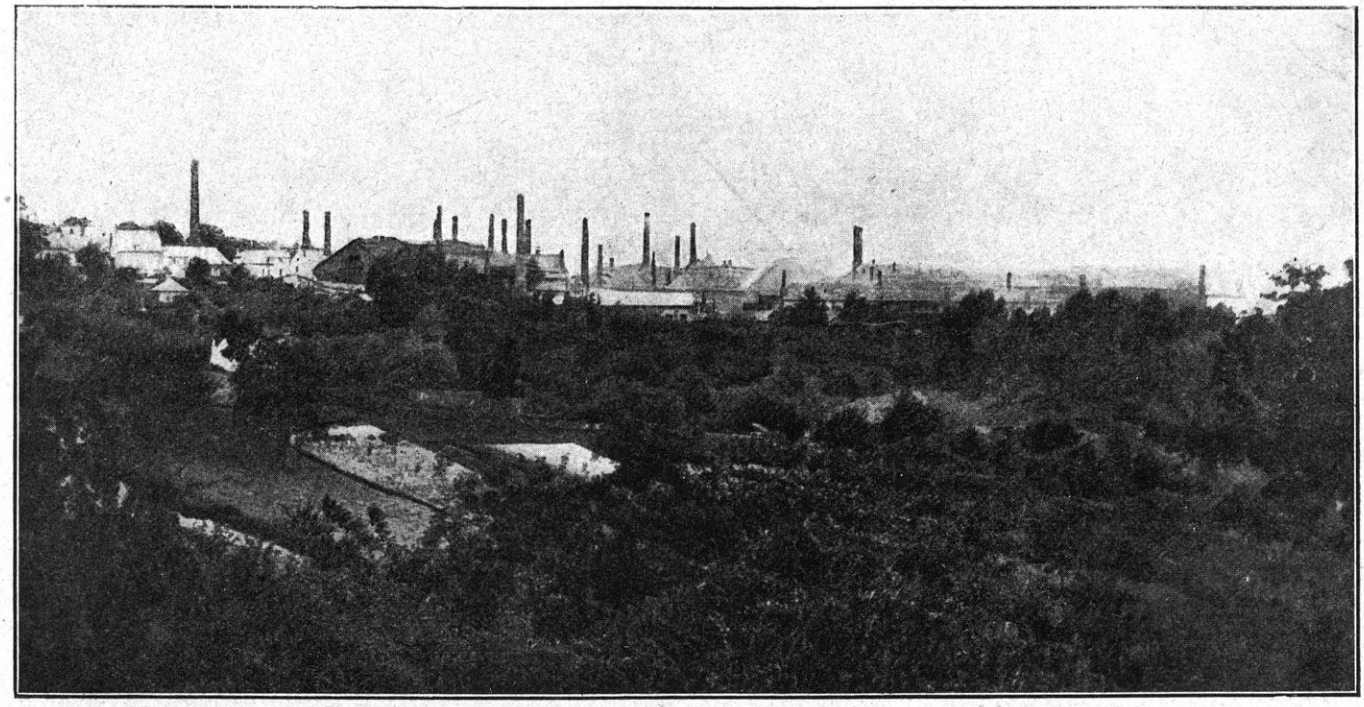
Quelques lignes d'un carnet révèlent l'état d'esprit des combattants :

« Nous nous mettons en batterie dans des positions sensiblement voisines de celles de la veille, lorsque l'ordre arrive de nous replier du côté de Laon. Notre lieutenant nous donne cette version qu'après la grande victoire d'hier la 5e division du 3e corps, très éprouvée, va pouvoir aller se refaire en arrière. Les hommes sont moins optimistes ; heureusement que les bonnes nouvelles circulent de nouveau... Nous allons passer la nuit à Montigny (1). »

Malgré les épreuves que lui avait infligées la journée du 29, le 18e corps était reposé et prêt à reprendre la lutte dès le matin du 30. S'il avait renoncé à l'offensive sur Saint-Quentin et sur la route de Guise, il n'avait pas abandonné la ligne de l'Oise et, selon les ordres reçus pendant la nuit, il la gardait (en s'appuyant à gauche sur le groupe des divisions de réserve) de La Fère à Mont-d'Origny. Il reçoit, à 7 h. 30, les nouvelles instructions ordonnant le repli sur la Serre. La matinée est calme jusqu'à midi, et la ligne de l'Oise reste toujours tenue.

(1) Dr GeorgesVeaux, *En suivant nos soldats de l'Ouest*, p. 100.

(1) Jacques Brunel de Pérard, *Carnet de route*, p. 66.



SAINT-GOBAIN. — VUE D'ENSEMBLE DES USINES

C'est seulement quand l'ordre de la retraite est en voie d'exécution que les corps allemands, après une violente préparation d'artillerie lourde, commencent à passer l'Oise. La 38e division d'infanterie (général Muteau) aidée, comme nous l'avons dit, par une manœuvre du 3e corps, tombe sur l'ennemi et, par une superbe attaque du 1er tirailleurs, assure la retraite sur la ligne Villers-le-Sec-Pleine-Selve. Tout le corps d'armée reste sur les plateaux du Marlois, de Renansart à Nouvion-Catillon. C'est seulement tard dans la nuit que, selon les ordres renouvelés, le corps prend ses dispositions pour se replier derrière la Serre.

Quant au groupe des divisions de réserve, il a maintenu le cours de l'Oise sans aucune difficulté pendant toute la nuit du 27 au 30. Par le développement de la journée du 29, son action s'est reportée plus à gauche, en aval du cours de l'Oise, par Vendeuil et La Fère. Il a reçu le renfort du 148e que lui a amené le général Mangin. Mangin est à La Fère. Le groupe reçoit l'ordre de se maintenir sur cette ligne *coûte que coûte*, jusqu'à ce que les autres corps aient évacué les plateaux du Marlois et que le 18e corps, notamment, soit venu le remplacer à Renansart. Ces ordres sont exécutés ponctuellement. Le général Valabrègue a laissé des arrière-gardes à Hamégicourt et, de concert avec le 18e corps, il fait protéger les ponts et refoule une première tentative ennemie jusqu'à ce que la retraite soit assurée. L'ennemi ne passe pas les ponts avant 18 heures. Le groupe « se décroche » seulement à 11 h. 1/2 sans aucune hâte, et il arrive à Saint-Gobain à partir de 3 h. 1/2.

Toutes les dispositions sont prises pour garder la ligne de La Fère-Saint-Gobain. La 53e division de réserve reçoit des ordres à cet effet. Le général Perruchon établit son quartier général à Andelain et, de là, domine les avancées du massif de Saint-Gobain. Le 148e (général Mangin) tient les ponts de La Fère, Condren et Chauny.

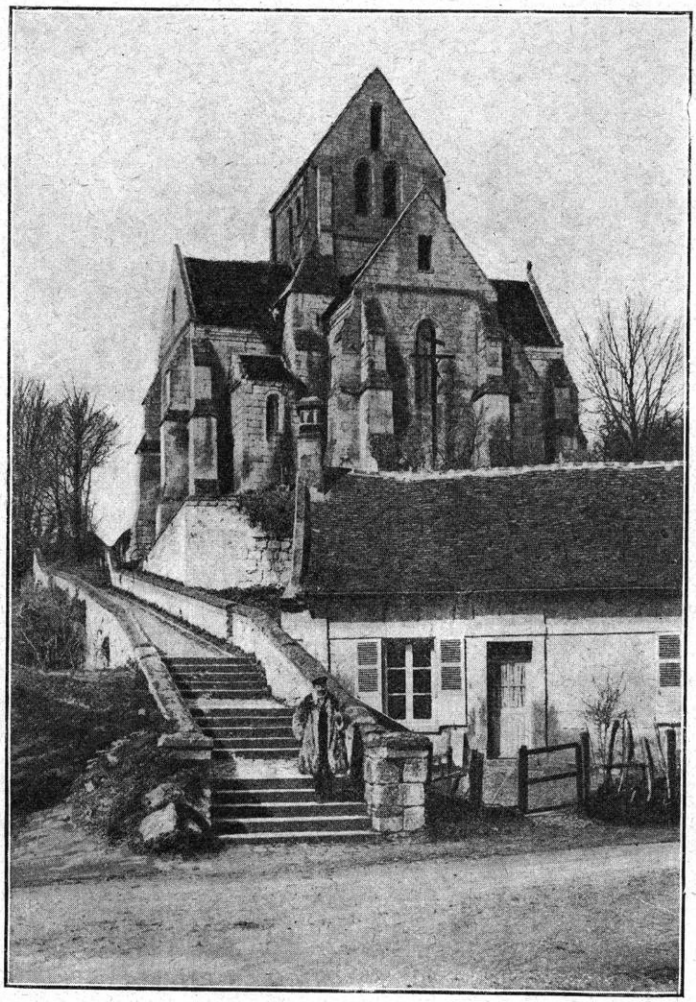
Bülow arrive à l'entrée de la poche : mais il la trouve encore gardée.

RÉSULTAT ET CONSÉQUENCES DE LA BATAILLE DE GUISE Les historiens allemands de la guerre parlent toujours de la bataille de Saint-Quentin, jamais de la bataille

de Guise. Et cela s'explique par le simple exposé des faits. Le haut commandement allemand en était encore à cette période de la guerre où le public allemand et le public universel ne devaient apprendre rien autre chose que des victoires éclatantes. Les faits contraires à ce système, — qui fut encore appliqué, comme on sait, à la bataille de la Marne, — étaient nuls et non avenus. Bülow s'en tint à une affirmation : à savoir que l'armée française était battue et cédait du terrain. Fût-ce volontairement, fût-ce par l'effet d'une manœuvre, peu importait. En ces temps-là, l'avance des lignes et l'occupation des territoires servaient de critérium à la guerre.

Le communiqué allemand du 31 août, sous la rubrique : *Toutes les armées allemandes victorieuses en France*, s'exprime en ces termes :

L'armée du général von Bülow a battu complètement, près de Saint-Quentin, une armée française supérieure en nombre...



SEPTVAUX. — L'ÉGLISE (XIIe SIÈCLE)

La presse allemande interpréta ces lignes avec sa jactance ordinaire. Un des tracts les plus répandus, *L'Etreinte*, de Fendrich, résumait toute la campagne en ces termes simples :

« Le général French, qui avait établi son quartier général à Saint-Quentin, vit les Allemands approcher par une tout autre direction que celle où il les attendait (c'est la théorie du mouvement tournant). Dans les sanglants combats entre Péronne et Vervins, à l'ouest et à l'est de Saint-Quentin, l'infanterie anglaise fit connaissance avec la fureur allemande... Parmi toutes les nouvelles de victoires, aucune n'a causé plus de joie en Allemagne que l'accueil préparé par nos soldats aux mercenaires de l'île orgueilleuse. Et quand, trois jours après, l'armée de Bülow redoublait à Saint-Quentin sur les Français ce que Kluck avait commencé avec les Anglais, les cris de joie retentirent sans fin dans les rues des villes allemandes... »

Il fallut déchanter quand on eut une connaissance plus exacte des faits. A l'heure actuelle, personne, même en Allemagne, ne compte plus la bataille de Guise-Saint-Quentin comme une victoire indiscutée.

Stegemann, dans son récit d'ailleurs incomplet, porte sur la bataille un jugement modéré. « La bataille avait duré deux jours, dit-il, avant que les Français, presque victorieux à droite, mais tournés à gauche, abandonnassent le combat et tentassent leur retraite par les routes conduisant au delà de l'Aisne... » A cette appréciation, il manque deux choses capitales : une indication sur l'effet matériel et moral produit dans l'armée allemande, et — ce qui est plus important encore — un aperçu sur les conséquences stratégiques qui pesèrent dès lors sur le développement de toute la campagne.

Le Xe corps et le corps de la Garde déjà si éprouvés à Charleroi, s'arrachèrent à demi détruits à la bataille de Guise ; nous avons déjà cité les documents allemands, déposition et carnets de route, établissant que le Xe corps actif et le corps de la Garde (il faut ajouter le VIIe corps actif et le Xe corps de réserve)

LA SERRE, A NOUVION-LE-COMTE

s'arrachèrent à cette bataille dans un état de délabrement et d'épuisement indicible (1). Par exemple, l'un des régiments de la Garde avoue une perte de près des deux tiers de son effectif depuis le début de la campagne.

Tels sont les effets de ces combats en coup de boutoir que Joffre avait conçus comme devant accompagner et soutenir sa retraite.

Non seulement les pertes allemandes sont lourdes, mais l'effet moral est profond : le haut commandement avait promis au soldat la victoire en coup de vent, une manœuvre à tire d'aile enlevant les armées jusqu'à Paris. Et c'était la lutte ardente, pied à pied, acharnée ; c'était, au bout de marches effroyables, à chaque tournant de route, à chaque passage de rivière, la rencontre mortelle avec l'ennemi. Toutes les privations, ni arrêt, ni sommeil, et toujours cet affreux 75 !

Malgré les soûleries ignobles et la détente du meurtre et du pillage, une immense lassitude, une horreur, un dégoût se propagent dans les lignes ; de cela tous les carnets écrits à partir de cette date portent témoignage.

La formidable manœuvre du mouvement tournant, entreprise avec une telle méconnaissance de la limite des forces humaines et de la valeur de l'adversaire, est en train d'échouer, on le sent : du haut en bas de l'échelle, l'assurance tombe, l'inquiétude apparaît sur les visages... Et ce sont ces corps, à peine relevés de la bataille de Guise, que l'implacable volonté du haut commandement allemand allait livrer pantelants aux coups de Franchet d'Espérey et de Foch, à la bataille de la Marne.

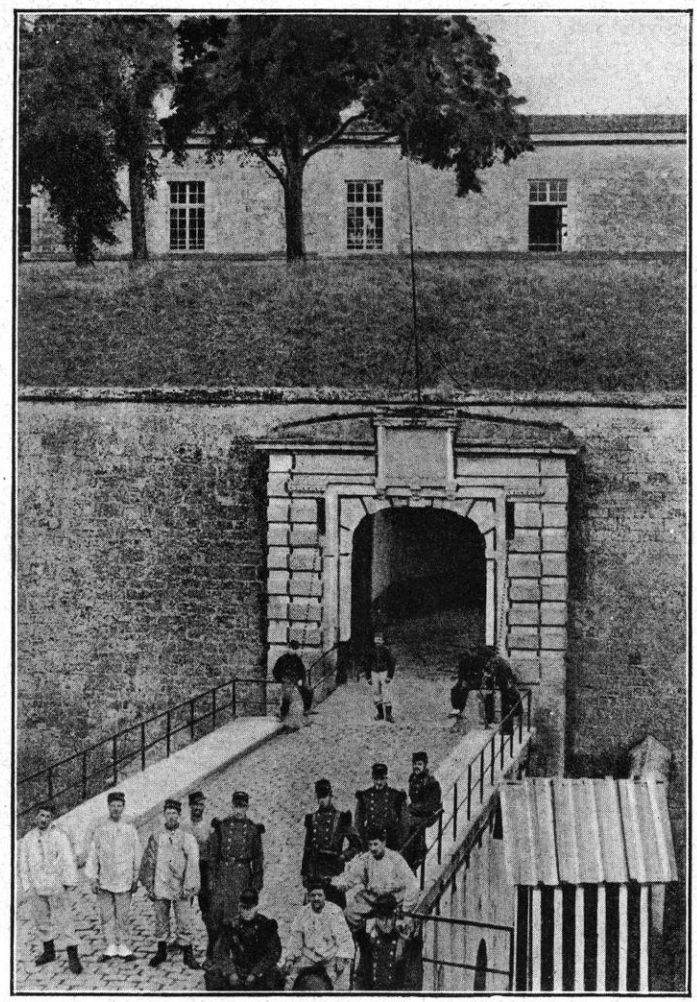
Quant aux conséquences stratégiques, elles se développent conformément aux ordres donnés par le général Joffre et à l'Instruction générale du 25 août : l'armée anglaise sauvée, la ligne de front maintenue dans le camp français et, par contre, la séparation s'accentuant entre l'armée von Hausen et l'armée

(1) Voir les textes cités ci-dessus.

von Bülow, séparation qui deviendra bientôt, pour l'armée allemande, l'une des causes marquantes de sa défaite sur la Marne.

Mais une autre conséquence résultant de l'étude des faits ultérieurs et qui n'a pas été, jusqu'ici, mise en lumière, justifierait, à elle seule, la décision prise par Joffre en des circonstances si critiques.

Il est possible d'établir, maintenant, que la bataille de Guise-Saint-Quentin-Proyart (la bataille de Somme et Oise) eut pour effet principal de contraindre le général von Kluck d'arrêter son mouvement vers l'ouest et de renoncer à la marche sur Paris, et cela à partir du 31 *août*-1er *septembre*. Ce brusque changement dans la direction des corps de l'armée von Kluck, dont Joffre eut connaissance dès le 1er septembre, se trouve confirmé pour l'armée de Paris, à partir du 3 septembre. On sait avec quelle émotion Galliéni le signala au général Joffre.



LAON. — ENTRÉE DE LA CITADELLE

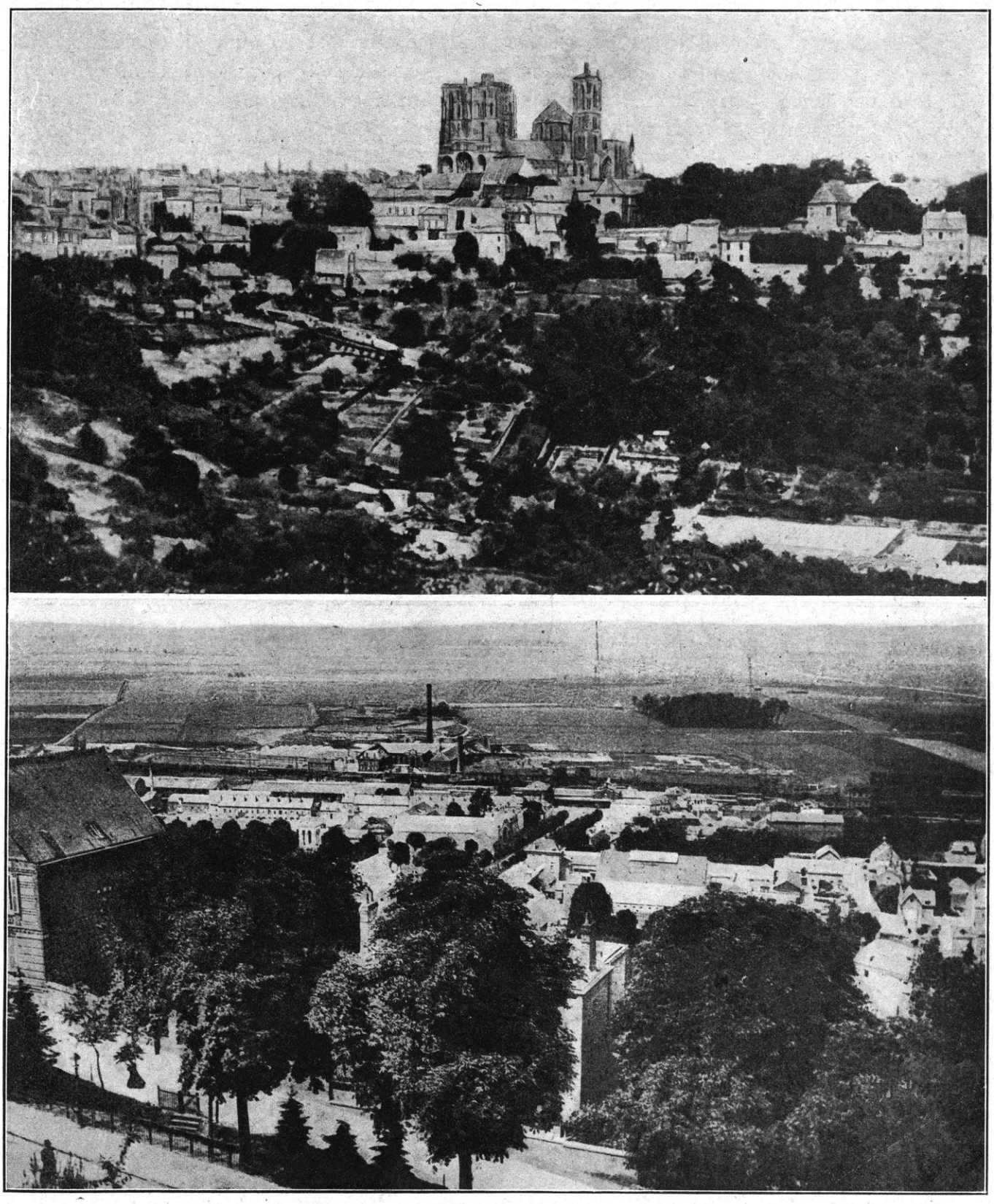
Tout le monde sait aussi que cette concentration de l'armée von Kluck vers l'armée von Bülow et vers l'est, décida de la manœuvre de Maunoury sur l'Ourcq et de l'offensive générale sur la Marne. Mais il ne semble pas que l'on ait pu dégager jusqu'ici les raisons qui avaient déterminé von Kluck à prendre subitement un tel parti.

Les publications allemandes, jalouses de ménager l'autorité intellectuelle du Grand État-Major, n'ont jamais donné aucune explication sur les motifs de ce brusque changement de direction. On se contente d'en relever le caractère de soudaineté, avec une tendance manifeste à reculer sa date : la brochure écrite en vue de défendre l'état-major allemand, *Les Batailles de la Marne*, n'apporte aucune lumière : « ...Quand tout à coup, — c'était le 4 septembre, — la Ire armée allemande fit un crochet vers le sud, laissant Paris à sa droite... » Rien de plus. On laisse entendre que c'est une de ces illuminations du génie que la grâce de Dieu accorde à l'infaillible état-major.

La vérité se dégage, maintenant, avec une rigueur mathématique du rapprochement des dates et des faits.

Ce fameux crochet de l'armée von Kluck qui dégage Paris et qui l'expose elle-même si dangereusement à la manœuvre que Joffre a préparée, trouve son origine dans la bataille de Guise.

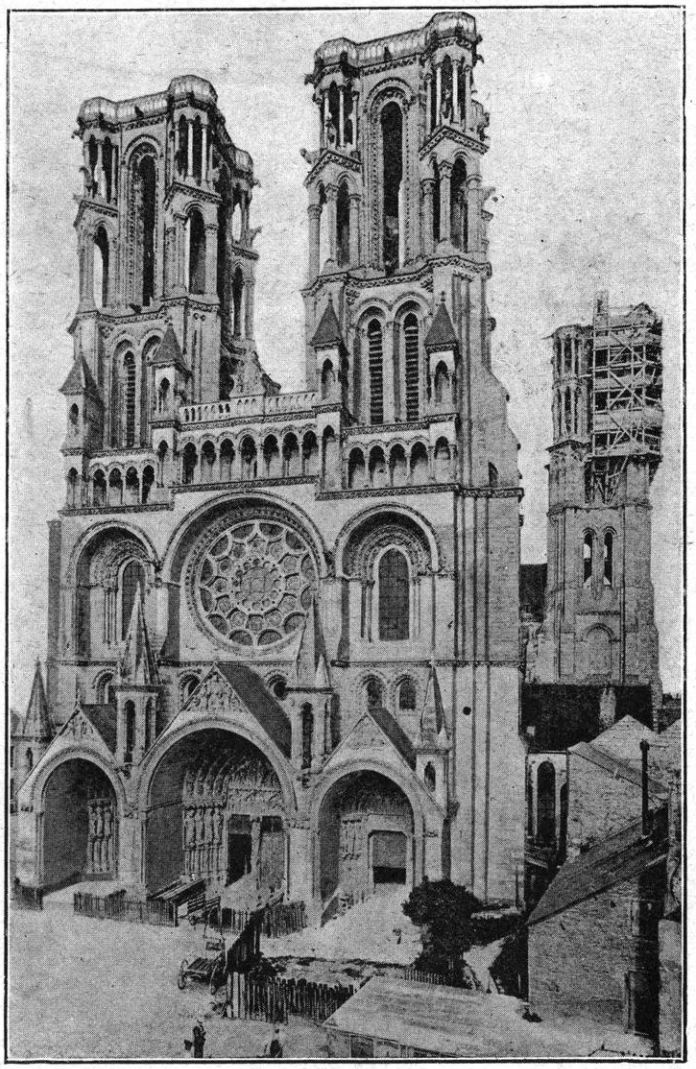
Von Kluck, nous l'avons dit, était lancé vers l'ouest. Avec un parfait mépris de son adversaire, il marchait à droite, toujours à droite : et il s'allongeait ainsi très loin en avant de Bülow, jusqu'à compromettre la solidité de la liaison entre les deux armées. Tout à coup, von Kluck rencontre sur sa route, non plus des divisions territoriales, mais des corps de l'armée active : ceux-ci livrent, aux approches de Péronne, le combat de



LAON. — PANORAMA GÉNÉRAL ET VUE DU COTÉ NORD

Proyart où ses régiments surpris sont sérieusement éprouvés ; et, le même jour, Bülow, sur ses derrières, crie : « Au secours ! »

Sur les faits eux-mêmes et sur l'impression produite dans l'armée von Kluck, les témoignages allemands sont formels : Henri Heubner, capitaine de réserve, professeur à Wernigerode, et qui appartient au IIIe corps, raconte que le 30 il se battait à Ablaincourt dans la région de Péronne, lorsque, vers 4 heures de l'après-midi, le feu des canons est arrêté. Or, l'officier, très attentif à tout ce qui se passe, écrit sur son carnet : « On nous apporte la nouvelle que l'armée von Bülow est engagée dans un dur combat et a besoin de notre aide. *Notre Ire armée doit aller à son secours.* C'est pourquoi nous fîmes soudain UN ANGLE AIGU, fléchissant ainsi vers l'est pour atteindre en marches forcées *nos frères opprimés.* Quand nous fûmes, vers 7 heures, dans la petite ville de R... (sans doute Roye) pour y coucher, nous apprîmes que la IIe armée avait, dans l'intervalle et par ses propres forces, remporté la grande victoire de Saint-Quentin... Le lendemain, 31 août, nous reprîmes notre marche, mais cette fois DIRECTION SUD-EST, — *tandis que, jusqu'alors, nous marchions* SUR LE SUD-OUEST, — *vers Noyon ; le lendemain, nous franchissions l'Aisne à Vic-sur-Aisne.* »



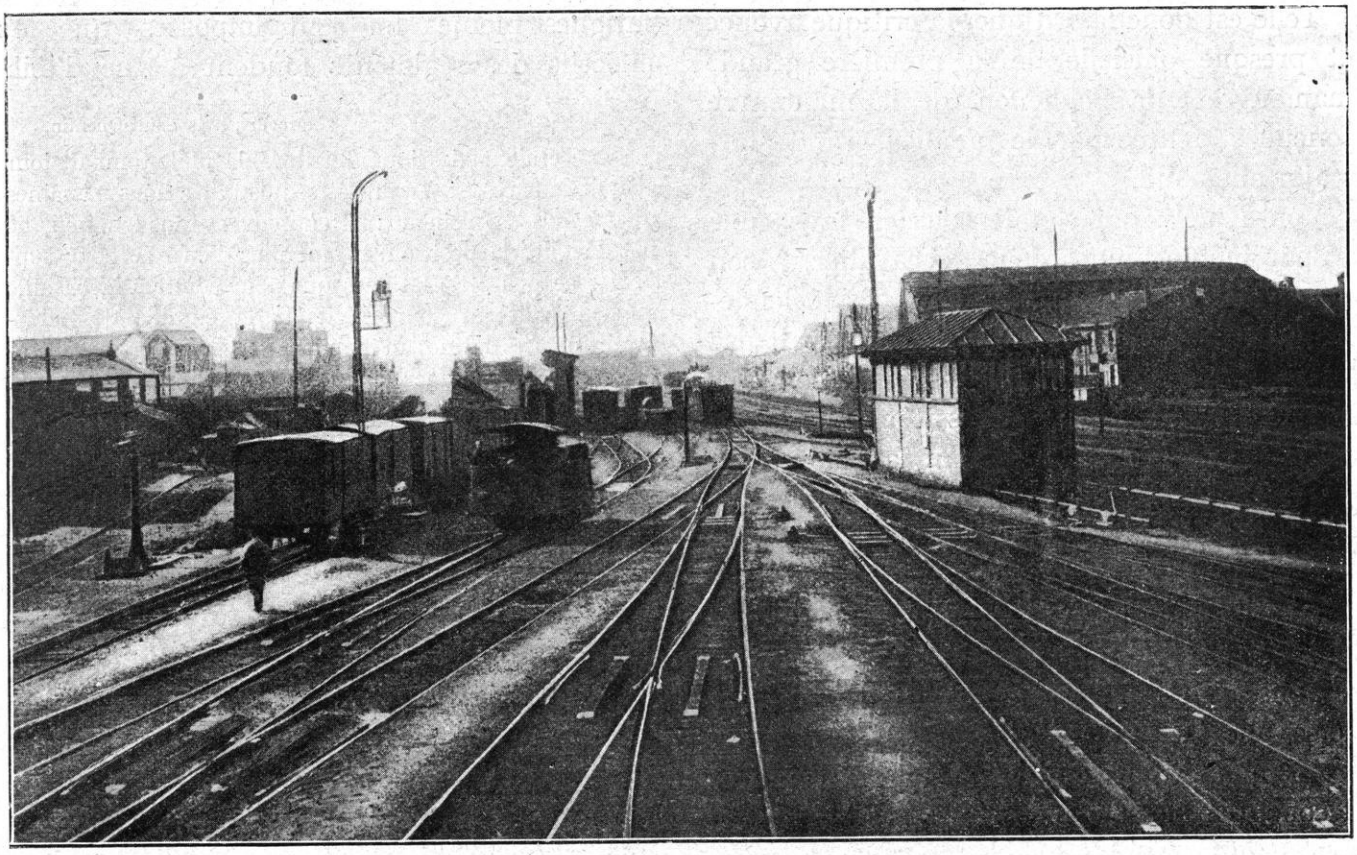
LAON. — LA CATHÉDRALE

Peut-on établir plus nettement la relation de cause à effet.

Et ce n'est pas ici un témoignage isolé. Ce qui se passe au IIIe corps, qui est au centre de l'armée von Kluck, se répercute dans tous les autres corps : le IVe corps a été transporté avec une rapidité extrême à la gauche de l'armée : partant du Cateau, il a gagné Péronne avec une direction franchement ouest ; de là, par un bond prodigieux, il est arrivé, le 29, à Margny-sur-Matz. Or, un carnet de route de ce corps nous apprend, qu'à cette date du 29, il a soudainement abandonné la direction ouest et s'est mis en marche vers Noyon *en repassant par Roye.* Voilà le « tête à queue » bien marqué.

Plus à gauche, se trouve le IIe corps. Il s'est porté à l'ouest jusqu'à frôler Amiens, à Villers-Bretonneux, lorsque tout à coup il a obliqué vers le sud par l'ouest de Moreuil et de Montdidier, comme s'il voulait gagner Paris ; il est arrivé à Maignelay et Montigny, et on le rappelle en toute hâte VERS L'EST, à la hauteur de Chevrières, le 1er *septembre.*

Nous avons vu, enfin, que le IXe corps est détourné également de sa route, qu'il doit rétrograder de la direction de Péronne où il est engagé, et qu'il est rattaché, en partie du moins, à l'armée Bülow pour prendre avec celle-ci la direction de La Fère, Laon, Soissons.



TERGNIER. — LES VOIES DE LA GARE

Donc, tous les témoignages et tous les faits concordent : c'est le 29, le 30, le 31 et le 1er septembre, c'est-à-dire aux premières nouvelles de la bataille de Guise, selon la distance où se trouvent les corps, que le changement de direction se produit, que von Kluck abandonne ce fameux projet de mouvement tournant et cette marche enveloppante sur Paris à laquelle le haut état-major général avait tout sacrifié.

Les raisons qui déterminent von Moltke et von Kluck sont là patentes : von Kluck est attaqué sur la Somme par Maunoury le 29, von Bülow est attaqué sur l'Oise le 29 par Lanrezac ; il est mis en péril. Le Grand Quartier général allemand qui, d'ordinaire, conçoit tôt et comprend tard, a compris, enfin, la témérité de sa *conception géniale.*

Déborder l'armée française par sa gauche et l'envelopper, c'est une tentative téméraire avec les effectifs dont on dispose ; prétendre la bousculer sur Paris et l'acculer ainsi à un Metz ou à un Sedan, c'est une entreprise tout à fait folle.

Nous avons déjà cité, à ce sujet, les aveux de l'état-major allemand : il les a rendus publics au moment où il méditait la nouvelle offensive sur Paris, qui n'était d'ailleurs qu'une répétition exacte de la première, mais avec des effectifs considérablement augmentés. Comme, cette fois, on était sûr de soi et qu'on voulait donner confiance à l'opinion, on fit publier la brochure due au sous-chef d'état-major pour l'intérieur, le général Freytag-Loringhoven qui exposa à la fois le blâme du passé et la confiance dans l'avenir. Nous rappellerons seulement cette phrase capitale : « L'offensive allemande du commencement de septembre 1914 pour l'écrasement de l'ennemi N'A PAS ÉTÉ ASSEZ FORTE... il eût fallu, pour que cette offensive réussît à la Marne, *une autre armée qui aurait suivi, échelonnée derrière l'aile droite. Ce genre d'opérations exige des masses indéfiniment renouvelées...* »

Telle est donc la critique, la critique avouée et presque officielle de la première grande manœuvre à la Schlieffen, de la manœuvre conçue et tentée par le premier grand état-major allemand.

Von Kluck, qui s'était consacré avec une ardeur inouïe, une ardeur de cavalier, à son exécution, comprit, sans doute, dès le lendemain de la bataille de Guise, qu'il n'avait pas les moyens de l'exécuter dans toute son ampleur. Il paraît avoir eu aussitôt l'idée de la resserrer, de la raccourcir pour la rendre plus forte. Tandis que le grand état-major l'avertissait de la densité croissante des troupes qui manœuvraient devant lui, tandis qu'il constatait lui-même l'apparition de l'armée Maunoury, se sentant ébranlé, il chercha un rétablissement, précisément dans son instinct de cavalier.

Au mouvement tournant à large envergure, il conçut le dessein d'en substituer un autre, en s'engouffrant dans le vide créé par la retraite de l'armée britannique ; il se prépara, sans doute, à renouveler vers Meaux la tentative de Cambrai.

Devant une telle résolution, que pensait le grand état-major ?... Renvoyant l'exposé complet à l'étude qui sera consacrée à « la manœuvre de la Marne », rappelons seulement, d'après les faits patents et rendus publics, que la discorde se glissa entre les chefs allemands ébranlés par la vigoureuse résolution de Joffre.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que le doute commence donc à naître dans ces esprits téméraires. Chez le soldat, ce n'est plus seulement le doute, c'est l'inquiétude, c'est la désillusion.

Les carnets de route en témoignent avec une unanimité frappante. On avait promis au soldat la prise de Paris et la capture de l'armée Joffre, le tout d'un seul et même coup de filet. Il n'a pas besoin de lire les communiqués, lui, pour savoir ce qui se passe : il sait, parce qu'il l'apprend à son dam, que le soldat français « se bat magnifiquement » ; il sait que des fatigues inouïes lui sont imposées, que les effectifs des régiments fondent à vue d'œil.

Morcourt, près Saint-Quentin.

« ... C'étaient des jours terribles, la pluie tombait jour et nuit sans cesser. Trempés jusqu'aux os, nous passâmes quatre nuits en plein air ; rien à manger, sans feu, pour ne pas dévoiler la position. Il faut plus d'énergie pour supporter ce genre de fatigues que pour courir à la bataille même... (suit un court récit de la bataille de Saint-Quentin). Les larmes m'inondent le visage lorsque je regarde le ciel en remerciant Dieu pour la grâce qu'il m'a faite... Le lendemain eut lieu la détente ; *les nerfs excités ne tenaient plus.* La perte de mon cher camarade, le lieutenant B., et de tant de braves pères de famille me fendait le cœur... Mais, il fallut repartir le lendemain (1).

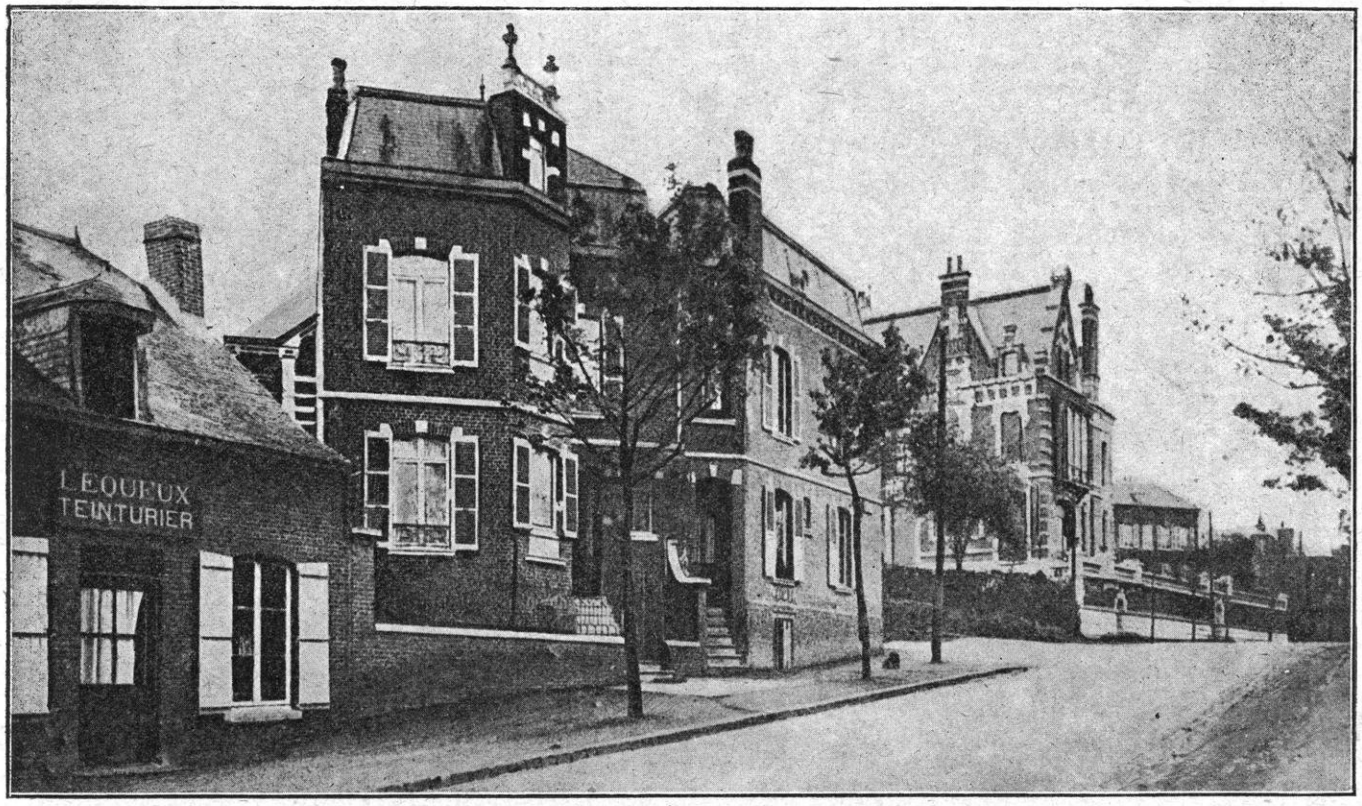
Et ce qu'il apprend enfin, rien que par les ordres qui lui sont donnés, c'est qu'on ne marche plus sur Paris : en un mot, que le *nach Paris* fait faillite. Donc, ces promesses, ces triomphes prochains, cette victoire facile et prompte, tout cela n'était que bluff et mensonge (2).

Chefs et soldats, au même moment — car ce sont de ces étranges télépathies de la guerre — sentent que quelque chose est changé ! Il ne s'agit plus de Paris : il s'agit, maintenant, du sort de la guerre !

Et peut-être même est-il trop tard.

(1) *Briefe aus dem Felde* 1914-1915. Lettre d'un officier d'infanterie. Fascicule 4, p. 152.

(2) On trouve une preuve frappante de ce revirement dans le curieux carnet de route de Heinrich... dont certaines pages ont été écrites « aux portes de Paris » : Nous cherchons l'ennemi. On dit que les Anglais nous font face. Nous avons marché presque toute la nuit, ayant à peine dormi quelques heures. Les hommes sont pleins d'entrain, prêts à se battre... Nous sommes aux portes de Paris, morts de fatigue et de privations. Nous avons marché en plein soleil, puis par un clair de lune aussi haïssable que l'enfer. J'ai un goût amer dans la bouche ; je pue la fièvre. L'ennemi est toujours devant nous, tel un nuage que nous ne pouvons saisir, et ce nuage crache le feu. Je n'ai jamais fait une marche forcée souffrant pareillement de la faim et de la chaleur et quelle faim ! quelle chaleur ! Heureux les morts !... Notre armée est si vaste et d'un mécanisme si compliqué qu'il eût fallu une quinzaine de jours pour débrouiller toute la confusion produite par notre arrêt. Au lieu de cela nous avons continué de marcher, mais dans quel désordre !... Je ne me plains pas moi-même. Je me plains seulement du massacre de mes soldats. Ils ont été tués par le fait d'un mauvais système militaire : cela est très mal sans doute, mais encore, c'est pardonnable. Ce qui est horrible et impardonnable, c'est que leur mort est la conséquence d'un mauvais système moral : des hommes ont dit du fond de leur cœur d'Allemands : la mort des soldats nous est égale... » *Pages actuelles. Journal d'un officier prussien* p. p. H. Frichet, p. 30-34. Vervins, Avenue de la Gare.



VERVINS. — AVENUE DE LA GARE

Joffre s'est libéré de l'étreinte ennemie. Il reprend, avec sang-froid, avec calme, l'exécution de sa conception stratégique ; il accomplit, en pleine maîtrise de lui-même, sa savante et redoutable retraite.

Il cède, mais c'est pour attaquer. De la Marne, il couvre Paris. Von Kluck vient vers lui. Tant mieux. A partir de ce moment, en effet, l'ennemi ne poursuit plus Joffre, *il le suit*...

Il le suivra jusqu'à l'Ourcq, jusqu'à la Marne. Car, tels sont les avantages de l'initiative.

CHAPITRE XXIX

LA RETRAITE GÉNÉRALE FRANÇAISE
(du 31 août au 3 septembre 1914.)

La manœuvre dans le camp français. — Les instructions et ordres des 1er et 2 septembre.
Dans le camp allemand. — Von Kluck à Lassigny.
Retraite et combats sur tout le front d'ouest en est, du 31 août au 3 septembre.
Joffre poursuit la manœuvre en retraite qui prépare l'offensive.

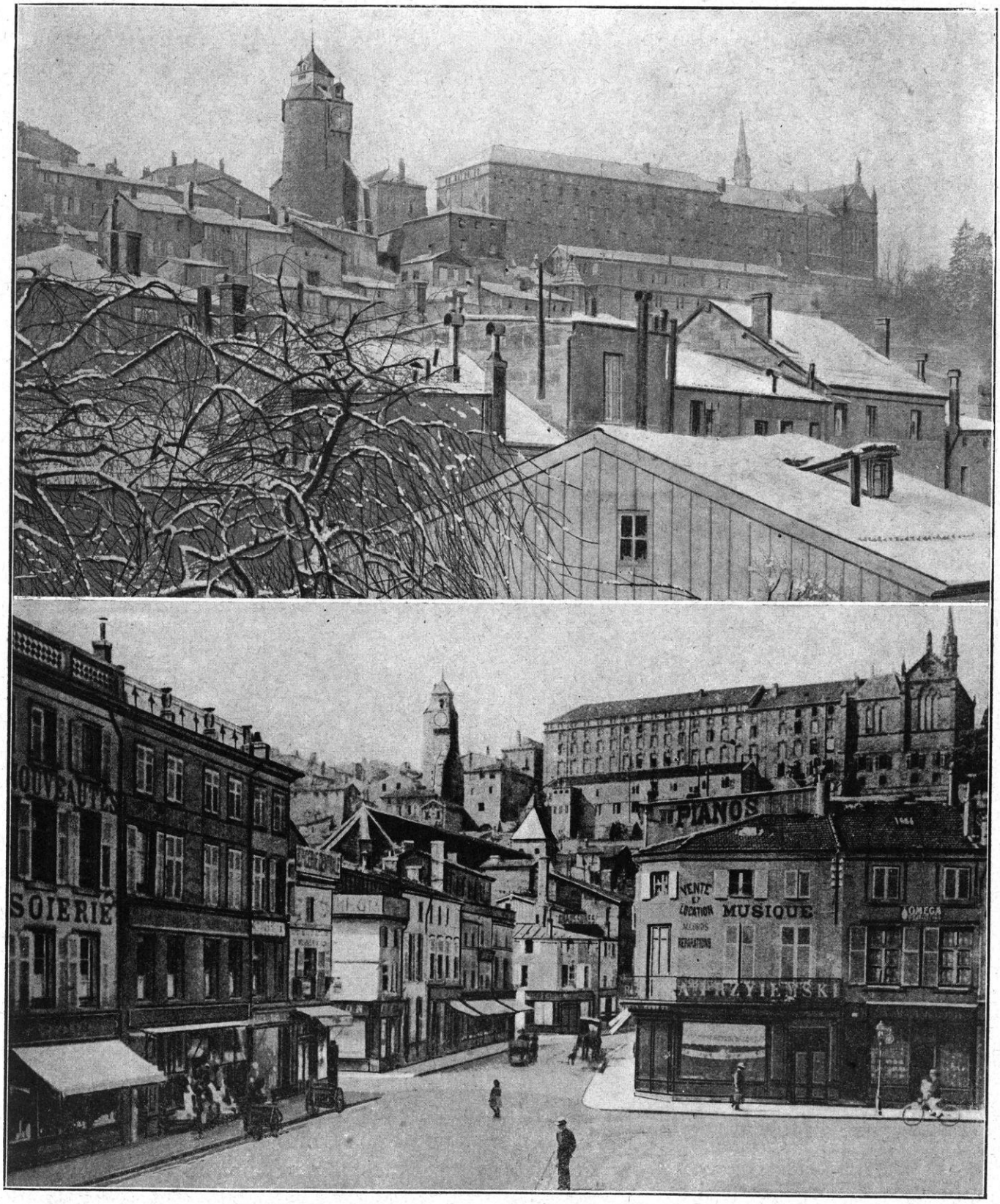
Nous venons de voir les premières conséquences de la bataille de Guise dans le camp allemand. Selon les termes mêmes du communiqué officiel du 3 septembre, cette bataille donne à l'ennemi le sentiment qu'il est en présence d'une armée compacte, décidée à se défendre et que ce n'est pas le moment de prolonger, autour de Paris, la stratégie du coup de filet ou du mouvement tournant. Aussi, le haut commandement allemand se décide à « raccourcir son front » et à accomplir, à l'est de Paris, cette marche oblique qui, se défilant en quelque sorte devant la capitale, regroupe l'armée von Kluck avec l'armée von Bülow.

Ces ordres sont d'une importance extrême : nous suivrons leur exécution corps par corps dans l'armée allemande et nous verrons que, s'il s'agit d'une décision prise soudainement, elle est exécutée avec continuité jusqu'à l'heure où il plaît à Joffre de l'interrompre en se retournant. Qu'on nous permette de reprendre l'expression : à dater de l'heure où ce mouvement s'exécute, von Kluck ne *poursuit* plus Joffre, il le *suit*.

Mais, puisque le commandement français, par l'ordre donné de livrer la bataille de Guise-Saint-Quentin, a repris l'initiative, c'est d'abord dans la manœuvre française que nous devons chercher la raison et la clef des dernières opérations stratégiques : c'est, en effet, en vertu de la conception du grand état-major français que se poursuit la retraite générale jusqu'à une heure donnée, qu'elle se transforme ensuite en une offensive générale et devient la bataille de la Marne.

Il nous reste donc à envisager deux périodes : la première assiste à l'achèvement de la retraite ; elle se termine dans la nuit du 2 au 3 septembre à l'heure où la 6e armée est rentrée dans le camp retranché de Paris. A partir de ce moment, l'armée Maunoury, chargée en principe de manœuvrer sur le flanc de l'armée von Kluck, devient armée de défense de Paris ; elle passe sous les ordres du général Galliéni. Momentanément à l'abri sous le canon des forts, elle s'y prépare à reprendre bientôt le rôle offensif qui est le sien et pour lequel elle a été créée.

De même sur tout le front : jusqu'à la nuit du 2-3 septembre, la manœuvre en retraite s'achève ; à partir de cette nuit, la manœuvre d'attaque se prépare ; les deux opérations sont soudées l'une à l'autre et s'adaptent exactement.



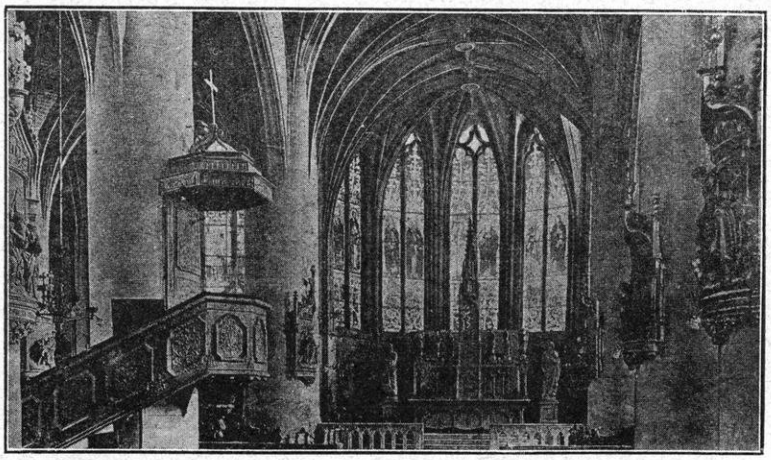
BAR-LE-DUC. — VUE SUR LA VILLE HAUTE ET LA PLACE REGGIO

Rappelons, d'abord, à grands traits, les premières phases de la bataille des frontières jusqu'à la date du 30 août au soir, fin de la bataille de Guise-Saint-Quentin.

Premier acte : offensives françaises en Alsace, en Lorraine annexée, dans les Ardennes, sur la Sambre. Insuccès à peu près général de ces offensives qui, cependant, accrochent fortement les armées ennemies et les attachent aux pas des armées françaises.

Deuxième acte : ordre général de la retraite prescrit par l'Instruction générale du 25 août.

Troisième acte : contre-attaques françaises, ou batailles en coup de boutoir qui arrêtent l'ennemi en Lorraine, à la Trouée de Charmes d'abord, puis devant le Grand-Couronné; qui l'arrêtent et rompent son front sur la Meuse et à la coupure d'entre Meuse et Aisne, tout en protégeant Verdun; qui l'arrêtent sur l'Oise, à Guise-Saint-Quentin, et le contraignent à modifier sa manœuvre, tandis qu'à Proyart l'armée Maunoury révèle son existence et commence à menacer le flanc de l'ennemi.



ÉGLISE DE REVIGNY

Nous en sommes là. Joffre, non sans regret, interrompt son succès de Guise et il prend des mesures nouvelles pour attirer l'ennemi dans le demi-cercle offensif qu'il prépare.

Dès lors, le commandement français domine la situation. Selon la très juste formule que nous empruntons au *Times* : *la guerre devient l'application d'un grand plan stratégique exécuté avec une précision mathématique.*

L'INSTRUCTION GÉNÉRALE DU 1er SEPTEMBRE Ce plan, Joffre le fixe dans sa forme nouvelle, pour ses lieutenants, par l'Instruction générale n° 4, non moins belle, non moins significative, non moins ferme que l'Instruction générale n° 2. Le général en chef, poursuivant son idée et sa manœuvre, profite des nouvelles fautes de l'ennemi et se prépare à l'enserrer.

Cette Instruction est du 1er septembre : elle fut donc rédigée aussitôt que Joffre eut une connaissance suffisante des effets de la bataille de Guise et qu'il eut donné l'ordre à Lanrezac de se décrocher. Je ne sais s'il faut considérer comme authentique le texte, déjà publié, d'une dépêche de Joffre à Lanrezac : « Malgré toute la peine que je vais vous causer, je vous donne l'ordre de battre en retraite pour raisons stratégiques d'intérêt supérieur. Signé : JOFFRE (1). » Mais le sens est conforme aux volontés et décisions prises par le haut commandement.

L'Instruction générale du 1er septembre les fait connaître aussitôt à toutes les armées :

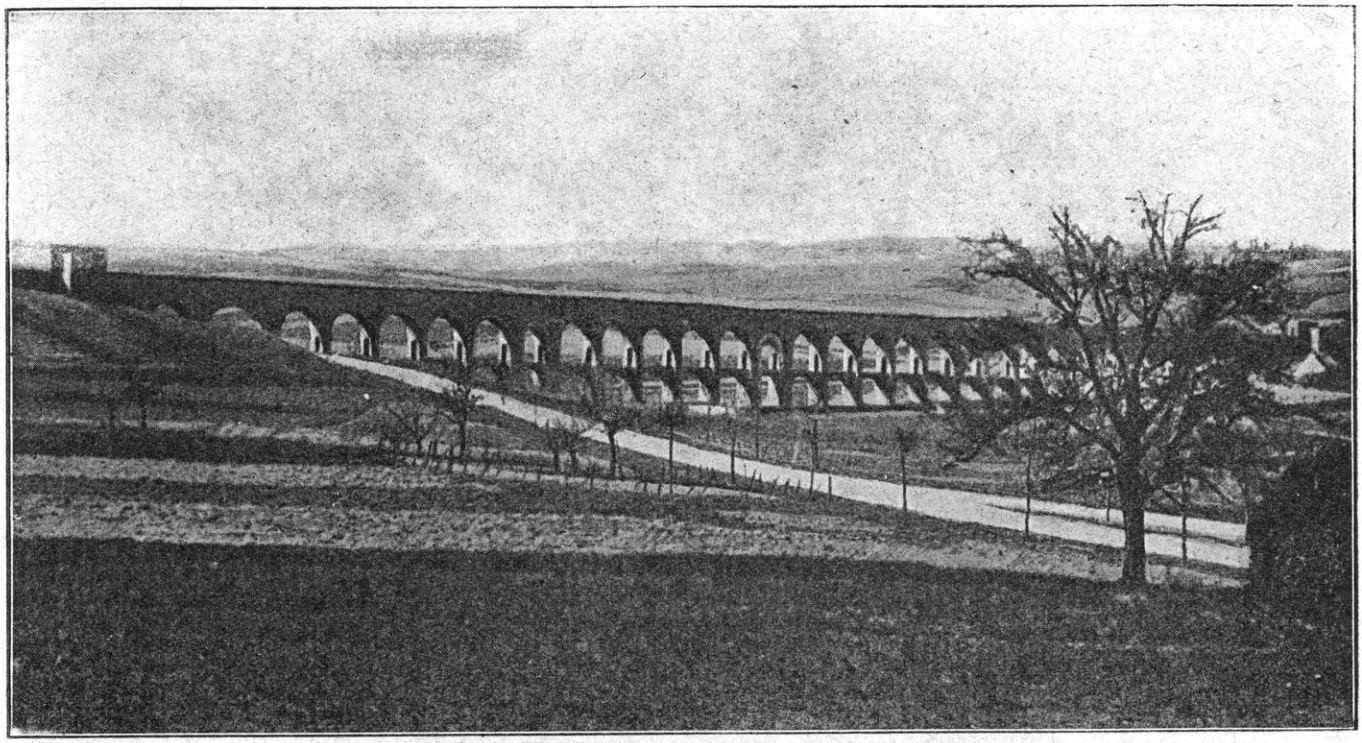
Grand Quartier Général, 1er septembre 1914

1° *Malgré les succès tactiques des* 3e, 4e *et* 5e *armées, obtenus dans la région de la Meuse et à Guise, le mouvement débordant effectué par l'ennemi sur l'aile gauche de la* 5e *armée oblige l'ensemble du dispositif à pivoter autour de notre droite.*

« PIVOTER AUTOUR DE NOTRE DROITE », c'est-à-dire en s'appuyant sur les deux armées de l'est dont le succès à la Trouée de Charmes est en train de se confirmer sur la Mortagne et au Grand-Couronné. La résistance victorieuse dans l'Est commence à produire ses effets.

2° *Le mouvement de repli peut conduire les*

(1) Publiée par le Dr G. Veaux : *En suivant nos soldats...* page 100.



PONT-SUR-YONNE. — L'AQUEDUC DES EAUX DE LA VANNE

armées à se retirer dans la direction générale nord-sud PENDANT UN CERTAIN TEMPS.

La 5e armée, à l'aile marchante, ne doit, en aucun cas, laisser l'ennemi saisir sa gauche ; les autres armées, moins pressées dans l'exécution de leur mouvement, pourront s'arrêter, faire face à l'ennemi et saisir toute occasion favorable POUR LUI INFLIGER UN ÉCHEC.

Les commandants d'armée feront en sorte de ne pas découvrir les armées voisines, resteront en liaison constante et s'enverront constamment les renseignements qu'ils ont pu obtenir.

Si jamais il y eut une volonté de faire masse et bloc de toute la force d'une armée immense, c'est celle qui est ainsi exprimée. Il n'y a pas un mot qui n'affirme et n'appuie la pensée. A aucun prix ne se laisser, *ni tourner ni rompre. Liaison constante ; surveillance constante* de l'ennemi ; ne pas avoir peur de lui, frapper, « lui infliger des *échecs* » ; mais ne pas se laisser saisir. Car le but est une *offensive générale prochaine.* A cela, il faut tout sacrifier : on n'attaquera de nouveau, à fond, qu'à condition que tout le monde soit en place, serré, uni, résolu.

A remarquer que, d'après ce document, l'on ne connaît pas encore, au grand état-major français, la modification qui est en train de se produire dans le plan allemand : on pense toujours qu'il poursuit l'exécution de son « mouvement débordant ».

3° *Les lignes séparant les zones de marche des armées sont :*

Entre les 5e et 4e armées (détachement Foch) : route Reims-Epernay (à la 4e armée) ; route Montmort, Sézanne, Romilly (à la 5e armée) ;

Entre les 4e et 3e armées : route Grandpré, Sainte-Menehould, Revigny (4e armée) ;

Dans la zone de la 4e armée, le détachement Foch sera en liaison constante avec la 5e armée. L'intervalle compris entre ce détachement et le gros de la 4e armée étant surveillé par les 7e et 9e divisions de cavalerie relevant de la 4e armée et appuyées par des détachements d'infanterie fournis par cette armée.

La 3e armée effectuerait son mouvement à l'abri des Hauts-de-Meuse.

(On voit, immédiatement, quelle importance le commandement français attache à la création du détachement Foch : c'est de ce côté que

se porte, d'abord, son attention. Il s'applique à renforcer la soudure entre ce détachement et les deux armées voisines, la 4e et la 5e. Cela revient à dire qu'on s'est aperçu, à l'état-major français, de la fissure qui s'est produite entre l'armée Bülow et l'armée von Hausen, et que l'on est résolu à tirer parti de cette situation : von Hausen étant en avant mais *dérivant vers l'est*, von Bülow (après son échec de Guise et son succès de Saint-Quentin) étant en arrière et *dérivant vers l'ouest*, on s'applique à préparer immédiatement la force qui saisira ce joint; on la met aux mains d'un maître tel que Foch : car, tant vaut l'homme, tant vaut la manœuvre. Tel est le ressort intellectuel qui dispose d'avance les choses et les fait converger toutes vers un « lieu » déterminé.

LE GÉNÉRAL VON KLUCK ET SA FEMME

Un trait éclaire cette subordination logique des forces pour l'exécution du dessein principal : ce sont les quelques mots consacrés à la 3e armée : *La 3e armée effectuera son mouvement à l'abri des Hauts-de-Meuse.* Cela veut dire que la 3e armée est gardée comme une réserve pour une opération importante. L'armée du kronprinz, placée comme elle l'est, ayant pour rôle, dans la pensée du commandement allemand, d'assé-ner le coup final, on ménage d'avance la réplique et la contre-partie.

Les points qui jalonnent la ligne de retraite de chacune des trois armées, sont indiqués, comme on l'a vu, jusqu'à Romilly et Revigny (sur l'Ornain, près de Bar-le-Duc) : ce sont, à peu de chose près, les points extrêmes qu'atteindra la retraite générale ; il y a donc une décision mûrement réfléchie ici encore. Nous allons y revenir, mais il faut lire, auparavant, le paragraphe 4.

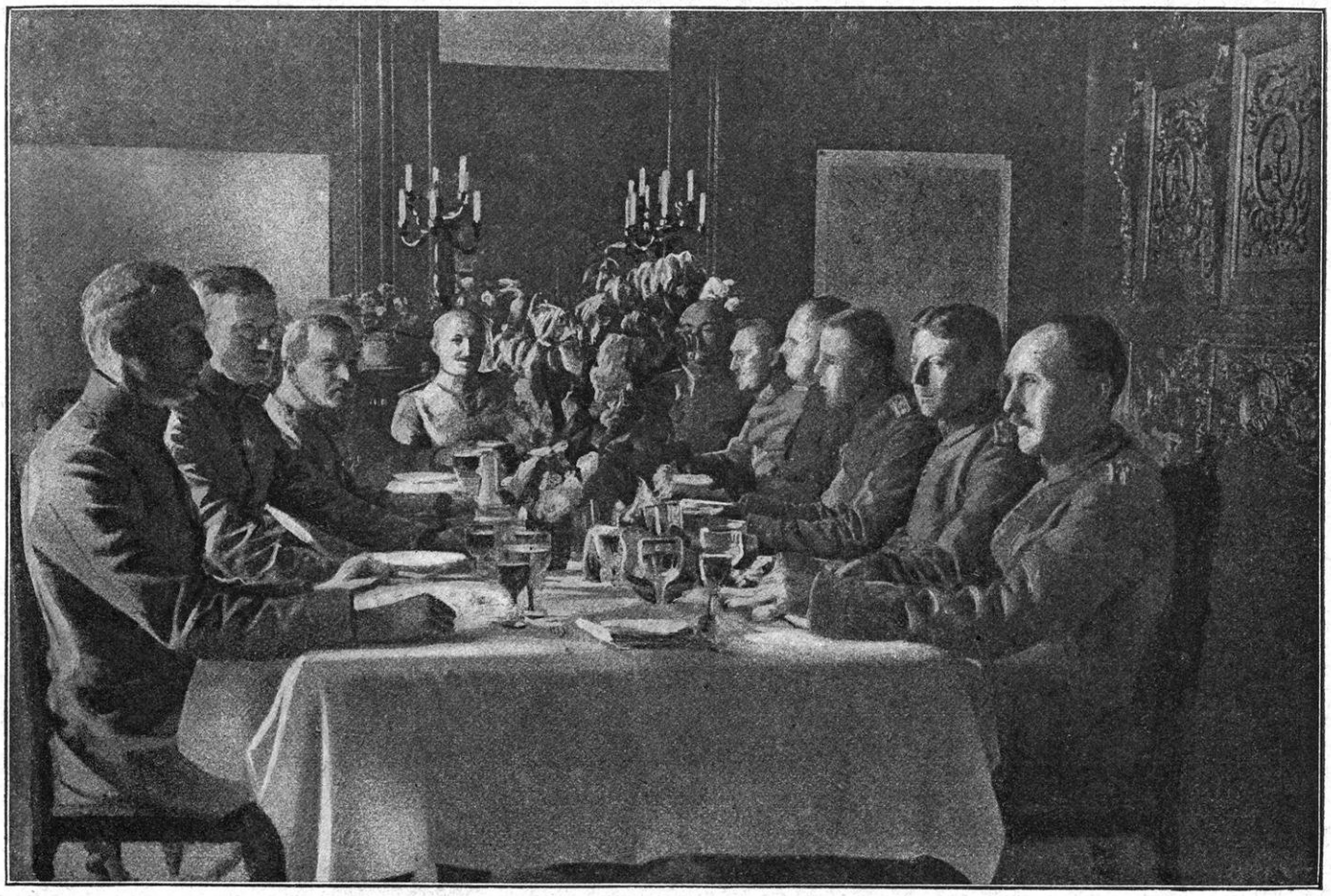
4° *On peut envisager comme limite du mouvement de recul, et* SANS QUE CETTE INDICATION IMPLIQUE QUE CETTE LIMITE DEVRA ÊTRE FORCÉMENT ATTEINTE, *le moment où les armées seraient dans la situation suivante* :

a) *Un corps de cavalerie de nouvelle formation en arrière de la Seine, au sud de Bray* ;

b) *La 5e armée en arrière de la Seine, au sud de Nogent-sur-Seine* ;

c) *La 4e armée,* détachement *Foch, en arrière de l'Aube, au sud d'Arcis-sur-Aube ; le gros en arrière de l'Ornain, au sud de Vitry* ;

d) *La 3e armée au sud de Bar-le-Duc. La 3e armée serait, à ce moment, renforcée par les divisions de réserve qui abandonneraient les Hauts-de-Meuse pour participer au mouvement offensif.*



OFFICIERS ALLEMANDS A TABLE DANS UN CHATEAU FRANÇAIS

Si les circonstances le permettent, des fractions des 1re *et* 2e *armées seraient appelées en temps opportun à participer à l'offensive.*

Enfin, les troupes mobiles du camp retranché de Paris POURRAIENT PRENDRE PART ÉGALEMENT A L'ACTION GÉNÉRALE.

JOFFRE

Voici donc le recul au delà de la Seine admis comme une éventualité possible, le 1er septembre. Les armées en sont averties en vertu du principe militaire que, pour éviter les fausses directions et les à-coups, il est préférable de faire connaître aux chefs responsables le sens général de la manœuvre et les objectifs les plus éloignés. Les immenses convois des armées modernes doivent savoir d'avance jusqu'où ils sont autorisés à se porter.

Cela veut-il dire que la lutte s'engagera sur la ligne ainsi indiquée ? Evidemment non. Un programme de marche n'est pas un ordre de bataille. Au point où l'on en est, comme l'on ne discerne pas encore exactement le plan de l'ennemi, fortement impressionné par des faits récents, on ne sait pas davantage à quelle heure l'armée anglaise se sentira prête (et nous allons voir que l'on va, maintenant, agir sur elle) ; en attendant, on fixe les directions générales. On ajoute immédiatement que ces indications, données pour l'ordre des marches, *n'impliquent nullement que cette limite doive être forcément atteinte.*

Rien n'est plus clair. Joffre active sa manœuvre en retraite dans une direction donnée de manière à garder son armée bien en mains et à choisir son heure.

Il est si vrai qu'il entend se battre bientôt pour la défense de Paris que l'Instruction générale s'achève sur une donnée qui éclaire, d'ores et déjà, les événements prochains : *Les troupes mobiles du camp retranché de Paris pourraient prendre part également à l'action générale.*

Répondant à l'appel du général Galliéni qui lui a demandé les ressources en hommes nécessaires pour défendre le camp retranché, le général Joffre a mis momentanément sous les ordres du gouverneur militaire de Paris l'armée Maunoury et les autres forces que nous aurons bientôt à énumérer. Mais il n'entend nullement faire un détachement *fixe* alors qu'il continue sa manœuvre de marches et il se réserve d'employer les troupes, auxquelles il maintient l'épithète de *mobiles*, hors du camp retranché et pour la bataille quand il s'agira de l'offensive générale.

M. ALBERT FABRE

C'est à la lumière de ces faits et de ces documents qu'apparaît, dans son orbe complet, la conception de l'état-major français. Elle n'est voilée par aucune tache, aucun nuage : elle est conforme à la raison.

Le 2 septembre, le Grand Quartier Général précisait sa pensée par la note 3.463 déjà signalée. La voici :

LA NOTE 3.463 *Le plan général d'opérations de l'Instruction générale n° 4 vise les points suivants* :

a) *Soustraire les armées à la pression de l'ennemi et les amener à s'organiser et à se fortifier dans la zone où elles s'établiront en fin de repli* ;

b) *Établir l'ensemble de nos forces sur une ligne générale marquée par Pont-sur-Yonne-Nogent-sur-Seine-Arcis-sur-Aube-Brienne-le-Château-Joinville (par modification au paragraphe 4 de l'Instruction générale n° 4), sur laquelle elles se compléteront par les envois des dépôts.*

c) *Renforcer les armées de gauche par deux corps prélevés sur les armées de Nancy et Epinal* ;

d) *A ce moment,* PASSER A L'OFFENSIVE SUR TOUT LE FRONT ;

e) *Couvrir notre aile gauche par toute la cavalerie disponible entre Montereau et Melun* ;

f) DEMANDER A L'ARMÉE ANGLAISE DE PARTICIPER A LA MANŒUVRE :

1° *En tenant la Seine de Melun à Juvisy;*

2° *En débouchant* SUR LE MÊME FRONT *lorsque la 6e armée passera à l'attaque* ;

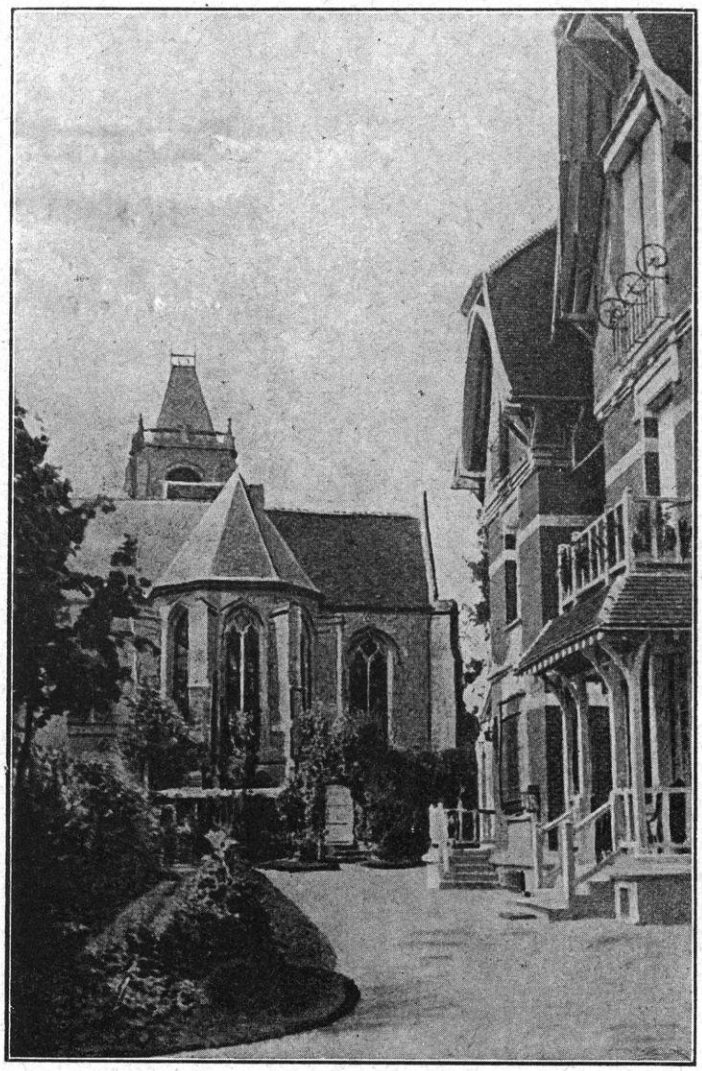
g) *Simultanément, la garnison de Paris agirait en* DIRECTION DE MEAUX.

On voit quel est l'objet précis de cette note supplémentaire. Considérant, dans une révision de la dernière heure, la situation tactique de chacune des armées, elle admet, au besoin, une extension un peu plus au sud de la poche stratégique ou du demi-cercle qui doit envelopper l'armée allemande. La ligne extrême du recul pourra être portée jusqu'à Pont-sur-Yonne-Nogent-sur-Seine-Brienne-le-Château-Joinville. Mais, remarquez que les deux points d'attache de la poche (l'un à proximité de Paris vers Meaux et l'autre dans l'est) ne

LE CHATEAU DE LASSIGNY. — LE CHATEAU ET L'ALLÉE PRINCIPALE

changent pas. Les armées sont autorisées à accomplir, selon les convenances du terrain ou selon les circonstances, une manœuvre plus élastique, mais à la condition de n'altérer en rien le caractère offensif de leurs dispositions.

En réalité, la note est rédigée en vue d'une préoccupation qui est, maintenant, celle du général en chef : à savoir déterminer exactement l'emplacement de l'armée britannique pour la bataille qui se prépare : le paragraphe *f* est des plus expressifs à ce sujet. Il s'agit d'articuler l'armée britannique avec la 6e armée quand celle-ci débouchera du côté de Meaux. De toute évidence, le sort de la bataille dépendra de cette « articulation », et on comprend que le haut commandement se laisse, dans le temps et dans l'espace, la latitude nécessaire pour l'établir solidement.



LA CHAPELLE DU CHATEAU DE LASSIGNY

En plus, on profite de ce délai éventuel pour permettre aux deux corps d'armée empruntés aux armées de l'Est d'arriver sur le terrain. Il est de toute évidence qu'on peut se battre sans eux.

La note 3.463 est, d'ailleurs, accompagnée d'un autre document daté du même jour, 2 septembre, et qui donne le sens complet et profond de toute la manœuvre : c'est l'ordre général nº 11 (1).

(1) Voir *L'Illustration* du 5 janvier 1918.

L'ORDRE GÉNÉRAL Nº 11

Une partie de nos armées se replie POUR RESSERRER LEUR DISPOSITIF, RECOMPLÉTER LEURS EFFECTIFS ET SE PRÉPARER, *avec toutes chances de succès, à l'offensive générale que je donnerai l'ordre de reprendre dans quelques jours.*

Le salut du pays dépend du succès de cette offensive qui doit, en concordance avec la poussée de nos alliés russes, rompre les armées allemandes que nous avons déjà sérieusement entamées sur différents points.

Chacun doit être prévenu de cette situation et tendre ses énergies pour la victoire finale.

Les précautions les plus minutieuses, comme les mesures les plus draconiennes, seront prises pour que le mouvement de repli s'effectue avec un ordre complet afin d'éviter les fatigues inutiles.

Les fuyards, s'il s'en trouve, seront pourchassés et passés par les armes.

Les commandants d'armée feront donner des ordres aux dépôts pour que, d'urgence, ceux-ci envoient aux corps le nombre, très largement calculé, des hommes nécessaires pour compenser les pertes faites et celles à prévoir dans les prochaines journées.

Il faut que les effectifs soient aussi complets que possible, les cadres reconstitués par des promotions et le moral de tous à la hauteur des nouvelles tâches, pour la prochaine reprise du

LE GÉNÉRAL VON LINSINGEN

mouvement en avant qui nous donnera le succès définitif.

Au Grand Quartier Général, 2 septembre 1914.

Le général commandant en chef,

Signé : JOFFRE.

Voici donc la manœuvre complète, telle que l'a conçue le général en chef. Les ordres concordent : ils tendent à la construire, à la mettre en équilibre, à assurer sa souplesse, son élasticité, sa vigueur; prendre l'un ou l'autre de ces ordres séparément, ce serait altérer leur sens et leur portée.

Joffre ne pense qu'à une chose, à l'offensive générale. Pour l'aborder avec toutes les chances de succès, plusieurs conditions sont nécessaires : il faut, en premier lieu, être assuré du concours de l'armée britannique. Si l'armée britannique fait défaut, la manœuvre serait si gravement compromise qu'un délai, même regrettable, doit être accepté pour obtenir un engagement formel. On ne recommencera pas Guise.

Il faut, en outre, avoir reconstitué nos armées par les troupes envoyées des dépôts. Un léger retard permet d'obtenir ce résultat : il n'y a pas à hésiter.

Enfin, les deux corps d'armée (15e et 21e) que l'on emprunte aux armées de l'Est sont encore retenus en Lorraine, pendant quelques heures, avant de pouvoir se décrocher en pleine bataille; cependant, leur présence est indispensable. Il faut leur donner le temps d'arriver.

Une fois les grandes lignes stratégiques établies *ne varietur*, ces trois conditions importaient également à l'opération tactique : elles étaient le ressort suprême de l'offensive. Il n'y avait qu'à leur laisser le temps de se réaliser.

Ceci dit, c'est l'idée de l'offensive qui domine tout. Si la manœuvre reste mobile et élastique, le but qu'elle se propose est fixe : on se donne le temps, mais on attend l'heure, on la cherche, on « sautera dessus » dès qu'elle se présentera.

C'est juste l'opposé d'une retraite à distance, d'un système de lignes défensives, d'une stabilisation quelconque derrière une rivière, fût-ce la Marne, fût-ce la Seine. En plein mouvement, animé d'une volonté agressive et « sans que la limite indiquée doive être forcément atteinte », le général amène ses troupes au point et au moment les mieux choisis pour qu'elles se retournent en forces et tombent sur l'ennemi.

Et c'est pourquoi le général Joffre, confiant dans leur courage et dans leur volonté de vaincre, veut et ordonne, dès le 2 septembre, que le soldat soit averti : *Chacun doit être prévenu de cette situation et tendre ses énergies vers la victoire finale.*

Nous parlions tout à l'heure de « précision mathématique », le mot n'est pas suffisant : la flamme du patriotisme anime ces ordres réitérés, qui frappent comme à coups redoublés sur l'âme des chefs et sur l'âme des soldats. Un frémissement de courage et d'espoir se propage dans l'armée, dès qu'elle sait ce que l'on attend d'elle. Un souffle unique respire sur le front immense. Mais tout part du Grand Quartier Général. Les ordres élaborés dans la nuit du 1er au 2 septembre, aussitôt après la bataille de Guise, sont gros de conséquences pour la bataille de la Marne.

A L'ÉTAT-MAJOR DE VON KLUCK. UN TÉMOIN

Avant de rechercher à la fois dans les documents allemands et dans les faits quels sont les ordres donnés, à ce même moment, par le grand état-major allemand, il n'est pas inutile d'indiquer, d'après un témoignage certain, quel était, à cette date du 31 août-1er septembre, l'état d'esprit dans les états-majors allemands. La comparaison indiquera de quel côté va se trouver, pour les journées décisives qui se préparent, la maîtrise de soi et le sang-froid.

Un témoin hautement respectable, M. Albert Fabre, conseiller à la Cour d'appel de Paris, a eu sous les yeux, à ces heures tragiques, le spectacle que présentait le quartier général de

POPULATIONS CIVILES FUYANT DEVANT L'ENNEMI

von Kluck ; il a déposé, à ce sujet, devant la Commission d'enquête. Son témoignage doit être relevé par l'histoire :

« J'ai quitté Paris avec ma famille le jour de la mobilisation pour me rendre à Lassigny, chef-lieu de canton que j'ai l'honneur de représenter au Conseil général de l'Oise et où nous possédons une propriété d'une certaine importance... Jusqu'à la fin du mois d'août, il ne se passa aucun incident intéressant pour la Commission... Le dimanche 30 août, nous fûmes surpris par l'arrivée des Allemands. Les premiers éclaireurs ennemis firent leur apparition dans le pays... Le 1er septembre, vers 4 heures du matin, j'entendis dans la plaine un bruit significatif. J'aperçus, avec ma jumelle, un nuage compact de poussière. Les masses ennemies s'approchaient rapidement, précédées, à courte distance, d'un détachement de uhlans... Bientôt, la masse des troupes arriva ; ce fut une invasion formidable ; plusieurs centaines de mille hommes traversèrent la région ce jour-là. Sous l'empire de la terreur, la plus grande partie de la population avait quitté le pays. Les masses allemandes se répandirent dans le bourg et se livrèrent à un pillage en règle... Je vis entrer chez moi un groupe d'officiers que je reconnus de suite pour appartenir à un grand état-major ; ils s'emparèrent de notre habitation ; un officier supérieur s'avança vers moi et me dit : « Nous voulons le logement. » Je lui fis observer que nous avions douze personnes à abriter. Je voulais réserver la chambre de Mme Fabre. Mais il dit : « Très bien! Elle convient pour Son Excellence. » Il ordonna de préparer la table de la salle à manger pour 28 officiers et de la couvrir luxueusement. Il fit défaire le couvert parce qu'il n'y avait pas de chemin de table et il exigea que l'on dressât 28 lits... Quand le tout fut prêt, les officiers nous appelèrent sur le perron de la villa et l'un d'eux, un officier supérieur parlant très bien le français, nous tint ce langage : « Vous ne connaissez « pas les nouvelles, je vais vous les apprendre : vous êtes « battus partout, en Alsace, dans l'Est, au Nord, à Saint- « Quentin. Vos amis, les Russes, sont anéantis ; la flotte « anglaise n'existe plus ; les troupes anglaises sont disper- « sées ; nous sommes les maîtres partout. Nous voulons « anéantir la France. Il faut qu'elle disparaisse. Dans

« trois jours, nous serons à Paris. Nous nous en empare-
« rons, nous enlèverons toutes ses richesses artistiques et
« commerciales ; nous le pillerons, nous le dévasterons ; il
« n'en restera que cendres et ruines. Paris ne doit plus
« exister. Nos moyens, vous ne les connaissez pas encore :
« nous avons d'énormes canons irrésistibles et une armée
« invincible... » Il nous conduisit, ma femme et moi, sur la porte de la propriété : un régiment défilait. Il nous le montra : « Admirez, dit-il, voici le plus noble régiment de
« Prusse : le régiment de Dantzig, le régiment des princes,
« des ducs. Voici le prince X..., le duc V..., etc., etc. (1).
« Pouvez-vous douter de notre succès. Il faut que la
« civilisation latine disparaisse et que notre culture
« s'étende sur l'univers. Avec de telles forces, nous arri-
« verons au but. »

« Nous n'avions pas été, un moment, émus par le bluff teuton...

« Bientôt, un mouvement se produisit parmi les officiers qui se rangèrent devant la porte de la propriété. Une automobile s'arrêta. Un officier d'allure impressionnante et arrogante en descendit. Il s'avança seul jusqu'au milieu du terre-plein de la villa. Il était grand, majestueux, il avait le visage rasé et ravagé, les traits durs, le regard effrayant. Il tenait, à la main droite, un fusil de soldat ; sa main gauche était appuyée sur la crosse d'un revolver d'ordonnance. Il fit plusieurs tours sur lui-même en frappant le sol de la crosse de son fusil et s'arrêta dans une pose théâtrale. Personne ne semblait oser l'approcher. Le personnage avait l'air véritablement terrible. J'eus la vision d'Attila. C'était le trop fameux von Kluck.

« Un groupe d'officiers généraux et supérieurs était resté à la porte de la rue. Von Kluck fit un geste : un général s'avança, s'arrêta à distance de lui, droit, au salut militaire, et reçut un ordre. Von Kluck demandait une table de jardin et une chaise. Je fis observer au général que « Son Excellence », comme il l'appelait, serait mieux sur la terrasse de la villa. J'espérais ainsi l'éloigner de notre vue. Il me répondit : « C'est vrai.
« Mais Son Excellence a donné un ordre, je ne puis le
« discuter. Il ne tolérerait pas que je lui fasse une propo-
« sition de cette nature. » Mon domestique porta une table et une chaise de jardin à l'endroit qu'on lui indiqua. Von Kluck s'assit, étendit sa carte, l'examina attentivement. Mon domestique attendit près de lui ses ordres.

Il se passa alors une scène extraordinaire, incroyable.

Je me sentis frappé à l'épaule ; je me retournai et je vis un monsieur correctement vêtu de noir, le chapeau melon sur la tête. Il me dit : « C'est votre domestique
« là-bas ? » Je répondis : « Oui. » « Rappelez-le tout de
« suite. Cet homme est terrible ; vous ne le connaissez
« pas : il est féroce. » C'est ainsi qu'il parlait de « Son Excellence. » « S'il vient à supposer que votre domestique cherche
« à voir ce qu'il fait, il le tuera comme un chien avec son
« revolver ; il l'a déjà fait. » J'appelai immédiatement mon domestique et je dis à cet Allemand extraordinaire, qui parlait admirablement notre langue : « Mais qui
« êtes-vous donc pour vous exprimer ainsi ? — Je suis
« le policier chargé de veiller à la sécurité de Son Excel-
« lence. » Singulier policier ! Me défiant de cet homme, je le laissai causer sans l'interrompre et il se mit à me tenir des propos inexplicables dans la bouche d'une personne chargée d'une mission aussi sérieuse que celle qui lui était confiée...

« Quand von Kluck eut consulté sa carte, déjeuné et fut monté se reposer, je vis son état-major descendre du perron. On m'appela et je dus entendre une nouvelle édition du discours prononcé quelques heures plus tôt au sujet de l'anéantissement de la France et de la destruction de Paris. Ce discours était certainement le reflet de la pensée du grand chef.

« Les officiers supérieurs qui accompagnaient von Kluck me demandaient la distance de Lassigny à Paris. Je leur répondis : « Il y a 104 kilomètres. — Ce n'est pas vrai,
« riposta un général. — Consultez votre carte, répli-
« quai-je. — Peu importe. Nous serons à Paris dans
« trois jours, etc., etc. » Quand j'eus entendu ensuite la réédition du discours du matin, je me suis dérobé. Je fus rejoint aussitôt par le policier qui avait assisté à la conversation. Il m'attira à part et me dit : « Ne croyez
« pas un mot de tout ce qu'ils viennent de vous dire.
« Ce sont des menteurs, des imposteurs : l'armée française
« n'est pas battue ni en Alsace, ni dans l'Est. Elle a fléchi
« seulement dans le nord à son aile gauche ; mais elle
« n'est pas réduite. Les Anglais ont fléchi aussi, mais ils
« ne comptent pas. Leur flotte est intacte ; les Russes
« n'ont pas bougé. Ils vous disent qu'ils seront à Paris
« dans trois jours. Les insensés ! les fous ! Ils ne savent
« pas la formidable « râclée » (*sic*) qui les attend avant d'arriver... »

Décidément, ce policier était extraordinaire. Qui était-il Quel était son but ? Je l'ignore. J'ai recueilli ses paroles prophétiques et quand j'ai entendu le canon revenir de Paris, quelques jours plus tard, j'ai dû convenir qu'il ne s'était pas trompé dans ses prévisions sur l'issue du raid de von Kluck vers Paris... (1). »

La valeur d'un tel témoignage ne peut être contestée. Il résulte des discours tenus à M. Albert Fabre que l'état-major de von Kluck croyait encore, ou du moins voulait faire croire,

(1) Il s'agit, sans doute, d'un régiment de cavalerie du corps de von der Marwitz.

(1) Dans le reste de sa déposition, M. Albert Fabre donne des détails extrêmement précis sur le séjour des Allemands à Lassigny. Le pays tout entier fut mis au pillage et en grande partie détruit, cela avec l'autorisation du général en chef de la Ire armée. Celui-ci ne resta que quelques heures à Lassigny. Avant de quitter le bourg, il remit à M. Fabre un ordre, signé de sa main, devant servir à protéger la villa où il avait passé quelques heures, contre la destruction et le pillage. Ce document a été enlevé à M. Albert Fabre par l'autorité allemande quand, après dix-huit mois de longues souffrances, il put obtenir son rapatriement en France. Le président Albert Fabre est mort récemment des suites de ces épreuves. C'était un homme de grande droiture et de sincérité je le connaissais depuis l'enfance. Il n'a pu dire que la vérité.

HIGHLANDERS SUR LA ROUTE DE SENLIS

le 1er septembre, que l'armée avait toujours pour objectif Paris. Mais il résulte aussi de la remarque ironique du singulier policier que, dans ce même entourage, quelqu'un était averti de l'existence d'une puissante armée Joffre et du péril que courait l'armée d'invasion.

Il est difficile d'expliquer la confidence du policier à M. Albert Fabre. Voulait-il le faire parler et le dénoncer ensuite (comme cela est arrivé très souvent); ou était-il de bonne foi ? Cela n'est pas impossible. Tout le monde n'avait pas nécessairement perdu la tête et un homme connaissant très bien la langue française et ayant, d'après ce qu'il disait, habité la France, pouvait avoir, sur la réalité du *bluff* allemand, des idées particulières.

Cela importe peu, d'ailleurs. Ce qui importe, c'est de relever, autour de von Kluck, jusqu'à cette heure critique, la croyance présomptueuse dans une rapide entreprise sur Paris, mais, en même temps, une note déjà différente et une appréhension qui naît.

Et cela est exactement conforme à la réalité. A cette heure précise, en effet, von Kluck se débat entre les deux systèmes stratégiques, celui qui porterait à tout risquer pour essayer d'enlever Paris, et celui qui consiste à se rabattre sur l'armée von Bülow, à resserrer un front trop distendu et à viser, avant tout, l'armée de Joffre, quitte à revenir par la suite sur la capitale.

Dans ces états-majors et dans ces armées hors d'haleine, ivres de fatigue, d'orgueil et

aspirant par-dessus tout à une prompte fin de la guerre, les deux perspectives s'ouvrent à ce carrefour des chemins et de l'histoire. Les téméraires suivent l'une et les avisés l'autre. La discorde aurait donc régné dores et déjà dans l'état-major de von Kluck comme elle était installée, en plein, au Grand Quartier Général allemand, comme à la folle témérité succédait déjà l'indécision.

Etant donné ces dispositions chez les deux commandements, le commandement français décidé à poursuivre la retraite, tant qu'il n'aura pas atteint une ligne où se consolider fermement ; le commandement allemand commençant à éprouver une réelle inquiétude sur la réalisation du grand mouvement tournant, il nous reste à voir comment la situation s'améliore logiquement, pendant ces quelques journées du 30 août au 3 septembre, pour le commandement français, c'est-à-dire pour celui qui a pris son parti et qui sait où il veut en venir et comment elle se complique pour le commandement adverse.

Suivons donc l'exécution de l'ordre général de la retraite dans le camp français ; nous dirons ensuite ce qui se passe dans le camp allemand. Mais, de ce côté, nous serons amenés à faire un double exposé : 1° celui des événements militaires partout où les armées sont en contact, c'est-à-dire sur toute la ligne du front ; 2° celui de l'occupation partout où la retraite française a laissé des parties du territoire à la merci de l'invasion.

LIGNE DE RETRAITE DE L'ARMÉE FRANÇAISE Conformément à l'Instruction générale du 25 août reprise et mise au point par l'Instruction générale du 1er septembre, la retraite se poursuit sur tout le front français jusqu'au moment où elle aura déterminé un demi-cercle, une poche, avec deux attaches fixes de chaque côté et un fond élastique où les armées allemandes viendront, pour ainsi dire, s'engouffrer.

Du 30 août au 2 septembre, voici par suite de quelles péripéties cette ligne est constituée.

RETRAITE DE L'ARMÉE D'AMADE SUR ROUEN A l'extrême-ouest, l'armée d'Amade s'est détachée de l'armée Maunoury : elle a laissé à celle-ci le soin de surveiller l'armée allemande sur la Somme et sur la route de Paris. Amiens n'étant plus défendue, on y a transporté, d'Abbeville et de Picquigny, dans la journée du 29, les éléments disponibles des 81e et 82e divisions territoriales. Les troupes, après les efforts qu'elles ont faits tant dans les marches que dans les combats pour contenir l'invasion de l'armée von Kluck depuis Tournai jusqu'à Amiens et les résultats incontestables qu'elles ont obtenus, notamment à Cambrai, sont épuisées. Maintenant que la 6e armée est à pied-d'œuvre, on peut leur accorder quelque repos.

Un ordre du Grand Quartier Général prescrit qu'elles se mettront en retraite sur la rive gauche de la Somme en faisant sauter les ponts au moment opportun. Si, même, il leur est impossible de se tenir sur la Somme, elles pourront étendre leur repli en direction de Rouen.

C'est le moment où l'armée von Kluck est à la pointe extrême de son mouvement vers l'ouest et paraît vouloir tenter un large investissement de Paris. On cherche, par contre, à maintenir, de ce côté, une force destinée à garder les côtes de la Manche et à continuer la pression sur le flanc de l'ennemi. Les 61e et 62e divisions de réserve (général Virvaire et général Ganeval) (1) sont placées sous les ordres du général d'Amade : le général Maunoury délègue celui-ci pour commander leur retraite au sud de la Somme. La 61e division de réserve se refait autour d'Amiens venant d'Albert et Bapaume, la 62e, des environs de Saint-Pol, est aiguillée sur Avesnes-le-Comte.

(1) Il a été dit, par erreur, précédemment, que le général Deprez commandait la 61e division de réserve : c'était le général Virvaire. Le général Deprez ne prit ce commandement qu'un peu plus tard.

COUCY-LE-CHATEAU. — LA PLACE DU MARCHÉ

Le 30 août, des forces allemandes importantes sont signalées progressant d'Albert sur Amiens. Le haut commandement juge la tentative de barrage de la Somme en avant d'Amiens inutile et périlleuse. Les divisions territoriales commencent leur repli en direction de Rouen, se séparant ainsi complètement de la 6e armée qui gagne Moreuil et Roye, pour barrer la route de Paris.

Le 31 août, le recul de « l'armée des territoriaux » s'accomplit sur Neufchâtel. Peu à peu, elle se reconstitue : la 82e division sur Aumale, Blargies, la 84e sur Gourchelles, Cullières, la 81e sur Abancourt-Huleux, la 88e autour de Blangy. Le 1er septembre, ce même mouvement se continue vers Forges-les-Eaux. Il s'exécute sans être inquiété par l'ennemi qui, nous le savons, commence, dès lors, sa courbe vers l'Est. Le 2 septembre, les formations étant très fatiguées par les marches, il faut attendre les traînards de plus en plus nombreux. La 82e division, et surtout la 88e, sont en retard. La chaleur est extrême.

En plus, le commandement commence à réfléchir à une nouvelle façon d'employer ces troupes : elles peuvent lui être grandement utiles pour la manœuvre offensive qu'il projette. On décide donc que le 2 septembre sera une journée de stationnement et de repos. A partir des 2 et 3 septembre, l'armée d'Amade forme, avec le point d'appui du camp retranché de Paris, l'attache fixe à l'extrême gauche de la poche que dessine l'ensemble de l'armée française (1).

(1) Pour permettre d'apprécier le labeur de ces légions de territoriaux qui ont opéré si utilement dans le Nord, je mentionnerai des faits concernant divers régiments : d'abord le carnet de route du lieutenant Delamarre, tué plus tard à l'ennemi, qui appartenait au 83e territorial, 88e division (La Roche-sur-Yon) : « 25 *août*, Seclin (ni artillerie, ni mitrailleuses, ni cavalerie) ; 26 *août*, Courrières (étape de 53 kilom.) ; 27-28 *août*, Aix-Noulette ; 29 *août*, Cambligneulles ; 30 *août*, Frévent, Lens (14 heures de marche) ; 1er *septembre*, Hocquincourt (12 heures de marche) ; 2 *septembre*, Nesles-Normandeuse ; 3 *septembre*, Sainte-Beuve ; 4 *septembre*, Neufchâtel ; *du* 6 *au* 10 *septembre*, Quincampoix, Rouen. » — Autre extrait relatif au 28e régiment territorial : parti du Mans le 12 août et ayant pris part, le 26 août, à l'affaire de Bouchain, il arrive à Doullens le 30 août matin. « Les Allemands approchent ; malgré une fatigue extrême, les territoriaux se remettent en marche. Ils débarquent à Amiens, à 9 heures du soir. Depuis vingt-quatre heures, ils n'ont rien mangé, ni pris aucun repos. Le lendemain, dès 7 heures du matin, l'ordre arrive de continuer la retraite. Le 28e quitte Amiens et se met en marche dans la direction de Rouen. »

Le corps de cavalerie du général Sordet, qui a laissé, comme nous l'avons vu, une division provisoire à l'armée Maunoury, sous le commandement du général Cornulier-Lucinière, s'est replié vers le sud-ouest par Chaulnes, Breteuil et Marines pour aller passer la Seine à Meulan et cantonner, le 5 septembre, à l'ouest de Versailles.

« Nous laissons Villers-Carbonnel en flammes, écrit Christian Mallet (5e division de cavalerie) et, à partir de ce moment, nous battons rapidement en retraite vers Paris en passant par Sourdon, Maisoncelle, Beauvais, Villers-sur-Thère, Bréançon, Meulan, les Alluets-le-Roi et après une dernière et angoissante étape, nous cantonnons aux Loges-en-Josas, à 4 kilomètres de Versailles. »

RETRAITE DE L'ARMÉE MAUNOURY SUR PARIS

L'armée Maunoury à peine constituée a livré, le 29 août, le combat de Proyart, prenant de flanc l'armée von Kluck déjà étirée vers la route d'Amiens à Paris. Nous avons dit la ligne qu'elle occupait alors et les desseins du général Maunoury ; nous avons vu la surprise que son entrée en ligne cause dans le camp allemand.

Le général Joffre pense que cela suffit pour le moment. Dans l'après-midi du 29, la 55e division de réserve se replie, par ordre, au sud de l'Avre ; le 7e corps actif rompt le combat et vient se ranger près de la 55e division en liaison avec elle à Guerbigny. Le 30, la brigade de chasseurs indigènes (général Ditte) retraite de Péronne sur Chaulnes et Quesnoy-en-Santerre, tandis que la 55e division de réserve la protège et livre un beau combat à l'Echelle-Saint-Aurin (1). La 56e division de réserve barre la route de Paris à l'ennemi en s'installant, à peine arrivée, à Popincourt et Tilloloy.

Mais, au cours de cette matinée du 30, le général commandant la 6e armée a été avisé que l'armée anglaise devait se retirer sur le front Compiègne-Soissons. Pour ne pas rester en l'air, il décide de replier son armée vers le sud-ouest et de gagner les hauteurs de Clermont, de façon à former échelon en arrière, à gauche des Anglais.

Le mouvement est accompli pour la journée du 31, et l'armée est établie autour du château de Fitz-James, de façon à pouvoir résister à une attaque venant du nord-est, en attendant la reprise de l'offensive. Immédiatement, des travaux de mise en état de défense sont commencés.

La brigade de chasseurs indigènes est en réserve à Creil.

Nous voici aux abords de la région de Paris. A partir de cette date du 1er septembre, Paris entre dans la bataille. Tenons-nous-en, pour le moment, aux mouvements stratégiques de la VIe armée.

Le 1er, de grand matin, le général Maunoury est informé qu'une forte colonne allemande de toutes armes a passé l'Oise à Compiègne dans la journée du 31 et, qu'au petit jour, Verberie est attaqué par la rive droite.

D'autre part, le gros de l'armée anglaise s'était replié sur la ligne Nanteuil-Betz. En conséquence, la poche se creusant de plus en plus, l'armée Maunoury est en danger sur son flanc droit. Elle est obligée de s'étendre de ce côté. La 56e division est dirigée sur Senlis ; la 55e reprend les positions que la 56e abandonne vers Néry ; la brigade de chasseurs indigènes est transportée par le chemin de fer de Creil à Senlis ; elle défend la lisière nord-est de la forêt d'Halatte. D'autre part, la division de cavalerie provisoire (général Cornulier-Lucinière), ne laissant, sur la rive droite de l'Oise, que des éléments de découverte, a été rappelée, aux premières heures du jour, sur la rive gauche avec mission de tenir, jusqu'à l'arrivée de l'infanterie, et de retarder, par tous les moyens, la marche de l'ennemi entre l'Oise et la route Senlis-Verberie.

(1) Voir le récit du combat de l'Echelle-Saint-Aurin dans Victor Boudon : *Avec Charles Péguy. De la Lorraine à la Marne*, p. 78 : « Vers 8 heures du matin, ce dimanche 30 août, le régiment arrive à Armancourt entre Montdidier et Roye... Le 276e est prêt maintenant, avec toute l'armée de Paris, groupée sous le commandement du général Maunoury et échelonnée de Roye à Montdidier, à recevoir l'armée allemande de von Kluck, à briser sa ruée formidable vers la capitale qu'elle croit déjà saisir, mais que nous, ses enfants, nous voulons sauver... » etc.

MONTDIDIER. — VUE GÉNÉRALE PRISE DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE

Il s'agit donc du cœur de la France. A 25-40 kilomètres de Paris, une ceinture de forêts, forêt de Chantilly, forêt d'Halatte, le bois du Roi, forêt de Compiègne, forêt de Villers-Cotterets, fait un dernier boulevard de verdures et de hauteurs abritant la capitale vers le nord-est.

Un segment de cette ceinture, compris *entre Oise et Ourcq*, est traversé, dans la partie ouest, par la voie ferrée de Creil-Pontoise-Andrésy ; au centre, par deux grandes voies de pénétration : la voie ferrée de Creil-Saint-Denis accompagnée de la route Pont-Sainte-Maxence, Senlis, Louvres, Saint-Denis, et la voie ferrée de Compiègne-Crépy-en-Valois-Dammartin-en-Goële-Sevran-Livry ; à l'est enfin, le segment le plus éloigné est délimité par la voie ferrée de Soissons, Longpont, Crépy-en-Valois, et la ligne venant de l'est, Oulchy-le-Château-La-Ferté-Milon-Lizy-sur-Ourcq-Meaux-Lagny-Le Raincy et les routes parallèles.

Le tout forme, en quelque sorte, une toile d'araignées de chemins et de routes, d'une trame extrêmement serrée, autour de Paris.

L'ennemi arrive du nord-est. Il vient d'entrer à Compiègne (31 août). Le jeu de ses marches antérieures indique son objectif probable : il va se jeter sur la toile d'araignée par ces routes qui convergent toutes, entre Oise et Ourcq, vers Paris. On peut admettre, cependant, qu'il couvrira son flanc du côté de l'Ourcq contre un retour possible de l'armée de Joffre, qui, avec l'armée anglaise, est en train de se replier vers la Marne.

De sorte que, pour un observateur voyant les choses de Paris, imbu de l'idée que la campagne du « nach Paris » est la grande pensée du haut état-major allemand, les mouvements de l'armée allemande deviennent particulièrement sensibles quand ils atteignent et font vibrer les fils de la toile d'araignée tendue autour de Paris, et notamment ceux qui renforcent l'ourlet boisé Chantilly-Halatte-Compiègne-Villers-Cotterets.

Paris est si près ! Comment supporter l'idée que cette défense suprême puisse être forcée ?

Or, voici ce qui se passe devant la 6e armée

qui, défendant cette région, est éminemment, à cette heure, l'armée de défense de Paris.

D'abord, les renseignements : qu'apprend-on? On apprend, le 31 août, que la première armée allemande s'avance *vers le sud* en plusieurs colonnes. Les aviateurs ont aperçu deux puissants défilés, l'un sur la route de Montdidier-Senlis, l'autre sur la route Roye-Estrées-Saint-Denis ; deux autres petites colonnes vers Moreuil, deux autres colonnes à l'est de Montdidier. Il semble bien que l'ennemi continue à viser le large investissement de Paris... Mais, voici qu'un corps de cavalerie allemande est signalé comme ayant passé l'Oise en aval de Noyon. La cavalerie allemande (corps de Richthofen) se répand, en effet, de Noyon sur Bailly-Ribécourt-Thourotte.

On apprend, le 1er septembre, que le corps de cavalerie qui a franchi l'Oise en aval de Noyon a atteint, à 19 heures, Crécy-au-Mont et Vic-sur-Aisne, c'est-à-dire qu'il a forcé ou tourné le massif de Saint-Gobain. On signale d'autres corps sur le Matz, c'est-à-dire en plein dans le massif de Lassigny. Les contacts entre les deux armées sont pris, comme nous l'avons vu, à l'Échelle-Saint-Aurin d'abord, à Verberie, ensuite. Donc, la vallée de l'Oise sert de ligne principale d'invasion. La ceinture, à la boucle que forme la forêt de Compiègne, est déjà franchie.

C'est sur cette position, vitale pour Paris et pour la France, que le général Maunoury avait essayé d'organiser la résistance. Nous l'avons vu installer ses forces autour de Senlis dans la région s'étendant de la forêt d'Halatte à la forêt d'Ermenonville. Mais, pour qu'il pût tenir, il fallait que sa droite fût protégée. Or, voici qu'une division de cavalerie anglaise s'est laissé surprendre à Néry au débouché de la forêt de Compiègne et, après un combat d'ailleurs brillant et que nous raconterons tout à l'heure, est obligée de suivre l'armée britannique dans son mouvement de retraite vers le sud. La droite de Maunoury peut donc se croire de nouveau menacée.

Cornulier-Lucinière, qui tient cette droite, s'en tire du mieux qu'il peut et livre le combat de Verberie où, après avoir fait sauter les ponts de l'Oise, il canonne l'ennemi du haut des collines qui dominent la vallée. Prennent part à cette rencontre les divers éléments des 1re, 3e et 5e divisions de cavalerie, les 62e et 63e chasseurs alpins commandés par cet admirable colonel Serret et le 61e d'artillerie. On se battit toute la journée du 1er à Rhuis, Pont-point, Longueil, Chevrières (1). Nous établirons tout à l'heure, en relevant la marche des corps allemands, que les troupes qui se battaient à Verberie appartenaient au IVe corps actif et venaient d'Estrées-Saint-Denis par la route d'Amiens. C'était en accomplissant le mouvement vers l'est qu'elles étaient tombées sur les arrière-gardes de l'armée Maunoury et sur des formations de cavalerie de l'armée britannique en retraite (1). Le péril, de ce côté, était moindre qu'on le pensait.

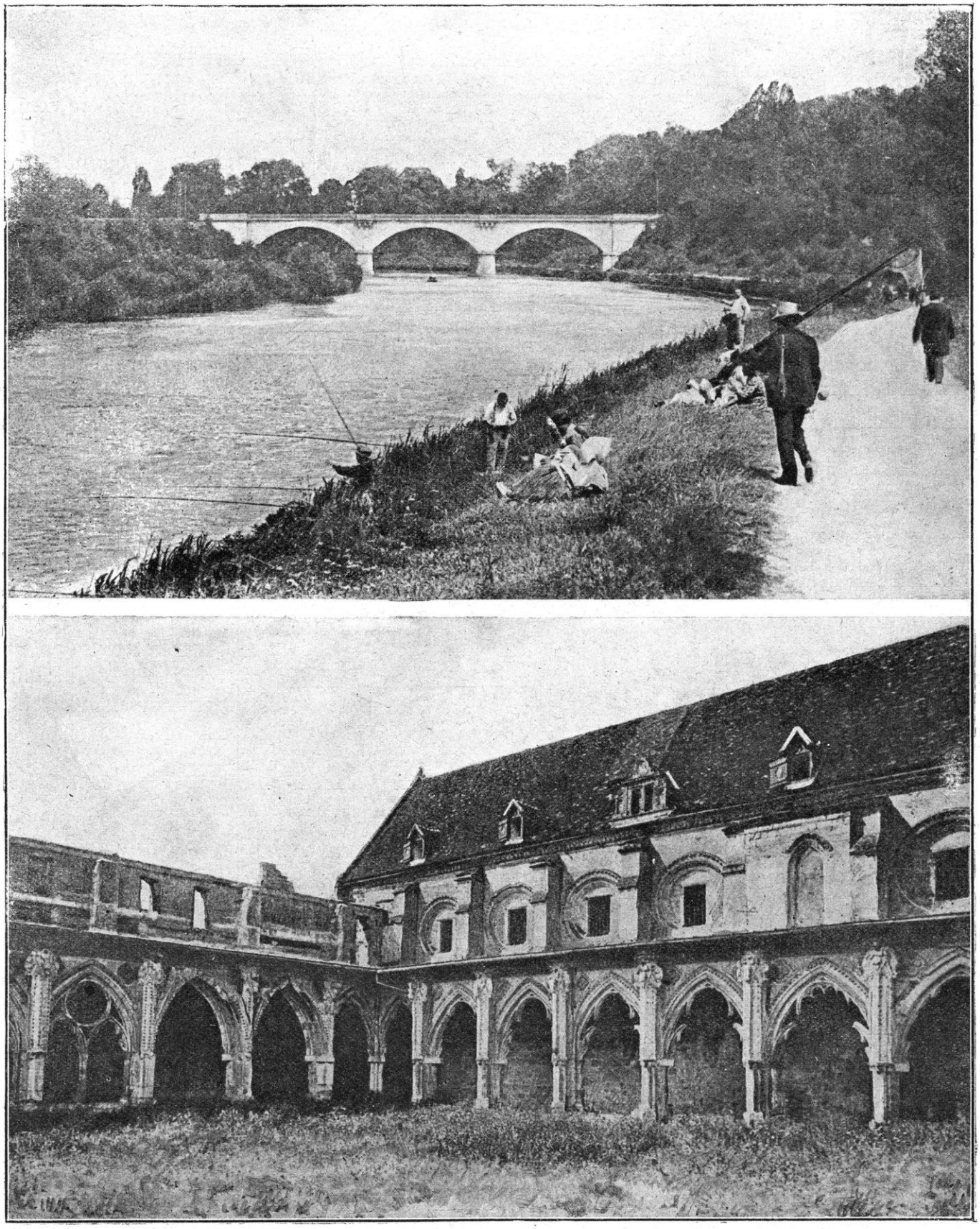
Le combat de Verberie fut surtout un combat d'artillerie : cependant, les pertes subies par les Allemands en tués et blessés furent lourdes (2). Le général Cornulier-Lucinière, ne cédant le terrain que pied à pied et couvrant la retraite de la 6e armée, vient cantonner à Chamant le 1er septembre au soir, de façon à protéger Senlis et à barrer l'entrée des grandes plaines du Valois.

Mais le combat de Verberie et le combat de Néry ont prouvé que l'ennemi est en forces dans la région. L'armée britannique se replie vers Dammartin-en-Goële, c'est-à-dire dans la plaine de Paris, bien au delà de la ceinture des forêts.

Le général Maunoury prend donc le parti, toute affaire cessante, d'abandonner lui-même cette ceinture, et, le 1er au soir, il se décide,

(1) Voir un exposé détaillé du combat de Verberie, dans Caix de Saint-Aymour, *La Marche sur Paris de l'aile droite allemande*, p. 79 et suiv.

(2) La citation du lieutenant-colonel Serret, à la suite des combats du 1er et 2 septembre, porte qu'il a « par son exemple, son énergie et son sang-froid, maintenu sous le feu les trois bataillons de chasseurs engagés dans des conditions rendues difficiles par le nombre supérieur des batteries ennemies en ligne et par le manque de consistance des troupes de réserve peu encadrées qu'il commandait ».



SOISSONS. — LE PONT ET LE CLOITRE DE SAINT-JEAN-DES-VIGNES

pour éviter un accrochage sur le front et se conformer au repli général, à pousser plus loin son mouvement de retraite. Le 1er au soir, les arrière-gardes s'arrêteront sur la ligne sud de la forêt de Chantilly.

Dans la journée du 2, la 6e armée, accablée par la fatigue, la longueur des marches, la chaleur, les privations, les combats, l'accumulation de toutes les épreuves qui peuvent s'abattre sur une formation à peine constituée, viendra s'abriter dans les lignes du camp retranché de Paris.

Nous indiquerons comment ; mais auparavant, il faut dire ce que devenait l'armée britannique.

RETRAITE DE L'ARMÉE BRITANNIQUE SUR L'AISNE ET LA MARNE

En effet, les mouvements de l'armée britannique commandaient ceux de toutes les armées de l'ouest. Comme elle constitue l'articulation de la manœuvre, sa position se subordonne, en quelque sorte, à la manœuvre elle-même.

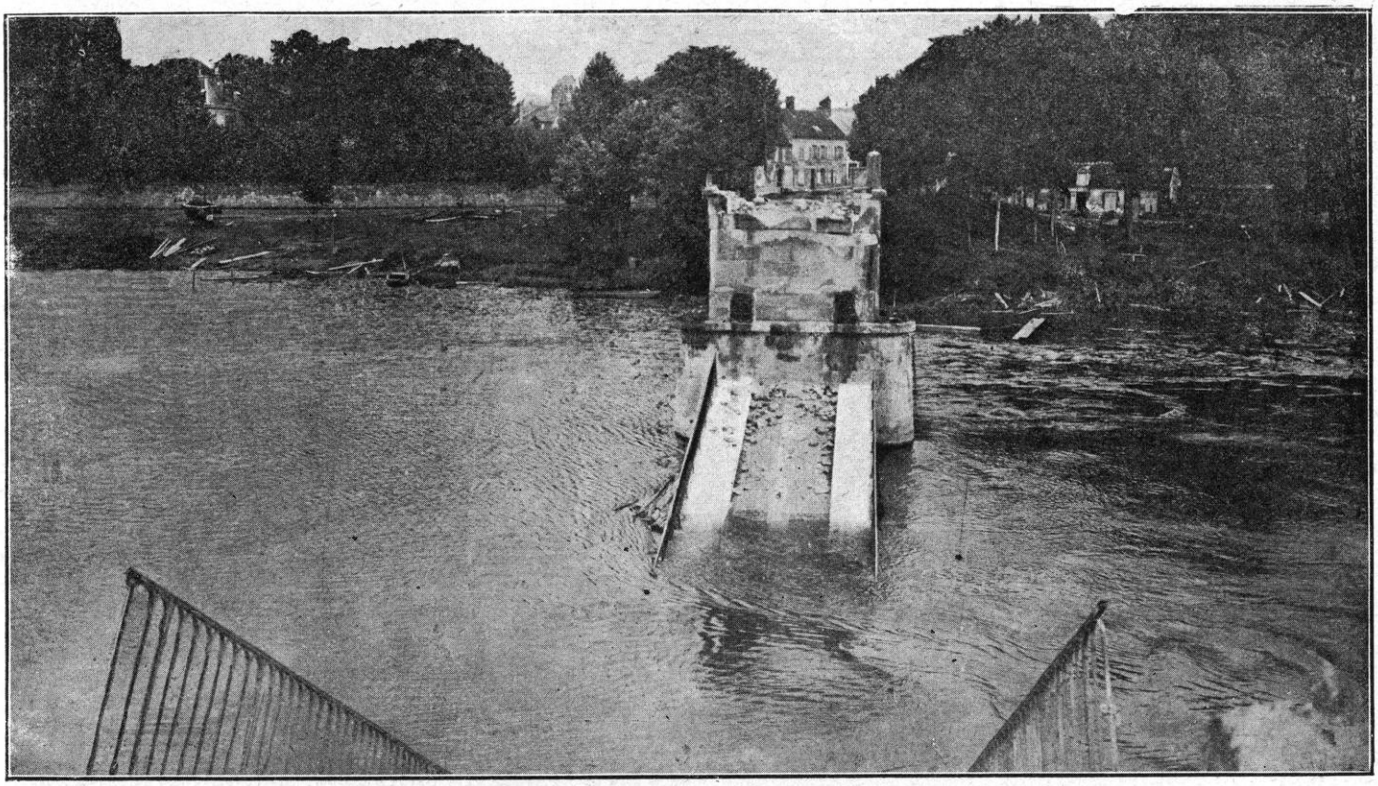
Nous avons vu l'armée britannique « au repos » dans la journée du 29 août, tandis que la 5e armée livre la bataille de Guise et nous avons dit les conséquences de cette inactivité forcée. Ce jour-là, le maréchal French a son grand quartier général au château de Compiègne.

L'armée britannique est le grand souci du général Joffre. Après avoir vu Lanrezac au début de la bataille à Marle, il se fait transporter à Compiègne où il a une entrevue avec le maréchal French. Il y arrivait le 29, vers une 1 heure de l'après-midi. Une première conférence avait lieu entre les deux chefs vers 2 heures et une autre, qui les réunit avec les généraux Douglas Haig, Smith-Dorrien et Allenby, à 5 heures. French écrit à lord Kitchener relatant cette entrevue : « Le général Joffre a été aimable, [cordial et sympathique comme il l'a toujours été. »

POUILLY-SUR-SERRE. — L'ÉGLISE

Le général anglais exposa l'état de son armée, la nécessité où il était de l'arracher sans désemparer à la manœuvre dont le menaçait le grand plan allemand. Joffre attendait le résultat de la bataille de Guise : mais il devenait évident que, puisque l'armée britannique n'y prenait aucune part, la journée ne pouvait être décisive. Joffre n'avait pas une autorité directe sur le général anglais : « J'arrangeai finalement avec le général Joffre, dit sir John French, de continuer une courte retraite, lui promettant, cependant, de faire mon possible pour être à une journée de marche de lui. » Ceci était en vue de la situation militaire immédiate ; et nous allons voir, en exposant la retraite de la 5e armée française, à quel point cet accord établi était important.

Au point de vue plus général, « il fut décidé



VERBERIE. — LES RUINES DU PONT

qu'on abandonnerait les lignes de la Somme et de l'Aisne, ainsi que les places demi-fortifiées de La Fère, Laon et Reims et qu'on continuerait la retraite sur la Marne. Les forces de l'Est devaient se conformer à ce mouvement ». C'était l'application de l'Instruction générale du 25 août dans la forme nouvelle qu'allait lui donner, après l'entrevue, l'Instruction générale du 1er septembre.

Le maréchal French fit connaître, en outre, au général Joffre, l'intention où il était de changer la base de débarquement des troupes britanniques en France et de la transporter du Havre à Nantes ou à Saint-Nazaire. Il devenait évident que le gouvernement britannique, sous l'impulsion de lord Kitchener et du maréchal French, prenait son parti d'une longue guerre, et que, ce point de vue une fois adopté, les sacrifices territoriaux lui paraissaient d'importance relativement secondaire : il n'avait plus en vue que l'issue même du conflit. C'était à à la fois un grand réconfort et un terrible souci pour le général Joffre.

Les deux hommes qui, délibérant ainsi, allaient et venaient dans les larges corridors du palais des Napoléon, étaient observés par un témoin réservé, mais attentif :

« Le général Joffre se trouvait ici aujourd'hui, écrit M. G. Mourey, conservateur du palais de Compiègne : je l'ai croisé deux fois qui sortait du palais, seul une fois, l'autre aux côtés du maréchal French... S'étant arrêtés pour donner des ordres à un officier qui passait, j'ai pu examiner un instant le regard de ces deux hommes en qui reposent en ce moment les destinées de la France...

« Auprès du maréchal French dont la taille est plutôt au-dessous de la moyenne, le général Joffre paraît encore plus grand qu'il n'est. Joffre a une carrure puissante, un peu massive, une charpente robuste. A chaque pas, l'on dirait qu'il prend possession du sol avec autorité, à la façon du paysan qui sait ce que vaut la terre de la patrie dont il est le défenseur, qu'il a la mission de sauver. J'étudie son visage : je le vois fortement construit, largement équilibré. Malgré certains empâtements, pas un trait qui n'exprime la volonté réfléchie, tenace, patiente, indomptable, l'intelligence lucide et prompte, la droiture inflexible de la raison et du caractère, la sérénité et l'équilibre : toutes qualités françaises, rehaussées, égayées, si l'on veut, par une pointe de malice. Je lui trouve l'air à la fois rude et tendre, farouche et bon papa : ce grand chef qui commande à des millions d'êtres humains est sûrement un grand brave homme.

« French est plus raffiné d'apparence et plus élégant, plus tendu et plus distant. Sa démarche a moins de fermeté

que celle de Joffre : comme il traîne un peu la jambe, il s'aide d'une canne. Il a le teint rose de ces vieux gentlemen qui ont passé leur vie au grand air. Comme Joffre, il est très blanc, mais d'un blanc plus neigeux...

« Dans la zone d'ombre que projette sur le haut de son visage la visière de son képi, qu'il porte enfoncé assez bas, les yeux de « notre Joffre » m'ont semblé petits, noirs, très perçants, très vivants.

« J'ai mieux distingué ceux du général anglais : des yeux très clairs, très limpides, de vrais yeux d'Anglo-Saxon, qui, malgré les années et la vie, conservent toujours leur jeunesse et la fraîcheur du regard (1). »

Les dispositions qui venaient d'être prises entre les deux grands chefs avaient une importance capitale : c'était l'abandon du massif de Lassigny et surtout du massif de Saint-Gobain et de la ceinture de forêts qui entoure Paris. Paris serait découvert et exposé tant que le massif de Saint-Gobain n'aurait pas été reconquis par nous. Une foi singulière dans l'avenir de la France s'arrêtait à une telle résolution... Il le fallait.

D'ailleurs, Joffre, tout en écoutant le maréchal French, songeait à ses propres desseins et il s'efforçait d'adapter les deux systèmes l'un à l'autre. Il n'avait nullement renoncé à défendre Paris, mais il se résolvait à prendre son terrain de défense un peu plus au sud, au point précis où la partie décisive se joue éternellement pour la capitale elle-même, c'est-à-dire sur la Marne, à la jonction de nos forces de l'est et de nos forces du centre ; on attendait les armées allemandes à l'extrémité de l'étroit couloir où, pour nous couper de nos forces de l'est, elles allaient nécessairement s'engager. Mais quelle fermeté de desseins et quelle clarté de vues étaient nécessaires au chef pour combiner ces diverses conditions de la victoire !

Au sortir de l'entretien avec le maréchal French et les généraux anglais, la rupture de la bataille de Guise et le nouveau recul qui allait être ordonné par l'Instruction générale du 1er septembre étaient décidés. Resterait à savoir, maintenant, où et à quel moment French consentirait à faire tête et à se retourner.

(1) Gabriel Mourey, *La Guerre devant le Palais*. Compiègne, 1914, p. 7.

Pour décider le chef anglais qui, sachant ce qu'il voulait, le voulait bien, d'autres influences et un autre travail encore seraient bientôt nécessaires.

Cependant, on avait obtenu, du moins, la promesse que, tout en battant en retraite, l'armée anglaise se tiendrait à une journée de marche au plus de l'armée française. Dans les circonstances qui se présentaient, ce soutien, comme nous allons le voir, était loin d'être sans intérêt.

L'armée anglaise devait se replier progressivement de 32 kilomètres sur une ligne passant entre Soissons et Compiègne. Le maréchal French, par conséquent, échappait à l'encerclement dans Paris comme il avait échappé à l'encerclement dans Maubeuge. C'était sa grande pensée.

La retraite suivait précisément les lignes profondes de ce massif de Coucy-Saint-Gobain que Joffre, jusqu'à la dernière minute, avait voulu défendre. Elle commençait ce mouvement vers le sud-est et vers la Marne à la suite duquel le mouvement allemand, pour la prendre de flanc, devait lui-même se prononcer. Encore fallait-il se dérober à un ennemi qui, aussitôt après la bataille de Guise, arrivait en trombe, et par toutes les routes, convergeant vers l'armée britannique en retraite.

Officiers et troupes étaient toujours dans un état de fatigue extrême.

Smith-Dorrien dit que, pendant les six premiers jours, il ne prit pas deux heures de sommeil. Quant au soldat, il marchait, les yeux mi-clos, dans un pays nouveau, dont il ne connaissait ni les routes, ni les demeures, ni la langue, avec une résignation énergique, mais sans aucune compréhension claire de ce qu'on lui faisait faire et de ce qu'il avait à faire.

Le 29 août au soir, le Grand Quartier Général de l'armée britannique fut assigné à Crépy-en-Valois. Ainsi, de Compiègne, la direction vers le sud-est commence à s'affirmer.

Le IIe corps d'armée, accompagné du

TILLOLOY. — L'ÉGLISE

IIIe corps (qui était encore sous les ordres du général Smith-Dorrien) tenait la gauche. Il se mit en route le premier, le 29, vers 3 heures de l'après-midi. Il marche à travers la forêt de Compiègne vers Néry et Nanteuil-le-Haudoin.

Le Ier corps, aux ordres de Douglas Haig, suit à douze heures d'intervalle ; il franchit en arrière de Noyon-Chauny-La Fère, toute la forêt de Saint-Gobain, dans la direction de Rethondes-Soissons. Le projet de Douglas Haig est, quand ses troupes auront franchi le canal de l'Oise à l'Aisne, de tenir cette position pour permettre à ses troupes et à ses convois de se dégager. Il arrive lui-même à Tergnier, le 30 août, vers 6 heures du matin. La 6e brigade (Davies) couche à Coucy-le-Château le même jour et la 3e brigade à Brancourt, près d'Anizy-le-Château. Douglas Haig a son quartier général à Pinon, sa première division à Allemant et sa deuxième à Pancy sur l'Ailette. A partir de ce moment, la poche continuant à se creuser, le flanc gauche de l'armée Lanrezac, qui se bat encore sur le plateau du Marlois et qui bivouaque sur la Serre, se trouve découvert.

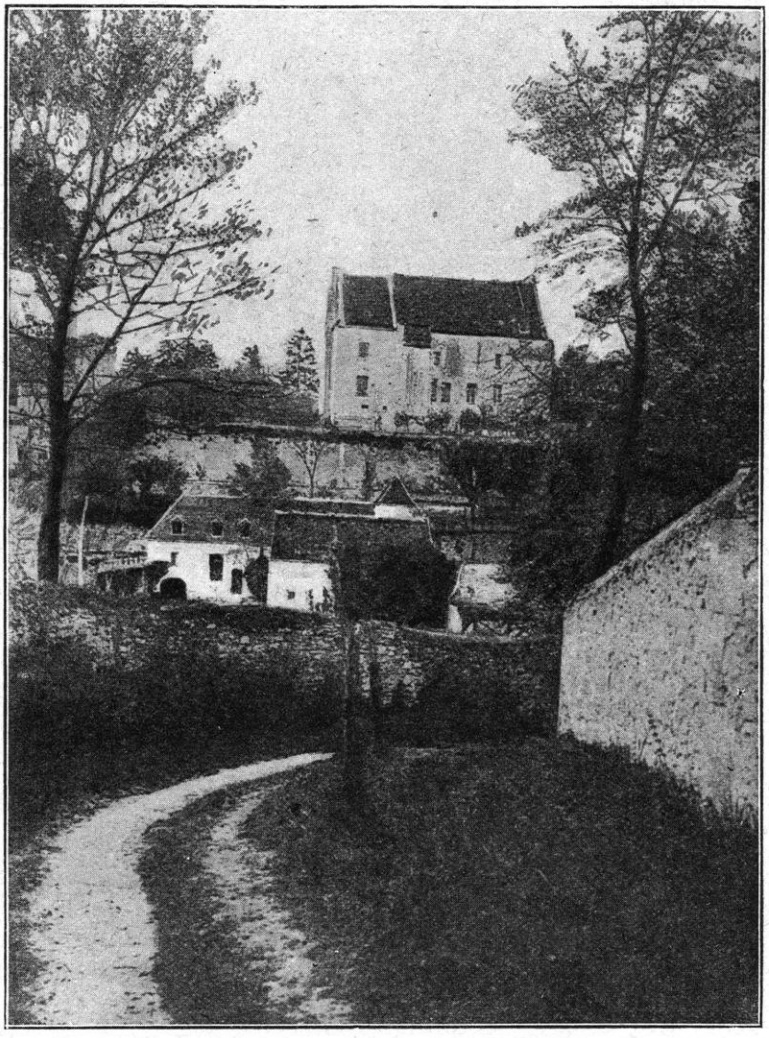
Le lendemain 31, la retraite continue et la poche se creuse en direction de Soissons, où le Ier corps anglais laisse cette ville à sa droite pour ne pas perdre le contact avec le 2e corps ; le vide va donc toujours grandissant vers l'Ailette et les fortes positions du Chemin des Dames qui ne sont pas défendues ; la retraite se fait vers Villers-Cotterets. Le 31 au soir, la 2e division anglaise cantonne à Ambleny-Soucy, la Ire division le long de la route de Soissons à Villers-Cotterets, la tête à la bifurcation des routes de Missy-aux-Bois. Le quartier général est à Villers-Cotterets.

L'ensemble de l'armée britannique s'étend donc, le 31 au soir, de Crépy à Villers-Cotterets. Maintenant, sa marche va se diriger sur Meaux ; elle tend à contourner Paris en se dégageant des bois.

Cependant, l'ennemi surgissait sur le flanc gauche de l'armée britannique : et c'était bien là qu'on l'attendait le moins. On l'attendait par le nord-est et il apparaissait par le nord-

ouest : en effet, le mouvement de von Kluck se rapprochant de Bülow était en train de se produire dans la direction de l'Ourcq et de Meaux ; si son projet réussissait, il faisait en quelque sorte un X avec l'armée britannique cherchant son issue par les plaines du Valois.

Bien en a pris au maréchal French d'avoir décampé si rapidement et de n'avoir pas perdu une minute : car, en somme, le nouveau mouvement de von Kluck, celui qui devait « cueillir » l'armée anglaise à gauche, manque, surtout parce que cette armée est déjà passée. Deux « accrochages » seulement avec des arrière-gardes, l'un à l'entrée de la forêt de Villers-Cotterets, les 31 août et 1er septembre, l'autre plus décisif à la sortie de la forêt de Compiègne, à Néry également, le 1er septembre.



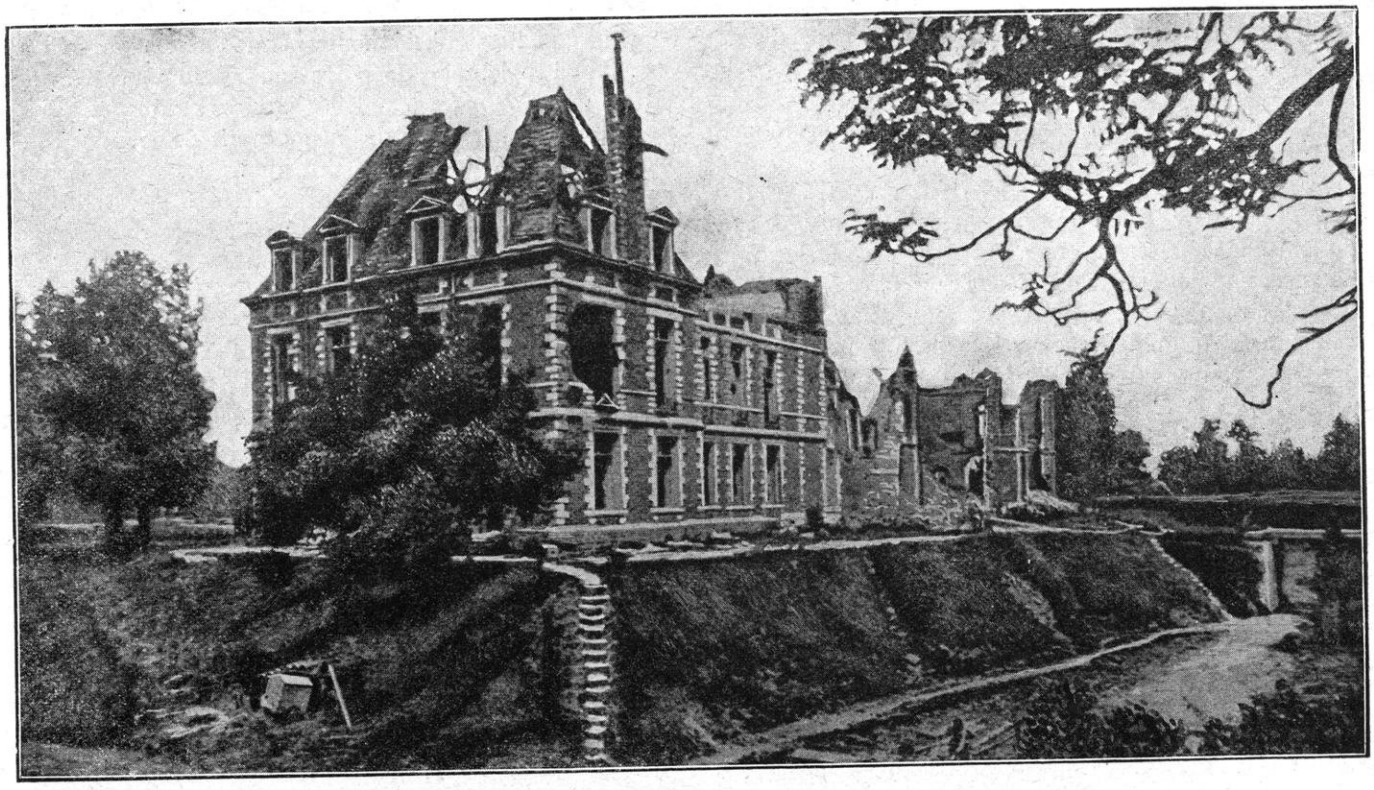
CRÉPY-EN-VALOIS. — LE « FOND MARIN »

A Villers-Cotterets ou plutôt à Soucy, la 4e brigade de la Garde fut engagée ; mais elle maintint l'ennemi surtout par son artillerie. Le général Scott Kerr est blessé. La 6e brigade Davies, établie en soutien, est attaquée. L'artillerie oppose une magnifique résistance et permet à l'infanterie de se retirer.

A Néry, la 1re brigade de cavalerie se croyait à l'abri de la forêt et se gardait sans doute assez mal, lorsqu'on annonce une grande masse de cavalerie allemande (en fait, trois divisions renforcées avec leur artillerie et leurs soutiens), débouchant des bois du côté de Courcelles-Béthisy-Saint-Pierre. A 5 h. 30 du matin, le brouillard était intense. Tout à coup, les obus claquèrent venant du nord et du nord-est. Le tir des batteries allemandes était si étonnamment repéré que trois canons anglais sur quatre étaient hors de service avant d'être en batterie. Mais les Anglais se ressaisirent avec une vigueur extraordinaire. A leur tour de reprendre l'offensive. Ils se jettent sur les canons allemands établis à la lisière de la forêt ; le 5e Dragoon Guards la 4e brigade de cavalerie arrivant soudain de la direction de Compiègne et bientôt le 1er Middlesex de la 19e brigade courent à la rescousse. Les Allemands se sauvent dans la direction de Verberie, abandonnant huit canons et une mitrailleuse. Bientôt, les troupes anglaises arrivent en force ; elles rejettent les divisions allemandes dans les bois. Le succès pourrait être, comme nous allons le voir, plus décisif encore ; mais, elles passent. Les pertes des deux côtés furent considérables. Les Anglais se replièrent, selon l'ordre prescrit (1).

Nous savons par les documents allemands

(1) Voir un récit du combat de Néry dans Caix de Saint-Aymour, *loc. cit.*, p. 100, et L.-E.-W. Hamilton, *Les sept premières divisions anglaises*, p. 73.



TILLOLOY. — LE CHATEAU

que c'est le corps de cavalerie de von Marwitz et spécialement la 4e division de cavalerie (général von Garnier) qui prit part au combat de Néry. Mais, ce que l'on n'a pas su jusqu'ici, c'est que ce corps avait l'ordre d'entreprendre un raid sur Paris et que l'échec de cette tentative fut de la plus haute importance. Nous donnerons, malgré sa longueur relative, un extrait de carnet de route d'un soldat du 18e dragons, qui nous permettra d'entrer dans le détail des faits ; nous en apprécierons plus loin les conséquences :

« Le 18e régiment de dragons participa, le 1er septembre 1914, à la bataille de Néry. Les événements de la guerre avaient, jusque-là, exigé de grands efforts de nos troupes, et particulièrement de notre cavalerie. Tout cela devait, cependant, être encore surpassé par la marche sur Néry et la participation à ce combat. Un corps de cavalerie, les 2e, 4e et 9e divisions de cavalerie, commandé par le général von der Marwitz, *devait aller en reconnaissance sur Paris* et avait reçu l'ordre d'avoir à passer la forêt de Compiègne, le 1er septembre au matin. La 4e division de cavalerie, à laquelle appartenait le 18e dragons, commença le 31 août, à 4 heures du matin, sa marche en avant et la continua difficilement en forêt (nous traversions pendant la nuit des villages dans lesquels le trouvaient encore des troupes françaises), et nous atteignîmes, à l'aube du 1er septembre, la région de Néry. Dans la précipitation de notre avance, les télégraphistes sans fil, la colonne de munitions, etc., etc., étaient restés en arrière. Bientôt, la tête annonçait qu'un bivouac anglais était établi à Néry. Son Excellence von Garnier, qui supposait que la 2e et la 9e divisions étaient certainement arrivées à notre hauteur, donna l'ordre d'attaquer. Notre artillerie occupe les hauteurs de Néry et nous marchons à l'attaque. Mais, vu le caractère du pays, il fallut descendre de cheval pour combattre à pied. Le 18e dragons avança à l'aile gauche, soutenu par le 3e régiment d'artillerie de campagne et les mitrailleuses. Notre attaque surprit entièrement l'ennemi. Les Anglais étaient tout tranquillement à leur toilette du matin quand nos premiers shrapnells éclatèrent parmi eux. Cependant, l'ennemi commença de son côté une violente canonnade et avança vers nous en ligne de tirailleurs. Renforcés par les 15e et 16e hussards, nous pûmes avancer jusqu'aux approches du village... Mais les Anglais reçurent des renforts de leur côté. Il arrivait continuellement des troupes d'infanterie qui cherchaient à nous entourer et la bataille devenait de plus en plus violente. Le secours que nous attendions des 2e et 9e divisions de cavalerie n'arrivant pas, si nous ne voulions pas être absolument anéantis, il n'y avait qu'à reculer. *L'ordre fut donné aux brigades de se retirer isolément sur différentes directions.* A la faveur du crépuscule, *nous réussîmes à faire notre percée vers le sud-ouest.* C'était vers un côté qui fourmillait de troupes ennemies. Nous étions entourés.Cependant, nous eûmes la chance de pénétrer dans le bois de la Chapelle sans être aperçus de l'ennemi. Nous nous

cachâmes à environ 50 mètres de la route. L'ennemi avait commencé sa retraite. Nous voyions et entendions les troupes défiler continuellement sur ladite route. Nous devions nous attendre à tout. Nos provisions étaient épuisées. *Il fallut demeurer environ trente heures dans notre cachette en attendant que la contrée fût devenue plus tranquille* et que l'on pût songer à se sauver hors du bois. Une patrouille envoyée à la découverte nous annonça que nous pouvions nous échapper dans la direction d'Ermenonville. Le 3 septembre, au matin, nous nous mîmes en marche pour arriver le soir dans le voisinage de Nanteuil-le-Haudoin. Nous trouvâmes notre convoi. Il nous accueillit avec un hurrah ! enthousiaste : car le bruit avait couru que notre brigade (17e et 18e régiments de dragons) avait été entièrement détruite... (1) »

Les Anglais, de leur côté, avaient exécuté à la lettre l'ordre de retraite générale qui leur avait été donné. Aussitôt qu'ils l'avaient pu, ils avaient évacué Néry, sans chercher ce qu'était devenu l'ennemi et sans profiter de l'excellente situation où les avaient placés à la fois leur propre vigueur et l'imprudence de leurs ennemis.

La retraite se poursuivait, en effet, avec une résolution que rien ne devait plus arrêter. Le 1er septembre, le 1er corps avait son quartier général à Mareuil. La retraite se faisait par Mareuil et Vareddes, près de Meaux. Le Grand Quartier Général s'était transporté à Lagny-sur-Marne.

Toute l'armée se préparait à passer la Marne. Elle avait maintenu son contact avec l'armée Maunoury, à gauche, par Paris et avec l'armée Lanrezac, à droite, par la Marne. Le massif de Lassigny-Roye, le massif de Coucy-Saint-Gobain, le plateau du Valois étaient perdus. Paris était découvert au nord-est.

Cependant, le front général de Joffre, s'il avait plié, n'était pas rompu.

Joffre adressa au maréchal French la lettre suivante :

« L'armée anglaise n'a pas hésité à lancer toute sa force contre l'ennemi qui était en nombre très supérieur et, ce faisant, a contribué, de la manière la plus efficace, à la sécurité de l'aile gauche de l'armée française.

« Elle a fait preuve, dans sa tâche, d'un dévouement, d'une énergie et d'une persévérance auxquels j'estime qu'il est de mon devoir de rendre hommage, et ces mêmes qualités qu'elle montrera encore demain rendront certain le triomphe de notre cause commune. L'armée française n'oubliera jamais les services rendus.

« Elle s'est inspirée du même esprit de sacrifice et de détermination de vaincre qui anime les forces britanniques et elle paiera largement sa dette de gratitude dans les prochaines batailles. »

Rien de plus juste que cette appréciation sur le rôle de l'armée britannique. Il faut louer, en effet, l'énergique résolution du maréchal French de sauver son armée *à tout prix*, fut-ce par une retraite que l'ennemi, déçu, raillait comme une fuite.

La pénible et vigoureuse résolution prise par French et exécutée comme il le fit, a non seulement sauvé l'armée anglaise, mais, probablement, la guerre elle-même. Tant il est vrai que le caractère et l'esprit de sacrifice sont au premier rang des vertus militaires.

Il faut louer, non moins, l'énergie et l'endurance de tous, officiers et soldats, de cette première armée britannique. Ils furent dignes de leur vieille réputation. La retraite fut une épreuve terrible : ceux qui ont survécu garderont le souvenir d'avoir atteint, alors, la limite des forces humaines. Dès qu'une compagnie s'arrêtait, l'ennemi tombait sur elle ; les deux adversaires faisaient assaut d'endurance, Von Kluck conduisait ses troupes comme un cavalier, l'éperon dans le flanc ; mais French commandait les siennes comme un escrimeur qui sait rompre pour choisir son terrain. Dans ce duel épique, le flegme l'emporta finalement sur la fougue et le calcul sur l'élan.

Arracher l'armée anglaise à l'*étreinte*, c'était remporter une de ces « victoires défensives » que les Allemands affectaient de méconnaître alors et qu'ils ont tant vantées depuis. Nous retrouverons l'armée de French à la bataille de la Marne.

« Le 2 septembre, dit l'historien anglais, l'armée anglaise se trouvait sur la rive nord de la Marne et toute la journée du 3 fut employée à organiser le passage. Cette opération était un peu délicate, notre flanc étant exposé, en plusieurs endroits, aux attaques de l'ennemi.

« Pendant le passage, notre cavalerie, qui, jusque-là,

(1) *Mecklemburg Söhne im Weltkriege*, fascicule 13, p. 328.

SENLIS. — LA RUE DE LA RÉPUBLIQUE

avait été éparpillée le long de nos lignes, fut concentrée au bord de la rivière, en terrain découvert, à Gournay. A la tombée de la nuit, toute l'armée se trouvait sur la rive sud et les ponts furent détruits.

« Le lendemain vit la fin de la grande retraite. Il y eut, il est vrai, une marche en arrière de 20 kilomètres pour occuper une ligne de Lagny à Courtacon, mais c'était le point sud extrême que nos troupes devaient voir en France.

« En douze jours, l'armée anglaise avait fait, depuis Mons, 220 kilomètres en ligne droite et bien davantage dans les marches et contre-marches. Pendant ces douze jours, elle avait soutenu deux batailles rangées et plusieurs actions d'arrière-garde et escarmouches. La plus lourde part de ces combats avait été supportée par le 2e corps dont les pertes se montaient déjà à 950 officiers et 9.200 hommes. Mais nous étions au bout de la longue et démoralisante retraite. A Rebaix, nous trouvâmes 2.000 hommes de troupes fraîches appartenant à la 6e division. Ils venaient de l'embouchure de la Loire, Le Havre n'étant plus très sûr, et ce fut un renfort bienvenu pour les vétérans fatigués qui arrivaient de Mons... (1). »

RETOUR SUR L'ARMÉE MAUNOURY

Voyons, cependant, quels effets cette retraite si sagement conçue, si sagement exécutée, avait produit sur l'armée Maunoury que nous avons laissée aux environs de Senlis et aux abords du camp retranché de Paris.

Le 2 au matin, l'armée Maunoury était arrêtée sur la ligne sud de la forêt de Chantilly. Or, elle a appris, dans la nuit du 1er au 2 septembre, la retraite définitive de l'armée anglaise. Elle se sent débordée par l'ennemi sur sa droite. Le combat de Néry dont elle apprend la nouvelle (elle était, d'ailleurs, assez à proximité pour entendre le canon), lui révèle l'apparition de puissantes masses ennemies. Elle peut se demander si elles n'entreprennent pas de la prendre elle-même à revers dans la direction de Dammartin-en-Goële et de la couper de Paris.

On a remarqué, sans doute, dans le texte allemand qui vient d'être cité à propos du combat de Néry, la phrase suivante : « Un corps de cavalerie, les 2e, 4e et 9e divisions de cavalerie, commandé par le général von der Marwitz, *devait aller en reconnaissance sur Paris et avait reçu l'ordre d'avoir à passer la*

(1) L.-E.-W. Hamilton, *Les sept premières divisions anglaises*, p. 79.

forêt de Compiègne le 1er *septembre au matin.* » Par Néry-Rully-Dammartin-en-Goële, ce corps composé de cavaliers, d'automobilistes, de cyclistes, de mitrailleuses, d'artillerie montée, pouvait être, en une journée, aux portes de Paris (60 kilomètres au plus). Si jamais la tentation est venue au haut commandement de risquer un coup sur Paris, ce fut à cette heure critique.

On ne connaît pas encore, dans le camp allemand, la décision prise par le gouvernement français de quitter Paris et de laisser la défense de la capitale aux mains du général Galliéni.

Au contraire, le bruit courait dans la ville, le 31 août, et il était recueilli par M. Georges Berry, « que l'autorité ne croyait pas possible la défense et que la ville ne serait pas défendue » (1). Il n'est pas impossible que l'écho de ce bruit ou d'autres analogues qui faisaient l'objet des ardentes conversations de la capitale, ait été transmis par un espionnage très fortement organisé au haut commandement allemand.

Enlever Paris par un raid de cavaliers, c'eût été la plus magnifique réussite pour un général de cavalerie comme von Kluck. Autant il eût été fou et vain d'entreprendre un siège en règle avec des troupes arrivant aux portes de la ville à bout de souffle et sans artillerie lourde, laissant d'ailleurs sur leurs communications l'armée de Joffre tout entière, autant la conception d'une galopade soudaine traversant en coup de vent les lignes de la défense, pénétrant dans la ville par les grandes avenues, mettant la main sur les autorités et les ressorts du gouvernement, autant une telle pensée pouvait sourire à un chef entreprenant : témérité peut-être, mais coup de fortune inouï, s'il réussissait.

La rencontre de Néry et l'encerclement dans la forêt de Compiègne d'une partie importante de la cavalerie de von der Marwitz fut peut-être une de ces interventions du destin empruntant le voile du hasard pour décider, selon des lois éternelles, du sort du monde (1).

C'est le 31, dans la journée, que la décision d'assurer la défense militaire de Paris fut prise par le gouvernement.

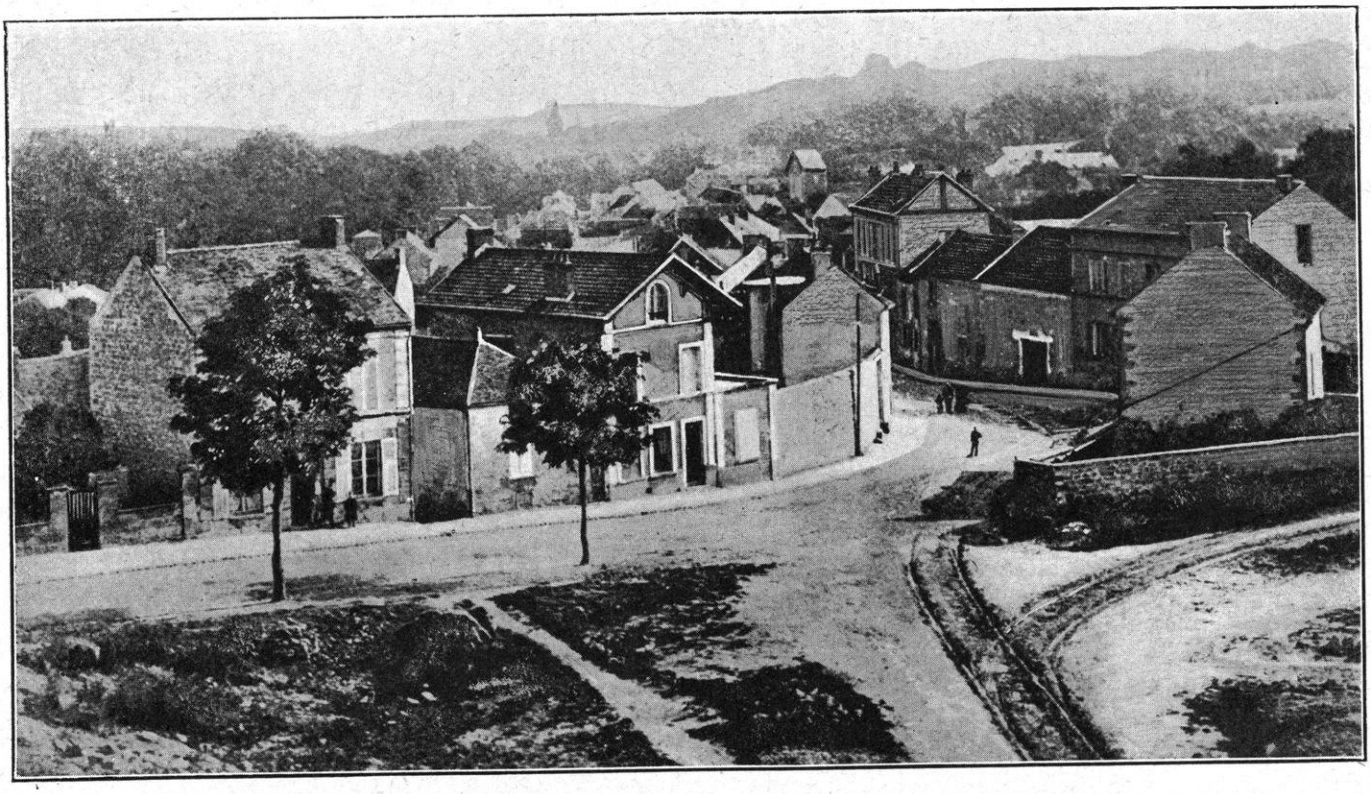
« Le soir du 31, à 7 heures et demie, le président du Conseil, M. Viviani, donna audience aux députés de la Seine. Je revois M. Viviani nous recevant adossé à un meuble, dans l'un des grands salons du ministère des Affaires étrangères au premier étage, l'air tristement préoccupé, désireux de s'expliquer. « Est-il exact, demande « M. Denys Cochin, que Paris ne sera pas défendu ? » Anxieux, nous attendions, autour du ministre et de M. Denys Cochin, la réponse du chef du gouvernement. Elle fut nette : « Nous sommes résolus à défendre Paris « très énergiquement. *La ville ne sera pas cédée sans* « *combat.* » (Il semble qu'il s'agisse, pour le moment, d'une tentative de raid sur Paris beaucoup plus que d'un siège en règle.) Le président ajouta : « Si le président de la « République se retire, les ministres le suivront. Peut-être « conviendrait-il que les députés de Paris, afin d'être « au besoin promptement consultés, fussent à ses côtés ? « Soyez sûrs que tant qu'un de nos départements restera « libre, la guerre continuera. Sous aucun prétexte, nous « ne proposerons, avant la victoire, une paix boiteuse... « L'armée reste solide et nous avons dans son chef, le « général Joffre, une confiance absolue... (2). »

Nous reviendrons sur ces minutes décisives. Mais, ne les envisageant ici que dans leurs conséquences militaires, et en particulier au point de vue de la marche de l'armée Maunoury et de l'organisation de la défense de Paris, il importe de rappeler que ces déclarations du chef du gouvernement cadrent exactement avec les avis du général Joffre : Joffre, en effet, faisait connaître par écrit son opinion

(1) Henri Galli, *La Guerre à Paris*, p. 168.

(1) Sur le combat de Néry, voici l'appréciation d'un critique militaire suisse éminent, le lieutenant-colonel Poudret, qui a fait une étude spéciale sur le rôle de la cavalerie allemande au début de la guerre : « Dans la nuit du 31 août au 1er septembre, la cavalerie de la Ire armée traverse en deux colonnes la forêt de Compiègne. Au matin, un combat s'engage aux lisières sud de la forêt avec les arrière-gardes anglaises. L'affaire est particulièrement chaude pour la 4e division. *Elle y perd la moitié de son artillerie et est complètement bousculée, si bien que, le lendemain, elle ne peut prendre part au combat que livrent les* 2e *et* 9e *divisions, de concert avec des troupes avancées des* IIe *et* IVe *corps d'armée dans la région de Senlis.* La journée du 3 septembre est consacrée au rétablissement : on remet de l'ordre dans les unités et on ferre les chevaux (donc, une journée perdue à un moment où les minutes sont comptées). *Quant à la* 4e *division, probablement encore mal remise de ses émotions, on l'attribue au corps de flanc-garde, le* IVe *de réserve,* qui se trouve au nord de Meaux (c'est-à-dire qu'on la retire du front). (*Revue militaire suisse*, fév. 1917, p. 76.)

(2) *Ibid.*, p. 169.



MÉRY. — VUE GÉNÉRALE

formelle au gouvernement, *le* 1er *septembre*, au sujet du rôle de Paris dans l'ensemble de la situation stratégique : « La direction prise par les colonnes ennemies *les éloigne un peu de Paris*, ce qui pourra donner un peu de répit. J'estime, néanmoins, nécessaire que le gouvernement s'en éloigne *ce soir* ou demain et j'ai demandé que la place de Paris *soit comprise dans la zone des armées...* »

C'est l'ensemble de ces circonstances et de ces résolutions qui décide de la nouvelle affectation et, par conséquent, des mouvements de l'armée Maunoury à partir du 1er septembre.

L'armée Maunoury avait, avons-nous dit, livré, dans la journée du 1er, la série des combats engagés autour de Verberie pour la protection de la forêt d'Halatte et de la région de Senlis. Le 1er au soir, le général Cornulier-Lucinière, tenant avec la division de cavalerie provisoire la droite de l'armée Maunoury, était venu camper autour de Chamant, protégeant encore Senlis et la forêt de Chantilly. Mais c'était la dernière étape sur la ceinture des forêts.

Puisque l'armée britannique, se séparant de la 6e armée, prenait son parti vers l'est à partir de Nanteuil-le-Haudoin et se dirigeait vers Meaux, une fissure s'ouvrait vers Dammartin-en-Goële et, si l'ennemi s'y glissait, l'armée Maunoury se trouvait en péril ; elle pouvait être rejetée sur l'Isle-Adam, et le chemin de Paris eût été entièrement ouvert par Luzarches et Gonesse. C'est sans doute pour profiter de cette fissure entrevue, que la cavalerie de von der Marwitz avait été jetée au débouché de Néry, en direction de Rully, Ermenonville, Dammartin-en-Goële. Heureusement, l'entreprise avait échoué : mais elle pouvait se renouveler. La situation de l'armée Maunoury imposait à celle-ci sa ligne de conduite : s'abriter dans le camp retranché pour se couvrir elle-même et pour couvrir Paris.

C'est ce qui fut décidé.

Pour permettre l'écoulement des colonnes, la 56e division et la brigade des chasseurs indigènes, le tout sous les ordres du général de Lamaze, recevait l'ordre de défendre Senlis,

le 2 septembre jusqu'à midi, puis de rompre le combat en laissant une forte arrière-garde pour tenir la lisière nord de la forêt de Chantilly et se rabattre vers le soir sur Pontarmé et la Chapelle-en-Serval, c'est-à-dire suivre la grand'route de Senlis-Paris en maintenant, autant que possible, les liaisons avec Dammartin-en-Goële.

Cependant, durant cette même journée du 2, le 7e corps et la 55e division ainsi couverts, retraitaient par la route de Creil (c'est-à-dire plus à l'ouest et, en somme, tout à fait à l'abri de l'ennemi qui, dès ce moment, avait prononcé son mouvement vers l'est). La retraite du gros de l'armée Maunoury avait été remarquablement protégée par l'un des quatre bataillons d'alpins commandés par le lieutenant-colonel Serret, bataillon qu'on avait laissé, le plus longtemps possible, dans Pont-Sainte-Maxence et qui n'avait été enlevé qu'à la dernière minute en automobiles. Ce bataillon avait assisté au défilement vers l'ouest de la droite de l'armée von Kluck de l'autre côté de la rivière.

L'ennemi avait laissé une flanc-garde puissante pour se couvrir, le cas échéant, contre une intervention, de ce côté, de la 6e armée ; car le bataillon chargé de protéger la retraite de la division de cavalerie à travers la forêt d'Ermenonville, soutient un dur combat à Fontaine-les-Corps-Nuds. Senlis, évacué par nos troupes, est livré bientôt à l'abominable ravage que nous dirons par la suite.

Tard dans la soirée du 2 et durant la nuit du 2 au 3, la 6e armée avait achevé le mouvement de retraite qui la ramenait dans la région avancée du camp retranché de Paris. La retraite s'était effectuée sans incident, sauf quelques coups de fusils, avec une patrouille de uhlans qui fait son apparition à Mortefontaine.

On savait, maintenant, que l'armée britannique, loin de s'arrêter dans la région de Dammartin et même de Meaux, devait franchir la Marne dans la nuit du 2 au 3. Donc, plus de protection à attendre de ce côté et l'on signale des forces ennemies venant de Villers-Cotterets et paraissant se diriger encore vers Paris. La division de cavalerie provisoire est chargée de se porter vers Dammartin-en-Goële pour protéger la droite de la 6e armée. Elle le fait avec promptitude et succès.

Maunoury s'est donc admirablement tiré d'affaires dans un pas si difficile. Ses troupes sont dans un état de fatigue extrême, mais ni épuisées, ni démoralisées. Elles sont prêtes à tout service qu'on peut leur demander, soit pour la défense de Paris, soit pour la suite des opérations stratégiques.

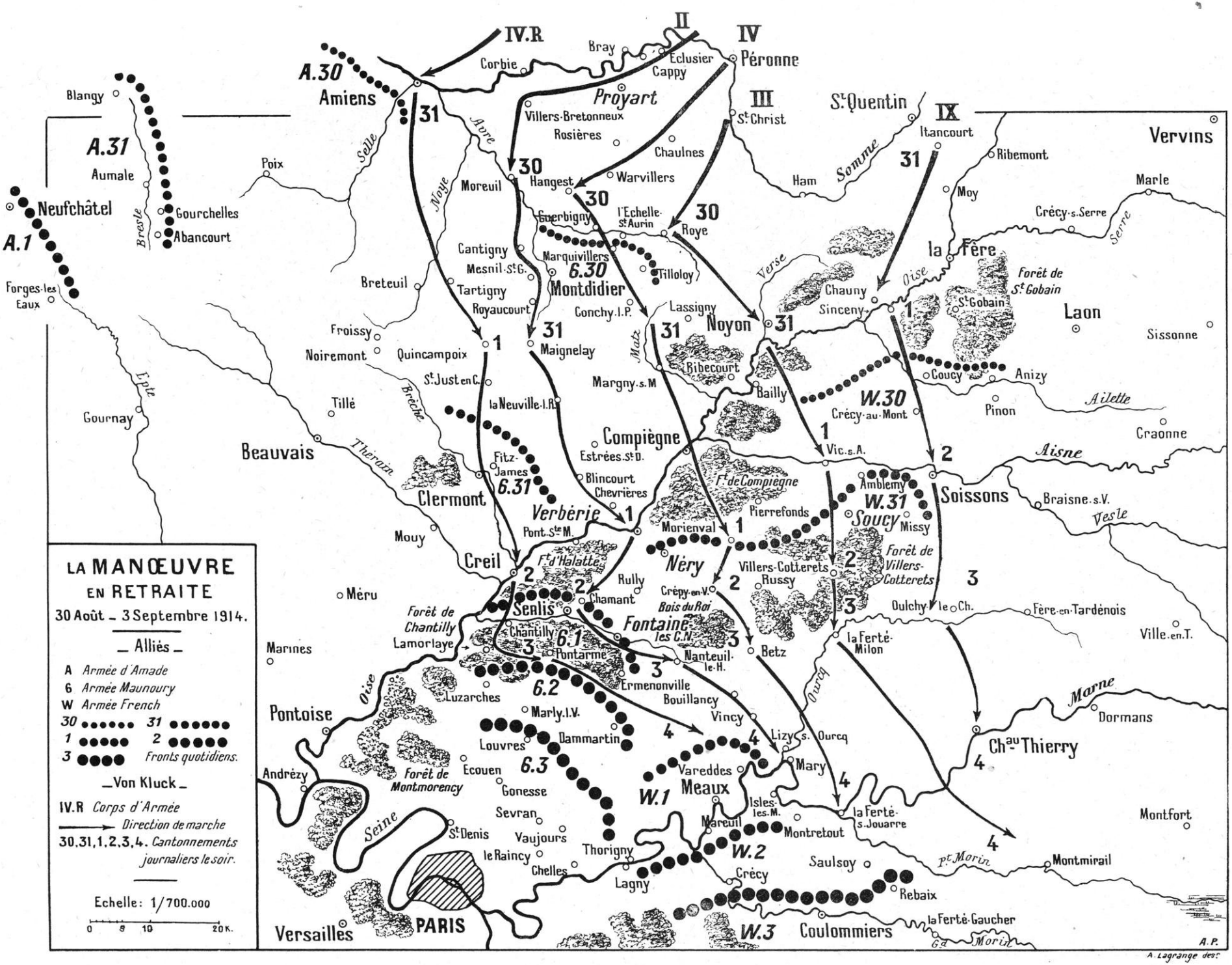
L'ARMÉE MAUNOURY DEVIENT ARMÉE DE PARIS. ZONE DE LA DÉFENSE

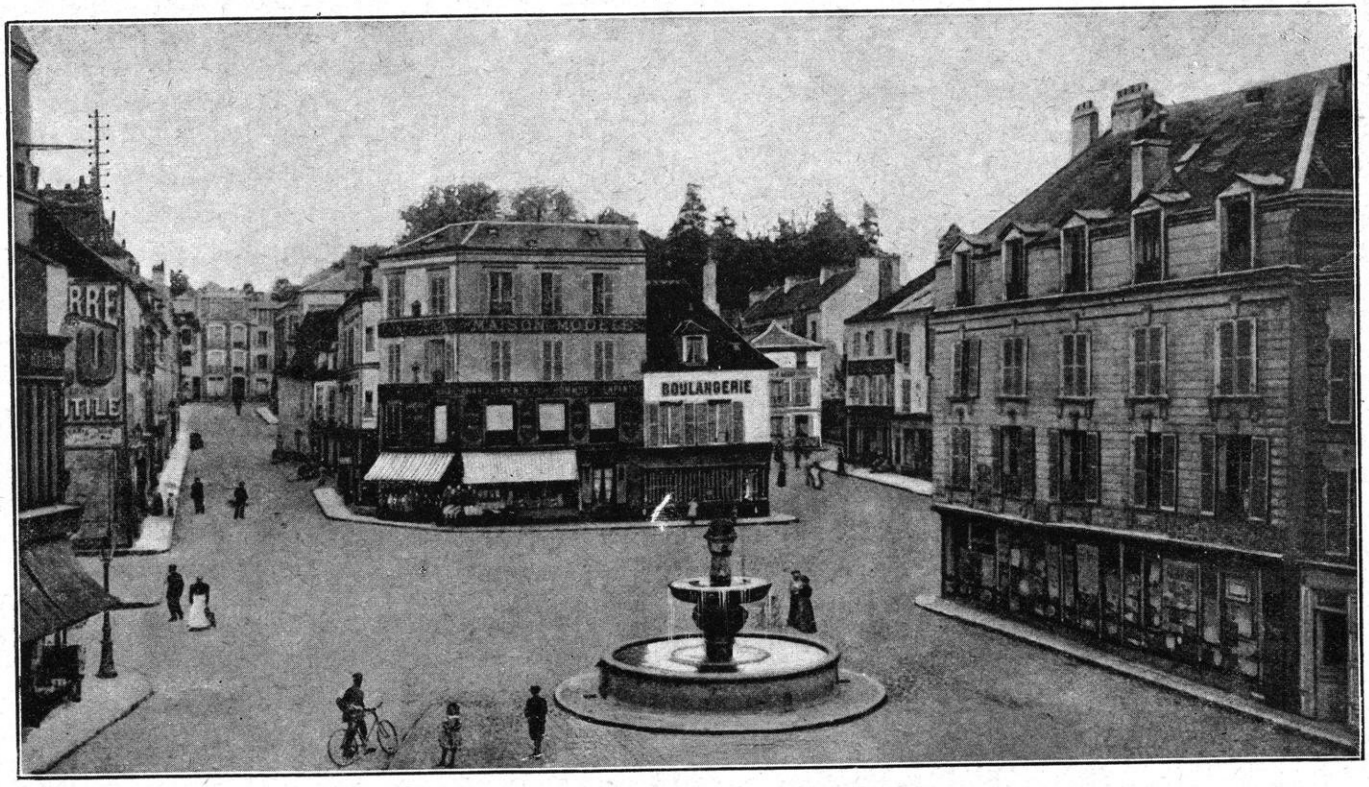
A partir du 3 septembre au matin, la 6e armée devient *armée de défense de Paris* ; elle devait occuper la zone entre la route Paris-Senlis et la Marne. La zone comprend : une région fortifiée, c'est, autour du fort de ce nom, la petite Suisse de Vaujours, Chelles, s'étendant dans la direction de Meaux par la presqu'île de Carnetin ; au nord-ouest, un intervalle non fortifié, de Vaujours à Ecouen : c'est la trouée qui peut devenir si dangereuse pour la sécurité de Paris au cas où l'ennemi tenterait le raid qui est alors le péril suprême.

Voici comment le général Maunoury, qui connaît à fond la région, conçoit et organise, pour ce qui le concerne, la défense de Paris en cas d'attaque de l'ennemi.

Son armée s'est complétée de troupes de la garnison de Paris proprement dite, c'est-à-dire la 92e division territoriale, la brigade de cavalerie Gillet et deux groupes de batterie de sortie.

Il dispose donc : 1° du 7e corps actif ; 2° du groupe de divisions Lamaze (55e et 56e divisions de réserve, la brigade indigène, la division de cavalerie provisoire Cornulier-Lucinière) ; 3° de quatre brigades territoriales sous les ordres du général Mercier-Milon ; et enfin de la garnison de Paris, le tout formant un total de plus de 140.000 hommes.


LA MANŒUVRE EN RETRAITE
30 Août _ 3 Septembre 1914.
_ Alliés _
A Armée d'Amade
6 Armée Maunoury
W Armée French
30 31
1 2
3 Fronts quotidiens.
Von Kluck
IV.R Corps d'Armée
Direction de marche
30,31,1,2,3,4. Cantonnements journaliers le soir.
Echelle: 1/700.000
0 5 10 20 K.
A.30
A.31
A.1
IV.R
II
IV
III
IX
Amiens
Proyart
Péronne
St Quentin
Vervins
Neufchâtel
Aumale
Gournay
Forges-les Eaux
Poix
Blangy
Gourchelles
Abancourt
Corbie
Bray
Eclusier Cappy
St Christ
Villers-Bretonneux
Rosières
Chaulnes
Ham
Itancourt
Ribemont
Moy
Marle
Crécy-s.-Serre
Hangest
Warvillers
Moreuil
Guerbigny
l'Echelle St Aurin
Roye
Cantigny
Mesnil-St-G.
Marquivillers
Montdidier
Tilloloy
Breteuil
Tartigny
Royaucourt
Conchy-l.-P.
Lassigny
Noyon
Chauny
Sinceny
la Fère
Forêt de St Gobain
St Gobain
Laon
Sissonne
Froissy
Noiremont
Quincampoix
Maignelay
St Just en C.
la Neuville-l.-R.
Margny-s.-M
Ribecourt
Bailly
Coucy
Anizy
Pinon
Crécy-au-Mont
Craonne
Tillé
Beauvais
Clermont
Fitz-James
Estrées-St-D.
Compiègne
Blincourt
Chevrières
Verbérie
Pont-St-M.
Vic-s.-A.
Amblemy
Soissons
Braisne-s.-V.
Pierrefonds
Morienval
Mouy
Creil
Ft d'Halatte
Méru
Rully
Chamant
Crépy-en-V.
Bois du Roi
Nery
Villers-Cotterets
Russy
Forêt de Villers-Cotterets
Oulchy-le-Ch.
Fère-en-Tardenois
Ville-en-T.
Senlis
Fontaine-les C.N.
Chantilly
Lamorlaye
Forêt de Chantilly
Pontarme
Nanteuil-le-H.
Betz
la Ferté-Milon
Marines
Luzarches
Ermenonville
Bouillancy
Vincy
Marly-l.-V.
Dammartin
Louvres
Pontoise
Andrézy
Ecouen
Forêt de Montmorency
Gonesse
Vareddes
Meaux
Lizy-s.-Ourcq
Mary
Ch.au Thierry
Dormans
Isles-les-M.
Mareuil
Montretout
la Ferté-s.-Jouarre
Montfort
Sevran
St Denis
Vaujours
le Raincy
Thorigny
Chelles
Lagny
Crécy
Saulsoy
Montmirail
Rebaix
la Ferté-Gaucher
Coulommiers
Versailles
PARIS
Oise
Aisne
Vesle
Marne
Ourcq
Pt Morin
Grd Morin
Selle
Avre
Noye
Matz
Verse
Serre
Ailette
Thérain
Brèche
Epte
Bresle
Somme
A.P.
A. Lagrange dest.



LAGNY. — LA PLACE DE LA FONTAINE

C'est peu pour une si vaste enceinte ; mais c'est suffisant pour parer à un coup de main venant du nord.

Le général Mercier-Milon, avec ses quatre brigades territoriales, tiendra la ligne de pénétration, mais dans sa partie la moins exposée et la plus voisine de la place, de Gonesse à Vaudherland jusqu'à Thorigny sur la Marne, c'est, en somme, le plateau de Vaujours et ses approches.

Le groupe Lamaze, avec tous ses éléments, auxquels on ajoute encore la brigade Gillet et les deux groupes d'artillerie de sortie, est maintenu en avant de cette ligne. Pour défendre la partie est de la trouée, il s'installe vers Mortefontaine et Plailly et surveille tout débouché de l'ennemi venant, éventuellement, soit de Compiègne, soit de Nanteuil-le-Haudoin.

Le 7e corps défendra, toujours en avant, l'autre partie de la trouée, c'est-à-dire celle que traverse la route de Creil à Paris. Il stationne au nord de Roissy et a ses avant-gardes à Marly-la-Ville, se reliant avec ceux du groupe Lamaze à Plailly.

En cas d'une tentative brusquée de l'ennemi les ordres sont les suivants :

Le groupe des divisions de réserve et le 7e corps résisteront énergiquement sur leurs emplacements. S'ils étaient repoussés, ils devaient ne céder le terrain que lentement, en combattant pied à pied et en restant le plus longtemps possible sur les lignes organisées au dehors de la place. S'ils étaient refoulés sur les abords de la place, ils devaient contre-attaquer violemment. Toutes les troupes de la garnison de Paris, disposées elles-mêmes dans les tranchées, appuyeraient ce mouvement décisif qui devait suffire pour empêcher une tentative sur Paris accomplie tout au plus (outre la cavalerie) par un ou deux des corps de l'armée von Kluck.

Partout on s'organisait avec le plus grand sang-froid pour parer à une surprise qu'on ne voulait pas laisser tourner au désastre.

Maunoury avait lancé sa cavalerie sur tous les fils de la toile d'araignée comme des antennes vigilantes. Notamment la brigade Gillet, reçue dans un parfait état, commandée

par des officiers éprouvés (1), était lancée vers Lizy-sur-Ourcq et la vallée de la Marne.

Or, des renseignements recueillis par ces reconnaissances de cavalerie, rapprochés de ceux du gouverneur de Paris, général Galliéni, il commençait à apparaître, le 3 au soir, comme Joffre l'avait constaté dès le 1er septembre, d'après des renseignements venus de la région de Beauvais, que l'ennemi disparaissait de l'ouest et inclinait ses colonnes vers le sud-est.

Certaines d'entre elles avaient été vues se préparant à franchir la Marne vers la Ferté-sous-Jouarre. L'ennemi se détournait-il de Paris ?

(1) L'un d'eux était le lieutenant de Rohan, duc de Rohan, député, qui fit de brillantes reconnaissances vers Lizy-sur-Ourcq. Depuis tué à l'ennemi.

CHAPITRE XXX

MARCHE DES ARMÉES ALLEMANDES VON KLUCK MANQUE PARIS

Marche des armées allemandes en exécution du programme de Schlieffen. — L'armée von Kluck tente un raid sur Paris. — Échec du raid. — Combat de Néry. — Von Kluck marche sur la Marne. Dispositions des corps de la 1re armée allemande pour la bataille de la Marne.

L'HEURE est venue de suivre sur le terrain ce mouvement de l'armée von Kluck, ce mouvement vers l'est qui parut d'abord surprenant, mais dont les origines remontent, comme nous l'avons dit, à la manœuvre de Joffre, à partir de la bataille de Guise-Saint-Quentin.

Il faut essayer de nous mettre par la pensée dans le camp allemand et de découvrir la volonté du haut commandement dans les journées qui ont précédé la bataille de la Marne.

La bataille de Guise-Saint-Quentin s'est achevée, le 30 et le 31, par une nouvelle retraite de l'armée anglaise, d'abord, puis de l'armée Lanrezac. Les armées allemandes trouvent de nouveau le vide devant elles.

Il n'est pas douteux que les avis sont tout au moins partagés, dans le camp allemand, sur les raisons de ce vide et sur les moyens de l'exploiter. Les uns croient à une défaite complète des armées alliées qui, mises en fuite, ne se reconstitueront sans doute que sur la Marne ou la Seine. Paris se présente à découvert. Le sort de la guerre peut dépendre d'un hardi coup de main qui amènerait la chute de la capitale. Cette opinion est certainement celle de la grande masse des combattants allemands : elle résulte de la lecture de milliers de carnets de route parmi lesquels nombre de carnets d'officiers. C'est, en tous cas, le sentiment général en Allemagne. Un des critiques militaires les plus goûtés et qui s'inspire certainement des vues du Grand Quartier Général, le major Morath, exprime ce sentiment le 28 août 1914, c'est-à-dire à la veille de la bataille de Guise, dans un article intitulé : « De Cambrai aux Vosges méridionales ».

« Chaque communiqué du Grand Quartier Général contient un morceau de l'histoire du monde. Et quand l'Allemagne s'est réjouie, une fois de plus, des brillants succès remportés par ses vaillants enfants, elle peut être sûre, par-dessus le marché, que la suite des événements historiques mondiaux accroîtra encore sa joie... Dans beaucoup de guerres de tous les temps, il y a eu des succès brillants à signaler, mais il est rare qu'ils aient mûri aussi rapidement le fruit de la victoire : c'est-à-dire avec la défaite de l'ennemi et son complet anéantissement. Or, ce qui nous apparaît à la suite de ces premiers combats, *c'est la non-résistance de l'ennemi.* »

Telle est la thèse générale : elle ne laisse place à aucun doute, à aucune réserve. Il n'est plus question des armées adverses que pour constater leur délabrement, considéré comme définitif ; on découvre sans hésiter la manœuvre

dont on attend les derniers résultats. A quoi bon dissimuler puisque l'issue est fatale :

« On doit laisser à la fantaisie de chacun de calculer jusqu'à quel point notre cavalerie pénétrant en avant a déjà inquiété les communications du corps expéditionnaire anglais. De Tourcoing à Calais, il n'y a guère plus de 100 kilomètres et l'on peut voir les lourdes conséquences d'une importante entreprise de cavalerie de ce côté. (C'était le premier projet, mais il était déjà abandonné.) Tandis qu'à l'extrême gauche notre offensive pénètre profondément sur le territoire français, le sort tragique du corps expéditionnaire anglais s'accomplit... *L'armée du général von Kluck est parvenue à entourer l'armée anglaise battue. Un combat d'encerclement livré par des troupes allemandes entraînées à la victoire conduit généralement à l'anéantissement* : les Anglais n'en doutent plus à l'heure actuelle... »

LE GÉNÉRAL VON LINSINGEN

Faisant ensuite le brillant tableau des succès remportés par chacune des armées allemandes, de la Somme aux Vosges, le major Morath conclut :

« De toute l'offensive franco-belge-anglaise, il n'est rien resté, sur le terrain de combat choisi par elle, que quelques divisions belges repoussées dans Anvers et un reste de forces françaises ayant pénétré en Alsace et qui, disséminées en petits détachements entre l'Ill et les montagnes, sont sans signification pour les grandes opérations. »

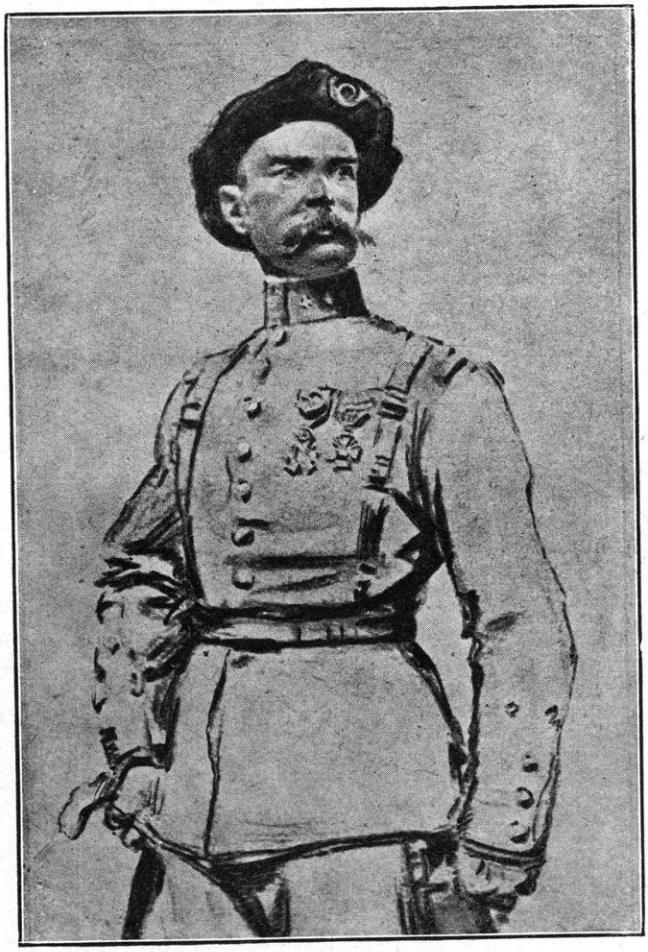
Un tel état d'esprit, créé dans le pays par les états-majors, réagit sur eux-mêmes. L'orgueil trouble, la joie aveugle. De telles promesses, un tel espoir donné, une telle jactance créent des engagements et des servitudes. Puisqu'on touche à la victoire, pourquoi ne pas la saisir : le temps perdu est un risque. Le major Morath, de même que tous les critiques militaires, de même que l'agence Wolff, de même que les communiqués officieux ou officiels, en proclamant les faciles succès des armées allemandes et l'infaillibilité du Grand État-Major, ont mis celui-ci dans un cruel embarras : sous peine de se manquer à lui-même, il doit apporter, au public du Vaterland, Paris, l'armée de Joffre et la victoire tout de suite.

Il n'est pas douteux que cette grossière erreur et immodestie intellectuelles n'aient été pour beaucoup dans le parti pris par von Kluck au lendemain de la bataille de Guise.

Puisque nous cherchons les motifs de cette « conversion vers l'est » qui livrera bientôt von Kluck aux coups de Joffre, il faut certainement tenir compte d'abord de la nécessité d'agir vite pour répondre à l'enthousiasme pressé et exigeant des armées allemandes et de l'opinion allemande.

Cependant, la bataille de Guise a ouvert les yeux aux grands chefs : on a affaire non à une armée en fuite mais à une armée en retraite. Partout, en Lorraine, sur la Meuse, sur l'Oise, sur la Somme, l'ennemi a croisé le fer. On commence à sentir le besoin d'avertir un peu l'opinion : le communiqué de Berlin, 3 septembre, ne parle plus de « victoire complète », mais « d'avance victorieuse ». Il énumère de nouveaux succès, d'ailleurs secondaires, mais, en même temps, il dénombre les armées sur lesquelles ils sont remportés. Certaines phrases donnent une note nouvelle : « L'ennemi se trouve devant les armées des généraux von Kluck, von Hausen, von Bülow et du duc de Wurtemberg, en retraite sur les deux rives de la Marne. Devant l'armée du prince héritier d'Alle-

magne, l'ennemi, appuyé sur Verdun, *a offert de la résistance*, mais il a été rejeté vers le sud. Les armées du prince héritier de Bavière et du général von Heeringen ont *toujours* devant elles, dans la Lorraine française, des *forces nombreuses, bien retranchées*. La cavalerie du général von Kluck *fait des reconnaissances jusque devant Paris*. L'armée de l'ouest a franchi la ligne de l'Aisne et s'avance toujours sur la Marne, *qui a été atteinte par quelques détachements d'avant-garde.* »



LE GÉNÉRAL SERRET

Pour qui sait lire, le communiqué indique à peu près ceci : « Nous n'avons pas pris Verdun ; nous avons trouvé une dure résistance dans les Vosges ; il n'est plus question d'aller occuper les ports de la Manche ; nous abandonnons, pour le moment, tout projet sur Paris ; rien que « des reconnaissances» devant la capitale. Nos armées de l'ouest, comme toutes nos autres armées, ont devant elles des forces considérables et elles sont dans la nécessité d'aller les combattre là où elles se trouvent, c'est-à-dire jusque vers la Marne. »

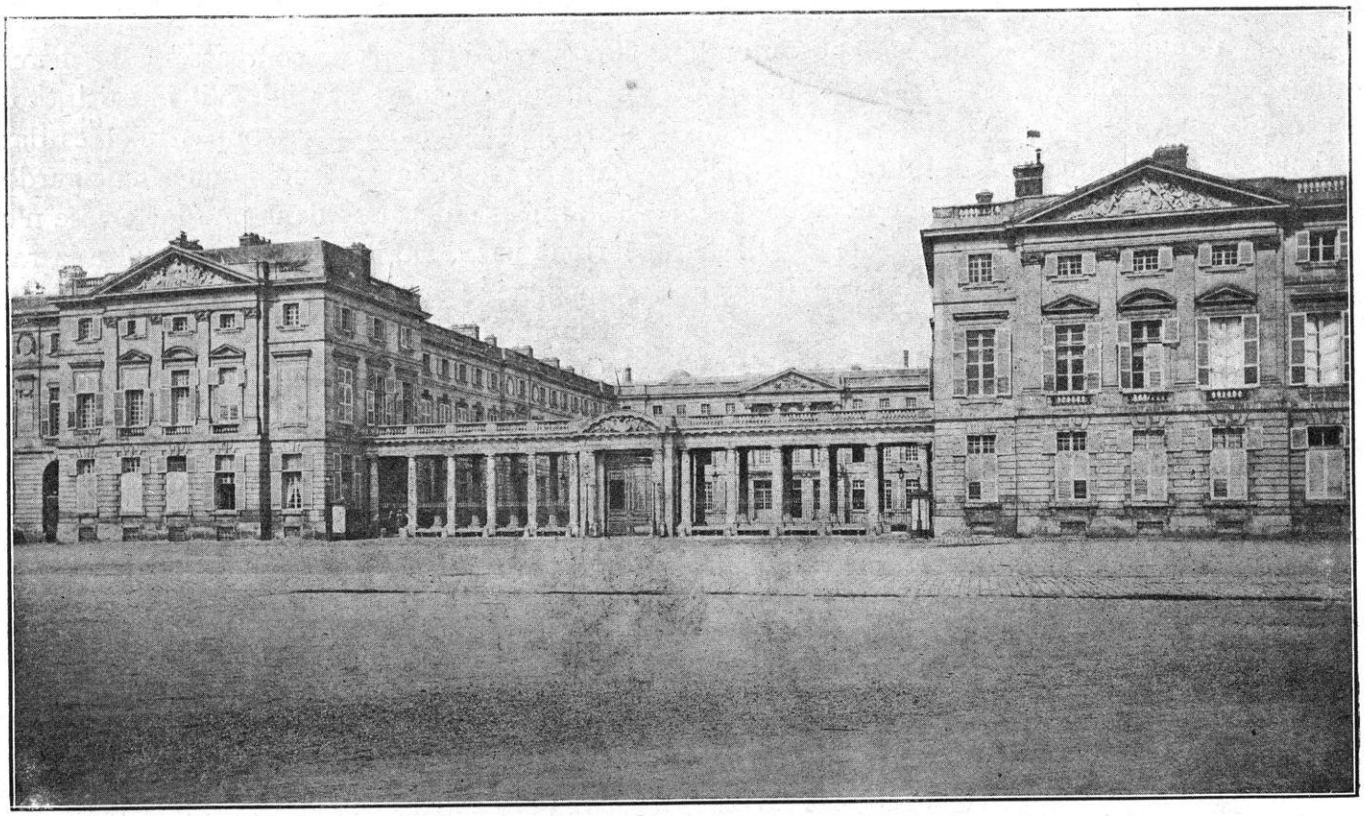
Comment ne pas voir, dans ce communiqué daté *du 3 septembre*, c'est-à-dire du jour où à Paris on signale, non sans hésitation, le commencement de la fameuse conversion, le témoignage formel d'une nouvelle direction et même un aveu de la part du Haut État-Major allemand. Feindrich met les points sur les I :

« Von Kluck, après un combat victorieux à Senlis, avait marché tout droit *du nord au sud* sur Paris. Mais les aviateurs allemands n'avaient pas croisé en vain sur la ville, sur la région de la Seine et de la Marne. *La concentration de l'armée française ne leur avait pas échappé.* A l'étonnement général de tous les stratèges buveurs de bocks allemands, qui ne cessaient de branler la tête, ne comprenant pas pourquoi on ne prenait pas tout de suite le « beau Paris », la Ire armée allemande fit une puissante conversion vers le sud-est, tout près de la ligne des forts extérieurs de Paris et avança, couverte par une division de flanc-garde qui se tenait à l'ouest de la petite rivière de l'Ourcq vers Provins (1). »

La réalité, qui détruit les illusions des « buveurs de chope » allemands, détruit en même temps celles des états-majors, car celles-là étaient filles de celles-ci; et c'est en présence de cette réalité, à savoir la concentration de l'armée française, que von Kluck se trouve placé le premier : ainsi il est mis en demeure, le premier, de prendre un parti.

Dès Lassigny, pendant que son entourage parlait à tort et à travers, von Kluck, penché sur ses cartes, réfléchissait et le malin policier avait bien deviné de graves inquiétudes sur son terrible visage. La brochure *Les Batailles de la Marne* écrite, sans doute, sous son inspiration, n'hésite pas à dégager la responsabilité personnelle de von Kluck en attribuant l'embarras où se trouve, dès lors, l'ensemble des armées allemandes aux fautes commises par le Grand État-Major : « *Par suite du retard de la marche offensive des Ve et VIe armées allemandes* (c'est-à-dire de celles qui opèrent en Lorraine et dans les Vosges) le sommet du grand angle que for-

(1) Anton Feindrich, *Gegen Frankreich und Albion*, p. 78 et suiv.



COMPIÈGNE. — LE CHATEAU

maient les armées allemandes depuis le Donon jusqu'à la forteresse de Verdun *se trouve déplacé*. Si les armées des deux kronprinzen *n'avançaient pas aussi vite*, cela ne tenait pas seulement (sous-entendu « comme on le prétend »), aux excellentes fortifications (vous sentez l'ironie) auxquels les Français appuyaient leur résistance, mais surtout *aux mesures prises par le Grand État-Major allemand* (voilà l'accusation formelle). Ces mesures prescrivaient aux armées opérant à l'aile gauche allemande et au centre de régler leurs mouvements d'après ceux de l'aile droite en gardant plutôt une défensive vigilante. (Cela revient à dire, on laisse à l'aile droite, c'est-à-dire à von Kluck, tout le poids de la manœuvre ; les armées de l'est et du centre n'avancent pas et sont contenues, tandis que von Kluck et Bülow sont exposés à la force principale de l'ennemi.)

Passant aux événements de l'ouest, la brochure continue en ces termes : « Plus loin à l'ouest et encore plus loin au sud, se trouvait l'armée anglaise. On ne sait, en vérité, ce qu'il faut le plus admirer, soit la hâte de von Kluck pour obliger French à faire face et à livrer bataille, soit la rapidité avec laquelle l'armée anglaise s'était hâtée vers le sud pour se retirer des griffes du général allemand. Plus les Allemands avançaient, plus les Français et les Anglais se retiraient *adroitement*, sans en arriver à une bataille décisive et, ainsi, *l'avantage initial des Allemands passait peu à peu du côté de l'adversaire*.

« Les Allemands s'éloignaient toujours de leurs bases et se *fatiguaient de plus en plus par ces marches épuisantes*. Ils consommaient effroyablement vite leurs munitions et leurs provisions ; la plus petite anicroche dans la poussée pouvait devenir fatale à des armées aussi considérables que celles lancées par les Allemands en août sur la Belgique et sur le nord de la France.»

Voici donc tous les sujets d'inquiétude et d'angoisse de von Kluck mis sur la table et sans doute par lui-même : car qui analyserait avec plus de sincérité et plus de force la véritable situation ?

Les autres armées allemandes reculent ou sont contenues ; sa seule armée, mal soutenue par celle de Bülow, est trop en avant. On l'éreinte par des marches épuisantes ; munitions, vivres, commencent à lui manquer ; elle est exposée à la moindre « anicroche » et l'immense territoire sur lequel elle est disséminée, engloutit pour ainsi dire le plus clair de son énergie.

Si encore on pouvait saisir l'armée anglaise, obtenir sur elle un succès décisif. Mais elle échappe toujours. On vient de la manquer encore à La Fère et au débouché de la forêt de Compiègne... Quant à Paris, il ne peut plus en être question. La tentative de « reconnaissance en forces » confiée à von der Marwitz a échoué; c'était la carte suprême. Maunoury, appuyé sur le camp retranché de Paris, présente maintenant un front solide. On apprend (31 août au soir) que le gouvernement français est décidé à quitter Paris et que Paris se défendra. Livrer la bataille pour Paris, aux portes de Paris, sous le feu du canon des forts, quand l'ennemi est averti et Joffre à une ou deux étapes, serait une folie tellement insigne que la pensée ne peut s'y arrêter un seul instant.

Alors, que reste-t-il à faire ? Suivre l'idée première et continuer à courir sus à l'armée anglaise. On l'a manquée à Maubeuge, on l'a manquée à Cambrai, on l'a manquée à La Fère ; peut-être la retrouvera-t-on, maintenant, sur l'Ourcq ou sur la Marne. L'enveloppement d'une aile, n'est-ce pas toute la doctrine allemande ? Puisque la grande manœuvre globale par Montdidier et Beauvais n'a pas réussi (et elle était d'une amplitude excessive, en effet), celle-ci plus courte, plus simple, et qui n'est que l'achèvement du projet conçu depuis Charleroi a des chances d'aboutir. Et si on ne trouve pas French, on trouvera Joffre : le résultat n'en sera que plus complet.

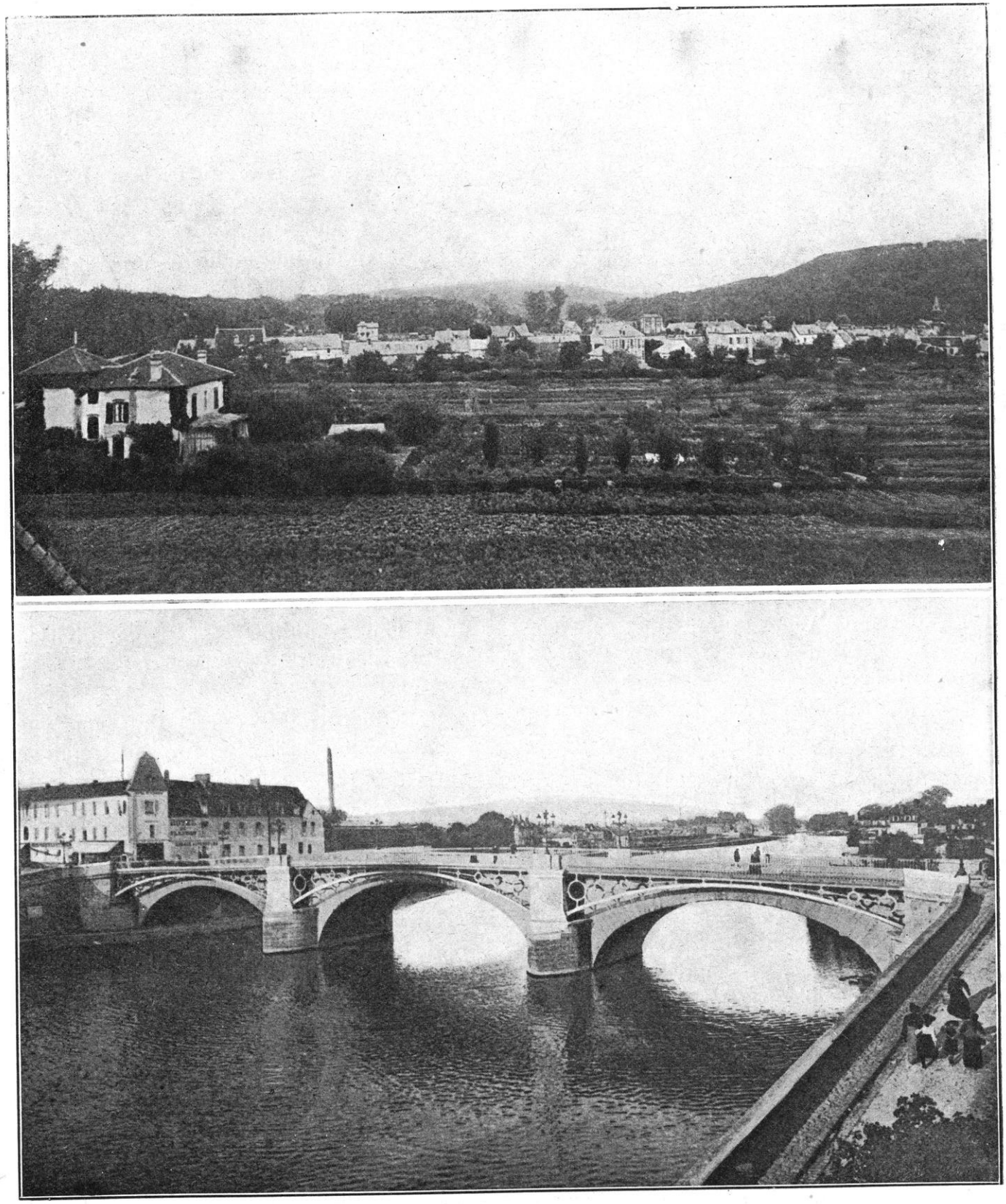
Telles sont les idées qui se heurtent dans l'esprit du chef directement responsable. On retrouve, à ces traits, son intelligence, sa fougue, sa capacité technique, mais aussi son orgueil, sa morgue, sa témérité. Il secoue l'entrave d'un plan compassé ; il cherche l'ennemi ; il court sur lui. S'il le saisit, tout s'arrangera. Quant aux troupes rejetées dans Paris, c'est l'affaire d'une bonne flanc-garde : les armées enfermées dans une forteresse n'en sortent pas d'habitude pour reprendre la rase campagne. C'est un risque à courir. Mais il est limité et on y parera.

Ces idées, filles des émotions de la bataille de Guise, devinrent les projets soumis au Grand État-Major.

Kluck n'était pas de bonne humeur, certes; mais le Grand État-Major non plus. Ni l'un ni l'autre n'étaient contents l'un de l'autre. La divergence des vues naissait d'une sorte de blâme tacite réciproque : il en est ainsi quand les choses vont mal. Reportons-nous au communiqué du 3, il reflète ces discussions et ces concessions qu'il faut bien se faire quand on est obligé d'agir ensemble. Le Grand État-Major ne pouvait ignorer ni l'importance de l'armée Maunoury, ni la concentration des forces de Joffre, ni les grands transports de troupes d'est en ouest ; il savait combien la marche des événements était lente et pénible en Lorraine. Il tenait, sans doute, à son grand plan. En général, les organisations s'attardent sur les voies tracées ; elles hésitent à se lancer dans des combinaisons nouvelles qui entraînent des à-coups. Sans vouloir décourager von Kluck, on lui conseillait le sang-froid, la prudence. En un mot, tout l'indique, on ne voyait pas comme lui, mais on le ménageait. L'ayant trop lancé, prôné et exposé, on ne pouvait, maintenant, le faire rentrer dans le rang.

Plutôt par un assentiment tacite que par une adhésion formelle, on le laissa donc raccourcir brusquement son mouvement. En somme, sa proposition était conforme aux bonnes méthodes militaires : avant tout, chercher la destruction des forces ennemies. L'enveloppement à large envergure était impossible, le raid sur Paris empêché par la manœuvre de Joffre.

Que von Kluck se lance donc à la poursuite de l'armée de French d'abord, et de celle de



COMPIÈGNE. — LA FORÊT ET LE PONT NEUF

Joffre ensuite, qu'après les avoir séparées de Paris, il tente de les rabattre vers la Champagne, et l'on retombe dans l'exécution du plan initial. Il est vrai qu'on a, dans le flanc, l'armée Maunoury : mais que vaut-elle ?... On n'admet pas encore qu'elle soit si redoutable.

Dans la situation où se trouve la Ire armée, prise entre Paris et l'armée de Joffre comme dans un couloir, ne pouvant se retourner à droite, elle ne peut que se rabattre sur sa gauche. C'est la seule ressource que lui ait laissé la combinaison stratégique dictée par l'Instruction générale du 25 août et poursuivie, depuis, avec une parfaite unité de vues par l'armée française. L'heureux coup de boutoir de Guise a déterminé le resserrement du front allemand ; French, en dérobant son armée au mouvement d'enveloppement de von Kluck, a entraîné et entraîne encore celui-ci dans son sillage. En un mot, la supériorité du plan de Joffre se dégage, tandis qu'apparaissent les lacunes de celui des Allemands : rigidité extrême d'une conception toute pédantesque, ampleur excessive du mouvement tournant ; forces insuffisantes pour l'étendue du dessein, méconnaissance de la puissance française dans l'Est, orgueil collectif du haut commandement qui ne sait pas s'avertir lui-même à temps, orgueil personnel de chacun des chefs qui, gonflé par l'esprit de caste, porte à l'extrême le particularisme naturel aux états-majors, et, finalement — erreur suprême — « mépris » absurde de l'adversaire que l'on suppose impuissant et incapable et qui sait se battre et manœuvrer, tout s'explique, y compris la prophétie du policier recueillie par M. Albert Fabre : « Ils vont recevoir une fameuse râclée. »

MARCHE DES CORPS DE VON KLUCK Reprenons donc l'itinéraire des corps de l'armée von Kluck depuis la bataille de Proyart-Saint-Quentin-Guise, et voyons-les s'aligner docilement devant l'armée de Joffre pour la bataille de la Marne.

Nous suivons la marche de ces corps, depuis le « tête à queue » qui est la suite immédiate de l'initiative de Guise et qui indique, d'après les documents allemands eux-mêmes, le point de départ du rabattement vers l'est.

A l'extrême gauche, c'est le 2e corps de cavalerie de von der Marwitz qui tient l'aile marchante. Il est composé, comme nous l'avons dit, de trois divisions, la 2e (général von Krane), la 4e (général von Garnier) et la 9e (général comte Schmettow).

La 2e division, tout au moins, a pris part au combat de Proyart, sur la Somme, avec le IIe corps (von Linsingen). C'est à partir de ce moment, c'est-à-dire à partir du 29 août, que le corps de cavalerie commence à s'incliner vers l'est : « Le comte Schimmelmann, commandant de la brigade (18e dragons, 4e division, général von Garnier), nous fit connaître que l'armée franco-anglaise était battue et qu'elle avait de très grandes pertes en morts, prisonniers et canons. Le soir, à 7 heures, nous occupion les passages de la Somme. »

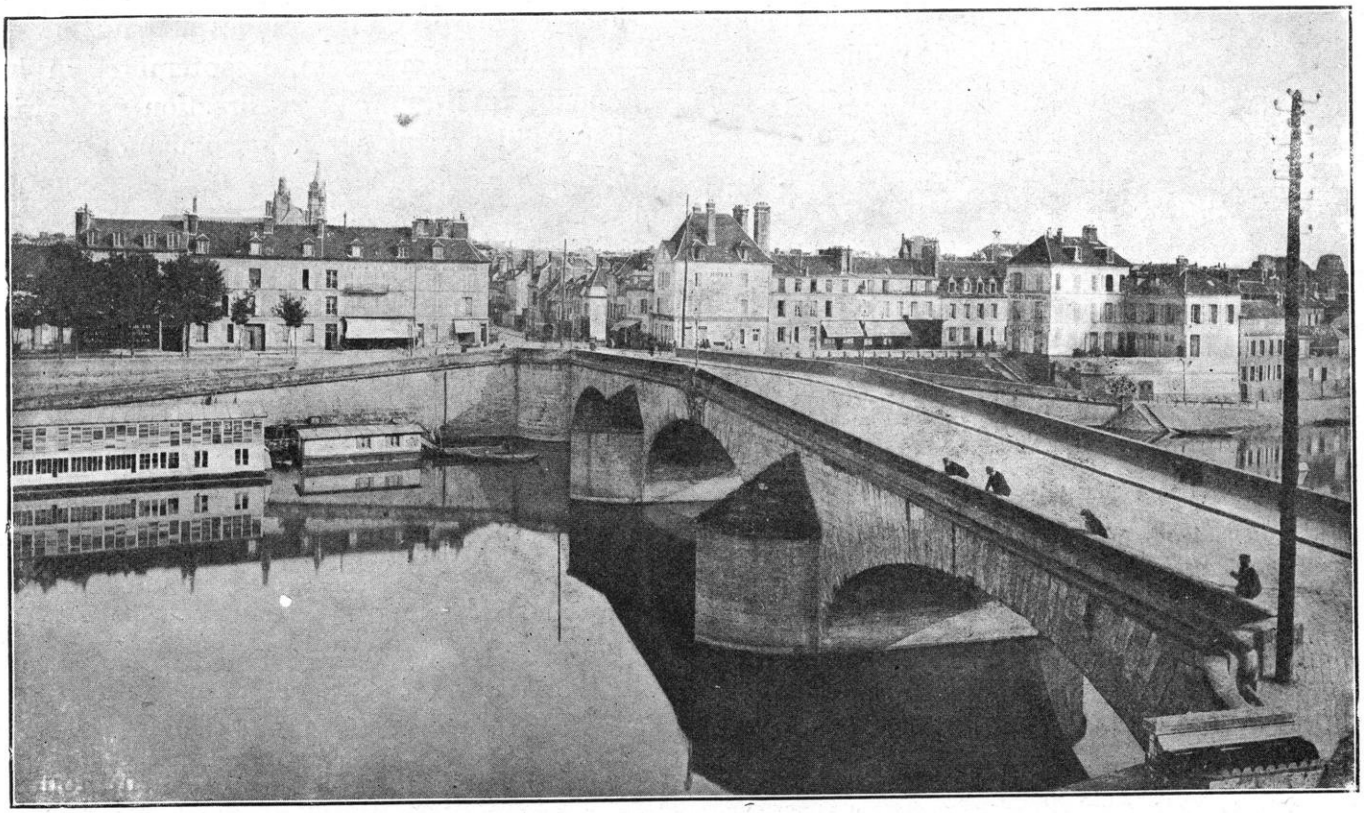
Voici donc le mouvement qui commence

Dans l'après-midi du 31 août, une division de ce corps entrait à Compiègne (1).

La nuit du 31 août au 1er septembre, le corps de cavalerie traverse la forêt de Compiègne en deux colonnes. C'est à ce moment qu'il se rapproche le plus de Paris : il reçoit l'ordre de faire une reconnaissance en forces sur la capitale, mais tombe sur l'armée anglaise en train de se retirer : le combat de Néry est un double désastre pour le corps de cavalerie. La 4e division, qui perd la moitié de son artillerie, est mise hors de combat et retirée du front ; en outre, le mouvement prescrit est manqué. La journée du 3 se passe à reposer la troupe et à ferrer les chevaux. La 4e division, mise au repos, est adjointe au IVe corps de réserve qui est disposé en flanc-garde.

Quant aux deux autres divisions de cavalerie

(1) De Caix, *loc. cit.*, p. 62. « Les Allemands paraissaient épuisés de fatigue et de privations. Les soldats prétendaient qu'ils n'avaient pas mangé depuis trois jours et qu'ils marchaient à raison de 50 kilomètres par jour. Les officiers eux-mêmes se plaignaient. » Von Kluck avait établi son quartier général chez le marquis de la Tullaye, place du Château.



COMPIÈGNE. — VUE GÉNÉRALE

(2e et 9e), elles accentuent, à partir de ce moment, leur mouvement vers l'est. Laissant le IVe corps de réserve et la 4e division un peu en arrière et en flanc-garde de Nanteuil-le-Haudouin, qu'elles ont gagné après le combat de Néry, elles se portent, par un brusque crochet, à la Ferté-sous-Jouarre où elles passent la Marne, le 4 ; de là, elles se dirigent sur le Grand-Morin, la 9e division à l'ouest vers Crécy, la 2e division à l'est vers Coulommiers, où nous les retrouverons pour le début de la bataille de la Marne.

Qu'on suive sur la carte l'itinéraire Condé-Cambrai-Bapaume-Proyart-Compiègne-Néry-Nanteuil-le-Haudoin-La Ferté-sous-Jouarre-Coulommiers, et l'on aura la limite du mouvement à l'extrême ouest de l'armée d'invasion. Cet itinéraire est accompli du 25 août au 4 septembre par le corps de cavalerie, c'est une moyenne de 250 kilomètres en ligne droite, sans compter les détours et les combats. Il n'est pas étonnant qu'au moment de produire l'effort suprême le corps, réduit d'un tiers, soit sur le flanc.

A la gauche du corps de cavalerie, le IIe corps (général von Linsingen) fait campagne avec lui. Il prend le pas aussi rapidement que l'infanterie peut le faire, et il arrive sur le terrain, à l'heure dite, avec une rapidité foudroyante. Il est composé de troupes d'élite, notamment les Poméraniens, chers au cœur de Guillaume II ; c'est un de ces régiments commandé par la fleur des hobereaux qui défilait devant le château de Lassigny le 1er septembre.

Voici, en gros, l'itinéraire du IIe corps, depuis le 29 août jusqu'à la bataille de la Marne : il a passé la Somme aux environs d'Eclusier-Cappy et s'est battu à Proyart le 29. Il a continué d'abord la marche sur l'ouest par Méricourt, Morcourt, Villers-Bretonneux, c'est-à-dire aux portes d'Amiens. Le 30, le corps prend la direction du sud par Domart, Thennes, Moreuil. Le 31, il descend par Cantigny sur Montdidier. La descente se fait droit sur Paris par Mesnil-Saint-Georges, Royaucourt, Ferrières, Maignelay, Montigny. Le 1er septembre, on repart, toujours dans la même direction, par Ravenel, La Neuvilleroy, Eraine, Blin-

court ; lorsque, tout à coup, la direction change brusquement après la halte de midi.

Après avoir été de l'est vers l'ouest, puis du nord vers le sud, elle est maintenant d'ouest en est. C'est Blincourt, Grandfresnoy, Chevrières. A Chevrières, dans les bois d'Ajeux, a lieu un violent engagement qui fait partie des combats de Verberie (1). Le corps reprend sa marche dès la fin du combat et va passer l'Oise près de Verberie. A partir de ce moment (1er septembre au soir), la marche vers l'est est franchement accusée : 2 septembre, Verberie, Villeneuve-sur-Verberie et Chamant. Là, le régiment a pour mission de protéger le quartier général de von Kluck; 3 septembre, départ pour Nanteuil-le-Haudouin, par Mont-l'Evêque, Borest, Versigny (2) ; repos à Nanteuil ; 4 septembre, marche en direction de l'Ourcq, à travers le Multien, Sennevières, Bouillancy, Acy, Vincy-Manœuvre, Lizy-sur-Ourcq, Mary-les-Meldeuses ; 5 septembre, marche dans la vallée de la Marne par Isles-les-Meldeuses. A partir du 5 septembre, on sent, dans la manœuvre, une certaine hésitation ; le corps piétine dans les bois au sud de la Marne. Le lendemain, 6 septembre, on lui annonce qu'il reprend la direction de Paris, alors qu'il revient sur ses pas par Montceaux, Isles, Mary, vers Acy. En fait, il se replie en hâte pour venir porter secours au corps de flanc-garde, le IVe corps de réserve, violemment pris à partie sur l'Ourcq. C'est la bataille de la Marne qui commence. Il est à peine nécessaire d'ajouter que ces marches et contre-marches ont mis le IIe corps sur le flanc.

Nous avons dit les marches terribles du IVe corps (général von Arnim), transporté en écharpe de la gauche de von Kluck à sa droite et venant prendre l'aile marchante sur la Somme, près du IIe corps. Le IVe corps avait marché d'abord à l'ouest jusque dans la région d'Hangest-en-Santerre, le 30. C'est là, et à cette date, qu'il avait brusquement tourné au sud-est (1). Le 31, il était à Conchy-les-Pots, traversa Compiègne le 1er et, le soir, il campait à Morienval.

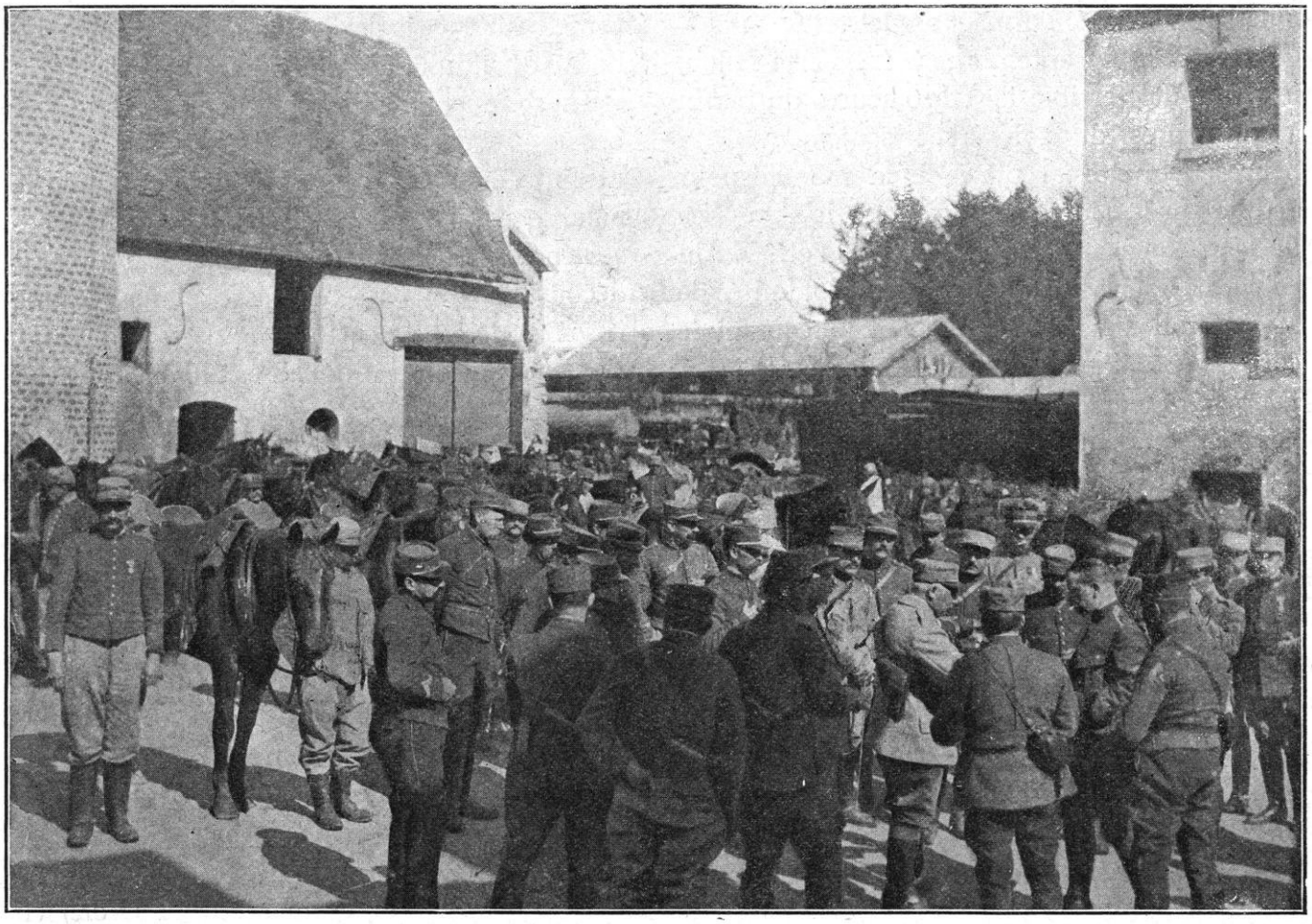
Un autre carnet du même corps (régiment de Magdebourg) donne, pour le 30-31 août, l'itinéraire Warvillers, Marquivillers, Margny-sur-Matz. Pour le 1er septembre, forêt de Compiègne avec séjour, le soir, à Pierrefonds, « endroit magnifique, vraisemblablement une ville balnéaire ». Le 2 septembre, marche en direction de Crépy-en-Valois, mais arrêt à Russy. Incertitude. Et, subitement, le parti pris brusque vers la Marne, qui est traversée à La Ferté-sous-Jouarre. Marche *de nuit* par Saulsoy vers Rebais où le corps entre dans la bataille de la Marne.

« A Compiègne, l'avant-garde était formée par le IVe corps. On constata la présence des 7e, 27e, 9e, 52e, 71e, 72e, 75e, 153e régiments d'infanterie active, du 7e régiment d'infanterie de landwehr, du 1er régiment poméranien, de la 4e division de cavalerie, du 4e régiment de dragons (colonel comte de Stolberg), du 74e régiment d'artillerie. Le défilé dura

(1) Le carnet de route que nous suivons (officier Kietzmann, du 49e régiment d'infanterie, 4e division du IIe corps) est pleinement confirmé par les renseignements recueillis sur les lieux par de Caix, *loc. cit.*, p. 82. Tous deux mentionnent la mort du lieutenant de Schimmelthur, consécutive à une blessure reçue dans le bois d'Ajeux.

(2) Sur la marche du IIe corps, nous avons encore un renseignement précis recueilli sur les lieux par M. Caix de Saint-Aymour : « Le lendemain soir (2 septembre), les Anglais furent remplacés à Montlévêque par des Allemands des 34e et 38e régiments de fusiliers poméraniens, de la 3e division du IIe corps d'armée, ainsi que par d'autres du 36e régiment de la 8e division du IVe corps, tous venant de Saint-Waast, de Longmont et de Néry (voir, à la suite, les détails du combat de Fontaine et l'assassinat du sergent P. Meyer)... Deux heures après, c'est-à-dire à 4 heures environ, le 2 septembre, un gros parti d'Allemands, marchant le fusil sous le bras et chantant le *Wacht am Rhein*, entrait dans le village de Fontaine-les-Corps-Nuds : au loin, dans la prairie, on apercevait les masses de l'armée ennemie ; elle était si nombreuse et si compacte que la terre en paraissait jaunie sur une vaste étendue, ce qui donnait, à distance, l'illusion d'un vaste champ de blé. Les troupes allemandes défilèrent pendant soixante heures sans arrêt, avec un bruit sourd pareil au roulement d'un express, coupé par un commandement sec, qui marquait le pas des hommes au passage de chaque compagnie : *Ein* ! *Zwei* ! Sous l'œil sévère des chefs, les soldats marchaient en chantant, d'une allure cadencée, raides comme à la parade, et ceux qui avaient le malheur de traîner la patte derrière leurs camarades étaient harcelés par des sous-officiers qui les frappaient dans les reins, à coups de crosses de fusil... » (Relation de Mlle Coulon-Fluteau. De Caix, *loc. cit.*, p. 157.)

(1) Dr Eugène Bircher, médecin-major, *Die Schlacht an der Marne*. Chez P. Haupt, à Berne, p. 66-71.



TROUPES FRANÇAISES EN CAMPAGNE. — LA LECTURE DU RAPPORT

quatre nuits entières ; car il avait lieu surtout dans l'obscurité. »

Les régiments allemands qui se battaient à Verberie le 1er septembre appartenaient notamment au 17e d'infanterie et au 53e d'artillerie (Bromberg) ; ils disaient qu'ils arrivaient sans désemparer de Villers-Bretonneux où ils étaient encore le 30 à midi, ayant fait cette longue traite sans trêve ni repos (1).

Le IVe corps de réserve fait colonne à l'aile droite avec le IVe corps actif. Même c'est lui qui, un moment, prend la pointe sur l'ouest. En effet, se détachant vers Bapaume, il a filé vers Amiens qu'il traverse le 31 août. Mais aussitôt, et à partir d'Amiens, il accomplit sa conversion vers le sud, direction de Clermont. Il arrive le 1er septembre vers Quincampoix (2).

(1) Carnet de route d'un lieutenant du 53e régiment d'artillerie, cité par de Caix, p. 80.

(2) Docteur E. Bircher, *loc. cit.*

Le IVe corps de réserve était à Creil le 2 septembre dans la soirée et échangeait quelques coups de feu avec les Marocains du général Ditte. Les soldats mouraient de faim et, prenant pour prétexte la destruction du pont, incendiaient une partie de la ville.

De là, le corps se dirige vers Chantilly, Gouvieux, Lamorlaye, et va s'établir en flanc-garde avec la 4e division de cavalerie, pour surveiller la région de Paris, et c'est ainsi qu'il sera le premier engagé dans la bataille de la Marne.

Toujours plus à gauche, le IIIe corps (général von Lochow) a passé la Somme, le 29, à Saint-Christ. De là, il est appelé, le 30, pour porter secours à von Bülow par Roye. C'est à partir de là qu'il s'infléchit nettement vers le sud-est, par Noyon. Il passe l'Aisne, le 1er septembre, à Vic. Le corps s'engage dans la forêt de Villers-Cotterets où il livre des combats

d'arrière-garde à l'armée anglaise. A Villers-Cotterets, le 2 septembre, à La Ferté-Milon, le 3. Marche terrible le 3, de 6 heures du matin à 10 heures du soir, avec seulement deux heures de halte ; reprise de la marche pour arriver sur la Marne et la franchir le 4 ; reprise de la marche pour atteindre le Petit-Morin et le franchir le 4 au soir à proximité de Montmirail. Puis, départ pour Montceaux où le corps prend part à la bataille de la Marne.

Le IXe corps (général von Quast) tient l'extrême-gauche de l'armée von Kluck ; nous avons dit que c'est lui qui, du moins par une de ses divisions, la 17e, soutient l'armée von Bülow à la bataille de Saint-Quentin.

Le 31 fut une journée de repos pour le corps (90e régiment d'infanterie), il reste sur le champ de bataille de Saint-Quentin à Itancourt. Il en part le 1er septembre au matin, « les soldats habitués déjà, dit un carnet de route, à faire 50 kilomètres par jour ». On transportait les sacs des soldats par compagnies dans des voitures réquisitionnées. Itinéraire Chauny, Sinceny ; le 2 septembre, d'un bond formidable, Soissons ; le 3 septembre, Bonnes, « où l'on prend un étroit contact avec le vin de Champagne » ; le 4, à Château-Thierry, où l'on prend un contact tout différent avec les obus de 75 : « Nous autres, grenadiers, eûmes peu de pertes, mais les fusiliers, et particulièrement le 75e régiment, furent très éprouvés. » « Le grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, le duc Paul, ainsi que le grand-duc de Strelitz, demeurèrent longtemps avec nous. » Le 5 septembre, nouvelle journée de marche en direction d'Esternay, où le corps prendra part à la bataille de la Marne (1).

Nous ne sommes pas fixés en détail sur l'itinéraire de la 18e division du même corps (que nous retrouverons sur le champ de bataille). Mais, comme elle tient la droite du corps d'armée, il est permis de déterminer sa route approximativement par Fontenoy-sur-Aisne, Longpont, Neuilly-Saint-Front, Montreuil-aux-Lions, Charly, Viels-Maisons, où elle tomba sur l'articulation de la Ve armée et de l'armée britannique pour la bataille de la Marne.

En somme, dans ce vaste demi-cercle qu'elle accomplit, l'armée von Kluck paraît avoir atteint comme limite extrême, la route nationale de Dunkerque à Paris, par Amiens. C'est seulement quelques patrouilles et unités de découverte qui passèrent cette ligne et apparurent à droite de cette route dans la direction de Beauvais. On vit quelques uhlans à Froissy, Noiremont et jusqu'à Tillé. A Breteuil, des uhlans assassinèrent un jeune homme. Le mardi 1er septembre, il passait encore des forces imposantes de 8 heures du matin à 6 heures du soir à Tartigny, se dirigeant vers Saint-Just-en-Chaussée. Un gros pénétra dans cette ville le 1er septembre. Le défilé dura cinq jours consécutifs et continua toute la journée du jeudi 3. A partir de ce jour, on ne vit plus que de petits détachements (1).

Sur cette direction générale et sur le changement de direction vers l'est à partir du 1er septembre, l'armée française fut certainement renseignée de très bonne heure. Nous avons vu, en effet, le général Joffre signaler ce fait si important au gouvernement dès cette date du 1er septembre.

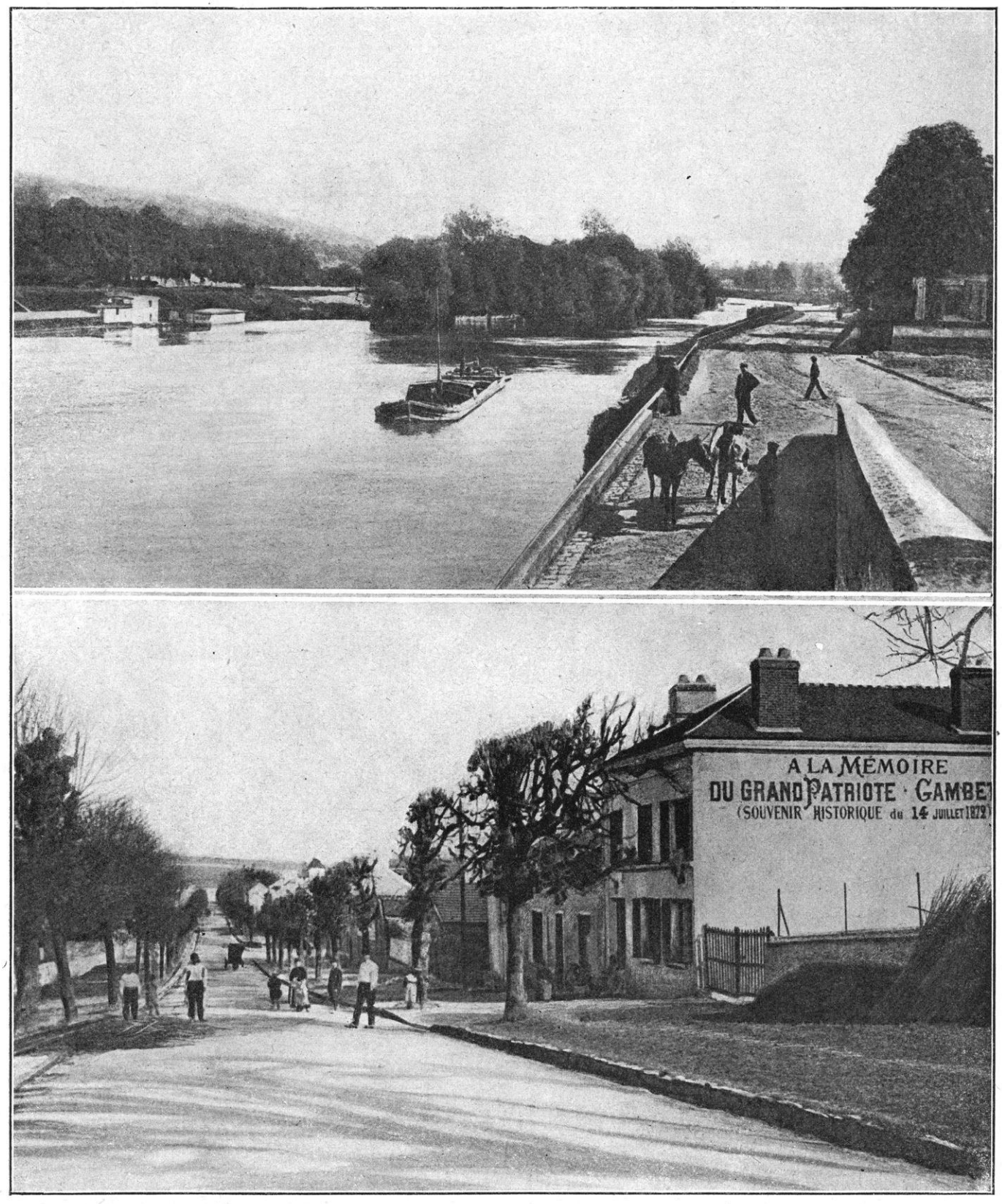
Le carnet de route du général Buisson, commandant une des divisions de cavalerie du corps Sordet fait, d'ailleurs, la constatation suivante : « 1er *septembre :* les reconnaissances signalent que des détachements de cavalerie ennemie marchent *seuls* sur Beauvais. Les renseignements transmis établissent que l'*ennemi semble se diriger vers l'est,* dans la direction de Compiègne, couvert par une forte flanc-garde dans la direction de Montdidier-Clermont. *Aucun groupe ennemi important n'a été signalé à l'ouest de Froissy...* »

« Un gros parti défila encore, le 3 septembre, par la route de Clermont-Pont-Sainte-Maxence, se dirigeant sur Pont, suivant le mouvement général qui entraînait toute l'armée allemande vers l'est. »

A partir du 4 septembre, le flot de l'invasion

(1) *Mecklenburg Söhne,* fasc. 9, p. 218 et suiv.

(1) De Caix, *op. cit.*, p. 23-25.



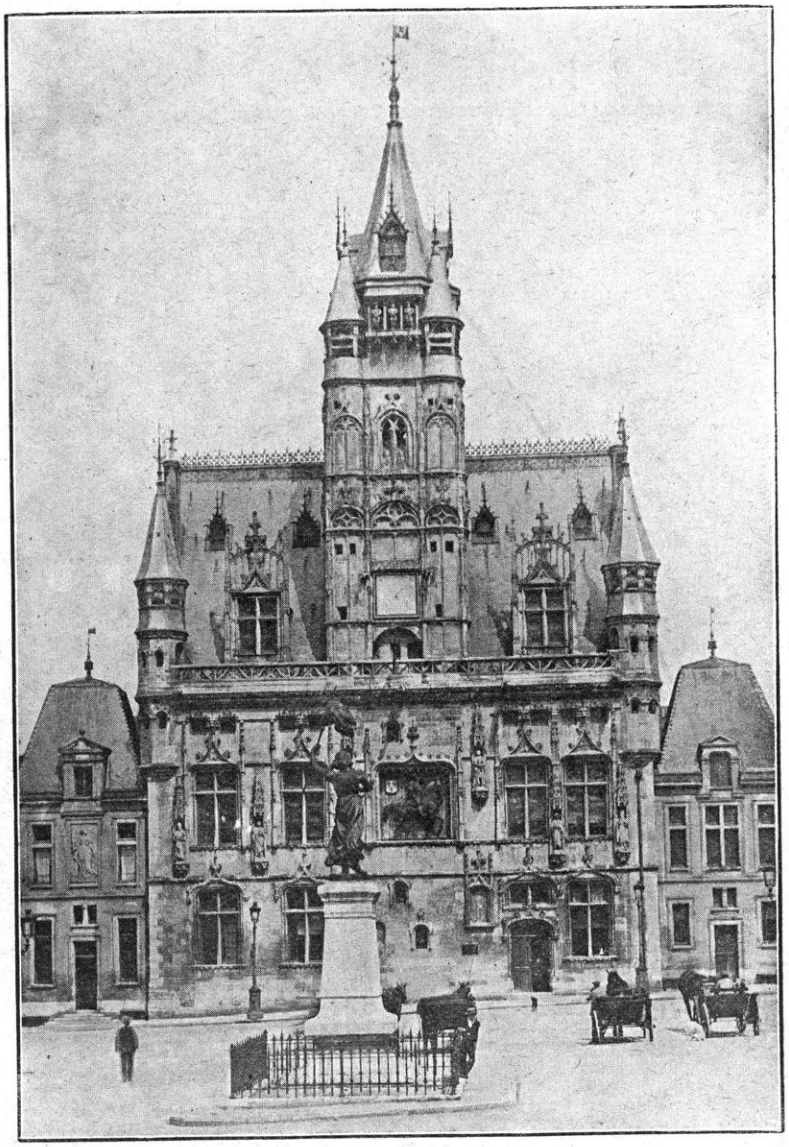
LA FERTÉ-SOUS-JOUARRE. — L'ILE ET L'AVENUE DE PARIS

avait cessé de couler à travers Clermont. Il n'y restait qu'une garnison de 250 hommes et 50 blessés.

Depuis le 1er septembre, de grosses unités, venant par la route de Montdidier, avançaient à marches forcées vers l'est, fait observer M. Caix de Saint-Aymour (p. 39).

Si l'on considère, dans son ensemble, le mouvement des « gros » de l'armée von Kluck, on observe que Nanteuil-le-Haudoin est le nœud. Les corps convergent vers ce centre, et ils en repartent pour aller, de là, s'échelonner au sud de la Marne, sur le Grand-Morin.

Dans la nuit du 3 au 4 septembre, on constate, dans la région, le passage d'abord du IXe corps, puis du IVe, puis du IIIe, puis du IIe. Il y a certainement quelque confusion dans ces masses entremêlées. La troupe se plaint, mais supporte. Le 4 septembre, le mouvement touche à la Marne et franchit la rivière entre Château-Thierry et Meaux. Les Allemands sont signalés à Trilport, le 4.

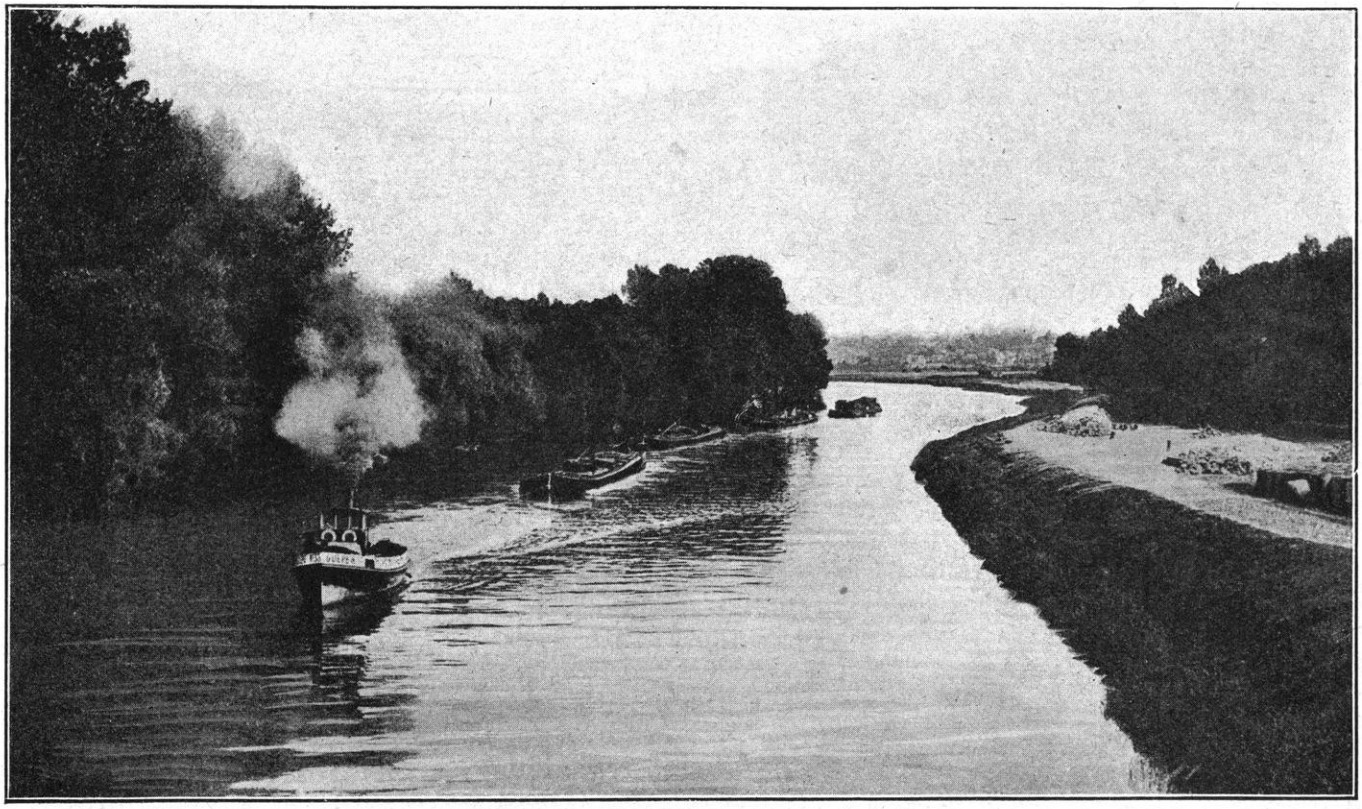


COMPIÈGNE. — L'HOTEL DE VILLE

Toujours à la suite de l'armée britannique, l'armée allemande se met en route, à partir du 4, pour la région du Grand-Morin. Cependant, une certaine hésitation commence à se manifester, comme nous l'avons vu, dans la région des bois de Meaux. Il y a des marches et contre-marches. Les troupes sont portées à nouveau vers l'ouest et le bruit se répand parmi elles qu'elles reprennent la route de Paris.

Il est probable que la préoccupation du camp retranché de Paris se développe dans le haut commandement allemand. « Le bruit court, écrit le 3 septembre le lieutenant Richter (du IVe corps), que la 1re et la 2e armées marchent au siège de Paris et que nous allons vers le sud pour fermer le cercle autour de la capitale. Ainsi donc nous ne suivons plus la marche directe sur Paris. » On commence à sentir le péril où s'expose von Kluck. Il est vrai que le IVe corps de réserve et la 4e division de cavalerie sont disposés en flanc-garde. Mais cette précaution est-elle suffisante ?...

Quoi qu'il en soit, l'armée tout entière a passé la Marne, sauf ce décrochement laissé à la traîne sur les hauteurs du Multien. Ne s'agirait-il que d'une manœuvre spéciale à l'armée von Kluck, elle serait encore des plus médiocres puisque cette armée se composerait à la fois d'un front mobile se portant vers le sud-est et d'un front fixe disposé exactement en angle droit



LES BORDS DE L'OISE

et faisant face à l'ouest. Inévitablement, l'angle perd de son épaisseur et de sa force au fur et à mesure que le front mobile s'éloigne. Mais, si l'on pense qu'il s'agit du sort de *toute* l'armée allemande, progressant sur une seule ligne et d'un seul élan depuis l'Ourcq jusqu'aux Vosges, et cela sous la protection d'un seul et unique corps de réserve et d'une division de cavalerie à peu près hors de combat, alors on s'aperçoit de l'extraordinaire imprévoyance et impéritie du Grand Etat-Major allemand. Aucune excuse ne pourra jamais pallier une telle faute. Le haut commandement allemand était maître de l'espace et du temps. Il pouvait prendre ses dispositions à loisir, il pouvait laisser ses troupes se reposer, attendre son artillerie, tâter Paris, s'éclairer sur sa droite, en un mot, fortifier sa partie faible et manœuvrer. Il dédaigne les précautions les plus élémentaires : il court, il galope, il se jette dans le piège tendu par l'adversaire. Ce simple coup d'œil sur la marche de l'armée von Kluck suffit pour expliquer sa défaite. « L'esprit d'imprudence et d'erreur » s'était emparé de lui.

LIAISON DE L'ARMÉE VON KLUCK AVEC L'ARMÉE BULOW

Avant de quitter l'armée von Kluck, il est utile de rappeler comment elle faisait sa liaison, à sa gauche, avec la deuxième armée ou armée Bülow.

Déjà nous avons indiqué qu'un des corps de la Ire armée, le IXe, avait été, pour moitié, c'est-à-dire pour une de ses divisions, la 17e, rattaché à l'armée von Bülow à partir de la bataille de Saint-Quentin. Donc, les deux divisions de ce corps, la 18e restée à l'armée von Kluck et la 17e rattachée à l'armée von Bülow, établissent la liaison. En outre, une force extrêmement puissante et active, le 1er corps de cavalerie Richthofen, consolide ce lien. Nous l'avons vu prendre part à la bataille de Saint-Quentin : mais, à peine la poche créée dans le front allié par la retraite de l'armée britannique s'est-elle produite, que la cavalerie de Richthofen y est jetée pour l'agrandir et pour harceler, en même temps, comme nous allons le dire, la retraite de l'armée britannique et de la 5e armée française.

Nous avons vu le corps de cavalerie appelé

par Bülow, quitter la gauche de la IIe armée où il faisait liaison avec l'armée von Hausen et se transporter à marches forcées sur la droite de la même armée où il fera liaison avec l'armée von Kluck à partir de la bataille de Saint-Quentin. (Entre parenthèses, cette série de mesures, qui consiste à toujours renforcer l'aile droite au détriment du centre, aura pour conséquence de mettre celui-ci en très mauvaise posture à la bataille de la Marne.) Quoi qu'il en soit, ce corps de cavalerie est mis à l'endroit le plus délicat, celui de la soudure entre l'aile marchante et les gros, celui où s'ouvre la poche créée par le recul de l'armée britannique. Il exécute là un travail extrêmement bien réglé et qui, si l'on en juge par ses résultats, paraît beaucoup mieux ordonné que celui du corps Marwitz. En effet, le corps Richthofen est bien en mains, n'expose pas trop ses forces de découverte, ne fatigue pas trop ses chevaux; il ne perd pas le contact des armées alliées en retraite; souvent il arrive à temps pour surprendre les ponts ; enfin, il n'a pas à son désavantage les échecs graves d'Haelen en Belgique et de Néry en France. Il faut dire, cependant, qu'il n'a pas non plus un fait d'armes important ; pas une fois il n'exécute une manœuvre heureuse, fût-elle partielle ; il pèche plutôt par abstention et un peu de mollesse ; c'est sur lui que retombe, semble-t-il, l'échec de la manœuvre de Vauxaillon dont nous donnerons bientôt l'exposé.

Mais il faut, auparavant, indiquer la marche du corps lui-même aussitôt après la bataille de Saint-Quentin.

Nous l'avons vu, après avoir forcé l'entrée de Saint-Quentin à Bellenglise, le 28, tomber dans la bataille le 29, y jouer un rôle décisif à Urvillers et prendre la poursuite des divisions de réserve françaises au sud de la ville sur la route de La Fère.

Mais il est bientôt remplacé sur cette route par le Xe corps de réserve, et immédiatement il est rendu à la véritable mission de la cavalerie, c'est-à-dire poursuivre activement l'ennemi en retraite et couvrir le pays.

Dès la fin de la journée du 29, il apparaît à Ham, ayant suivi la vallée de la Somme, et il bouscule les Anglais à Golancourt et à Guiscard (1), les troupes alliées se retirant sur Hurlu (2). L'objet de l'exploration est évidemment un large rabattement s'exerçant non pas tant sur l'armée britannique qui doit être enveloppée, plus largement encore, par l'armée von Kluck et la cavalerie de von Marwitz, mais sur la 5e armée française qui, après la bataille de Guise, va prendre sa direction de retraite sur Laon et Soissons.

La cavalerie de Richthofen est envoyée pour explorer les passages de l'Oise d'abord, puis de l'Aisne, sur le flanc de cette armée. Elle est à Noyon, le 30, tandis que von Lochow est à Roye le même jour et von Kluck à Lassigny le lendemain. Noyon est surpris, occupé, le pont de Bailly est intact. La 5e division de cavalerie, avec ses cyclistes, est immédiatement portée, dans le massif de Saint-Gobain, en direction de Soissons. Elle occupe Coucy-le-Château, le 31. Par un raid hardi, un parti, commandé par le lieutenant Treskow, réussit à détruire, le 31, le tunnel de Vauxaillon et interrompt ainsi les communications par voie ferrée avec Paris. Ici se place la tentative de manœuvre sur Vauxaillon-Leuilly, qui sera exposée avec la retraite de l'armée Lanrezac.

Cependant le corps Richthofen continue sa marche à la poursuite des armées alliées. Le 1er septembre voit la marche se développer sur l'Aisne par Soissons. Soissons est occupé malgré la résistance de quelques arrières-gardes qui se défendent dans la caserne. Les ponts sont occupés par les pionniers et cyclistes qui ont reçu l'ordre de forcer la marche en tête.

Ordre est donné de passer l'Aisne et de se porter sur la Marne entre Château-Thierry et Jaulgonne. On entrevoit, ainsi, la rupture possible du front français entre les armées de l'Est

(1) Pour la marche de ce corps dans cette période, je suis de près l'excellent exposé du lieutenant-colonel Poudret dans son « Etude sur la cavalerie ». (*Revue militaire suisse*, nº de février 1917).

(2) Sur ces combats, voir Caix de Saint-Aymour, p. 52.

TIRAILLEURS MAROCAINS

et celles qui sont laissées autour de Paris.

L'avant-garde se porte rapidement en avant, appuyée par de l'artillerie et des mitrailleuses ; elle attaque à pied et réussit à s'emparer des ponts avant qu'ils soient rompus ; puis, sans arrêt, elle gagne les hauteurs au sud du fleuve. Sous cette protection, le gros peut passer et l'important obstacle est franchi.

A partir de ce moment, la manœuvre d'approche allemande touche à sa fin ; Paris est débordé et isolé ; l'armée britannique est en retraite sur la Seine, celle de Joffre recule toujours ; le moment paraît venu de saisir celle-ci.

Mais aussi, c'est le moment où la manœuvre allemande est à bout de souffle et où sa hâte même engendre la confusion. Quand la cavalerie de Richthofen reprend sa route au delà de la Marne, vers le Petit-Morin, elle se rencontre avec les troupes du IXe corps allemand à sa droite et du VIIe à sa gauche, qui se pressent toutes vers le goulet de Montmirail. Le 5 septembre, tandis que le mouvement s'achève, la confusion augmente et le corps Richthofen, arrivé pour les premières heures de la bataille de la Marne, sur le Grand-Morin, le 5 septembre, combattra « non plus dans le rayon de la IIe armée, mais encadré, au sud de la Ferté-Gaucher, entre les IVe et IIIe corps de l'armée von Kluck. L'état-major est à Chartronges, à l'ouest de la route de la Ferté-Gaucher à Provins ; la garde à cheval sur la route et la 5e division de cavalerie à droite » (1).

(1) *Revue militaire suisse*, p. 79. Le bataillon de chasseurs de la Garde accompagnait la division de cavalerie de la Garde depuis le début de la campagne ; le carnet du *Gefreite* Otto Schmucke, de la 3e compagnie, publié par le *Figaro* du 23 octobre 1914, donne l'itinéraire suivant : « Le 26 août, on passe la frontière française avec des hourras. Le 30, on atteint Noyon. Le 1er septembre, la marche serait sur Paris (en réalité vers Soissons). Le 3, la compagnie est à Crézancy et le 4 à la Ferté-Gaucher. »

CHAPITRE XXXI

RETRAITE DE LA 5e ARMÉE JUSQU'A LA MARNE

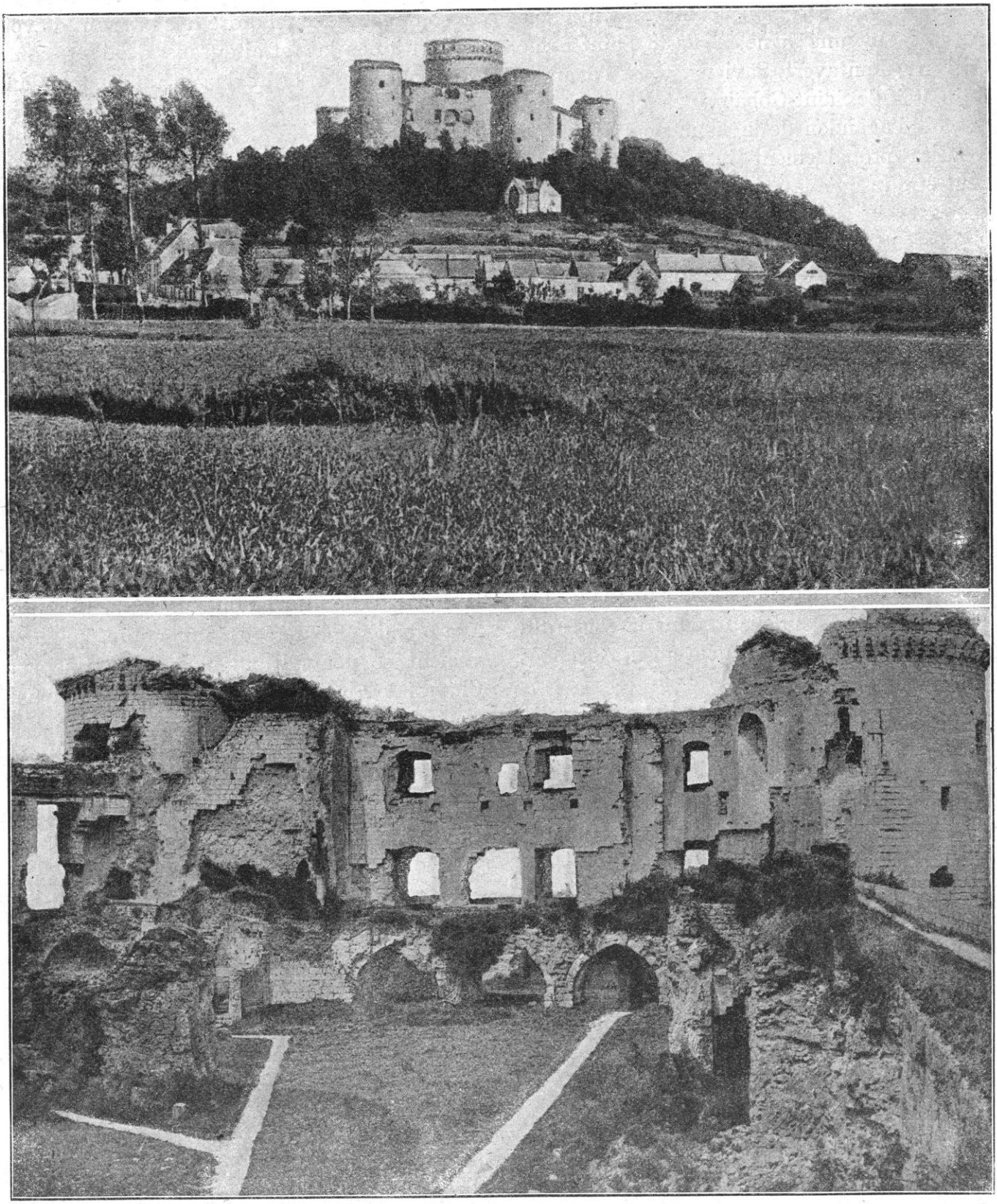
Ordre général de la retraite. — Abandon du massif de Saint-Gobain. — Marche des corps sur l'Aisne, la Vesle, la Marne, la Seine (31 août-3 septembre). — La manœuvre de Vauxaillon. Echec de cette manœuvre.

L'ARMÉE Maunoury s'étant retirée dans le camp retranché de Paris, l'armée britannique ayant pris le parti de la retraite jusqu'au point où elle se sentirait en état de ressaisir l'initiative, la 5e armée française, commandée par le général Lanrezac, se trouvait dans une situation délicate. Obligée de suivre, par sa gauche, l'incurvation du front ou la poche que fait l'armée britannique, elle tend à s'allonger elle-même sur un front très étendu et elle court le risque d'offrir un flanc oblique aux attaques de l'ennemi. Heureusement, la bataille de Guise lui a donné à la fois du moral et du temps.

La reprise de la retraite surprend le soldat : il n'est pas un troupier de cette armée qui n'écrive à cette date : « Nous n'y comprenons rien ; nous sommes vainqueurs et nous reculons. » Les officiers ont ordre de faire connaître dans les rangs l'intention du commandement en chef d'attaquer à bref délai et dès que les mesures prises pour attirer l'ennemi sur un terrain convenable auront eu leur effet.

La retraite est donc reprise dans les conditions stratégiques qui viennent d'être indiquées. Au point de vue tactique, la situation n'est pas mauvaise. En effet, si les armées ennemies von Bülow et von Kluck, glissant sur l'Oise, peuvent, à un moment donné, menacer le flanc gauche de l'armée Lanrezac, elles n'en sont pas encore là. Les troupes allemandes, après les marches intensives qui ont été obtenues d'elles, ont besoin de prendre un peu de repos : nous savons aussi qu'elles commencent à manquer de munitions et que leurs effectifs doivent être recomplétés. Elles laissent donc quelque temps à l'armée Lanrezac, que celle-ci met à profit. Et cela d'autant plus aisément qu'à l'issue de la bataille de Guise, les corps de gauche de cette armée, c'est-à-dire les divisions de réserve et le 18e corps, ont la face tournée vers l'ouest de Renansart et Surfontaine, surveillant La Fère, de telle sorte qu'ils se présentent en échelon refusé à une attaque allemande si elle venait à se produire de ce côté. C'est cette disposition que le général Lanrezac fera garder à son armée pendant toute la retraite. Il renforcera autant que possible son aile gauche et s'efforcera de substituer d'autres formations aux divisions de réserve et au 18e corps, très éprouvés par la bataille de Saint-Quentin.

Toute cette partie de la manœuvre est dominée par les instructions du Grand Quartier Général qui, tenant compte de la retraite de l'armée britannique, prend les dispositions nouvelles pour la retraite générale et prépare l'Instruction générale du 1er septembre.



COUCY-LE-CHATEAU — LE VIEUX CHATEAU. L'INTÉRIEUR

En ce qui concerne la 5e armée, le mouvement de repli devra s'effectuer sur une ligne à l'ouest : Saint-Gobain, Quincy, Terny, Soissons et sur une ligne, à l'est, Saint-Erme, Corbeny, Pontavert, Savigny. C'est l'abandon du massif de Saint-Gobain. Et déjà, même, on prévoit l'abandon de la ligne de l'Aisne. On reculera probablement jusqu'à la Marne et peut-être jusqu'à la Seine.

Aussitôt après la bataille de Guise, la 5e armée s'est décrochée sans peine depuis l'Oise à Andelain et La Fère, jusqu'à Vervins, en abandonnant progressivement la ligne de la Serre dans l'ordre suivant :

1° 4e *groupe des divisions de réserve* (général Valabrègue).

Le général Journée commande la gauche à La Fère. Secondé par le 148e (général Mangin), sa brigade tiendra, dans la soirée du 30, les ponts de La Fère, Condren et Chauny, de façon à interdire à l'ennemi tout débouché vers La Fère et à commencer le mouvement en échelon refusé, le 18e corps devant, dans la soirée du 30, venir prendre les emplacements occupés par le groupe.

Dès l'après-midi, le groupe bat en retraite sur Saint-Gobain. Les régiments, et notamment ceux de la 69e division qui ont attaqué sur Urvillers, ont perdu de nombreux officiers, deux colonels tués à la 138e brigade; au 236e un commandant de bataillon blessé, plusieurs capitaines disparus ou blessés, plusieurs lieutenants tués.

Tout en prenant le parti de la retraite, il faut reconstituer plusieurs unités disloquées, parer aux lacunes du commandement et des effectifs, remettre de l'ordre dans la confusion qui résulte des combats, tenir compte, surtout, de l'épuisement des hommes et des marches de nuit.

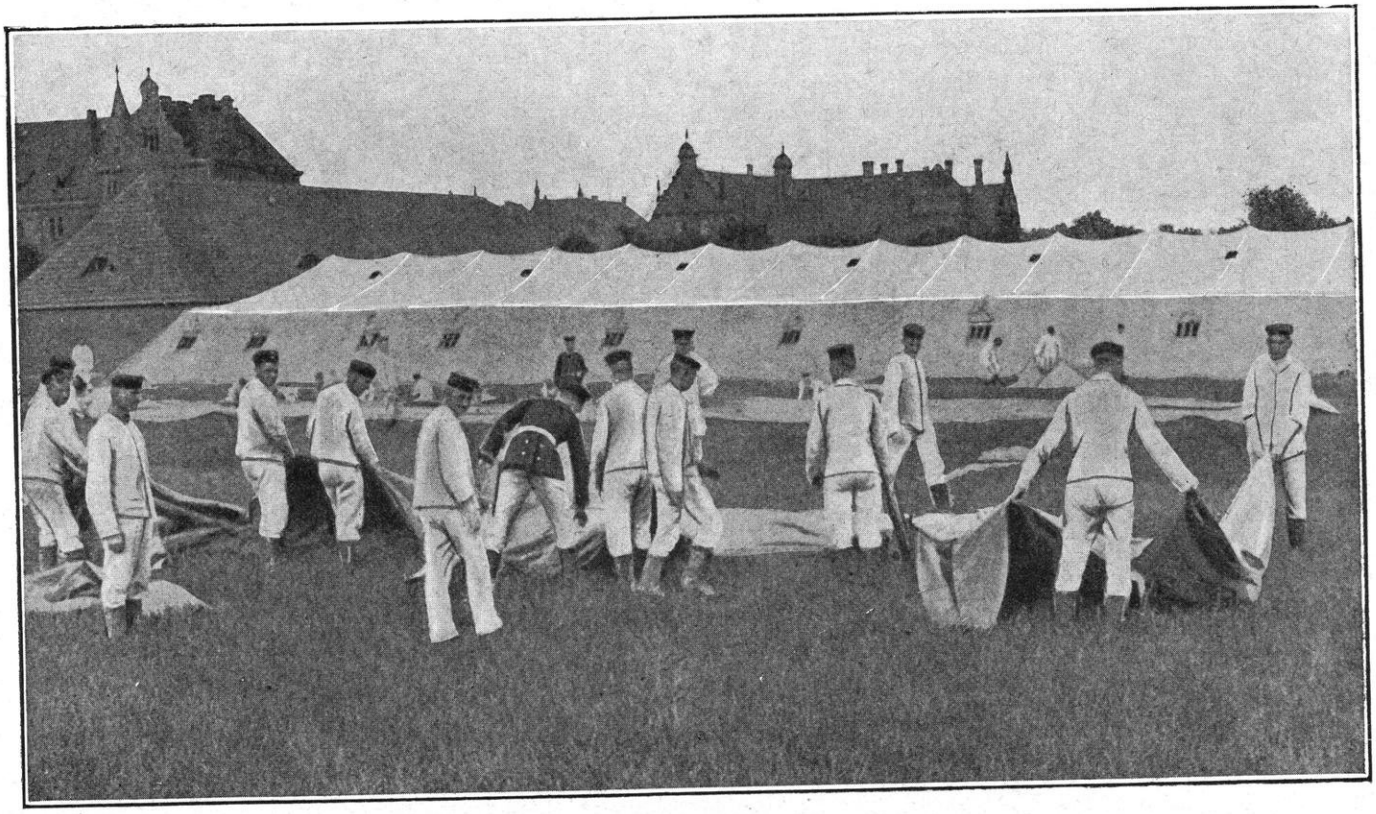
Le haut commandement adjoint au groupe une brigade d'infanterie qui débarque à Vauxaillon. Le 148e de Mangin est intact. Ce sont d'excellents éléments autour desquels la situation se consolide peu à peu. La retraite qui se fait sur Brancourt est arrêtée, à la nuit tombante, dans l'asile de Prémontré. Là on reçoit de l'armée un ordre très pressant d'avoir à continuer la retraite sans délai et coûte que coûte : « Par ordre du général commandant en chef et malgré l'état de fatigue de vos troupes, à l'énergie desquelles le commandant de la 5e armée fait appel, l'armée se portera demain (1er septembre) derrière l'Aisne et continuera à marches forcées après-demain son mouvement vers le sud. Ce mouvement est nécessaire pour l'exécution du plan d'opérations du commandant en chef et doit être exécuté coûte que coûte et quelles qu'en soient les conséquences. »

Le mouvement est repris immédiatement avec l'itinéraire suivant : la 69e division Anizy-le-Château-Braisne, la 53e division et le 148e Quincy-Brancourt jusquà Missy-sur-Aisne et Vassemy ; 74e brigade, Vauxaillon jusqu'à Mont-de-Soissons.

Départ immédiat. Triage des régiments à la Patte-d'Oie de Pinon. Mouvement repris à la première heure, le 1er septembre. Le mouvement se poursuit au delà de l'Aisne sur Chassemy-Limé-Mont-de-Soissons, quartier général à Lesges. La journée est très angoissante parce que l'on sent, sur l'ouest, la présence de l'ennemi qui, après un jour de repos, tient partout les contacts. C'est le corps de cavalerie de Richthofen qui tente de surprendre l'aile gauche française et de lui couper la retraite.

La nuit du 31 août au 1er septembre fut la plus émouvante de toutes, peut-être, pour ces régiments de réserve peu faits encore aux conditions de la guerre moderne et qui, depuis la Belgique, n'ont connu que l'épreuve terrible des marches épuisantes et des combats sans succès :

« Nous sommes au château de Quincy-Basse, vaste maison et grande ferme où sont restés seulement le fermier et la gouvernante. Le bureau est installé. Repas court et maigre. Je vais prendre quelque repos, quand, à peine au bout d'un quart d'heure, on entre brusquement. C'est un officier de l'état-major de l'armée : « Situation « tragique; vous êtes entourés au nord, à l'ouest et au « sud. Le salut est dans la rapidité de la marche. Sauvez



SOLDATS ALLEMANDS PROCÉDANT A L'INSTALLATION D'UN QUARTIER GÉNÉRAL

« vos drapeaux, sauvez vos canons. J'ai indiqué à cinq de « vos régiments que j'ai rencontrés, l'itinéraire qu'il faut « suivre. » Je priai l'officier de répéter. « Je passerai en « combattant, mais je passerai. » Les ordres sont rapidement donnés et envoyés. La 105e brigade marche la première, le général Journée faisant avec la 106e brigade et un groupe d'artillerie, l'arrière-garde ; les parcs marchent à l'est... Les bataillons n'étaient pas tous arrivés à leur cantonnement qu'ils recevaient l'ordre de repartir. Plusieurs colonels avaient rendu compte qu'ils ne pouvaient plus rien demander à leurs régiments. Je gagnai la tête de la colonne où était le général de Montangon ; l'allure était très lente ; les hommes, — les bidons vides, — fatigués de la marche, du manque de sommeil et de nourriture, s'égrenaient dans la nuit. Ils se couchaient dans le fossé ou derrière les moyettes. Il fallait les remettre debout : « Allons ! tu aimes mieux te battre que te laisser prendre couché ». Et ils repartaient (1).

Auprès du carnet de route d'un chef, je citerai celui d'un sous-officier de cavalerie (2). L'image ainsi paraîtra plus complète :

« 29 *août*. — Le groupe d'escadrons du 5e dragons est chargé d'un rôle d'éclaireur. Après avoir passé la cote 116 et en arrivant près de Moy, un premier peloton est envoyé en reconnaissance. Ce peloton trouve une patrouille de cavalerie allemande qu'il poursuit jusqu'à la lisière du bois. Dans ce bois, se trouvent des mitrailleuses : le peloton est obligé de se replier. En entendant le crépitement des mitrailleuses, le colonel, sentant son peloton en danger, en envoie un autre, pendant que le reste du régiment arrive. Le deuxième peloton, qui était commandé par le sous-lieutenant Moy, trouve quelques cavaliers allemands sur lesquels il charge. Mais, immédiatement, apparaît un escadron allemand qui charge notre peloton. Un combat à l'arme blanche s'engage. Le peloton est décimé. Il ne reste que deux ou trois hommes. L'officier a son cheval tué sous lui. Préfère mourir plutôt que de se rendre. Combat avec son sabre jusqu'à la mort. Cité pour ce motif.

« Vers 14 h. 30, l'adjoint au chef d'état-major me donne l'ordre suivant : « Voici. Les choses marchent très « bien. A l'heure actuelle, nous tenons Hamégicourt et « Moy. Nous serons, ce soir, à La Folie. Vous allez aller à « Nouvion-Catillon prendre des approvisionnements et les « ramener par la route de Renansart à Hamégicourt. Mais, « pour plus de sûreté, au lieu d'aller jusqu'à La Folie, « comme il ne sera que 16 h. 1/2 et, qu'à ce moment, nous « ne serons pas encore à La Folie, vous vous arrêterez à « Hamégicourt. » — Ainsi fut fait. Chemin faisant, près de Renansart, je rencontre de l'infanterie qui revenait en désordre ; les soldats disaient : « On bat en retraite. » Néanmoins, comme nous avions des ordres précis, je pousse jusqu'à Hamégicourt. En arrivant aux premières maisons

(1) Carnet de route du général Perruchon.

(2) G. Bonnet, maréchal des logis au 5e dragons (Compiègne) appartenant à la 69e division de réserve (général Legros) qui comprend la 137e brigade (général Rousseau), 306e (Châlons) et 332e (Reims) et la 138e brigade : 251e (Beauvais), 254e (Compiègne) et 48e bataillon de chasseurs.

des coups de feu éclatent. Les Allemands tiennent le village. On est obligé de faire demi-tour très péniblement et de retourner sur Nouvion. Il y a un désordre inexprimable. Tout le monde se précipite. Les Allemands ne poursuivent pas.

« On rentre à Nouvion-le-Comte, où se trouve l'état-major du groupe des divisions de réserve. Chose qui nous frappa, étant donné les combats de l'après-midi qui nous paraissaient malheureux, on reprend les mêmes cantonnements. Notre groupe d'escadrons cantonne à Anguilcourt.

« Nous partons, le lendemain, pour La Fère, sans être inquiétés. On arrive vers 16 heures. Plusieurs restaurants sont ouverts. Les habitants sont convaincus que les Allemands ne viendront pas. Le groupe d'escadrons reste à Charmes.

« Le lendemain 31, on part à 13 heures, direction de Brancourt. C'est la partie la plus pénible du trajet que cette traversée de la forêt de Saint-Gobain. L'infanterie se traîne péniblement. On arrive à Brancourt vers 21 heures. L'état-major de la division vient d'arriver. On prétend que les Allemands sont signalés à Laon et dans la forêt de Saint-Gobain. En tous cas, à 22 heures, l'état-major de la division part en direction d'Anizy-le-Château et Braisne. Nous avons ordre de rester aussi longtemps que possible. Nous partons à 3 h. 1/2. Nous gagnons Anizy et nous arrivons à Braisne où l'infanterie est arrivée. — Notez l'étape fournie ce jour-là par l'infanterie qui, après de durs combats de nuit, va tout d'une traite de La Fère à Braisne, c'est-à-dire au moins 60 kilomètres. Et il s'agit d'une division de réserve non entraînée, qui, à marches forcées, est allée en Belgique, a pris part aux combats de la Sambre, puis est redescendue également à marches forcées, faisant 40 kilomètres en moyenne par jour, jusqu'aux combats de Moy, puis, tout de suite après, fournit cette étape de 60 à 70 kilomètres, dans une retraite si pénible.

« Aussi, quand nous arrivons à Braisne, vers 4 heures de l'après-midi, on est assez découragé. D'abord, on a le sentiment que le mouvement préparé sur Laon-Saint-Quentin-La Fère, n'a pas abouti, qu'il faut reculer davantage ; et on est éreinté... En fait, *les hommes ne savent pas ce qui se passe. Ils n'ont pas été sérieusement battus, mais sont énervés et découragés parce qu'on leur impose des fatigues exceptionnelles dont ils ne s'expliquent pas la nécessité.*

« Dans la nuit, même départ à 23 heures, en direction Mont-Notre-Dame, Loupeigne, Fère-en-Tardenois, la ferme de Préaulx. En arrivant, le matin, à Fère-en-Tardenois, nous trouvons plusieurs patrouilles de uhlans qui se dispersent sous le feu des tireurs à pied. (Il s'agit peut-être d'une suite de la tentative sur Vauxaillon : quoi qu'il en soit, ce trait prouve que les deux troupes adverses furent plus d'une fois mêlées et que les Allemands, — probablement ici la cavalerie de Richthofen, — s'efforçaient de couper la retraite de la 5e armée.) On arrive à la ferme de Préaulx vers 15 heures et on repart à 19 heures. Ordre : « Passer la Marne avant le jour. » On est extrêmement pressé. En arrivant dans la forêt de Château-Thierry, des combats d'arrière-garde s'engagent. Le 48e bataillon de chasseurs les soutient et assure le passage des ponts. Grosses difficultés au passage de la Marne. On marche toute la journée pour arriver à Montmirail. (Notez encore cette étape : au moins 60 kilomètres sans aucun repos dans l'intervalle.) 2 heures après l'arrivée à Montmirail, on repart, direction de Morsains-Tréfols. On y arrive le matin et l'on part pour Villiers-Saint-Georges où l'on se trouve dans la nuit. — A peine arrivés, ordre de départ : aller derrière la Seine. On part pour Provins et Nogent-sur-Seine où l'on s'arrête. — Remarquez aussi l'importance de cette étape : Montmirail-Nogent-sur-Seine presque sans arrêt et après quatre nuits sans repos. — Repos à Nogent-sur-Seine... »

En somme, le 1er septembre au soir, le décrochement était un fait accompli : l'ordre était rétabli ; les cadres et les formations reprises en mains.

Dans l'état de fatigue où se trouvait le groupe des divisions de réserve et en raison de l'importance de la protection de l'armée à l'ouest, le haut commandement avait décidé, comme il vient d'être indiqué, de le faire reculer de manière à pouvoir l'intercaler entre le 18e corps et le 3e corps. C'est une opération délicate. Le groupe reçoit l'ordre de se porter jusque sur la Seine, tandis que le 18e corps s'étendra sur Condé-en-Brie. Ce mouvement s'est opéré d'une façon satisfaisante ; nous verrons les divisions de réserve apparaître sur d'autres emplacements, à partir de la bataille de la Marne.

2° 18e *corps* (général de Mas-Latrie).

Nous avons dit les combats du 18e corps au sud de l'Oise dans la journée du 30. La 38e division s'est maintenue à Renansart, à droite ; la 35e division s'est établie en retraite à Chevresis-les-Dames ; à gauche, la 36e division, sans être inquiétée, se maintient à Nouvion-Catillon et Nouvion-le-Comte ; les ponts de l'Oise sont toujours tenus à partir de La Fère jusqu'à Séry-les-Mézières.

L'ordre de la retraite arrive dans la nuit du *du* 30 *au* 31. Le corps d'armée doit se replier à travers le massif de Saint-Gobain. Grandes difficultés, non du fait de l'ennemi qui cherche à manœuvrer plus à l'ouest, mais en raison de l'extrême fatigue des troupes et du mélange des unités, suite des combats sur Saint-Quentin.

Le premier objectif du corps est de s'abriter

derrière l'Ailette. Mais cela ne suffit pas ; nouveaux ordres : s'abriter derrière l'Aisne. On marche ; mais au prix de quelles fatigues ! 1er *septembre* : on marche toute la nuit et la plus grande partie de la journée : Paars, Le Poteau, Brenelle, Courcelles, Vauxtin. — 2 *septembre* : il faut repartir et s'abriter derrière la Vesle. Marche très pénible ; routes en très mauvais état; attelages exténués ; encombrements aux ponts. « Cela, dit un vieux soldat, sentait 1870. » Heureusement, l'ennemi ne poursuit que faiblement et se contente d'une canonnade à longue portée. On a l'impression qu'il s'agit de cavalerie et d'artillerie sans forces d'infanterie: cantonnements à Ronchères-Champvoisy-La Motte-Courmont (Quartier Général), ferme Reddy-Cierges - Bellevue. — 3 *septembre* : ordre de s'abriter au sud de la Marne. Ce fut, au corps, l'heure la plus critique, les carnets de route disent : « l'heure tragique »; mais c'est le moment aussi où le corps commence à sentir « qu'on manœuvre ».

LE GÉNÉRAL FRANCHET D'ESPÉREY
OBSERVANT UNE POSITION

Il a ordre de se porter dans la région de Condé-en-Brie et d'accomplir le mouvement de rocade avec les divisions de réserve. La 35e division passe la Marne au pont de Dormans, la 38e division à Passy-sur-Marne, la 36e à l'ouest de Jaulgonne.

Par ordre, *on ne détruit plus les ponts*, ce qui tend à indiquer que l'heure de l'offensive n'est pas éloignée.

Le mouvement de rocade qui met le 18e corps à la place des divisions de réserve, à la gauche de l'armée, est un fait accompli.

Toute la retraite du corps a été couverte dar la division d'Algérie (général Muteau). L'ennemi avait rejoint. Dans la matinée du 4 s'engage, dans la région du bois de Pargny, un combat de front très violent. Pressée de front et de flanc, la division résiste tant qu'il reste une voiture du corps d'armée. Puis, elle se replie en combattant du côté de Corrobert. Dans l'après-midi, le général Muteau est grièvement blessé d'un éclat d'obus. Il reste à cheval jusqu'au moment où, ses forces le trahissant, il s'évanouit. Avant qu'on ne l'évacue, ayant repris connaissance, il donne ses instructions pour la continuation de la lutte. On le reverra bientôt à la tête de sa division. Le général Schwartz prend le commandement intérimaire.

La division se replie en combattant sur le Petit-Morin. Et, toujours en combattant, elle se rassemble finalement dans la région de Saint-Brice, aux abords de Provins.

Quelques extraits de carnets de route pour le 18e corps : d'abord, cette vaillante 38e divi-

sion (général Muteau), 5e régiment de tirailleurs algériens :

« 30 *août*. — La compagnie a perdu 50 hommes. Le 8e tirailleurs a perdu ses deux chefs de bataillon et nombre d'officiers. C'est la 22e qui est la plus éprouvée; il ne reste qu'une soixantaine d'hommes.

« 31 *août*, 5 *heures*. — Départ de Nouvion-Catillon par Pont-à-Bucy, Remies, Vivaise-Loisy. Nous arrivons à la ferme de Loisy (13 kil. nord-ouest de Laon), à 13 heures. La route a été très pénible en raison de la chaleur accablante. La situation générale nous préoccupe. Nous croyons toujours à une retraite voulue. Il est probable que nous allons nous arrêter à l'abri du front La Fère-Laon-Reims, qui a dû être mis en état.

« 1er *septembre*. — Quelle triste marche! Nous contournons Laon par l'ouest : Mons, 11 h. 50; Bourguignon, 12 h. 30; Chailvet, 14 heures; Chavignon 15 heures. Par Pargny-Filain, on monte au plateau de La Malmaison où le régiment fait un long repos de 19 à 22 heures à la ferme La Royère. La marche s'est effectuée à la vitesse de 2 kilomètres à l'heure. Elle n'a pas été inquiétée; on n'a pas entendu le canon. A 22 heures, on part pour Ostel; puis, péniblement, par un sentier à peine tracé, au bord du plateau dans la broussaille, le régiment descend vers Chavonne, où il traverse l'Aisne, sur le pont dont la destruction est préparée. Pourquoi a-t-on reculé si loin? Pourquoi la destruction du pont est-elle préparée?... »

« 2 *septembre*. — Par Cys-la-Commune, le régiment monte sur le plateau au nord de l'Aisne. Nous recevons nos bagages et je puis, enfin, quitter ma culotte rouge si voyante et mettre une culotte de velours gris. Puis Vauxtin, Vauxcéré. A Bazoches, on me dit que les Allemands sont déjà à Soissons et à Reims. Il n'y a pas de temps à perdre. En effet, nous entendons, vers 15 heures, une sérieuse canonnade tout près, à l'ouest de la forêt de Dôle. Le régiment arrive à Chéry-Chartreuse. Le bataillon se rassemble au nord-ouest de Dravegny. Je suppose que ce n'est que de la cavalerie allemande qui a suivi la colonne à notre droite. Nous entrons dans la Brie par la ferme Rarey, en liaison avec le 3e corps. »

« 3 *septembre*. — Départ à 6 heures. En marche vers Cierges-Ronchères. A 8 h. 1/2, en arrivant à un village, la tête de colonne du régiment reçoit des coups de canon. Où sont nos flanc-gardes? Quelle liaison y a-t-il entre nos colonnes? Nous avons bien vu une colonne allemande suivre une route parallèle à la nôtre à la distance de 2 ou 3 kilomètres (1); mais je croyais que c'était une flanc-garde de notre colonne, à droite. Emoi dans la colonne. Nos tirailleurs ont été bien démoralisés par la canonnade de Ribemont !... Nous descendons dans la vallée de la Marne par La Boulangère. Nous recevons l'ordre de gagner le pont de Passy-sur-Marne, par Courcelles. Le général Muteau presse lui-même notre mouvement. On entend le canon vers Dormans. Nous bivouaquons à la ferme Saint-Dominique, à mi-chemin de Celles-les-Condé..

(1) Sans doute la route de Fère à Jaulgonne.

« 4 *septembre*. — Départ à 4 h. 30, le bataillon en queue de colonnes. Celle-les-Condé-Condé-en-Brie. On entend le canon à l'ouest du bois de Pargny. Le combat d'infanterie s'engage. Les Allemands tiennent la lisière du bois de Pargny (sur la Dhuis). Notre artillerie se replie. Le commandant nous donne l'ordre de nous replier : il est à peu près midi. Le régiment réuni se porte par la Villeneuve sur Vauchamps, encombré d'artillerie. Nous prenons la route de Montmirail. Une violente canonnade fait refluer les voitures. La croupe entre Maclaunay et Bergères est tenue par l'artillerie. Nous voyons passer l'auto du général Muteau, grièvement blessé près de Montmirail. Nous reprenons la marche vers Morsains, occupé par une des divisions de réserve. (C'est le mouvement de rocade qui s'accomplit.)

« 5 *septembre*. — Départ de Morsains sur Provins... »

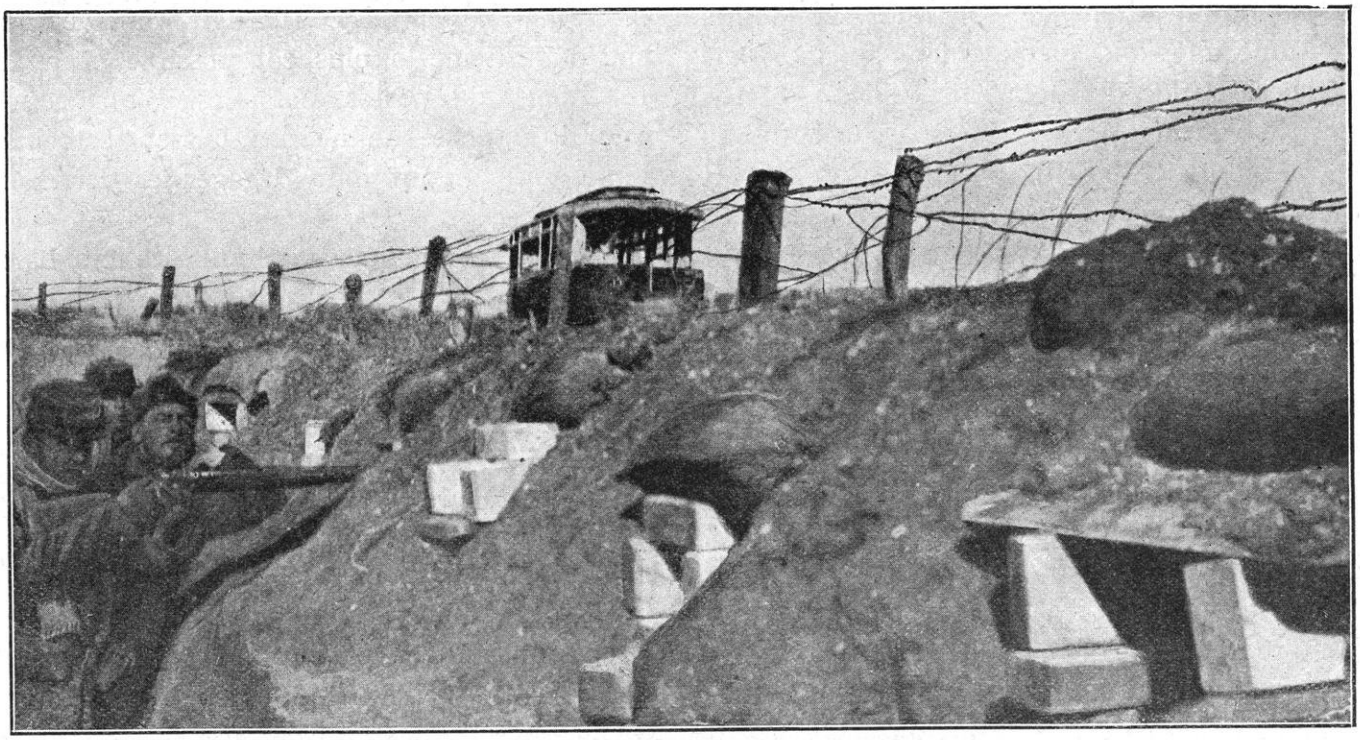
On n'aurait pas le véritable caractère de cette retraite, si l'on ne tenait pas compte du mélange des unités, résultant du mouvement de droite à gauche et de la rocade du 18e corps et des divisions de réserve à partir de la bataille de Guise. Un officier du 57e régiment, appartenant à la 37e division, donne, en ces termes, le tableau exact des choses :

« 30 *août, Renansart*. — Le 57e est en trois morceaux. Nous sommes séparés du colonel, parti, de son côté, avec d'autres éléments du régiment. Avec un bataillon et demi nous couchons à Renansart, où le général commandant la 38e division (général Muteau) m'offre l'hospitalité... et une part des avant-postes; — ceci comme exemple du mélange des unités. »

Le régiment qui suit l'itinéraire Nouvion-le-Comte, Loisy, Cerny-les-Bucy, Bourguignon, Pargny, Vailly (passage de l'Aisne), Paars, Perles, Mont-Notre-Dame, Mareuil-en-Dôle, Cierges (passage de la Marne sur un pont de bateaux à l'est de Dormans), Montigny-les-Condé, Vauchamps, Bergères, Perthuis, entremêle continuellement sa marche avec celle de la division d'Afrique et l'auteur des notes que je cite (lieutenant-colonel P...) écrit :

« J'ignore le rôle joué par les divers éléments du 18e corps d'armée dont le quartier général suivit la route de Montmirail à Provins. Je pris part à la bataille avec des troupes d'Afrique auxquelles je me joignis au cours du combat (38e division). Je recueillis, dans la soirée, des éléments des 2e et 3e bataillons du 57e, en des points éloignés de plusieurs kilomètres, plus un convoi d'administration de 53 voitures. »

Preuve frappante du mélange des corps



AU BORD D'UNE ROUTE — APRÈS UN COMBAT

jusqu'à l'heure où les événements vont tourner.

3e *corps* (général Hache).

Nous avons dit que, le 30, aussitôt après la bataille de Saint-Quentin-Guise, le 3e corps avait reçu l'ordre de se porter sur la gauche pour soulager le 18e corps attaqué dans la région de Séry-les-Mézières et Ribemont. Aussitôt l'opération terminée, le corps se replie sur la rive gauche de la Serre par les ponts compris entre Assis-sur-Serre et Crécy-sur-Serre et poursuit sa marche, dans la direction de Laon, par Verneuil-sur-Serre, Barenton, Chambry, en liaison à gauche avec le 18e corps, par Crépy, Aulnois, Besny. Cette retraite est couverte à l'arrière-garde, d'abord par la 37e division, puis par la 6e division et le 7e chasseurs. L'ennemi est signalé vers Villers-le-Sec et Monceau-le-Neuf. D'autre part, des troupes allemandes ont franchi l'Oise au sud de Noyon, et marchent vers l'est pour tenter un mouvement tournant, tandis que d'autres corps débouchent vers l'ouest, se dirigeant sur Chaumont-Porcien-Wasigny-Novion-Porcien. Il y a danger d'être pris dans une tenaille. Aussi, l'ordre de l'armée est formel : « *Malgré l'état de fatigue des troupes, l'armée se portera derrière l'Aisne et continuera, à marches forcées, son mouvement vers le sud. Ce mouvement est nécessaire pour l'exécution du plan d'opérations du général en chef et doit être exécuté coûte que coûte et quelles que soient les conséquences.* »

Le mouvement se continue donc, d'abord au sud de l'Aisne, puis vers la Marne, en direction de Dormans. Le général Bloch, commandant la 6e division, est remplacé par le général Pétain qui prend le commandement à Fismes, le 1er septembre. En même temps, le général Mangin prend le commandement de la 5e division en remplacement du général Verrier. Ce même jour, au soir, les lignes allemandes bordaient l'Aisne.

Le corps suit la route de Laon à Fismes. Le 1er escadron du 7e chasseurs ne quitte Villers-en-Prayères sur l'Aisne qu'à 6 h. 30.

Mais, déjà, il faut garder les passages de la Marne : l'ennemi apparaît dans la région de Château-Thierry. On apprend que la Ire armée allemande (von Kluck) fait un mouvement pour prendre de flanc la 5e armée et couper

ses communications. Le soir du 2 septembre, le front allemand est jalonné par une ligne Verberie - Gilocourt - Rétheuil - Vivières - Long - pont, et l'armée est précédée par un corps de cavalerie (Richthofen). Le 18e corps s'étant replié sur Corrobert-Montmirail, le 3e corps est sans protection sur son flanc.

Il reçoit l'ordre réitéré et pressant de gagner la rive sud de la Marne. La 4e division de cavalerie couvrira le flanc ouest de l'armée, tandis que le corps de cavalerie, renforcé d'une nouvelle division qui débarque à Epernay, tiendra la région de Château-Thierry.

La retraite se poursuit, le 2 septembre, au sud de la Vesle, par Olizy, Violaine-Lagery (2 septembre au soir). Elle reprend, le 3 septembre, par Dormans, Port-à-Binson, Igny-le-Jard en direction de Montmirail, le corps se tenant prêt à soutenir, au besoin, le 18e corps vers Condé-en-Brie.

Le 3 septembre, à 3 heures, on a, enfin, le sentiment que la tentative ennemie de couper les communications de l'armée par l'ouest a échoué. Aussitôt, les ordres prennent un nouveau caractère : ce n'est plus venant de l'ouest que l'on attend l'ennemi, mais venant de l'est. La retraite s'est accomplie à marches forcées, mais en bon ordre. Le 4 septembre au soir, la 6e division, qui couvre le 3e corps, est derrière les forêts du Breuil et de Vassy (entre Condé et Epernay) ; elle cantonne dans la région de Margny, au sud du Surmelin.

C'est alors (à savoir le 4 septembre à midi 15) que le 3e corps d'armée est touché par l'Instruction émanant du Grand Quartier Général visant l'offensive pour le 5 et le 6 septembre. Dès cette heure, la manœuvre de la Marne est commencée : le mouvement face à l'est (et non plus face à l'ouest) s'accentue. Indiquons, dès maintenant, cette importante disposition qui laisse pressentir les journées prochaines : « La 5e armée, *en liaison à l'est*, avec la fraction d'armée du général Foch, continuera demain son repli vers la Seine, *en vue d'exécuter la manœuvre qui doit aboutir à la reprise de l'offensive par la masse de nos armées*. Il s'agit d'arriver au sud de la Seine le plus tôt possible et avec le moins de pertes possibles. C'est pourquoi il importe de ne pas laisser accrocher l'infanterie. Avant tout, dégager les derrières de l'armée. »

Le sens de la manœuvre étant, dès lors, bien précisé pour le 3e corps, qui est l'articulation de la 5e armée, l'ensemble du mouvement a, désormais, aux yeux des chefs, son sens véritable. Le recul même, s'il le faut sur la Seine, n'a plus qu'un objet : ne pas se laisser accrocher imprudemment puisqu'il s'agit de reprendre l'offensive générale aux lieux et heures qui seront indiqués par le haut commandement. Les dispositions prises, dès lors, le sont selon cette conception si simple et si forte : à la veille d'une bataille dont on prend l'initiative, garder la pleine liberté de ses mouvements.

1er *corps* (général Franchet d'Espérey, puis général Deligny), composé de la 1re division (général Gallet) et de la 2e division (général Deligny).

Par suite du mouvement prescrit au cours de la bataille de Guise, le 1er corps est devenu l'épine dorsale de la 5e armée; il a quitté l'aile droite et, s'intercalant entre le 3e corps et le 10e corps, il a soutenu, d'un côté et de l'autre, l'effort de la retraite.

L'ordre de repli était arrivé au corps le 30 août à 9 h. 45. Le décrochement s'était accompli facilement devant un ennemi battu et qui n'agissait plus que par son artillerie de gros calibre.

Le général Franchet d'Espérey constitue une puissante arrière-garde sous les ordres du général Bro. Elle se compose d'une brigade provisoire (45e et 284e), du 6e chasseurs et de deux groupes d'artillerie de campagne. Cette arrière-garde prend position sur les hauteurs de Crécy-sur-Serre, et c'est là qu'elle attend l'ennemi, disposée à faire tête le cas échéant.

Mais les mouvements de l'armée britannique et ceux des corps de gauche, exposés plus directement à la manœuvre enveloppante de l'ennemi,

MISE EN BATTERIE D'UNE PIÈCE D'ARTILLERIE

imposent à tous la nécessité de se hâter. Dans le cours de la journée du 31, les ordres reçus enjoignent au 1er corps de reprendre son mouvement, de rétrograder le soir même et de se porter dans la région de Laon (Bruyères-Athies-sous-Laon). Quartier général à Laon. Le général Franchet d'Espérey, ne se sentant nullement pressé par l'ennemi, accorde à ses troupes quelques heures de repos dont elles ont grand besoin et la marche ne reprend qu'au milieu de la nuit. Mais, déjà, l'ordre est arrivé de se porter au sud de l'Aisne, le 1er septembre, en fin de marche.

Le mouvement s'accomplit dès le 1er septembre sans incident. La 2e division fait un long repos à Pontavert, les arrière-gardes à Cormicy-Chassemy.

Le corps de cavalerie du général Conneau, venu de l'est (8e et 10e divisions) et complété par la 4e division de cavalerie, s'aligne sur le front de la 5e armée à gauche du 1er corps. Le 45e de ligne est détaché du 1er corps pour lui servir de soutien. L'ordonnance des convois est parfaitement réglée. Les troupes reçoivent des vivres à des points désignés d'avance où ils sont déposés.

Le 2 septembre, le mouvement continue par une marche tranquille et courte vers la Marne en direction de Dormans (quartier général à Ville-en-Tardenois). Pas d'incident au corps ; mais on commence à sentir un danger croissant sur la gauche, l'ennemi ayant enlevé Château-Thierry : la menace est sérieuse. Le corps franchit la Marne en deux colonnes : l'une au pont de Damery, l'autre sur un pont d'équipage jeté par le génie à Reuil-sur-Marne.

L'ennemi approche. Il prend contact avec les arrière-gardes (84e d'infanterie) près de la ferme Montazin. Il est repoussé, non sans effort.

En général, ces courts contacts se produisent

de la manière suivante : on ne voyait pas les Allemands de toute la journée ; mais, le soir, arrivaient des autos-canons qui tiraient quelques coups, et parfois des forces d'infanterie expédiées en avant-garde.

Le corps s'est donc établi au sud de la Marne, sans grande difficulté. Il a simplement le sentiment que l'ennemi le menace à l'ouest, par suite du recul sur son flanc de l'armée britannique, des divisions de réserve portées plus en arrière, du 18e corps posté vers Crécy-en-Brie et même du 3e corps qui prend une disposition en échelon refusé d'autant plus accentuée dans cette même direction.

Le 1er corps devient donc, à partir de ce moment, la tête d'angle de la 5e armée, obligé de faire face à la fois à l'ouest et au nord, bientôt à l'est. C'est l'articulation de la prochaine bataille de la Marne qui commence à s'établir.

Ce même jour, ce corps reçoit la première récompense des beaux services qu'il a rendus depuis le début de la campagne : le général Lanrezac, ayant quitté le commandement de l'armée, le général Franchet d'Espérey est nommé à ce commandement. Il est lui-même remplacé, à la tête du corps, par le général Deligny. Le général Marjoulet prend la 35e division (du 18e corps) en remplacement du général Exelmans. D'autres mouvements se produisent dans l'armée. Le général Pétain, encore colonel, à Charleroi, prend le commandement de la 6e division, à la place du général Bloch. Le colonel Doyen, le héros de Dinant, remplace Pétain à la tête de la 4e brigade. Le lieutenant-colonel Rougeot, du 73e, reçoit le commandement du 8e régiment. Déjà le général Mangin a pris le commandement de la 5e division en remplacement du général Verrier, et le général de Maudhuy va commander le 18e corps, remplaçant le général de Mas-Latrie.

Le repli du 1er corps s'achève, dans les journées du 3 et du 4, à la hauteur de Montmirail. Seulement, dans l'après-midi du 4, le contact est de nouveau repris avec l'ennemi. Il vient toujours de l'ouest : les avant-postes de la 1re division sont pris à partie, vers la ferme de La Pommeraie, par un ou deux bataillons ennemis débouchant de la forêt de Vassy, par Mareuil-en-Brie. Evidemment, cette partie du front va devenir un point très sensible.

Mais le 1er corps étant tête d'angle de l'armée, à partir de Montmirail ne reculera plus. Il sait que pour le lendemain 5, c'est l'offensive.

Je donnerai les extraits du carnet de route d'un des chefs les plus distingués du 1er corps. On y remarquera la vive et pénétrante intelligence des événements, le beau caractère de mâle résolution :

« 31 *août*. — Marche en échelon sans incident notable. Pourtant, grosse chaleur dont les troupes souffrent. Cette retraite que les soldats ne comprennent pas les inquiète, les attriste. Les chefs de corps se multiplient pour leur remonter le moral et j'admire en ce rôle, tout comme au combat, le brave colonel Doyen. Cantonnement à Anizy. Là, j'apprends que Pétain reçoit le commandement de la 6e division ; la 4e brigade sera commandée par le colonel Lévi, du 110e. A minuit, départ pour une marche forcée qui doit nous amener sur la Marne ! Pourquoi ?

« 1er *septembre*. — Marche très lente et très pénible à travers la forêt de Samoussy ; la 2e division est en queue, derrière l'interminable colonne du E. N. E. et elle dépasse divers éléments du 10e corps d'armée, qui suit un itinéraire voisin. Un officier d'état-major du 10e corps m'apporte l'ordre de marcher côte à côte avec le 10e corps, sur la large route de Corbeny ; nous en profitons pour presser la marche et faire prendre un long repos à Pontavert même, où nous avons passé l'Aisne. Les transports rejoignent. Très forte chaleur.

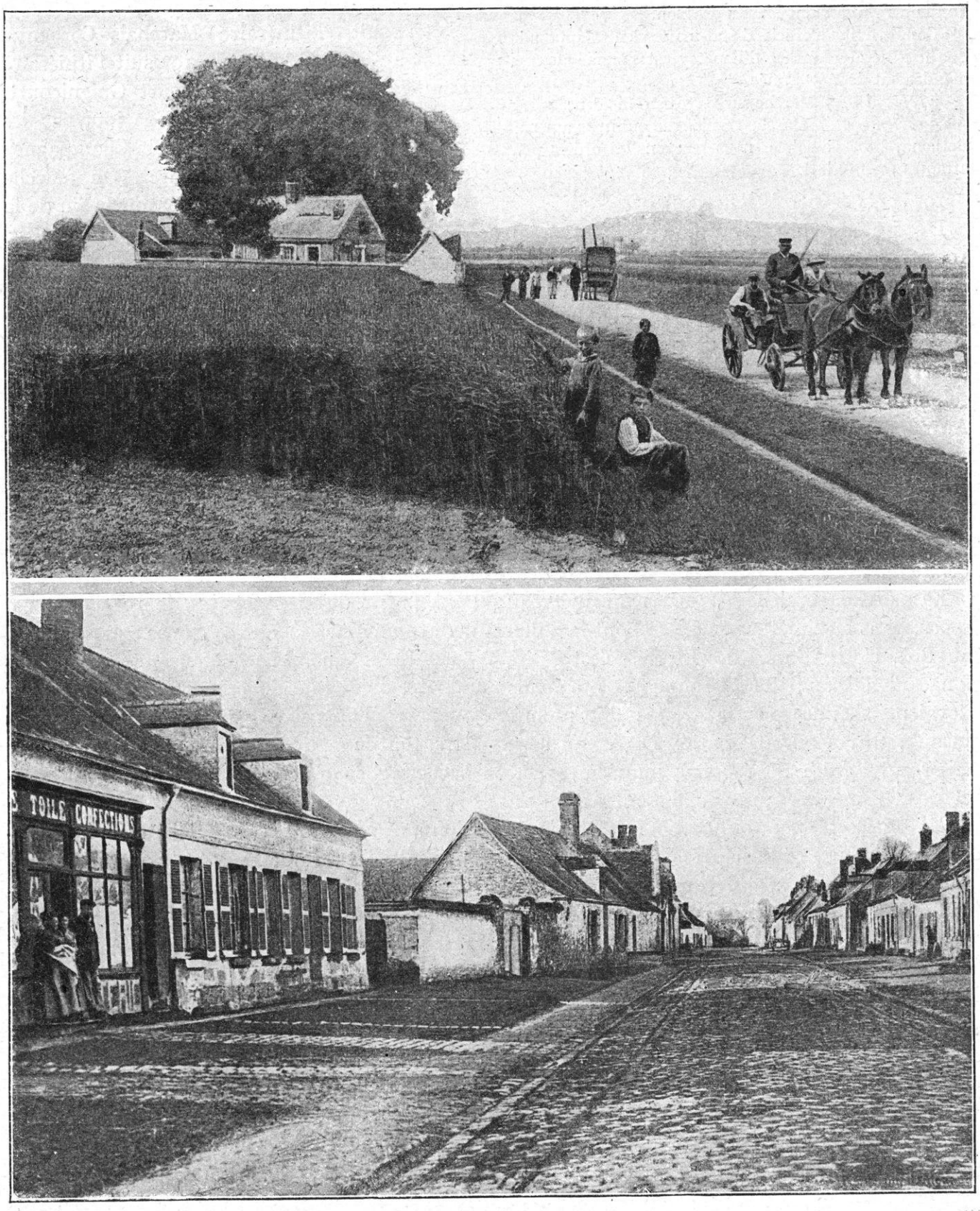
« Reprise de la marche. Traversée de Roucy, encombré de convois de toute espèce. Gîte à Ventelay.

« 2 *septembre*. — Réception d'un bulletin de renseignements satisfaisant. C'est le premier depuis le début des opérations. Aussi, je cherche à le faire répandre dans la troupe, fort avide de nouvelles. Les soldats sont enchantés d'apprendre que, le 30 août, Sains-Richaumont a bien été un succès pour nous.

« Les Allemands auraient deux corps de cavalerie, l'un, commandé par von Marwitz, à Crépy-en-Valois, l'autre par Richthofen, près de Noyon. Le 1er septembre, reprise de la marche sur la Marne, direction de Tramery. Marche pénible. Jonchery.

« 5 *septembre*. — Départ à 3 heures du matin. Marche pénible. J'admire l'ordre dans lequel se maintient le 1er corps, au milieu de tant d'éléments hétérogènes qui nous paralysent. C'est évidemment dû à l'activité du général d'Espérey et à l'habileté du général Lardemelle, son chef d'état-major.

« Deux régiments de la 2e division, le 33e et le 73e, couvrent les ponts de Damery et de Reuil. Pendant ces longues heures, des bruits fâcheux circulent : on dit que nous devons reculer jusqu'à la Seine et tous les officiers et sol-



ATHIES-SOUS-LAON. — ROUTE DE LAON ET RUE DE LIESSE

dats, qui s'entretiennent à ce sujet, sont d'avis qu'il n'y a qu'à attaquer les Allemands au passage de la Marne... Cantonnement à Saint-Martin-d'Ablon.

« Dans la nuit, un officier d'état-major vient m'apprendre que le général Franchet d'Esperey est nommé au commandement de la 5e armée.

« 4 *septembre.* — Marche sur Baye sans incident.

« 5 *septembre.* — Marche très longue qui nous amène à Bethon... Dans la soirée, nous recevons les ordres pour attaquer... Enfin!... »

10e *corps* (général Defforges).

L'ordre de la retraite était arrivé au 10e corps, le 30, à 8 h. 1/2 du matin. Il prit donc ses dispositions pour son repli, encadré à gauche par le 1er corps et à droite par la 4e division de cavalerie et la 51e division de réserve. Le mouvement s'exécuta en deux colonnes, en direction générale de Marle-Autremencourt, sans être inquiété : la 19e division marchait à droite, la 20e à gauche, et cela seulement à partir de 15 heures, après un sérieux repos. « Ce n'est pas sans un vif regret que tous, chefs et soldats, abandonnaient à l'ennemi le terrain reconquis. »

La marche reprit le 31, après un nouveau repos, dans la direction de Pierrepont-la-Ville-au-Bois-Notre-Dame de Liesse, c'est-à-dire longeant le camp de Sissonne. Les convois devaient s'enfiler par la trouée de Craonne jusqu'à Juvincourt-Damarie. Le 31 au soir, on reçut l'ordre de repartir immédiatement et de dépasser le camp de Sissonne au delà de la Maison-Bleue; de ce côté, on sentait non seulement la pression exercée sur le flanc gauche de la 5e armée par l'ennemi débouchant de l'Oise, mais celle exercée sur son flanc droit par les armées allemandes débouchant de la Meuse et marchant vers l'Aisne, par Wasigny-Château-Porcien-Rethel. La manœuvre allemande en tenaille allait-elle réussir ? Elle eût cueilli la 5e armée, dans la plaine de Laon, si elle se fût attardée.

« Le mouvement *devait donc être continué sans arrêt* en faisant appel à l'énergie des troupes, de façon à atteindre, le 1er septembre, dans la matinée, le nord de l'Aisne. » On marche toute la nuit par la trouée de Craonne, mais la 4e division de cavalerie couvre maintenant le flanc ouest de l'armée et la cavalerie du 10e corps, son flanc est. A gauche, la 20e division suit l'itinéraire Marchais-Corbeny-Berry-au-Bac; à droite, la 19e suit l'itinéraire Saint-Erme-Berrieux-Juvincourt-Guignicourt.

Marche de nuit et marche de jour par les plaines glacées et torrides de la Champagne : 40 kilomètres sans désemparer. On marche de 16 heures à 16 heures. Avant la fin de la journée du 1er, l'Aisne est franchie ; on approche de Reims. S'arrêtera-t-on à l'abri des forts de Reims ? Non ; il faut encore faire ce sacrifice. La garnison de Reims ne comprenait que deux bataillons de territoriaux, quelques douaniers et des dépôts avec deux forts médiocrement armés, ceux de Brimont et de Vitry-les-Reims.

Ordre de franchir la Vesle ; ordre de franchir la Marne. Le 10e corps, qui tient la droite de l'armée, doit laisser la ville et ses forts sur sa propre droite et venir s'appuyer aux pieds de la Montagne de Reims, dans la région de Courtagnon, Marfaux, Bligny, Pourcy.

A partir du 2 *septembre*, le 10e corps est averti, comme les autres corps, que dans la volonté du général en chef, la retraite n'a pas d'autre objet que de prendre du champ pour préparer l'offensive générale prochaine. Dès lors, tout le monde comprend, tout le monde accepte et se prépare.

Recul nouveau selon les ordres : la 51e division de réserve jusqu'à Hautvillers, Dizy-Magenta, Epernay; la 20e division à l'ouest d'Epernay ; la 19e division autour d'Hautvillers, en liaison avec le 1er corps, par Damery. A droite, le 10e corps sent que la pensée du haut commandement veille sur lui et qu'on travaille à parer la branche de la « tenaille » ennemie s'allongeant de ce côté. Par la division Bouttegourd, il prend la liaison, à l'est, avec une nouvelle armée, créée en vue de consolider le centre, comme l'armée Maunoury a été créée pour consolider l'extrême-gauche : il s'agit du « détachement » Foch, qui portera bientôt le nom de 9e armée et que nous allons voir entrer en action.

D'autre part, et pour protéger la 5e armée

ENVIRONS DE LAON. — LA SUCRERIE DE CHAMBRY

vers l'ouest, notamment contre les incursions de la cavalerie Richthofen, le haut commandement a ramené de l'Est (où il est devenu disponible à la suite de la belle défense de la Trouée de Charmes) le corps de cavalerie du général Conneau ; ce corps est reconstitué ; la 4e division reçoit l'ordre de le rejoindre et le corps se trouve composé, ainsi, des 4e, 8e et 10e divisions de cavalerie ; il reçoit comme soutien, ainsi qu'il a été dit ci-dessus, le 45e régiment d'infanterie. Ce corps a ordre de se tenir sur le flanc ouest de la 5e armée et de la protéger contre tout événement.

Ainsi tout est paré dans la mesure du possible, soit contre une action d'un ennemi venant de l'est, soit contre celle d'un ennemi venant de l'ouest. Il est temps ; car de partout on signale l'approche de l'ennemi dans les deux sens. Le 3 au soir, ayant franchi la ligne de Reims, il tâte les arrière-gardes du 10e corps à Marfaux, où il est d'ailleurs repoussé par le 70e régiment d'infanterie.

D'autre part, la cavalerie ennemie a surpris Château-Thierry. Il faut céder encore. Le 4, ordre de reculer jusqu'à hauteur de Montmirail, puis au sud d'Epernay, qui est abandonné, et de se tenir vers Etoges, Congy, Villevenard, c'est-à-dire sur la lisière nord des marais de Saint-Gond.

Le quartier général de l'armée se transporte à Sézanne ; la liaison est assurée à droite, avec le détachement Foch, et à gauche, avec le 1er corps, par la Chapelle-sous-Orbais. Le repli se fait méthodiquement, militairement, en échelons, comme à la manœuvre, chacun des éléments ne cédant le terrain qu'au fur et à mesure que les autres sont à l'abri. Malgré la chaleur intolérable et quelques obus d'artillerie lourde, le mouvement s'accomplit sans incident. Le 10e corps est bien en mains et plein d'ardeur quand, dans la journée du 4, le bruit se confirme que l'offensive est imminente.

Cependant les états-majors étaient informés que quelque délai était encore nécessaire : « La 5e armée devait continuer, le lendemain 5 et peut-être jusqu'au 6, son mouvement sur la Seine, en liaison avec le détachement Foch, *pour exécuter la manœuvre en vue de la reprise de l'offensive.* »

En outre, on apprenait que, de ce côté, le

front était consolidé encore par le transport par les voies les plus rapides dans la région de Nogent-sur-Seine, du groupe des divisions de réserve qui avait, comme nous l'avons dit, quitté la gauche de la 5e armée.

On sent partout et constamment la vigilance du haut commandement. La confiance rayonne de ceux qui savent à ceux qui devinent.

La 51e division de réserve se rend, par Sézanne, jusqu'à Barbonne ; la 19e division par Chènevières jusqu'à Noisy ; la 20e division par Villevenard jusqu'à Allemant et Péas, faisant face au nord. Nous dirons, à propos de la « manœuvre de la Marne », la portée combinée de ces divers mouvements.

Le quartier général du corps était à Barbonne et c'est là que le commandant du 10e corps devait recevoir l'ordre attendu par tous, de la reprise immédiate de l'offensive.

4e division de cavalerie (général Abonneau). — Pour finir, il faut donner quelques précisions sur la marche des deux corps de l'Est, c'est-à-dire la 4e division de cavalerie et la 51e division de réserve (général Bouttegourd).

Ces deux formations ont opéré d'abord, en commun, comme nous l'avons dit, notamment à la bataille de Guise où elles ont remporté un brillant succès. Mais, elles seront séparées au cours de la retraite et recevront des missions différentes pour la reprise de l'offensive.

La 4e division de cavalerie a pour mission, au début de la retraite, de couvrir le flanc est de l'armée, en se portant dans la région de La Ville-aux-Bois, Dizy-le-Gros. Elle cherchera à maintenir la liaison avec la 4e armée. Elle se porte immédiatement sur Craonne.

Soudain, elle reçoit l'ordre de marcher rapidement sur l'ouest, dans la région de Vailly, pour protéger l'armée contre un mouvement de la cavalerie ennemie qui menace les communications de la 5e armée. (C'est l'affaire de Vauxaillon, sur laquelle nous allons revenir.) Pour arriver à temps, la division, qui combat depuis trente-cinq jours, aurait à fournir une marche de 70 kilomètres. Dans la nuit du 31 août au 1er septembre, le mouvement s'accomplit partiellement et la 4e division de cavalerie opère dans la région de Missy-sur-Aisne, Cramaille. Elle est, dès lors, maintenue à l'ouest et se porte dans la région de Nampteuil-sous-Muret.

Dans ces conditions, le rôle de la 4e division de cavalerie à l'est de l'armée est terminé. A partir de cette date (*2 septembre*) elle est mise sous les ordres du général Conneau et fait corps avec la 8e et la 10e divisions de cavalerie. Ce corps est appelé à opérer sur le flanc ouest de la 5e armée, mais il reste à la disposition directe du général en chef. En conséquence, la 4e division gagne la région de Dormans, par Oulchy-le-Château. *Le 2*, elle prend contact avec les cyclistes ennemis dans la région de Grisolles. *Le 3*, elle protège en particulier le mouvement de rocade des divisions de réserve, que nous avons exposé plus haut.

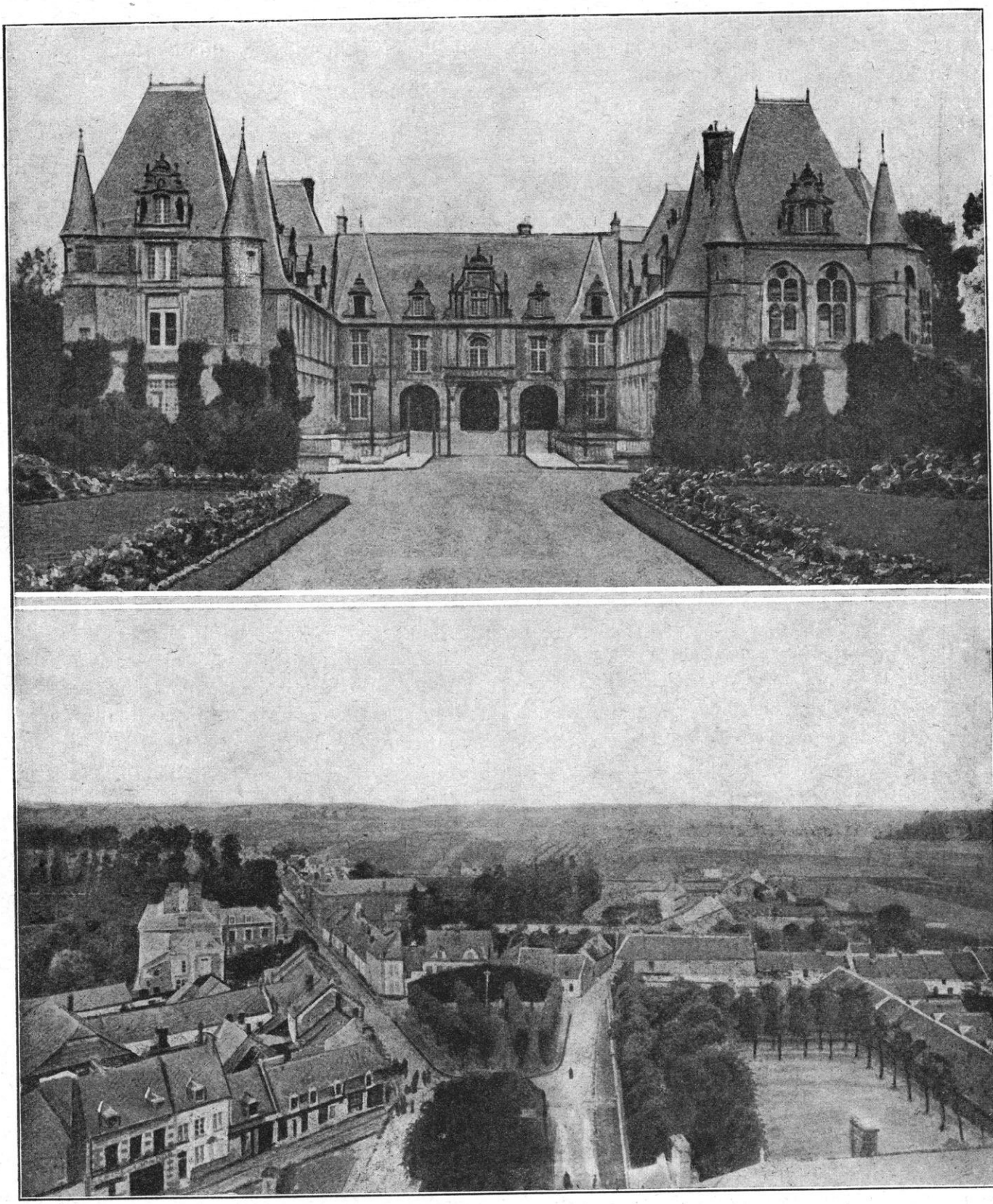
La retraite s'accomplit lentement, toujours face à l'ennemi et toujours protégeant les divisions de réserve dans la direction de Corrobert. La journée est accablante : la division ne peut prendre que quatre heures de repos.

Le 4, elle est sur pied dès 5 heures du matin, pour opérer contre un ennemi qui débouche de la région de Château-Thierry. Protéger le 18e corps d'armée, défendre Montmirail, couvrir la retraite de l'armée, tels sont les devoirs multiples qui incombent au corps de cavalerie.

A partir de 13 heures, Montmirail est violemment bombardé. Des combats s'engagent sur tout le front du corps et notamment de la 4e division ; un fort parti menace de tourner sa gauche et, par conséquent, celle de la 5e armée. La 4e division de cavalerie a mission de « boucher le trou » entre Montolivet et Meilleray.

C'est l'heure critique. La division cantonne à Montilly, Marchais, Saint-Martin-du-Bochet.

La journée du 5 est celle où les projets des deux hauts commandements vont se heurter, mais où ceux de Joffre prendront décidément le dessus : journée de confusion apparente et d'angoisse partout, notamment dans les corps plus spécialement en contact avec l'ennemi : c'est le cas du corps de cavalerie.



NOTRE-DAME-DE-LIESSE — CHATEAU DE MARCHAIS ET VUE GÉNÉRALE

On apprend, à 5 heures, qu'une colonne ennemie, avec artillerie et infanterie, se rend de Montolivet sur Meilleray, entre le Petit et le Grand-Morin. Ordre de tenir, le plus longtemps possible, sur le Grand-Morin; puis, s'il le faut, de céder et de se porter plus au sud. La 4e division a atteint Courtacon en même temps que la 8e division de cavalerie. Le stationnement se fait sur la ligne Lézins, Four-le-Val, La Chapelle, Saint-Sulpice, Saint-Loup, Bas et Haut-Courton.

Le lendemain, c'est l'offensive et la bataille de la Marne.

51e division de réserve (général Bouttegourd). Tandis que la 4e division de cavalerie (général Abonneau) se porte vers l'ouest pour se fondre dans le corps de cavalerie du général Conneau, la 51e division de réserve (général Bouttegourd) garde sa position à l'est de la 5e armée. Il suffira de relever son itinéraire pour marquer son rôle, qui consiste à garder la liaison avec le détachement Foch.

Elle s'est battue près de Vervins, Gercy, Voulpaix, Saint-Pierremont, le 29 et le 30. La retraite commence, *le* 30, à partir de Saint-Pierremont. La division, suivant le sort de l'armée, commence, *le* 1er *septembre*, les grandes marches qui ont surtout lieu, la nuit, en direction de Reims. Elle a passé l'Aisne dans la région de Neufchâtel-Guignicourt, *le* 2. *Le* 3, elle arrive à Saint-Thierry, à proximité de Reims. De là, traversant, de part en part, la montagne de Reims, elle se porte, d'un trait, jusqu'à Pierry, au sud d'Épernay. Elle repart pour aller, *le* 5, cantonner à Courjeonnet, au nord des Marais de Saint-Gond. Elle sera, *le* 6, à Barbonne et aux Essarts. Et c'est là que, débouchant de Charleville, elle prendra part, à partir du 7, à la bataille de la Marne.

VUE D'ENSEMBLE SUR LA RETRAITE DE LA 5e ARMÉE

Après avoir suivi la marche en retraite de chacun des corps de la 5e armée (et il n'y avait pas d'autres moyens d'indiquer la réalisation, sur le terrain, des mouvements particuliers ordonnés en vue de la manœuvre de la Marne), il est indispensable de donner une vue d'ensemble sur le rôle de l'armée elle-même pendant cette période du 30 août au 5 septembre qui est la genèse de si grands événements.

On a vu, dans l'étude particulière de la marche des corps, que la retraite n'est pas seulement un recul voulu et hâtif devant l'ennemi : c'est aussi une combinaison de mouvements et de combats à la fois pour lui échapper, le contenir et pour opposer manœuvre à manœuvre. Jamais le haut commandement ni les commandements particuliers, jamais le soldat lui-même ne perd la conscience de ces multiples devoirs. Il interroge sans cesse et, pour le satisfaire, les officiers lui donnent toujours la même explication : « Nous reculons pour prendre des positions meilleures ; nous attirons l'ennemi dans un piège. » Et il marche, il a une confiance imperturbable dans le haut commandement.

Cette communauté de la pensée et des efforts donne une solidité extrême à cette apparente déroute qui, en somme, trompe l'ennemi.

A diverses reprises, il cherche à prendre l'armée en défaut, et il n'y parvient pas. Je ne doute pas que l'histoire militaire ne reconnaisse un jour, dans la savante et puissante ordonnance d'un recul indispensable, une de ses plus instructives leçons.

Le décrochement, après la bataille de Guise, avait été tel qu'il devait être à l'issue une lutte victorieuse, résolue et vigoureuse.

Cependant, par suite de la retraite rapide de l'armée britannique, la 5e armée était entièrement découverte sur son flanc ouest : or, non seulement elle avait affaire à l'armée Bülow, mais elle pouvait craindre la rapide intervention de l'armée von Kluck. Nous avons vu, en effet, que celle-ci se dégageant de l'étreinte de l'armée Maunoury et négligeant Paris, avait, à partir du 1er septembre, c'est-à-dire aussitôt après la bataille de Saint-Quentin-Guise, pris route vers le sud-est par Crépy-en-Valois et Nanteuil-le-Haudouin, de façon à traverser en écharpe la poche produite par le recul rapide

LE CAMP DE SISSONNE

de l'armée anglaise et à tomber sur l'Ourcq et la Marne dans la région où, précisément, devait s'accomplir la retraite de la 5e armée. C'était, en somme, le grand dessein de von Kluck, conforme aux doctrines de von Schlieffen : rabattre l'armée Lanrezac et, en la gagnant de vitesse, la rejeter en désordre sur les armées de Champagne pour ramasser le tout d'un coup de filet.

Pour les chefs de la 5e armée, cette manœuvre d'enveloppement était plus facile à deviner qu'à déjouer. Deux puissantes armées ennemies marchaient ventre à terre à sa poursuite, et elles lançaient en avant, comme des bras, deux forces de cavalerie extrêmement puissantes, le corps de von der Marwitz et le corps de von Richthofen. Après les succès, d'ailleurs coûteux, obtenus sur la Sambre, sur l'Escaut et sur l'Oise, la rage et une sorte de confiance désespérée emportaient les Allemands d'un même élan : là aussi, la pensée du soldat se confondait avec celle des chefs. La fatigue était extrême ; l'heure était pleine d'angoisse : il fallait vaincre tout de suite et à tout prix. C'est le cri universel :

« Le jour anniversaire de la bataille de Sedan vient de sortir du sombre de la nuit. Il y a aujourd'hui quarante-quatre ans, c'était l'effrondrement du puissant Empire après six semaines de lutte. Et aujourd'hui ? Après trente jours de guerre, après le défilé triomphal à travers la Belgique après les coups puissants de Metz et de Longwy, toutes les armées réunies frappent sur un seul but, vers le cœur de la France ! La bataille décisive n'est pas encore livrée, mais nous ne sommes plus qu'à 100 kilomètres de Paris. Et si, à cette bataille décisive, notre Seigneur et Dieu (unser Herrgott) attache encore la victoire aux drapeaux allemands, alors la France sera anéantie. Alors il ne se lèvera plus de nouvelle armée ni de nouvelle forme d'Etat Pas plus l'Empire tant aimé que la Monarchie ayant régné de longs siècles ne pourront faire surgir une nouvelle résistance. L'anéantissement de l'armée de campagne, de l'armée du peuple scelle la destinée de la France. En avant donc, plus loin, dans ces beaux jours du souvenir, vers le grand but : Paris ! (1)

L'unique armée, commandée par le général Lanrezac, était épuisée par son recul même,

(1) Hermann Richter, *Unter Kluck bis vor Paris und vor Soissons* (p. 87).

embarrassée par ses convois, ralentie par le regret et la douleur d'abandonner à l'ennemi les plus magnifiques territoires, des lignes puissantes, des positions comme les massifs de Lassigny, de Villers-Cotterets, de Saint-Gobain, et même des places fortes, des camps retranchés comme La Fère, Laon, Soissons, Reims.

Pour comble, les dispositions prises au début de la campagne avaient placé à la partie la plus menacée, c'est-à-dire sur le flanc ouest, des troupes assez mal équipées, insuffisamment entraînées, le groupe des divisions de réserve et, auprès de lui, le 18e corps, l'un des plus éprouvés à la bataille de Saint-Quentin.

A ce flanc ouest, le haut commandement ennemi ne laisse pas de répit. Il n'attend même pas l'arrivée de l'armée von Kluck et il s'efforce de jeter le désarroi dans nos lignes en se servant des forces les plus rapides et les plus voisines qu'il a sous la main.

Le corps de cavalerie de Richthofen a été intercalé, comme nous l'avons dit, entre l'armée von Bülow et l'armée von Kluck, dès la veille de la bataille de Saint-Quentin.

Or, avant la fin de la bataille, ce corps avait pour ainsi dire disparu. Nous savons qu'il s'était porté, avec une rapidité extrême, sur Noyon, et c'est là que nous allons le retrouver bientôt.

Cependant, la 5e armée commençait sa retraite en se couvrant de la ligne de la Serre : de là, elle avait l'ordre de gagner la région de Laon, puis les ponts de l'Aisne, Soissons, Pontavert, Savigny, en se tenant en liaison par sa droite avec la 4e armée (général de Langle de Cary) et surtout avec le détachement Foch qui venait d'être constitué.

D'abord, il fallait gagner Laon, et c'était une première difficulté. En raison de la densité presque impénétrable du massif de Saint-Gobain, toutes les routes allant vers le sud se serrent, en quelque sorte, à l'est et convergent sur Laon. La retraite entasse donc, inévitablement, les corps de l'armée Lanrezac les uns sur les autres dans l'étroit goulot de Laon où ils offraient une masse confuse et presque sans défense aux attaques de l'ennemi. Ce n'est pas tout : au sud de Laon, le pays que doit traverser la 5e armée est formé par des plateaux couverts de forêts et séparés par des vallées profondes orientées de l'est à l'ouest. (C'est la région qui se fit connaître depuis, de la vallée de l'Ailette, du Chemin des Dames, de la vallée de l'Aisne, de la vallée de la Vesle, jusqu'à la vallée de la Marne.) Les itinéraires montent et descendent en montagnes russes, en transversales successives qui, par contre, s'ouvrent largement à une manœuvre ennemie venant soit de l'ouest, soit de l'est. Car il faut se garder des deux côtés à la fois.

Grâce à l'heureux résultat de la bataille de Guise, les choses s'étaient bien passées dans la journée du 30 août. Le défilé sur Laon commençait à peu près normalement. Mais, dans la matinée du 31, le général Lanrezac apprit, par des renseignements confirmés de toutes parts, qu'une puissante cavalerie allemande était sur le point de franchir l'Oise à Bailly (8 kilomètres au sud de Noyon, en face de Ribécourt) et que, de là, ses patrouilles et ses avant-gardes prenaient la direction de Coucy-le-Château, Leuilly, Vauxaillon, c'est-à-dire de la voie ferrée de Laon, à mi-chemin entre cette ville et Soissons. C'était le corps de cavalerie de Richthofen qui réapparaissait après un détour ; et ce détour avait pour objet de le jeter sur le flanc de la 5e armée, tandis que celle-ci serait poursuivie sur ses talons par les gros de l'armée Bülow et menacée d'encerclement, plus au sud encore, par l'armée von Kluck qui aurait le temps d'arriver.

On apprend bientôt que le corps Richthofen est fortement organisé, qu'il dispose de troupes d'infanterie nombreuses transportées en automobiles, d'une artillerie puissante, et qu'il passe en trombe sur le pays, bousculant tout devant lui. Et l'on apprend, enfin, que ce corps ayant franchi la région des bois, va recevoir le secours de deux corps d'armée (sans doute le IIIe et le IXe) se préparant à pénétrer en arrière de l'armée Lanrezac par la brèche une fois ouverte.

ENVIRONS DE LAON. — VASSOGNE PRÈS DE CRAONNE

L'armée française est arrivée, le 31 au soir, éreintée, à Laon et autour de Laon. Il est de toute impossibilité de lui demander un effort immédiat ; on ne peut songer à porter un de ses corps à douze ou quinze kilomètres au moins pour le jeter au dépourvu dans la bataille. Le péril imminent est signalé au haut commandement anglais. Mais l'armée britannique est déjà loin et les ordres sont donnés au 1er corps anglais qui est le plus rapproché de la 5e armée, de se porter, sans arrêt d'aucune sorte, au sud de l'Aisne, à Soissons. Cependant, le général Douglas Haig, toujours « allant », promet de laisser des grand'gardes, pour voiler sa retraite, au nord de Soissons.

Au quartier général de la 5e armée, ce fut un moment de terrible angoisse. Ces officiers, attentifs et expérimentés, touchaient du doigt, pour ainsi dire, la manœuvre ennemie et le péril. Un officier supérieur disait, avec une sorte de belle humeur tragique, que, comme cavalier, il avait toujours rêvé l'occasion qui s'offrait à la cavalerie allemande de tomber à l'improviste sur le flanc d'une armée dans la confusion d'une retraite...

Quel parti prendre ?

L'ordre est donné, d'abord, à tous les corps de lever le camp et de marcher vers le sud, coûte que coûte. Nous avons vu cet ordre se répercuter, en effet, dans tous les corps et les réveiller d'un sommeil de plomb. Les divisions de réserve sont averties ; le 18e corps a ordre de se porter à leur secours ; le 3e corps, le 1er corps doivent immédiatement se tourner face à l'ouest ; pour l'ordre de la marche, on affirme une disposition en échelon refusé qui permettra, dans la mesure du possible, de supporter le choc.

Autre mesure urgente, mais d'une exécution plus difficile : il est enjoint à la division de cavalerie Abonneau, qui est (au sud-ouest de Montcornet) à l'*extrême droite de l'armée*, de marcher en toute hâte en arrière de l'armée, pour venir prendre la gauche et barrer la route à l'ennemi. C'était demander à une division déjà très fatiguée une étape de 70 kilomètres : elle ne put les franchir d'une traite et, ayant bivouaqué dans la région de Vailly, elle n'arrivera sur les emplacements assignés que le lendemain (1).

Il faut donc parer au plus pressé avec les

(1) Lire l'émouvant récit de cette longue marche dans : Capitaine Langevin, *Cavaliers de France*, p. 96 et suiv.

ressources dont on dispose. Le colonel Daydrein, sous-chef d'état-major, signale, en gare de Laon, sept trains qui ont amené des vivres et qui sont vides : il se fait fort d'enlever, dans ses cantonnements, la brigade d'Afrique commandée par le colonel Simon et de l'amener, avant la fin de la journée, à portée des positions d'où l'on peut arrêter la cavalerie allemande. L'ordre est donné ; il s'exécute avec rapidité. On adjoint à la brigade Simon plusieurs batteries de 75, avec mission de signaler leur présence par des tirs de rafale les plus puissants possible, dès qu'elles arriveront sur le terrain.

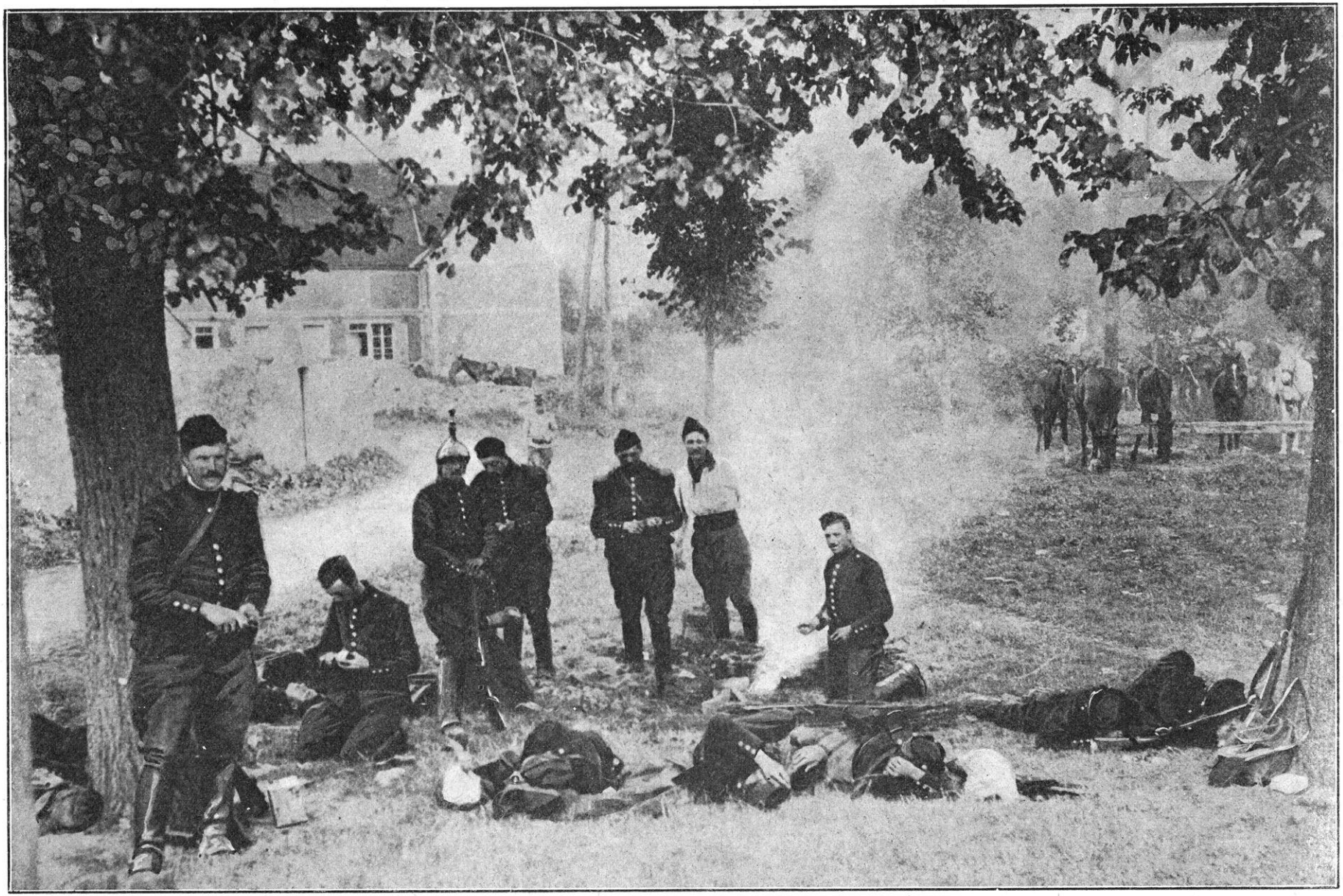
L'ensemble de ces mesures produit un effet inespéré : le corps de Richthofen se laisse amuser par les arrière-gardes britanniques et, au lieu de se porter immédiatement sur Vauxaillon, dévie vers la région de Soissons. Ainsi, la brigade Simon a le temps d'arriver et de débarquer. Ses batteries accueillent les premières patrouilles ennemies par un feu d'enfer et les forcent à rebrousser chemin. La nuit tombe. L'armée britannique s'est arrêtée au passage des ponts à Soissons : elle prête ainsi, rien que par sa présence, une aide indirecte à la 5e armée. Celle-ci, enfin, a marché toute la nuit et s'est dérobée aux attaques de l'ennemi. Un choc a lieu à Leuilly, un peu en avant de Vauxaillon, entre un bataillon de gardes Schutzen et une partie du 206e régiment d'infanterie ; celui-ci est très éprouvé, mais ne se retire, le long de l'Ailette, qu'après avoir arrêté l'ennemi. Une autre rencontre a lieu, le 1er septembre, à Fresnes, en pleine forêt de Saint-Gobain, avec une flanc-garde française laissée jusqu'à la dernière minute. La cavalerie allemande trouve, partout, les routes gardées.

La division Abonneau arrive, à son tour ; elle va se fondre dans le corps de cavalerie Conneau que le haut commandement vient de créer pour l'opposer au corps Richthofen. Une avant-garde allemande, commandée par le lieutenant von Treskow, arrive bien, dans la journée du 31 août, à détruire une portion importante de la voie ferrée Laon-Paris, à proximité de Soissons. Mais c'est tout : le corps ne donne pas à fond ; il hésite ; il a toujours les yeux sur l'armée britannique qu'il craint de voir remonter vers le nord pour le prendre lui-même en flagrant délit. D'ailleurs, il est trop tard : le défilement de la 5e armée derrière l'Aisne s'est accompli sans incident. Le quartier général est transféré, le 1er au soir, de Craonne à Jonchery-sur-Vesle (1).

A Vauxaillon, comme à Néry, la cavalerie allemande avait manqué le but. Les vigoureuses mesures prises à l'armée française avaient déjoué sa brutale et vaine tentative.

La 5e armée est sauvée ; on peut dire que la retraite est finie. Mais il faut penser, dès maintenant, à la reprise d'initiative que médite à bref délai le haut commandement français. Les ordres ne laissent aucun doute sur ce point à la 5e armée. En effet, elle reçoit, pour la journée du 2 septembre, l'instruction suivante qui

(1) Le Dr Georges Veaux donne un vivant tableau de ces alertes en pleine nuit, de ces marches et reprises de marche qui ne laissent pas une heure de repos au soldat : « 31 *août*. — ...Heureusement, nous allons pouvoir nous reposer et passer une bonne nuit ; du moins, nous le croyons. A 6 heures du soir, arrive un ordre de départ pour 7 heures. Tout le monde maugrée, mais on se prépare fébrilement. Les Allemands sont à nos talons : « Pourquoi n'engage-t-on pas le combat ? » grognent nos hommes. A 7 heures, nous nous mettons en route sous un beau clair de lune. Nous devons faire encore 12 kilomètres par Bucy-les-Pierrepont et Sainte-Preuve. On arrive à 11 heures au cantonnement. Enfin, on va pouvoir se reposer. Mais, arrive un nouvel ordre ! Il faut repartir. *Marche terrible*. Alors, commence l'étape la plus dure que nous ayons eue de toute la campagne. Les hommes repartent sous le clair de lune, à travers la plaine de Sissonne. On marche toujours. Les kilomètres succèdent aux kilomètres. Voici Sissonne, le camp sur la gauche ; au loin, sur la droite, les hauteurs de Laon. Dans un champ, plusieurs escadrons de cuirassiers stationnent. Les hommes, gigantesques dans leurs grands manteaux, tiennent leurs beaux chevaux alignés le long de la route. Ils partent en arrière-garde pour retarder le plus possible les Allemands et surveiller leurs mouvements. (C'est la division Abonneau qui gagne ses nouveaux emplacements.) Ils regardent avec stupéfaction passer nos hommes qui se traînent sur la route. A chaque pause, la colonne s'allonge dans les fossés : nous sommes exténués de sommeil. On part, on marche, on marche, on marche machinalement ; on ne voit que les talons de celui qui vous précède. Nous traversons Saint-Erme, Berrieux, Corbeny ; nous voici sur la grand'route de Laon à Reims... Nous voilà dans la plaine de Reims, la chaleur est torride. Nous traversons le canal de Reims à la Marne. Nous voici dans le département de la Marne. Quand nous arrêterons-nous ? C'est la question que tous se posent avec anxiété. Nous allons, sans doute, résister ici ? Reims doit être fortifié et nous offrira une base solide ? Le commandant Rougé écrit sur son carnet : « Les hommes « sont admirables de résistance. » (*En suivant nos soldats* p. 100-105.)



CAVALIERS FRANÇAIS SE REPOSANT AU BIVOUAC

applique au cas particulier de la 5e armée, les mesures générales prises pour l'ensemble des forces françaises : « Le mouvement débordant de l'ennemi oblige l'ensemble de notre dispositif à pivoter autour de notre droite. Dès que cette menace aura cessé, l'ensemble des 3e, 4e et 5e armées reprendra l'offensive. La 5e armée, à l'aile marchante, ne doit, en aucun cas, laisser l'ennemi saisir sa gauche. Les autres armées, moins pressées, devront saisir toute occasion de faire face à l'ennemi. Le mouvement de chaque armée doit être tel qu'il ne découvre pas les armées voisines. Les commandants d'armée devront donc constamment se communiquer leurs instructions et leurs intentions. L'amplitude du mouvement de recul ne peut être précisée. La limite extrême de la 5e armée serait en arrière de la Seine, au sud, vers Nogent-sur-Seine. »

La 5e armée devient donc le pivot de la manœuvre à l'ouest. Il est à remarquer que cette instruction ne dit pas un mot de l'armée britannique : c'est que l'on ne sait pas encore si le maréchal French juge l'heure venue de mettre fin à la retraite et de marcher sur l'ennemi. L'accord à établir sur ce point est un des grands soucis du général en chef. Car, sans l'armée britannique, la liaison avec Paris — c'est-à-dire avec l'armée Maunoury — n'existerait pas : toute la manœuvre s'écroulerait. C'est pourquoi on prévoit, à la rigueur, un dernier recul jusque derrière la Seine. Il faut, à tout prix, établir l'accord ; les télégrammes s'échangent de gouvernement à gouvernement : lord Kitchener décidera.

En attendant, il faut reculer encore pour ne pas laisser se rompre la continuité du front et garder les contacts avec Paris par la Seine, sinon par la Marne. En même temps, il y a des mesures intérieures à prendre au sein de la 5e armée pour la consolider et la mettre de plus en plus en état, soit de recevoir le choc ennemi, soit de rependre l'offensive.

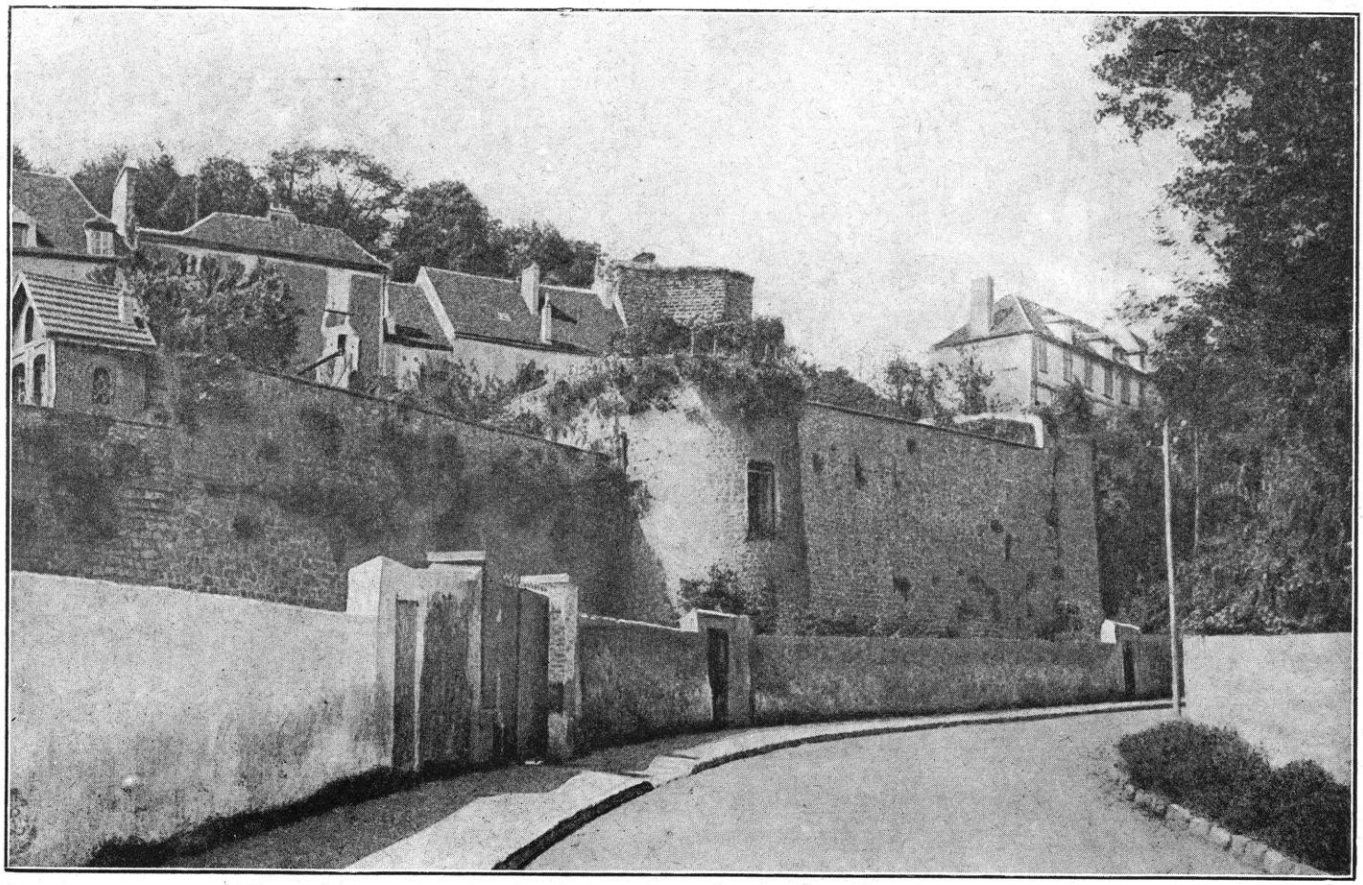
C'est ainsi que nous avons assisté à la création du corps de cavalerie Conneau venant de l'est et se réunissant sur le terrain même dans la région de Soissons à la division Abonneau. A peine est-il organisé qu'on lui donne la mission urgente de protéger le flanc ouest de l'armée et de garder les contacts avec l'armée britannique. Il lui faudra quelques jours pour « se mettre en selle ».

Les dispositions sont prises, en même temps, pour transporter le groupe des divisions de réserve en arrière du front, dans la région de Nogent-sur-Seine, où il servira de réserve générale d'armée. Le 18e corps est disposé en échelon refusé dans la région de Condé-en-Brie, tandis que le 3e corps l'étaie et le couvre presque, en se rapprochant le plus possible de l'ouest. Ces mouvements ont leur répercussion dans tous les corps et nous les avons déjà relevés : le 1er corps devient la tête d'angle de la 5e armée. Avec le 10e corps, il a une face tournée vers l'ouest, une face vers l'est ; en relation de ce côté avec le détachement Foch, il commence à se préoccuper grandement de l'intervention, dans la région de Reims, de l'armée von Hausen.

Parmi ces manœuvres et ces mouvements qui préparent une très prochaine reprise, le présent reste toujours aussi inquiétant. L'ennemi se rapproche. Les gros ne perdent pas une minute. On a échappé à la tentative prématurée du corps Richthofen : mais voici l'armée von Kluck qui débouche à l'ouest ; l'armée Bülow a franchi l'Aisne et talonne les soldats de la 5e armée qui arrivent à peine sur la Marne. Les avant-gardes de von Hausen commencent à apparaître dès qu'on est arrivé à la hauteur de la Vesle.

Le Grand Quartier Général prescrit à la 5e armée « de continuer sans répit la retraite jusqu'au delà de la Marne pour échapper à la menace d'enveloppement » (2 septembre).

Mais voici qu'une tentative ennemie se prononce, précisément sur la Marne : c'est l'armée von Kluck qui apparaît. Tandis que le corps Richthofen a occupé Soissons et suivi, à bride abattue, l'armée britannique, le IIe corps et le IVe corps de réserve occupent la région du Multien et la liaison s'établit entre toutes ces



CHATEAU-THIERRY. — LA RUE DE LA BARRE

forces qui ont pour objectif de briser, en ce point, l'articulation de l'armée Joffre avec l'armée de Paris.

La gauche et le centre de la 5e armée ont reculé le 2 septembre jusqu'à la ligne Oulchy-le-Château-Fère-en-Tardenois-Rosnay. La droite (10e corps et division Bouttegourd) s'arrête au nord de la Vesle, son avant-garde au fort de Saint-Thierry, en liaison avec l'armée Foch qui est en position sur les hauteurs fortifiées formant le front nord de Reims. La 5e armée accentue sa disposition en échelon, la droite appuyée sur Foch ; elle forme ainsi comme la pente d'un toit appuyée à la montagne de Reims, la gauche au sud de Château-Thierry. Cette gauche est formée par le corps Conneau et quelques forces territoriales qui occupent Château-Thierry. Le quartier général de l'armée est transporté de Jonchery-sur-Vesle à Orbaix.

La tendance du général Lanrezac serait, en s'appuyant sur l'armée Foch, de chercher son débouché par les routes meilleures qui suivent la falaise de Champagne vers Epernay, Avize, Vertus, Sézanne, Anglure. Mais cet itinéraire présenterait un grave inconvénient : il décalerait l'armée en la portant à l'est, et affaiblirait l'articulation du front de Joffre avec l'armée de Paris.

Les gros allemands (18e division du IXe corps) sont entrés, le 2 septembre à minuit, dans Château-Thierry. Les voilà maîtres du passage de la Marne : car le pont n'est pas entièrement détruit, la mine ayant mal joué.

La 5e armée remonte les pentes sud de la vallée de la Marne dans la journée du 3. Le mouvement de rocade qui dérobe le groupe des divisions de réserve a commencé. On n'a toujours pas de réponse définitive des Anglais : dans ces conditions, il faut marcher encore et aller s'abriter derrière la Seine. Mais on est prévenu que, cette fois, quoi qu'il arrive, ce sera le dernier recul.

Le Grand Quartier Général envoie, dès le 2

au soir, une note précisant les dispositions à prendre lorsque le mouvement de repli sera terminé :

a) *Etablir l'ensemble de nos forces à Pont-sur-Yonne, Nogent-sur-Seine, Arcis-sur-Aube, Joinville ;*

b) *Renforcer l'armée de gauche par deux corps prélevés sur les armées Nancy-Epinal ;*

c) *Passer à l'offensive sur tout le front ;*

d) *Couvrir notre aile gauche par toute la cavalerie disponible entre Montereau et Melun ;*

e) *Demander à l'armée anglaise de participer à la manœuvre en tenant la Seine de Melun à Juvisy, en débouchant sur le même front lorsque la 5e armée attaquera ;*

f) *Simultanément, la garnison de Paris agirait dans la direction de Meaux.*

On ne peut pas dire que les corps n'aient pas été avertis et qu'ils n'aient pas vu, d'avance, la bataille de la Marne s'inscrire sur leurs ordres de service puisque cet ordre est du 2 septembre. Tous, petits et grands, sont renseignés sur ce qui se prépare, savent ce qu'ils font. Le haut commandement tient tout en mains ; tout se rattache à lui. Les initiatives particulières n'ont d'utilité qu'autant qu'elles se subordonnent à un programme si parfaitement conçu et dicté.

Le général Lanrezac a établi son quartier général à Sézanne. Il insiste de nouveau, auprès du Grand Quartier Général, pour faire appuyer son armée davantage vers l'est si le mouvement des Allemands se poursuit aussi vivement que les jours précédents. La veille, en effet, une division canonnée à grande distance par les obusiers de 150, a cédé le terrain au sud de Château-Thierry et, sur la simple menace d'une attaque d'infanterie, s'est repliée sur Condé-en-Brie.

La gravité d'une telle résolution, si elle était prise à une pareille heure, saute aux yeux. Ce serait la liaison rompue avec l'armée britannique et, par suite, avec l'armée de Paris ; ce serait l'articulation brisée ou extrêmement affaiblie en son point le plus délicat au moment où l'ennemi se prépare à l'attaquer ; enfin, et surtout, ce serait prêter le flanc à la veille d'une reprise d'offensive qui a précisément pour objet de porter l'action de la 5e armée en liaison avec l'armée de Paris, sur le front et sur le flanc de l'ennemi.

En de telles circonstances, à l'heure où l'on obtient le concours de l'armée britannique, une liaison absolue avec celle-ci est indispensable : il faut avec elle une communion d'efforts indiscutée, une entente complète, un contact de tous les instants.

Le 3 septembre, à la fin de la journée, le général Lanrezac passait le commandement de la 5e armée au général Franchet d'Espérey, qui s'était si hautement distingué à la bataille de Guise et au cours de la retraite.

Dès le 4 septembre au matin, le général Franchet d'Espérey se rendait, par ordre, auprès du maréchal French à Braye. Dans un entretien prolongé avec le général Wilson, chef d'état-major de l'armée britannique, étaient jetées les bases d'une coopération étroite entre l'armée anglaise et la 5e armée.

Il n'y a plus une minute à perdre. Les contacts sont repris partout avec les armées ennemies. Tandis que l'armée von Bülow poursuit sa marche sur une ligne de Soissons à Reims, l'armée von Kluck débouche sur la Marne par Meaux, La Ferté-sous-Jouarre et les approches de Château-Thierry. Elle passe la rivière et s'avance avec une hâte fébrile sur les deux Morin. Montmirail est son principal objectif : c'est le point où se fait l'articulation de la prochaine bataille ; la rupture du front à Montmirail serait, pour l'armée française, un désastre.

Du fait de cette marche, les combats s'allument partout à la fois : ils préludent à la bataille de la Marne.

La 5e armée est sauvée, elle a été victorieuse à Guise, elle a tenu tête à l'ennemi depuis la Sambre et elle est arrivée, en somme, inébranlée, et même reconstituée, fortifiée derrière l'abri de la Seine ; elle a, malgré tout, gardé ses liaisons avec l'armée britannique et avec l'armée de Paris ; elle a achevé les mouvements

intérieurs qui doivent la rendre plus compacte et plus solide ; elle occupe les lieux qui lui ont été assignés en vue de la bataille : elle s'y est fait place « à coups de poing ». Les chefs que l'expérience et le succès ont désignés, ont leurs troupes bien en mains : celles-ci respirent la confiance. Tout le monde est prêt à l'offensive. D'un bout à l'autre du front, les yeux sont fixés sur le général en chef.

MARCHE EN AVANT DE L'ARMÉE VON BULOW. EMPLACEMENTS DES CORPS A LA VEILLE DE LA MARNE

Durant sa retraite par ordre, la 5e armée française était suivie par la 2e armée allemande (armée von Bülow).

Nous avons dit l'effort que l'armée Bülow avait dû fournir à la bataille de Guise. D'après les documents allemands eux-mêmes, elle en sortit très éprouvée. Nous avons vu le commandement demander à son Xe corps de réserve des marches vertigineuses pour le jeter dans la bataille autour de Saint-Quentin. Le VIIe corps actif, qui dut supporter, pendant la journée du 29, le poids de la lutte, subit de lourdes pertes. D'autre part, le corps de la Garde et le Xe corps actif, après avoir donné l'assaut au plateau du Marlois le 29, en avaient été rejetés le 30 et avaient dû repasser l'Oise en pleine déroute. Tout cela cause, dans l'ensemble de l'armée Bülow, un ébranlement dont elle ne se remettra que difficilement.

FISMES. — L'HOTEL DE VILLE

Aussi, à la première heure et alors que la 5e armée française commence son mouvement rétrograde, l'armée von Bülow tarde à prendre la poursuite. Nous avons vu que la plupart des corps français se « décrochent » sans difficulté ; du haut des pentes de Renansart-Surfontaine, les divisions de réserve, appuyées par la division du général Muteau, font face à l'ennemi et continuent une première tentative de mouvement tournant par notre gauche.

Cependant, le haut commandement allemand a détaché de l'armée von Bülow le corps de cavalerie Richthofen : il confie à ce corps et à une division du IXe corps appartenant à l'armée von Kluck jusqu'à la bataille de Saint-Quentin, l'exécution du plan d'attaque qu'il projette sur le flanc de la 5e armée. Cette manœuvre se développe en direction de Vauxaillon ; elle échoue.

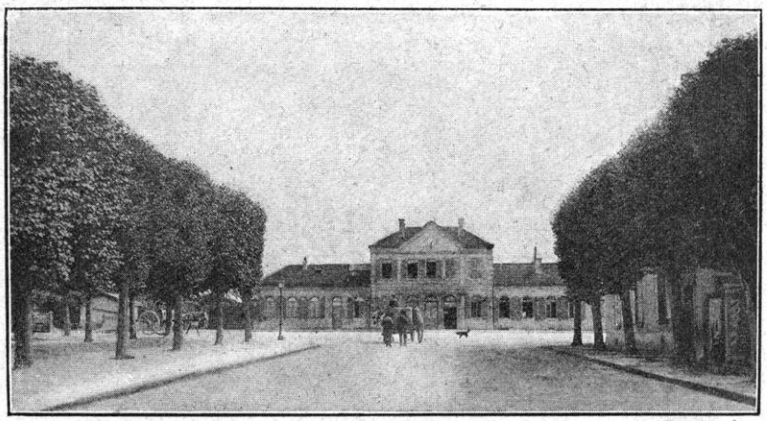
A partir de ce moment, l'armée Bülow ne manœuvre plus ; elle se contente de prendre le pas de la 5e armée française dans les conditions indiquées ci-dessus. D'après le « Journal de route d'un officier prussien » appartenant à cette armée, on est en droit de supposer que les choses n'allaient pas toutes seules dans le camp allemand :

« Notre machine, écrit-il, était préparée à recevoir toutes sortes de chocs prévus, même celui de la défaite: elle n'était pas préparée à la résistance du début. Résultat : un désordre fou ; l'artillerie bloqua l'artillerie; le ravitaillement bloqua le ravitaillement ; aussi les fourgons de munitions ne pouvaient plus avancer, les routes étant encombrées de toutes sortes de troupes et de matériel. »

Alors, commence à sourdre la plainte sur « l'insuffisance des chefs » :

« Ils savent bien, pourtant, qu'étant donné les conditions du combat moderne, il est impossible d'avancer en employant l'ancienne méthode de la marche serrée : ils nous forcent à l'employer quand même. Résultat : la mort... Ce n'est pas l'ennemi qui suscite notre colère. L'ennemi véritable est, derrière les apparences de ces ahmmes qui, délibérément, nous conduisent à cette tuerie abominable... Je mènerai de nouveau au feu ma compagnie, c'est-à-dire ce qui me reste d'hommes ; car je ne puis échapper à mon destin... »

Et le « Journal de route » constate que les hommes « sont morts de fatigue et de privations » quand ils arrivent dans la région de Paris.



CRÉPY-EN-VALOIS, — ENTRÉE DE LA VILLE

Un Français, témoin de la marche de l'armée Bülow, apporte un témoignage identique:

« Je vois encore ces soldats de la IIe armée, arrivant à Saint-Quentin, le 28 août, et tombant épuisés sur les bancs en répétant d'un air abruti en allemand : « Cinquante kilomètres! Cinquante kilomètres! » Ils ne savaient plus dire que cela. Et, le surlendemain, comme la maison Gibert se plaignait au prince de Salm d'une réquisition inopinée de 20.000 rations, objectant que cela ne se trouvait pas dans le pas d'un cheval et, qu'au surplus, il était bien étonnant que l'intendance allemande, si vantée, fût ainsi en retard de 20.000 rations, j'entends encore le prince de Salm répondre en parlant du nez : « Eh! oui, Monsieur le »Maire ! Mais, notre avance est tellement surprenante que »tous les services de l'arrière sont à soixante kilomètres «des troupes qu'ils doivent ravitailler.... »

« L'officier prussien » conclut dans ces termes son appréciation sur le haut commandement :

« Notre armée est si vaste et d'un mécanisme si compliqué qu'il eût fallu une quinzaine de jours pour débrouiller toute la confusion produite par notre arrêt (à Liége); au lieu de cela, nous avons continué à marcher, mais dans quel désordre! »

Tout cela se retrouvera à la bataille de la Marne.

Voici, maintenant, quelques précisions sur les itinéraires des corps et sur leurs points d'arrivée :

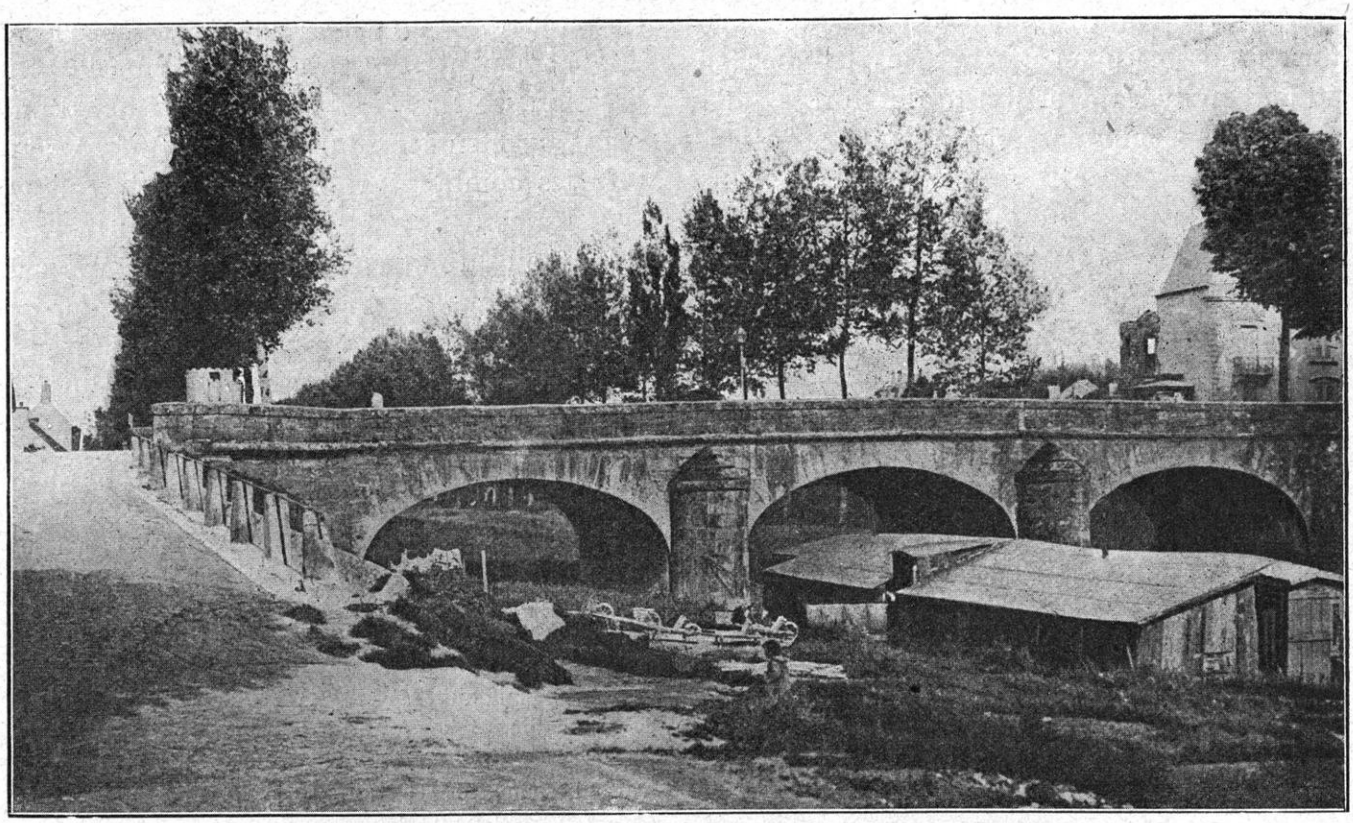
Opérant à l'est du corps de cavalerie de Richthofen, une des divisions du *IXe corps* qui faisait auparavant partie de l'armée von Kluck, est rattachée à la IIe armée. Nous avons indiqué, ci-dessus, l'itinéraire de cette division par Chauny (1er septembre), massif de Saint-Gobain (2 septembre), Soissons (3 septembre).

« .... De très bonne heure, le lendemain (4 septembre), lisons-nous sur un carnet de route, départ toujours direction sud : nous espérions sur Paris. Vers le soir, nous franchissons la Marne à Chézy-sur-Marne. L'état-major de notre corps y avait son quartier général. Nous devions monter la garde dans les environs de la ville, quand, soudain, nos dragons reviennent en arrière au galop, en nous criant :« La cavalerie ennemie attaque. » Nous étions prêts à les recevoir; mais nous attendîmes en vain. Il fallut encore se remettre en route et marcher jusqu'à 11 heures. A peine cantonnés, une vive fusillade nous éveille. Cette fois, c'étaient des automobiles françaises qui nous rendaient visite. Elles demeurèrent en notre pouvoir, mais ceux qui les montaient s'enfuirent. Le lendemain, on reçoit, enfin, l'ordre de concentration. Nous étions au contact avec l'ennemi. Grâce à Dieu nous allions l'étreindre... (1) »

C'est la bataille de la Marne qui commence.

Un autre régiment de la même division (la 17e), le nº 90, « Kaiser Wilhem», passe la Marne à Château-Thierry, le 3 septembre. A partir de cette date, l'approche de l'ennemi

(1) *Mecklemburgs Söhne. Grenadier Regiment*, nº 89, p. 199 à 203.



CHATEAU-THIERRY. — LE PONT SUR LA FAUSSE MARNE

est signalée par les avant-gardes du régiment et par les avions. La marche en avant continue, le 4, au delà de la Marne, vers le sud-est, en direction de Corrobert. Mais voici que l'ennemi s'arrête, ici aussi, et fait tête :

« A 3 heures, nous poursuivions l'ennemi qui se retirait et à 6 heures, nous atteignîmes le village de Corrobert (au nord de Montmirail) ; comme nous étions prêts à bivouaquer, le combat d'artillerie s'engage... Le corps gagne péniblement Villemoyenne où, sans déployer les tentes, on s'établit simplement à la belle étoile. »

Cependant l'ennemi cède encore :

« A peine quatre heures de repos ; on se remit en marche (le 5 septembre). Nous voyions partout des traces d'une fuite précipitée. Comme l'adversaire se retirait toujours presque sans combattre et que nous pénétrions toujours plus avant vers le sud (nous étions à la hauteur de Paris) nous n'avions pas une grande estime pour l'armée française... A 1 heure de l'après-midi, on passa Montmirail. A quelques kilomètres au sud de cette ville, on fit halte dans la région de Leuze, à 3 heures... Après un bon souper auquel notre cuisinier avait ajouté une excellente oie rôtie, on dormit longuement. Le réveil fut fort agréable, le dimanche matin, 6 septembre ; *on nous annonça que ce serait jour de repos.* Cependant, à 11 heures, l'ordre de départ immédiat était donné. Nous entendions les premiers coups de canon. La journée d'Esternay commençait... »

Le moins que l'on puisse dire c'est que les soldats, et probablement aussi les chefs, sont surpris par l'offensive de Joffre. *La promesse du jour de repos* par ordre, pour le dimanche 6, n'est pas sans quelque saveur quand on sait ce qui se passe sur l'Ourcq dès le 5.

Nous avons dit les marches extraordinaires du *Xe corps de réserve* venant prendre, au cours de la bataille de Saint-Quentin-Guise, la droite de l'armée von Bülow. Le corps quitte Pleine-Selve le 31. Les marches recommencent et sont rudes :

« De l'énergie, écrit Kutscher ! On n'en peut plus ; le soldat tombe dans les fossés. On se soulève pour respirer profondément. En selle ! Puis on arrondit le dos de façon à ce que la tête repose sur la crinière du cheval. On a soif et on a faim. Dans ces conditions, l'indifférence vous prend. *Une telle vie importe peu à beaucoup. On n'a pas grand'chose à perdre en la perdant...* Nous avançons si vite que le train des équipages ne peut nous suivre... »

Le 5 septembre au soir, remarque l'historien suisse Eugen Bircher, les troupes en étaient arrivées à la limite des forces physiques et psychiques, et il ajoute spirituellement : « Pour être aimable, disons que ce fut un hasard vraiment malheureux qui amena, juste le lendemain, la surprise de l'offensive décidée par le général Joffre. »

Le Xe corps de réserve, en gagnant la Serre, avait fait sauter, le 1er septembre, le fort de Vendeuil, au nord de la Fère ; de là, il s'était porté sur Laon avec l'ordre d'occuper la ville. Marche de 50 kilomètres. Puis avance sur l'Aisne. Marche extrêmement difficile par les vallées de l'Aisne, de la Serre, de la Marne, en direction de Montmirail.

« 4 *septembre.* — D'après ce que l'on nous dit, nous n'allons plus progresser maintenant avec l'avant-garde mais avec l'armée parce que notre effectif est trop fondu. Le 4, à 4 heures, premiers contacts avec l'ennemi. Pertes nouvelles. Les shrapnells viennent tomber comme grêle dans nos rangs... (C'est le combat de la ferme d'Arbeux, dont il a été parlé ci-dessus.) Tout était confondu. Nous n'avions plus de commandement. C'est seulement dans la tranchée que la compagnie se rassemble un peu. Le feu se ralentit ; une chaude journée était finie. Nos camarades gisent comme semés par la mort qui les a frappés. Je crois que du régiment il n'en est pas resté beaucoup. Le lendemain, on enterre les morts. C'est là que l'on vit combien notre régiment a fondu ; il y a encore environ 600 hommes sur 3.000. »

C'est dans ces conditions que le régiment aborde, le 6 septembre, la bataille de la Marne. L'auteur du « Carnet de route » que nous citons explique, à sa façon, ces durs combats qui précèdent la bataille de la Marne :

« Les pertes si lourdes que nous avons faites hier proviennent de ce que les VIIe et Xe corps actif n'ont pu poursuivre leur marche en avant et que nous avons eu tout seuls affaire à l'ennemi (1). »

En arrière du Xe corps de réserve, progresse plus lentement le *VIIe corps actif*, qui a soutenu, pendant une journée, le principal effort de la bataille de Saint-Quentin : son état n'est pas plus satisfaisant que celui des autres corps. Comme l'observe « le Journal d'un mitrailleur », ce corps est laissé un peu en arrière de la ligne de progression, soit fatigue, soit disposition d'une manœuvre en échelon refusé, destinée à couvrir les communications de l'armée Bülow.

Si les convois sont en retard à ce corps, le soldat ou du moins l'officier se rattrape sur le pays. Nous avons le « Journal de guerre » d'une compagnie, journal qui consiste surtout à énumérer les bons repas de celui qui est chargé de le tenir officiellement :

« 4 *septembre.* — Les Français sont en retraite dans la direction de Paris ; les Anglais se sont repliés en bon ordre. A 3 heures, déjeuner ; tout préparé dans une maison ; table parfaite. Bouillon, soupe, rôti sauce, pommes de terre, petits pois, carottes, champagne, café, le tout parfait. Le soir, mangé avec lieutenant Klimers et Muhlenfeds : rôti, pommes de terre, sauce, melon, vin. Nous avons la garde pour la nuit. Me suis chargé du journal de guerre de la compagnie resté en retard depuis le 12 août. — 5 *septembre.* Beaucoup de mouches. Ai bu un excellent café. Mauvaise besogne que ce journal... *Le même jour*, 4 h. 15 ; j'ai mangé du pain, des œufs, du roatsbeef, bu du café. *Le même jour* 5 h. 30 : ai mangé cacao, pain et beurre... *Le même jour*, 7 heures, dîner : roatsbeef, pommes de terre sauce, melon, gâteau au miel, café, vin rouge. 10 heures. on va au lit. — 6 *septembre.* Lever à 4 h. 45, départ 5 h. 30, marche vers Château-Thierry. Mangé pêches ; acheté du ; chocolat pour 15 francs. Paris est à 90 kilomètres. Marche à travers la ville en chantant.... »

Mais, tout à coup, les choses se gâtent et les notations de ce singulier journal de guerre rendent un autre son :

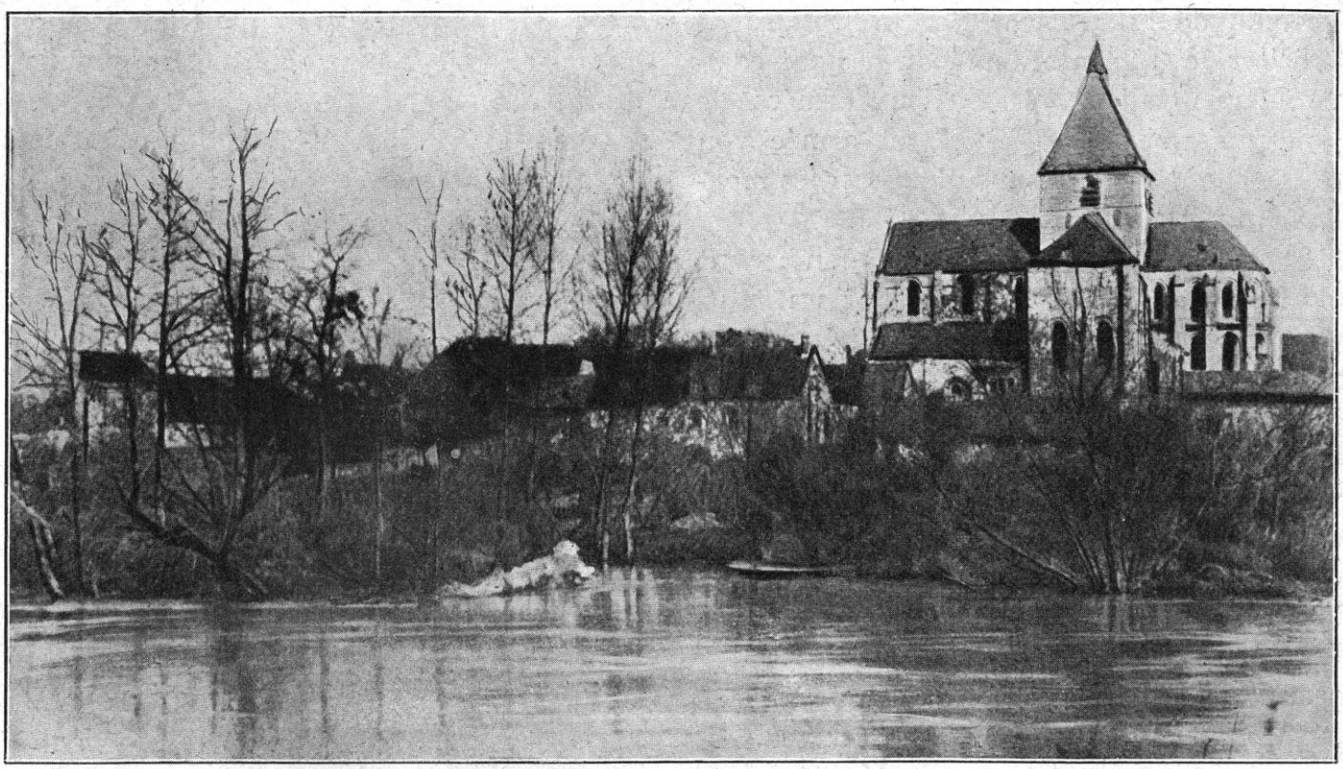
« Nourriture mauvaise, pain blanc, chocolat. Après le repas, départ, chevaux morts, maisons incendiées. Montmirail. Souvenir de Napoléon. Avons un rude combat. Le VIIe corps a failli être obligé de se retirer (comparer ci-dessus le reproche que fait au VIIe corps le Xe corps de réserve). Dîner, sardines, saucisses, pain, vin.

« 7 *septembre.* — Les coups de canons s'approchent. Prudence ; (le mot est souligné dans le texte et indique le cœur du goinfre). Régiment hier (c'est-à-dire le 6) pertes terribles. Du 1er bataillon, *il ne reste qu'une compagnie* sur le pied de guerre ; à peu près la même chose pour le second bataillon. Dix officiers tués, pertes presque uniquement dues à l'artillerie ennemie. Notre artillerie n'a pu tenir. »

La bataille de la Marne a commencé.

Le *Xe corps actif*, entre le VIIe corps actif et la Garde, avait pris Guise ; puis, s'étant battu sur les plateaux du Marlois, il a suivi

(1) *Journal de campagne d'un mitrailleur du Xe corps de réserve.* (Communiqué par M. de Dampierre.)



DANS LE TARDENOIS, A ARMENTIÈRES (AISNE). — UN CHATEAU DU XIIIe SIÈCLE

timidement le 1er et le 10e corps français dans la vallée de la Serre. Nous constatons, chez lui, la même dépression que chez les corps voisins. Un officier dit :

« Une guerre moderne est la plus grande folie. Au Xe corps, des compagnies de 250 hommes sont réduites à 70 hommes. Il y a des compagnies commandées par des volontaires; tous les officiers ont disparu.... Nous espérons qu'une action décisive mettra un terme à cette situation.... »

Tous ont le même espoir et poussent le même cri : « Qu'on prenne Paris et que ce soit fini ! » Quand ils observent que les itinéraires les éloignent de la capitale, c'est-à-dire de la fin présumée de la guerre, ils s'étonnent et se lamentent.

Le corps de *la Garde* a subi le choc, près du Xe corps actif, à la bataille de Guise. Nous avons indiqué, ci-dessus, combien il avait été éprouvé à Colonfay et dans la région de Sains-Richaumont-Voulpaix. Dans sa marche en avant, la Garde prend la gauche de l'armée von Bülow et longe la montagne de Reims. Nous avons en main un ordre de marche de la 2e division de la Garde la dirigeant, par le sud d'Orbais, sur Janvilliers et Le Gault. Peut-être cet ordre fut-il modifié, puisque la Garde se retrouve au bois de Toulon-la-Montagne et à Ecury-le-Repos à la veille de la bataille de la Marne (1) ; elle est en liaison par Normée avec le XIIe corps de l'armée von Hausen. Elle a devant elle la gauche du détachement Foch devenu, à partir du 5, la 9e armée. Ainsi, à l'extrême-gauche de l'armée Bülow, la Garde est le pivot de la grande manœuvre de l'aile gauche allemande, mais un pivot qui n'est pas solide et qui n'est pas en place, au moment précis où les choses vont prendre une tournure décisive.

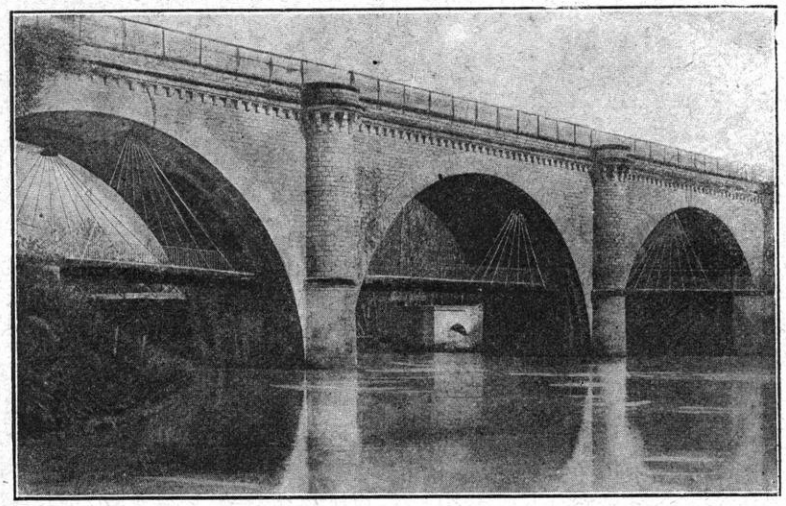
VUE GÉNÉRALE SUR LA MANŒUVRE DES ARMÉES ALLEMANDES A L'OUEST

Avant d'aborder le récit des mouvements et des opérations des armées du centre dans les jours qui ont précédé immédiatement la

(1) Il est possible aussi que cet ordre sur lequel ne figure aucune date soit un peu plus tardif, du 7 ou du 8.

bataille de la Marne, il est nécessaire de préciser le rôle attribué par le haut commandement allemand aux deux armées de l'ouest (armée von Kluck et armée von Bülow) dont nous venons d'exposer les mouvements.

Dans la pensée du haut commandement allemand, ces deux armées sont un tout, une seule masse de manœuvre, faisant aile marchante jusqu'au grand enveloppement final. Leurs mouvements et leurs liaisons sont combinés de façon à ce qu'elles arrivent simultanément sur le champ de bataille de Champagne et qu'elles donnent le premier coup, tandis que les armées du centre (armées von Hausen, armée du duc de Wurtemberg et armée du Kronprinz), secondées par les armées de l'est (armée du Kronprinz de Bavière et armée von Heeringen) s'avanceront de leur côté pour l'étranglement et le coup suprême.



GUIGNICOURT. — PONT SUR L'AISNE

Tout cela résulte du plan initial, du plan abstrait et pédantesque qui a été la colossale conception du Grand Etat-Major.

Cependant, si sûrs d'eux-mêmes et si entêtés que soient les chefs, quelle que soit l'allure compassée et la routine des bureaux de l'état-major, il n'est pas possible que le développement des premiers événements de la guerre, si contraires aux prévisions depuis l'arrêt devant Liège jusqu'à la bataille de Guise, n'aient pas porté, jusqu'à un certain point, le trouble dans les esprits comme il l'a porté dans l'exécution du fameux plan. Nous avons vu von Kluck à Lassigny, penché sur les cartes et se demandant ce qu'il avait à faire dans la crise dont on apercevait, autour de lui, les premiers prodromes.

Quelle idée le haut État-Major se faisait-il de la situation nouvelle et quelles étaient les dispositions prises par lui, en ce qui concernait ses deux armées de l'ouest, au moment où celles-ci franchissaient la Marne et s'avançaient sur la Seine ? Comment appréciait-il la situation respective de ses troupes et des forces ennemies ? En un mot, quelle était la conception allemande des opérations militaires dans la région de Paris, juste à la veilel de la bataille de la Marne ?

Divers témoignages nous aident à répondre à ces questions : l'un est l'exposé de la défense du commandement allemand dans la brochure *Les Batailles de la Marne*. On y trouve plusieurs aveux intéressants à noter. D'abord, c'est celui des difficultés qu'avaient rencontrées, dans leur poursuite, les armées allemandes, opérant dans l'ouest :

« Les succès des armées allemandes n'avaient pas eu partout la même portée. La VIe armée allemande (Kronprinz de Bavière) ne gagna que lentement du terrain. Elle s'épuisa en vain contre les défenses françaises de Saint-Dié à Pont-à-Mousson. Il est vrai que la Ve armée allemande (Kronprinz) avait réussi à culbuter l'adversaire en rase campagne et à gagner du terrain ; mais sa marche se ralentit devant la grande forteresse de Verdun et la défense organisée au sud de cette place. Les IVe, IIIe, IIe et Ire armées seules avaient marché d'une manière à peu près continue. Elles avaient,

TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS A L'ATTAQUE

bien des fois, couvert jusqu'à 50 kilomètres par jour. Il faut ajouter à cela qu'elles furent presque constamment en lutte avec l'adversaire par les chaleurs les plus insupportables de l'été... (C'est l'aveu légèrement voilé des grandes fatigues qui accablaient ces armées.) La brochure contient une autre indication précieuse : « Pendant sa marche en avant, le général von Kluck s'était déjà heurté aux divisions de réserve de l'armée d'Amade qui firent partie plus tard de la 6e armée. *Mais les Français avaient réussi à se soustraire à leur adversaire.* » (Aveu qu'on ne savait pas ce qu'était devenue l'armée Maunoury et qu'on était très mal renseigné sur elle puisqu'on la confondait, ou à peu près, avec les groupes de divisions de réserve du général d'Amade.) « Le général von Kluck savait qu'il se trouvait encore des troupes à gauche du corps expéditionnaire anglais, mais il en ignorait la force exacte. » (Aveu qu'on ne tenait pas plus compte de l'armée anglaise que de l'armée Maunoury). Le mémoire ajoute : « Von Kluck et son chef d'Etat-major reconnurent immédiatement la nouvelle situation (*immédiatement* donc *tardivement*) et prirent les dispositions voulues pour faire face au *nouvel ennemi*... Von Kluck fit immédiatement passer le IVe corps et partie du IIe corps sur la rive septentrionale de la Marne, afin de soutenir son IVe corps de réserve et de faire front au *uouvel ennemi*. La présence des trois corps d'armée anglais ne semblait nullement inquiéter l'intrépide général allemand; car il ne laissa en face des Anglais que des éléments insignifiants de troupes... »

Concluons, de ces indications pleines de réticences, que von Kluck ne prenait pas garde à la présence de l'armée Maunoury dans la région de Paris, que, même au dernier moment et quand son attention était éveillée, il considérait encore l'armée anglaise comme négligeable et qu'il comptait principalement sur son *intrépidité* qui, malgré les périls dont il était entouré, le jetait en avant avec des troupes épuisées et mal ordonnées.

Un autre écrivain, qui prend ses inspirations auprès de l'état-major allemand (1), Stegemann, écrivant beaucoup plus tard et n'ayant pas une cause personnelle à plaider est beaucoup plus explicite. En le lisant attentivement, nous approcherons de la vérité :

... « Tandis que ces transformations s'opéraient dans les armées françaises, écrit Stegemann, les armées allemandes se précipitaient en avant sur le chemin de la victoire et, animées par leurs combats, enlevées par leurs succès, gagnaient l'Aisne et puis les routes de Paris. Le 30 août, le dernier Anglais avait quitté Compiègne. Or, l'armée britannique ne se retirait pas vers le sud-ouest mais vers le sud-est.... Le 1er septembre, Kluck arrivait au château de Compiègne avec son chef d'état-major Kuhl.

« Vers la fin du mois, il n'y eut plus, dans la forêt de Compiègne, que des combats de cavalerie, soit contre des retardataires anglais, soit contre les troupes de couverture de la place de Paris. Bientôt l'ennemi disparut vers le sud en faisant sauter tous les ponts et échappant au contact. On tenta de l'appréhender et de le détruire : mais cela ne réussit pas malgré le dévouement des troupes de cavalerie qui subirent des pertes considérables dans les combats. Les chevaux pouvaient à peine mettre un pied devant l'autre. La 1re armée prit la poursuite à marches forcées : finalement, elle dut se rendre compte que, par ces temps d'automobiles et de chemins de fer, *une armée qui bat résolument en retraite ne peut être rejointe*....

« La IIe armée allemande ne se heurta pas non plus, depuis la rencontre d'Etreux (27 août) et depuis la bataille de Saint-Quentin, à la résistance de forces réunies. Laon tomba sans combat et les passages de l'Aisne furent à peine défendus.

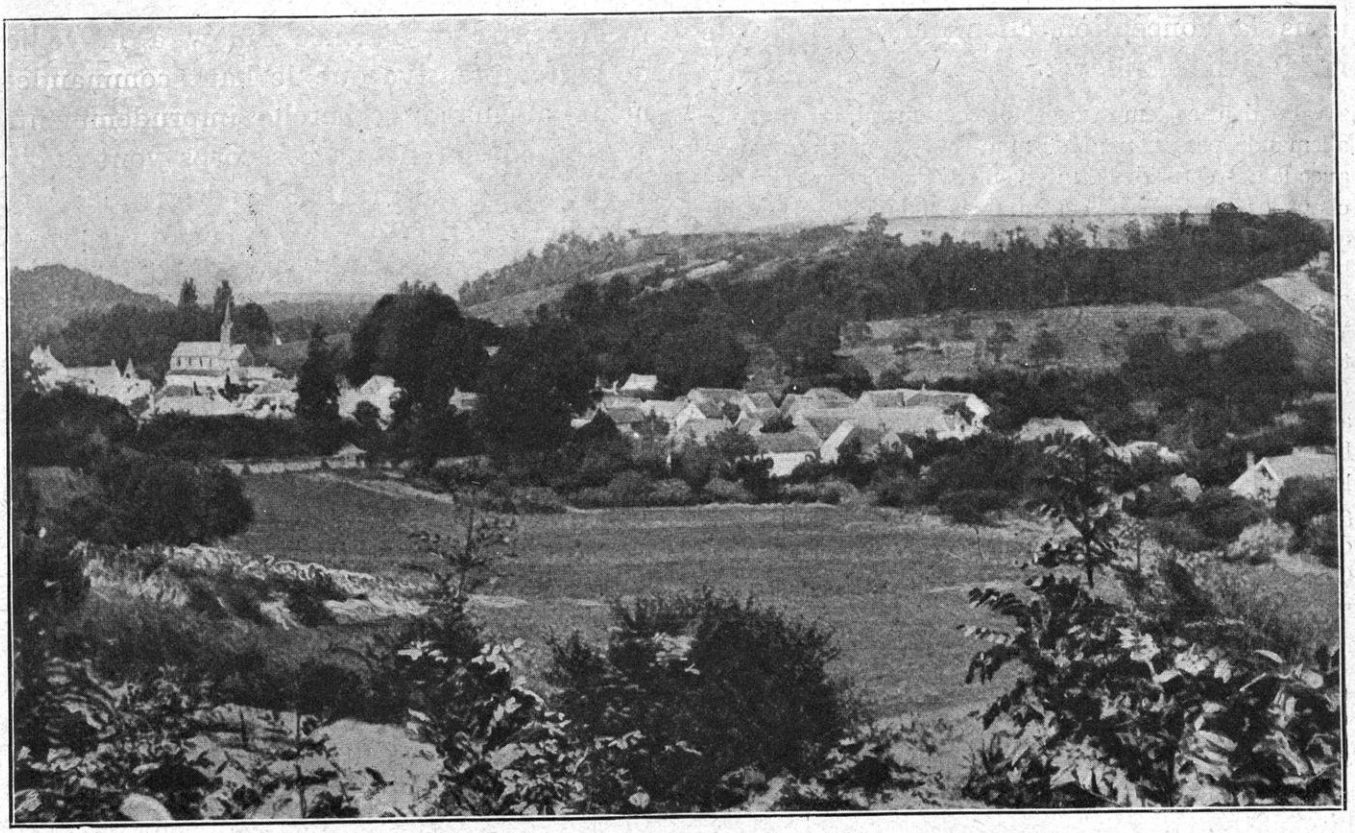
. . . . . .

« Ainsi, le blé était coupé mais non battu quand les corps de tête de l'armée Kluck traversèrent, le 5 septembre, le Grand-Morin, venant de la Ferté-sous-Jouarre et de Changis. *La Ire armée tombait ainsi dans la brèche béante entre l'armée French et la 5e armée française, brèche qui n'était remplie que par des troupes de cavalerie.* (Toute la conception allemande des prochains événements part de là : une « brèche » existe entre l'armée anglaise et la 5e armée. On voit à quel point il importait, du point de vue français, de ne pas laisser cette brèche se produire.) On pouvait donc admettre que l'armée française était *à gauche* et que les troupes de cavalerie auxquelles on se heurtait formaient sa cavalerie d'aile. S'il en était ainsi, l'armée von Kluck n'avait qu'à continuer *l'enveloppement de l'armée française* par l'extrême aile gauche, comme elle l'avait déjà fait à Saint-Quentin. Ce système se trouvait confirmé par le fait que l'armée anglaise avait évacué le champ de bataille. (Telle est l'erreur capitale de l'Etat-Major allemand; il ne croit plus à l'existence ou, du moins, à la valeur combattive de l'armée anglaise; en tous cas, il ne croit plus à la liaison de l'armée Joffre, avec l'armée de Paris par l'intermédiaire de l'armée britannique; toute la question est là), tandis, qu'en réalité, cette armée était simplement cachée derrière le rideau que forme la forêt de Crécy et qu'elle se tenait prête à faire une conversion par l'aile gauche et à chercher sa liaison avec l'armée Franchet d'Espérey, précisément au moment où le IIe corps de l'armée von Kluck pénétra dans la brèche. » (...la brèche, ou soi-disant brèche... Selon le mot célèbre du général Billot, Kluck croit faire un « mouvement tournant », et il fait un « mouvement tourné ». En effet, c'est l'heure où Franchet d'Espérey rencontre le maréchal French et, dans une conversation décisive, règle l'offensive commune des deux armées alliées, consacrant ainsi leur étroite liaison précisément aux points où les Allemands *croyaient trouver une brèche.*)

Stegemann expose ensuite que von Kluck avait pris quelque précaution du côté de Paris en établissant son IVe corps *pour se reposer* à l'est de Coulommiers et il revient, en ces termes, à la manœuvre principale :

« Le IIIe corps d'armée allemand forma les faisceaux tard dans la soirée (5 septembre), après une chaude et longue journée de marche au sud du Grand-Morin et à droite d'Esternay. Il avait atteint la ligne de Cerneux-Courgivaux et, enfin, repris le contact avec les troupes françaises. Celles-ci étaient placées sur les hauteurs à l'ouest de Sézanne, au sud de l'Aubertin, entre la route d'Esternay-Provins et celle de Sézanne-Nogent. C'étaient les quatre corps de l'armée Franchet d'Espérey. En liaison avec le IIIe corps, le IXe corps atteignait la ligne d'Esternay-Neuvy et assurait les passages du Grand-Morin. La Ire armée prenait donc de flanc à gauche l'ennemi qui se tenait sur les hauteurs de l'Aubetin. Il est vrai, qu'entre ces deux corps avancés de l'armée von Kluck et son IVe corps, laissé en flanc-garde à l'arrière, il existait une brèche de 15 kilomètres (la voilà, la vraie brèche, résultat de la manœuvre de Joffre, elle était dans la ligne alle-

(1) Les bibliothèques des états-majors allemands recevaient, à titre de propagande, les volumes de l'*Histoire de la Guerre* de Stegemann. Ces volumes ont été trouvés dans les camps ennemis lors de la fuite des formations allemandes en juillet-novembre 1918.



CHÉRET. — VUE GÉNÉRALE

mande) ; c'était cependant acceptable puisque le IIe corps tenait solidement la ligne de communications Meaux-Coulommiers. (Nous y reviendrons.) Ainsi donc, il ne semblait pas y avoir de raison d'arrêter, à la Ire armée, le mouvement en avant qui devait amener, le 6 septembre, la bataille décisive si ardemment désirée. Il semble que l'armée allemande ait toujours ignoré que l'ennemi la guettait depuis le 4 septembre et que *la brèche qu'il supposait exister* à l'ouest de la route de Coulommiers à Provins ne s'était pas produite dans la réalité et que l'armée anglaise, ayant son front tourné à l'est, au lieu de laisser encercler l'armée française, était elle-même en bonne position pour tenter l'encerclement. »

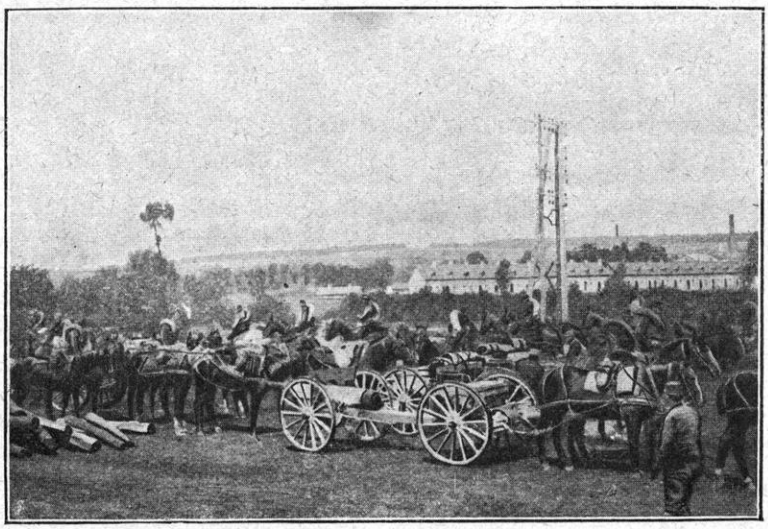
Voici qui établit avec la plus grande netteté les véritables fautes commises par l'état-major allemand : 1° il ne crut pas à la manœuvre de Joffre ; 2° il se persuada, comme il l'avait célébré dans tous ses communiqués, et comme le prouvent les textes cités, que l'armée britannique était complètement hors de combat ; 3° il ne se protégea pas suffisamment contre une manœuvre éventuelle de l'armée Maunoury ; 4° surtout, faute qui couronne toutes les autres, von Kluck, emporté par son *intrépidité*, attaque des forces très supérieures avec quatre corps seulement : un en avant, le IIIe, un en soutien, le IXe (et encore peut-être seulement une division de ce corps), un en arrière encore gardant les communications, le IIe, et enfin, tout à fait au loin et au delà d'une brèche de 15 kilomètres en détachement flanc-garde, le IVe corps avec des divisions de cavalerie épuisées. C'était jeter ses forces dans la bataille « bûche à bûche ».

Or, il a, devant lui, partie des quatre corps de Franchet d'Espérey, les trois corps de l'armée anglaise et, sur son flanc, l'armée Maunoury. C'est dans ces conditions qu'il se croit maître du terrain et qu'il fonce. Si l'on ne veut pas se rendre compte de l'admirable supériorité de la manœuvre de Joffre qui a su attirer von Kluck dans le piège *sans qu'il s'aperçût de rien*, c'est, en vérité, qu'il n'y a plus ni logique dans l'art militaire, ni sincérité dans l'histoire.

Voyons, maintenant, quelle est, toujours

dans la conception allemande, le rôle de la IIe armée Bülow :

« Pendant ce temps, continue Stegemann, la IIe armée allemande, passant par Montmirail et Montmort, en liaison avec le IXe corps de l'armée von Kluck, débouchait, cherchant le contact avec l'ennemi dans la direction de Gault, au sud-est d'Esternay. L'aile droite de Bülow était échelonnée en avant pour établir la liaison. Le VIIe corps de réserve (ce corps était encore devant Maubeuge) et le VIIe corps actif avaient ordre de pousser ainsi, le 6 septembre, au delà de Montmirail. Le Xe corps de réserve formait le centre de l'armée Bülow, mais il était déjà accroché sur son front (c'est le combat de la ferme d'Arbeux) tandis que le Xe corps et la Garde marchaient plus lentement et en arrière par Etoges et Vertus comme groupe d'aile gauche. Les marais de Saint-Gond s'étendaient devant la Garde. C'est là que la gauche rencontra les avant-postes de Foch...»



GROUPEMENT D'ARTILLERIE

La manœuvre offensive de la IIe armée est combinée, comme on le voit, avec celle de l'armée von Kluck. Celle-ci faisant aile marchante, l'armée Bülow évolue sur le même plan, mais échelonnée un peu en arrière, la droite en avant. La disposition tactique n'en est pas moins médiocre. En effet, le IXe corps cherchant le contact dans la direction de Gault (15 kilomètres au sud de Montmirail), se trouve resserré sur l'armée von Kluck tandis que le VIIe corps actif est sensiblement en arrière et séparé lui-même par une brèche extrêmement dangereuse du Xe corps de réserve encore attardé à Montmort, c'est-à-dire à 25 kilomètres en arrière. Ce corps, il est vrai, peut attendre du secours du Xe corps et de la Garde qui arrivent dans la région Etoges et Vertus, mais ils ont un retard d'au moins un jour; au moment du combat de la ferme d'Arbeux, le Xe corps de réserve est écrasé et sa défaite jette le désordre au plein centre de l'armée Bülow à la veille de cette offensive que le haut commandement allemand recherche imprudemment.

Ajoutons enfin que ces corps vont avoir affaire non seulement à la droite de l'armée Franchet d'Espérey, mais qu'ils vont tomber en plein sur la 9e armée, l'armée nouvelle commandée par un chef tel que Foch. Ici encore, infériorité numérique, stratégique et tactique, cela saute aux yeux.

Résumons : Von Moltke est à peine maître de sa manœuvre. Il court devant lui, croyant la poire mûre et qu'il ne reste plus qu'à la cueillir. Sur l'armée de Paris, il est mal renseigné; sur l'armée anglaise, il est mal renseigné; sur l'armée Foch, il ne sait que peu de chose. Il se jette, tête baissée, dans la surprise.

La masse de manœuvre qu'il a constituée est effritée et dissociée avant d'avoir agi. Elle laisse à la traîne ses unités de cavalerie, au lieu de les porter en avant; elle laisse à la traîne deux ou trois corps épuisés, notamment le IVe corps de réserve faisant flanc-garde devant Paris. D'autres corps, à peine en meilleur état après les efforts surhumains qu'on leur a imposés, arrivent l'un après l'autre, et, en quelque sorte, à la débandade, par exemple, le IXe corps de l'armée Bülow, coupé par moitié entre les deux armées, le VIIe corps actif qui n'est pas en place, le Xe corps de réserve fourbu avant même qu'il ait eu à livrer le combat d'Arbeux; enfin, les deux corps de gauche, le Xe corps actif et la Garde, qui sont encore à Vertus quand on se bat depuis deux jours sur l'Ourcq et

PRISONNIERS ALLEMANDS GARDÉS PAR DES CAVALIERS FRANÇAIS

depuis la veille à Montmirail. La manœuvre allemande apparaît compliquée et effilochée, tandis que celle de Joffre est d'une trame solide et simple.

De part et d'autre, les troupes sont extrêmement fatiguées : mais celles de Joffre comprennent et obéissent à sa voix, tandis que celles de Moltke, mécontentes, présentent la tête au destin. Car telle est l'action mystique du haut commandement : elle inspire ou non la confiance et prédestine, dans l'âme du soldat, le sort des batailles.

CHAPITRE XXXII

LA RETRAITE DES ARMÉES DU CENTRE
(Foch, de Langle de Cary et Ruffey-Sarrail.)
31 août-5 septembre 1914.

Rôle des armées du Centre. — Le combat de Rethel (30 août). — Le passage de l'Aisne par la 4e armée. — Retraite de la 3e armée. — Marches et combats. Positions sur la Marne et l'Ornain.

POUR mettre en présence les troupes des deux partis sur le vaste champ de bataille, à la veille des engagements de la Marne, il faut exposer, maintenant, la retraite des 4e et 3e armées à la suite des combats de la Meuse. Ainsi, nous aurons « rejoint » les armées de l'Est dont nous avons dit déjà la vigoureuse résistance au début et la double victoire sur la Mortagne et au Grand-Couronné.

Il convient de ne jamais perdre de vue que le plan des Allemands se développe en tenaille. Il tend les deux bras pour envelopper les armées françaises : le bras droit s'est allongé par la Belgique, sur l'Escaut et la Somme en direction de Paris : nous avons montré comment il pénétra par Charleroi, fut contenu vers la mer par les armées d'Amade et Maunoury, reçut au coude un choc très rude lors de la bataille de Guise et finalement se replia pour essayer d'atteindre la gauche de la 5e armée française au delà de Montmirail, les 5 et 6 septembre.

Nous avons dit aussi comment le bras gauche fut immédiatement saisi par Dubail et Castelnau à la trouée de Charmes, comment il s'épuisa en un effort nouveau et également vain, pour se glisser par Epinal et la trouée de Belfort, comment, de nouveau refoulé, il se raccourcit pour asséner un formidable coup de poing et briser la défense du Grand-Couronné ; mais, moins heureux encore que le bras droit, sa force fut brisée et il ne put jamais rompre la solide base de résistance qu'offre, dès lors, la défensive française dans l'Est.

Le succès étant nettement affirmé de ce côté et, par l'occupation des Vosges, la droite de nos armées étant définitivement protégée, le haut commandement français trouve, dans ce fait acquis dès le 25 août, son point de départ pour la nouvelle manœuvre : selon le mot du général Joffre que nous ne nous lasserons pas de répéter parce qu'il est la clef de toute la guerre, « il prend sa droite comme pivot ». Joffre manœuvre donc, solidement adossé à sa force de l'Est : cela lui donne une liberté suffisante pour porter sa vigilance et ses ressources disponibles vers l'ouest et pour manœuvrer contre le mouvement de la droite allemande qui menace Paris et qui s'avance témérairement pour opérer l'encerclement.

L'instruction du 25 août donne, sur les vues de l'état-major français, des précisions satisfaisantes pour la raison.

ENTRÉE D'UN VILLAGE DANS LA PLAINE DE LAON

Rappelons seulement, à grands traits, que cette instruction mémorable crée, à gauche, une masse de manœuvre composée des 4e et 5e armées, en plus l'armée anglaise et des forces nouvelles *prélevées dans la région de l'Est* ; que cette masse est destinée à reprendre l'offensive, mais, qu'en attendant qu'elle soit constituée, un mouvement de repli général est ordonné aux armées françaises, sous la condition, toutefois, d'arrêter ou tout au moins de retarder par des attaques courtes et violentes la marche de l'ennemi.

Dans ce mouvement de repli général, les deux armées du centre, la 4e et la 3e armées qui sont considérées comme faisant un tout ont reçu spécialement les instructions suivantes :

« *La* 4e *armée* opérera « en arrière de l'Aisne sur le front Guignicourt-Vouziers ou, en cas d'impossibilité, sur le front Berry-au-Bac-Reims-Montagne de Reims, en se réservant toujours les moyens de reprendre l'offensive face au nord. »

« *La* 3e *armée* exécutera ce même mouvement en appuyant sa droite à la place de Verdun et sa gauche au défilé de Grandpré ou à Varennes-Sainte-Menehould ».

Or, il est arrivé que la 4e armée (de Langle de Cary), en vertu de l'autorisation accordée par l'Instruction Générale de se livrer à « des contre-attaques courtes et violentes », a repris vigoureusement l'offensive dès qu'elle eut franchi la Meuse. La 3e armée la secondait dans cet effort et arrêtait, pendant cinq jours, l'armée du kronprinz. Si bien que la manœuvre allemande du centre se trouvait fortement handicapée, dès le 30 août, c'est-à-dire dès le début même de la retraite générale.

Mais, quelle était la situation des armées allemandes et françaises *du centre*, au moment où, par l'ordre du général Joffre, la retraite s'accomplissait définitivement dans cette région, c'est-à-dire entre Meuse, Aisne et Marne, aussitôt après la bataille de la Meuse ?

Nous avons dit comment le général de

Langle de Cary avait, de sa propre initiative, engagé la bataille sur le front « en potence » : la Meuse-Signy-l'Abbaye. La bataille, engagée le 27 août au matin, s'était achevée le 28 à minuit, sur l'ordre exprès du haut commandement français : elle avait eu pour résultats devant la 4e armée française : 1° de bousculer fortement l'ennemi au débouché de la Meuse ; 2° de faire gagner deux jours pour faciliter la retraite générale qui s'opérait, dès lors, sur tout le front ; 3° de retenir devant les armées du centre les forces de l'armée von Hausen que le haut commandement allemand avait le projet de jeter sur la 5e armée française engagée, précisément le 28, dans la bataille de Saint-Quentin-Guise ; 4° finalement, en accrochant définitivement ces forces, de les retenir vers l'est et de créer ainsi, entre l'armée von Bülow et l'armée du duc de Wurtemberg, une fissure que le détachement Foch a pour mission d'exploiter.

Au même moment, la 3e armée française (général Ruffey, puis général Sarrail) avait contenu, du 25 au 31 août, le débouché de l'armée du kronprinz au nord de Verdun, permettant aux divisions de réserve du général Pol Durand d'organiser les Côtes-de-Meuse ; cette armée se préparait à attaquer en direction de Beaumont quand l'ordre absolu de la retraite lui était parvenu. Elle avait conservé intacte la totalité de ses forces et se trouvait dans une bonne position sur le flanc de l'armée du kronprinz quand celle-ci s'engageait au nord de l'Argonne dans la direction de Châlons.

Assurément, dans cette région, une offensive locale eût été entreprise avec des chances sérieuses de succès s'il eût été dans le plan de Joffre de l'autoriser. Le général Verraux écrit, avec raison, sur son carnet de route : « Je tombai des nues quand je reçus l'ordre de quitter nos positions. Nous avions devant nous un terrain extrêmement difficile ; mais nous occupions des positions magnifiques... »

Tel était le sentiment général de l'armée après les beaux combats de la Meuse et de Signy-l'Abbaye. Mais il fallait obéir à l'ordre général dicté par un ensemble de considérations que, seul, le haut commandement français avait qualité pour apprécier.

L'Instruction générale du 25 août reste valable, en tant que les événements ne se sont pas modifiés : mais elle est complétée par l'Instruction générale du 1er septembre, en raison des changements résultant des batailles de la Meuse.

L'INSTRUCTION GÉNÉRALE DU 1er SEPTEMBRE ET LES ARMÉES DU CENTRE

Voici les passages de cette nouvelle instruction générale s'appliquant spécialement aux armées du centre :

« 1° Malgré les succès tactiques des 3e, 4e et 5e armées obtenus dans la région de la Meuse et de Guise, le mouvement débordant effectué par l'ennemi sur l'aile gauche de la 5e armée, oblige l'ensemble du dispositif à pivoter autour de notre droite.

« Dès que la 5e armée aura échappé à la menace d'être enveloppée, l'*ensemble des* 3e, 4e *et* 5e *armées reprendra l'offensive.*

« Le mouvement de repli peut conduire les armées à se retirer dans la direction générale nord-sud *pendant un certain temps.*

« Les lignes séparant les zones de marche des armées sont :

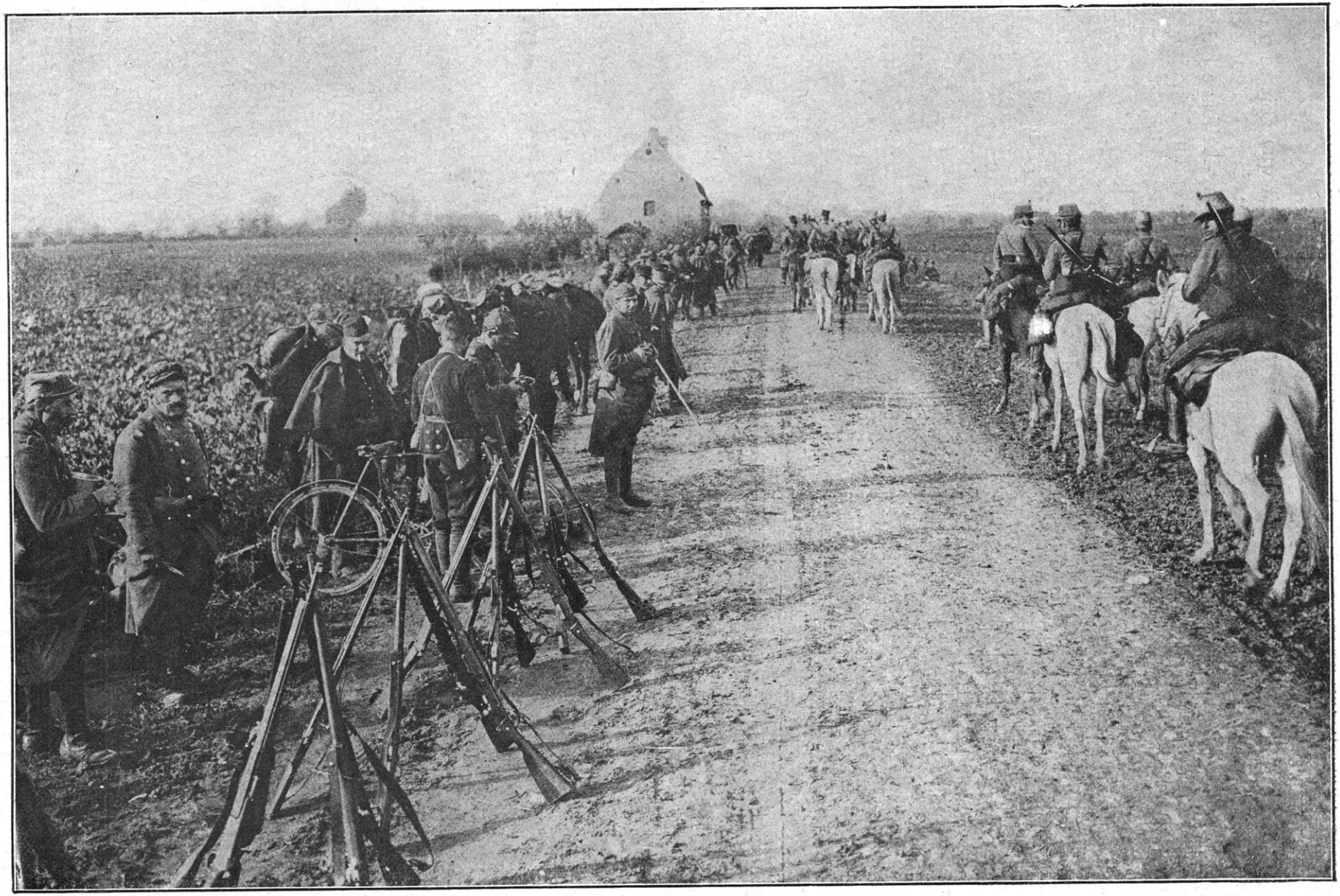
« Entre 5e et 4e armées (détachement Foch) : route Reims-Epernay (à la 4e armée) ; route Montmort-Sézanne-Romilly (à la 5e armée) ;

« Entre 4e et 3e armées : route Grandpré-Sainte-Menehould-Revigny (à la 4e armée).

« Dans la zone de la 4e armée, le détachement Foch sera en liaison constante avec la 5e armée. L'intervalle compris entre ce détachement et le gros de la 4e armée étant surveillé par les 7e et 9e divisions de cavalerie relevant de la 4e armée et appuyées par des détachements d'infanterie fournis par cette armée.

« La 3e armée effectuerait son mouvement à l'abri des Hauts-de-Meuse.

« On peut envisager comme limite du mouvement de recul et sans que cette indication implique que cette limite devra être forcément



SUR LA GRAND'ROUTE

atteinte, le moment où les armées seraient dans les situations suivantes :

. . . . . .

« *c*) La 4e armée en arrière de l'Aube au sud d'Arcis-sur-Aube, le gros en arrière de l'Ornain à l'est de Vitry.

« *d*) La 3e armée au nord de Bar-le-Duc.

« La 3e armée serait, à ce moment, renforcée par les divisions de réserve qui abandonneraient les Hauts-de-Meuse pour participer au mouvement offensif... »

Tels sont les articles de l'Instruction générale du 1er septembre s'appliquant aux deux armées du centre (4e et 3e armées) aussitôt après les batailles de la Meuse.

Le cadre des opérations est très clairement et solidement dessiné. Les commandements particuliers savent qu'il s'agit d'un mouvement de retraite générale voulu et ordonné *ayant pour objectif un très prochain retour offensif.* Ils s'arrangeront en conséquence.

Cette volonté du haut commandement de reculer mais pour avancer, de prendre du champ mais pour se battre, se précise de jour en jour et elle est transmise dans des instructions de plus en plus pressantes aux commandements des armées. La note générale du 2 septembre (3463) qui revient sur l'éventualité de reculer, le cas échéant, jusqu'à la Seine et jusqu'à l'Aube, répète avec autorité : « A ce moment, *passer à l'offensive sur tout le front* ».

Enfin l'ordre général nº 48 qui arrive à Verdun le 4 septembre répète et précise encore : « Une partie de nos armées se replie pour resserrer leur dispositif avec toutes les chances de succès *à l'offensive générale que je donnerai l'ordre de reprendre dans quelques jours.* »

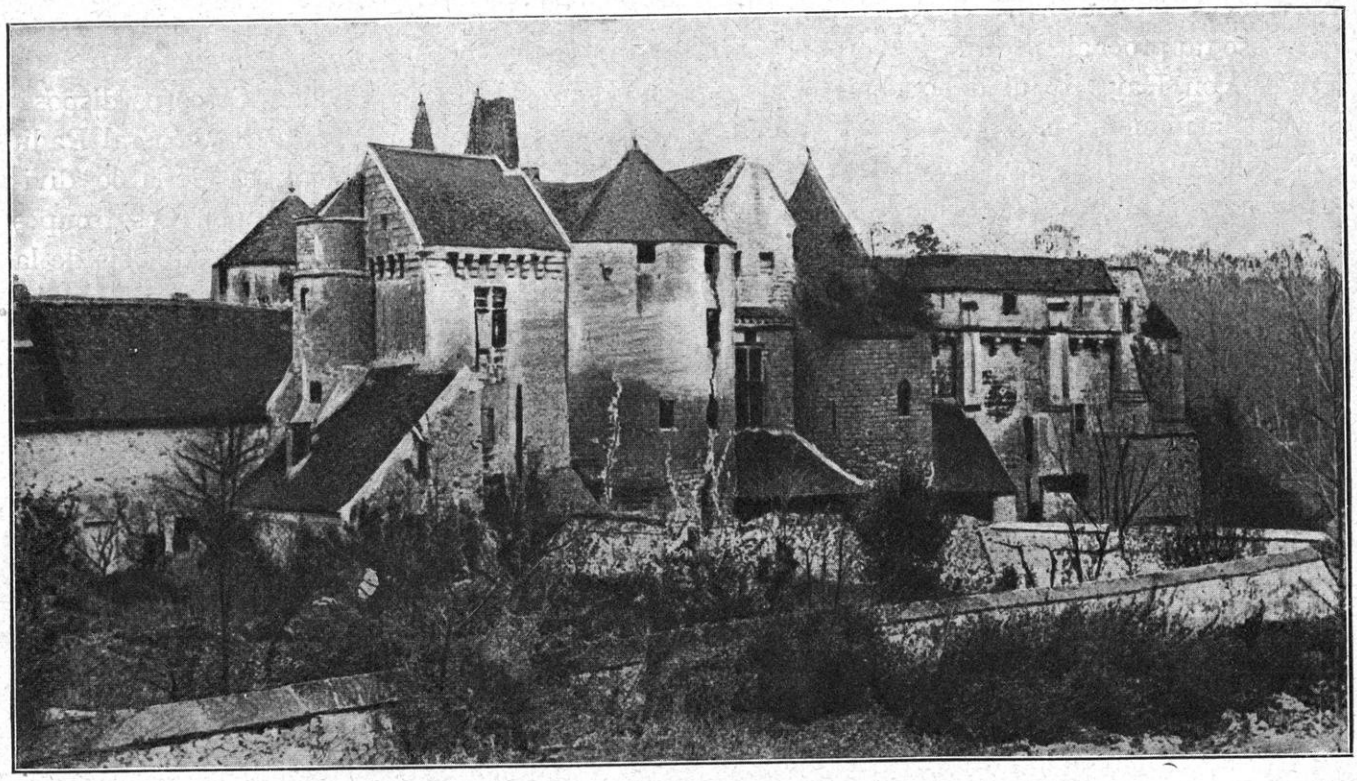
Aucune erreur n'est possible. Les chefs sont avertis ; le soldat lui-même est prévenu : 27 août, 31 août (contre-attaques), 1er septembre, 2 septembre, 4 septembre, marches ; 5-7 septembre (reprise de l'offensive), telles sont les étapes de ce magnifique itinéraire intellectuel et stratégique qui évolue de la retraite à la victoire avec une sûreté qui n'a pas été dépassée.

LE PLAN DE L'ENNEMI DANS LE CENTRE Il faut envisager, cependant, quel est l'objectif que doit se proposer l'ennemi au lendemain de ces durs combats de la Meuse et de Signy-l'Abbaye qui, il est vrai, l'ont fortement éprouvé, mais qui lui ont donné toutefois, par suite de la retraite si prompte de l'armée française, le sentiment de la victoire.

Aussitôt sa troupe reprise en mains, le commandement allemand, sans doute, va manœuvrer. Suivre l'ennemi pas à pas n'est pas suffisant.

Nous nous trouvons, en effet, en présence d'une tentative sur laquelle nous aurons à revenir et que l'on peut déterminer ainsi qu'il suit, dans ses lignes générales :

Les trois armées allemandes, assurées que les deux armées françaises (en plus, bientôt, le détachement Foch qui, d'ailleurs, n'apporte pas, pour le moment, de forces nouvelles) les trois armées von Hausen, duc de Wurtemberg et kronprinz tentent une manœuvre d'enveloppement dans la direction générale Rethel-Vouziers sur l'Aisne. Dans cette manœuvre, le rôle principal paraît avoir été confié à l'armée von Hausen. Celle-ci, abandonnant la 5e armée française, fait un à gauche très prononcé, quitte à élargir la fissure qui s'est produite déjà entre elle et l'armée Bülow : se mettant à la poursuite de la division du Maroc, qui l'a arrêtée, le 28, à Signy-l'Abbaye, la Fosse-à-l'Eau, elle s'efforcera d'arriver la première à Rethel : ainsi, elle menacerait directement les communications de l'armée de Langle de Cary qui se retire par Le Chesne vers Attigny et le camp de Châlons. En même temps, l'armée du duc de Wurtemberg, au centre, bousculerait les autres corps de Langle de Cary dans cette direction de Le Chesne-Attigny pour les presser contre l'armée von Hausen, maîtresse de Rethel ; et, finalement, l'armée du kronprinz, se glissant au nord de Verdun par Sassey, Dun-sur-Meuse et Grandpré s'efforcerait de refouler sur Vouziers-Machault les corps français



GUIGNICOURT. — LES BORDS DE L'AISNE

essayant de trouver un débouché vers le sud.

La manœuvre n'étant indiquée ici que dans ses lignes générales et pour éclairer simultanément le rôle des deux armées en présence, on peut résumer en ces termes les opérations qui vont se dérouler : les armées françaises accomplissant une retraite par ordre et face à l'ennemi ; les armées allemandes, croyant à une défaite des Français, entreprennent une poursuite avec manœuvre visant les communications. Les troupes sont fatiguées de part et d'autre et, en fait, rien de décisif ne sera accompli : mais il résultera presque inévitablement que l'insuccès de la manœuvre sera d'autant plus sensible aux troupes allemandes qu'il sera accompagné d'une profonde désillusion.

ORDRE DE RETRAITE DES CORPS DE LA 4e ARMÉE

Puisque c'est l'armée von Hausen qui est chargée de mener l'offensive d'enveloppement contre la 4e armée française, c'est la gauche de cette armée qui doit subir le premier effet de la pression de l'ennemi.

Nous avons laissé les choses à cette armée dans l'état suivant :

Dans la journée du 28, la 4e armée avait combattu sur la ligne de la Meuse avec un décrochement « en potence » jusqu'à Signy-l'Abbaye. Le 9e corps (général Dubois) était sur le bras de la potence, *face au nord*, depuis Signy-l'Abbaye jusqu'à la Meuse au coude de Sedan, ses divisions étant placées dans l'ordre suivant :

A gauche, la 4e division de cavalerie (général Abonneau) chargée de maintenir la liaison avec l'armée Lanrezac, évoluait entre Signy-l'Abbaye et les sources de la Serre (vers Liart). Le 28 au matin, elle signalait la présence de l'ennemi en force à Marlemont et sur la route Aubigny-Logny-Marlemont. La 4e division de cavalerie se détachait alors de la 4e armée pour se rapprocher de la 5e armée. Nous avons dit le rôle qu'elle allait jouer dès ce jour, à la bataille de Guise : rien ne prouve mieux la liaison parfaite existant entre les deux armées françaises. Les troupes allemandes signalées par les patrouilles appartenaient au XIIe corps et à une division du XIIe corps de réserve

de l'armée von Hausen. Elles glissaient vers l'est et se rapprochaient du XIXe corps : c'était l'armée von Hausen qui débouchait et commençait la manœuvre.

Le vide produit à gauche de la 4e armée française par suite du départ de la 4e division est immédiatement comblé par la 9e division de cavalerie (général de l'Espée). Cette division a pour mission de couvrir la direction de Rethel en protégeant le flanc gauche de la 4e armée. Elle se porte vers Faissault et Novion-Porcien et entretient les contacts étroits avec la division du Maroc. Quelques patrouilles saxonnes ayant atteint les abords de Novion-Porcien, le général de l'Espée rétablit l'ordre avec quelques escadrons de cuirassiers. Le lendemain matin, la 9e division de cavalerie formait l'arrière-garde sur les deux routes qui, venant de Novion-Porcien et de Faissault, mènent à Rethel. Malgré l'encombrement de ces routes où se pressaient les blessés, les convois et les émigrants, la division fit tête partout devant un ennemi d'ailleurs peu mordant.

La division du Maroc (général Humbert) s'est battue dans la journée du 28, comme nous l'avons dit, notamment à Dommery, La Fosse-à-l'Eau, pour arrêter l'ennemi qui débouche de la forêt du Hailly ; mais les effectifs allemands se renforçaient sans cesse. D'ailleurs, l'ordre de rompre le combat était arrivé, juste au moment où le général Dubois se préparait à engager la division Dumas (17e division) tenue en attente à Boulzicourt.

Cette division, la 17e, occupait donc l'attache de la potence, tandis que la 52e division de réserve, dans cette même journée du 28, attaquait Hannogne.

Ainsi, ces quatre divisions : 1° 9e division de cavalerie (de l'Espée) ; 2° division du Maroc (Humbert) ; 3° 17e division (Dumas) ; 4° 52e division de réserve (Coquet) formaient une ligne face au nord quand l'ordre survint de rompre le combat. Les autres corps de la 4e armée étaient échelonnés du nord au sud le long de la Meuse, c'est-à-dire sur le montant de la potence.

Près de la 52e division de réserve, le 11e corps (général Eydoux), opère sur la rive gauche de la Meuse, en face de Sedan. Ce corps dispose outre ses deux divisions (la 21e, général Radiguet et la 22e, général Pambet), de la 60e division de réserve (général Joppé). Ces troupes ont livré, le 28, le beau combat du bois de la Marfée et ont atteint la Meuse à Pont-Maugis. Elles éprouvent une surprise pénible quand elles reçoivent l'ordre de la retraite en plein succès.

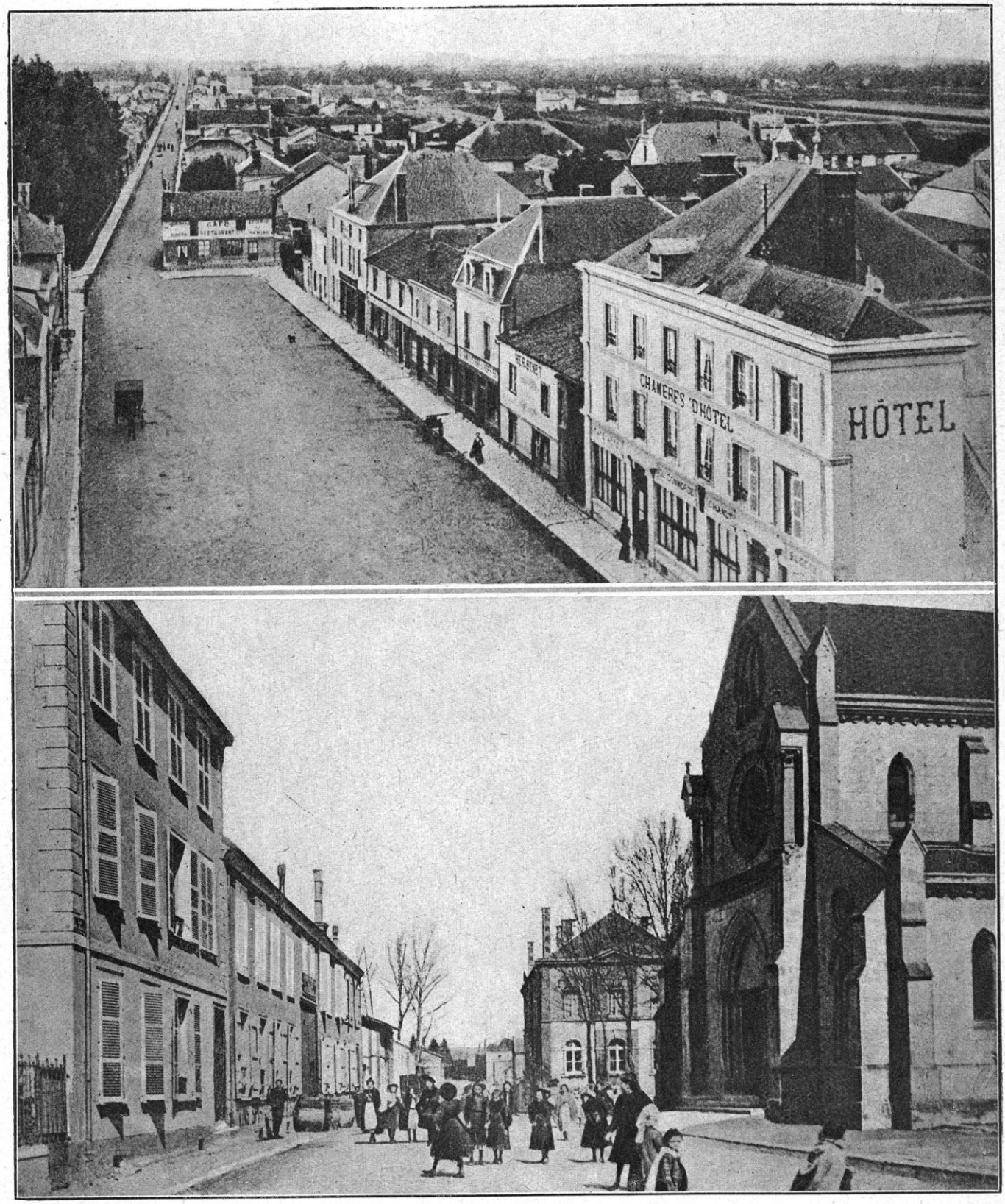
Près du 11e corps, le 17e corps (général Poline). Il combat sur la Meuse, face à l'est. Mais ce corps est mal remis de ses pertes à la bataille des Ardennes. Il s'est maintenu à Raucourt et Maisoncelle dans la journée du 28 et il a prêté son appui à l'offensive du 11e corps.

Plus au sud, le 12e corps (général Roques) combat en face de Mouzon. Partagé entre deux missions également difficiles, celle d'agir au nord et celle de défendre le cours de la rivière, il s'est mis en retraite sur Yoncq et la Besace, après avoir infligé de lourdes pertes à l'ennemi qu'il empêche de déboucher de la vallée.

Il a pour voisin le corps colonial (général Lefebvre) qui, après ses grandes pertes de Tintigny-Rossignol, est constitué en réserve d'armée. Il a soutenu le 17e corps à Flaba et le 12e corps à Yoncq. Il s'est battu dans la direction de Beaumont.

A droite et au sud, le 2e corps (général Gérard) a franchement maintenu l'ennemi sur la rive droite de la Meuse dans la région de Stenay. Il est en liaison, à sa droite, avec le 4e corps (général Boëlle) qui appartient lui-même à la 3e armée, mais dont une division (la division Trentinian) a été mise momentanément sous les ordres de la 4e armée. Avec son corps très solide, bien en mains, le général Gérard est prêt à seconder, le cas échéant, une offensive de la 3e armée.

Les choses en sont là à la 4e armée, quand elle reçoit l'ordre de suivre le mouvement d'ensemble des forces françaises et de se replier dans la direction de l'Aisne.



MOURMELON. — VUE GÉNÉRALE ET RUE DE L'ÉGLISE

L' « ordre général » qui transmet cette décision aux corps, donne des directives pour les deux journées des 29 et 30 août : il organise la retraite, mais dans la forme la plus énergique. Après la Meuse, c'est l'Aisne qui devient la nouvelle ligne de défense. Il faut y devancer l'ennemi.

L'ordre général est ainsi conçu :

« *Le Chesne, 28 août* 1914.

« I. — L'armée a infligé hier et aujourd'hui à l'ennemi des pertes énormes.

« Elle se reporte sur la ligne de l'Aisne, en exécution d'ordres reçus, pour se préparer à l'offensive dans une autre direction.

« II. — Points de direction et itinéraires (du sud au nord) : 2e *corps*, se portera dans la région de Monthois par Nouart, Buzancy, Grandpré ; *corps colonial*, région de Savigny-sur-Aisne, Semide, par Vaux-en-Dieulet, Harricourt, Boult-aux-Bois, Falaise ; 12e *corps*, région Vouziers et Bourcq, par Châtillon-sur-Bar et Quatrechamps; 17e *corps*, région Chuffilly-Pauvres par Le Chesne, Les Alleux, Voncq; 11e *corps* et 60e *division de réserve*, région Attigny, Ambly, par Omont, Tourteron ; 52e *division de réserve*, région Tugny, Perthes, par Bouvellemont, Ecordal, Amagne; 9e *corps*, région Rethel, Château-Porcien, Avançon, par Poix-Terron et Launois.

« III. — Le mouvement commencera dans la nuit du 28 au 29.

« IV. — Le mouvement sera protégé dans la direction du nord et du nord-ouest par le 9e corps d'armée qui se maintiendra le 29 dans la région Launois, Poix-Terron.....

« Général DE LANGLE. »

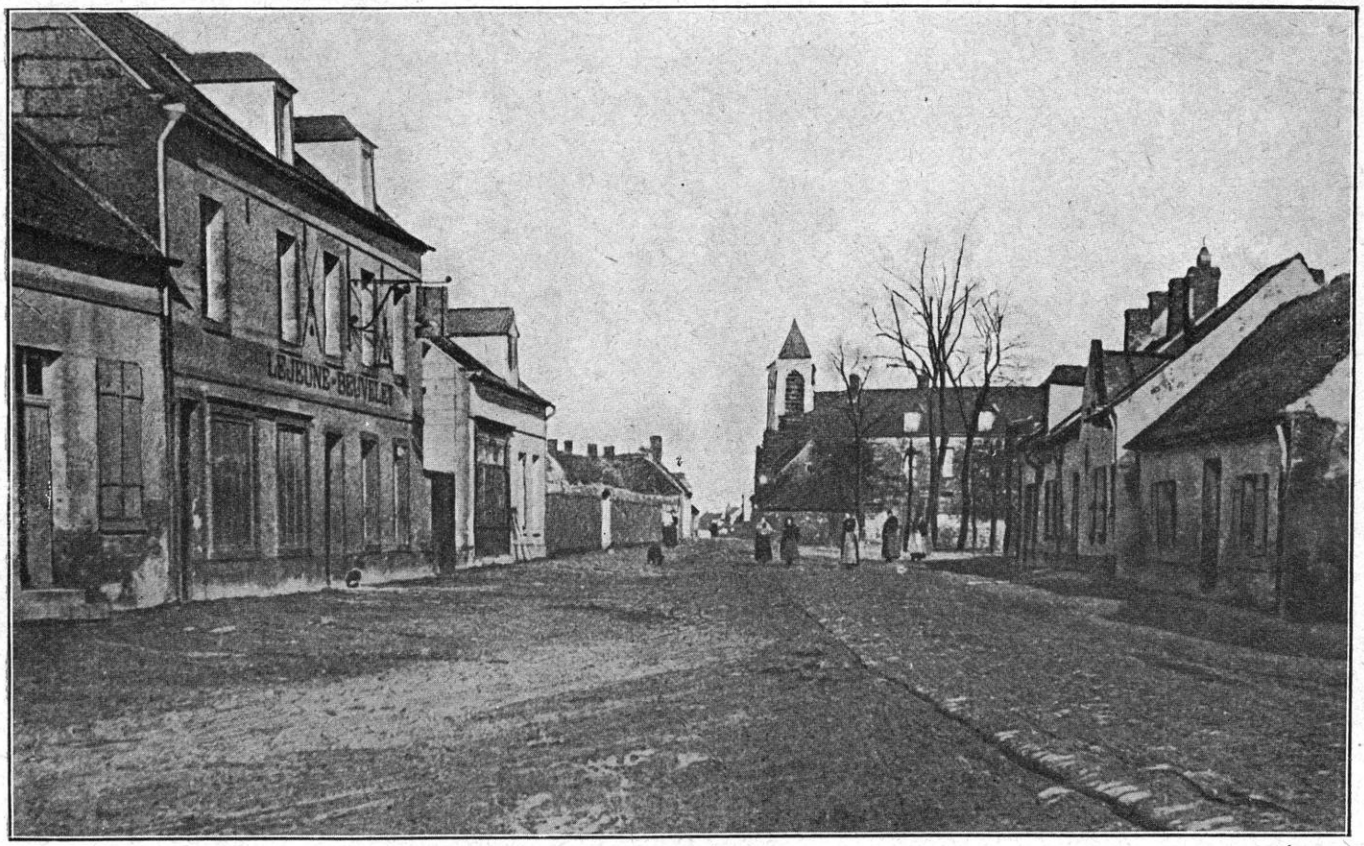
On voit que, selon ces ordres, la retraite de l'armée affecterait encore, jusqu'à un certain point, la forme en potence que nous avons exposée ci-dessus. Mais la face des choses a changé pendant la nuit et le général Dubois, interprétant avec beaucoup de sagesse les ordres reçus et conscient de la lourde mission qui lui est confiée, à savoir de protéger avec son seul corps, l'armée contre la formidable pression de l'armée de von Hausen tout entière, manœuvre pour arriver le premier et se consolider fortement sur la rive droite de l'Aisne en avant de Rethel.

Il n'était que temps. La division du Maroc était à bout de forces et demandait du renfort. Elle se dégageait péniblement. Or, la 17e division (général Dumas) qui avait 35 kilomètres à faire pour regagner l'Aisne de Boulzicourt, était devancée sur sa route de retraite, à Novion-Porcien, par les patrouilles ennemies ; elle n'avait que le temps de se rejeter à l'est sur la route défilée qui va de Monclin à Allandhuy, la route de Rethel se trouvait ainsi découverte. Si l'ennemi surgissait, venant rapidement du nord, sur le flanc découvert de la 4e armée, qui l'empêcherait de tomber, par les ponts de Rethel, sur les corps en train de défiler?

Le général Dubois juge la situation d'un coup d'œil. Il donne l'ordre à la 9e division de cavalerie de rabattre sans perdre une minute sur Rethel et de tenir la région ; il envoie à Rethel un bataillon de tirailleurs qu'il a sous la main ; il retient une brigade de la 17e division sur la ligne Novy-Auboncourt dont nous allons dire toute l'importance. En un mot, il organise la défense des passages, et forme ainsi une vigoureuse flanc-garde qui doit permettre à l'armée de défiler.

C'est un très beau « rendement » de l'excellente éducation militaire reçue par le 9e corps et ses admirables troupes : la manœuvre en retraite s'accomplit par une chaleur torride ; sans rien laisser aux mains de l'ennemi, pas même un fourgon, les troupes occupent, à la fin de la journée, des positions essentielles. Heureusement, l'ennemi, très éprouvé lui-même, n'avait pas su profiter d'une occasion si favorable. Il en fut, ici, comme à Vauxaillon : les troupes allemandes, d'ailleurs extrêmement fatiguées, s'étaient montrées inférieures à leur réputation : elles ne se montraient pas manœuvrières. Une fois de plus von Hausen manquait l'heure.

« Ce fut avec un sentiment de profonde



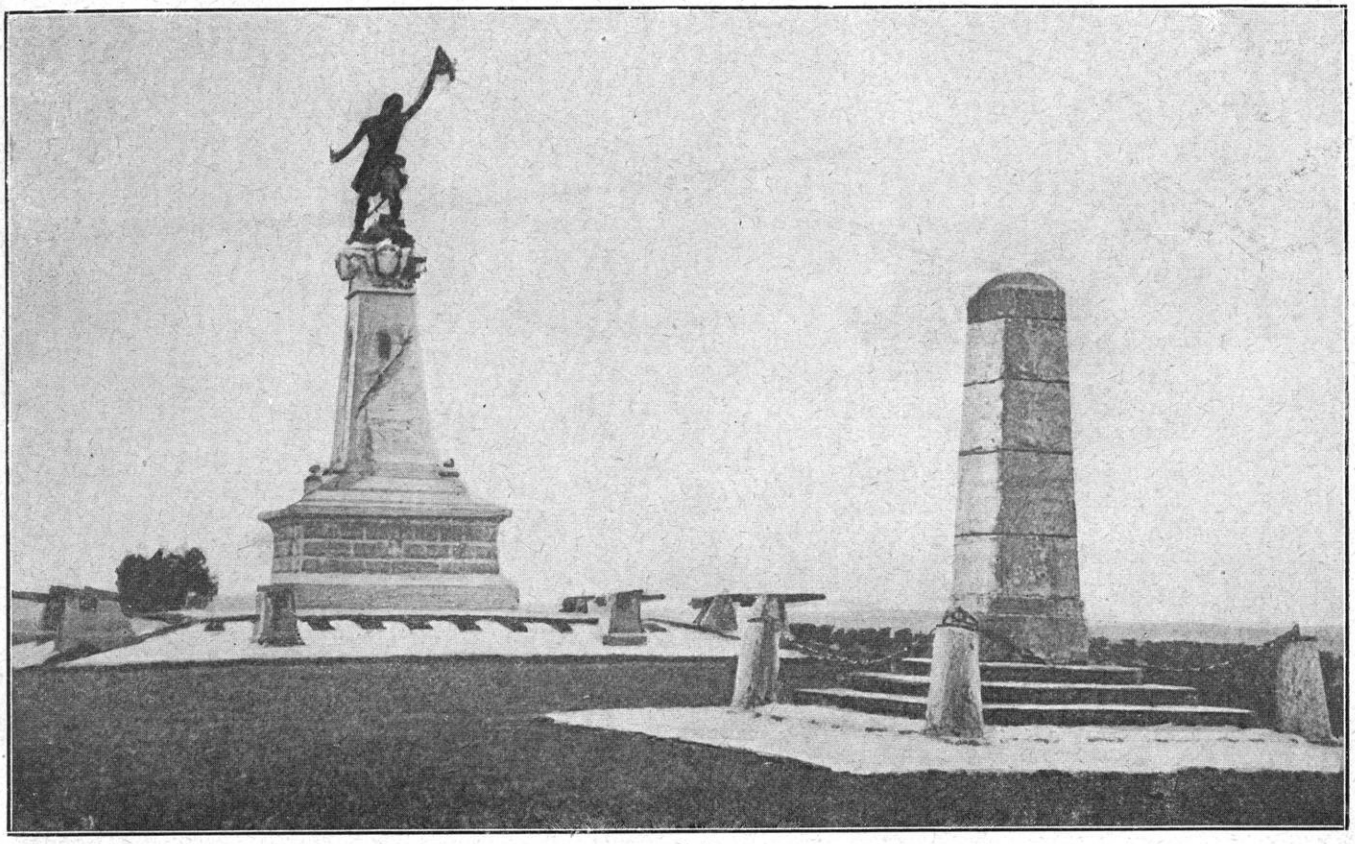
ATHIES-SOUS-LAON. — LA GRAND'RUE

satisfaction, écrit un des acteurs de cet épisode, que le soir, à la réunion de l'état-major, on envisageait la situation en se reportant aux inquiétudes de la nuit précédente et de la journée. Il apparaissait que la passivité de l'ennemi, qui n'avait pas essayé de pousser au delà de Novion-Porcien, devait être attribuée tant aux pertes et aux fatigues de ses troupes, surprises de cette rude résistance, qu'à l'incertitude où avaient pu le mettre la vigoureuse offensive de la division du Maroc le 28 dans l'après-midi et l'intervention énergique du colonel Lestoquois le 29 au matin. Dans la troupe, il n'y avait pas d'actes de démoralisation, pas d'actes de faiblesse ou d'indiscipline, mais simplement l'étonnement douloureux d'être obligé de céder *par ordre* du terrain à un adversaire que l'on avait le sentiment de dominer. »

Ce n'était pas fini. La coupure de l'Aisne était protégée, mais non sauvée ; la retraite de l'ensemble des armées françaises du centre (4e et 3e armées) n'était assurée que si l'aile gauche de la 4e armée tenait Rethel le temps nécessaire pour que la retraite fût accomplie. Et pour cela, il fallait livrer bataille. Von Hausen arrivait lentement, mais il arrivait : ses troupes se massaient sur les routes descendant vers Rethel, tandis que les deux armées du duc de Wurtemberg et du kronprinz faisaient pression sur la 4e et la 3e armées qui n'avaient plus d'autre débouché que l'étroite bande de terrain entre l'Argonne et Vouziers.

Le sort des deux armées dépendait donc maintenant de la bataille que le 9e corps allait engager pour la défense des ponts de Rethel.

LA BATAILLE POUR RETHEL Elle s'engagea sans une minute de répit dès l'aube du 30 août. La ville de Rethel, située sur la rive droite de l'Aisne, est adossée à une dure falaise que les trois routes se dirigeant vers Château-Porcien, vers Novion-Porcien et vers Mézières abordent roidement en longeant les remparts désuets du vieux château Mazarin. Ces pentes atteignent rapidement la cote 150 et même



VALMY. — LA STATUE DE KELLERMANN

la cote 162 entre Novy et Bertoncourt ; mais elles descendent non moins rapidement sur les bords de deux fossés, le ruisseau marécageux d'Urfosse et le Plumion, qui font autour de la ville, une double circonvallation. L'Aisne elle-même est doublée, en arrière, par le canal des Ardennes. C'est donc une position très forte si on consent à la défendre la rivière dans le dos.

Sur la rive droite de la rivière et entre les deux ruisseaux, le terrain forme, au nord-est de Rethel, une longue crête demi-circulaire boisée et ondulée, jalonnée par les villages de Sorcy, Faux, Lucquy. Et cette crête s'articule, vers Novy, à un puissant massif crayeux et nu sur lequel s'élèvent les villages de Bertoncourt et de Sorbon. C'est une véritable citadelle, un « grand couronné » qui domine de 60 mètres la région environnante. Qui le tient est maître de Rethel et des passages.

Comme l'ennemi s'avance par les trois routes qui descendent du Nord, s'il veut passer l'Aisne, il faut qu'il s'empare de cette fortification naturelle. Une telle disposition des lieux permet au général Dubois de lutter avec chances de succès malgré sa très grande infériorité numérique.

Il distribue ses troupes de façon à tenir en position défensive-offensive la crête demi-circulaire : mais, pour la manœuvre, il compte sur le concours que doivent lui apporter dès le 30 au matin, le 11e corps et la 52e division de réserve débouchant dans le flanc droit de l'ennemi par Puiseux, Chesnois et Auboncourt. Très belle et très simple préparation. Les ordres sont précis : « Le 9e corps, soutenu par le 11e corps et la 52e division de réserve, se portera en avant pour s'emparer de la route de Rethel à Novion-Porcien. La cavalerie à gauche tient le massif de Bertoncourt ; la division du Maroc, auprès d'elle, débouchant vers Bertoncourt par Novy, Lucquy, la division Dumas tient le centre. Le 7e hussards bat l'estrade à droite pour prendre la liaison avec la 52e division de réserve et le 11e corps quand ils déboucheront dans la direction de Puiseux, Chesnois, Auboncourt et Sorcy. On les attend

CONVOI D'ARTILLERIE ALLANT PRENDRE POSITION

vers 7 ou 8 heures. Dans ces conditions, les brigades françaises se battent face au nord-ouest pour s'emparer de la route de Novion-Porcien-Bertoncourt où s'est glissé l'ennemi. »

A 5 heures du matin, parvient un premier renseignement signalant l'arrivée à Vauzelles des avant-gardes ennemies. Vauzelles est à quelques centaines de mètres au nord du château de Bellevue occupé par la 36e brigade française (colonel Eon). Les Allemands tombent donc en plein sur notre centre. Ils déploient bientôt une puissante artillerie qui, des hauteurs de Faissault et Saulces, accable nos troupes de leurs projectiles. Un tir de barrage extrêmement vigoureux s'en prend même à nos arrières et les prend à partie jusqu'à la gare d'Amagne.

La division Humbert intervient aussitôt : suivant les ordres elle contre-attaque à gauche sur un front Novy-Bertoncourt, comptant rabattre sur Vauzelles par la route de Mézières. Mais Bertoncourt est déjà occupé par l'ennemi, et le général Humbert est obligé de suspendre son offensive jusqu'au moment où la 9e division de cavalerie qui est au sud de Rethel pourra passer la rivière et lui prêter son concours.

Cependant, l'autre brigade de la division Dumas, la 33e, intervient surtout par son artillerie. Une violente canonnade s'engage au-dessus de la vallée dans la direction de Novy.

Vers 9 heures, le canon se fait entendre à gauche : c'est la 9e division de cavalerie qui débouche sur la rive nord. Mais, déjà, l'ennemi s'est emparé du plateau crayeux de Bertoncourt et s'y est fortifié. Heureusement l'in-

tervention de la 9e division de cavalerie le fixe sur place. Il ne peut plus faire un pas dans la direction de Rethel dont les cavaliers du général de l'Espée gardent tous les passages. Rethel est solidement défendu, l'ennemi est à distance et la ville ne reçoit pas un coup de canon.

Cependant le sort de la bataille va se décider au centre et à droite où la 17e division et la division Humbert tiennent sous un feu d'artillerie terrible, en attendant la 52e division et le 11e corps.

« Du poste de commandement d'où l'on embrasse l'ensemble de l'action, le spectacle est d'une grandeur tragique, impressionnante. Ce ne sont plus les horizons restreints des combats de la région boisée des Ardennes, ce n'est pas le vide du champ de bataille que révélera plus tard la guerre des tranchées, c'est au contraire une action des plus vivantes et des plus animées. A gauche, c'est l'explosion incessante des obus ennemis de tous calibres formant barrage en avant de Bertoncourt, où viennent, d'autre part, éclater nos projectiles de 75; ce sont des explosions continuelles sur Novy, Lucquy, Auboncourt et Faux. Plus en arrière, les obus de gros calibre sifflent au-dessus de nos têtes et vont éclater sur la gare d'Amagne et dans tous les fonds où l'on peut supposer des rassemblements de réserve. D'Auboncourt, de Lucquy et de Faux s'élèvent de nombreux incendies. Et, sous cette pluie de projectiles et à travers les fumées, on voit les bataillons des brigades Blondlat et Moussy, accrochées aux pentes dénudées du terrain, progresser lentement, courageusement, sûrement, vers Bertoncourt. Le sentiment général est que ce magnifique effort réussira. Une seule inquiétude : on est toujours sans nouvelles de la 52e division et l'on apprend que le 11e corps est immobilisé par l'artillerie ennemie... La chaleur est intense ; elle est encore accrue par la réverbération sur le sol blanc de la Champagne. On est obligé de faire des corvées d'eau sous le feu. Néanmoins, quelle que soit leur lassitude, les troupes persévèrent et filtrent peu à peu sous les obus (1). »

Il est 3 heures de l'après-midi. Le soleil « tape ». Mais la division du Maroc en a vu d'autres. Les bataillons coloniaux Garilly et Vincent, appuyés par les groupes Artin et Geiger, se ruent sur Bertoncourt et emportent les lisières du village. Les contre-attaques allemandes sont brisées par l'artillerie que place lui-même le général Humbert. La brigade Moussy de la 17e division franchit la route qui est dégagée de tout ennemi de Bertoncourt à Rethel.

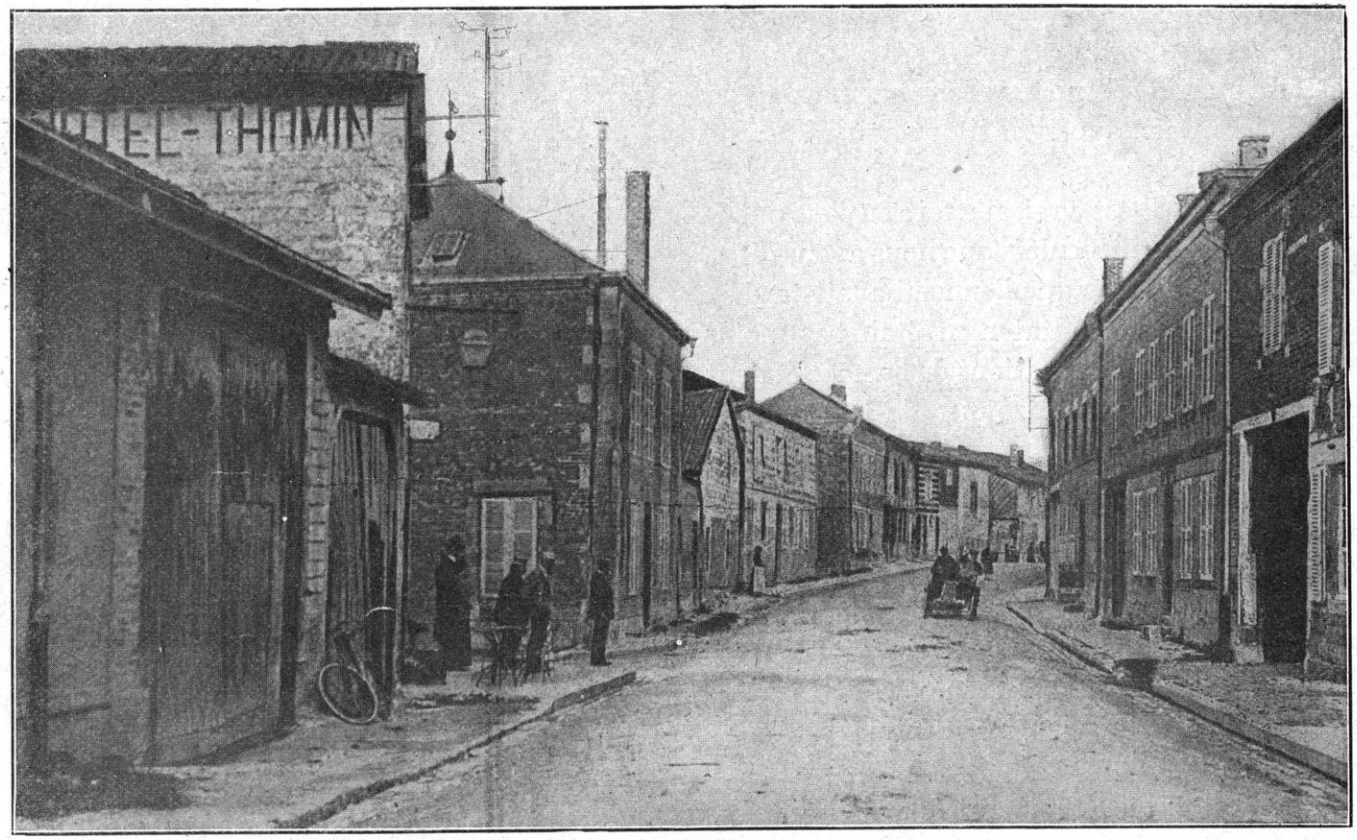
Mais, à droite, on attend toujours la 52e division et la situation devient plus difficile. La brigade Eon maintient l'ennemi sur Auboncourt, mais ne peut le repousser au delà. Des masses allemandes apparaissent sur Faux.

Les deux forces sont en présence et s'équilibrent. On n'attend plus que l'arrivée des renforts quand on reçoit un ordre du général Foch prescrivant au 9e corps qui fait, désormais, partie de son détachement d'armée, d'avoir à se replier au sud de l'Aisne. Le résultat stratégique cherché est obtenu. La vigoureuse défense a arrêté l'ennemi pendant une journée et le défilé des armées qui se retirent est un fait accompli. « Cet ordre est reçu au milieu de la consternation générale. »

L'ordre de repli est arrivé à 16 h. 30 : il s'exécute sans hâte, dans un très bel ordre. Certaines fractions attendent même la tombée de la nuit pour « se décrocher ». Le général Humbert se retire par échelons, la brigade Blondlat maintient vigoureusement l'ennemi. Seul le bataillon Modelon est pris à partie par le feu de l'ennemi et subit des pertes. Les troupes engagées prenant les ponts de Rethel et de Thugny sont au sud de la rivière à 21 h.30. Elles gardent les ponts de la ville.

Cependant, l'ennemi a progressé et s'infiltre jusqu'au cimetière. De là, son artillerie tient les ponts sous son feu et empêche le passage de la brigade Moussy. C'est là que se place un magnifique fait d'armes qui fait le plus grand hon-

(1) Récit du général D.



UN VILLAGE CHAMPENOIS. — SOMME-PY

neur à la cavalerie française. Racontons-le d'après un témoin : « La cavalerie divisionnaire du général Dumas (deux escadrons *de réserve* du 7e hussards), qui, dans la matinée, s'était tenue vers Rethel pour assurer la liaison avec la 9e division de cavalerie, avait dû se replier sur la cote 92 (ouest de Resson) quand l'infanterie ennemie avait occupé le cimetière. Vers 18 heures, voyant l'ennemi prendre pied sur la hauteur 148 au moment où les nôtres l'évacuent (la hauteur domine les ponts de l'Aisne, entre Sorbon et Barby) le capitaine Desazars de Montgaillard, qui commande les deux escadrons, décide de se dévouer pour dégager notre infanterie. Il franchit la voie ferrée à l'abri de laquelle il avait formé deux escadrons et se lance à l'attaque, prenant pour objectif l'artillerie et les mitrailleuses installées sur la hauteur 148. La charge traverse la route de Mézières, balaie les éléments ennemis qui commençaient à l'occuper et attire sur elle tout l'effort de l'ennemi. Mais la route est en fort déblai. L'artillerie ennemie négligeant les ponts concentre ses feux sur les deux escadrons qui cherchent une voie par le nord.

« L'ennemi, surpris, est sous l'impression morale que lui cause cette attaque imprévue; il cesse de progresser de ce côté. La brigade Moussy est dégagée : elle s'écoule par les ponts de Rethel. Mais le dévouement du 7e hussards est chèrement payé : le capitaine Desazars de Montgaillard est tué, le capitaine de Montaigu mortellement blessé et des 250 hommes qui composaient la vaillante troupe, il n'en reste que 75 ralliés par l'adjudant-chef Baudin.» Cette action digne des plus belles traditions de la cavalerie a été menée par des escadrons de réserve de formation toute récente. Son souvenir restera dans les fastes de l'arme (1).

Par son dévouement, le 9e corps avait exécuté la mission que le commandement de la 4e armée lui avait confiée dès le 29 août, 2 heures, dans

(1) Sur la charge du 7e hussards, voir de Planhol. *Etapes et batailles d'un Hussard*, p. 38.

les termes suivants : « Il est indispensable, *pour les communications de l'armée*, que le 9e corps arrête l'ennemi dans sa marche sur Rethel. En conséquence, il l'attaquera à fond aujourd'hui... »

L'attaque, il est vrai, n'avait eu lieu que le 30 en raison de difficultés que nous avons dites, mais surtout parce que l'ennemi avait tardé à s'approcher. Le résultat n'en était pas moins obtenu. Les communications de l'armée étaient sauves. Le défilé des troupes de la 4e armée était à l'abri d'une surprise de l'ennemi. Celui-ci, en effet, avait été contenu et mis dans l'impossibilité de déborder le flanc gauche de la 4e armée. Sa manœuvre enveloppante était brisée : il y renonçait dès le lendemain (1).

Le général qui commandait la division du Maroc résume ainsi le souvenir de cette journée : « Le 30, au matin, attaque au nord de Bertoncourt ; à 8 heures matin, ennemi battu. Bertoncourt repris après-midi 3 heures. Retraite par ordre ; artillerie dans la plaine, infanterie sur Thugny. Retraite facile. Le soir, la division est de l'autre côté de la rivière en bon ordre. Les Allemands sont si éprouvés qu'un chef d'escadron a pu aller chercher trois pièces laissées à Bertoncourt et que l'ennemi n'a pas eu le loisir de prendre... »

De son côté, le général Dubois, dans son ordre du jour à ses troupes, rendait compte, en ces termes de la bataille de Rethel et des résultats obtenus :

Juniville, 30 août, 20 heures.

Pendant les journées des 28, 29 et 30 août, le 9e corps d'armée a combattu sans discontinuer.

Le 28 août, la division du Maroc, seule contre des forces qui atteignaient environ un corps d'armée, a livré à Dommery un combat victorieux qui fait le plus grand honneur aux troupes d'Afrique.

Le 29, la division du Maroc a continué à combattre, aidée dans son mouvement sur l'Aisne par les camarades de la 17e division ; tous ont fait pleinement leur devoir.

Le 30, le corps d'armée s'est engagé en entier. L'attitude des troupes a été parfaite. Sur tout le front, on s'est maintenu malgré des forces ennemies supérieures. Les hauteurs de Bertoncourt ont été brillamment enlevées par les troupes de la 17e division et de la division du Maroc.

Le général commandant le corps d'armée exprime aux généraux, aux officiers, aux gradés et aux soldats de la division du Maroc et de la 17e division toute sa reconnaissance pour leur magnifique conduite. Il salue respectueusement leurs drapeaux.

Général Dubois.

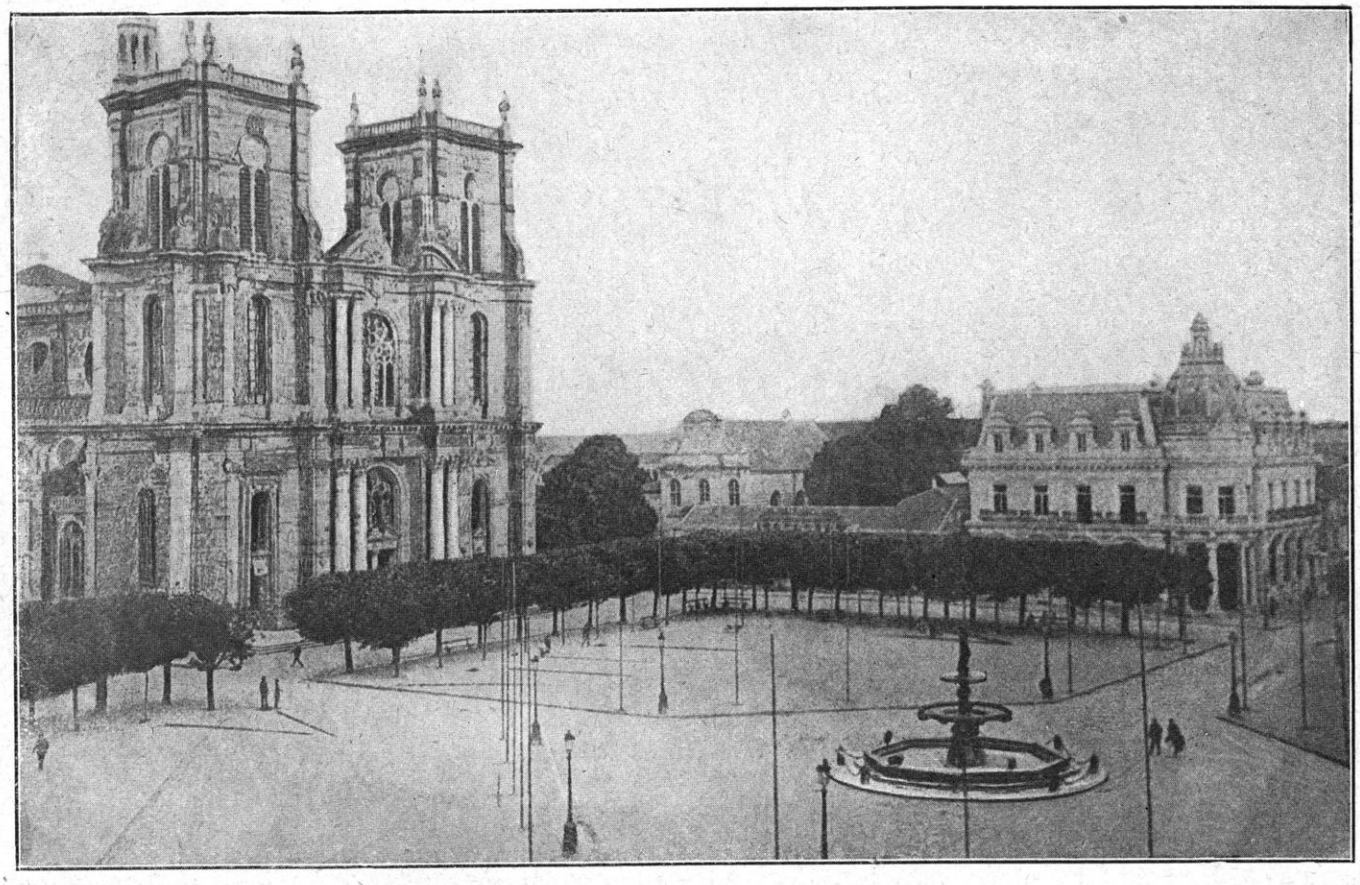
Le combat de Rethel, conjugué avec la bataille de Saint-Quentin-Guise, eut pour résultat de retarder et, sans doute aussi, de disloquer l'effort allemand. Von Hausen et von Bülow sont désormais séparés. Les corps de l'armée saxonne combattent toujours dans l'ordre suivant : à gauche le XIIe de réserve, au centre XIIe corps, à l'est le XIXe corps ; c'est dans cet ordre qu'ils ont tenté le mouvement tournant pour couper l'armer Langle de Cary de l'armée Lanrezac. Mais, ils n'y sont pas parvenus. La manœuvre allemande, comprimée dès le 28 au combat de Signy-l'Abbaye, les rapproche, il est vrai, de l'Aisne après un effort inouï, mais sans donner d'autre résultat que de voir l'ennemi leur échapper et se couvrir de la rivière. Par contre, cette manœuvre imposant aux troupes des marches épuisantes, sous une chaleur accablante, ajoute au désordre et à la confusion de l'armée von Hausen, violemment déplacée de son axe de marche. C'est l'opinion des Allemands eux-mêmes. Un officier du XIIe corps écrit :

29 *août*. — Nous sommes partis à trois heures du matin. Près de Dommery, un feu terrible venant des bois nous arrête. Tout le monde donnait des ordres. Une effroyable confusion s'ensuivit. Je ne voudrais pas survivre ces moments ; les coups de feu éclataient de toutes parts. Nous étions attaqués par les ennemis et par les amis... »

Tous les soldats se plaignent de la fatigue, du manque de ravitaillement. Tous sont terrifiés par la puissance de l'artillerie française.

Le détachement d'armée Foch dont va faire partie désormais le 9e corps exploitera cette situation. En attendant, un nouveau coup de poing était asséné sur la doctrine de Schlieffen et dans le grand plan stratégique de l'enveloppement. L'initiative prise par le commandement de la 4e armée et par les chefs de corps avait admirablement servi

(1) Voir l'aveu allemand à ce sujet dans le *Carnet de route de l'officier saxon*, cité plus loin.



VITRY-LE-FRANÇOIS. — LA PLACE D'ARMES

les conceptions du général Joffre. Ces contre-attaques, *courtes et violentes*, étaient une forte et vigoureuse préparation de la bataille de la Marne.

LE COMBAT D'AUBONCOURT RETRAITE SUR L'AISNE Pour donner une physionomie complète de la bataille du côté français, il faut dire, maintenant, les circonstances qui empêchèrent la 52e division de réserve et, un peu plus à l'est, la 60e division de réserve, d'intervenir à temps.

Dans le projet initial du général de Langle de Cary, ces deux divisions, appuyées par le 11e corps, devaient agir dans le flanc de l'ennemi marchant sur Rethel, en débouchant elles-mêmes par la région de Puiseux, Chesnois, Sorcy. Mais les deux divisions extrêmement fatiguées des combats et des marches des jours précédents, n'étaient pas sur le terrain au moment où la bataille s'engageait.

Cependant, la 52e division de réserve entre en ligne le 30 au matin, au nord du front Allandhuy-Charbogne, la 104e brigade à gauche, la 103e à droite. Le fort du combat est à Ecordal. Les chasseurs de la brigade (8e bataillon) livrent un beau combat au nord de Les Normands, s'emparent de Chesnois et se mettent en marche sur Auboncourt : c'était la réalisation même du plan de l'État-Major. Mais les chasseurs ne sont soutenus que par une brigade ; au fur et à mesure qu'elle arrive, l'ennemi se renforce par des troupes venant de Launois : c'est la 32e division (XIIe corps) de von Hausen, appuyée par une artillerie lourde extrêmement puissante. Les troupes françaises et, notamment, le bataillon de chasseurs qui a pris la tête, sont cruellement éprouvées.

Nous avons à la fois un récit français et un récit allemand de ce combat qui a pour effet d'arrêter les Allemands et de permettre le défilé des corps français sur l'Aisne :

... « Aux pieds de nos chasseurs, écrit un capitaine du 8e bataillon, la pente descend inégale, raboteuse, coupée de ravins et de fondrières, de haies et de boqueteaux

vers le gros bourg du Chesnois, situé dans un bas-fonds. Au delà, le terrain très boisé s'élève en demi-cercle, vers des collines d'une faible hauteur, mais abruptes. La route tourne brusquement vers le nord-est jusqu'à Auboncourt placé sur le sommet et dont on n'aperçoit que les toits. — « En tirailleurs, couchez-vous ! » Déjà l'ennemi, qui s'est approché dans un boqueteau, se démasque. Sur la 7e et la 10e compagnies, les Prussiens ouvrent un feu terrible ; ils sont en force. Sous une grêle de balles, on dévale en faisant des bonds de quinze pieds, de fondrière en fondrière. Le long d'un remblai, les hommes courent à perdre haleine. On met la baïonnette. D'un dernier bond, on gagne la lisière, s'engouffrant par trois rues différentes dans Le Chesnois... au delà de la grand'place du village, avant de remonter vers Auboncourt, la route traverse, par un pont, un faible ruisseau, affluent perdu de l'Aisne.

Ce pont est balayé sans cesse par un tir d'enfilade et de flanc auquel doivent prendre part de nombreuses mitrailleuses. A l'abri derrière un pan de mur, vers l'extrémité de la place, le commandant donne des ordres : « Il faut absolument réussir. C'est à votre compagnie de nous ouvrir le chemin. » Une ruée brève : nez dans la poussière, ou sur le dos. On parvient, pourtant, à occuper une grande maison à la lisière du village... « Mon lieutenant ! mon lieutenant ! les nôtres battent en retraite. La plupart sont déjà sortis du bourg. Par la lisière ouest les Allemands progressent en masses épaisses. » C'est le petit sergent Murray, sans képi, en proie à la plus vive émotion. — « En retraite ! » A grand'peine, les hommes cessent le feu, quittent leur poste. Ils voudraient tous tomber là plutôt que de reculer, tant ils sont pris, grisés par la bataille !...

Non sans difficultés extrêmes, la retraite se fait par Allandhuy et Givry.

« Le soleil s'est couché ; la lune éclaire faiblement la campagne. Sur la grand'route d'Allandhuy à Givry, le bataillonco – mbien réduit, combien diminué – avance lentement. Quelles fatigues, en cette journée du 30 août ! Quel combat ! La tête basse, mornes, dans un demi-sommeil, les hommes sont encore sous l'emprise de la tristesse de l'heure présente. Ils sentent que toute parole serait vaine. Ils revoient les camarades, les amis, le matin encore si gais, si pleins de vie, maintenant endormis dans la plaine. Cette fois-ci, la camarde a fauché, a décimé les rangs, anéanti même certaines unités. A la 7e, les quatre officiers sont tués ; il ne reste qu'une quarantaine d'hommes. A la 9e, quatre-vingts chasseurs à peine, se serrent autour du fanion (1). »

Le carnet de route de l'officier saxon que nous avons déjà cité, nous donne un récit de cette même journée d'Auboncourt, vue du camp allemand. La 32e division du XIIe corps saxon (von der Planitz) était, précisément, en face du 8e bataillon de chasseurs. Ces deux narrations s'emboîtent absolument et on voit que si les chasseurs ont souffert, leurs adversaires ont souffert non moins :

30 *août*. — Contre-marche pour rejoindre l'autre division (du XIIe corps). C'est dimanche. Je l'aurais volontiers fêté par la solennité d'une petite lessive. Mais l'Histoire universelle dont je suis un collaborateur, ne le permet pas. Dans le sud, il y a déjà une forte canonnade. Marche par Neuvizy (charmante église romane) et Faissault vers le sud, où tonne le canon. Nous entrons dans le combat et aurions, paraît-il, contre nous deux corps d'armée qui auraient pour objectif *d'arrêter notre mouvement tournant* et, sans doute, de couvrir la voie ferrée Rethel-Mézières.

« Le 2e bataillon du 178e (auquel appartient l'officier) est soutien d'artillerie sur le flanc gauche, qui s'appuie, nous dit-on, sur la 23e division. A la vérité nous ne nous en apercevons pas, car il nous faut ouvrir l'œil sur la cavalerie ennemie qui cherche à attaquer notre artillerie sur le flanc gauche (1). Les divisions paraissent se battre tout à fait indépendamment l'une de l'autre. Nous avons encore un terrain odieux, coupé et boisé, fort beau comme paysage, mais inutilisable au point de vue militaire. Il apparaît bientôt que l'ennemi nous est très supérieur en artillerie. Le 102e aurait, notamment, en réserve, subi de fortes pertes. Les shrapnells et obus ennemis arrosaient avec beaucoup de sûreté les plis de terrain situés en arrière des positions d'artillerie dans lesquelles l'infanterie a coutume de se couvrir.

« Nous aussi, nous avons eu des pertes... Après un dur combat, de hauteurs en hauteurs, l'ennemi se retire et nous occupons Auboncourt, un joli village *en attendant l'attaque nocturne d'un ennemi supérieur en nombre. Notre situation est simplement effroyable.* Nous avons évidemment avancé trop vite et nous sommes là en l'air dans une position peu enviable. Le 1er bataillon du 178e est dans le village, le 2e bataillon par derrière dans un terrain boisé qu'on ne peut défendre d'aucun côté. Nous passons la nuit dans une cornière de bois puante et marécageuse... Dans un combat à la baïonnette, une troupe plus forte nous attaquant *nous aurait probablement passé sur le corps*... on respire quand il fait jour sans qu'il se soit rien passé. (On sait que les Français s'étaient repliés par ordre.)

31 *août*. — A 8 heures du matin, nos obusiers lourds ouvrent un feu d'enfer... Par une grosse chaleur nous avançons par Faux sur Sorcy. Çà et là un pantalon rouge fait une tache lumineuse dans les champs. Un chasseur d'Amiens, c'est-à-dire du 8e bataillon, fait prisonnier, raconte que, de son bataillon, il ne restait pas grand'chose... (2). »

(1) Voir le beau récit du « Combat dans une maison » et de la « Retraite sous les bois », dans Henri Libermann, *Ce qu'a vu un officier de chasseurs à pied*. p. 92-120.

(1) Il s'agit de la 9e division de cavalerie (général de l'Espée), qui inscrit sur son journal d'opérations : « La brigade de cuirassiers reçut l'ordre de se dégager et de courir s'assurer des plateaux de Bertoncourt-Ignancourt. Elle y arriva à 9 heures. Et le reste de la division se replia lentement, fit tête partout et tint les Allemands à distance. »

(2) J. de Dampierre, *Carnets de route de combattants allemands*, p. 42.

Opérant sa retraite par Givry et Saulces-Champenoise, le 8e bataillon (Amiens) se retrouve en contact avec la division Humbert et garde le coude de l'Aisne; d'autre part, il entre en communication, à sa droite, avec le 49e bataillon du 11e corps. Ainsi, même aux plus difficiles moments de la retraite, la ligne n'est jamais rompue.

D'autre part, la 60e division de réserve (général Joppé) qui s'est repliée le 29, en longeant à l'ouest la forêt de Mazarin par Sapogne, Elan, Villers-le-Tilleul, Omont, Chagny, a reçu l'ordre, pour la journée du 30, de se porter sur le Chesnois; — elle est couverte, à sa droite, par le 11e corps d'armée, qui vient de la vallée de la Bar et marche sur Omont, et elle doit progresser vers l'ouest en soutien de la 52e division de réserve, dont nous venons d'indiquer l'action sur Le Chesnois.

GÉNÉRAL GROSSETTI

La 60e division de réserve s'est avancée un peu lentement sur Tourteron. Mais, prise sous des feux d'artillerie lourde, le désordre s'est mis dans ses rangs ; plusieurs régiments ont confondu leurs éléments. L'ordre est donné à la division de se retirer au sud de l'Aisne et de tenir Attigny et ses abords. Nouveau désordre dans Attigny. Heureusement la liaison est prise, dans ce bourg, avec un bataillon du 17e corps d'armée qui garde les ponts de l'Aisne. De telle sorte que, malgré les à-coups, la ligne est assurée.

Poursuivons, maintenant, l'exposé de la retraite pour le détachement Foch après que la 4e armée, ayant défendu la ligne de la Meuse, passe la ligne de l'Aisne et gagne, selon les ordres du haut commandement, la ligne de la Marne et au delà en vue de la reprise de l'offensive.

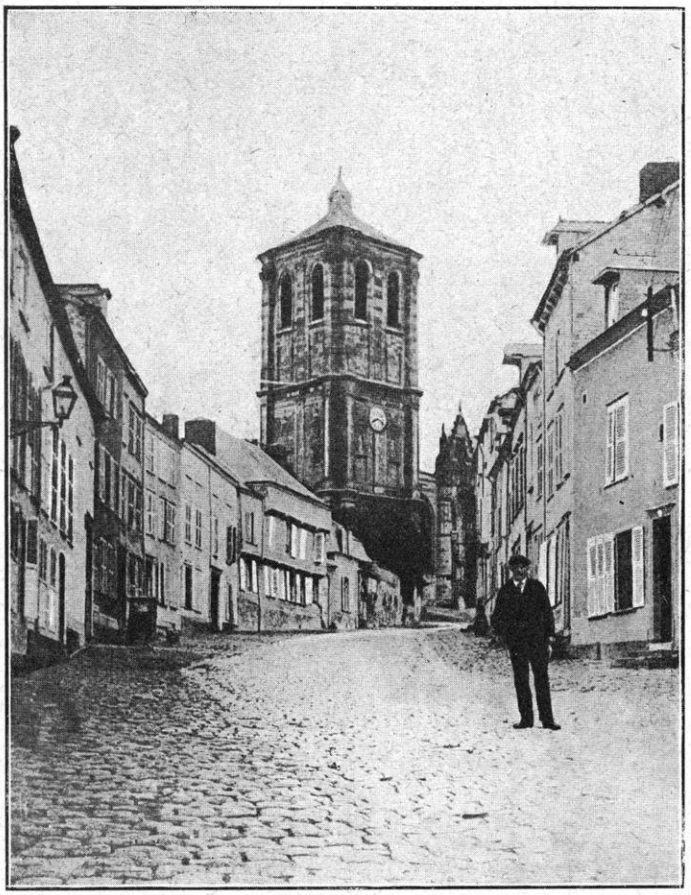
RETRAITE DU DÉTACHEMENT FOCH

A partir du 30, à midi, la 4e armée se dédouble : le détachement Foch, qui deviendra 9e armée le 5 septembre, emprunte à l'armée de Langle de Cary les éléments suivants : 9e corps, 11e corps, 52e et 60e divisions de réserve, 9e division de cavalerie. Le détachement est aussi complété par la 42e division d'infanterie détachée du 6e corps, c'est-à-dire de la 3e armée. Ce sont des éléments éprouvés. Le détachement va jouer un grand rôle dans la retraite offensive telle que l'organise le général Joffre.

Le général Foch, qui a reçu le commandement le 28, est venu prendre la direction de ses troupes le 29 et a établi son quartier général à Attigny. Le 30 août au matin, le général Foch est à Machault et la position de ses corps est la suivante : la 9e division de cavalerie (de l'Espée) autour de Rethel ; le 9e corps (général

Dubois) à l'est de Rethel ; dans l'ordre suivant : la 17e division (général Dumas), 36e brigade à Faux, 33e brigade au sud de l'Aisne, à Givry, la division du Maroc (général Humbert) à Allandhuy ; la 52e division de réserve (général Coquet) à Ecordal-Chesnois ; la 60e division de réserve (général Joppé) à Tourteron ; le 11e corps (général Eydoux) avec sa 22e division (général Pambet) vers Marquigny et la 21e division (général Radiguet) au sud, vers Neuville-et-Day ; tous ces points au nord de l'Aisne.

Le soir du même jour, à la suite des combats que nous venons de raconter, le passage de l'Aisne est un fait accompli ; mais l'armée s'est renforcée, dans le cours de la journée, de l'excellente 42e division (général Grossetti) qui a reçu l'ordre de prendre la gauche et de couvrir la retraite par Neufchâtel-Guignicourt. Cette mission indique la volonté du Grand État-Major de profiter de la fissure ennemie et d'agir sur le flanc de l'armée von Hausen.



RETHEL. — ÉGLISE St-NICOLAS ET RUE CARNOT

De telle sorte que, le 30 au soir, le détachement Foch se trouve disposé ainsi qu'il suit : à gauche, la 42e division d'infanterie qui retraite de Neufchâtel-Guignicourt sur La Neuvillette, couvrant Reims : ne pas oublier que, ce même jour, la 5e armée (Lanrezac) est sur la Serre et se retire vers l'Aisne : on prend donc l'alignement prévu par l'Instruction générale du 25 août ; la 9e division de cavalerie reste un peu en arrière et agit sur la Retourne, dans la région de Le Châtelet-sur-Retourne ; le 9e corps se réorganise, la division Humbert autour de la Tombe, la division Dumas à Mont-Saint-Laurent ; la 52e division de réserve est à l'ouest d'Attigny ; la 60e division de réserve au sud-ouest de Coulommes, et enfin le 11e corps arrive entre Coulommes et Attigny.

Nous n'avons pas dit, jusqu'ici, ce qui s'était passé au 11e corps depuis la bataille de la Meuse. C'est que son sort était resté plus étroitement lié avec celui de la 4e armée et qu'il n'avait pas pris une part effective aux combats autour de Rethel.

A la bataille de la Meuse, le 11e corps, secondé par les 52e et 60e divisions de réserve et par l'artillerie du 17e corps, avait, on s'en souvient, résisté vigoureusement à toutes les attaques de l'ennemi ; par des contre-attaques répétées, il avait rejeté l'ennemi de toutes les positions dont il avait pu s'emparer et s'était établi, pour la nuit du 28, à Pont-Maugis et la ferme Chaumont-Saint-Quentin d'où il était en mesure d'attaquer Bazeilles et Sedan.

Mais l'ordre de retraite générale est arrivé au général Eydoux le 28, vers 22 heures ; il doit exécuter ce mouvement dans la direction de Vendresse, par la vallée de la Bar. Il prend ses mesures immédiatement et transmet l'ordre aux troupes, navrées à l'idée de céder un terrain si chèrement conquis. Tout le monde sait bientôt que cette retraite est le début d'une

CONVOI DE BŒUFS SUR UNE ROUTE DU FRONT

manœuvre en vue d'une nouvelle offensive. Le corps quitte le contact avec l'ennemi sans aucune difficulté et se porte, par ordre, vers l'ouest et le sud-ouest, sur Vendresse et Omont. Ainsi, le corps se décroche de la Meuse et se trouve un peu trop éloigné de ses voisins de gauche, la 60e et la 52e division de réserve et le 9e corps, pour leur prêter la main aux combats pour le passage de l'Aisne; dans la soirée du 30, quelques éléments seulement du 11e corps prennent le contact avec l'ennemi, à Tourteron. Le soir de cette même journée du 30, le corps est à l'est de Suzanne et de Saint-Lambert, gardant la coupure de l'Aisne au coude d'Attigny-Semuy.

A partir de ce moment, l'ensemble du détachement Foch fait un tout et opère indépendamment de la 4e armée.

La journée du 31 août est consacrée à une réorganisation dont les troupes et les cadres ont grandement besoin, après les durs combats qu'ils viennent de livrer. Le général Foch est à Somme-Py et profite de l'abri de la Retourne et de l'inaction de l'ennemi. Tandis que l'arrière-garde et l'artillerie agissent pour protéger la ligne de Coulommes-Le-Ménil-Annelles-Perthes-Le Châtelet, la 9e division de cavalerie est maintenue sur la rive droite de l'Aisne, vers Juzancourt-Neufchâtel. On laisse les troupes reprendre haleine ; seule la 52e division de réserve, après les événements d'Attigny, est portée sur la Suippe pour être remise en mains.

Le 31 au soir, le détachement occupe, sur la Retourne, le front suivant : 9e division de cavalerie à gauche sur Juzancourt-Neufchâtel ; la 42e division d'infanterie sur Roizy-l'Écaille ; la division du Maroc sur Le Châtelet-Alin-

court, avant-gardes à Tagnon ; la 17e division à La Neuville-en-Tourne-à-Puy et Juniville ; le 11e corps, 21e division, entre Machault et Bugnicourt, 22e division à Dricourt-Leffincourt ; enfin, la 52e division de réserve sur la Suippe à Bétheniville. Quartier général à Somme-Py.

Le mouvement continue, le 1er septembre, dans le même ordre. On approche de Reims. Mais ce n'est pas la place qui, avec ses fortifications un peu vieillies, préoccupe le haut commandement français, ce sont les deux armées de la Meuse, maintenant que la retraite de l'armée britannique a décidé un décrochement général sur tout le front et que le mouvement tournant de l'ennemi s'affirme à gauche. A tout prix, il faut reprendre l'alignement et ne pas laisser prise à un enfoncement ou à un encerclement, même partiel.

Le détachement Foch reçoit pour mission expresse de couvrir le débouché de la 4e armée et de tenir sur la Retourne juste le temps nécessaire pour aider à ce débouché, mais en veillant à ne pas se laisser accrocher.

A partir de 5 h. 30, à Bétheniville, le général Foch veille, en personne, à la minutieuse exécution de ces ordres. En fin de journée, les arrière-gardes occuperont la ligne de l'Arnes et de la Suippe, de Bétheniville à Saint-Masmes et la ligne de Saint-Masmes à Lavannes.

Le 1er septembre au soir, la marche qui n'a été ni retardée ni accrochée, est tracée ainsi qu'il suit : la 9e division de cavalerie toujours en arrière et à gauche, sur la Suippe, à Aumenancourt-le-Grand, la 42e division à Bourgogne, le 9e corps à Witry-Lavannes-Berru-Epoye, le 11e corps à Pont-Faverger-Bétheniville-Saint-Hilaire-Beine ; la 60e division de réserve à Moronvilliers-Prosnes ; la 52e division de réserve à la ferme d'Alger ; le quartier général est à Sillery. On entre dans le camp de Châlons. Reims est découvert.

Tandis que cette retraite haletante se poursuit, arrêtons-nous un moment, parmi les habitants du pays qui voient passer l'armée française et contemplent, sans savoir que faire eux-mêmes, ce terrifiant spectacle :

Dimanche, 30 août. — Sur le seuil des habitations, les villageois pauvres se consultent (à Roche, à l'est d'Attigny). Partiront-ils ? Tout à coup, le canon ample, joyeux, de sa voix terrible retentit comme s'il était braqué derrière nos maisons. Les femmes, en conciliabule dans la rue, se dispersent avec des cris, en étreignant leur poitrine... Baoum ! Baoum ! Baoum ! Le dos se voûte, les genoux fléchissent, on cherche d'instinct un abri. Du côté opposé, d'autres détonations répondent, sèches, impérieuses. C'est un colloque de fin du monde. La trompette du jugement dernier aurait-elle sonné ? Elle sonne sûrement pour ceux qui tombent là, près.

« Un messager envoyé par un garde-voie à sa femme arrive dans Roche, porteur d'une lettre enjoignant de partir sur le champ. L'avis se répand bientôt, levant beaucoup d'indécisions. On se prépare fébrilement.

« Nous partons...

« Lorsque nous approchons de Coulommes, une vision magnifique et terrible s'offre à nous. La campagne est entièrement couverte de troupes d'infanterie, l'arme au pied, de dragons, de cuirassiers, de chasseurs en selle. Les uniformes rouges et bleus éclatent sous le soleil et les armes étincelants. A l'entrée du village, dans un clos que nous longeons, des goumiers, face à l'Orient, s'étirent avec des mouvements de félins, lèvent les bras au ciel dans leurs blancs burnous. L'ivoire de leur large sourire dans le bronze de leur masque sous le turban, n'est pas moins saisissant... C'est vers un point de l'horizon se trouvant sur notre droite presque derrière nous (vers la Meuse en direction de Vouziers), que l'armée, dans une pathétique immobilité, fait front. Les officiers à cheval braquent leurs jumelles vers le même point... Me sentant de plus en plus dans la bataille, j'ai peur. J'imagine que le premier mouvement de recul va nous mettre sous la coupe des engins dont la formidable voix tonne.

... Sortis de ce sinistre village, — avons-nous mis une heure, une année, un siècle pour le traverser ? — nous retrouvons l'émouvant spectacle de l'armée immobile, attendant des ordres, — et cette canonnade insensée ! Des commandements se font entendre, un mouvement de repli général se produit ; nous voici engouffrés dans le remous. Autour de nous, la cavalerie rue, les chevaux des émigrants s'effraient ; nous craignons de verser dans le fossé. Les soldats pestent contre les civils gêneurs. Nous nous faisons tout petits. Cependant, notre passage parmi les lignes est organisé et le flot chariant les épaves du grand naufrage avance dans le couloir cédé par l'armée. Je revois la haute silhouette du curé de Neuville marchant à côté du tombereau où, dans des fauteuils, des vieux ont été hissés ! Notre tour vient enfin de suivre. Terminant le cortège, nous cheminons lentement au pas, entre les rangs des soldats qui se reforment derrière nous (1) ».

(1) Isabelle Rimbaud, *Dans les remous de la bataille*, p. 86.

Le détachement Foch poursuit sa marche vers le sud implacablement, laissant cette belle région rémoise derrière lui.

Les officiers avaient les yeux tournés vers l'est ; en effet, c'est de là, maintenant, que, peut venir le danger : l'armée bat en retraite au nord de l'Argonne et le couloir est si étroit ! Le détachement Foch la soutient, l'attend, le préserve à gauche tandis qu'elle fait front à droite ; les alternatives de marche et de repos sont chronométriquement et stratégiquement calculées. Le signe de cette inquiétude vers l'est s'affirme par l'ordre donné à la 9e division de cavalerie de quitter la gauche du détachement Foch et de se porter *vers la droite* pour maintenir la liaison avec la 4e armée.

LE GÉNÉRAL EYDOUX

Le 2 septembre au soir, Reims et ses forts sont abandonnés ; l'armée occupe la ligne suivante : la 42e division Grossetti est à Bétheny-Witry au sud de Brimont ; la division Humbert à Cernay-Saint-Léonard, la 17e division aux pieds de Nogent-l'Abbesse en route pour Sillery et contournant la ville ; la 21e division du 11e corps à Thuizy ; la 22e division à Prosnes ; la 52e division de réserve au sud de Prunay ; la 60e division au sud de Thuisy ; la 9e division de cavalerie au sud-est de Thuisy ; le quartier général à Sillery.

On arrive sur la Marne. Et ce n'est pas encore l'arrêt offensif auquel aspire l'armée. Il faut marcher encore ; abandonner encore de la France. Le 3 septembre au soir, quartier général à Tours-sur-Marne. En fin de journée, au stationnement, les avant-gardes seront sur la ligne Villers-Allerand-Ludes-Verzy (lisière nord de la montagne de Reims). Les Petites-Loges-Louvercy avec les gros au nord de la Marne. Les divisions Grossetti et Humbert sur la montagne de Reims, les autres divisions au pied de la montagne, entre le camp de Châlons et la Marne : les divisions de réserve doivent avoir franchi la rivière et s'arrêter en fin de journée dans la région d'Aulnay (60e division) et d'Athies (52e division).

A gauche, le détachement prend solidement sa liaison avec l'armée Lanrezac (10e corps) par Epernay, la 42e division étant à Ay. A droite, la 9e division de cavalerie est devant Châlons, à Saint-Martin, en liaison avec la 4e armée. Voilà le front qui s'établit : mais il faut reculer encore.

Le 4 septembre, le poste de commandement est à Bergères-les-Vertus ; le quartier général à Fère-Champenoise. Pour les gens avertis, ces noms ont une résonance particulière : cela sent la bataille.

RETRAITE DE LA 5me ARMÉE

Positions quotidiennes, le soir.
(29 Août - 5 Septembre 1914.)

Echelle: 1/400.000

0 5 10 20 Km

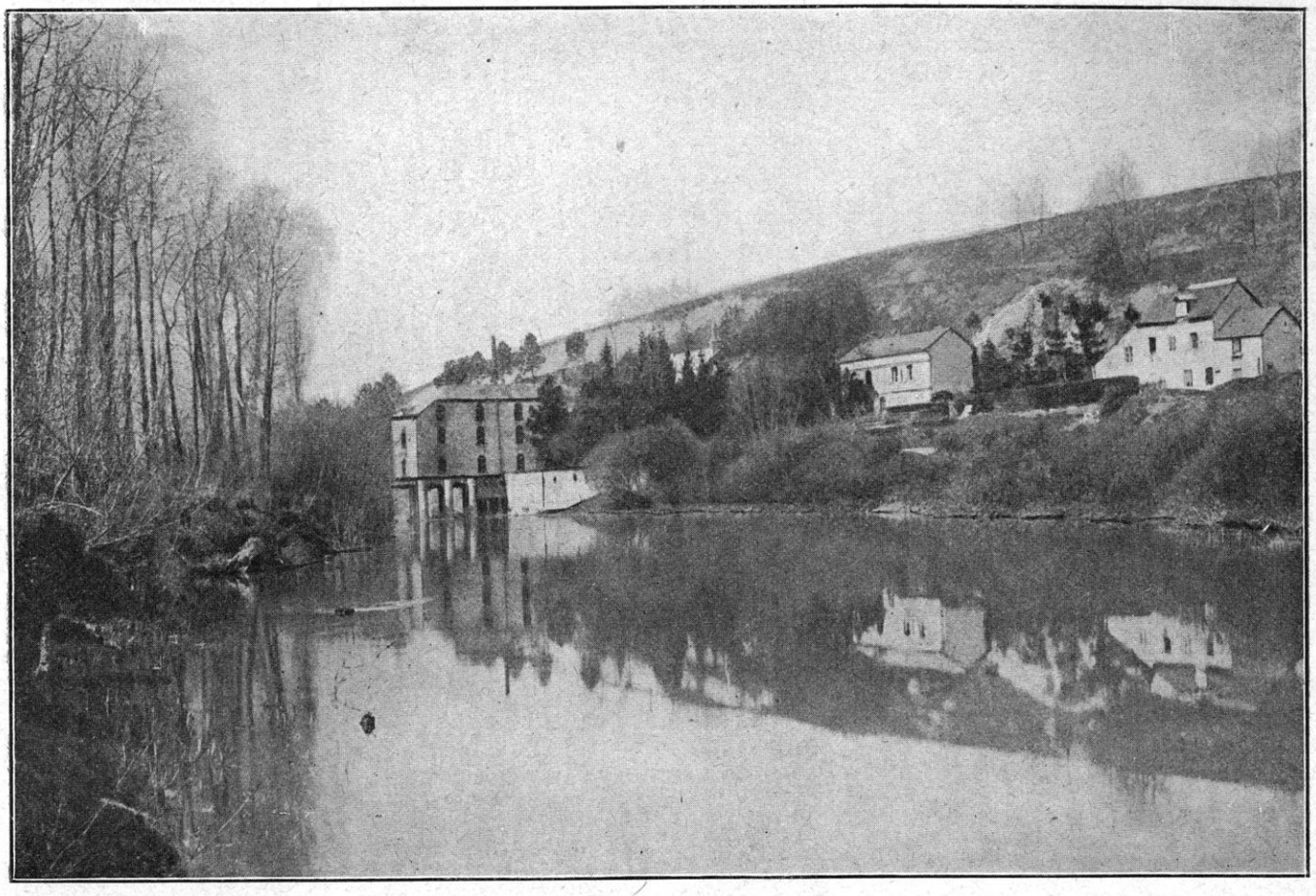
A. Lagrange dessr

29 AOUT
30 AOUT
31 AOUT
1ER SEPTBRE
2 SEPTBRE
3 SEPTBRE
4 SEPTBRE
5 SEPTBRE

4.G.R
4.C
51.R
10
1
3
18
20
19
C

Hirson
Guise
Autreppe
Etreaupont
Aubenton
Rumigny
Liart
Vervins
Sains-Richaumont
Ribemont
Origny
Fonsomme
Fontaine N.Dame
Roisel
Lesdins
Vermand
St Quentin
Urvillers
Séry-l.M.
Moy
St Simon
Ham
Hamégicourt
Villers-Sec
Monceau-le-Neuf
Surfontaine
Renansart
Catillon
Nouvion l'Ab.
Nouvion l.C.
Chevresis-les-Dames
Crécy-s-S.
Marle
St Pierremont
Brunhamel
Serre
Rozoy s.S.
Montcornet
Autremencourt
Assis s.S.
Anguilcourt
Remies
la Fère
Guiscard
Barenton-Cel
Pierrepont
Bucy-lès-P.
Renneville
Chaumont-Porcien
Wasigny
Dizy-le-Gros
Hannogne
Nizy-le-Cte
Ste Preuve
Verneuil-s-S
Aulnois
N.D. de Liesse
Vivaise
Charmes
Andelain
Condren
Chauny
Oise
St Gobain
Fresne
Bosny
Chambry
Athies-sous-L.
Marchais
Sissonne
Ch.au Porcien
Mons
Laon
Premontre
Brancourt
Quincy
Anizy-le-Ch.au
Bruyères
St Erme
Berrieux
Thour
Aisne
Rethel
Blanzy
Asfeld-la Ville
la Pommeraye
Coucy-le-Chau
Pinon
Corbeny
Juvincourt et Damery
Guignicourt
Neuchâtel
Tagnon
Retourne
Nampcel
Leuilly
Vauxaillon
Chavignon
Pargny-Filain
Ft de la Malmaison
Craonne
la Ville-aux-Bois
Autreches
Terny
Nouvron
Vailly
Chavonne
Pontavert
Berry-au-Bac
Suippe
Nic-s-Aisne
Fontenoy
Cuffies
Missy
Lys-la-C.
Chasseny
Brenelle
Villers-en-Pr.
Bourgogne
Bazancourt
Warmeriville
Ft de Brimont
Ambleny
Soissons
Belleu
Courcelles
Vauxtin
Vauxcere
Paars
Bazoches
Wasseny
Braisne
Lime
Laversine
1ER SEPTBRE
Jonchery-s-V.
St Thierry
Retheuil
Vivières
Lesges
Fismes
Mt Ne Dame
Ft de Witry-lès-Reims
Reims
Beine
Hartennes
Longpont
Chery-Chartreuve
Savigny-s-A.
Tramery
Loupeigne
Mareuil-en-Dôle
Dravegny
Villers-Cotterets
Oulchy-le-Ch.au
Fère-en-Tardenois
Lagery
Ville-en-T.
Bligny
Prunay
Montagne de Reims
Mourmelon-le Petit
Cierges
Neuilly-St Front
la Ferté Milon
Grisolles
Dammard
Courmont
Ronchères
Champvoisy
Olizy et Violain
Pourcy
Courtagon
Hautvillers
Reuil-s-M.
Damery
Jaulgonne
Belleau
Ch.au Thierry
Courcelles
Passy
Dormans
Dizy-Magenta
Condé-s-M.
Marne
Epernay
Coupré
Lizy-s-Ourcq
Celle-l.C.
Igny-le-Jard
St Martin-d'Ablois
Pierry
Avize
Condé-en-Brie
Bois de Breuil
Forêt de Vassy
Montigny
Mareuil-en-Brie
Charly-s-M.
Pargny-la Dhuis
la Ferté-Sous-Jouarre
Margny
la Chapelle-sous Orbais
Corrobert
Vertus
Chantrix
Châlons-s-M.
Somme Soude
Montmirail
Vauchamps
Champaubert
Baye
Loges
Congy
Courjeonnet
Villevenard
Marais de St Gond
Morains
Vatry
Soude
Somme
Coulommiers
Rebais
Montolivet
Bergeres
Meilleray
Morsains
Trefols
la Ferté-Gaucher
Marchais
St Martin-du-Boschet
Esternay
Allemant
Véas
Connantray
Sommesous
Fère-Champenoise
Connaitre
Sézanne
Mœurs
Courtacon
Vandoy
Jouy-le Chatel
Villiers-St Georges
Barbonne
Chenevières
Nuisy
Bethon
Villenauxe
Provins
Anglure
Nangis
la Chapelle St Supice
Courton
St Loup
Gélannes
Pars
Romilly-s-S.
Nogent-s-Seine
Origny-le-Sec
Mailly
Vesle
Ardre
Aisne
Ourcq
Grand Morin
Petit Morin
Aubetin
Yvron
Voulzie
Seine
Surmelin
Retourne
Suippe
Vuzre
Thon
Brune
Vilpion
Aisne
Ourcq
Marne
Ornain
Aire
Arbre
Huitte

RETHEL. — VUE DES RUINES ET MOULIN DES ISLES



RETHEL. — L'AISNE A LA SORTIE DE LA VILLE

Les routes sont encombrées par les émigrants : c'est la France qui se vide. On met les malheureux hors des routes ; ils circuleront seulement de 15 heures à 24 heures. Comment les laisser entre les deux armées quand la bataille est sur le point de s'engager ? Et, d'autre part, comment les laisser couvrir l'ennemi comme un voile qui le cache et le protège ? Terrible souci qui complique la tâche de ces chefs à la moustache grise, qui ressentent à la fois tout ce qu'éprouve le peuple et le soldat!

En fin de journée, les arrière-gardes doivent s'arrêter sur la ligne Rouffy, Le Mesnil-sur-Oger, Chaltrait-aux-Bois. Et les gros, au sud de la grande route Châlons-sur-Marne-Bergères-les-Vertus et Etoges : Grossetti est à Soulières, Humbert à Vertus, Dumas à Voipreux, Radiguet à Trécon, Pambet sur la Soude à Soudron et Vatry, Coquet à cheval sur la route de Bergères-les-Vertus à Morains-le-Petit, et Joppé à Normée et Clamanges. Le détachement borde le champ de bataille. Foch s'appuie aux marais de Saint-Gond.

A partir du 5 septembre, le détachement Foch devient une armée, la 9e armée, comprenant : 1° le 9e corps actif. Remarquer immédiatement que le 9e corps qui a été scindé, comme nous l'avons dit, depuis le début de la campagne et dont une division était restée dans l'Est pour la bataille du Grand-Couronné, va être reconstitué en son entier ; la division laissée en Lorraine rallie à Troyes, et fait corps avec la 17e division (général Dumas) ; 2° la division marocaine reprend ainsi son indépendance, tout en opérant avec le 9e corps ; 3° de même, la 42e division, empruntée au 6e corps, est attachée définitivement à la nouvelle armée. Celle-ci se compose, en outre : 4° du 11e corps (général Eydoux) ; et, en plus : 5°, de la 60e division de réserve : et : 6° de la 52e division de réserve ; enfin : 7° de la 9e division de cavalerie qui, désormais,

REGION DE RETHEL

CARTE COMMUNIQUÉE
par le *Service géographique de l'armée.*

Mèt. 1000 500 0
0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Kilom.

opère sur la droite, en liaison avec la 4e armée.

Les arrière-gardes de la nouvelle armée occupent une ligne un peu *au nord* de celle qui a été prescrite par l'Instruction générale du 2 septembre, c'est-à-dire à trois kilomètres environ au nord de Sommesous, Fère-Champenoise et Sézanne.

Observons que la retraite s'est opérée en oblique à travers la Champagne et la Montagne de Reims et que les corps d'armée, partis de la Meuse, dans l'encoignure de Sedan, se trouvent, maintenant aux sources des deux Morins : elles en viennent à opérer ainsi presque dans la région de Paris. Elles vont caler les opérations de la 5e armée, de l'armée anglaise et de l'armée Maunoury. Le but évident du général Joffre, maintenant que l'offensive allemande dans l'Est est brisée, est de consolider, à tout prix, sa force de l'ouest pour en finir avec le second bras de la tenaille allemande.

A partir du 5, les instructions venues du Grand Quartier Général prescrivent à la 9e armée de suspendre le mouvement de retraite pour passer à l'offensive, le 6. Le général Foch établit son quartier général à Plancy.

La disposition définitive des troupes est la suivante :

Les deux corps actifs, 9e corps (général Dubois) et 11e corps (général Eydoux), étroitement liés, se sont arrêtés sur la ligne Aulnay-aux-Planches, Morains-le-Petit, Ecury ; les les gros au sud de la Somme.

La 42e division (général Grossetti) doit tenir les débouchés des marais de Saint-Gond (entre Bannes et Oyes).

La 9e division de cavalerie (général de l'Espée) couvrira la droite dans la région au nord de Mailly.

Le front de l'armée est marqué par la ligne des marais de Saint-Gond et la Somme entre Ecury et Sommesous.

Les deux divisions de réserve sont en soutien, la 52e division en rassemblement articulé au sud de Corroy, la 60e division sur Villers-Herbisse, Allibaudières.

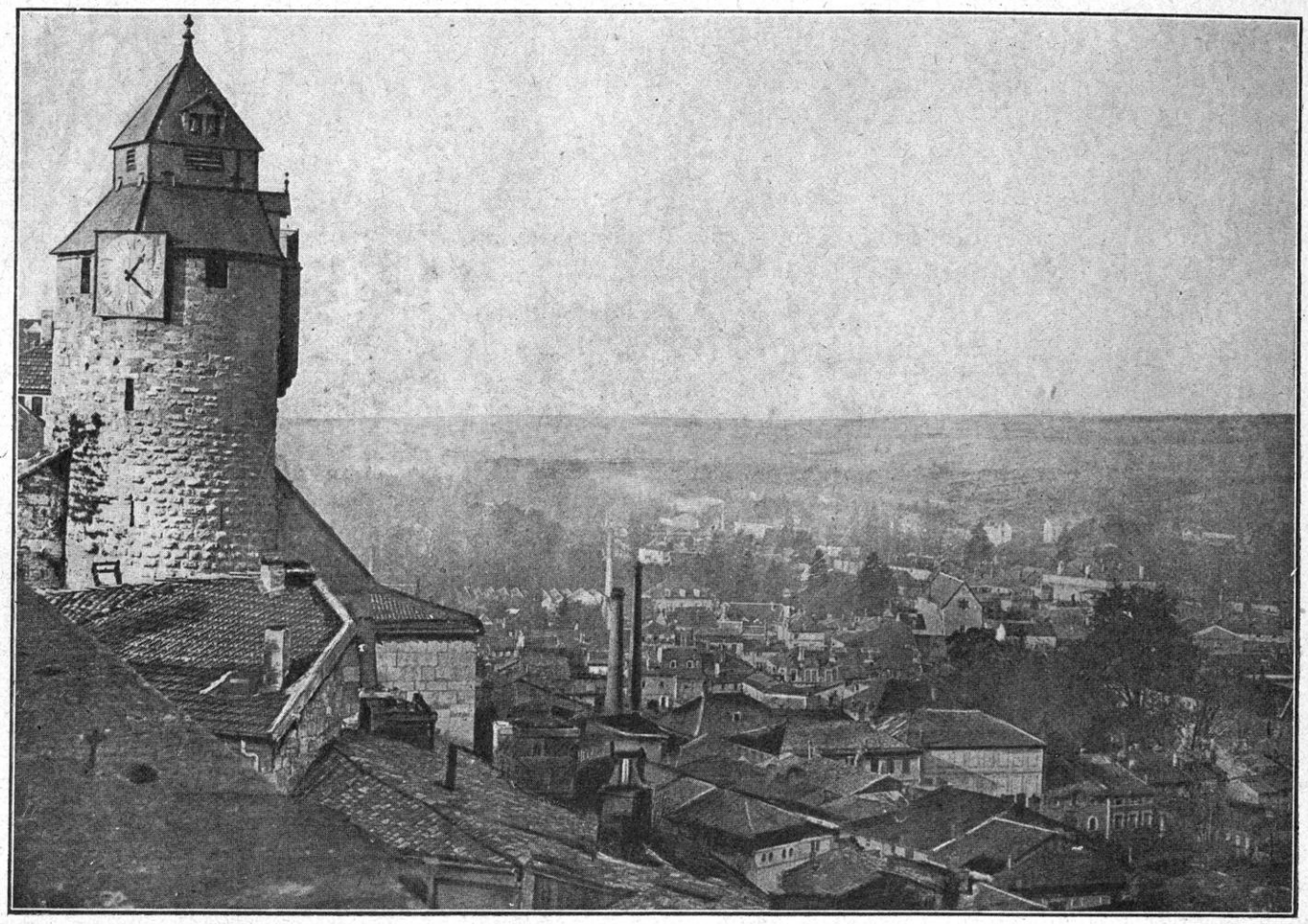
Le général fait transporter, par les convois automobiles, dans la région Thaas-Angluzelle, les 32e et 114e régiments d'infanterie du 9e corps qui viennent de débarquer et fait pousser sur Arcis-sur-Aube les autres éléments encore à débarquer.

RETRAITE DE LA 4e ET DE LA 3e ARMÉES. APERÇU GÉOGRAPHIQUE

Pour expliquer la retraite de la 4e et de la 3e armées qui font un tout, du moins dans cette partie de la manœuvre, il convient de donner quelques rapides indications géographiques sur le terrain où Joffre a décidé d'opérer son « rétablissement ». Nous y reviendrons à propos de la « manœuvre de la Marne ». Mais dès maintenant, ces indications sont nécessaires.

La configuration générale du bassin de la Seine est celle d'un golfe adossé aux vieilles formations géologiques de l'Ardenne, de l'Argonne, du plateau de Langres et du Morvan. On peut dire, en gros, que le bassin forme un vaste hémicycle s'ouvrant sur la mer et remontant par pentes et gradins successifs jusqu'aux hauteurs qui forment la carcasse solide de la France. Cet hémicycle est orienté ouest-nord-ouest. Une vague qui déferlerait de la Manche pourrait, sans rencontrer de barrage ayant une altitude supérieure à 200 mètres, se développer jusqu'à Reims et même jusqu'à Vitry-le-François. Les conséquences historiques et militaires de cette constitution géographique seront exposées ultérieurement : ce qui importe maintenant, c'est de constater que l'hémicycle, orienté presque face à l'ouest, a son dos appuyé sensiblement sur la rive gauche de la rivière principale, la Seine et que la masse des gradins qui le composent trace la ligne de sa courbe inférieure par Montereau, Nogent-sur-Seine, Troyes, Vassy, se continuant vers le nord par Bar-le-Duc, Revigny, Grandpré.

Mais il faut faire observer aussi que, de cette masse, se projettent en avant quelques gradins avancés qui descendent presque sur le cirque ou sur l'arène ; ces gradins détachés



BAR-LE-DUC. — VUE GÉNÉRALE

sont déterminés par les hauteurs bordant les vallées (du sud au nord) du Grand-Morin, du Petit-Morin, de la Marne, de l'Ourcq, de la Vesle, de l'Aisne. Un ennemi qui vient du nord est ainsi obligé d'escalader ces gradins l'un après l'autre, descendant dans les vallées, grimpant aux faîtes de partage des eaux, se livrant, comme il a été dit ci-dessus, au jeu « des montagnes russes », jusqu'au moment où il touche le premier gradin situé avant la masse de l'hémicycle, c'est-à-dire la ligne du Grand-Morin : Meaux, Coulommiers, La Ferté-Gaucher, Esternay, Fère-Champenoise, Vitry-le-François.

C'est sur ce premier gradin, c'est-à-dire le plus en avant du corps de l'hémicycle que Joffre a choisi le point de départ de son offensive. Mais il n'a pas écarté l'idée d'aller chercher ce point de départ un peu plus au sud, sur la masse même des gradins formant l'hémicycle, c'est-à-dire sur la Seine et sur l'Aube, suivant une ligne Provins, Nogent-sur- Seine, Arcis-sur-Aube, Bar-sur-Aube. La carte orographique donne les raisons de ces deux hypothèses stratégiques, dictées par la nature et parfaitement raisonnables, géographiquement parlant.

Cependant, il est de toute évidence également que l'hémicycle, soit qu'il s'agisse de la masse des gradins, soit qu'il s'agisse des gradins avancés, précisément en raison de sa forme incurvée et du fait qu'il est adossé aux hauteurs de l'Est, est dangereusement menacé par un ennemi qui, venant de l'Est, l'aborderait par derrière, c'est-à-dire par les hauteurs : soit par la trouée de Belfort, soit par la trouée de Charmes, soit par la Moselle et Nancy, soit par la trouée de Saint-Mihiel, soit, enfin, par les passages de l'Argonne.

Nous avons dit comment ce danger avait été conjuré vers le sud-est par la bataille de la trouée de Charmes, par la bataille de la Mortagne, bientôt par la bataille du Grand-Couronné. Ainsi s'établissent les *fronts fixes* de l'Est qui couvrent définitivement, et pour toute la guerre, l'hémicycle de Seine contre les armées allemandes. Tel fut le rôle de la 1re et de la 2e armées.

Nous avons à considérer, maintenant, comment l'hémicycle va être protégé plus au nord, c'est-à-dire vers les couloirs ouverts à travers l'Argonne. Il s'agit de constituer, là aussi, un autre front fixe, et ce front aura pour appui (toujours géographiquement parlant), les Hauts-de-Meuse et la place de Verdun.

Comment ce front fixe se constituera-t-il ? Comment restera-t-il en liaison avec les gradins avancés de l'hémicycle et avec l'hémicycle lui-même ? Comment, s'il est attaqué par l'ennemi qui voudrait le briser ou l'isoler, résistera-t-il, et comment prendra-t-il part à la bataille du golfe de Seine ? C'est l'objet de l'exposé qui va suivre : cette mission est confiée, par le général Joffre, à la 3e et à la 4e armées.

Nous avons vu l'armée Foch (9e armée) traverser en oblique les champs catalauniques et venir s'appuyer sur le gradin avancé du Grand-Morin en liaison étroite avec la 5e armée qui défend les hauteurs sud de cette rivière et la région de Paris. L'armée Foch, installée en avant des marais de Saint-Gond et autour de Fère-Champenoise, est exactement au fond de la courbe de l'hémicycle : dans la région des « sommes », elle s'installe sur les pentes où affleurent les infiltrations de la plaine champenoise ; la droite (9e division de cavalerie) est à Vitry-le-François, à peu près sur le parallèle de Fère-Champenoise.

Mais il suffit de jeter les yeux sur la carte pour voir quelle distance sépare la ligne Marais de Saint-Gond-Fère-Champenoise-Vitry-le-François, de Varennes, de Grand-Pré, de la Croix-aux-Bois, en un mot, des défilés de l'Argonne.

Nous sommes en présence d'un arc de cercle mesurant au moins 60 kilomètres. A l'extrémité nord de cet arc de cercle, un étroit couloir s'ouvre, permettant d'accéder à Reims et au camp de Châlons, c'est-à-dire au plein cœur de l'hémicycle. Ce couloir est, il est vrai, dominé par Verdun ; mais une question se pose immédiatement : pour garder la force *unie* de l'armée faut-il accepter le risque de laisser la place de Verdun isolée ou bien, pour rester en liaison avec Verdun, faut-il laisser, à proximité de cette ville, une armée en détachement au risque de voir cette armée coupée de l'armée principale et obligée de s'enfermer dans la place ?

Tel est le problème complexe posé au Grand Quartier Général par l'ensemble des conditions qui lui sont faites à la fin d'août 1914 : occuper sans fissure les premiers gradins de l'hémicycle, fermer, dans la mesure du possible, les couloirs de l'Argonne, et, pour cela, garder Verdun, rester en liaison avec Verdun.

La carte suffit aussi pour révéler les difficultés d'une solution tenant compte de ces trois nécessités. Verdun, qui est le point d'appui et le *clou* de toute la manœuvre dans cette région, Verdun qui est une des extrémités de l'hémicycle, est *en décrochement*, en pointe extrêmement avancée sur la ligne de la Meuse, qui est perdue dès le 28 août. Verdun et les Hauts-de-Meuse font comme une dent qui pénètre, il est vrai, dans la manœuvre allemande, mais qui peut être déracinée si elle est attaquée entre Saint-Mihiel et Bar-le-Duc, qui peut être brisée si elle est attaquée par la tête en remontant le cours de la Meuse.

Pour parer à l'ensemble de ces difficultés, la manœuvre des 4e et 3e armées est conjuguée à partir du 30 août 1914.

RETRAITE DE LA 4e ARMÉE

La 4e armée se trouve, dès le 30 août, séparée du détachement Foch. Ce détachement a, pour mission, ainsi que nous venons de l'indiquer, de combler le vide qui tendait à se produire entre l'armée Lanrezac et les deux armées du centre et, en même temps, d'exploiter la

fissure qui se produit entre l'armée von Bülow et l'armée von Hausen, celle-ci attirée vers l'est après l'affaire de Signy-l'Abbaye.

Les corps qui restent attachés à la 4e armée sont le 17e corps (général Poline), le 12e corps (général Roques), le corps colonial (général Lefèvre), le 2e corps (général Gérard), celui-ci faisant la liaison avec la 3e armée et opérant le plus souvent avec elle.

Etant donné la mission qui incombe désormais à la 4e et à la 3e armées à savoir, d'une part, de protéger la coupure au nord de l'Argonne et, d'autre part, de combiner la création d'un front fixe autour de Verdun, les mouvements de ces deux armées vont se trouver étroitement liés, surtout dans la période qui s'écoule du 31 août au 6 septembre.

De Langle de Cary et Ruffey, bientôt Sarrail, vont pivoter autour de leur droite qui sera maintenue aux approches de Verdun, de façon à défendre, d'abord, la coupure entre Meuse et Aisne, dans la région de Vouziers, et, pour défendre cette coupure, ils se serviront de leur artillerie et même n'hésiteront pas à livrer quelques vigoureux combats. Mais, ils se « décrocheront » peu à peu et manœuvreront de façon, tout en conservant le plus longtemps possible la liaison de leurs gros avec Verdun, à venir chercher la droite de l'armée Foch à hauteur de Vitry-le-François, quitte à se plaquer, en quelque sorte, contre l'Argonne et à déterminer ainsi l'arc de cercle qui « recevra » les armées allemandes. Elles ne renonceront à ce dispositif qu'à la dernière extrémité et au moment où les affaires commenceront à prendre tournure à l'aile gauche de la grande armée de Joffre, c'est-à-dire dans la région de Paris.

Ainsi, les chefs de ces deux armées, et notamment le général Sarrail qui prend, à partir du 30, le commandement de la 3e armée, retenus, en quelque sorte, par la force de leur position particulière et par l'excellent esprit de leurs troupes, n'appliqueront, qu'avec une volontaire lenteur, les instructions générales du 25 août et du 2 septembre leur prescrivant de s'abriter derrière l'Ornain. En conséquence, ces deux armées occuperont, à la veille de la bataille de la Marne, une excellente position de flanc à l'égard des deux armées allemandes, celle du duc de Wurtemberg et celle du Kronprinz ; mais, pour la garder, elles ont couru des risques très sérieux, qui n'ont été évités que grâce à l'énergie clairvoyante des chefs et la solidité des soldats.

Il convient d'observer, dès maintenant, que cet imbroglio assez confus de marches et de combats se trouve compliqué encore par ce fait que les armées allemandes opposées à celles-ci, c'est-à-dire à l'ouest l'armée von Hausen, au centre l'armée du duc de Wurtemberg, à l'est l'armée du Kronprinz font, pendant ces mêmes journées (du 31 au 5 septembre), un effort inouï pour se tasser, se serrer entre Verdun et Vouziers en prenant pour axe de marche Grand-Pré et pour direction ultérieure Châlons-sur-Marne, de façon à se remettre en liaison avec l'armée Bülow et à essayer de donner, toutes ensemble, le coup de front qui enfoncera la ligne de Joffre et soutiendra la grande manœuvre par enveloppement de von Kluck. Ainsi, les armées allemandes se précipitant d'un même élan au rendez-vous, les deux armées françaises de l'Argonne se resserrant, au contraire, autour de Verdun, il arrivera que les premières auront déjà dépassé les secondes vers le camp de Châlons et seront activées sur la scène quand celles-ci viendront prendre leur place sur les gradins de l'hémicycle selon l'ordonnance générale prescrite par le général Joffre.

Les opérations des armées françaises, durant cette semaine de préparation, se divisent donc en trois phases : première phase, combats pour défendre la coupure d'entre Meuse et Aisne ; deuxième phase, liaison avec la place de Verdun ; troisième phase, alignement sur le terrain de la prochaine bataille de la Marne.

Le 30, l'armée de Langle de Cary se trouvait encore à proximité de la Meuse, mais battait en retraite dans la direction générale de Vouziers-Grand-Pré.

Elle commence à relever les premiers indices d'un mouvement par lequel les armées allemandes, se dérobant par le nord et passant l'Aisne par Rethel, Château-Porcien, commencent à filer sur Reims. Nous avons dit que le détachement Foch a pour mission spéciale de surveiller ce mouvement en se maintenant (mais juste le temps nécessaire) sur la ligne de la Suippe.

Mais que vont faire les deux armées françaises, 4e et 3e armées qui restent, en somme, dans la région de la Meuse ? L'ennemi se présente de flanc. La première idée est de l'attaquer.

L'initiative vient plutôt de la 3e armée ; c'est elle, en effet, qui opère au plus près de la Meuse ; elle n'a pas porté le poids de la bataille engagée les jours précédents par la 4e armée aux passages de la rivière. Elle juge le moment venu de marquer sa présence par un coup vigoureux au flanc de l'adversaire.

L'ordre de l'armée est le suivant : l'armée agira de toutes ses forces sur le flanc sud des forces allemandes orientées sur l'axe général Vendresse-Rethel. Le 17e corps, à gauche, appuyant le 12e corps, le 2e corps et le corps colonial au centre qui, en liaison avec la 3e armée à droite, développeront leur offensive pour barrer la coupure d'entre Meuse et Aisne de Yoncq à Attigny.

L'ennemi débouchant de Grandes-Armoises se portait vers Le Chesne le 30, à 9 heures. En outre, un autre corps d'armée allemand est signalé en marche sur Tourteron vers le sud-ouest. L'attaque prescrite au 12e corps se produit : une division (la 24e) à l'est sur Yoncq, l'autre (la 23e) un peu plus à l'ouest sur Tourteron. L'attaque à droite réussit jusqu'à enlever le bois de Yoncq, mais l'ennemi est déjà en forces vers l'ouest et le combat reste stationnaire de ce côté ; on apprend l'échec de l'attaque du 2e corps sur Saint-Pierremont, et le combat s'arrête avec la nuit.

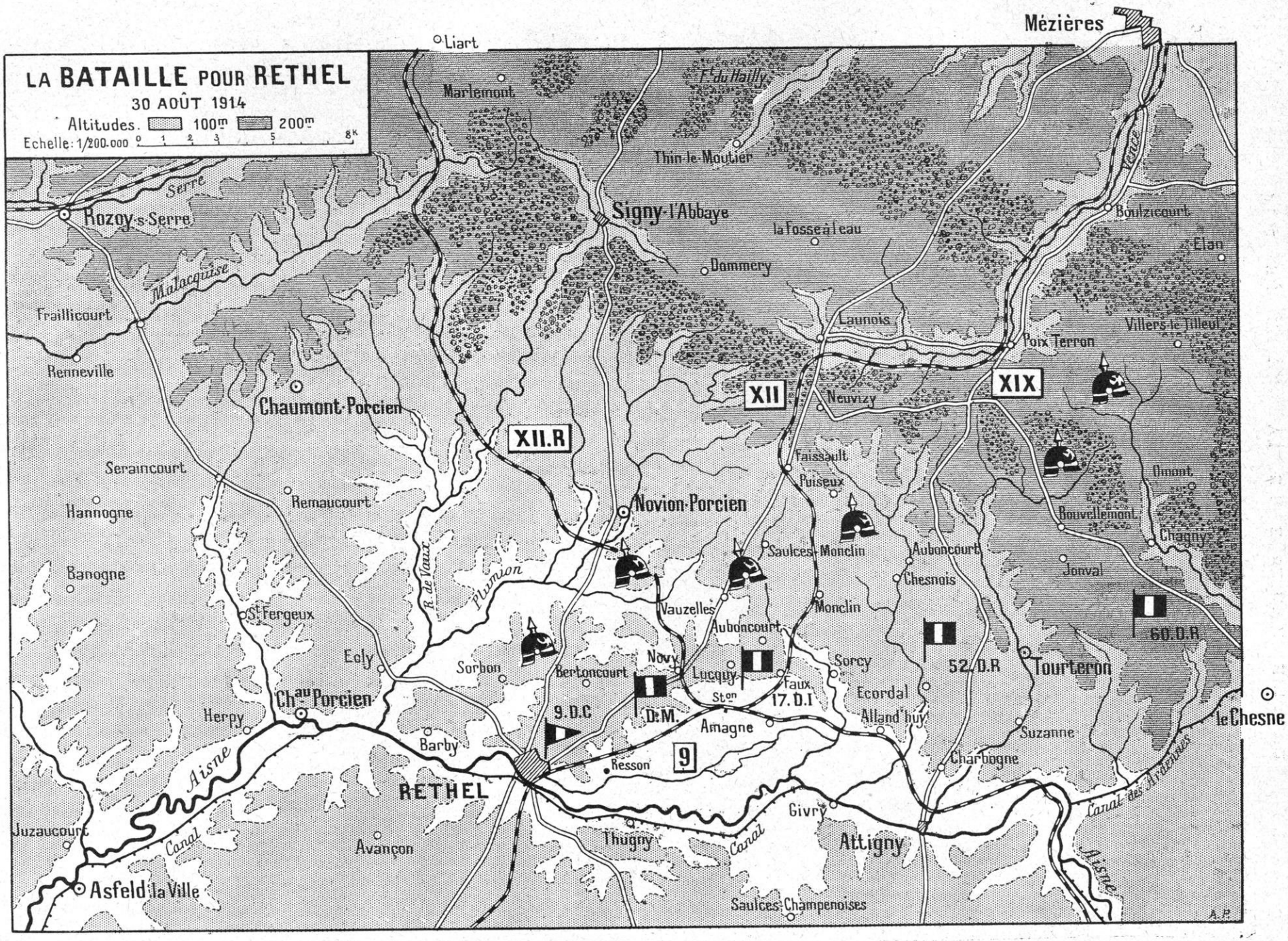
A droite, le corps colonial prenait part à l'offensive. Ce corps avait été extrêmement éprouvé dans les combats du 21 au 30. Mais, il reçoit des renforts importants. Son artillerie est reconstituée ; il est plein d'ardeur et brûle de se venger. L'offensive de ce corps sur Brieulles-Bazancourt est tellement énergique que, dans ce village, l'ennemi s'enfuit sans combat. Mais le barrage d'artillerie lourde arrête le mouvement offensif ; la 2e division éprouve des pertes sérieuses (le colonel du 24e régiment, le chef d'état-major de la division) et l'échec du 2e corps sur Saint-Pierremont a pour effet général d'arrêter le mouvement.

Le 2e corps, en effet, devait supporter le poids principal du combat. Son objectif principal était Saint-Pierremont et son appui Buzancy. Il était au point central de la coupure d'entre Meuse et Aisne. La 3e division, qui attaque dans les bois de Tailly, à l'ouest de Fosse, est accueillie par un feu roulant de grosse artillerie : elle ne peut déboucher des bois ; à la tombée du jour, elle cède et le corps se met en retraite dans la direction de Buzancy et au delà. L'ennemi a dû souffrir, lui aussi, de ce rude combat, car il ne prend pas la poursuite.

Cet échec de Saint-Pierremont-Buzancy eut une influence marquée sur les dispositions de la 4e armée.

A partir du 31 au soir, elle prend, décidément, son parti de la retraite selon les directives qu'elle a reçues du Grand Quartier Général.

« Les 1er, 2 et 3 septembre, dit une note générale sur cette armée, la 4e armée exécuta son repliement par ordre en prenant pour point de départ la rive sud de l'Aisne. Ce repliement s'exécuta sans difficulté, par rapport à l'ennemi, dont les attaques furent à peu près nulles. Mais la fatigue des troupes, qui combattaient et marchaient sans interruption depuis le 22 août, commençait à devenir très grande. Le moral se maintenait heureusement très élevé. Les chefs de tout grade se multipliaient et s'efforçaient de faire comprendre aux soldats que la retraite était une manœuvre prescrite par le Haut Commandement pour permettre la reprise de l'offensive. De son côté, l'ennemi restait sous l'influence des pertes qu'il avait subies à la bataille de la Meuse et sa poursuite se faisait de moins en moins pressante. »


LA BATAILLE POUR RETHEL
30 AOÛT 1914
Altitudes. 100m 200m
Echelle: 1/200.000 0 1 2 3 5 8K
Mézières
Liart
Marlemont
F.t du Hailly
Thin-le-Moutier
Serre
Rozoy-s-Serre
Signy-l'Abbaye
la Fosse à l'eau
Dammery
Malacquise
Fraillicourt
Renneville
Launois
Villers-le-Tilleul
Poix Terron
Boulzicourt
Elan
Chaumont-Porcien
XII
XIX
Neuvizy
XII.R
Seraincourt
Hannogne
Remaucourt
Novion-Porcien
Faissault
Puiseux
Omont
Rouvellemont
Chagny
Banogne
R. de Vaux
Plumion
Saulces-Monclin
Aubencourt
Chesnois
Jonval
St Fergeux
Vauzelles
Monclin
60.D.R
Ecly
Sorbon
Aubencourt
Bertoncourt
Novy
Lucquy
Sorcy
52.D.R
Tourteron
Ch.au Porcien
Herpy
9.D.C
D.M.
Faux
17.D.I
Ecordal
Allandhuy
le Chesne
Barby
Amagne
Suzanne
Resson
9
Charbogne
Aisne
RETHEL
Canal des Ardennes
Juzaucourt
Canal
Avançon
Thugny
Canal
Givry
Attigny
Aisne
Asfeld la Ville
Saulces-Champenoises
A.P.

Voici quelques détails sur la retraite, corps par corps :

Le 17e corps a ordre de rester, le plus longtemps possible, sur l'Aisne et de couvrir le mouvement de retraite du 12e corps qui doit passer sur la rive gauche, à Vouziers. Cette action combinée s'exécute et, à la fin de la journée du 1er septembre, le 17e corps continue à protéger la retraite sur la ligne Sainte-Marie-à-Py-Saint-Souplet où est le Quartier Général.

A cette date du 1er septembre, le général Guillaumat prend le commandement de la 33e division, en remplacement du général de Villeméjane, et le colonel Lavatier remplace le général Fraysse dans le commandement de la 66e brigade. Le soir, le cantonnement se fait dans l'ordre suivant : la 33e division à Sainte-Marie-à-Py-ferme de Médéah, la 34e division sur la ligne Saint-Étienne-à-Arnes-Saint-Souplet-Aubérive-sur-Suippes ; quartier général à Orfeuil.

C'est ce corps (le 17e) qui, placé à gauche de l'armée Langle de Cary, est chargé, à ce moment de maintenir la liaison avec le détachement, Foch ; c'est donc lui qui fait l'aile marchante pour gagner rapidement le creux de l'hémicycle.

Le 2 septembre, un ordre de l'armée fait partir le 17e corps en deuxième ligne ; il hâte donc sa retraite à travers la Champagne : la 33e division par Somme-Py, Suippes, la Cheppes ; la 34e division de Saint-Étienne-à-Arnes sur Saint-Souplet, Saint-Hilaire-le-Grand, l'intérieur du camp de Châlons, Vadenay. Le bivouac est pris, le soir, en bordure sud du camp de Châlons, autour de Dampierre-au-Temple.

Le 3 septembre, le mouvement du 17e corps s'exécute en trois colonnes contournant Châlons-sur-Marne, pour aller s'échelonner sur la route Châlons-Vitry, entre Sarry et Pogny.

Le 4 septembre, toujours mouvement vers le sud, de façon à occuper, le soir, la ligne suivante : 34e division Sommesous-Lettrée-Dammartin-Lettrée-Vassimont ; 33e division : Fontaine-sur-Coole, cote 165 (2 kilomètres au sud de Cheppes), au sud-ouest du canal de la Marne. La liaison est prise vers Cheppes avec le 12e corps d'armée.

L'ennemi n'inquiète nullement cette marche qui arrive à son terme le 5 au soir, le 17e corps se trouvant, pour la bataille de la Marne, un peu en arrière du front et en réserve d'armée sur la ligne suivante : 33e division : Trou-au-Petit-cote 163-201-Les Essertes-ferme l'Épine ; 34e division : Ferme Domprot-cote 172-cote 201.

A la droite du 17e corps progresse *le 12e corps*. Au début de la retraite, le 17e corps a protégé la marche du 12e ; à partir du 2, c'est le contraire, le 12e corps couvre la retraite du 17e, qui passe en seconde ligne.

L'ordre de la retraite est exécuté à partir du 1er septembre au matin : le 12e corps se dérobe à la faveur de la nuit. Il marche, non sans une fatigue extrême, vers la région de Tahure, tandis que le 17e corps le couvre sur la rivière d'Aisne. A une heure et demie, le corps, *exténué*, se trouve réuni dans la région de Somme-Py-Tahure.

Par suite des ordres qui vont faire passer le 17e corps en deuxième ligne, le 12e corps doit *se détendre* vers l'ouest à partir du 2 septembre : il lui appartient, désormais, de garder la liaison avec le détachement Foch. Cette opération s'accomplit dans le calme le plus absolu ; l'ennemi ne paraît pas, sauf vers le soir où il canonne de loin la 24e division.

Le bivouac a lieu dans l'ordre suivant : la 23e division d'infanterie à Suippes-Souain, la 24e division d'infanterie à Saint-Hilaire-le-Grand-Jonchery-sur-Suippes.

La journée du 3 fut la plus dure de la retraite. La chaleur était accablante. On traversait en écharpe le camp de Châlons où la plupart des officiers avaient fait des périodes d'instruction, et l'ennemi se rapprochait. On le signalait vers Aubérive, comme s'il voulait s'infiltrer entre le détachement Foch et la 4e armée ; il arrivait par masses dans la vallée de la Py ; il attaquait, à 13 heures, à Vadenay comme pour s'emparer des passages de la Nollette. L'artillerie ennemie poursuivait de ses

feux la 23e division et la forçait à abandonner la ligne de résistance qui lui était prescrite.

Enfin, à la tombée du jour, le 12e corps se dégageait de l'étreinte et il arrivait épuisé, mais intact, dans la région de Courtisols-Lépine (aux portes de Châlons) ayant gardé ses contacts avec la 9e division de cavalerie qui, elle-même, le relie avec le 12e corps du détachement Foch.

Au delà de Châlons-sur-Marne, la retraite se fait, le 4, par la route de Châlons, Montcetz, Pogny. Les arrière-gardes sont attaquées par la cavalerie ennemie avec du canon. Mais elles se dégagent facilement et le repli s'achève, le soir du 4, dans l'ordre suivant : 23e division, Anse-des-Prés-Aulnay-l'Aître, Saint-Arnaud ; 24e division, la Chaussée-sur-Marne, Ablancourt, Soulanges.

Le 5, au moment où la fin de la retraite approche, le 12e corps, épuisé par des marches pénibles, par des combats nombreux, ayant encore une forte étape à accomplir, est transporté en partie par voie ferrée sur la ligne qui lui est attribuée en vue de la prochaine offensive. Abritée par l'Ornain, elle se détermine ainsi qu'il suit, au sud de Vitry-le-François : brigade Descoings à Châtel-Raould-Frignicourt ; le gros du corps d'armée (général Masnon) à Brandonvillers-Somsois ; les troupes amenées par voie ferrée (général Dubois) à Lesmont et environs, en liaison avec le 17e corps.

Deux remarques très importantes au sujet de la disposition du 12e corps en vue de la prochaine bataille de la Marne : 1° L'ennemi l'a suivi pied à pied, s'engageant à tout propos, l'accablant de son artillerie lourde et de ses attaques répétées. L'ennemi est donc tout proche et il sera prêt, sans doute, à porter un effort prompt et énergique de ce côté ; 2° le corps éprouvé par une suite vraiment exceptionnelle de fatigues depuis la bataille des Ardennes, a dû embarquer par voie ferrée les éléments disparates d'une division pour se refaire et attendre le gros du corps. Ainsi le corps d'armée sera amené à livrer la bataille de la Marne avec des éléments mal reformés.

Le 31 août, *le corps colonial* était encore au nord de l'Aisne. Il reçoit l'ordre de participer à la retraite générale en liant son mouvement avec celui du 2e corps. Celui-ci doit protéger le décrochement et le passage de l'Aisne en tenant le plus longtemps possible le défilé de l'Argonne à Grandpré. Le corps colonial se met en marche par Beaurepaire, Termes, Montcheutin, passant la rivière de Mourons au Grand-Ham.

Aussitôt sur la rive gauche, les ordres prescrivent au corps colonial de prendre la direction sud-ouest qui est celle de toute l'armée. Il s'engage donc, à la suite du 17e et du 12e corps, sur la route de retraite Ardeuil-Séchault-Les Rosiers.

Le 2 septembre, le corps marque un temps d'arrêt pour faciliter, à son tour, la retraite du 2e corps. Il redescend même le cours de l'Aisne et engage ses arrière-gardes vers Savigny-sur-Aisne ; Vouziers n'est pas encore occupé par l'ennemi.

Le 3, la marche est reprise vers le sud, mais on sent, à partir de ce moment, la volonté de ne pas abandonner la forêt d'Argonne et d'affirmer le dessin en arc de cercle qui doit relier le front de la Marne et de l'Ornain au front de Verdun. Le corps colonial, en effet, abandonne l'oblique vers l'ouest et descend droit vers le sud à l'abri derrière la rivière d'Aisne. Il glisse ainsi, pour franchir la vallée de la Tourbe, par la Chapelle-sur-Tourbe-Maffrécourt-Moirémont. Combat d'artillerie à Saint-Remy ; l'artillerie allemande est réduite au silence vers 18 heures.

Le 4 septembre, même marche du corps colonial vers le sud, mais sans rompre la liaison avec le 12e corps : l'arc de cercle se dessine par l'alignement du corps sur Somme-Vesle, Moivre, Vanault-Le-Châtel, Vitry-en-Perthois pour la 2e division, et par la route Auve, Herpont, Varimont, Somme-Yèvre, Contault-le-Maupas, Bussy-le-Repos, Vanault-les-Dames, Heitz-l'Évêque pour le reste du corps. Ainsi, l'articulation entre les deux rives de la Marne et la forêt d'Argonne se consolide.

On tâche à la resserrer encore dans la journée du 5 : le corps colonial se porte sur Chavanges

en marchant, par trois colonnes, sur Marolles, Reims-la-Brûlée et Tournay-Orconte.

L'ennemi se présente sur Lisse et est obligé de se disperser sous le feu de l'artillerie du corps. A 17 heures, une deuxième colonne allemande se dirigeant sur Changy, sans doute pour briser l'articulation, est surprise et dispersée également.

Mais, voici un fait nouveau : d'autres colonnes allemandes débouchent de l'est par la ligne de Strasbourg et menacent notre ligne de retraite. Or, l'ordre de résister à tout prix arrive de l'armée : c'est le 5, la veille de l'offensive générale. L'ennemi est arrêté et ne peut tourner le long du canal de la Marne-au-Rhin par où il essaie de se glisser.

Le 5 au soir, le corps colonial, qui a reçu d'importants renforts, s'arrête sur la ligne : Blaise-sous-Arzilliers-Grignicourt-Villotte pour la 2e division ; Villotte-ferme de Tournay pour la 5e brigade ; les gros entre Ecriennes et Grancourt. Ce sera un des points les plus sensibles du vaste arc de cercle. Les Allemands se porteront à l'attaque, dès le 6 au matin, pour briser l'articulation.

C'est *le 2e corps* qui va former cette articulation, du moins en ce qui touche les relations avec la 3e armée et la région de l'Argonne.

L'ordre envoyé aux corps prescrivant la retraite générale a été reçu, au 2e corps, le 1er septembre au matin. Son rôle, comme nous l'avons dit, est, d'abord, de protéger le décrochement du corps colonial en se tenant sur la rive droite de l'Aisne à Grandpré.

Le mouvement s'exécute avec la plus grande facilité, l'ennemi n'attaquant pas.

L'opération terminée, la retraite du 2e corps lui-même s'accomplira au confluent de l'Aisne et de l'Aire à Senuc. On passe l'Aisne et on s'installe dans la région de Montcheutin : tout cela sous les yeux de l'ennemi qui ne bouge pas. On prendra donc la route du sud en remontant le cours de l'Aisne sur les deux rives par Autry, Condé-les-Autry, abrité par l'Argonne en direction générale sur le Grand-Ham.

L'ennemi est toujours inactif et le mouvement se poursuit le 2. C'est seulement vers la fin de la journée que des canonnades s'engagent sur le front de la ferme La Folie.

Le 3, l'ordre de l'armée affirme le caractère de l'articulation confiée au 2e corps : « La marche en retraite de l'armée sera orientée vers le front *Vitry-Revigny*, en vue de se reconstituer en arrière de l'Ornain pour reprendre ensuite l'offensive. »

Voilà donc nettement désigné l'appui à droite sur l'Argonne.

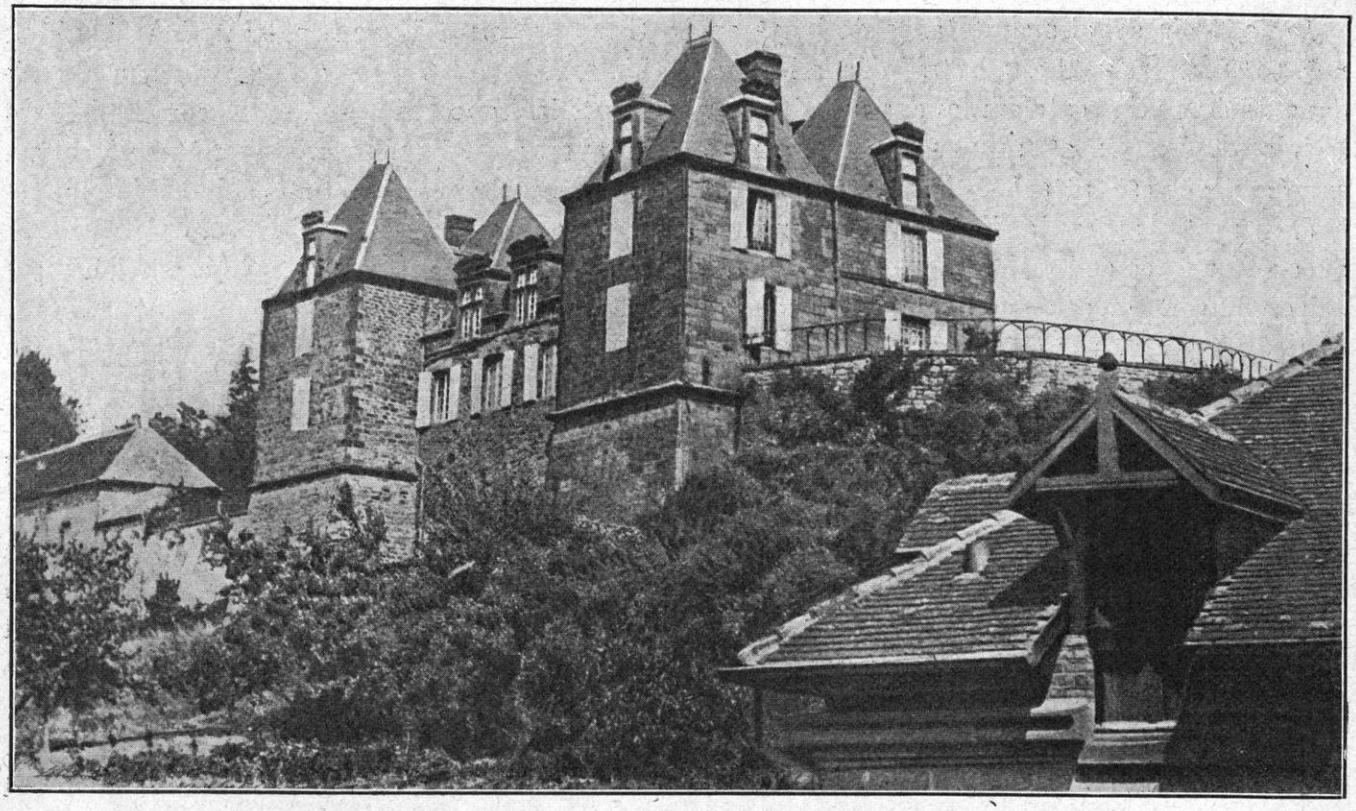
Le 3, le corps se porte en deux colonnes, à l'est par Binarville, la Renarde, Moirémont, Sainte-Menehould. C'est la route qui suit la vallée de l'Aisne, sur la rive droite ; la colonne de l'ouest par Autry, Servon, Ville-sur-Tourbe, Berzieux, La Neuville, Chaudefontaine, Dampierre-sur-Auve, Rapsecourt : c'est la plaine en direction de l'Ornain.

L'ordre, pour le 4, prescrit une marche orientée vers Montiérender et Ramerupt. Ce mouvement est tellement marqué vers l'est que le flanc ouest est découvert par la retraite rapide du corps colonial vers le sud et l'on ordonne la constitution d'une flanc-garde pour assurer la liaison sur Varimont.

On voit : toujours sont en lutte ces deux nécessités : d'une part, garder le contact avec l'Argonne et la 3e armée ; d'autre part, ne pas perdre la liaison avec la 4e armée et le gros de l'armée de Joffre.

Ce même souci alternatif se manifeste dans la journée du 5. Après quelque hésitation, on finit par prescrire au 2e corps de porter ses arrière-gardes au sud de l'Ornain, et, finalement, on lui trace, comme ligne de résistance : 3e division, hauteurs jalonnées par la ferme du Sorton, Etrépy, Pargny-sur-Saulx, les éléments avancés du corps tenant les ponts sur l'Ornain et sur le canal ; 4e division, front Pargny-sur-Saulx, Sermaize (les gros à la maison forestière sur le chemin de Sermaize à Cheminon).

C'est dans cette position, et couvrant Bar-le-Duc, que le 2e corps, avec la 4e armée à



GRANDPRÉ. — LE CHATEAU

gauche, la 3e à droite, se prépare à la bataille de la Marne.

RETRAITE DE LA 3e ARMÉE Par la nature des choses, le sort de la 3e armée était uni à celui de la 4e armée. Nous les avons vues coopérer étroitement depuis le début de la guerre. Leur mission commune, à partir du jour où la retraite générale avait été ordonnée, était de couvrir le couloir géographique qui se développe entre l'Argonne et la Meuse et qui est commandé par la place de Verdun.

Ce couloir, ayant pour ligne principale de direction : Grandpré, Vouziers, Reims, aboutit à cette dernière ville, et conduit ainsi une armée d'invasion juste au centre de l'hémicycle catalaunique. L'importance de cette voie d'accès. ne saurait être exagérée.

D'autre part, le général Joffre ayant décidé d'établir ses troupes sur le gradin avancé qui forme comme la première marche de l'hémicycle, les forces de la 4e et de la 3e armées doivent venir se ranger au pied des côtes d'Argonne, de façon à garder leurs communications avec les armées du centre et de l'ouest par Vitry-le-François et Fère-Champenoise.

Enfin, la force de cette partie du front, s'appuyant incontestablement sur Verdun, les contacts avec Verdun doivent être, autant que possible, maintenus.

L'ensemble de cette situation met, comme nous l'avons dit, la 4e et la 3e armées dans la nécessité de s'allonger, de s'étirer entre Verdun-Revigny-Vitry-le-François, au risque d'être prises à revers par la trouée de Saint-Mihiel-Bar-le-Duc-Revigny.

Ici se présente, en effet, une responsabilité toute nouvelle pour les chefs de ces deux armées et, notamment, de la 3e armée. Étant installée sur le dos d'âne de Toul-Saint-Mihiel-Verdun, celle-ci se bat en relation avec le gros des troupes de Joffre *si elle regarde l'ouest.* Mais *si elle regarde l'est,* elle se bat en relation avec les deux armées commandées par Castelnau et Dubail qui travaillent, depuis bientôt trois semaines, à sauver et à consolider notre rempart de l'est par les Vosges, le Grand-Couronné, la trouée des Charmes, etc.

Donc, trois devoirs simultanés de la 3e armée : 1° prendre part à la bataille de la Marne, dans l'hémicycle catalaunique pour dégager Reims et Paris ; 2° sauver Verdun, ancre suprême où est attachée la fortune de la France ; 3° garder la liaison indispensable avec notre force de l'est et empêcher que cette liaison ne soit rompue en un point quelconque d'une ligne où va se porter l'un des principaux efforts de l'ennemi.

Ce rôle considérable est celui d'un nœud robuste rassemblant autour de Verdun toutes les chaînes de la défense française ; il est encore compliqué par le fait que les troupes, engagées dans ce secteur, sont en flèche à l'extrémité des Hauts-de-Meuse et que, quelle que soit l'importance des territoires qu'elles occupent, la manœuvre exigera, à une heure donnée, qu'elles quittent ces territoires pour se porter à l'endroit où l'ensemble de la combinaison les réclame. N'oublions pas, en effet, que la volonté de Joffre, volonté si hautement militaire, est de tout sacrifier au succès de sa manœuvre ; c'est pourquoi à une heure donnée, il jettera coûte que coûte ses forces de l'est dans son offensive de l'ouest : et, à ce moment, les troupes qui défendent le cœur militaire de la France, Verdun, seront réduites au minimum par ordre. Alors qu'elles combattent sur la crête d'un toit qui se dérobe sous leurs pieds, on leur enlèvera, minute par minute, leurs nerfs et leur sang, si j'ose dire, parce que ces nerfs et ce sang sont plus utiles ailleurs.

Ainsi, *l'équilibre de l'impossible* devient, à un moment donné, la loi mathématique de la bataille de la Marne. On comptait les pas et les pulsations d'une immense armée et c'était sur ces données, constamment changeantes, que le sort des armes reposait. Ces calculs, quoique hardis, se sont trouvés justes et c'est pourquoi ils ont donné le résultat escompté.

D'après l'instruction du 25 août, la 3e armée devait combattre « en appuyant sa droite à la place de Verdun et sa gauche au défilé de Grandpré ou à Varennes-Sainte-Menehould ». Mais, à la suite du recul général sur tout le front, la ligne Grandpré était compromise et on avait décidé de l'abandonner à partir du 30. C'est à cette date que nous suivons le mouvement de retraite de la 3e armée.

Toute idée d'offensive, même partielle, sur cette partie du théâtre d'opérations était, jusqu'à nouvel ordre, écartée en haut lieu à partir du 31 et un rappel pur et simple à l'Instruction Générale du 25 était envoyé télégraphiquement par le Grand Quartier Général le 31, à 20 h. 40. « La 3e armée arrêtera son offensive et conformera son mouvement à celui du 2e corps. » Le 2e corps était, on s'en souvient, à la droite de la 4e armée qui devait se dérober avant le jour pour se placer entre Reims et Vouziers, laissant sur la rive droite de l'Aisne le 2e corps, dans la région de Grandpré.

Le général Sarrail a pris le commandement depuis la veille, à 13 heures. Il est partagé, dès lors, entre deux systèmes également séduisants, entre deux nécessités également absorbantes et presque exclusives l'une et l'autre. Allait-on appliquer à la lettre l'Instruction Générale du 25, c'est-à-dire abandonner sans combat la rive gauche de la Meuse de Dun à Regnéville, s'établir perpendiculairement à la rivière de Consenvoye à Montfaucon, et se borner à protéger Verdun ; ou bien ne valait-il pas mieux refuser l'aile gauche et s'accrocher à la Meuse par la droite, de façon à dominer le couloir de Grandpré ? Ce fut ce dernier parti que prit le général Sarrail, à 23 heures, par son ordre d'opérations. Il laissa en place les 40e, 9e et 12e divisions, tandis qu'il faisait replier, à sa gauche, la 10e division, ainsi que le 4e corps, qui va s'embarquer. Et, en même temps, *sur la rive droite* de la Meuse, les 65e, 67e et 75e divisions de réserve devaient continuer à pousser de l'avant pour maintenir l'ennemi et faciliter le mouvement de l'ensemble de l'armée. En un mot, c'était une retraite face à l'ennemi avec coup de poing à l'extrême-droite.

Ce programme attachait l'armée le plus longtemps possible autour du couloir de Grand-

pré et du rayon d'action de la place de Verdun.

Mais cette résistance toute locale d'ailleurs, et même en flèche, devenait bientôt entièrement risquée et difficile. En effet, dans la nuit du 31 au 1er, le XVIe corps allemand forçait le passage de la Meuse à Vilosnes et mettait ainsi en péril le repli de la 3e armée.

Cette situation dangereuse avant, sans doute attiré l'attention du Haut Commandement, extrêmement préoccupé de ses « liaisons », l'Instruction Générale du 1er septembre prescrivait en termes exprès, non plus de faire barrage entre Argonne et Verdun, mais de replier l'armée pour l'incurver à la suite de la 4e armée, de façon à l'appliquer sur le revers occidental de l'Argonne et à la disposer pour une prochaine offensive appuyée plus au sud. L'Instruction traçait, en ces termes, le dispositif désirable pour la 3e armée : « On peut envisager comme limite du mouvement de recul, sans que cette indication implique que cette limite doive forcément être atteinte, le moment où les armées seront dans la situation suivante : la 4e armée en arrière de l'Ornain, à l'est de Vitry, la 3e armée au nord de Bar-le-Duc. »

Une autre partie de l'Instruction ajoutait, d'ailleurs, pour bien marquer que ce repli voulu et combiné n'était pas une retraite sans retour : « S'arrêter, faire face à l'ennemi et saisir toute occasion favorable pour lui infliger un échec. » Tenant compte à la fois de ces deux prescriptions, le général Sarrail prenait ses dispositions pour ne passer à l'exécution du repli ordonné que le plus tard possible en s'attachant à protéger Verdun et à en empêcher l'investissement jusqu'à la dernière minute.

La tâche qui se trouvait ainsi imposée à la 3e armée était d'autant plus lourde qu'elle commençait à s'appauvrir ; elle perdait un de ses corps. En effet, le Haut Commandement, poursuivant sa manœuvre de glissement d'est en ouest, prescrivait d'embarquer, le 2, à l'ouest de l'Argonne, un de ses trois corps d'armée, le 4e. Nous avons dit déjà qu'il était destiné à renforcer l'armée du général Maunoury que l'on était en train de former pour la manœuvre de l'Ourcq.

C'est dans ces divers efforts et préoccupations que se passent, au quartier général de la 3e armée, les journées du 1er au 5 septembre précédant immédiatement la bataille de la Marne.

L'ordre d'opérations du 1er septembre, pour la journée du 2, explique nettement les instructions du Haut Commandement en ce qui concerne la 3e armée :

I. — En exécution des ordres reçus du général commandant en chef et des mouvements prescrits à l'armée voisine, la 3e armée *pivote sur sa droite* et opérera entre l'Argonne et la place de Verdun.

II. — Dans la soirée du 1er septembre, les 5e et 6e corps se porteront : le 6e corps sur le front Cuisy inclus-Ivoiry inclus. Le général commandant le 6e corps donnera ses ordres pour que la 40e division le rejoigne dans sa zone.

Le 5e corps d'armée sur le front Ivoiry inclus-Eclisfontaine-Apremont.

La 54e division de réserve occupera la croupe du Mort-Homme.

La 72e division de réserve en réserve à Malancourt.

Le 4e corps doit franchir l'Argonne au cours de la nuit.

III. — En conséquence, la 7e division de cavalerie commencera demain, au point du jour, à tenir les débouchés de Sommeranges-Saint-Juvin, en liaison avec le 2e corps.

Selon les circonstances, elle suivra le mouvement de l'armée ou passera sur le revers occidental de l'Argonne pour couvrir les embarras du 4e corps...

Signé : SARRAIL.

On peut dire que, dans cet ordre, se trouvent résumées à la fois toutes les préoccupations, toutes les nécessités, tous les regrets de la retraite. Il faut céder le terrain, perdre un corps, maintenir les liaisons et, cependant, tenir partout.

La journée du 1er a été consacrée à établir le détail du repli en accord avec la 4e armée. L'offensive victorieuse des divisions de réserve au nord des Hauts-de-Meuse est arrêtée et ces divisions ont l'ordre de se replier au sud de Verdun. Les deux corps qui restent à la 3e armée, c'est-à-dire le 5e et le 6e corps commencent leur mouvement de retraite en gardant à leur droite les 54e et 72e divisions de réserve.

Dans cette journée du 1er, l'ennemi ne montre qu'une faible activité. Il essaye quelques offensives, vite arrêtées dans la région de Dun. Il a forcé le passage de la Meuse à

Vilosnes, mais au prix de pertes importantes notamment au XVIe corps. Rien ne s'est passé durant la nuit.

Cependant, dès le 2 au matin, l'ennemi devient plus agressif. Venant de Sassey, il marche sur Cierges où, il est vrai, le 5e corps le contient et même le refoule vers le nord en lui infligeant de lourdes pertes.

Le général Verraux, qui commandait le 6e corps, exprime admirablement, sur son carnet de route, l'étonnement et même la mauvaise humeur d'une armée obligée de reculer par ordre quand elle se croyait capable de refouler l'ennemi :

2 *septembre.* — Je laissai l'état-major à Malancourt et je plaçai mon poste de commandement sur le chemin d'Avocourt à Malancourt.

Je restai là pendant toute la journée du 2, constatant, d'ailleurs, que nos troupes tenaient très bien la ligne Montfaucon-Cuisy-Drillancourt. J'avais déployé la 40e division à gauche, la 12e division à droite jusque vers la cote 277 et l'artillerie de corps, sans être très attaqué.

L'ennemi ne fut pas très pressant.

Le 2 au soir, je retournai coucher à Malancourt.

Ayant été si peu pressé, je fus étonné de recevoir un ordre me prescrivant : de battre en retraite avec mon corps d'armée ; de repasser le ruisseau qui se jette dans l'Aire vers le sud, du côté d'Aubréville, et de venir prendre une position d'attente sur le plateau de Brabant-en-Argonne.

Je reçus cet ordre dans la nuit du 2 au 3 ; mon mouvement de repli devait commencer avant quatre heures du matin...

3 *septembre.* — C'était la retraite dans toute sa splendeur. Retraite sans être poursuivi par l'ennemi, sans savoir où nous allions, né sachant absolument rien de ce qui se passait sur le front de l'armée française, sans nous dire si cette retraite devait s'arrêter à Bar-le-Duc, dans le Morvan *ou à Rivesalte.*

A Rivesalte !... cette boutade d'un chef vigoureux et allant est à l'origine du fameux reproche adressé depuis avec tant d'aigreur au général Joffre : « Pourquoi pas jusqu'aux Pyrénées ? » Mais, précisément à cette heure, les armées recevaient l'ordre de se préparer à la contre-offensive pour une date très prochaine. Ce n'était tout de même pas « jusqu'à Risevalte ».

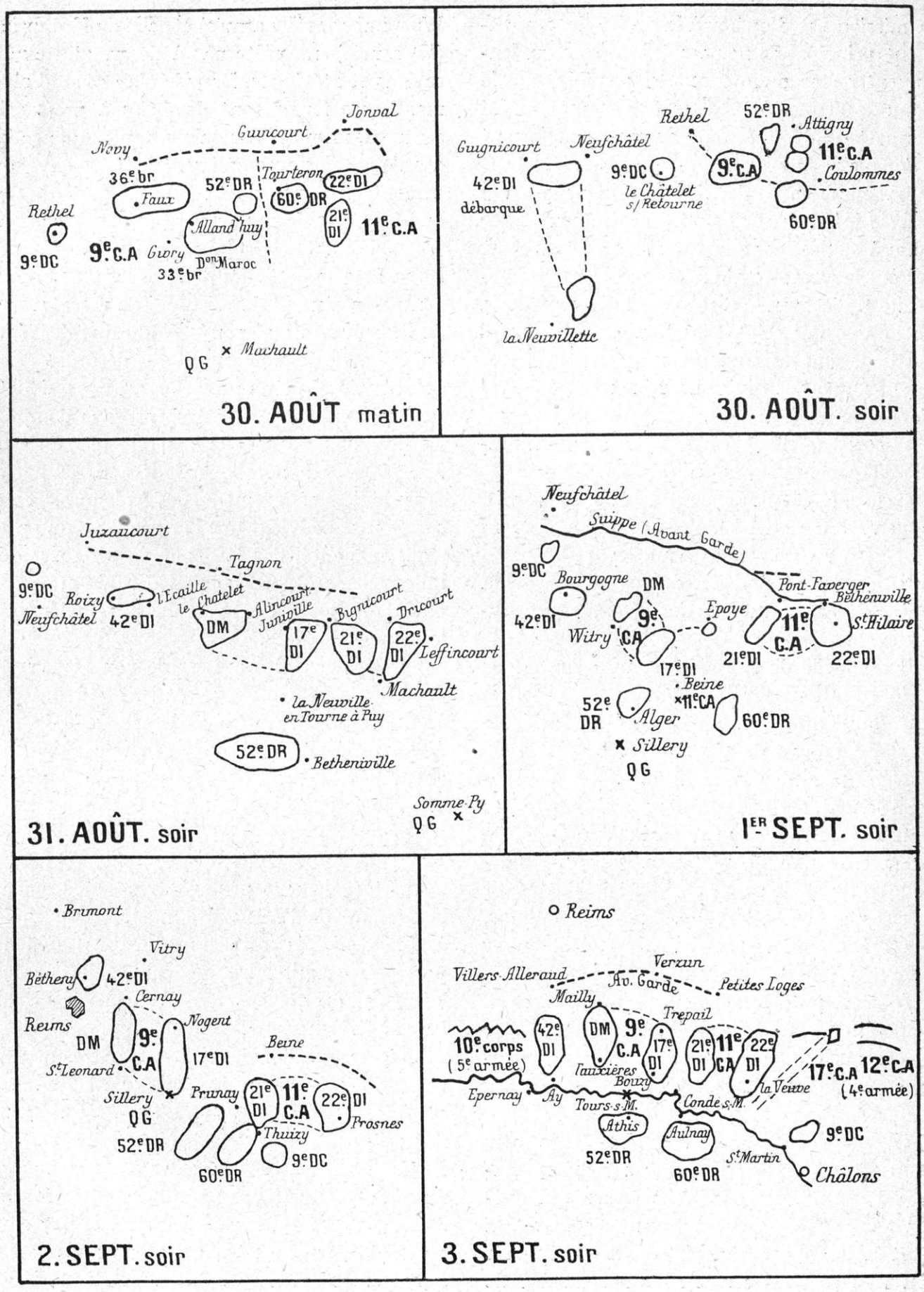
A partir du 2, les forces allemandes prennent, non sans hésitation, *le moule* de la retraite française. Le Grand Quartier Général, qui a besoin de quelques jours encore pour mettre tout son monde en place et pour obtenir le concours de l'armée britannique, ne veut pas se laisser engager par une action locale. Il prescrit nettement le repli de la 3e armée, non plus seulement jusqu'à Bar-le-Duc, mais jusqu'à Joinville. Évidemment, le Haut Commandement français admettait même, à la dernière limite, que la place de Verdun restât quelque temps isolée ! Il pensait, sans doute, que le camp retranché était en mesure de se défendre jusqu'à la prochaine reprise de l'offensive. En tous cas, il accordait au gouverneur des forces nouvelles pour lui permettre de « tenir ». Les régiments actifs attachés à Verdun et la 72e division de réserve, bientôt une autre brigade de réserve de la 54e division étaient mis à sa disposition.

En même temps, pour apaiser l'inquiétude d'une armée non vaincue et qui se décide difficilement à de tels replis, la Note du Grand Quartier Général du 2 septembre fait connaître aux états-majors que l'offensive est imminente. On s'en souvient, l'alinéa *d* est ainsi libellé : *passer à l'offensive sur tout le front.*

La 3e armée continue donc son repli sur la rive droite de l'Aisne, c'est-à-dire exactement au pied de la forêt d'Argonne, sous la protection de fortes arrière-gardes en place à l'aube du 3 septembre sur Varennes-Vauquois pour le 5e corps, Avocourt pour le 6e corps, Esnes pour la 54e division de réserve.

On apprend, à cette même date du 2, que le XVIe corps allemand, que l'armée a eu devant elle jusqu'à cette date, paraît se dérober et qu'il redescend vers Grandpré : en fait, on le mettait un peu à l'abri après l'échec de Cierges et on le réservait pour seconder, le cas échéant, l'offensive allemande en direction de Reims.

On recule encore le 3 septembre en gardant l'alignement avec la 4e armée sur le parallèle de Vieil-Dampierre. On recule encore le 4. Cependant, l'armée est désormais tenue en haleine : le Grand-Quartier-Général, dans l'Instruction n° 5 qui met le 15e corps à la disposition de l'armée, lui fait espérer la fin très prochaine de la retraite : « La 3e armée, dont



Fac-simile de la carte sur laquelle le général (aujourd'hui maréchal) Foch exposa la manœuvre de la 9e armée.

la mission est d'opérer à la droite du groupement principal de nos armées, se repliera lentement en se maintenant, si possible, sur le flanc de l'ennemi et dans une formation lui permettant, *à tout instant*, de passer facilement à l'offensive *face au Nord-Ouest.* »

La belle offensive de la Marne, l'offensive par la rangée inférieure de l'amphithéâtre commence donc à se dessiner aux yeux les moins avertis.

Pour la 3e armée qui manœuvre à l'extrême-droite de la grande armée, et qui accroche la poche que fait celle-ci au clou de Verdun, les positions sont les suivantes :

3e groupe des divisions de réserve (général Pol Durand), à Souilly.

6e corps (général Verraux), à Saint-André-Rembercourt, Marats, Hargeville.

5e corps (général Micheler), à Lisle-en-Barrois, Noyers, Laheycourt-Villotte et Louppy. Les arrière-gardes à Triaucourt, Vaubécourt, Beauzée-sur-Aire. La 7e division de cavalerie dans la région de Laimont. Quartier général à Ligny-en-Barrois.

Il est facile de se rendre compte que, dans cette situation, un trou tend à se produire entre la 3e armée et la 4e armée (celle du général de Langle de Cary) dans la région de Revigny ; et nous verrons bientôt que l'ennemi connaît cette fissure dans le front français et qu'il essaiera d'en profiter. Mais la 3e armée est avertie que le 15e corps venu de Lorraine est mis à sa disposition pour combler précisément cet intervalle. En même temps, une brigade du 15e corps est envoyée pour assurer la jonction entre les 6e et 5e corps.

Tout est prêt. Mais l'heure n'est pas encore sonnée ; on attend le signal... Que l'on tarde encore quelques heures, et les combats s'engageront d'eux-mêmes.

MARCHE DES ARMÉES ALLEMANDES DANS LA RÉGION DE L'ARGONNE

Le rôle des trois armées allemandes qui opèrent contre la 4e et la 3e armées françaises, à savoir l'armée von Hausen (IIIe armée), l'armée du duc de Wurtemberg (IVe armée) et celle du Kronprinz (Ve armée), ne prête pas à de grandes explications stratégiques. Dans le plan général allemand, ces forces sont destinées à presser le centre des armées françaises, tandis que celles des deux ailes accomplissent le large enveloppement en forme de tenaille. Il faut ajouter que les chefs de ces armées ne paraissent pas doués de haute capacité militaire. En général, les carnets de route des officiers les plus intelligents se plaignent de la lenteur de von Hausen, de la brutalité mal pondérée du duc de Wurtemberg, de la mollesse et du désordre dans l'état-major du Kronprinz. Ces armées qui mettent en mouvement seize corps, sans compter les divisions de cavalerie, n'ont pas un seul fait d'armes honorable à leur actif, à partir des premiers engagements des Ardennes. Et encore, on se souvient que l'armée du Kronprinz avait inauguré, dès le début, la série des défaites allemandes au combat d'Étain et, qu'en partie du moins, elle avait dû se réfugier sous les canons de Metz.

Sur la Meuse, les armées de von Hausen et du duc de Wurtemberg avaient été battues à Signy-L'Abbaye et à la Fosse-à-l'Eau. Si les ordres de la retraite générale n'eussent pas arrêté les armées françaises en pleine offensive, il est probable que leurs adversaires eussent été rejetés dans la rivière. A Rethel, à Auboncourt, des combats très durs avaient également protégé très sérieusement la coupure de l'Aisne. De même à Buzancy, à Cierges. Les armées françaises avaient peine à comprendre pourquoi elles reculaient alors qu'elles avaient conscience de leur supériorité sur l'ennemi.

Mais ce que l'on ignorait peut-être un peu trop, dans le camp français, c'est que ces efforts n'étaient pas perdus. L'adversaire s'épuisait ; il perdait son sang par toutes les veines, s'affaiblissait par des marches extraordinaires sous un ciel torride, et commençait à douter d'une victoire qui fuyait devant lui. Il y eut, cependant, pour les troupes allemandes, quelques heures de détente (toutes relatives, d'ail-

leurs), ce fut dans les premiers jours de septembre, à la veille de la bataille de la Marne. La retraite rapide des Français ayant créé un vide entre les deux fronts, les Allemands crurent à la ruine définitive de leur adversaire. Ce fut, dans tous les corps allemands, un soupir de joie et d'espérance presque un *hosannah!*

On allait entrer dans Paris! La guerre touchait à sa fin! Le réveil fut dur; et l'offensive résolue des Français allait tomber sur des troupes surprises, mal prêtes à supporter le choc.

Il est digne d'attention que, durant ces journées, le commandement allemand a peu ou mal manœuvré : tandis que les corps français sont sans cesse en mouvement, obéissent à un programme précis et parfaitement combiné, tandis que Joffre crée le détachement Foch, amène des troupes fraîches sur la ligne du front, transporte ses corps d'est en ouest, masse ses troupes aux points importants pour l'heure décisive, les corps allemands obéissent mécaniquement au plan rigide qui les pousse en avant. Ainsi, les trois puissantes armées allemandes viennent se ranger, docilement, dans le vaste hémicycle catalaunique où Joffre les attend. On dirait qu'elles ne se doutent de rien.

Tout au plus, une manœuvre fut-elle un instant esquissée vers Saint-Mihiel. Mais elle était handicapée d'avance par l'échec définitif de l'offensive sur le Grand-Couronné et ainsi que nous l'exposerons par la suite, elle n'aboutit pas.

Il est possible que cette stérilité et cette lourdeur, ce manque absolu d'invention et d'originalité ait tenu à la présence presque constante, sur cette partie du front, de l'empereur Guillaume en personne. Son quartier général était à Luxembourg. Quand il n'est pas à Luxembourg, il est devant Nancy, ou bien il est à Metz... Nous le voyons apparaître tantôt sur la Meuse, tantôt au quartier général du Kronprinz, ou bien encore auprès de son fils, le prince Oscar. Cette présence assidue indique l'importance que l'on attachait aux opérations militaires des armées du Centre. Ainsi que nous l'avons indiqué à diverses reprises, on comptait qu'elles auraient à frapper le coup décisif. Il n'en fut rien. Le « maître de la guerre » fut un très médiocre général ; on pourrait dire, plus exactement, un bagage très encombrant. Tel paraît être l'avis du Kronprinz lui-même : un télégramme que celui-ci adresse à sa femme trace un crayon inoubliable de l'empereur Guillaume en chevalier de la triste figure.

Relevons, cependant, dans le camp allemand, les étapes de cette marche en avant se précipitant aveuglément dans l'immense piège tendu par la savante retraite du général Joffre.

Stegemann, toujours soumis aux hautes directions de l'État-Major allemand, s'efforce de donner un sens aux opérations qui suivent la bataille de la Meuse ; voici tout ce qu'il trouve :

Le 30 août, la IIIe armée allemande atteignait la grande courbe de l'Aisne qui remonte vers le nord entre Attigny et Château-Porcien. Le 1er septembre, les Saxons firent leur entrée dans Rethel détruite par le bombardement. Comme à cette date, la bataille de l'Oise était déjà finie et que le groupe de flanc French-Lanrezac s'était déjà réfugié derrière l'Aisne, la résistance opposée à l'armée von Hausen suffit *pour empêcher la rupture du front français* et pour laisser intacte la liaison avec les armées Langle et Ruffey battues pour la seconde fois. *En fait, cette rupture ne s'était pas produite.* Était-ce pour toujours ?...

Le 28 août, la IVe armée allemande, entièrement développée, attaque avec toutes ses forces (c'est la bataille de la Meuse). Les Français se défendent jusque dans la nuit et *ne se sentent nullement vaincus quand l'ordre de la retraite leur est donné, le soir.* Cette fois, le fleuve est définitivement franchi (par l'armée allemande). Langle de Cary voit son 12e corps fortement entamé, les 11e et 12e corps commencent à mollir ; lentement il abandonne le terrain et laisse aux Allemands les passages des Ardennes, tandis qu'il se retire en arrière de l'Aisne et sur Vouziers.

A sa droite, l'armée Ruffey *n'avait pas tenu avec moins de ténacité.* L'armée du Kronprinz Guillaume, comme l'armée du duc Albert sur la Meuse se heurta à une résistance forte et bien préparée. Elle aussi sentit les forces adverses s'accroître et *une nouvelle volonté en face d'elle* quand elle tenta de passer entre Mouzon et Consenvoye. Le 27 et le 28 août, son aile droite traversait le fleuve dans de violents combats à Martincourt et Stenay. *Là aussi,*

l'artillerie française fit le plus gros travail et infligea de lourdes pertes aux troupes allemandes qui traversaient les prairies descendant vers la rivière et qui la traversaient sur des passerelles de fortune.

Outre le VIe corps qui passa d'abord, le XIIIe franchit la Meuse à Sassey et Dun, le VIe corps de réserve à Sivry et le XVIe corps à Vilosnes, tandis que le Ve corps fut arrêté pour être employé sur le théâtre russe de la guerre et que le Ve corps de réserve restait en observation au nord de la forteresse de Verdun.

La Ve armée allemande *se trouvait en face d'une tâche ardue.* A la vérité, la coupure de la Meuse était conquise ; mais, en même temps, la bataille s'avançait dans un terrain *où l'adversaire gagnait de jour en jour et pas à pas de la force de résistance.* Il s'agissait d'emporter les gorges de la forêt d'Argonne et, si possible, *de séparer l'armée de campagne ennemie de Verdun* et de la chaîne des forts d'arrêt entre Verdun et Toul et de la rejeter vers le sud.

Tel était le plan. Disons, maintenant, comment du camp allemand on le voit échouer en quelque sorte progressivement.

ARMÉE VON HAUSEN

L'armée von Hausen opérait à droite ayant à peu près perdu ses liaisons avec l'armée von Bülow.

L'armée von Hausen avait à sa propre droite le *XIIe corps de réserve saxon* (une division seulement, l'autre étant devant Givet).

Ce corps garde sa place pendant la marche en avant, après la bataille de Rethel. C'est lui qui occupe Reims.

Commandé par le général von Kirchbach, il se trouve en liaison avec la garde de l'armée von Bülow, en direction de Lenharrée-Sommesous pour la bataille de la Marne.

A l'est du XIIe corps de réserve, *le XIIe corps actif* (von Elsa) prit part, comme nous l'avons dit, aux combats de Rethel et d'Auboncourt. A partir du 31 août, la marche du corps est la suivante : *Le 31 août,* Faux, Sorcy ; le 1er *septembre,* occupation de Rethel (1).

Vie divine à Rethel, écrit un officier saxon; la ville, le 2 *septembre,* est à moitié détruite par le feu. *On admet* que ce sont les Français qui ont mis le feu pour couper nos communications avec l'arrière (2). Cela eut lieu, en réalité, et c'est grave : car notre artillerie de campagne a manqué de munitions. Malgré cela, la division pousse sans cesse de l'avant... Le 2 septembre, le corps fête l'anniversaire de Sedan sur les ruines fumantes de Rethel. Caruso nous chante du *Rigoletto.* Les pionniers du corps réparent le pont de Balby. — Le 3 *septembre,* à 11 heures du soir, ordre de départ. — 4 *septembre,* départ pour Pontfaverger par Juniville (Marne) et Neuville (Ardennes). Chaleur effroyable. — 5 *septembre,* les arrière-gardes du corps continuent leur route par Nauroy, Wiz, Beaumont-les-Petites-Loges, Ambonnay, jusqu'à Tours-sur-Marne. — Le 6 *septembre,* marche par Athis, vers Jalons.

A partir de ce moment, le XIIe corps reprend la liaison avec la Garde (armée Bülow) par Champigneul vers Germinon (1). C'est dans une position derrière Villeseneux (sur la route de Châlons à Fère-Champenoise) que le XIIe corps, droite de l'armée von Hausen, entrera dans la bataille de la Marne.

EFFETS DU NOUVEL EMPLOI DE L'ARTILLERIE PAR L'ARMÉE FRANÇAISE

S'il était nécessaire d'établir que les combats en retraite de l'armée française furent très coûteux pour l'armée allemande, surtout à la suite du nouveau réglage des tirs de l'artillerie française, nous trouverions de nombreux témoignages précis parmi les documents allemands :

Voici une « lettre du front » qui émane, sans doute, d'un soldat de l'armée von Hausen :

Pendant cinq jours de suite, nous n'avons pas eu de cuisine et on ne se nourrissait guère que de fruits cueillis dans les champs. Puis, nous arrivâmes à Mourmelon et, au moment où nous nous apprêtions à nous installer commodément dans les baraquements du camp, nous fûmes salués par un feu d'artillerie des plus violents. Mon régiment et un bataillon de chasseurs se déployèrent. Il était environ deux heures de l'après-midi. Impossible de découvrir l'ennemi. Il était probablement retranché. Nous dûmes avancer sur la prairie découverte, exposés à un feu terrible. Sûrement, *la moitié environ de chaque régiment tomba sous les coups du canon, des mitrailleuses, des fusils.* Nos lignes de tirailleurs devenaient de plus en plus claires. Ce combat où nous avons eu tant de pertes, prit fin seulement avec l'obscurité. Quand ce qui restait se fut rassemblé, nous entrâmes dans le village abandonné par les Français, mais encore barricadé (2).

(1) Les Allemands ont fait les plus grands efforts pour imposer l'opinion que l'incendie de Rethel était dû à l'armée française. Quatre fois, ils mirent un revolver sur la poitrine d'une femme âgée, Mme H..., pour lui faire signer qu'il en était ainsi. La vaillante femme refusa toujours.

(2) *Kircheisen,* fasc. 20.

(1) J. de Dampierre. *Carnet de route de combattants allemands,* p. 45 et suiv.

(2) *Der deutsche Krieg in Feldpostbriefen,* t. V, p. 112.

Au sujet de ces mêmes effets de l'artillerie et de l'impression produite sur les effectifs allemands, nous donnerons un autre témoignage d'autant plus précieux qu'il coïncide exactement avec l'application des nouvelles méthodes de réglage du tir français. Le document, paru dans le *Chemnitzer Tageblatt*, émane du général Bärensprung, commandant la 88e brigade d'infanterie du XIXe corps (gauche de l'armée von Hausen) :

Le 2 septembre, nous atteignîmes la région au nord de Sainte-Marie-à-Py. L'ennemi, que nous avions journellement chassé de positions faciles, nous reçut là avec son artillerie lourde venant probablement du camp de Châlons-sur-Marne et devant représenter la première résistance sérieuse à notre avance sur la Marne. Notre 32e régiment d'artillerie de campagne tomba dans un feu excessivement violent, car nos braves du 104e régiment d'infanterie devaient le traverser pour aller à l'attaque. L'artillerie française, *contrairement à la nôtre*, tire sans avoir, pour ainsi dire, vu l'ennemi ; elle arrose, d'après un plan bien étudié, certains terrains et, particulièrement, les positions où elle suppose que les réserves d'artillerie ou d'infanterie doivent être. J'ai vu souvent, par moi-même, qu'exactement après un certain nombre de mètres et un certain nombre de secondes déterminés, des terrains étaient aspergés d'obus, suivis de shrapnells à 50 mètres plus loin. On supposait que nous décampions devant les obus et que la grêle de shrapnells atteindrait et escorterait les fuyards... Ce procédé n'a jamais eu de succès, au moins devant moi. Notre artillerie économise sur le nombre des coups et ne tire qu'en pleine connaissance de cause (1).

Cette dernière observation paraît être de style, le passage en question ayant été publié pendant la guerre. Les autres témoignages relatifs aux ravages produits dans les rangs allemands par l'artillerie française sont trop nombreux et trop formels pour qu'on puisse les écarter.

Voici, d'ailleurs, les mêmes résultats des nouvelles méthodes de tir constatés par un autre officier saxon appartenant aussi au XIXe corps de l'armée von Hausen :

...Notre artillerie, qui était en train de prendre ses positions derrière une pente boisée de petits pins, subit les premières pertes. En un clin d'œil, elle riposta. Les Français arrosèrent consciencieusement le bois. Ils envoyaient aussi des obus de Rimailho qui creusaient de grands entonnoirs. L'adversaire disposait, cette fois, d'une très nombreuse artillerie. J'essayai vainement de découvrir l'artillerie ennemie d'un petit observatoire. Rien ne la trahissait, tant elle était bien cachée. Chose curieuse, malgré la prodigalité de munitions de l'ennemi, nos pertes ne furent pas excessives... Ensuite, les Rimailhos se mirent de la partie. Enormes trous creusés par eux à quelques centaines de mètres devant nous et qui se rapprochaient peu à peu. Fumée noire, étouffante, causée par l'éclatement des obus... La première charge va être pour nous ; les poings se serrent convulsivement ; les cœurs cessent de battre, puis le sol tremble ; on sentait distinctement la pression de l'air et, à quelques pas derrière nous, cela tombait et éclatait. A demi-enseveli, à demi-étourdi, je m'en tire sans blessure. D'effroyables cris de douleur retentissent derrière moi. Cette fois-ci, les pertes sont sérieuses. Il faut bien remarquer que la seule pression de l'air a eu des effets étonnants en certains cas : deux hommes projetés, un avec un ébranlement de cerveau, l'autre avec une double fracture du bras. J'ai vu un sous-officier, à 200 mètres environ de moi, enlevé en l'air ; un autre obus suivant immédiatement l'a déchiré en miettes avant qu'il eut été précipité à terre...

Ces tableaux dramatiques commençaient à ébranler fortement le moral de la troupe. Il était important de les signaler : en effet, les résultats obtenus correspondent exactement avec l'application d'une circulaire du Haut Commandement comportant un nouveau règlage de l'artillerie. Voici le texte de cette circulaire dont la mise à exécution, au cours de la retraite, prélude si admirablement aux effets de l'artillerie à la bataille de la Marne :

Le 27 août 1914.

NOTE RELATIVE A L'EMPLOI DE L'ARTILLERIE

Les commandants d'armée appelleront de nouveau et de la façon la plus énergique, l'attention des troupes sous leurs ordres sur la nécessité absolue d'assurer une liaison complète entre l'infanterie et l'artillerie. Jusqu'à présent, cette liaison n'a pas été obtenue partout. L'une a attaqué avec trop de rapidité, l'autre s'est souvent engagé avec lenteur, hésitation et parcimonie. C'est à cette erreur capitale que sont imputables la plupart des pertes supportées par notre infanterie.

D'autre part, l'action des batteries est insuffisamment coordonnée, on a souvent l'impression de troupes s'engageant isolément et tirant d'après l'initiative des seuls capitaines.

En outre, il y a lieu de généraliser l'emploi fait avec succès par plusieurs corps d'armée du tir du 75 à très grande distance, avec crosse enterrée.

Enfin, il convient d'imiter nos adversaires qui utilisent dans une large mesure les avions pour préparer leurs

(1) Kircheisen. *La lutte des peuples*, fasc. 20.

attaques. Ces avions survolent le terrain en avant du front et permettent à l'artillerie de prendre sous son feu à l'extrême portée de ses pièces, nos rassemblements et nos colonnes sans que nous puissions déterminer, même d'une façon approximative, les emplacements des batteries.

Maintenant que le contact est pris sur tout le front des armées, le nombre des avions nécessaires à l'exploration stratégique a beaucoup diminué. Les commandants des armées mettront donc, dorénavant, à la disposition des commandants de corps d'armée et de division de réserve, un certain nombre d'avions qui seront spécialement employés :

1° A découvrir les objectifs ;

2° A donner aux batteries tous renseignements nécessaires pour l'exécution du tir.

Les expériences faites à ce sujet depuis plusieurs années sont assez nombreuses pour que, dans chaque corps d'armée ou division de réserve, le commandant de l'artillerie puisse, après renseignements pris auprès du Service de l'Aviation, prendre les mesures d'exécution nécessaires.

Le général commandant en chef,
J. JOFFRE.

A gauche du XIIe corps, le *XIXe corps* saxon, 40e division à droite, 24e division à gauche, a pris part aux combats de Signy-l'Abbaye et devant Rethel. Il passe l'Aisne à Attigny. Marche de plusieurs heures, « par une chaleur affreuse », en direction de Châlons.

Nos aviateurs, dit un carnet de route, avaient constaté, à Châlons, le transport d'importantes forces d'infanterie française par le train vers Paris » (c'est sans doute le mouvement du 4e corps par voie ferrée. Ce renseignement ouvrit-il les yeux du Grand État-Major sur la manœuvre de Joffre ?) Entrée à Châlons. Deux jours de repos aux environs de Châlons. « Bonheur qu'apprécieront seulement ceux qui en ont été privés : deux jours de repos idylliques. Notre cavalerie nous avait appris que le pays était libre d'ennemis. Des avis de cavalerie nous parvinrent l'après-midi, disant que l'ennemi se retirait vers le sud. Déception. *Nous escomptions si belle la marche sur Paris.* On peut encore se reposer une nuit, mais l'ennemi n'est pas loin. Le lendemain matin, de bonne heure, l'avant-garde se heurte à l'ennemi (1).

C'est la bataille de la Marne qui commence.

ARMÉE DU DUC DE WURTEMBERG L'armée du duc de Wurtemberg opérait, au centre, entre l'armée von Hausen et l'armée du Kronprinz. Elle se composait de quatre corps : le VIIIe corps actif, le VIIIe corps de réserve, le XVIIIe corps actif, le XVIIIe corps de réserve, plus les 8e et 10e divisions de cavalerie.

La marche s'accomplit donc, pour l'armée du duc de Wurtemberg, dans l'ordre suivant : A droite, en liaison avec l'armée von Hausen, le *VIIIe corps* (von Tchelpe und Weidenbach), qui progresse rapidement en direction de Vitry-le-François.

Près de lui, le *VIIIe corps de réserve* (von Egloffstein).

Les carnets de route tracent ainsi son itinéraire :

30 *août* : Bulson. — 31 *août* : départ de Malmy à travers les Ardennes, vers Nauville. — 1er *septembre* : Marche en avant par les Alleux. Chaleur terrible. Nous sommes en liaison avec le VIIIe corps actif. — 2 *septembre* : départ vers le sud-est par les Quatre-Champs, Ballay, Vouziers, Sainte-Marie-à-Py. — 3 *septembre* : marche direction sud-Tahure. — 4 *septembre* : départ à 4 heures en direction de Perthes. Nous avons marché, aujourd'hui, depuis 4 heures du matin jusqu'à 6 h. 30 du soir, avec deux heures de pose, par Tilloy et Poix. Bivouac à Moivre. Peu avant Changy, nous essuyons, en colonne de régiment, un très violent feu d'artillerie. C'est une course folle quand les obus éclatent au-dessus d'une colonne en masse. Toute fatigue est oubliée. Le cantonnement était Merlaut. — 6 *septembre* : à peine une demi-heure de marche, nous sommes en plein combat.

Et la bataille commence.

Nous avons peu de détails sur la marche des *XVIIIe corps actif* (von Tchenk) *et XVIIIe corps de réserve.* Ce sont ces deux corps qui, par Ville-sur-Tourbe et Sainte-Menehould, se sont glissés le long des côtes d'Argonne pour venir prendre les armées de Langle de Cary et de Sarrail à leur articulation entre Heiltz-le-Maurupt et Revigny. Ils joueront un rôle important dans les combats de l'Argonne.

ARMÉE DU KRONPRINZ (Ve ARMÉE) Au début, l'armée du Kronprinz (V^e armée) avait disposé de forces considérables : XIIIe corps actif, V^e corps actif, V^e corps de réserve, VIe corps de réserve, XVIe corps actif, 33e division de réserve et une brigade de landwehr ; en plus, la 6e division de cavalerie.

Mais la 33e division de landwehr et les déta-

(1) *Unser Vormarsch zur Marne* (8e édition).

chements qui lui étaient adjoints avaient quitté la Woëvre septentrionale après l'affaire d'Étain et s'étaient portés sur Pont-à-Mousson pour la bataille du Grand-Couronné (où nous avons signalé sa présence devant Sainte-Geneviève). D'autre part, le Ve corps actif fut arrêté pour être soi-disant employé sur le théâtre russe de la guerre, mais, en réalité, pour être tenu en réserve et mis en surveillance devant Verdun. Son commandant, le général von Strantz, allait bientôt prendre également sous ses ordres d'autres unités tirées de Lorraine et de l'intérieur de l'Empire. Sa mission était de prendre à revers, si possible, l'armée Sarrail et l'armée Castelnau, de les séparer, d'isoler Verdun du reste de la France et de tendre la main, par Bar-le-Duc, à l'armée du Kronprinz, ce dernier but ayant été manqué à la trouée de Saint-Mihiel dont nous reparlerons par la suite.

Le *VIe corps actif* (von Pritzelwitz) est à l'extrême-droite del'armée du Kronprinz.

Il a été rattaché à cette armée à partir du 30 août. Voici son itinéraire, après un dur combat, le 31 août, où un de ses régiments fut mis en déroute dans la région d'Oches : Le 1er *septembre,* marche sur Buzancy; « depuis quatre jours, nous n'avons pas touché de pain ». Puis, marche sur le col de Grandpré, par Beffu. Le 2 septembre, entrée en Champagne.

Notre artillerie n'a pu se porter en avant ; l'artillerie ennemie a maintenu sa supériorité. Il nous a fallu, à 7 heures, battre en retraite (c'est le combat de Cierges). Les troupes complètement exténuées... Canonnade enragée derrière le village d'Apremont. *On serait tenté de perdre toute confiance dans le commandement,* car ce n'est pas la première fois que, tel un taureau, nous nous ruons aveuglément sur l'ennemi... L'ennemi, qui ne connaissait que trop bien les distances, ne tarda pas à repérer notre artillerie et les obus éclataient si nombreux que, par moments, nos pièces étaient enveloppées de nuages noirs. Nos artilleurs se sauvaient d'une pièce à l'autre. Ces braves ne pouvaient rien contre l'artillerie ennemie.

Marche sur Varennes le 3 septembre. *Le* 4, on avance sans discontinuer jusqu'à 1 h. 45. Quantité d'hommes se traînaient à peine ; le reste arriva exténué à Noiremont. Le soir, à 8 heures, la marche est reprise, et l'on arrive à Sainte-Menehould.

5 *septembre* : départ par Daucourt jusqu'aux approches de Vieil-Dampierre. « *Hier, nous arriva une nouvelle des plus réjouissantes : les Français offrent un armistice et sont disposés à payer* 17 *milliards d'indemnité de guerre. L'armistice, pour le moment, est refusé.* Itinéraire : Dancourt, Ante, Le Vieil-Dampierre, Charmontois-le-Roi, Saint-Mard-sur-le-Mont. A 11 heures, bivouac. Le 6 septembre à 6 heures, départ pour Sommeilles. Nous entendîmes bientôt le grondement du canon.

A la gauche du VIe corps vient le *XIIIe corps* (von Fabeck). Ce corps était au centre de l'armée. Il passe la Meuse à Dun et descend vers le sud.

Voici l'extrait d'un récit de la marche du XIIIe corps :

L'armée avançait avec une rapidité incroyable dans des régions montueuses, de l'autre côté de la Meuse, marchant le jour par une chaleur brûlante jusque très tard dans la nuit; les visages barbus, saupoudrés de poussière, ressemblaient à des sacs de farine ambulants. On passe par Varennes, Clermont, en combats continuels *avec de grosses pertes,* contre l'ennemi qu'on repoussait lentement vers le sud, à travers l'Argonne. Les combats les plus durs furent ceux de la région de Vaubécourt.

Le corps entre, épuisé, dans la bataille de la Marne.

Insistons, toujours d'après les textes, sur cette disposition matérielle et morale des armées allemandes et notamment de l'armée du Kronprinz :

Le lundi matin, les Français se sont remémorés à nous. Nous étions aux avant-postes et attaqués trop en avant avec six compagnies d'infanterie et une batterie d'artillerie. Notre position fut *trahie et, grâce à notre imprudence,* l'ennemi se retrancha à environ 500 mètres de notre position. Nous avions devant nous trois corps (?) et l'artillerie ennemie arrosait toute la contrée. Nos troupes ne pouvaient venir à notre secours; elles étaient séparées de nous par la montagne et la plaine où elles eussent dû passer était bombardée. Nous repoussâmes l'infanterie qui nous avait à peu près encerclés... Nous demeurâmes couchés, exposés à un terrible feu d'artillerie jusqu'à trois heures de l'après-midi. Quand nous nous rassemblâmes, des 1900 hommes que nous étions, il en restait seulement quelques-uns. Le lendemain matin, la bataille reprit de plus belle. Cela continua à peu près tous les jours jusqu'à notre arrivée à Vaubécourt. Il était grand temps de nous arrêter : nous n'en pouvions plus !...

Et la bataille de la Marne commence le lendemain !

Le général de brigade que nous avons déjà cité à propos de la prise de Montmédy donne un récit intéressant des combats pour le passage de la Meuse, le 31 août :

Qu'on s'imagine la rive gauche de la Meuse chargée de magnifiques récoltes et éclairée par un soleil couchant aux rayons rouges. L'infanterie allemande dans la courbe allant de Montigny à Mont-de-Sassey et, retranchée derrière elle, par groupes, l'artillerie allemande. A l'aile gauche, tout en haut, sur la crête de la montagne, mon poste d'observation. Il est clair que les Français veulent, d'un coup brusque, rejeter les Allemands dans la Meuse et au delà. Deux colonnes d'attaque, très visibles en *a* et *b*; deux autres probables en *c* et *c'*. L'artillerie allemande de la rive droite de la Meuse prend à partie le débouché de l'infanterie française. Les bois et les montagnes répercutent le tonnerre des canons. Notre artillerie, bien supérieure en nombre, écrase l'artillerie française de ses feux. Notre infanterie passe à l'attaque, officiers et sous-officiers en avant. C'est le régiment de l'empereur *(kaisers regiment)* qui mène l'attaque. Notre infanterie a pénétré dans le bois. Tout danger est conjuré ; l'adversaire est repoussé... L'après-midi s'avance. Le tableau s'anime encore une fois. L'infanterie de toute une division de réserve et, en plus, plusieurs bataillons d'ersatz traversent le pont, à Sassey. *Ils doivent remplir les grandes brèches faites dans nos régiments depuis le 22 août.* Ainsi donc, on peut voir près de 10.000 fusils en marche vers l'ouest des deux côtés du pont. Mais à Montigny, ils reçoivent, ce soir-même, le sanglant baptême du feu. Ma brigade est mise en mouvement. La chaleur du village qui brûle est si forte qu'il m'est impossible de chercher un logement... L'empereur doit arriver demain à notre armée qui pénètre en territoire ennemi par son aile gauche tandis que l'on retient la droite comme pivot (1).

Nous avons peu de renseignements sur le VIe corps de réserve et sur le *XVIe corps actif* (von Mudra) qui tiennent la gauche de l'armée du Kronprinz.

(1) *Kampf und Siegestage.* Berlin 1915.

Quoiqu'il en soit, cette armée est certainement dans un état matériel et moral qui touche à la dépression, quand après avoir contourné Verdun, sans avoir pu même aborder la place, elle se trouve soudain en face des effectifs de Joffre, non pas en fuite comme on ne cesse de l'affirmer à la troupe qui voudrait croire le contraire de ce qu'elle voit, mais fortement calée, bien assise, munie d'une artillerie terrible et résolue à sauter à la gorge de l'adversaire.

Oui, à la veille de la bataille de la Marne, l'armée allemande, par le fol orgueil de ses chefs et par la sagesse du commandement français, l'armée allemande est déjà vaincue.

Le 1er septembre, on relève sur un carnet :

Cet après-midi, à 4 h. 45, S. M. l'Empereur a passé par ici (*Colmey*, sur la Chiers). — 6 h. 30, grand convoi de blessés, au moins vingt wagons, dont dix-huit pleins d'Allemands. — 2 *septembre* : On dit que Haeseler a pleuré en voyant le nombre immense de morts et de blessés.

Le 3 septembre, le Kronprinz adresse à la Kronprinzessin, à Berlin, le télégramme suivant, qu'un télégraphiste allemand a copié sur son carnet de route :

Après dur combat, forcé passage de la Meuse. Rencontrons toujours ennemi fortifié sur nouvelles positions. *Cela coûte des pertes terribles,* mais nous avançons. Papa, hier, nuit à Marville. TRÈS TRISTE. Wedel tué. Stenay très joliment situé, mais très maltraité. Je demeure dans jolie maison, appartenant à vieille dame. Souvenirs.

GUILLAUME.

Le Kronprinz, l'Empereur, tous les responsables ne s'y trompent pas. Ils lisent dans les yeux de leurs soldats qui lisent dans leurs propres yeux la défaite du lendemain.

FIN DU HUITIÈME VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

Pages

CHAPITRE XXVII

LA BATAILLE DU CATEAU ET LA MANŒUVRE DE LA SOMME

La Bataille du Cateau. — Smith-Dorrien soutenu par Sordet et par d'Amade. — Les Allemands poursuivent la manœuvre d'encerclement. — Marche de tous les corps allemands vers l'Ouest. — Apparition de l'armée Maunoury. — Retraite de l'armée britannique sur l'Aisne et sur l'Oise. 1

CHAPITRE XXVIII

LA BATAILLE DE SAINT-QUENTIN-GUISE

Conception de bataille. — Les deux voies de pénétration en France : la voie romaine et « le doublet » de l'Oise. — Position de Guise. — Position du Marlois. — Position de La Fère. — Le Front de bataille français, le front de bataille allemand. — La manœuvre. 43

CHAPITRE XXIX

LA RETRAITE GÉNÉRALE FRANÇAISE (DU 31 AOUT AU 3 SEPTEMBRE 1914)

La Manœuvre dans le camp français. — Les Instructions et ordres des 1er et 2 septembre. — Dans le camp allemand. — Von Kluck à Lassigny. — Retraite et combats sur tout le front d'ouest en est, du 31 août au 3 septembre. — Joffre poursuit la manœuvre en retraite qui prépare l'offensive.. 146

CHAPITRE XXX

MARCHE DES ARMÉES ALLEMANDES : VON KLUCK MANQUE PARIS

Marche des armées allemandes en exécution du programme de Schlieffen. — L'Armée von Kluck tente un raid sur Paris. — Échec du raid. — Combat de Néry. — Von Kluck marche sur la Marne. — Dispositions des corps de la 1re armée allemande pour la bataille de la Marne 180

Pages

CHAPITRE XXXI

RETRAITE DE LA 5e ARMÉE JUSQU'A LA MARNE

Ordre général de la retraite. — Abandon du massif de Saint-Gobain. — Marche des corps sur l'Aisne, la Vesle, la Marne, la Seine (31 août, 3 septembre). — La manœuvre de Vauxaillon. — Échec de cette manœuvre. 196

CHAPITRE XXXII

LA RETRAITE DES ARMÉES DU CENTRE (FOCH, DE LANGLE DE CARY, RUFFEY ET SARRAIL 31 AOUT-5 SEPTEMBRE 1914)

Rôle des armées du centre. — Le combat de Rethel (30 août). — Le passage de l'Aisne par la 4e armée. — Retraite de la 3e armée. — Marches et combats. — Positions sur la Marne et l'Ornain. 232

TABLE DES GRAVURES

	Pages
Busigny. — Place de la Mairie et la Gare.	3
Péronne. — La Mairie.	5
Vues du bourg de Walincourt	7
Cambrai. — L'Hôtel de Ville.	11
Le Village de Croisilles..	13
Roisel. — Le Moulin de Pierre..	15
Le Cateau. — La Place Thiers	21
Le Général Maunoury..	23
Le Général Ditte.	25
La Fère. — La Porte de Laon.	27
Le Général de Dartein..	28
Saint-Quentin. — Vue prise du Pont d'Isle et le Lycée Henri-Martin..	29
Oisy. — L'Église, la Mairie et l'École	31
Ham. — Intérieur du Château.	35
Amiens. — Esplanade de la Gare..	37
Etreux. — La rue principale et la Gare	39
Troupes anglaises dans une ville française..	41
Saint-Quentin. — La Basilique et la rue d'Isle.. ..	45
La Fère. — L'Avenue de la Gare et la rue de la République	49
Saint-Quentin. — La Place du 8 octobre et le monument de la Défense de 1870..	51
Noyon. — Vue générale et la Place de l'Hôtel de Ville	53
Le Canal de la Sambre à l'Oise, près de Boué.. ..	54
Guise. — Vue générale et les bords de l'Oise.. ..	55
Fantassins anglais au repos..	57
Vervins. — Vue sur la Chaussée de Fontaine.. ..	59
Un Village de la Thiérarche. — La Neuville-les-Dorengt	61
Passage d'Artillerie française..	63
Origny-en-Thiérarche. — L'Église..	65
Le Général Journée, commandant la 106ᵉ brigade..	66
Vervins — L'entrée de la ville par la route de la Capelle	67
Sains. — La Place du Marché..	70
Liart. — Vue générale et entrée du village..	71
Origny-en-Thiérarche. — Le Viaduc détruit..	73
Le Général Muteau..	74
Marle. — Le Château et la Ville..	75
Cantonnement de troupes africaines..	76
Spahis marocains conduisant leurs chevaux à l'abreuvoir	77
Cantonnement de fantassins français au bord d'une rivière..	79
Village de la Trouée de l'Oise. — Beauwelz, près d'Anor..	83
Saint-Michel-en-Thiérarche — Les Bords du Gland	85
Général Deligny..	86
Quelques Coins de la Thiérarche.	87
La Fère. — L'Entrée de la ville..	89
Saint-Richaumont. — L'Église..	
Un Détachement de cyclistes avant le départ pour une reconnaissance.	91
Le Général Gallet..	92
Guise. — La Place d'armes et la route de Landrecies.	93
Guise. — Intérieur du Fort du XVᵉ siècle..	95
Vue d'Origny-Sainte-Benoite.	97
Le Général allemand von Emmich, commandant le 10ᵉ corps actif.	98
Un Campement français..	99
Le Général Valabrègue, commandant le IVᵉ groupe de divisions de réserve	100
Guise. — Le Familistère et la rue Sadi-Carnot.. ..	101
Le Général Perruchon, commandant la 53ᵉ division de réserve.	102
Guise. — Le Pont de l'Oise, près du Familistère. ..	103
Ribemont. — L'Abbaye de Saint-Nicolas..	106
Origny-Sainte-Benoite. — L'Église..	107
Le Château de Moy..	108
Soldats français aidant à l'évacuation de la population civile d'une région menacée	109
Saint-Richaumont. — Vue générale..	110
Marfontaine. — Le Château..	111
Artillerie anglaise allant prendre position..	113
Chevennes (Aisne). — L'Église.	114
Lémé. — L'Église et l'ancienne abbaye du XVIIᵉ siècle	115
Convoi de fantassins français	117
Prisonniers allemands ramenés par des dragons français	118
Cavaliers anglais sellant leurs chevaux	119
Montescourt-Lizerolles. — La Gare..	120
Vervins. — L'Hôtel de Ville et la Porte de Marle..	121
Vervins. — L'Église	122
Prisonniers allemands conduits par des chasseurs français	123
Saint-Quentin. — Vue de la Ville à vol d'oiseau ..	125
Voulpaix. — La rue de Laigny..	127
Anglais dans la campagne environnant Saint-Quentin	129
Etréaupont. — La Gare..	131
Fresnoy-le-Petit. — Type de vieille ferme du Vermandois	133
Le Général Mangin..	134
Saint-Quentin. — Le Canal..	135
Saint-Gobain. — Vue d'ensemble des Usines.	137
Septvaux. — L'Église du XIIᵉ siècle	138
La Serre à Nouvion-le-Comte	139
Laon. — Entrée de la Citadelle	140
Laon. — Panorama général et vue du côté Nord ..	141
Laon. — La Cathédrale..	142
Tergnier. — Les Voies de la Gare.	143
Vervins. — Avenue de la Gare.	145
Bar-le-Duc. — Vue de la ville Haute et de la Place Reggio..	147
Église de Révigny	148
Pont-sur-Yonne. — L'Aqueduc des eaux de la Vanne	149
Le Général von Klück et sa femme..	150
Officiers allemands à table dans un Château français..	151
Monsieur Albert Fabre..	152
Le Château de Lassigny. — Le Château et l'allée principale..	153
La Chapelle du Château de Lassigny..	154
Le Général von Linsingen..	155

TABLE DES GRAVURES

	Pages
Populations civiles fuyant devant l'ennemi	157
Highlanders sur la route de Senlis	159
Coucy-le-Château. — La Place du Marché	161
Montdidier. — Vue générale prise de l'Église Saint-Pierre	163
Soissons. — Le Pont et le Cloître de Saint-Jean-des-Vignes	165
Pouilly-sur-Serre. — L'Église	166
Verbené. — Les Ruines du pont	167
Tilloloy. — L'Église	
Crépy-en-Vallois. — Le « Fond marin »	170
Tilloloy. — Le Château	171
Senlis. — La rue de la République	173
Méry. — Vue générale	175
Lagny. — La Place de la Fontaine	178
Le Général von Linsingen	181
Le Général Serret	182
Compiègne. — Le Château	183
Compiègne. — La Forêt et le Pont Neuf	185
Compiègne. — Vue générale	187
Troupes françaises en campagne. — La Lecture du rapport	189
La Ferté-sous-Jouarre. — L'Ile et l'Avenue de Paris	191
Compiègne. — L'Hôtel de Ville	192
Les Bords de l'Oise	193
Tirailleurs marocains	195
Coucy-le-Château. — Le Vieux Château. — L'Intérieur	197
Soldats allemands procédant à l'installation d'un Quartier Général	199
Le Général Franchet d'Espérey observant une position	201
Au bord d'une route. — Après un Combat	203
Mise en batterie d'une pièce d'artillerie	205
Athies-sous-Laon. — Route de Laon et rue de Liesse	207
Environs de Laon. — La Sucrerie de Chambry	209
Notre-Dame de Liesse. — Château de Marchais et vue générale	211
Le Camp de Sissonne	213
Environs de Laon. — Vassogne près de Craonne	215
Cavaliers français se reposant au bivouac	217
Château-Thierry. — La rue de la Barre	219
Fismes. — L'Hôtel de Ville	221
Crépy-en-Valois. — Entrée de la ville	222
Château-Thierry. — Le Pont sur la fausse Marne	223
Dans le Tardenois à Armentières. — Un Château du XIIIe siècle	225
Guignicourt. — Pont sur l'Aisne	226
Tirailleurs sénégalais à l'attaque	227
Cheret. — Vue générale	229
Groupement d'Artillerie	230
Prisonniers allemands gardés par des cavaliers français	231
Entrée d'un village dans la plaine de Laon	233
Sur la Grand'Route	235
Guignicourt. — Les Bords de l'Aisne	237
Mourmelon. — Vue générale et rue de l'Eglise	239
Athies-sous-Laon. — La Grand'Rue	241
Valmy. — La Statue de Kellermann	242
Convoi d'artillerie allant prendre position	243
Un village champenois	245
Vitry-le-François	247
Général Grossetti	249
Rethel. — Eglise Saint-Nicolas et rue Carnot	250
Convoi de bœufs sur une route sur le front	251
Le général Eydoux	253
Rethel. — Vue des ruines et Moulin-des-Isles	256
Rethel. — L'Aisne à la sortie de la ville	257
Bar-le-Duc. — Vue générale	261
Grandpré. — Le Château	269

CARTES

Bataille du Cateau (24 août 1914 matin)	8
Région de Guise (carte au 80.000[e])	18
Région d'Hirson (carte au 80.000[e])	32
Les deux routes d'invasion	47
Avant la Bataille de Guise	68
Région de la Fère (carte au 80.000[e])	80
Bataille de Guise (29 août 1914)	104
La manœuvre en retraite (30 août-3 septembre 1914)	177
Retraite de la 5e armée (positions quotidiennes le soir 29 août-5 sept. 1914)	254
Région de Rethel (carte au 80.000[e])	258
La Bataille pour Rethel (30 août 1914)	265
Fac-similé de la carte sur laquelle le général (aujourd'hui maréchal) Foch exposa la manœuvre de la 9e armée	273

G. de Malherbe et Cie. Imprimeurs, 12, passage des Favorites, Paris.